ŒUVRES POSTHUMES

du R. P. VERBEKE, S. J.

A l'usage exclusif des nôtres

ŒUVRES POSTHUMES

DU

R. P. CHARLES VERBEKE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TROISIÈME ÉDITION

SOIGNEUSEMENT COLLATIONNÉE

ALMA COLLEGE
060.32
LIBRARY
V582
Alma, California

TOME I

RETRAITES

BRUGES

IMPRIMERIE HOUDMONT FRÈRES, RUE NEUVE DE GAND, 14-12.

1913

Property of
CLgA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

Property of
Ag13
Please return to
Graduate Theological
Union Library

AVIS AU LECTEUR

Le R. P. Charles Verbeke, mort prématurément le 25 février 1889, après vingt années consacrées au saint ministère, a laissé de nombreux canevas de méditations pour retraites, et, sous une forme à peu près définitive, beaucoup d'instructions sur différentes matières de piété, des conférences, des panégyriques et des sermons de tout genre.

Les supérieurs ont cru que ces écrits, en l'état où ils sont, pouvaient être très utiles à plusieurs, à cause du caractère méthodique qui y règne partout et de la sûreté de doctrine qui les distingue. Ils se sont donc décidés à les faire imprimer, mais en les réservant *à l'usage exclusif des nôtres*.

Cette publicité restreinte des Œuvres posthumes du regretté Père Verbeke a permis d'y laisser certaines tournures et certains mots qui, il faut l'avouer, semblent avoir été jetés au courant de la plume et ne sont pas assez sévèrement choisis. Nous avons cependant profité de cette réimpression pour faire disparaître quelques négligences particulièrement choquantes, comme était par exemple l'expression : *Quand* tu mangeras de ce fruit, tu mourras, qu'on rencontrait à la page 9, dans la 3e méditation de la

1re Retraite, et celle de *Créatures irrationnelles,* que le vénéré défunt avait mise en grands caractères dans le titre de la 2e des Méditations supplémentaires pour retraites. Une nouvelle confrontation avec des manuscrits retrouvés après la première édition, a permis également de rétablir certains mots que les premiers copistes avaient mal déchiffrés. Pour les autres petits manques de correction qui restent encore, comme c'est ici le cas de dire avec Horace : *Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis offendar maculis,* on a abandonné au lecteur, membre de la Compagnie, le soin de faire ça et là au style du livre qu'on lui présente, quelques légères modifications de détail, plutôt que de ne pas reproduire fidèlement la rédaction de l'auteur.

Charles Verbeke naquit à Gand, le 22 mars 1833. Il fit de brillantes études d'humanités au collège Sainte-Barbe dans sa ville natale, et remporta en 1850 le premier prix d'excellence en rhétorique. Il parut alors vouloir prendre rang dans le clergé séculier, et entra cette même année au petit séminaire épiscopal de Saint-Nicolas. Son cours de philosophie terminé, il commença ses études de théologie au grand séminaire de Gand. Mais Dieu le voulait dans la Compagnie de Jésus, et Charles répondit à l'appel de la grâce. Le 3 juin 1853, il fut reçu parmi les novices de Tronchiennes. Au mois de septembre 1855, il fut envoyé au collège Sainte-Barbe, où il enseigna pendant deux ans la poésie et pendant quatre ans la rhétorique, puis exerça pendant un an les fonctions de surveillant. Il s'acquitta de

ces emplois d'une manière supérieure. A la fin de l'année scolaire 1861-62, il se rendit à Louvain, pour y continuer ses études théologiques. Deux ans plus tard, en septembre 1864, il était prêtre, et le 29 juin de l'année suivante il couronnait avec éclat son cours de théologie par un acte public *de universa theologia*. Pendant l'année qui suivit, il fut chargé de donner lui-même un cours abrégé de dogmatique à nos scolastiques ; puis on l'envoya faire sa troisième année de probation à Laon, en France, sous la direction du R. P. Fouillot.

Pendant ces dernières années, le P. Verbeke avait en mainte circonstance révélé un talent remarquable pour la chaire, et, doué qu'il était d'une activité infatigable, il avait su, au milieu de ses occupations, trouver le temps de réunir de nombreux matériaux en vue de la prédication. C'était, en effet, à ce ministère que ses supérieurs allaient l'appliquer désormais.

A son retour de Laon, en 1867, l'obéissance le fixa à la Résidence du Jésus, à Bruxelles. Il y demeura dix-sept ans. « Dire tout le bien qu'il réalisa à Bruxelles, lisons-nous dans les *Précis historiques* (livraison de mars 1889), serait chose impossible. Il fonda dans notre église une association d'hommes et de jeunes gens qui parvint bientôt, sous son énergique impulsion, à un haut degré de prospérité. En même temps il prêchait des retraites aux prêtres et aux communautés religieuses, et des missions au peuple. Ses sermons et ses conférences attiraient de nombreux auditeurs dans toutes les églises de la capitale et des faubourgs... Le P. Verbeke n'était pas seulement un orateur distingué ; il possédait aussi les qualités de l'organisateur, de l'administrateur : l'œuvre des Congrès eucharistiques de Liège et de Lille, les pèlerinages belges à Paray-le-

Monial, etc., etc., furent dus, en grande partie, à sa féconde activité. »

« Les travaux excessifs, ajoutent les *Précis*, eurent bientôt miné sa robuste constitution, sur laquelle il avait trop compté. Dès 1885 il dut prendre un repos forcé, et ses supérieurs l'envoyèrent dans la paisible ville de Bruges pour réparer une santé fortement ébranlée. Son état ne laissait pas que d'inspirer de sérieuses inquiétudes. Deux ans de suite, sur l'ordre des médecins, il passa l'hiver dans la vallée de Davos, en Suisse. Vers la fin de février 1889, il était depuis trois mois dans cette station, quand son mal s'aggrava subitement. Un de ses confrères de Louvain l'alla trouver aussitôt et put le ramener au collège voisin de Feldkirch, en Autriche. A peine arrivé dans cette maison de la Compagnie, il fallut lui administrer les derniers sacrements, qu'il reçut avec une touchante piété. Le 26 février *(lisez 25)*, vers dix heures du soir, il rendit paisiblement son âme à Dieu. »

PREMIÈRE

RETRAITE DE HUIT JOURS

PREMIÈRE SEMAINE

MÉDITATION FONDAMENTALE

I. Fin de l'homme.

1er Prélude. — Se mettre à la place d'Adam, sortant des mains de Dieu, adorant son créateur, et lui demandant : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

2d Prélude. — Prier Dieu de nous éclairer sur cette vérité d'une souveraine importance : notre fin, le but de notre existence sur la terre.

Sujet : L'HOMME EST CRÉÉ A CETTE FIN : POUR LOUER DIEU SON SEIGNEUR, POUR L'HONORER, LE SERVIR, ET AINSI SAUVER SON AME.

1er POINT. — But de Dieu dans la création de l'homme.

Dieu a tout *créé pour sa gloire ;* seule fin, seul but digne de lui...

Il a créé l'univers, les astres, les plantes, les animaux ; et tous ces objets proclament les attributs du créateur : sa beauté, son immensité, sa puissance, etc.

Il a fait l'homme, composé d'une âme et d'un corps ; l'homme intelligent et libre ; il l'a fait à son image, afin qu'il lui appartînt et concourût à sa gloire... — C'est moi que Dieu a créé ainsi, comme il a créé Adam, le premier homme. Je suis donc *créature de Dieu, dépendant de Dieu ;* j'ai tout reçu de Dieu : mon corps et mon âme, mes facultés, mes forces, etc... Rien de tout cela ne vient de moi. Est-ce que je me souviens de mon origine ?

Je suis créature de Dieu *et je dépends de lui* — continuellement, en tout et partout... C'est lui *qui me conserve* la vie ; sans lui, je ne pourrais ni respirer, ni agir, ni me souvenir, ni raisonner, ni vouloir. — Ai-je le sentiment de cette dépendance ?

Je suis fait *pour Dieu*, pour sa gloire ; et mon existence n'a point d'autre raison d'être. Dieu ne m'eût jamais créé, si je n'avais *pu*, par ma libre volonté, lui rendre hommage.

Tâchons de bien nous pénétrer de ce principe incontestable : Je *dois* procurer la gloire de Dieu.

2e POINT. — Rôle de l'homme pour atteindre ce but.

Pour atteindre ce but, l'homme doit LOUER, HONORER et SERVIR Dieu.

a) LE LOUER. — C'est-à-dire, reconnaître et proclamer son souverain domaine, ses attributs : sa sainteté, sa justice, sa sagesse, sa miséricorde.

Au premier aspect, cela ne paraît pas bien difficile, puisque Dieu est l'infinie perfection ; mais l'homme agit-il en conséquence ? Ne méconnaît-il pas la providence, la justice, la miséricorde divines ? — Moi-même, comment sais-je louer Dieu dans les revers, les calamités, les épreuves de l'âme ?

b) L'HONORER. — C'est-à-dire, lui faire honneur. On fait honneur à une personne en lui rendant de temps en temps ses hommages, en l'entourant d'égards, mais surtout en tenant une conduite vraiment digne d'elle. — Nous honorons Dieu par le culte, la prière, les pratiques extérieures de la religion ; nous l'honorons en répondant à ses desseins sur nous, en étant dignes de notre vocation de chrétiens, de religieux. Serait-ce honorer Dieu que de rougir de l'Évangile, de n'oser se montrer fervent, fidèle à la règle, de craindre sans cesse l'opinion des hommes ? Serait-ce honorer Dieu que de ne rien faire pour procurer sa gloire autour de nous, pour ramener les pécheurs, exciter les tièdes, encourager les fervents ?

c) LE SERVIR. — Obligation capitale, sans laquelle le reste ne serait rien ; obligation qui, bien remplie, satisfait en même temps aux deux autres. Le servir, c'est-à-dire, accomplir ses ordres, faire sa volonté et laisser tout ce qui lui déplaît. Les commandements de Dieu et de l'Église, les devoirs de chaque état, le soin d'embrasser celui que la Providence nous destine et d'y vivre le plus parfaitement possible : voilà ce qui constitue pour chacun de nous le service de Dieu. Avant d'y arriver, que de victoires à remporter sur moi-même ; quelle guerre à soutenir contre mes passions, contre les ennemis de mon âme ; quelles mortifications à subir ! Cependant cela est nécessaire, indispensable ; car je dois *absolument* servir Dieu.

Qu'est-ce qui manque à la louange, au culte, au service que je rends à Dieu ?

3e POINT. — Résultat pour l'homme.

L'homme doit faire tout cela « POUR AINSI SAUVER SON AME. » Si l'homme pouvait hésiter à chercher l'accomplissement de ses devoirs, une considération personnelle, d'une force invincible, devrait le déterminer. C'est celle-ci : Tout ce qu'il aura fait pour Dieu, produira enfin ce résultat : sauver son âme.

SAUVER SON AME, — c'est lui assurer le bonheur pendant toute l'éternité ; c'est faire succéder à toutes les peines, aux épreuves, aux luttes de la vie, une félicité sans bornes ; c'est rassasier cette faim, étancher cette soif de jouissances dont notre cœur est dévoré, et que rien ne peut complètement satisfaire ici-bas.

Mais ne pas sauver son âme, c'est perdre son âme... Il n'y a pas de milieu : je sauverai ou je perdrai mon âme ! Et si je la perds, tout est perdu ! — Tous les plaisirs goûtés pendant la vie seront des sujets perpétuels de remords et de désespoir ; toutes les souffrances de ma vie n'auront fait que préluder à des tortures mille fois plus affreuses encore !

AINSI SAUVER SON AME. — Je puis donc choisir. Comment le choix pourrait-il être douteux ? Mais si je veux sauver mon âme, je dois la sauver AINSI : en louant, en honorant, en servant Dieu. Mieux je remplirai ce triple devoir, mieux aussi je sauverai mon âme : c'est-à-dire que je la sauverai plus facilement, plus sûrement, que je lui procurerai pour toujours un bonheur plus intense, une gloire plus éclatante...

Cela doit se faire AINSI, et ne peut se faire autrement : aucun avantage terrestre, aucune intervention étrangère ne peut suppléer à ce qui manquerait de ma part. — Retour sur moi-même ; conséquences pour le présent et pour l'avenir.

Colloque. — Adorer Dieu, notre fin dernière ; protester de notre bonne volonté de le louer, de l'honorer, de le servir ; demander des grâces pour que nous puissions le faire, et ainsi sauver notre âme !

II. Fin des créatures.

1er Prélude. — Me figurer comme le centre de toutes les autres créatures. Dieu, du haut du ciel, me regarde et me dit : Je t'ai donné tout cela pour t'aider à me servir.

2d Prélude. — Demander la grâce de bien comprendre le dessein de Dieu, afin de faire bon usage des créatures.

Sujet : ET LES AUTRES CHOSES QUI SONT SUR LA FACE DE LA TERRE, SONT CRÉÉES POUR L'HOMME, AFIN DE L'AIDER A ATTEINDRE LA FIN POUR LAQUELLE IL EST CRÉÉ.

1er POINT. — Position de l'homme au milieu des créatures.

On entend ici par *créatures* tout ce qui n'est pas l'homme qui médite, ni Dieu qui a créé l'homme. Non seulement les choses inanimées, mais les êtres raisonnables, les circonstances de la vie, la position ; même les anges

et les saints. Car il est incontestable que Dieu, ayant créé chacun de nous pour sa gloire, veut que tout ce qui n'est pas nous, nous serve en quelque manière à atteindre ce but. — Je me rappelle donc ma position au milieu des créatures : ce que Dieu m'a donné, ce qu'il m'a envoyé, ce qu'il a permis autour de moi. — Pour plus de facilité, je me rappellerai :

A. Le passé (brièvement et d'une manière générale). — Conduite de la Providence à mon égard — Éducation — Parents — dangers dont Dieu m'a préservé — malheurs qu'il a réparés — mauvaise voie dont il m'a retiré. — (Reconnaissance.)

B. Le présent. — 1. *Qu'y a-t-il en moi ?* — Corps et âme — état de santé — facultés de l'âme — qualités et sentiments du cœur.

2. *Qu'y a-t-il hors de moi ?*

a) Au-dessous de moi. — Créatures inanimées — objets à mon usage — nourriture — boisson — vêtements — argent — domestiques — enfants — élèves — pauvres.

b) A côté de moi. — Égaux — frères et sœurs — amis — ennemis — Position — emploi — vocation.

c) Au-dessus de moi. — Supérieurs — Parents — Confesseur — saints patrons — Ange gardien — Sainte Vierge.

3. *Qu'y a-t-il d'agréable ?* Temporellement et spirituellement — spirituellement surtout : — inspirations de la grâce — moyens de salut — sacrements — bons exemples — bons conseils.

4. *Qu'y a-t-il de désagréable ?* Contrariétés — gêne — abandon — perte de parents — isolement — dissensions — faiblesse — maladies — infirmités — sécheresse intérieure — dégoûts — doutes — aridités — tentations.

C. L'avenir. — Il est entre les mains de Dieu, mais je dois bien me persuader que, de quelque nature qu'il soit, il sera disposé *pour* moi, c'est-à-dire, pour m'aider à me sauver.

2e POINT. — Fin des créatures.

Toutes ces créatures doivent aider l'homme à atteir sa fin ; elles sont au service de l'homme. — C'est d l'homme qui, d'après la manière dont il les emploie trouvera un secours ou un obstacle. — Mais, pour c il faut évidemment que l'homme se possède lui-même qu'il domine toutes les créatures. — Si l'homme é *l'esclave* des créatures, tout l'ordre serait renversé. — est l'esclave des créatures quand, pour les attirer ou p les éloigner, pour leur plaire ou de crainte de leur dépla on se laisse séduire par le plaisir, arrêter par la pe effrayer par la souffrance, sans consulter le grand prin du service de Dieu et du salut de son âme... — Je repa donc dans mon esprit les créatures diverses que j'ai co dérées dans le point précédent, et j'examine si je les don ou si je m'en laisse dominer...

3e POINT. — Manière de se servir des créatures.

L'homme, s'il comprend bien sa position à l'égard créatures, les fera servir à sa fin de plusieurs manières :

A. En les contemplant : tel sera l'effet du spectacle d nature, des réflexions sur les événements de l'histoire et les calamités du monde, des leçons de l'expérience per nelle, etc. Est-ce que je sais profiter de cette contempla pour me porter vers Dieu ?

B. En les employant, dans la mesure convenable p entretenir les forces du corps, la vigueur de l'âme, — p soutenir son courage, — même pour goûter un délasse raisonnable, pour rompre une funeste monotonie.

C. En les abandonnant, ou par nécessité, quand elles l'occasion ou l'instrument du péché — ou par choix, qu on se mortifie, que l'on offre un sacrifice à la souver Majesté ; qu'on s'habitue à se dominer, et à dominer créatures.

D. En les subissant : quand elles sont désagréable qu'on ne peut éviter la souffrance qu'elles produisent.

E. En les dirigeant vers Dieu. Ceci ne s'applique qu'aux hommes, nos semblables, auxquels nous pouvons être utiles par l'exemple, l'avertissement, le commandement, le reproche, etc.

Revenant encore au premier point, voyons si nous nous sommes servis des créatures d'après la fin pour laquelle Dieu les a faites.

Colloque. — Sentiments de foi, de reconnaissance, de confusion, de bonne volonté pour l'avenir.

III. Règle de l'usage des créatures.

1er Prélude. — Me représenter Adam auquel Dieu dit : « Tu mangeras le fruit de tous les arbres du Paradis, excepté le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Le jour où tu mangeras de ce fruit, tu mourras. »

2d Prélude. — Demander la grâce de comprendre *dans quelle mesure* l'homme doit faire usage des créatures, et de me conduire pratiquement suivant cette mesure.

Sujet : DE CE QUI PRÉCÈDE, IL SUIT QUE L'HOMME DOIT FAIRE USAGE DES CRÉATURES AUTANT QU'ELLES L'AIDENT POUR SA FIN ET QU'IL DOIT S'EN DÉGAGER AUTANT QU'ELLES SONT UN EMPÊCHEMENT A CETTE FIN.

Cette règle est la conséquence évidente de la méditation précédente. Elle rend pratique dans le détail ce qui a été montré nécessaire en général. Considérons donc :

1er POINT. — La règle de l'usage des créatures.

Cette règle n'est autre que leur conformité ou leur opposition avec le service de Dieu et le salut de notre âme, c'est-à-dire, notre fin dernière. « *Quid hoc ad æternitatem ?* répétait saint Louis de Gonzague : De quoi ceci sert-il pour l'éternité ? » — Donc la règle n'est pas notre goût

ou notre répugnance ; l'approbation ou la désapprobation des hommes ; l'agrément ou le déplaisir que cause la créature ; la disposition plus ou moins généreuse où nous sommes. Elle ne consiste pas dans les usages du monde, dans les habitudes que j'ai contractées ; elle est dans le rapport *actuel* de l'usage de cette créature avec mon salut. Je dis *actuel*, parce que les temps peuvent changer ; ce qui était permis autrefois peut être défendu maintenant, etc. Remettons-nous donc encore une fois dans l'esprit les créatures au milieu desquelles nous nous trouvons (*comme dans la méditation précédente*), et demandons-nous : N'y a-t-il pas quelque chose à quoi je tiens, malgré ma conviction que cela nuit au salut de mon âme ? N'y a-t-il pas des choses utiles, nécessaires même à ce salut, ou du moins à la perfection qui m'est imposée, et que je repousse parce qu'elles me sont désagréables ?

2e POINT. — La mesure de cet usage.

Non seulement il faut consulter le service de Dieu pour savoir si une chose doit être acceptée ou rejetée, mais pour savoir *jusqu'à quel point* il faut s'en servir ou s'en éloigner. Car s'il est des objets qu'il faut absolument fuir et d'autres qu'il faut nécessairement rechercher, il en est aussi que nous ne devons éviter que jusqu'à un certain point, et parmi ceux qu'il faut admettre, il n'en est point, surtout dans la pratique, à l'égard desquels nous ne devions user d'une certaine réserve. Voilà pourquoi saint Ignace dit... « *faire usage autant qu'elles aident...* » — « *s'en dégager autant qu'elles sont un empêchement.* » Considérons ici quelques-unes de ces choses, pour voir si nous appliquons cette mesure. Celles qui se présentent le plus ordinairement sont :

a) Les relations extérieures — la fréquentation du monde. *b)* Les affections du cœur, celles de la famille, des amis, etc. *c)* Les délassements, les plaisirs, ce qui flatte la sensualité — et par contre les mortifications, forcées ou volontaires. *d)* Le soin de notre réputation, ce qui nourrit

la vanité : — toilette, etc. *e)* Les exercices de piété : confession, communion, prières. Ne pas laisser ces exercices par dégoût ; ne pas les multiplier par routine, caprice, scrupule ; ne pas laisser l'accomplissement des devoirs essentiels pour se livrer à la dévotion : telle est la juste mesure à garder. Voyons donc sérieusement devant Dieu si nous comprenons cette mesure : autant — autant —. Si nous ne l'observons pas, proposons-nous d'y revenir.

3e POINT. — La connaissance de cette mesure.

Mais on pourrait demander : Comment saurai-je si je suis, oui ou non, dans la proportion voulue ? C'est ce que nous allons voir, en examinant notre conduite.

A. La loi de Dieu est le premier moyen de connaître cette mesure. Tout ce qui est contraire à la loi de Dieu, ce qui constitue un péché, *soit mortel, soit véniel*, doit être absolument évité ; tout ce qui est imposé par cette loi doit être accepté. Pour le religieux, la loi de Dieu, outre les commandements de Dieu et de l'Église, ce sont les vœux et les règles.

B. L'expérience est un second moyen. Il y a des cas où la loi n'est pas formelle, mais où nous connaissons par expérience que telle chose nous est utile ou nuisible ; profitons de cette expérience.

C. L'inspiration de la grâce. Quand nous doutons, prions Dieu de nous éclairer, et réfléchissons ! Souvent la lumière se fera au fond de notre âme ; et surtout quand la décision est plutôt contraire que favorable à nos inclinations naturelles, nous pourrons considérer cette idée qui nous vient comme vraiment salutaire.

D. L'obéissance surtout nous fait connaître la mesure. Quand nous obéissons à notre supérieur, à notre père spirituel ; quand nous appliquons aux cas particuliers les avis qu'ils nous ont donnés, nous sommes sûrs de garder la mesure. — Avons-nous jusqu'ici suivi ces règles ?

Colloque. — Nous humilier devant notre Créateur et

notre Maître. Demander pardon de nos inconséquences passées. Implorer la grâce de demeurer dans la mesure.

IV. Conséquence pratique : Indifférence.

1er Prélude. — Me représenter la Sainte Vierge disant à Dieu de la façon la plus absolue : *Voici la servante du Seigneur ;* ou Notre-Seigneur disant à son Père : *Que votre volonté se fasse et non la mienne !*

2d Prélude. — Demander la grâce de comprendre, de goûter, de pratiquer la sainte indifférence.

Sujet : C'EST POURQUOI IL EST NÉCESSAIRE DE NOUS FAIRE INDIFFÉRENTS A TOUS LES OBJETS CRÉÉS, EN TOUT CE QUI EST LAISSÉ AU CHOIX DE NOTRE LIBRE ARBITRE ET NE LUI EST PAS DÉFENDU ; EN SORTE QUE, DE NOTRE CÔTÉ, NOUS NE VOULIONS PAS PLUS LA SANTÉ QUE LA MALADIE, LES RICHESSES QUE LA PAUVRETÉ, L'HONNEUR QUE LE MÉPRIS, UNE LONGUE VIE QU'UNE VIE COURTE, ET AINSI DE TOUT LE RESTE ; DÉSIRANT ET CHOISISSANT UNIQUEMENT CE QUI NOUS CONDUIT PLUS SÛREMENT A LA FIN POUR LAQUELLE NOUS SOMMES CRÉÉS.

1er POINT. — Nature de l'Indifférence.

Si nous ne devons nous servir et nous abstenir des créatures que dans la mesure de leur utilité pour notre fin dernière, il est évident que, tant que la volonté de Dieu ne nous est point connue, nous devons être dans la disposition de *tout* accepter et de *tout* abandonner. Pour être dans cette disposition et pouvoir agir en conséquence, il faut donc que l'âme soit en équilibre, ne s'inclinant pas plus d'un côté que de l'autre.

Nous devons par conséquent *nous faire indifférents*, c'est-à-dire, faire abstraction de nos goûts et de nos répugnances naturelles, pour rester dans cet équilibre. Remarquons bien

qu'il ne s'agit pas de nous rendre *insensibles*, sans goûts et sans répugnances ; mais tellement disposés que ces goûts et ces répugnances ne nous dominent plus... Réfléchissons à la nécessité de cette indifférence ; aux mille circonstances où l'on est forcé d'agir contre son goût, d'abandonner ce qui plaît, etc.

Pourquoi y a-t-il tant d'hommes qui négligent leurs devoirs, qui se jettent dans tous les désordres, sinon parce qu'ils n'ont pas cette indifférence ?...

Pourquoi tant de religieux n'avancent-ils pas dans la vertu, pourquoi restent-ils tièdes, sinon parce qu'ils manquent d'indifférence ?...

2e POINT. — Pratique de l'Indifférence.

Saint Ignace nous indique cette pratique par un mot : de sorte que, de notre côté, *nous ne voulions pas plus* — et il donne des exemples de trois extrêmes opposés : *richesse* — *pauvreté ; honneur* — *ignominie ; santé* (vie longue) — *maladie* (vie courte). La pratique consiste donc à prendre les deux extrêmes opposés et à se rendre également disposé à l'un ou à l'autre, si le choix nous est libre ; à nous porter vers ce que Dieu veut, comme si le contraire n'existait pas, aussitôt que Dieu a manifesté sa volonté.

De là résulte naturellement que, tant que le bon plaisir de Dieu n'est pas connu, nous ne ferons pas d'efforts pour avoir une chose de préférence à l'autre, ce qui nous plaît plutôt que ce qui nous gêne. Représentons-nous donc un chrétien, un religieux dans ce parfait équilibre ; voyons-le se porter immédiatement vers ce que Dieu désire ; s'écarter sur-le-champ de ce que Dieu désapprouve ; accepter sans difficulté tout ce que Dieu envoie, quelque dur que ce puisse être. Appliquons cela aux circonstances de temps, de lieu, d'emploi, de santé, d'état intérieur, d'entourage, etc. Admirons la perfection de cette personne ; rendons-nous compte de son bonheur, du calme de son âme...

3e POINT. — Retour sur nous-mêmes.

Avant tout, posons-nous la question : Est-ce que je *me fais indifférent ?* — La réponse ressortira de notre conduite. — Si je néglige ce que je dois faire, si je fais ce qui m'est défendu ; et surtout, si j'ai à me reprocher *souvent* ces fautes, il est évident que je ne me *fais* pas indifférent, que je suis encore sous l'empire de mes répugnances et de mes désirs naturels.

Demandons-nous ensuite *en quoi* nous ne sommes pas en équilibre ? D'après la nature de nos fautes, nous trouverons que c'est surtout dans ce qui concerne notre corps, ou dans ce qui concerne notre honneur, ou dans ce qui concerne notre cœur : sensualité, orgueil, sensibilité ; voilà les trois tyrans qui, dans une mesure différente, empêchent les âmes d'être libres, d'être prêtes à tout ce que Dieu demande d'elles. Quel est le tyran qui me domine ? Enfin, entrons dans quelques détails, cherchons dans quelles circonstances se trahit notre manque d'indifférence... Nous pouvons encore revenir aux créatures, telles que nous les avons énumérées dans le premier point de la deuxième méditation. Et quand nous aurons ainsi constaté la plaie de notre âme, cherchons à nous guérir, en imprimant profondément dans notre esprit combien cette indifférence est nécessaire pour faire un bon usage des créatures, servir Dieu et ainsi sauver *notre* âme.

Colloque. — Repentir de notre aveuglement passé. — Promesse de nous faire indifférents sur *tel* point déterminé. — Demande des grâces dont nous aurons besoin.

MÉDITATION
SUR LE PÉCHÉ EN GÉNÉRAL.

1er **Prélude.** — Me représenter mon âme enfermée dans ce corps mortel comme dans un cachot, et moi-même, dans cette vallée de larmes, comme exilé parmi les animaux sans raison.

2d **Prélude.** — Demander la honte et la confusion de moi-même, en considérant les effets d'un seul péché mortel, et en me rappelant combien de fois j'ai mérité tous les châtiments de Dieu par mes péchés sans nombre.

1er POINT. — Péché des Anges.

A. Je me représente les anges, tels qu'ils étaient avant la chute. Esprits purs, créés à l'image de Dieu, doués de facultés excellentes : force, intelligence, volonté droite, amour du Créateur...

J'en vois le nombre — la hiérarchie. — A quoi sont-ils destinés ? A louer Dieu pendant les siècles des siècles, à jouir d'un bonheur infini...

B. Je me représente l'enfer peuplé de démons ; je vois ces esprits impurs, horribles ; je me rappelle leur malice, leur haine contre Dieu et les hommes. Je considère ce qu'ils souffrent : tourments du feu, privation et haine de Dieu, désespoir infini pour l'éternité. Ces démons, ce sont tous des anges d'autrefois !

C. Comment s'est opéré ce changement inouï ? — Par le péché, par un seul péché d'orgueil. D'après plusieurs saints Pères, ces anges n'ont pas voulu accepter le décret de Dieu sur l'Incarnation du Verbe ; ils se sont sentis froissés dans leur dignité, et, pleins de complaisance en eux-mêmes, ils ont dit comme Satan, leur chef : « Je monterai et je serai semblable au Très-Haut ! » (Is. XIV, 14.) Voilà pourquoi Dieu les a précipités dans les abîmes !

Qu'est-ce donc que le péché ? un seul péché d'orgueil ?

— Et moi, où en suis-je ? Si Dieu m'avait châtié lors de ma première révolte, où serais-je ?... Lorsque je considère le fonds de vanité, d'amour-propre, d'entêtement, d'orgueil qui est en moi... que dois-je penser de mon sort, si la miséricorde de Dieu me n'avait pas arrêté sur le bord du précipice ?...

Confusion, repentir, reconnaissance.

2e POINT. — Péché d'Adam et d'Ève.

Le péché ne me montre pas seulement sa malice dans le ciel ; la terre, telle que je la vois, m'en fournit une nouvelle preuve.

A. Je regarde le monde, et je vois toutes les misères dont il est rempli. Tout ce que les hommes souffrent inviduellement dans leur corps et leur âme : maladies, faim, soif, pauvreté, ennui, perte de parents, déceptions, déshonneur. Toutes les calamités qui affligent la société : famines, pestes, dissensions, guerres, révolutions, etc. — Mes propres peines — d'où tout cela vient-il ? Du péché !

B. En effet, Adam et Ève ont été créés dans le bonheur de l'innocence. — Je les vois dans le Paradis terrestre ; je contemple ce jardin de délices, je les regarde eux-mêmes ; je me rappelle leur état : lumière dans l'intelligence, force dans la volonté ; soumission parfaite des passions inférieures ; santé et vigueur du corps, empire sur la nature, et puis, la perspective d'un bonheur sans fin...

C. Tout cela a été perdu ! Comment ? Par leur péché ! (Souvenir de l'histoire de la chute : Défense de Dieu. — Tentation. — Désobéissance d'Ève. — Faiblesse d'Adam. — Châtiment.)

Retour sur moi-même. Nous faisons quelquefois à nos premiers parents un reproche de leur chute, mais de quel droit ? Curiosité, vanité, sensualité, désobéissance, complaisance coupable, ne trouvons-nous pas tout cela en nous ?

Tout en comprenant la grandeur de la faute d'Adam, humilions-nous donc devant Dieu ; acceptons les misères

de la vie comme les conséquences de *nos* péchés ; remercions le Seigneur de ne pas nous avoir précipités dans l'enfer.

3e POINT. — Péché d'un damné quelconque.

Si l'enfer a été créé pour un seul péché, le péché des Anges, il y a aussi dans l'enfer bien des damnés qui n'ont commis qu'un seul péché mortel !

Réfléchissons à cette vérité.

Être damné ! Privé de Dieu — misérable — désespéré pour toute l'éternité.

Être damné pour *un seul* péché mortel ! En effet, lorsqu'il y a matière grave, une seule action — une parole — une omission — un désir — une complaisance volontaire suffit pour être damné ; et pour être damné *justement*. La raison en est, que par le péché mortel on se révolte contre Dieu, on se rend coupable d'un outrage d'une malice infinie. — Par ce péché, on cesse de reconnaître Dieu comme sa fin dernière. — On met en parallèle la jouissance que donne une créature avec le bonheur que Dieu promet, et on préfère la première ! Et cela, on le fait *volontairement !* Car sans volonté, il n'y a pas de péché mortel.

Pénétrons-nous bien de cette vérité — mais n'oublions pas de nous demander : que devons-nous penser de nous-mêmes ?

Colloque. — Me représentant Notre-Seigneur crucifié, je lui demanderai comment, étant le créateur de toutes choses, il en est venu jusqu'à se faire homme ; — comment, possédant la vie éternelle, il a daigné accepter la mort, et la subir pour mes péchés. Puis, me considérant moi-même, je me demanderai ce que j'ai fait pour Jésus-Christ, ce que je fais pour lui, ce que je dois faire pour lui. *(Pater noster.)*

MÉDITATION
SUR NOS PROPRES PÉCHÉS.

1er Prélude. — Me représenter mon âme enfermée dans ce corps mortel comme dans un cachot, et moi-même, dans cette vallée de larmes, comme exilé parmi les animaux sans raison.

2d Prélude. — Demander une douleur intense et profonde, des larmes pour pleurer mes péchés.

Sujet : MALICE DE MON AME RÉSULTANT — DU NOMBRE DE MES PÉCHÉS, — DE LEUR GRAVITÉ INTRINSÈQUE, — DE MON NÉANT, — DE LA GRANDEUR DE DIEU, — DE SA PATIENCE A MON ÉGARD.

1er POINT. — Nombre de mes péchés.

Pour m'en faire une idée, je partage ma vie en époques, depuis le moment où j'ai atteint l'âge de raison jusqu'à ce jour. A chaque époque répondent des péchés particuliers, que je me rappelle en me demandant où j'ai été, avec quelles personnes je me suis trouvé, quelles ont été mes occupations, les devoirs que ma position m'imposait à chaque époque. — En me figurant ainsi mes péchés, je ne dois pas me les représenter par l'imagination, mais seulement en faire une revue générale. Quel nombre de fautes, sinon mortelles, au moins vénielles ! S'il n'y avait eu qu'un péché par jour, en dix ans cela ferait 3650 péchés ! Et combien n'y a-t-il pas eu de pensées, de désirs, de paroles, d'actions, d'omissions coupables ou tout au moins déréglés !

2e POINT. — Gravité intrinsèque de ces péchés.

Faisons un moment abstraction de la défense positive portée par Dieu. Tout péché est un désordre, soit en lui-même, soit dans la cause qui le produit. Le blasphème, le mensonge, la gourmandise, l'injustice sont des désordres

en eux-mêmes. Quand je transgresse la loi de Dieu, c'est par une affection désordonnée, par orgueil, par paresse, par sensualité, par faiblesse.

Ce désordre m'inspire de l'horreur. Comment regarderais-je un homme qui n'aurait aucune vertu, qui serait tout entier fourberie, débauche, violence, rébellion, envie ? Un tel homme ne pourrait que m'inspirer un invincible dégoût. Que dois-je donc penser de moi-même, qui suis, au moins successivement, sous l'empire de ces vices, ou des défauts qui y mènent ?

3e POINT. — Mon néant personnel.

Et moi qui ai commis ces péchés, qui me révolte contre Dieu, que suis-je ? — Pour l'apprécier, je me compare d'abord à l'ensemble des hommes qui sont sur la terre. Quel vide ma mort laisserait-elle ? Quel effet produit ma présence sur le gouvernement du monde ? En vérité, je ne suis rien ! — Et quand même je serais, dans ce petit monde, pour le moment, un personnage de certaine importance, que sont tous les hommes réunis en comparaison des milices célestes, des anges et des saints ? Un seul ange, en une seule nuit, frappe les premiers-nés de toute l'Égypte ; un autre tue, dans l'armée de Sennachérib, 185,000 hommes ! — Mais que sont tous les hommes réunis, tous les anges, tous les démons devant Dieu ? Ils sont comme s'ils n'étaient pas ! D'un seul acte de sa volonté, il peut anéantir tout l'univers ; d'un acte de sa volonté, il peut tirer du néant mille mondes plus parfaits que celui qui existe ! Et ce Dieu, je l'ai méconnu, je l'ai offensé, moi ! moi, dont le corps n'est que cendre et poussière, infection et pourriture ; moi, dont l'âme est comme un ulcère d'où coule continuellement le pus de l'orgueil, de la sensualité, de tous les vices !

4e POINT. — Grandeur de Dieu.

Enfin ce Dieu, qu'est-il en lui-même ? Il est *l'Infini*, la perfection sans bornes !... Je me rappelle ses principaux

attributs, pour mieux comprendre tout ce qu'il y a d'insensé dans ma conduite.

Il est *l'être nécessaire*. Il ne peut pas ne point exister ; sans lui, rien ne serait. — Et moi ?

Il est *éternel*. Il a toujours existé ; il sera toujours. Il est, il sera par sa propre force. — Et moi ?

Il est le *Tout-Puissant*. Il a tout créé, il peut tout anéantir. — Et moi ?

Il est infiniment *sage*. Il connaît tout : le passé, le présent, l'avenir. — Il pénètre au fond des consciences. — Et moi ?

Il est infiniment *bon*. Bon en lui-même, bon pour les êtres qu'il a créés. — Et moi ?

Il est la *sainteté*, la *pureté*, la *perfection*. — Et moi ?

Il est infiniment *miséricordieux*. — Et moi ?

Il gouverne toutes choses avec une *force* et une *patience* sans égales. — Et moi ?

Il est la *justice* même, et rendra à chacun selon ses œuvres pendant toute l'éternité. — Et moi ?

Et pourtant, moi, je l'ai méconnu, outragé, méprisé, abandonné !

5e POINT. — Patience de Dieu à mon égard.

Toutes les créatures inanimées, tous les animaux privés de raison, rendent gloire à Dieu comme Dieu le veut ; les anges et les saints l'honorent et le servent ; les démons et les damnés le glorifient par leurs tourments ; les hommes seuls sur la terre l'offensent *librement*. Et moi, je suis du nombre de ces hommes ! Ah ! si Dieu l'avait voulu ! En punition de mes péchés, l'air que je respire m'eût étouffé, les aliments m'eussent empoisonné, les animaux m'eussent dévoré, la terre m'eût englouti, l'enfer se fût ouvert pour moi et les démons se fussent emparés de leur proie ! — Mais non, tout le contraire a eu lieu : maintenant encore, devant le trône de ce Dieu outragé, les habitants du ciel intercèdent pour moi ! — *(Cri d'admiration et de reconnais-*

sance ; confusion d'avoir continué de pécher, malgré la patience, la longanimité de Dieu.)

Colloque. — Sentiments que fait naître la miséricorde de Dieu dans le cœur d'un misérable pécheur ; remerciements de ce qu'il m'a conservé la vie jusqu'à ce jour ; promesse de mieux vivre à l'avenir.

RÉPÉTITION DES DEUX EXERCICES PRÉCÉDENTS.

Après l'oraison préparatoire et les deux préludes, je répéterai la première considération, sur la malice du péché, et la seconde, sur mes propres péchés. Je m'arrêterai aux endroits qui m'ont le plus frappé la première fois ; et s'il y a quelque point qui m'a été plus difficile à méditer, j'y insisterai également, pour mieux me pénétrer de ces vérités. — J'ajouterai à cette répétition trois colloques.

Le premier *à la Sainte Vierge*, pour qu'elle m'obtienne de son divin Fils trois grâces : d'abord, une connaissance intime et une horreur profonde de mes péchés ; ensuite, une juste appréciation du désordre de mes actions, afin que, voyant ce désordre, je le réprouve et me corrige en réglant ma conduite ; enfin, une idée exacte du monde, afin que, le détestant, je m'éloigne de tout ce qui est vain et périssable. Je terminerai ce colloque par l'*Ave Maria.*

Le second *à Dieu le Fils ;* lui demandant les mêmes grâces, et le priant de me les obtenir de son Père céleste. Je réciterai la prière *Anima Christi.*

Le troisième *à Dieu le Père*, toujours dans le même but ; le suppliant de m'accorder lui-même ces grâces, lui qui est le Seigneur et Maître éternel de toutes choses. Je finirai par le *Pater noster.*

MÉDITATION SUR L'ENFER.

1er **Prélude.** — Se représenter la longueur, la largeur, la profondeur de l'Enfer.

2d **Prélude.** — Demander le sentiment intime de ce que souffrent les damnés, afin que, si mes fautes me faisaient oublier l'amour de mon Dieu, du moins la crainte des peines m'aidât à ne point tomber dans le péché.

Sujet : FAIRE ÉPROUVER, PAR L'IMAGINATION, AUX SENS DE NOTRE CORPS CE QUE SOUFFRENT LES DAMNÉS, ET EN TIRER QUELQUE FRUIT POUR LE SALUT DE NOTRE AME.

1er POINT. — Application de la vue.

Voir ces immenses cachots de l'enfer, ces voûtes affreuses, ces flammes à l'éclat lugubre, dissipant à peine des ténèbres épaisses — les démons sous les formes les plus épouvantables — les âmes des damnés comme enfermées dans des corps de feu. — Après le jugement dernier, les corps y seront aussi, dans quel état ! hideux, grossiers, sales. — Voilà le spectacle qui succède aux jouissances de la vue sur la terre, le châtiment de la curiosité, de la sensualité, de la vanité. Voilà ce que sont devenues ces beautés dont le monde était idolâtre.

2e POINT. — Application de l'ouïe.

Qu'entends-je dans cet enfer ? Des gémissements, des sanglots, des hurlements de désespoir... des blasphèmes et des imprécations contre Dieu, la sainte Vierge, les saints, le bonheur du Paradis... Des reproches et des malédictions des damnés entre eux. — Des parents, des époux, des amis, des frères, qui ont été la cause réciproque de leur damnation commune, se maudissant l'un l'autre... Les railleries des

impies à l'adresse des hypocrites et de ceux qui ont voulu servir à la fois Dieu et le monde, à l'adresse des religieux perdus malgré toutes les grâces reçues... Les sarcasmes des démons qui se moquent de leurs victimes : « Vous avez cru à nos trompeuses promesses ! Vous avez abandonné Dieu pour nous servir ; voilà donc ce qui vous en revient ! »

Je puis écouter plus attentivement et méditer en particulier quelques cris des damnés.

Ergo erravimus ! Nous nous sommes donc trompés !

Momentaneum quod delectat ; æternum quod cruciat ! Pour un moment de plaisir, une éternité de supplices !

O si daretur hora ! Oh ! si une heure m'était donnée !

Une heure pour le repentir ! — Si c'était à recommencer ! — J'ai perdu Dieu à jamais !

Que deviennent, au milieu de cet affreux concert, les chants joyeux du monde — les flatteries — les maximes du siècle ?

3e POINT. — Application du goût.

Sans aucun doute, le goût dont on aura abusé par sensualité, sera puni dans l'enfer. Je puis donc me figurer une amertume horrible torturant le palais, la soif desséchant le gosier — la faim crispant les entrailles des damnés après la résurrection finale. Mais, il est une amertume plus terrible, l'amertume morale, celle qui réside dans l'âme, celle que donnent le chagrin, les regrets, les remords ; l'amertume du désespoir, des larmes. Sentons ce ver de la conscience qui ne laisse aux damnés ni trêve, ni repos ; savourons cette parole cruelle retentissant au fond du cœur et le rongeant sans cesse : « C'est ta faute, » « tu l'as voulu ; » « tu pouvais être heureux, et tu as joué ton bonheur. » Eh quoi ! à présent je déteste l'amerture de la tristesse, et, quand la voix du remords se fait entendre, je tâche peut-être de l'étouffer dans l'ivresse du plaisir ! Alors il n'y aura plus moyen ! — Que me conseille maintenant la voix de ma conscience ?

4e POINT. — Application de l'odorat.

Les images matérielles sous lesquelles l'Écriture nous peint l'enfer, nous le montrent comme un cloaque infect, réceptacle des miasmes les plus dégoûtants. — Or, il est incontestable qu'il y a entre la nature physique et la nature morale des affinités étroites. Comme on dit le parfum des vertus, de la sainteté, on dit l'infection des vices, de la corruption morale. Quelques saints ont eu le privilège de distinguer par l'odorat les hommes adonnés au péché. Nous pouvons donc nous représenter l'infection causée dans les enfers par la réunion de toutes les turpitudes, de toutes les souillures de l'âme : intempérance, impureté, paresse. Si, même sur la terre, ces désordres entraînent parfois après eux la pourriture et la puanteur matérielles, pourquoi n'en serait-il pas ainsi en enfer ?

Qu'en pensé-je donc, moi qui suis si délicat, qui recherche les odeurs suaves ?... Oh ! si Dieu permettait que mes vices, mes crimes passés, ou même mes turpitudes secrètes répandissent pendant ma vie une odeur dégoûtante, quelle serait mon infortune, ma honte devant mes semblables ! Que ferai-je afin de ne pas être condamné à subir de pareils tourments dans l'enfer ?

5e POINT. — Application du toucher.

Enfin, je me figurerai éprouver moi-même l'action des flammes, être couché sur un lit de feu ; je sentirai cette douleur cuisante pénétrer jusqu'à la moelle de mes os. Pas un membre, pas une articulation qui soit épargnée... Mais dans les membres qui ont été plus fréquemment les instruments du péché, la douleur est plus intolérable. Appliquons cela aux yeux, à la bouche, aux mains... au cœur, etc. — A quoi pensé-je donc quand je flatte mon corps, quand je crains de lui causer quelque fatigue, de lui imposer quelque souffrance ou quelque privation ?

Colloque. — Me rappelant la multitude des damnés

tombés dans les flammes éternelles, les uns avant la venue de Jésus-Christ, les autres après ; les uns, parce qu'ils n'ont pas cru en lui, les autres, parce qu'ils ont cru sans pratiquer, je me demanderai pourquoi je ne suis pas au milieu d'eux. Je remercierai Notre-Seigneur de n'avoir pas permis que la mort me précipitât dans l'enfer, et je lui demanderai de m'en préserver à jamais.

MÉDITATION SUR LA MORT.

1er Prélude. — M'imaginer être dans un cimetière, au milieu de tombeaux de tout genre.

2d Prélude. — Demander à Dieu d'acquérir, par la méditation de la mort, une connaissance exacte du monde, afin d'avoir désormais le monde en horreur.

Sujet : Leçons que nous donne la mort.

Ier POINT. — Vanité des choses du monde.

En examinant ces tombeaux, demandons-nous quelle est la valeur de ce que la plupart des hommes recherchent et estiment. Ouvrons un de ces sépulcres, celui d'une personne qui, sur la terre, a joui de tous les avantages temporels ; qu'est-ce que tout cela est devenu ? Qu'est-ce que ce corps, jadis plein de santé, de force, d'agilité ? — Voici, dans un cercueil rempli de pourriture, des ossements que les vers achèvent de dépouiller... Regardons bien ce crâne. Où est la *beauté* du visage ?... la fraîcheur de la jeunesse, l'expression du regard, du sourire ?

Où sont les *dons naturels de l'esprit*, la science, etc. ? Après la mort, quelle différence y a-t-il entre le génie et l'intelligence bornée, entre le savant et l'ignorant ? L'esprit, la science, pris en eux-mêmes, vaudront-ils quelque chose à celui qui les a possédés ?

Les *Richesses*, que sont-elles devenues ? Qu'en reste-t-il ? Que reste-t-il des *Honneurs ?* Celui qui a été conduit à sa dernière demeure avec toutes les pompes civiles et militaires, celui sur la fosse duquel ont retenti les panégyriques les plus enthousiastes, qu'en a-t-il vu ? Qu'en a-t-il entendu ? Quel profit en a-t-il tiré ?

Et les *Plaisirs ?* Ah ! c'est bien ici le lieu de parler de plaisirs ! Figurez-vous des mets exquis, des vins délicieux placés sur ce tombeau ! La musique retentissant au cimetière — la danse déroulant ses anneaux sous les cyprès et les saules pleureurs !

Mais les *Affections ?* Qu'ils sont rares les parents, les amis, qui viennent visiter les sépultures ! Quand ils le font, pendant combien de temps cela dure-t-il ? Quels sont ceux qui viennent ? — Ceux sur qui on a le moins compté, ceux dont les avis, les réprimandes nous fatiguaient. Mais ceux que nous avons aimés avec passion, nos complices dans le mal... Ceux que nous avons séduits, pour lesquels nous avons compromis le salut de notre âme... ceux-là ne viennent plus !

Eh bien ! que dois-je conclure ? que dois-je penser de toutes les splendeurs de la terre, de tout ce que les hommes poursuivent avec tant d'avidité ? Que dois-je penser de moi-même — de mes préoccupations, de mes sollicitudes passées ? — actuelles ?

2e POINT. — Fausseté des principes du monde.

En voyant tous ces tombeaux, je me rappellerai *comment* sont morts ceux qui les habitent maintenant.

Les uns, au début de la vie ; d'autres, dans l'âge mûr ; d'autres, après une longue carrière...

Les uns, abandonnés, méprisés ; les autres, riches, considérés, entourés d'amis...

Les uns, épuisés par la maladie ; les autres, enlevés subitement : dans une bataille, dans un festin, au bal, à l'église...

Mais tous sont *morts*, tous sont entrés dans leur éternité ; ils sont maintenant heureux ou malheureux pour toujours. — Et moi, je mourrai aussi ; mais je ne sais pas quand, comment, dans quelles dispositions...

Examinons à la lumière de cette vérité quelques-unes des maximes des gens du monde.

Il faut jouir de la vie, on ne vit qu'une fois ! — Jouir de la vie ; si on était sûr de la conserver, passe ! Mais quand on peut mourir à chaque instant !... Quand, à la mort, il faudra rendre compte à Dieu de toutes les jouissances coupables ! — On ne vit qu'une fois, non ; mais aussi on ne meurt qu'une fois. Et lorsqu'il faudra mourir, *comment* voudrait-on avoir vécu ?

Il faut faire comme les autres ; on ne doit pas se singulariser. — Oui, nous ferons comme les autres, c'est-à-dire, nous mourrons comme les autres ; mais voyons ceux qui sont morts : à ceux qui ont vécu comme la foule, demandons comment ils apprécient leur conduite passée ; à ceux qui ont bravé le respect humain, qui ont pratiqué avec ferveur et fidélité les obligations de leur état, demandons s'ils se repentent de *s'être distingués* du grand nombre. Que me répondent-ils ? A quoi m'engagent-ils ?

Tout est bien qui finit bien. — Hélas ! combien d'hommes ont raisonné de la sorte et se sont perdus ! La mort les a surpris, et les a jetés au tribunal de Dieu sans qu'ils fussent préparés ! Combien ont compté sur le prêtre, sur les sacrements, sur la contrition finale, et n'ont rien eu de tout cela ! Combien, au dernier moment, ont été entraînés dans l'abîme par l'obstination, le désespoir, la force de l'habitude ! Je dois savoir profiter de ces leçons !

Parce que j'appartiens à la catégorie des personnes pieuses, parce que je suis religieux, je pense peut-être que ces maximes du monde n'ont pas d'influence sur moi. — En est-il ainsi ? Même dans cette vie où je me trouve, est-ce que je ne cherche pas à jouir, est-ce que je ne me contente pas d'une vertu vulgaire, de la vertu du plus grand nombre ?

Est-ce que je ne compte pas sur mes derniers instants, pour réparer tout le reste de ma vie ? Est-ce sage ?

3e POINT. — Folie de la conduite des gens du monde.

Cette folie consiste à vivre comme s'il ne fallait pas mourir, à perdre de vue les sentiments où nous serons à nos derniers instants, et à nous laisser étourdir par les préoccupations de l'heure présente. La sagesse, au contraire, me dit : *Bienheureux l'homme qui a sans cesse devant les yeux l'heure de son trépas et qui, chaque jour, se dispose à mourir* (Imit. I, 23).

Pour me rendre cette vérité pratique, je me figurerai deux personnes de mon âge, de ma condition, etc., mises soudain en présence de la mort. L'une n'y a jamais songé, ou n'y a songé que pour remettre jusque-là l'affaire de son salut ; l'autre y a songé et s'y est disposée avec soin. Quelle différence ! D'un côté, quelles inquiétudes, quels regrets, quels remords, quelles angoisses ! De l'autre, quel calme, quelle joie, quelle assurance pour l'avenir ! Dois-je donc me conduire comme le monde ?

Résolutions pratiques ; appliquons cela à l'ensemble et au détail de notre conduite :

a) A nos exercices spirituels : méditations, prière vocale, usage des sacrements, fidélité à la grâce...

b) A notre manière d'agir envers nos supérieurs : respect, confiance, obéissance, docilité...

c) A notre façon de faire dans la communauté : édification, bon exemple, patience, charité, serviabilité...

d) A nos rapports avec les personnes du dehors, soit qu'elles se trouvent unies à nous par les liens du sang, soit que nous leur soyons complètement étrangers : prudence, réserve, zèle, dévouement, désintéressement...

Colloque avec Jésus-Christ crucifié, dont l'image domine le cimetière. Demander les grâces nécessaires pour m'assurer une bonne mort, et la coopération à ces grâces.

MÉDITATION SUR LE JUGEMENT PARTICULIER.

1er Prélude. — Me représenter seul, à genoux devant le tribunal de Notre-Seigneur, prêt à me juger.

2d Prélude. — Demander à Dieu la grâce de bien comprendre le désordre qui règne dans mes appréciations, afin de les noter et de régler ma conduite en conséquence.

1er POINT. — La position.

Je serai seul devant Jésus-Christ, mon juge, pour rendre compte de ma vie.

Je serai seul. — Oui, moi, tel que je serai au moment de ma mort, je verrai se dresser devant moi le tribunal de Dieu. Aucun ami ne m'y accompagnera ; personne ne m'y défendra, personne ! Moi seul, j'ai dû servir Dieu et sauver mon âme : à moi seul de répondre si je l'ai fait. — Est-ce que je ne vois pas déjà le désordre de mes jugements : quand j'attache tant de prix à l'opinion, à l'affection des hommes ; quand je fais tant pour leur plaire, quand j'évite si soigneusement de leur être désagréable ? — Que m'en reviendra-t-il alors ?

Devant Jésus-Christ, mon juge. — J'aime bien à me dire que Dieu est mon père, mon bienfaiteur, que Jésus-Christ est mon sauveur, qu'il est infiniment miséricordieux... Est-ce que je ne compte pas trop sur cette miséricorde ? Est-ce que je n'oublie pas qu'il sera mon juge ?...

Ou bien, tout au contraire, est ce que je ne le regarde pas maintenant comme un tyran impitoyable, comme un maître cruel ? Est-ce que je ne me défie pas de sa bonté ? Il sera un juge sévère, mais juste ; il sera impitoyable alors, mais il veut que maintenant j'aie confiance en lui, et que, plus encore par amour que par crainte, je tâche de le servir et j'évite de l'offenser. Est-ce ainsi que je comprends mes devoirs ?

Pour rendre compte de ma vie. — De toute ma vie et de

chaque instant de ma vie. — Ne dirait-on pas, à voir mon insouciance, que je ne dois rendre compte à personne ? que je puis me conduire à ma guise ?... Je fais si peu de cas d'une heure, d'un jour... Cependant je devrai rendre compte ! Si je savais qu'après avoir fait telle visite, accompli telle œuvre, je devrai comparaître au tribunal des hommes pour y être jugé, quelle serait mon inquiétude ! — Et maintenant !

2e POINT. — La matière du jugement.

Je serai jugé sur toute ma vie ; rien n'échappera à l'examen du souverain juge : ni pensées, ni désirs, ni paroles, ni actions, ni omissions. — Toutes mes fautes seront appréciées, toutes mes bonnes œuvres examinées. Cependant, il est bon d'appeler spécialement mon attention sur certains points :

A. Je serai jugé sur les dons que j'ai reçus de Dieu.

Dons de la nature, et dons de la grâce. Tout ce que Dieu m'a accordé : fortune, santé, talents, a dû être bien employé ; rien ne pouvait demeurer stérile. — Ai-je fait valoir ces dons pour mon éternité ? — A plus forte raison en sera-t-il ainsi des faveurs surnaturelles, des grâces dont j'ai été comblé : inspirations, avertissements, sacrements, etc., etc.

B. Je serai jugé d'après le dessein de Dieu sur moi.

Dieu, en me mettant sur la terre, m'y a assigné une place, une mission à remplir. Il m'a destiné un état, et mon devoir était de chercher à connaître cet état, de me mettre à même d'y arriver, et d'y réaliser les projets de la Providence. C'est la vocation ; et dans la vocation, le parfait accomplissement de la volonté divine. — L'ai-je compris ? Comment ai-je agi ? — Comment est-ce que j'agis encore ? Je fais peut-être beaucoup : je marche à grands pas ; mais, si ce n'est pas dans le chemin qui m'est tracé, à quoi bon ?

C. Je serai jugé d'après mon influence sur le prochain.

Nous ne vivons pas seuls, ni pour nous seuls ; à chacun

de nous Dieu a commandé d'avoir soin de nos frères. Ne l'oublions-nous pas trop ? Quand nous faisons le bien, ne nous contentons-nous pas de le faire pour nous-mêmes ? Quand nous sommes imprudents, ne disons-nous pas toujours pour nous justifier : Je n'ai pas eu de mauvaise intention ? Soit ! mais le scandale ; la malheureuse influence de nos exemples, etc., etc.

D. Je serai jugé d'après la direction que j'ai reçue.

C'est là une considération capitale, si nous voulons nous présenter avec confiance au tribunal de Dieu. Ce Dieu veut que nous nous laissions guider par l'obéissance à nos supérieurs, à notre père spirituel ; et dans tous les cas où l'autorité légitime aura parlé, nous serons jugés d'après les décisions de cette autorité. Ce ne sera point d'après nos idées, nos craintes, nos appréhensions ; ce ne sera pas non plus d'après les élans d'une ferveur indiscrète et indépendante ; mais d'après l'obéissance. Quelle consolation et en même temps quelle lumière !

3e POINT. — Le résultat.

Le résultat de ce jugement sera *mon sort pour l'éternité. Mon sort*, c'est-à-dire, mon bonheur ou mon malheur, mon salut ou ma damnation. Cela sera décidé en ce moment, décidé par le souverain juge, sans aucune considération d'indulgence.

Mon sort, c'est-à-dire, le degré de gloire ou de malheur qui sera mon partage. Car pour chaque bonne œuvre, pour chaque soupir d'amour divin, pour chaque saint désir que j'aurai eu pendant ma vie, je monterai dans la gloire pendant l'éternité ; comme pour chaque péché grave qui n'aura pas été effacé par la pénitence, je descendrai plus profondément dans l'abîme.

Mon sort pour l'éternité dépendra de ce jugement ; ce jugement, de ma mort. Un seul jugement, une seule mort, bonne ou mauvaise

Mais ma mort dépend de ma vie, et tout ce qui sera fait

dans ce jugement, aura été préparé par moi pendant ma vie. Chaque jour, chaque heure je travaille à ma sentence ! Que conclure de là ?

Colloque avec Jésus-Christ, mon juge, qui est maintenant encore mon père et mon ami, qui m'invite à la confiance, mais aussi au zèle et à la générosité, pour qu'il puisse me récompenser un jour.

PARABOLE DU FIGUIER.

1er **Prélude**. — Me rappeler l'histoire comme elle est racontée dans l'Évangile (Luc. XIII, 6).

Un homme avait un figuier planté dans son jardin, et venant pour y cueillir des fruits, il n'en trouva point. Alors il dit à son jardinier : « Il y a déjà trois ans que je viens chercher des fruits sur ce figuier sans en trouver. Coupez-le donc ; pourquoi occupe-t-il la terre ? » Le jardinier lui répondit : « Seigneur, laissez-le encore cette année, afin que je laboure au pied et que j'y mette de l'engrais. Peut-être portera-t-il du fruit ; sinon, vous le ferez couper. »

2e **Prélude**. — Me représenter Notre-Seigneur qui me regarde et dit : *Pourquoi occupe-t-il encore la terre ?*

3e **Prélude**. — Demander la grâce de comprendre la parabole et d'en profiter pour la réforme de ma vie.

Ier POINT. — État du figuier.

A. D'abord, nous le comprenons aisément : le maître du figuier, c'est Dieu, le Père éternel, créateur de toutes choses, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est l'Esprit-Saint. *Le*

figuier, c'est notre âme, cet arbre planté par le Père, arrosé du sang du Fils, fécondé par le souffle de l'Esprit d'amour... L'adorable Trinité s'est occupée de cette âme, afin de lui faire porter des fruits de vertu. C'est ma fin ici-bas.

B. Le figuier est planté dans *le jardin*. Dans le jardin de la sainte Église, dans le jardin d'une famille chrétienne, dans le jardin de l'état religieux. Là, il est à l'abri des coups de vent, on le couvre contre les gelées. Il est au milieu d'autres arbres qui portent leurs fruits, au milieu de fleurs qui embaument l'atmosphère. — Appliquons tous ces détails à nous-mêmes ; comprenons de quelle sollicitude Dieu nous a entourés ; comparons notre bonheur au malheur de tant d'autres, abandonnés, exposés au milieu du monde. Qu'avions-nous fait pour mériter cette préférence ? Rien.

C. Le figuier se trouve là au milieu des autres arbres ; il est encore verdoyant, car sans cela le maître n'y chercherait pas de fruits ; peut-être même a-t-il donné des fleurs, mais il ne produit rien. Dans la sainte Église, en religion, il y a des personnes coupables, scandaleuses ; ce sont des troncs desséchés, quoique encore debout dans le jardin ; il y en a dont l'apparence est belle, qui portent des feuilles, et même des fleurs, qui jouissent d'une certaine réputation. — Mais il n'y a point de fruits !

Ne suis-je pas de ce nombre ? Et pourtant, est-ce que je ne m'enorgueillis pas de mes apparences ? ou, tout au moins, ne suis-je pas rassuré parce que je me trouve dans le jardin de Dieu ? Quel sujet de confusion ! Quel motif de crainte ! En effet, qu'arrive-t-il ?

2e POINT. — Menace du maître.

Le maître vient encore chercher du fruit ; il n'en trouve pas. Il appelle le jardinier, et lui ordonne de couper l'arbre.

A. Le maître cherche du fruit et n'en trouve pas... Dieu vient chercher les fruits de notre âme, quand, dans une circonstance particulière, il attend de nous la pratique de

la vertu : lutte contre les tentations ; persévérance dans les exercices de piété, malgré les sécheresses ; patience dans une occasion difficile ; longanimité envers une personne désagréable ; zèle pour le salut d'une âme ; résignation dans une calamité, etc., etc. C'est alors que Dieu veut voir l'effet produit par ses grâces. C'est inutile ; il ne trouve que l'amour-propre, la paresse, le découragement, la sensualité ! !

B. Il dit au jardinier : *Voilà déjà trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier sans en trouver !* Le maître commence à perdre patience, à regretter ses soins pour le figuier.

Rappelons-nous la parole de l'Apocalypse : *Parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous rejeter de ma bouche !* N'est-ce pas là l'effet que je suis sur le point de produire sur le cœur de Dieu ?

C. Voilà déjà trois ans ! Et pour moi, combien y a-t-il de temps que Dieu attend des fruits ? Dix ans, vingt ans peut-être ! Oh ! s'il n'a pas encore perdu patience, n'est-il pas maintenant près de prononcer ma condamnation ?

D. Coupez-le donc ! c'est-à-dire, arrachez-le du jardin, mettez-le en pièces, brûlez-le ; il n'est pas bon à autre chose ! Quelle est cette menace ? N'est-ce pas celle de la mort, avec toutes ses conséquences ? — avec les supplices de l'enfer, ou au moins d'un terrible purgatoire ? — N'est-ce pas la menace de la privation des grâces de choix ? — la chute au fond de l'abîme, sur les bords duquel je me joue ? — la perte de la vocation religieuse ? Réfléchissons ; où en sommes-nous ?

E. Pourquoi occupe-t-il encore la terre ? Oui ; pourquoi ?... Il était créé pour porter des fruits, et il n'en porte point. — Terrible parole ! Ne s'applique-t-elle pas à moi ? — Pourquoi suis-je encore au monde — en religion ? Pourquoi ? Ah ! si cette sentence devait être la mienne ?

(Confusion, regrets, douleur.)

3e POINT. — Intervention du jardinier.

A. Le jardinier intercède pour l'arbre : *Seigneur, laissez-le encore cette année.* Peut-être le moment de ma condamnation était-il venu... Mais les prières des saints sont montées vers Dieu... Marie, mon ange gardien, mes patrons, les fondateurs de mon institut, ont intercédé pour moi : « Laissez-le encore cette année. » — Laissez-le finir cette retraite et voyez comment il en profitera !

B. Afin que je laboure au pied et que j'y mette de l'engrais. Les soins que le jardinier indique sont ceux qu'il faut prendre pour ranimer l'arbre. Il faut *labourer au pied ;* la terre est trop compacte, les sucs nourriciers ne parviennent plus aux racines. — Qu'est-ce qui met chez moi obstacle à l'action de la grâce ? Qu'est-ce qui me rend insensible ? Il faut y mettre ordre — labourer au pied.

Il faut mettre de l'engrais ; user des moyens que Dieu nous donne : la prière, les sacrements, les bons conseils. L'engrais est souvent dégoûtant, d'odeur désagréable, n'importe ! La mortification, la persévérance dans la prière, le silence, la victoire sur soi-même, rien de tout cela ne plaît à la nature... mais c'est l'engrais ! — Et l'engrais doit être mis par le jardinier. L'arbre doit se laisser faire. Voilà l'obéissance !

C. Peut-être portera-t-il du fruit ; sinon, vous le ferez couper.

La menace n'est que suspendue ; elle s'exécutera un jour... Quand ? — Lorsque Dieu le voudra ! — Retour sur moi-même, conséquences pour ma conduite.

Colloque avec Marie, mon ange gardien, les saints ; les priant d'intercéder pour moi. — Colloque avec Notre-Seigneur et promesse d'amendement.

MÉDITATION SUR MARIE-MADELEINE.

1er Prélude. — Me rappeler brièvememt l'histoire de cette illustre pénitente : ses désordres, le commencement de son repentir, son arrivée chez le Pharisien pour oindre les pieds de Jésus. Elle obtient le pardon de ses péchés — elle suit Notre-Seigneur, le reçoit à Béthanie, obtient la résurrection de Lazare — se trouve au Calvaire — voit Notre-Seigneur ressuscité — assiste à l'Ascension — se retire dans la grotte de la Sainte-Baume et y passe le reste de sa vie.

2e Prélude. — Me représenter Madeleine aux pieds de Jésus, les parfumant, les baisant, les lavant de ses larmes, les essuyant de ses cheveux.

3e Prélude. — Demander la confiance dans la miséricorde de Notre-Seigneur et la générosité pour en profiter.

1er POINT. — Madeleine avant sa conversion.

A. Qui est-elle ? Une jeune personne, belle, riche, de noble condition, douée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit ; appartenant à une famille religieuse. Que de motifs pour se respecter, pour être fidèle à la loi de Dieu ! — Il n'en sera rien ! — car, là aussi on peut rencontrer le danger — danger de la flatterie, de l'amour-propre, de la recherche du plaisir ; danger de la sensibilité du cœur. Madeleine n'a point pris garde ; elle s'est laissée aller — elle est tombée ! N'est-ce pas mon histoire, mon histoire d'autrefois — peut-être même mon histoire de maintenant ?

B. Où en est-elle venue ? A tous les désordres ! C'est une pécheresse publique. — Elle était, dit l'Écriture, possédée de sept démons, c'est-à-dire, livrée à tous les vices. Quelle dégradation pour une jeune personne de qualité ! Quelle ingratitude envers Dieu qui lui avait tant donné !

Et moi, n'ai-je pas été coupable comme Marie-Madeleine ; sinon publiquement, du moins secrètement ? N'ai-je pas été l'esclave du monde, de ses maximes, de ses plaisirs ?

C. Où Notre-Seigneur l'a-t-il cherchée ? Là, dans ce bourbier. Sa grâce est allée la prévenir ; elle a parlé au cœur de la malheureuse. Quelle consolation pour les pécheurs ! Quel motif de confiance pour eux... pour moi ! Si, par la miséricorde de Dieu, je ne suis pas tombé aussi bas, à combien plus forte raison ne dois-je pas espérer ?

2e POINT. — Conversion de Madeleine.

A. QUEL EST L'INSTRUMENT DE CETTE CONVERSION ? — L'AMOUR.

Admirons comment Notre-Seigneur se sert du cœur de la pécheresse pour la ramener. Madeleine voit le Sauveur, elle l'entend, elle l'admire. Aux passions coupables dont son cœur a été l'esclave, succède une affection pure et sainte pour le Messie, pour l'Homme-Dieu. Cet amour la sauvera. — Quand Dieu convertit, il n'exige pas que nous changions notre nature : à part les penchants désordonnés, il nous permet de la conserver ; mais nous devons la tourner vers lui. Ainsi fit-il de l'ambition de François-Xavier, de l'ardeur de Paul, de la sensibilité de Thérèse. Ainsi fera-t-il de moi, si je réponds à ses inspirations !

B. QUELS SONT LES CARACTÈRES DE CETTE CONVERSION ?

a) Elle est sincère. — Madeleine sent vivement toute l'horreur de sa conduite, et la douleur qu'elle en conçoit la pénètre jusqu'au fond de l'âme. Elle se repent par amour. — Hélas ! combien de fois me suis-je repenti, mais superficiellement ! Cette fois, sera-ce sérieux ?

b) Elle est courageuse. — Pour se rendre chez le Pharisien, Madeleine brave le respect humain ; elle ne craint pas de montrer son repentir ; elle le fait en présence de tous les convives. Voilà le cachet d'un retour complet à Dieu : tant que le respect humain me dominera, j'aurai lieu de douter.

c) Elle est efficace. — Madeleine change de vie. Je le

vois à sa mise quand elle traverse Béthanie ; je le vois à ses œuvres : elle répand des parfums sur les pieds de Jésus, ses yeux coupables versent des larmes abondantes. Puis, elle quitte sa maison, ses amis, et se met à suivre le Sauveur. Quel contraste avec le passé ! Quand verra-t-on semblable contraste dans ma conduite ? Quand sera-t-on forcé de croire à ma conversion, rien qu'en observant mes œuvres ?

d) Elle est persévérante. — Madeleine demeure fidèle, malgré les difficultés et les peines, malgré la honte et les opprobres ; nous la trouvons auprès de la croix de Jésus... Malgré l'abandon et les ténèbres, elle reste près du tombeau de son bienfaiteur. Qui donc lui a donné cette persévérance ? qui l'a ainsi soutenue et animée jusqu'à la fin ? C'est l'amour ; toujours l'amour. Ah ! si nous aimions vraiment Jésus-Christ, nous serions fidèles comme Marie-Madeleine. Et pourquoi ne l'aimerions-nous pas ?

3e POINT. — Récompense de Madeleine.

A chaque action héroïque de Madeleine a répondu une faveur de Jésus-Christ.

a) Elle va chez le Pharisien. — Jésus dit : *Beaucoup lui sera pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé.*

b) Elle suit Jésus. — Jésus vient chez elle et, à sa prière, ressuscite son frère Lazare.

c) Elle monte au Calvaire. — Jésus abaisse sur elle un regard de miséricorde et d'amour.

d) Elle reste au tombeau. — Jésus lui apparaît avant de se montrer aux apôtres

e) Elle se retire dans la solitude. — Jésus la nourrit miraculeusement de la sainte Eucharistie.

Sans doute Notre-Seigneur n'agit pas toujours ainsi, d'une manière aussi sensible ; mais il reste toujours vrai qu'il ne se laisse jamais vaincre en générosité. Pourquoi n'éprouvé-je pas la générosité de Jésus ? N'est-ce pas parce que je manque moi-même de générosité ? Si j'en ai un peu, Jésus

me récompensera, sinon sur la terre, du moins, et plus magnifiquement encore, dans le ciel... Donc, confiance et courage ! ce qui s'est fait pour Madeleine peut se faire pour moi. Elle est sainte, je puis le devenir. Mais je dois commencer par l'imiter.

Colloque avec la sainte pénitente, afin qu'elle m'obtienne l'amour de Jésus, par lequel je pourrai tout !

DEUXIÈME SEMAINE

MÉDITATION SUR LE RÈGNE
de Jésus-Christ.

Saint Ignace intitule cet exercice : *Considération de l'appel d'un Roi temporel, pour aider à contempler la vie du Roi éternel.*

1er **Prélude.** — Me représenter par l'imagination le théâtre des prédications de Jésus-Christ : les synagogues, les villes, les bourgades, etc., où il a annoncé l'Évangile.

2d **Prélude.** — Demander la grâce de n'être point sourd à l'appel de Notre-Seigneur, mais prompt et diligent à accomplir sa sainte volonté.

1er POINT. — La personne du Roi.

A. Un sujet doit à son souverain le respect, la soumission, le dévouement ; mais il est dans la nature de l'homme de se laisser dominer par le prestige de la grandeur, de la beauté, de la force. Plus le souverain réunit toutes ces qualités et plus le sujet a le cœur noble, plus aussi son respect, sa soumission, son dévouement seront absolus. — Figurons-nous donc un monarque choisi directement par Dieu lui-même, établi notre Roi, mais ayant reçu également la mission de gouverner tous les peuples chrétiens. Quel ne serait pas le prestige de ce Roi ?

B. Notre Seigneur Jésus-Christ, le Verbe éternel du Père, fait homme pour nous sauver, n'est-il pas notre

Roi ? N'est-il pas le souverain du monde ? N'a-t-il pas toutes les qualités : grandeur, puissance, sagesse, sainteté, bonté, libéralité ? Ne lui sommes-nous pas redevables de tout ? — Quels doivent donc être nos sentiments à son égard ?

2e POINT. — L'appel du Roi.

A. Ce Roi réunit ses sujets et leur dit : *Je veux soumettre par les armes le pays des infidèles. Je vous invite donc à cette conquête. La victoire est certaine, aucun de vous ne périra dans les combats ; seulement, il faudra passer par des difficultés et des privations... Vous ferez donc comme moi ; vous aurez la même nourriture que moi ; les mêmes vêtements que moi... Si je travaille, vous travaillerez ; si je veille, vous veillerez ; et quand la victoire sera remportée, vous en partagerez les fruits avec moi. Vous serez des rois dans cet empire que j'aurai conquis ; vous serez d'autant plus grands, que vous aurez été plus généreux à me suivre !...* Peut-on imaginer invitation plus engageante ? Quel serait l'effet d'un tel appel sur des soldats ordinaires ? — Pesons bien toutes les circonstances : grandeur de l'entreprise, certitude de la victoire, exemple du Roi, splendeur de la récompense. — Que sont en comparaison de ces avantages les travaux et les fatigues ?

B. Maintenant, appliquons ce raisonnement à l'appel que nous adresse Jésus-Christ... Lui aussi veut conquérir le monde ; il veut anéantir les ennemis de sa gloire, et il nous invite à l'aider dans cette conquête. Il veut posséder avant tout *la terre de notre cœur*, il veut triompher des ennemis qui s'opposent à son règne : de nos propres passions, du démon, du monde ; il veut conquérir également *les âmes de nos frères.* — Il nous demande si nous voulons coopérer à son entreprise. Pour nous aussi, la victoire est certaine. De plus, les ennemis de Notre-Seigneur sont déjà les nôtres ; si nous ne les abattons pas, ils nous perdront à jamais. La récompense ne sera pas un royaume temporel, mais la béatitude éternelle... — La lutte ne

durera que quelques années, quelques mois peut-être ; et le Fils de Dieu est venu pour nous donner l'exemple. — Oui, il est vrai, il faudra travailler, s'imposer des privations, souffrir ; mais Jésus-Christ a fait tout cela avant nous, pour nous encourager. — Que me dit donc la foi, la saine raison ?

3e POINT. — La conduite des sujets.

Cependant, il n'y a pas que la raison qu'il faille consulter. Quand il s'agit de dévouement, de générosité, de reconnaissance, le *cœur* a aussi son appréciation ; il a des élans qui nous élèvent, nous ennoblissent, nous rapprochent de Dieu par les grandeurs des aspirations, par l'oubli de nous-mêmes.

A. L'intérêt personnel et le simple bon sens nous disent que, à l'appel de ce Roi, personne ne peut répondre par un refus. Celui qui, dans de telles conditions, ne voudrait pas combattre, ne serait pas seulement un lâche, ce serait un insensé ! Tous consentiront donc à subir les inconvénients inséparables de la guerre pour participer à la victoire.

Mais n'y aura-t-il pas des hommes plus magnanimes qui, voyant la libéralité, la munificence du Roi, se donneront tout entiers à lui, lui consacreront leurs biens, leurs personnes, voudront combattre au premier rang et non seulement subir les privations *indispensables*, mais, à son exemple, s'en imposer de *volontaires ?*

B. Et nous, lorsque nous voyons le Fils de Dieu descendre du ciel pour nous conduire au combat, se faire pauvre, accepter toutes les souffrances, tous les mépris par amour pour nous, nous contenterons-nous de faire abstraction de nos tendances naturelles pour soutenir la lutte ?... Ne songerons-nous pas à *aller à l'encontre* de ces tendances, pour nous rapprocher davantage de Jésus-Christ ? Ne nous imposerons-nous pas des sacrifices spontanés ?

Réfléchissons donc sérieusement à ce que demande de nous, non seulement notre intérêt, mais la reconnaissance,

l'amour pour notre Roi. — Pesons toutes les considérations que nous avons faites sur la personne de notre souverain, sur son appel, sur sa conduite, sur ses promesses ; et si nous avons bien compris, nous terminerons cet exercice en nous écriant du fond de notre cœur :

« *O Roi éternel et souverain Seigneur de toutes choses, je* » *viens vous présenter mon offrande. Aidé du secours de votre* » *grâce, en présence de votre infinie bonté, sous les yeux de* » *votre glorieuse Mère et de tous les saints et saintes de la* » *cour céleste, je proteste que c'est mon désir, ma volonté et* » *ma détermination arrêtée — pourvu que ce soit pour votre* » *plus grand service et votre plus grande gloire — de vous* » *imiter en supportant les injures, les opprobres, la pauvreté* » *d'esprit et de cœur, et même la pauvreté réelle, si votre très* » *sainte Majesté veut me choisir et m'admettre à cet état de* » *vie.* »

CONTEMPLATION DE L'INCARNATION.

1er **Prélude.** — Me rappeler comment les trois Personnes divines, contemplant la surface de la terre couverte d'hommes, et voyant la multitude innombrable qui se précipitait en enfer, décrétèrent de toute éternité que la seconde personne de l'auguste Trinité se ferait homme pour sauver le genre humain ; me rappeler comment ce décret s'accomplit, lorsque, dans la plénitude des temps, l'archange Gabriel fut envoyé à Marie.

2e **Prélude.** — Me représenter l'immense étendue de la terre peuplée d'hommes ; puis en particulier la maison de Nazareth.

3e **Prélude.** — Demander de connaître intimement Notre-Seigneur (mon Roi) qui s'est fait homme pour moi,

afin que je l'aime plus ardemment et que je le suive plus fidèlement.

1er POINT. — Bienfait de l'Incarnation.

A. Pour mieux comprendre ce mystère, et mieux l'apprécier, je me représente le monde avant l'Incarnation du Fils de Dieu. Je vois cette multitude d'hommes de toute nation, de toute couleur, répartis dans toutes les conditions de la vie, animés des sentiments les plus divers... J'entends leurs paroles : ils parlent de leurs affaires, de leurs plaisirs ; ils se querellent, blasphèment, etc. Je vois leurs actions : ils se livrent au commerce, à la guerre, aux divertissements, au culte des faux dieux. — Où tous ces hommes vont-ils ? Quel désordre ! Quelle corruption ! Quel esclavage des passions les plus honteuses ! Aussi, presque tous tombent en enfer. — Et le petit nombre de ceux qui n'y tombent pas, ne peuvent entrer au ciel ; ils sont retenus dans les cachots des limbes. — Voilà le monde avant la Rédemption — le monde sans le Roi Jésus-Christ !

B. Si moi-même j'avais vécu alors, quelle aurait été ma destinée ? Si j'en juge par ce que je suis maintenant, malgré toutes les faveurs de Dieu, non seulement je me serais perdu, mais enfoncé au plus profond des abîmes. — Cependant, tout en naissant dans le siècle où nous sommes, n'aurais-je pas pu venir au monde dans un pays infidèle, au milieu des païens ?... Comme ces considérations me montrent le prix que je dois attacher à ce bienfait de l'Incarnation : pour le monde en général, pour moi en particulier.

2e POINT. — Décret de l'Incarnation.

A. Maintenant, autant que mon esprit limité et mon imagination grossière le permettent, je me figurerai l'adorable Trinité dans son éternel repos et son parfait bonheur.

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit se connaissent,

s'aiment et jouissent de leur infinie perfection. Ils n'ont besoin de rien, de personne... Pourtant ils gouvernent le monde et en tirent leur gloire. Dans les espaces où se meut la terre, séjour de l'homme coupable, des myriades de globes parcourent leurs orbites avec une ineffable harmonie ; dans le ciel, les anges chantent : Saint, Saint, Saint, etc. Cependant l'adorable Trinité s'occupe des hommes ; elle voit leur misère, elle en a pitié. J'entends cette parole prononcée par les personnes divines : « *Reparemus hominem.* Relevons l'homme, rendons-lui la splendeur de notre ressemblance. » Cette parole est dite pour tous les hommes ; elle est dite pour *moi* en particulier, comme si j'étais seul dans l'univers ! J'admire cette bonté de Dieu ; je lui en témoigne ma reconnaissance ; je demande ce que je puis faire pour y répondre...

B. Mais comment se fera cette réparation du genre humain ? J'entends le Verbe dire au Père éternel : Vous n'avez point voulu les sacrifices et les holocaustes ; eh bien, me voici pour faire votre volonté ! Je m'humilierai, je prendrai la forme de l'esclave, je serai homme ! Je m'anéantirai et je me ferai obéissant. — Le Père éternel accepte l'offrande de son Fils : « Faites, comme vous avez dit ! » — Quel mystère d'amour, d'abaissement, de miséricorde ! Le Fils de Dieu va donc venir en ce monde, se faire homme pour sauver les hommes... pour être leur Roi ! Tout cela a été décidé *pour moi !* — Quels sont les sentiments qui doivent remplir mon cœur ?

3e POINT. — Accomplissement du dessein de Dieu.

A. Avec l'adorable Trinité, j'abaisse mes regards sur la terre où le décret de l'Incarnation doit recevoir son accomplissement. Le Verbe va s'incarner ; il lui faut une mère parmi les hommes. Quelle sera cette créature privilégiée ? Parcourons des yeux les cours des rois, les palais des riches. Est-elle là ? Non ! — Parmi les reines, les femmes célèbres ? Non ! — Mais voyez dans la bourgade de Nazareth, une petite cabane... Marie travaillant et priant. — Contem-

plons cette âme immaculée... humble... simple... Elle sera la mère du Rédempteur ! Oui, c'est bien la mère qui convient à un Dieu humilié, au Roi qui va déclarer la guerre à l'orgueil, à la sensualité, à tous les vices qui assurent le règne du démon ! Admiration devant Marie... Retour sur moi-même...

B. Sur l'ordre de Dieu, l'archange Gabriel descend vers la terre et va saluer Marie. Obéissance de l'ange... Sa joie de coopérer au mystère de la Rédemption. Il ne craint pas de s'abaisser devant une créature d'un ordre inférieur.

C. Entrevue de l'Ange et de Marie. — J'y assisterai ; j'écouterai et pèserai toutes les paroles qui se prononcent : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Marie se trouble et *ne comprend pas* ce salut.

« Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà que vous concevrez dans votre sein ; vous mettrez au monde un fils, et vous lui donnerez le nom de *Jésus*. Il sera grand, et il sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il régnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin. — Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme ? — L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. — Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole ! »

Quelle scène sublime dans son ineffable simplicité ! quelles leçons de modestie, de pureté, d'humilité, de foi, d'obéissance ! C'est l'entrée de mon Roi dans ce monde ! Et quand Marie a prononcé le « *Fiat !* Qu'il me soit fait selon votre parole, » le mystère s'accomplit, l'Esprit-Saint forme du sang très pur de Marie le corps humain du Verbe, et le Verbe s'unit à ce corps dans l'unité de personne.

Verbum caro factum est. Le Verbe s'est fait chair ! Adoration du Verbe incarné...

Colloque avec les Personnes divines, avec le Verbe incarné, avec la Mère du Verbe ; demande de grâces, pour que je puisse suivre Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, mon Roi ! *(Pater noster.)*

MÉDITATION SUR LA VISITATION.

1er Prélude. — Me rappeler l'histoire. Marie, après l'Annonciation, part pour visiter sa cousine. A son arrivée, Jean-Baptiste est sanctifié dans le sein de sa mère (Luc. I, 39). Élisabeth s'écrie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ! » Marie chante son cantique : *Magnificat*. Elle reste chez Élisabeth pendant trois mois environ.

2d Prélude. — Demander la grâce de connaître, d'aimer, de suivre Jésus-Christ, mon Roi qui, bien qu'il ne paraisse pas encore sur la terre, se manifeste par les merveilles qu'il opère et par la conduite de Marie, son temple vivant.

Ier POINT. — Départ de Marie.

En ces jours-là, Marie partit, et, traversant les montagnes en toute hâte, se rendit à la ville de Juda, pour y saluer Élisabeth.

A. Remarquons l'effet immédiat de la présence de Notre-Seigneur en Marie. Elle se lève et *part*. Aussitôt elle songe à sa cousine et, s'oubliant elle-même, veut remplir les devoirs de la charité. Est-ce là aussi l'effet de la présence de Jésus-Christ en moi, par la grâce, par la sainte communion ?

B. Elle part et traverse les montagnes. Voyage pénible, difficile... Mais rien n'arrête Marie. La charité sincère ne s'effraie pas des difficultés. — Quelle est la mienne ?

C. Elle se rend à la ville de Juda. D'après la tradition, il y avait cinq journées de marche jusqu'à la demeure d'Élisabeth. Je me représenterai Marie pendant ce voyage, modeste, recueillie, s'entretenant avec le Dieu qu'elle porte dans son sein.

D. Pour saluer Élisabeth. Ce serait Élisabeth qui devrait venir saluer Marie, la plus élevée en dignité. Marie ne songe pas à cela ; les faveurs du ciel ne font que la rendre plus humble. Si Dieu me fait la grâce de mieux le servir que ceux qui m'entourent, s'il m'accorde des dons particuliers, c'est une raison d'avoir plus de condescendance, de prévenance pour les autres.

2e POINT. — Arrivée de Marie chez sa cousine.

Marie entre dans la maison de Zacharie et salue Élisabeth. Or, quand Élisabeth s'entendit saluer par Marie, l'enfant tressaillit dans son sein. Élisabeth elle-même fut remplie du Saint-Esprit, et elle s'écria : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni ! Car, au moment où votre voix a frappé mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie en mon sein. Vous êtes heureuse, vous qui avez cru, parce que les choses qui vous ont été annoncées de la part du Seigneur, s'accompliront en vous ! »

Assistons en esprit à cette scène ; contemplons-en toutes les circonstances, tirons-en des conclusions pratiques.

A. Charité, union de Marie et d'Élisabeth, prévenance mutuelle, assaut d'humilité... Quelle différence avec les visites mondaines, où chacun cherche à éclipser les autres, où l'envie ronge les cœurs...

B. La présence de Marie et du Verbe incarné sanctifie Jean-Baptiste dans le sein de sa mère ; il tressaille d'une sainte joie à la visite de son Sauveur. Nous aussi, nous devrions porter Jésus dans toutes nos visites, et ces visites devraient produire des fruits de sanctification et de joie spirituelle. En est-il ainsi ?

C. Écoutons les paroles d'Élisabeth. « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. » Quel éloge ! Je le répète après Élisabeth, et je l'adresse à Marie. — Marie me dit que je le puis mériter également. Si je suis fidèle à la grâce, si je porte Jésus-Christ dans mon cœur et si je le fais vivre dans mes œuvres, je serai également béni au milieu de mes semblables. N'est-ce pas là ma vocation ? — « Vous êtes bienheureuse parce que vous avez cru, car les promesses du Seigneur s'accompliront en vous. » Voilà les conditions du bonheur spirituel de Marie, la condition du mien : croire à la parole du Seigneur, croire à ses promesses. — Foi. — Confiance.

Pourquoi n'ai-je pas ce bonheur ? N'est-ce pas parce que je doute, parce que j'hésite toujours ? Courage donc, ô mon âme, aie confiance : et les promesses du Seigneur s'accompliront en toi !

D. Marie répond aux paroles de sa cousine par son admirable cantique *Magnificat*. Ce n'est pas le lieu de le méditer ici ; rappelons-nous seulement que Marie y rapporte tout à Dieu et s'humilie elle-même.

Voilà l'usage que je dois faire des dons célestes, afin qu'ils servent à mon salut et à l'édification du prochain.

3e POINT. — Séjour de Marie à Hébron.

L'Écriture nous dit seulement que Marie demeura environ trois mois avec sa cousine ; elle n'entre dans aucun détail sur ce séjour. Mais, dans ma méditation, je puis me figurer la vie de Marie et d'Élisabeth pendant ce temps.

A. Vie réglée. — Car sans règle, sans ordre, pas de recueillement, pas d'union avec Dieu. Sans doute, bien que Marie ne fût plus dans sa solitude de Nazareth, elle n'abandonnait pas ses journées au caprice des circonstances. Elle savait concilier les convenances humaines et les convenances divines.

B. Vie édifiante. — Marie et sa cousine se donnaient mutuellement des exemples de vertu. Certes, Marie l'em-

portait immensément sur Élisabeth ; mais celle-ci profitait si bien des exemples de Marie, que la reine des cieux s'élevait à Dieu en la voyant. Loin de se gêner l'une l'autre, elles s'aidaient mutuellement à servir Dieu.

C. Vie active. — Le travail avait sa place dans ces journées bénies. Soins du ménage — visites des pauvres. — Surtout quand la délivrance d'Élisabeth approche, Marie règle tout, se charge de tout. — Le travail ne déshonore pas. — Figurons-nous aussi Zacharie avec Marie et Élisabeth. Il est encore muet ; mais combien ne jouit-il pas de ces vertus de Marie ? Quels fruits de sainteté ne recueille-t-il pas en sa compagnie ? — Et quand la parole lui sera rendue, quel usage en fera-t-il ? — Enfin Marie part. Mais quel parfum de perfection ne laisse-t-elle pas dans la maison de Zacharie ? En est-il ainsi de mes visites, de mes voyages, de mes séjours à l'étranger ?

Colloque avec Marie, pour que j'apprenne d'elle à pratiquer les vertus qui plaisent à mon Roi, qui le font connaître, aimer et servir.

MÉDITATION SUR LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

1er Prélude. — Souvenir de l'histoire. Voyage de Joseph et de Marie à Bethléem. Impossible de loger à l'hôtellerie. Naissance du Fils de Dieu dans l'étable. Chant des Anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ; paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

2e Prélude. — Me figurer le chemin de Nazareth à Bethléem, la ville de Bethléem, l'étable.

3e Prélude. — Demander la grâce de connaître, d'ai-

mer, de suivre Jésus-Christ, mon Roi, dont je vais contempler l'apparition en ce monde !

Sujet : JÉSUS-CHRIST EN APPARAISSANT SUR CETTE TERRE, COMMENCE A RÉALISER SA PAROLE: IL DÉCLARE LA GUERRE A TOUS MES ENNEMIS, AU MONDE, A LA CHAIR, AU DÉMON.

Ier POINT. — Voyage de Marie et de Joseph.

A. Pour obéir à l'ordre d'Auguste, et se faire inscrire dans la ville d'où ils sont originaires, Marie et Joseph quittent Nazareth et se rendent à Bethléem. Ce voyage va réaliser la prophétie d'après laquelle le Messie doit naître à Bethléem. — C'est un voyage entrepris par obéissance au souverain temporel. — Tout dans la naissance du Fils de Dieu doit être conforme à l'ordre. — Soumission. — Humilité. — Il ne veut pas que Marie trouve dans sa grossesse un prétexte pour se dispenser d'obéir.

B. Marie et Joseph voyagent *comme des pauvres*. Je les vois, vivant de privations, demandant l'hospitalité, mendiant peut-être de temps en temps. Ceux qui voyagent ainsi sont la mère, le père nourricier du Roi des rois. Quelle condamnation de notre sensualité !

C. Marie et Joseph voyagent *comme des saints*. A les voir on peut juger que ce sont des justes, des amis de Dieu. — Quelle est leur démarche ? Quels sont leurs discours ? Quelles sont leurs pensées en ces jours solennels qui touchent de si près à la naissance du Verbe ? Quel contraste entre ces saints voyageurs et les foules bruyantes qui couvrent les chemins !

D. Ils arrivent à Bethléem, et *il n'y a point place pour eux dans l'hôtellerie*. Pourquoi ? Parce qu'ils sont pauvres, qu'ils n'ont pas de quoi payer. Celui qui a créé l'or et les pierreries, qui sème les soleils dans le firmament, se laisse repousser du seuil d'une hôtellerie ! Mon Roi va naître ; et, dès sa naissance, il sera méconnu, rejeté par ceux mêmes qu'il vient

sauver. Est-ce que je comprends la leçon qu'il me donne ? Est-ce que je suis prêt à le suivre, disposé à être traité comme lui ?

2e POINT. — Naissance du Sauveur.

Le terme de Marie étant arrivé, elle mit au monde son premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, entre deux animaux : un bœuf et un âne qui, d'après la tradition, étaient là et réchauffaient l'enfant de leur souffle.

A. Je contemplerai ce spectacle de la plus touchante pauvreté, de la plus ardente charité, de la plus profonde piété.

Dès que l'enfant est né, Joseph et Marie l'adorent, puis ils l'embrassent avec respect et amour ; ils le couchent dans la crèche et demeurent à genoux, absorbés dans l'admiration et la reconnaissance.

B. Voilà donc l'Éternel, le Tout-Puissant, l'Infini, devenu petit enfant, faible et misérable. O anéantissement ! Et c'est ainsi qu'il vient sauver le monde. Le monde ne sera point sauvé autrement. — Si je veux me sauver, je dois m'anéantir. C'est la parole et l'exemple de mon Roi !

C. Quelle pauvreté ! Pour trône, une crèche ; pour manteau royal, de misérables langes ; pour palais, une étable ; pour serviteurs, deux animaux ; pour courtisans, une femme du peuple et un pauvre ouvrier ! — Et le monde qui n'estime que la richesse ! Et les gens du monde qui cherchent en tout et partout leurs aises — qui s'irritent de la moindre privation ! — Et moi-même ?

D. Oui, moi-même ! Car tout cela s'est fait *pour moi !* Pour moi, pour me sauver ; pour moi, pour redresser mes idées ; pour moi, pour m'encourager, pour me donner l'exemple.

Est-ce que je n'entends pas mon Roi qui me dit : « Celui qui veut me suivre, aura la même nourriture que moi, les mêmes vêtements que moi ? » Je puis juger maintenant des

propositions de mon souverain. — Que lui dirai-je, puisque c'est par amour pour moi qu'il se réduit à la pauvreté ?

3e POINT. — Chant des Anges.

Les Anges chantent : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Le Sauveur a voulu que cette apparition des Anges signalât sa naissance, pour que ses humiliations ne nous fissent pas oublier sa dignité, et pour nous animer au combat.

A. Ne l'oublions pas : déjà dans sa nativité, Jésus-Christ attaque nos ennemis ; il renverse tous les principes du monde, qui ne voit la grandeur que dans les richesses ; il ébranle l'empire du démon, qui triomphe par l'orgueil ; il mate la nature, qui cherche les jouissances du bien-être. Et quand il apparaît ainsi au seuil de la vie, déjà les Anges chantent « Gloire à Dieu. » — Ah ! dès que je voudrai sérieusement me mettre à sa suite, dès que je saurai prendre ma place dans la privation et l'abaissement, les Anges chanteront aussi « Gloire à Dieu. »

B. Peut-être que cette pensée m'effraie, que je n'ose pas dire du fond de mon cœur : Me voici, Seigneur !

Les Anges chantent encore : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » — Ce que Dieu exige, c'est ma bonne volonté. Si je suis faible, il me soutiendra ; si les circonstances ne me permettent pas d'exécuter tous mes desseins, il se contentera de mes efforts. Mais il lui faut ma *bonne volonté !* Il ne suffit pas d'avoir de bons désirs, de saintes velléités ; il faut du travail, de la lutte contre soi-même, de la mortification dans les petites choses, à défaut de grandes ! Méditons bien ces vérités devant la crèche du Sauveur ; examinons jusqu'à quel point notre volonté est sérieusement bonne ; animons-nous à la générosité. C'est la condition de la *paix*, de cette paix du cœur qui est si précieuse et que cherchent tant d'hommes sans la trouver ; que moi-même je cherche peut-être en vain depuis longtemps !

Colloque avec Jésus-Christ, mon Roi, couché dans la crèche. Protestation d'amour. — Renouvellement de l'offrande faite dans la méditation du Règne de Notre-Seigneur.

MÉDITATION SUR LA FUITE EN ÉGYPTE.

1er **Prélude.** — Me rappeler comment Hérode voulut faire mourir le Messie. Un ange avertit saint Joseph de fuir en Égypte. Saint Joseph se lève ; la sainte Famille part et demeure en Égypte jusqu'après la mort d'Hérode.

2e **Prélude.** — Me figurer la maison de Nazareth, la route de l'Égypte, la demeure de la sainte Famille dans ce pays.

3e **Prélude.** — Demander la grâce de connaître, d'aimer, de suivre mon Roi persécuté, et de me conduire dans la persécution comme il me l'enseigne lui-même.

1er POINT. — L'ange ordonne la fuite.

A. Je me figure d'un côté l'agitation d'Hérode, dévoré par l'ambition, agité par la crainte ; et de l'autre, le sommeil paisible de la sainte Famille. Les ennemis de Dieu ne connaissent point le vrai repos ; ils peuvent jouir des biens de la terre, s'étourdir dans le tourbillon des plaisirs : ils ne sont pas tranquilles. Ceux qui aiment Jésus, mon Roi, sont calmes, même dans la misère.

B. L'ange apparaît à Joseph et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère ; fuyez en Égypte et restez-y jusqu'à ce que je vous avertisse, car Hérode va chercher l'enfant pour le mettre à mort. »

Voilà donc la persécution. A peine Jésus-Christ, mon Roi, est-il en ce monde, que ses ennemis veulent le faire mourir.

En pourrait-il être autrement ? Il vient terrasser le démon : le démon ne doit-il pas faire tous ses efforts pour le perdre ? Dois-je donc être étonné si tout ce qui tient à Jésus-Christ est ici-bas persécuté : l'Église et ses ministres, le Pape, les Ordres religieux ? Dois-je être étonné que moi-même, quand je veux servir Dieu fidèlement, je devienne un objet de persécution, de mépris, de raillerie ? Quand j'ai fait un bon propos, quand Jésus est venu en moi par la sainte communion, dois-je être étonné si je suis immédiatement tenté, si le démon s'efforce de tuer Jésus en moi ?

C. Mais ce qui est plus surprenant, c'est la conduite de Dieu en cette circonstance. Il envoie un ange à Joseph pour lui dire de fuir. Ne pourrait-il pas lui-même faire mourir Hérode ? Jésus ne pourrait-il pas se rendre invisible ? paralyser les bras des satellites ? Il n'en fait rien. Pourquoi ? Parce que cela n'entre pas dans les desseins de sa providence. Mon Roi semble parfois se laisser vaincre, pour mieux déployer sa puissance. Je dois me soumettre à cet ordre de la sagesse infinie. Et pour moi-même, quand je suis tenté, persécuté, si l'obéissance me défend la lutte et m'impose la fuite, je dois fuir. L'ai-je fait jusqu'ici ?

2e POINT. — La sainte Famille fuit en Égypte.

A. « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère pendant la nuit et fuyez ! »

Saint Joseph se lève, prend l'enfant et sa mère pendant la nuit et s'enfuit vers l'Égypte. J'admire avant tout *l'obéissance* de saint Joseph. Pas une observation, pas une réflexion, pas un délai ; l'ordre est donné, il l'exécute fidèlement, promptement. Je dois bien retenir ceci dans la lutte que je soutiens sous les ordres de Jésus-Christ, mon Roi. Que je combatte pour lui ou que je me défende moi-même, que j'attaque ou que j'évite le combat, la condition de la victoire, c'est *l'obéissance.*

« *Vir obediens loquetur victorias*. L'homme obéissant énumérera ses triomphes ! » Ne l'ai-je pas appris par l'expérience, sinon de mes succès, du moins de mes défaites ?

B. Joseph prend l'enfant et sa mère, et part. Marie se laisse faire ; elle suit les indications de son époux. Ce n'est point à elle que l'ange apparaît, ce n'est pas elle qui est chargée de sauver Jésus. Pourtant n'est-elle pas sa mère ? N'est-elle pas immensément supérieure à saint Joseph, en vertu, en dignité, même en sagesse ? Elle ne fait pas toutes ces réflexions ; elle accepte ce rôle effacé, parce qu'il est conforme au bon plaisir de Dieu. N'en est-il pas ainsi dans nos combats actuels pour Jésus-Christ ? Ne devons-nous pas accepter la place qui nous est assignée ? laisser des missions plus importantes à d'autres, moins capables (nous le pensons du moins) que nous-mêmes ? Le faisons-nous volontiers — comme Marie ? Au contraire, quand la supériorité nous est imposée, l'acceptons-nous simplement, l'exerçons-nous humblement — comme Joseph ?

C. Ils s'en vont en Égypte. Je les suis dans ce long voyage, si pénible, si dangereux. Je vois leurs souffrances, leurs privations, leurs fatigues. Ils supportent tout avec joie, avec une résignation amoureuse. Le Père céleste le veut ainsi ! Deux choses surtout leur rendent le voyage heureux, malgré toutes ses misères : leur affection réciproque et la présence de Jésus. Ils se soutiennent l'un l'autre ; se rendent tous les services possibles ; s'encouragent en parlant de Dieu. C'est ainsi que les chrétiens, que les religieux doivent s'entr'aider dans la lutte, dans le travail pour Notre-Seigneur. Et puisqu'ils ont Jésus avec eux, qu'est-ce qui pourrait leur manquer ? Nous, ne l'avons-nous pas dans le tabernacle, dans la Communion ? Savons-nous du moins en profiter ?

3e POINT. — La sainte Famille demeure en Égypte.

A. Joseph et Marie arrivent dans un *pays étranger*, dont ils ne connaissent ni la langue ni les mœurs. Ils y

arrivent sans ressources. J'assisterai à leurs démarches, à leurs installations. Ils parviennent à gagner leur vie. La Providence n'abandonne jamais ceux qui se fient sur elle. Quand il s'agit d'exécuter les ordres de mon Roi, je puis, je dois avoir cette confiance.

B. Ils demeurent en Égypte. Qui me dira l'influence de leur sainteté, de leur charité, de leur modestie, même sur les infidèles ? Il faut autant gagner les ennemis de Dieu par la charité que les réduire par la force. Travaillons-y désormais.

C. Ils y demeurent *jusqu'à la mort d'Hérode.* Au moins pendant quatre ans, peut-être même pendant sept ans. C'est bien long ! Mais ils ne murmurent pas ; en cela encore ils se conforment aux desseins du ciel. A moi de ne pas m'étonner, si la persécution se prolonge, si mes épreuves ne finissent point quand je le voudrais ; à moi de fermer les yeux et de dire : Ma confiance est au Seigneur ; il a mon sort entre ses mains !

Colloque avec la sainte Famille persécutée ; lui demandant de m'admettre en sa compagnie, et de m'assister, pour que je supporte la persécution et les épreuves suivant les désirs de mon Roi.

MÉDITATION SUR LA VIE CACHÉE
DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

1er Prélude. — Me rappeler que jusqu'à l'âge de trente ans Notre-Seigneur est demeuré dans la maison de Nazareth, inconnu aux hommes, connu seulement de Dieu et des anges.

2e Prélude. — Me représenter cette maison de Nazareth.

3e Prélude. — Demander la grâce de connaître, d'ai-

mer et de suivre mon Roi, qui, contrairement à toutes les idées du monde, aime l'obscurité, l'obéissance et le travail.

1er POINT. — Séjour à Nazareth.

A. Depuis le retour d'Égypte jusqu'à l'âge de trente ans, Jésus demeure à Nazareth. Celui qui est venu pour sauver le monde par la prédication de l'Évangile, se cache pendant de longues années. Il ne se presse point ; il attend. La maturité, la réflexion sont toujours le cachet des œuvres de Dieu ; la précipitation, le bruit, quelquefois un vain éclat distinguent les œuvres passagères des hommes !

Ai-je compris cette vérité ? Ne cherché-je pas toujours à me produire, à me mettre en avant ?

B. Mais si Notre-Seigneur se cache au monde, il n'en est pas moins une lumière qui resplendit aux yeux de Dieu et dans le cercle étroit où il se renferme.

L'Évangile dit de Jésus qu'il croissait *en âge, en grâce, en sagesse* devant Dieu et devant les hommes.

Il croissait en âge ; c'est-à-dire que, avec les années, se développaient non seulement les forces de son corps, mais toutes les qualités propres à son âge : la simplicité et la candeur de l'enfance ; l'activité et la générosité de la jeunesse ; la maturité, la réflexion, la constance de l'âge viril.

Dans la vie spirituelle, dans la vie religieuse, nous passons aussi par ces diverses phases ; avons-nous les bonnes qualités qui doivent les distinguer ? Depuis combien d'années avons-nous commencé ? N'avons-nous pas perdu au lieu de gagner ?

C. Il croissait en grâce et en sagesse. Comme la plénitude de la grâce était en lui, il en laissait éclater les rayons avec une splendeur de plus en plus merveilleuse ; comme il était la sagesse incréée, il montrait de plus en plus de la sagesse dans ses discours, dans ses résolutions, dans ses conseils. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi pour

moi, et que je ne croisse pas en présomption au lieu de croître en grâce ; en suffisance, en fatuité, au lieu de croître en sagesse !

D. Devant Dieu et devant les hommes. Il faut chercher l'un, et ne pas négliger l'autre. Sans doute il ne nous servirait de rien, si nous ne faisions que croître dans l'estime des hommes, sans mériter l'approbation de Dieu ; mais il ne suffit pas aussi que Dieu soit content de nous pour nos dispositions intérieures : il ne le sera complètement que si nous édifions le prochain. C'est là notre devoir, notre vocation, soit dans le cercle de famille où nous sommes, soit dans celui de nos amis ou de nos frères en religion.

2e POINT. — Obéissance à Nazareth.

Erat subditus illis. Il leur était soumis. Cette seule parole suffit à de longues méditations.

A. Il, c'est-à-dire le Verbe incarné, la Toute-Puissance, la Sagesse du Père, l'Éternel, Celui qui gouverne le monde, etc., etc.

Plus j'énumérerai tout ce qu'il y a de grandeur cachée dans cette humanité du Verbe, mieux je comprendrai la nécessité de l'obéissance et la futilité des prétextes que je puis invoquer pour m'y soustraire. Quand Dieu obéit, pourquoi la créature n'obéirait-elle pas ? Puisque le Roi obéit, le sujet a-t-il le droit de s'en dispenser ?

B. Il était soumis. Absolument ; en toutes choses ; dans les emplois les plus bas, les plus humiliants ; il obéissait en des choses qu'il connaissait infiniment mieux que ses parents, sans raisonnement et sans réplique. Je contemplerai Jésus obéissant à Nazareth ; je verrai en quoi, comment il obéit ; je réfléchirai à ma position, à l'obéissance qu'elle exige de moi, tant sous le rapport spirituel que sous le rapport temporel. Je me proposerai d'imiter mon Roi.

C. Il *leur* était soumis : à Marie et à Joseph, à ses créatures.

Quelle distance entre ceux qui commandent et Celui qui obéit ! Il y a l'infini. — Néanmoins Jésus se soumet. Pourquoi ? Parce que Marie et Joseph tiennent la place du Père céleste, et que le Père céleste leur a confié son autorité. Voilà le seul motif de l'obéissance de Jésus ; ce motif existe pour moi. Il m'impose l'obéissance à mes parents, à mes supérieurs temporels, au Souverain Pontife et à ceux qui le remplacent ; à mon confesseur, etc. Je ne dois point avoir égard à leurs qualités bonnes ou mauvaises, à leur conduite, etc. Je dois voir en eux l'autorité de Dieu.

D. Il obéit ainsi jusqu'à l'*âge de trente ans.* Pendant les dix onzièmes de sa vie ! Et moi qui suis si impatient de secouer le joug de l'obéissance, qui prétends pouvoir me gouverner moi-même dans la lutte contre mes ennemis ! Quelle folie !

3e POINT. — Travail à Nazareth.

Non seulement Jésus-Christ travailla en aidant ses parents, mais lui-même exerça un métier. Les Juifs le disent formellement : « N'est-ce pas là le charpentier ? *Nonne hic est faber ?* » (Marc. VI, 3.)

A. *Pourquoi* le Sauveur veut-il exercer ce métier ? Pour nous apprendre la nécessité du travail ; pour nous enseigner la soumission à cette sentence portée au Paradis terrestre : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front ; » pour encourager ceux qui sont forcés de travailler ; pour animer au travail ceux qui n'y sont point forcés. Quelle que soit donc ma condition, il y a là des enseignements pour moi.

B. Quel métier a-t-il choisi ? Un métier humble, ignoré, mais utile. Ne murmurons donc jamais de la vulgarité de nos occupations ; aimons aussi les travaux utiles plutôt que les occupations agréables, distinguées.

C. Comment travaille-t-il ? Avec quelle pureté d'intention ! Avec quelle simplicité ! Avec quelle perfection matérielle ! Quelles sont les pensées auxquelles il se livre

pendant son travail ? Quelle est son union avec son Père céleste ? — son indifférence pour l'appréciation des hommes, pourvu qu'il ait accompli la volonté de son Père ? Je verrai mon Sauveur travailler ; je rapprocherai son travail du mien, afin d'apprendre de lui à me sanctifier.

Colloque avec les habitants de Nazareth, Jésus, Marie et Joseph. Je m'imaginerai vivre avec eux, et je demanderai la grâce de les imiter dans la vie cachée, aussi longtemps que la Providence m'y laissera.

MÉDITATION SUR LE SÉJOUR DE JÉSUS AU TEMPLE.

1er Prélude. — Me rappeler comment Jésus, se rendant avec ses parents au temple de Jérusalem, les abandonna et demeura dans le temple. Marie et Joseph ne le retrouvent qu'après trois jours de recherches.

2e Prélude. — Me figurer le chemin de Nazareth à Jérusalem, le Temple et les rues que parcoururent Joseph et Marie.

3e Prélude. — Demander la grâce de connaître, d'aimer et de suivre Jésus, mon Roi, qui domine les plus saintes affections de la nature.

N. B. Cette méditation prépare ceux qui doivent choisir un état de vie, à faire généreusement le sacrifice de leurs affections, si Dieu le demande ; elle permet à ceux dont le choix est fait, de se remettre dans le véritable équilibre par rapport aux affections du cœur.

1er POINT. — La sainte Famille se rend au Temple.

Jésus, à l'âge de douze ans, accompagne ses parents, qui vont, suivant la coutume, au temple de Jérusalem.

A. Admirons cette fidélité de la sainte Famille à remplir les devoirs que la religion impose. C'est tout un voyage que ce trajet de Nazareth à Jérusalem, surtout pour de pauvres artisans, avec un enfant. N'importe ! ils le font fidèlement, sachant bien que Dieu accorde dans ces circonstances des grâces spéciales. Suis-je convaincu pratiquement de cette nécessité des devoirs religieux, des exercices spirituels? Quand j'ai un prétexte pour les omettre, ne le fais-je pas aisément ?

B. Ils allaient, dit l'Écriture, *d'après la coutume* ; mais ils n'allaient point purement *par coutume.* Faire les choses d'après la coutume, c'est les faire d'après la règle, d'après une bonne habitude prise, tout en sachant, s'il le faut, les remettre ou les changer pour un motif sérieux ; faire les choses par coutume, c'est les faire machinalement, uniquement parce qu'on a l'habitude de les faire ; s'y attacher obstinément, sans mieux les accomplir pour cela. Quelle est ma manière d'accomplir ces exercices ?

C. C'est dans ce voyage à Jérusalem, à la *cité de la paix*, d'après l'étymologie, que Jésus prend cette grande résolution de laisser là ses parents : d'abord pour quelques jours, puis définitivement. Quand j'ai besoin d'une décision énergique, quand surtout je dois me mettre au-dessus d'une affection du cœur, c'est dans le temple, dans l'accomplissement de mes devoirs religieux, que j'en trouverai la force. C'est là seulement que je pourrai me décider *en conservant la paix.* Quand je soupçonne la nécessité d'une pareille décision, comment fais-je ? N'ai-je pas peur précisément du temple, de la prière, de crainte que Dieu ne m'y parle et ne me demande le sacrifice ? Est-ce raisonnable ?

D. Joseph et Marie n'ignorent pas que Jésus est destiné à de grandes choses ; ils savent bien qu'ils le verront tôt ou tard s'éloigner d'eux pour prêcher l'Évangile ; mais ils ne font rien pour l'empêcher : la volonté de Dieu est la leur.

Mais moi, lorsque je redoute le sacrifice, que je n'ai pas le courage de le faire moi-même, ne suis-je pas tenté de l'empêcher chez ceux que j'aime et auxquels Dieu pourrait en inspirer l'initiative ? Quel est le résultat de toutes ces précautions, sinon de rendre le sacrifice plus difficile, ou de me mettre en danger de résister à la grâce divine ?

2e POINT. — L'enfant Jésus demeure dans le Temple.

« Quand les jours de la fête furent écoulés, ils retournèrent, et l'enfant Jésus demeura à Jérusalem, sans qu'ils s'en aperçussent. »

A. Je puis contempler la sainte Famille pendant la célébration de ces fêtes : saint Joseph avec les hommes, Marie avec les femmes dans le temple, Jésus avec les enfants de sa famille, tantôt sous la surveillance de Marie, tantôt avec d'autres personnes. Je me rendrai compte du respect qui paraissait dans tout leur extérieur, de leur dévotion intérieure ; des sentiments de foi, d'amour qui remplissaient leurs cœurs. Ce qu'ils demandaient avant tout à Dieu, c'était la lumière pour connaître sa sainte volonté et la force pour l'accomplir. Telle doit être également ma première préoccupation.

B. Jésus reste dans le temple. C'est le point culminant du mystère.

J'assisterai en esprit à tout ce qui se passe alors dans le cœur de Jésus. Car si c'est le cœur d'un Dieu, c'est aussi le cœur d'un homme, aimant, sensible, plein de tendre sollicitude pour ses parents.

a) Il aime ses parents plus qu'aucun enfant n'aima jamais les auteurs de ses jours ; s'il se décide à les quitter, ce n'est donc pas froideur, indifférence ! Mais il se met au-dessus de l'affection naturelle.

b) Joseph et Marie sont dignes non seulement de l'affection, mais de la présence de Jésus : ils ne lui ont jamais causé de peine ; ils n'auraient pas voulu être un obstacle

au service de son Père. Cependant il les quitte. A combien plus forte raison dois-je dominer des affections dangereuses, une tendresse excessive pour les personnes qui m'empêchent de bien servir Dieu...

c) Jésus sait toute la peine qu'il va causer à ses parents, leurs inquiétudes, leurs larmes. Cette considération ne l'arrête point. Quand Dieu parle, il a le droit d'être obéi, malgré les souffrances que nous pouvons occasionner.

d) Jésus reste dans le temple sans avertir ses parents. Cela paraissait pourtant exigé par l'affection, même par les convenances. Il ne le fait pas, pour nous apprendre que, dans certains cas, nous devons laisser toute considération humaine.

3e POINT. — Joseph et Marie le cherchent et le retrouvent.

Cependant le moment de la séparation définitive n'est pas encore arrivé. Jésus retournera avec ses parents à Nazareth. Mais voyons les effets produits par son éloignement momentané.

A. Joseph et Marie le cherchent pendant trois jours. Je me figurerai leurs inquiétudes, leur crainte, leur tristesse. J'assisterai à leurs courses inutiles. Pourtant ce qui domine en eux, c'est la conformité à la volonté divine ; c'est l'humilité : « Nous n'étions pas dignes de posséder un tel trésor ; » c'est la générosité à tout sacrifier à Dieu, même leurs affections les plus pures. Voilà comment l'absence de Jésus donne un degré de perfection plus haute à la vertu de ses parents. Si nous sacrifions à Dieu nos affections, nous obtiendrons des grâces abondantes pour ceux que nous aimons.

B. Joseph et Marie le retrouvent dans le temple. Ils l'ont cherché en vain parmi les parents ; ils sont forcés de revenir au temple, et là ils le retrouvent. Si nous faisons à Dieu l'immolation de nos sentiments humains, si nous lui offrons généreusement nos amitiés terrestres, nous les retrouverons un jour. Mais nous les retrouverons dans *le*

temple, c'est-à-dire, purifiées, sanctifiées. Que de fois cela n'est-il pas arrivé quand il s'est agi de quitter ses parents, ses frères, etc. Ou, tout au moins, nous retrouverons les objets de notre amour dans le *temple*, c'est-à-dire, dans la céleste Jérusalem !

C. Ils se plaignent à Jésus ; Jésus leur donne une grande leçon. « Mon fils, dit Marie, pourquoi nous avez-vous traités « ainsi ? Voilà que votre Père et moi nous vous cher- « chions dans la douleur. — Jésus leur répond : Et pour- « quoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut « que je m'emploie aux affaires de mon Père ? »

Cet entretien est le résumé de tout le mystère. Méditons-le, et apprenons ce que nous devons répondre à ceux qui se plaignent de la dureté de nos procédés.

Colloque avec le Cœur de Jésus, pour qu'il nous donne des sentiments conformes aux siens.

MÉDITATION DE DEUX ÉTENDARDS

CELUI DE JÉSUS-CHRIST ET CELUI DU DÉMON.

1er Prélude. — Se rappeler comment, d'un côté, Jésus-Christ appelle tous les hommes sous son étendard ; comment, de l'autre, Lucifer les appelle sous le sien.

2d Prélude. — Demander la connaissance des ruses du chef des méchants et les secours dont j'ai besoin pour m'en défendre : ensuite la connaissance de la vraie vie, qui nous est montrée par notre Roi, et la grâce nécessaire pour imiter celui-ci.

But de la Méditation. 1° Afin d'être sûrs de suivre Jésus-Christ, notre Roi, nous voulons nous mettre en garde contre les *ruses* de l'ennemi de nos âmes, qui cherche, lui aussi, à nous attirer sous son drapeau. 2° Afin de nous attacher étroitement à notre chef, nous voulons apprendre à connaître plus intimement sa vie et ses *maximes*, tout opposées à celles du démon.

1er POINT. — Aperçu général.

Saint Ignace, sous une forme sensible, nous fait voir, — en même temps que les deux chefs opposés, — les caractères principaux qui les distinguent.

Méditons les détails de cette description ; ils peuvent servir à nous montrer ce qu'il y aurait en nous de favorable aux pièges du démon, et comment nous pouvons distinguer les émissaires de l'enfer d'avec les vrais apôtres de Jésus-Christ.

A. D'un côté, c'est la plaine de *Babylone*, mot qui signifie : confusion ; c'est-à-dire manque d'ordre, de règle... confusion des occupations sacrées et profanes.

« Là, sur une chaire élevée, toute de feu et de fumée, est assis le démon sous des traits horribles et avec un aspect épouvantable. » Il est assis sur une *chaire élevée :* orgueil, vanité, manie de dogmatiser, de raisonner sur tout, d'imposer toujours son opinion aux autres, etc. Ton tranchant, doctoral.

Chaire de feu. Le feu, c'est l'ardeur, l'agitation continuelle. Précipitation dans la conduite, vouloir faire trop de choses à la fois, faire vite ; — feu de colère.

Chaire de feu et de fumée. La fumée, c'est l'obscurité, l'âcreté, l'asphyxie : craintes, hésitations sans motifs, découragement.

Sous une forme horrible et avec un aspect épouvantable. Quoi que fasse le démon pour cacher sa laideur, elle se trahit toujours en quelque manière ; ses inspirations finissent toujours par laisser une impression de vague terreur, de remords, de regret.

B. De l'autre côté, c'est la plaine de *Jérusalem*, mot qui signifie : vision de la paix. Là est Jésus-Christ, beau et plein de grâce, se tenant dans un endroit peu élevé, au milieu de ses disciples.

Ces caractères sont tout l'opposé de ceux de Lucifer. Je

les considérerai, pour voir si je les trouve dans mon âme, dans mes dispositions, dans la conduite de ma conscience.

2e POINT. — Ruses de Lucifer.

A. Lucifer appelle autour de lui des démons innombrables ; il les répand dans les villes, dans les campagnes : — partout des pièges. Donc je dois être sur mes gardes : nulle part, pas même en religion, je ne suis à l'abri. A combien plus forte raison dans le monde !

B. Pour tenter les hommes, ils doivent leur inspirer d'abord le désir des richesses, afin de les conduire plus facilement à l'amour du vain honneur du monde, et de là à un orgueil sans bornes. Puis, c'est l'abîme. Remarquons-le bien : il ne s'agit pas ici de tentations grossières ; il s'agit de *ruses.* Si le démon peut faire tomber immédiatement dans le péché mortel, il n'a pas besoin de ruses. Aussi commence-t-il par des choses indifférentes de leur nature, pour arriver enfin au mal le plus profond.

Voyons la gradation : désir des richesses (ou amour, si on les possède déjà), — amour du vain honneur du monde, — puis orgueil. Ces mots doivent être pris dans un sens général, de manière à s'appliquer à toutes les conditions.

Richesses. C'est-à-dire possession abondante d'or et d'argent, commodités de la vie, avantages du corps, talents de l'esprit, etc., etc. Tout ce qui nous rend riches sous un rapport quelconque. Dès que nous tenons à ces choses, nous sommes conduits insensiblement à

L'amour du vain honneur du monde.

Nous sommes contents de nous-mêmes, et nous voulons que les autres soient contents de nous, qu'ils aient pour nous des égards, qu'ils nous témoignent du respect. Nous commençons à aimer qu'on nous loue, à souffrir quand on ne le fait pas ; nous préférons être en évidence que d'être cachés, etc. Quand cet amour est enraciné, il n'y a plus qu'un pas à faire ; voilà

L'orgueil. — L'oubli de Dieu et la complaisance en nous-mêmes ; l'esprit d'indépendance, de liberté ; le refus de plier devant les autres, de soumettre notre jugement, d'obéir. — Qui ne le voit ? c'est la ruine de l'âme. — Oh ! combien d'hommes ont parcouru les degrés de cette échelle, qui les a menés à la perdition ! Où en suis-je moi ? Quel genre de richesses, peut-être plus ou moins spirituelles, le démon cherche-t-il à me faire aimer ? — N'en suis-je pas à l'amour du vain honneur du monde — près de l'orgueil ?

3e POINT. — Vie véritable présentée par Jésus-Christ.

A. Puisque Notre-Seigneur est venu pour nous sauver, il doit nécessairement nous mettre en garde contre les ruses du démon et nous donner les moyens de les déjouer efficacement.

Je verrai donc le Sauveur s'adressant à ses apôtres, à tous ses amis et serviteurs. Il leur recommande d'aider tous les hommes, en les attirant premièrement à une entière pauvreté spirituelle (et même réelle, si Dieu les appelle à cet état) ; secondement, au désir des opprobres et des mépris, parce que de ces deux choses, ajoute saint Ignace, naît *l'humilité.*

B. Qui ne le comprend ? par de tels moyens les ruses du démon ne peuvent aboutir qu'à la confusion de l'ennemi de nos âmes. Il veut nous attacher à la richesse : non seulement nous nous en détachons de cœur, mais nous voulons même nous en priver *réellement ;* il nous fait chercher l'honneur, nous *ambitionnons* les mépris. Et comme la pauvreté et l'humiliation conduisent à l'humilité, au mépris *de soi,* à la soumission parfaite, dès lors nous n'avons rien à craindre.

C. Considérons bien en détail ces deux moyens, en les appliquant à nous-mêmes, en voyant comment nous, nous pouvons pratiquer la pauvreté et l'amour des humiliations.

D. Et la conséquence ? Elle est évidente : si nous voulons certainement échapper aux pièges du démon, si nous

voulons posséder la vraie vie que Jésus-Christ nous propose, il faut viser à la perfection *par les moyens qu'il indique*. De là, les

Colloques. 1° Je demande à la Sainte Vierge de m'obtenir de Notre-Seigneur la grâce d'être reçu sous son étendard, premièrement par la pauvreté spirituelle (ou même réelle, si c'est ma vocation) ; secondement, en souffrant les opprobres et les injures, afin de l'imiter plus parfaitement. *Ave Maria.*

2° Je m'adresse à Notre-Seigneur pour qu'il m'obtienne la même grâce du Père céleste. *Anima Christi.*

3° Je m'adresse directement à Dieu le Père, et j'implore la même faveur. *Pater noster.*

N. B. — *Dans la méditation fondamentale*, nous sommes *indifférents* à la pauvreté et aux richesses, etc. ; *dans le Règne du Christ,* nous nous *offrons* à la pauvreté, etc. ; *ici* nous nous portons à la *demander.*

MÉDITATION DE 3 CLASSES D'HOMMES

POUR SUIVRE LA PLUS PARFAITE.

1er **Prélude.** — Parabole qui sert de fond à la méditation.

Trois groupes d'hommes ont acquis chacun une certaine somme d'argent, 10,000 ducats par exemple. Ils l'ont fait légitimement, mais sans se proposer purement et uniquement le motif de l'amour de Dieu. Maintenant ils veulent se sauver et trouver Dieu, leur Seigneur, dans la paix, en se déchargeant du poids qui les arrête, et en surmontant l'obstacle qui résulte pour eux de l'affection au bien qu'ils ont acquis.

2e **Prélude.** — Me considérer en présence de Dieu notre

Seigneur et de tous les Saints, me plaçant là, dans le but de connaître et de désirer ce qui sera le plus agréable à la divine volonté.

3e **Prélude.** — Demander la grâce de choisir ce qui sera en effet plus glorieux à Dieu, plus salutaire pour moi.

But. Après avoir compris, dans la méditation des deux Étendards, quelle est la vraie vie, triompher des hésitations de la volonté et déterminer celle-ci à l'embrasser.

Ier POINT. — Première classe d'hommes.

La première classe voudrait se défaire de l'affection qu'elle éprouve pour le bien qu'elle possède, afin de trouver Dieu, notre Seigneur, dans la paix, et de pouvoir opérer son salut ; mais elle n'emploie de fait aucun moyen, et arrive ainsi à l'heure de la mort.

A. Rendons-nous bien compte de la situation. Les hommes qui appartiennent à cette catégorie sentent qu'un attachement désordonné les empêche de servir Dieu dans la paix et peut directement ou médiatement être cause de leur ruine éternelle. Ils *voudraient* se sauver ; mais ils n'ont pas le courage de faire quoi que ce soit pour se dégager. Saint Ignace spécifie cette affection dans l'amour d'une somme d'argent ; mais cette situation se réalise dans tout autre cas semblable : attachement pour une personne, pour une position ; désir de ses aises ; difficulté à soumettre son jugement, sa volonté, etc., etc. — Notre-Seigneur parle ; il reproche à l'âme ce désordre ; l'âme ne peut trouver la paix, mais elle manque de générosité. Elle dit : C'est impossible ! *ou bien :* Je le ferai plus tard, *ou bien :* Je compte sur la bonté de Dieu. En attendant la mort vient : quel sera le sort de cette âme ? — Elle n'aura jamais eu la paix. Se sauvera-t-elle ? Le poids qui la charge ne l'entraînera-t-il pas dans l'abîme ? De quoi lui servira-t-il d'avoir voulu, si elle n'a rien fait ?

Je me livrerai à toutes ces réflexions.

B. Ensuite j'en viendrai à moi-même, pour voir si je ne me trouve pas dans cette première classe. Si j'y suis, quelle lumière répandue sur ma conduite ! quel changement à opérer ! Si je n'y suis pas, n'y ai-je pas été ? Pendant combien de temps ? Pourquoi ? Prenons nos précautions pour ne plus retomber dans cette classe !

2e POINT. — Deuxième classe d'hommes.

La deuxième classe d'hommes veut détruire cette affection ; mais elle le veut à condition de conserver le bien acquis. Elle voudrait amener Dieu à son désir, et elle ne peut se déterminer à quitter ce qu'elle possède pour aller à Dieu, quelque avantageux que ce parti puisse être pour elle.

A. Examinons la différence qu'il y a entre cette classe et la précédente. La première ne voulait pas même se défaire de l'affection : elle eût voulu que Dieu la sauvât sans qu'elle dût s'imposer *aucun sacrifice* ; la seconde classe n'en est plus là : elle veut bien se défaire de l'affection *désordonnée*, mais à condition qu'elle puisse en garder l'objet.

Nous voilà dans les distinctions subtiles : on veut se défaire en conservant ; avoir raison en obéissant ; se mortifier en se satisfaisant, etc., etc. Dans cette catégorie rentrent évidemment ceux qui veulent prendre *certains moyens et non certains autres* ; se priver de telle chose et non de telle autre ; obéir demain, dans cet endroit, avec cette personne, et non pas aujourd'hui, ici, seul ou avec un autre ; pratiquer cette vertu d'une manière déterminée : la patience dans les souffrances corporelles, et non la souffrance dans les relations de la vie, etc., etc.

B. Après tout, où aboutit-on de cette manière ? A peu près au même résultat que la classe précédente. Car, en définitive, on se sert soi-même, au lieu de servir Dieu ; on laisse ce qui déplaît, pour accepter seulement ce qui plaît. Or, ce que Dieu demande, c'est précisément ce qui ne

nous plaît pas. Alors le démon, voyant que nous tenons à tel objet, nous attaquera tout juste de ce côté, afin de nous entraîner dans ses filets. Que nous soyons liés par un câble ou par un fil, peu lui importe ; il aura soin d'épaissir peu à peu le fil et d'en faire un câble.

C. Reste à m'examiner moi-même, pour voir si et comment je dois être rangé dans cette classe.

Qu'est-ce que Dieu me demande et pourquoi le lui refusé-je ? Quel est le sacrifice qu'il me répugne de faire ? Pourquoi ? Quelle sera la conséquence de ma lâcheté ?

3e POINT. — Troisième classe d'hommes.

La troisième classe veut aussi se dégager de cette affection, et elle le veut de telle sorte qu'elle n'est pas plus portée à conserver la somme qu'à ne la conserver pas. Elle ne consultera, pour la retenir ou pour s'en défaire, que le mouvement intérieur de la grâce et ce qui lui paraîtra le meilleur pour le service et la louange de la Divine Majesté. En attendant, elle veut se conduire comme ayant tout abandonné de cœur, et s'efforce de ne désirer ni ce qu'elle possède, ni aucun bien de la terre que dans la seule considération du service de la Majesté Divine ; en sorte que le désir de pouvoir mieux servir Dieu sera son unique règle pour se déterminer à retenir le bien qu'elle a acquis, ou à s'en dépouiller.

L'intelligence des dispositions de cette troisième catégorie est facile ; c'est la générosité pleine et entière et, pour rentrer dans le cadre de nos méditations précédentes, la volonté d'accepter la *pauvreté* et les *opprobres*, puisque ce sont là les moyens de suivre notre Roi et de déjouer les ruses de nos ennemis.

Voyons donc ce que Dieu demande en cette matière, de nous en particulier, ou quant au choix d'un état, ou quant à notre sanctification dans notre condition actuelle. Portons-nous par toutes les considérations précédentes à secouer la torpeur de notre volonté.

Colloques. — Les mêmes que dans la Méditation des Étendards.

Remarque importante. Comme dans toutes ces considérations il s'agit de résolutions qui répugnent vivement à la nature, nous aurons beaucoup de peine à demander à Notre-Seigneur qu'il nous appelle à la pauvreté ou au mépris. Tâchons cependant de le faire ; prions Dieu que par les circonstances mêmes il dompte notre volonté rebelle. — Que si nous ne nous sentions pas le courage de demander la pauvreté et les opprobres, demandons au moins le désir ; et si nous ne pouvions pas même aller jusque-là, à cause de notre faiblesse, supplions Notre-Seigneur de nous donner d'abord *le désir du désir*. Car il serait plus que déraisonnable de *ne pas même vouloir désirer* ce que l'on voit être parfait.

MÉDITATION SUR LA TENTATION DE JÉSUS-CHRIST.

1er Prélude. — Me rappeler l'histoire des tentations de Notre-Seigneur dans le désert (Matth. IV, 1-11).

2e Prélude. — Me représenter ce désert où Jésus-Christ jeûne et prie, puis le sommet du temple ; puis la montagne où le démon transporta le Sauveur.

3e Prélude. — Demander la grâce de connaître, d'aimer, de suivre Jésus-Christ, mon Roi, surtout dans la lutte contre le démon, son ennemi et le mien.

1er POINT. — Première tentation.

A. Notre-Seigneur, pour se préparer à la vie publique et apostolique, s'est retiré dans la solitude ; pendant quarante jours, il a prié et jeûné. Je le vois dans ce désert, s'unissant à son Père, lui communiquant ses projets pour

le salut des âmes, cherchant dans la mortification des armes pour vaincre le démon. Cela ne *Lui* était pas nécessaire ; il le faisait pour moi, pour me donner l'exemple. A moi d'en profiter.

B. C'est là que le démon vient tenter Notre-Seigneur. Le démon veille toujours ; il tente partout, il profite de toutes les occasions. Ici, il croit Notre-Seigneur épuisé par le jeûne, fatigué de la solitude. Je dois donc toujours prendre garde ; souvent les moments de ferveur, d'union avec Dieu, sont suivis de la tentation.

C. Le tentateur s'approche ; et montrant à Jésus des pierres du désert : « Si tu es le Fils de Dieu, dit-il, ordonne que ces pierres deviennent du pain. »

Quelle est cette tentation, sinon une tentation de sensualité, une forme de cet amour des richesses que j'ai considéré dans la méditation des Étendards ? « Ordonne que ces pierres se changent en pain. » Tu as assez jeûné ; il est temps que tu t'accordes quelque jouissance : sans cela, tu ne pourrais pas te soutenir, tu ne pourrais pas remplir ta mission ! »

N'est-ce pas ainsi que le démon nous tente quelquefois ? Ce qu'il nous propose, ce n'est pas le péché, mais un peu de laisser-aller, un peu de repos, un peu de relâchement. Les plaisirs du monde étaient devenus pour nous, au temps de notre conversion, comme les pierres du désert ; le démon nous engage à en faire de nouveau notre nourriture. Malheur à nous, si nous l'écoutons !

D. Comment Jésus accueille-t-il la tentation ? Il lui répond : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Ah ! puissé-je bien comprendre et pratiquer cette parole ! Il y a deux vies : une vie naturelle, corporelle, inférieure, que le pain soutient ; mais il est aussi une vie supérieure, surnaturelle, et c'est celle-ci qu'il faut surtout entretenir, fût-ce même parfois au détriment de l'autre.

L'homme ne vit pas seulement de pain ! — Que de cir-

constances où je puis appliquer cette vérité : soins de la santé, commodités de la vie, plaisirs, voyages, etc. Lhomme ne vit pas seulement de pain. Ce qui lui donne la vie surnaturelle, c'est la parole de Dieu : *Bienheureux les pauvres ! Que celui qui veut me suivre prenne sa croix*, etc.

2e POINT. — Deuxième tentation.

Alors le démon, le transportant dans la ville sainte, le mit sur le pinacle du temple, et lui dit « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il a ordonné à ses anges de prendre soin de vous et de veiller à votre conservation ; ils vous porteront dans leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre quelque pierre. »

A. Avant d'examiner cette seconde tentation, je ferai une remarque qui me serve d'encouragement et de consolation. Jésus-Christ permet au démon de le saisir et de le porter. Donc : quelque violente que soit la tentation, quand même mon corps semblerait au pouvoir du démon, je ne dois pas croire que tout soit perdu ; tant que ma volonté reste unie à Dieu, je n'ai rien à craindre de mon ennemi.

B. La seconde tentation est une tentation de présomption, et par là même de vanité. Vous n'avez rien à craindre, si vous êtes le Fils de Dieu ; il l'a promis lui-même, il veillera sur vous. Jetez-vous du sommet du temple ; vous n'en aurez aucun mal ; et les hommes qui vous auront vu, vous regarderont comme un prophète ; ils vous suivront en foule. N'est-ce pas la seconde ruse du démon aboutissant à « l'amour du vain honneur du monde ? » N'avons-nous pas éprouvé cette tentation sous diverses formes : Ne fuyez pas cette société, cette lecture, ce plaisir ; ayez cette condescendance pour les autres ; bravez ce danger, Dieu veille sur vous ! Il ne faut pas vous montrer si craintif ; que pensera-t-on, si vous n'osez pas faire ce que tant d'autres se permettent ? etc., etc.

A. La réponse de Jésus-Christ est universelle et s'applique à tous les cas. « Il est écrit : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. » Le démon, pour appuyer sa proposition, s'était servi de l'Écriture sainte ; c'est par l'Écriture sainte que Notre-Seigneur le confond. Il faut tourner contre l'ennemi ses propres armes : plus il nous inspire la présomption, plus nous devons être défiants ; plus il nous engage à nous montrer, plus nous devons tâcher de nous cacher. Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Ne comptez pas sur lui, quand, sans raison suffisante, vous vous exposez au danger. « Celui qui aime le péril, y périra ! » (Eccli. III, 27.)

3e POINT. — Troisième tentation.

Enfin, le démon transporta Jésus sur une haute montagne. Il lui fit voir en un instant tous les royaumes du monde et leur gloire ; puis il lui dit : « Je vous donnerai tout cela, si vous vous prosternez devant moi et m'adorez ! »

A. Cette fois, c'est la *tentation du péché manifeste*, de l'idolâtrie. Mais observons-le aussitôt, cette idolâtrie, c'est la conséquence de l'orgueil. Le démon semble dire : Si vous êtes orgueilleux, si vous tenez à posséder l'empire du monde, vous ne ferez pas difficulté d'acheter tout cela en m'adorant ! Ici, le démon se démasque. Comme dans les deux Étendards, il montre le but qu'il poursuit : *Si vous voulez m'adorer.* Il ne s'agit pas seulement ici d'une adoration formelle, explicite : tout péché mortel nous met aux pieds du démon. Considérons bien cet enchaînement et mettons-nous en garde !

B. Quoique le démon n'ait rien obtenu par les ruses précédentes, il n'en vient pas moins à proposer crûment le crime. C'est comme une explosion de la malice qui n'a plus la patience de se cacher. Le démon agit souvent ainsi, même avec les âmes qui ne se laissent point prendre à ses pièges. Ne nous effrayons pas, mais soyons courageux. La violence de la tentation en indique souvent la fin.

C. Jésus lui répond : « *Retire-toi, Satan,* car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur, votre Dieu, et vous le servirez lui seul. » A la tentation ouverte Jésus oppose la résistance directe, l'indignation d'une âme qui est attachée à son Dieu : Retire-toi, Satan ! Pas d'hésitation, pas de raisonnement ; une parole brève, énergique. — C'est ainsi que je dois combattre l'ennemi, avec force, mais avec calme !

D. « Le démon se retira pour un moment, dit l'Évangile ; *les anges s'approchèrent et servirent Jésus.* » — Après la tentation, la paix, la consolation ; mais pour un temps !... Ainsi en sera-t-il de moi tant que je vivrai ici-bas : tantôt la lutte, tantôt le repos, mais jamais le repos complet.

Colloque avec Jésus-Christ vainqueur du démon ; puis colloques des deux Étendards, en profitant de la remarque faite à propos des trois Classes. Car si je veux être sûr de triompher, je dois vouloir ce qui est contraire à ma nature.

MÉDITATION SUR LA GUÉRISON
DU POSSÉDÉ SOURD-MUET.

1er **Prélude.** — Me rappeler l'histoire (Marc. IX, 16 à 28). « Un homme du peuple dit à Jésus : Maître, je vous ai amené mon fils, qui est possédé d'un esprit muet ; et partout où il se saisit de lui, il le jette contre terre, et l'enfant écume, grince des dents et devient tout sec. J'ai prié vos disciples de le chasser, mais ils ne l'ont pu. Jésus leur adressant la parole, leur dit : « O race incrédule, jusqu'à quand resterai-je auprès de vous ? jusqu'à quand vous souffrirai-je ? Amenez-le-moi ! » Et ils le lui amenèrent. Et dès qu'il eut vu Jésus, l'esprit commença

à l'agiter, et il tomba par terre où il se roulait en écumant. Jésus demanda au père de l'enfant : « Combien y a-t-il que cela lui arrive ? » « Dès son enfance, dit le père ; et l'esprit l'a souvent jeté, tantôt dans le feu et tantôt dans l'eau, pour le faire périr : mais si vous pouvez quelque chose, ayez pitié de nous et nous secourez ! » Jésus lui répondit : « Si vous pouvez croire, toutes choses sont possibles à celui qui croit. » Aussitôt le père de l'enfant s'écria en pleurant : « Je crois, Seigneur ; aidez mon peu de foi ! » Et Jésus voyant que le peuple accourait en foule, parla avec menaces à l'esprit impur et lui dit : Esprit sourd et muet, sors de cet enfant ; je te le commande, et n'y rentre plus ! Alors jetant de grands cris et l'agitant avec beaucoup de violence, il sortit, et l'enfant devint comme mort, de sorte que plusieurs disaient : Il a cessé de vivre ! Mais Jésus le prenant par la main et le soulevant, il se leva. Et lorsqu'il fut entré dans la maison, ses disciples lui demandèrent en particulier : « Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon ? » Il leur répondit : « Cette sorte de démons ne peut être chassée que par la prière et le jeûne. »

2e Prélude. — Nous représenter le pied de la montagne du Thabor où se passe cette scène.

3e Prélude. — Demander la grâce de connaître, d'aimer, de suivre Jésus, notre Roi, surtout dans l'exercice du zèle et de la charité.

Objet. — En suivant Jésus-Christ, nous sommes destinés non seulement à combattre nos ennemis pour nous sauver nous-mêmes, mais aussi pour sauver les autres. Nous devons donc apprendre comment il faut venir à leur secours.

1er POINT. — Triste état du possédé.

Voyons successivement tous les détails qui complètent la description de ce malheureux, et demandons-nous ce qu'ils signifient. Ce possédé nous représente les gens du monde, éloignés de Dieu, au milieu desquels nous vivons.

Ils sont vraiment sous l'empire d'un esprit *impur*, *sourd* et *muet*. Leurs passions les dominent ; ils sont *sourds* à la voix de la grâce, à l'influence de l'Église, etc.; *muets*, car ils ne savent pas parler d'une manière conforme à la foi, ni même à la raison. — Cet esprit impur les *jette contre terre*, c'est-à-dire, les abaisse, dégrade ; ils *écument* de colère, *grincent des dents* de rage, en voyant qu'ils ne peuvent pas exécuter leurs plans, se venger, etc. Ils se *dessèchent* d'envie, de jalousie. — Le démon fait tout pour les perdre : tantôt il les jette *dans le feu* (désordre des passions, violence, débauche), tantôt *dans l'eau* (désespoir, découragement, apathie).

Tâchons de bien comprendre chacun de ces détails ; nous en trouverons l'application autour de nous.

Hélas ! quel malheur que de se trouver dans cet état ! Et pourtant, combien d'hommes s'y trouvent, sans même se douter de leur infortune ! Moi-même, ne m'y suis-je pas trouvé pendant longtemps ? N'ai-je pas été possédé de ce démon impur, sourd et muet ? Quel sujet de reconnaissance envers Notre-Seigneur qui m'en a délivré ! Mais aussi quel motif d'aller au secours des infortunés qui gémissent encore dans cet esclavage, d'arracher au démon la proie qu'il pense posséder à jamais ! Mon Dieu, que dois-je faire pour cela ?

2e POINT. — Guérison du possédé.

Suivons maintenant toutes les phases de la guérison du possédé. Chacune d'elles renferme une leçon pour nous.

A. Remarquons l'exclamation de Jésus : *O race incrédule, jusqu'à quand resterai-je auprès de vous ?* Pour sauver le monde, il faut être dans le monde *malgré soi*... Si on l'aime, on ne le sauvera pas.

B. Amenez-le-moi. Cependant Jésus veut qu'on l'amène. Il s'approche du malheureux. Nous aussi, nous devons avec charité nous approcher de ceux que nous voulons guérir ; il ne faut pas les fuir...

C. L'esprit commence à l'agiter, etc. La guérison n'est pas facile ; elle n'est pas instantanée... Il faut persévérer malgré les crises qu'on provoque, malgré le mauvais accueil qu'on reçoit, persévérer jusqu'à la fin...

D. Si vous pouvez croire. Pour opérer la guérison de l'enfant, Jésus réveille la foi du père. Ainsi nous devons souvent ranimer la foi, soit dans ceux mêmes que nous voulons convertir, perfectionner ; soit dans les personnes qui les touchent de près... Mais, pour ranimer cette foi, nous devons nous-mêmes l'entretenir en nous !

E. Jésus *commande à l'esprit impur.* Quand le moment est arrivé, il faut user de l'autorité. Il ne s'agit pas d'entrer en accommodements, de pactiser avec le démon... Les choses essentielles doivent être exigées complètement ; il faut faire retentir la voix des grandes vérités...

F. Alors, jetant de grands cris — *il sortit* — *l'enfant devint comme mort.* Souvent dans la couversion il y a une crise finale de ce genre ; il semble que tous les liens de la vie se brisent. En effet, la vie sensuelle, coupable, va finir ; une vie nouvelle doit commencer. Ne nous effrayons pas !

G. Cependant alors *Jésus prend l'enfant par la main et le soulève.* Nous devons achever notre œuvre en aidant ceux que nous avons guéris, en leur facilitant la marche, en les initiant à cette vie nouvelle. Mais remarquons-le : Jésus reste debout ; il ne faut pas, sous prétexte de relever les autres, nous abaisser nous-mêmes ! Ai-je bien compris cette mission ? Ai-je travaillé à l'accomplir ? Y ai-je réussi ?

3e POINT. — Causes de l'impuissance des apôtres.

Cependant tout ce qui précède pourrait ne pas suffire.

Les apôtres avaient voulu chasser le démon ; ils n'avaient pas réussi. Ils en demandent la raison à Notre-Seigneur, qui leur déclare : « Cette sorte de démons ne peut être chassée que par la prière et le jeûne. » Voilà

les conditions essentielles du succès dans le ministère apostolique, dans le travail sur les âmes :

A. La prière, c'est-à-dire l'union, la familiarité avec Dieu, qui est lui le vrai sauveur et dont nous ne sommes que des instruments. Union entretenue continuellement... prière spéciale faite dans les cas particuliers. Pour combattre le démon dans les autres, nous devons être unis à notre Roi, nous inspirer de ses plans...

B. Le jeûne, c'est-à-dire en général la mortification et le détachement des choses créées. Pour chasser le démon, il ne faut pas lui donner prise, pour qu'il nous entraîne nous-mêmes. Nous revenons donc à la nécessité de cet amour de la pauvreté et de l'humiliation, sans lequel on ne triomphe point de l'ennemi du salut des hommes.

Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas donné lui-même l'exemple de l'emploi de ces deux moyens, lors de son séjour au désert ?

Examen pratique de notre vie apostolique.

Colloque de la méditation des deux Étendards, avec le but spécial de travailler au salut des âmes.

CONSIDÉRATION SUR LES 3 DEGRÉS D'HUMILITÉ.

1er Prélude. — Je me mettrai, comme dans la méditation des trois Classes, en la présence de Dieu et de toute la cour céleste, tout disposé à choisir ce qu'il y a de plus parfait.

2e Prélude. — Demander la grâce de connaître, d'aimer et de suivre Notre-Seigneur, mon Roi, qui est venu sur la terre pour me frayer, par l'humilité, le chemin de la plus haute perfection.

Sujet : L'HUMILITÉ EST CETTE VERTU QUI FAIT QUE, NOUS CONNAISSANT NOUS-MÊMES, NOUS PRENONS NOTRE PLACE, C'EST-A-DIRE, QUE NOUS NOUS ABAISSONS DEVANT DIEU ET DEVANT LES HOMMES. CE SONT LES DEGRÉS DE CETTE CONNAISSANCE PRATIQUE QUE NOUS ALLONS MÉDITER.

1er POINT. — Premier degré d'humilité.

Le premier degré d'humilité est nécessaire pour le salut éternel. Il consiste à faire mon possible pour *m'humilier*, c.-à-d. pour me soumettre, autant qu'il est nécessaire *pour obéir en tout à la loi de Dieu*, notre Seigneur : de sorte que, quand on m'offrirait le domaine de l'univers, quand on me menacerait de m'ôter la vie, je ne mette pas même en délibération la possibilité de transgresser un commandement de Dieu ou des hommes qui m'oblige sous peine de péché mortel.

A. Avoir ce degré, c'est donc si bien comprendre ma dépendance de Dieu, la nécessité où je suis de lui obéir en tout et partout, que je ne voudrais pour rien au monde commettre un péché mortel : je suis donc dans *la disposition habituelle de ne pas même admettre de délibération* sur ce point. Donc, bien que je puisse préférer les honneurs à l'ignominie, le bien-être à la souffrance, je suis prêt à perdre les uns et à accepter les autres plûtot que de me révolter contre Dieu en une chose importante.

B. Comme nous le voyons, cette disposition n'est autre que la volonté d'atteindre notre fin par le service de Dieu et le bon usage des créatures. Par conséquent, elle est nécessaire au salut. Cela n'implique pas que celui qui veut avoir ce degré ne commette jamais de faute mortelle. Hélas ! notre fragilité est si grande, que, malgré nos bonnes dispositions habituelles, nous pouvons être surpris et vaincus. (Exemple de saint Pierre : « Je ne vous renierai jamais. Je suis prêt à aller avec vous et en prison et à la mort. ») Mais si l'on n'entretient pas cette disposition, déjà l'on est en révolte contre Dieu.

C. Je considérerai donc la nécessité de ce degré ; je tâcherai de m'en pénétrer ; je demanderai à Dieu la grâce de si bien m'établir dans ce degré que je ne l'offense jamais grièvement.

2e POINT. — Deuxième degré d'humilité.

Le second degré d'humilité est plus parfait que le premier. Il consiste à me trouver dans une *entière indifférence* de volonté et d'affection entre les richesses et la pauvreté, les honneurs et les mépris, le désir d'une longue vie ou d'une vie courte, pourvu qu'il en revienne à Dieu une gloire égale et à moi un égal profit pour mon âme. De plus, quand il s'agirait de gagner le monde entier ou de sauver ma propre vie, je ne balancerais pas à rejeter toute pensée de commettre à cette fin un seul péché véniel.

A. Il y a deux choses à considérer dans ce degré : la disposition de l'âme et la condition nécessaire à cette disposition.

a) La disposition consiste à si bien comprendre notre néant devant Dieu, la dépendance complète où nous sommes de lui, l'obéissance que nous lui devons, que nous ne voulions pas nous élever contre lui, même par une faute *vénielle*, soit pour gagner tous les honneurs, toutes les jouissances de l'univers, soit pour éviter une perte, une souffrance quelconque.

b) Mais pour que nous puissions habituellement nous trouver dans cette disposition, il faut nécessairement que nous ayons cette indifférence de volonté et d'affection dont parle saint Ignace ; car, si je suis plus porté à rechercher ce qui me flatte, ce qui m'élève, même quand le service de Dieu serait égal de chaque côté, comment pourrais-je promptement, résolument, me jeter vers ce qui m'humilie, me contrarie, me fait souffrir, alors qu'il n'y aurait à éviter que le moindre péché véniel ? Ce degré d'humilité suppose donc la *perfection de l'indifférence*, telle qu'elle m'a été proposée par la méditation fondamentale. Il est déjà évidemment l'indice

d'une grande vertu. — Celui qui possède ce degré combattra sous Jésus-Christ, son Roi, contre ses ennemis ; il sera prêt, *quand il le faudra*, à partager les privations et les souffrances de son général, plutôt que de lui être infidèle en quoi que ce soit.

B. Appliquons ce degré à notre vie ; voyons si nous le comprenons pratiquement, si nous supportons ce qui nous gêne, nous humilie, nous blesse, plutôt que de l'écarter par un mensonge, une impatience, une médisance légère... Voyons si nous ne cherchons pas ce qui nous plaît avec une ardeur tant soit peu désordonnée. Rappelons-nous que, pour déjouer les ruses de nos ennemis, nous devons être en garde contre toute affection pour la possession, la considération, etc. — Pourquoi avons-nous appartenu à la seconde classe d'hommes, sinon parce que nous n'étions pas vraiment indifférents, parce que nous n'avions pas le second degré d'humilité ?

3e POINT. — Troisième degré d'humilité.

Le troisième degré d'humilité est très parfait. Il renferme les deux premiers et veut de plus, supposé que la louange et la gloire de la Majesté divine soient égales, que pour imiter plus parfaitement Jésus-Christ, notre Seigneur, et me rendre de fait plus semblable à lui, je préfère et embrasse la pauvreté, avec Jésus-Christ pauvre, plutôt que les richesses ; les opprobres, avec Jésus-Christ rassasié d'opprobres, plutôt que les honneurs ; que je désire être regardé comme un homme inutile et insensé, par amour pour Jésus-Christ, qui le premier a été regardé comme tel, plutôt que de passer dans ce monde pour un homme sage et prudent.

A. En quoi consiste ce degré ? — Il consiste non plus à savoir sacrifier son goût au strict devoir ; non plus à être indifférent, pour consentir à s'abaisser, dès que la plus grande gloire de Dieu le demande, mais à *préférer* cet abaissement, cet anéantissement par la pauvreté, l'ignominie, la

souffrance et la mort ; à moins que, dans un cas particulier, la plus grande gloire de Dieu ne s'y oppose. Car, en général, l'homme rend gloire à Dieu par ce degré. En effet, il comprend si bien son néant devant la suprême Majesté, qu'il cherche et préfère tout ce qui, de fait, le rapproche de ce néant, comme le font la pauvreté, etc.

B. QUEL EST LE MOTIF DÉTERMINANT qui doit nous porter à ce degré ? — C'est l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ. Car l'ange et l'homme ayant voulu s'élever pour se rapprocher de Dieu, sont tombés dans l'abîme du péché. Alors le Fils de Dieu, voyant dans l'homme ce désir de s'approcher de Dieu, le moyen coupable dont l'homme s'était servi sur l'instigation du démon et les suites funestes de cette prévarication, est venu sur la terre. Il est venu montrer par son exemple et par sa doctrine, la voie qui conduit à Dieu ; il s'est abaissé, il s'est fait petit, pauvre, méprisé ; il a souffert et il est mort, non seulement pour racheter l'homme, mais pour lui enseigner le secret de la perfection. Celui donc qui apprécie l'excès de cet amour, voudra, *abstraction faite de tout autre motif*, s'unir à son Rédempteur pauvre, humilié et souffrant. Il préférera cet état d'abaissement à l'état contraire, plus agréable à la nature ; et ainsi il ne se contentera pas de combattre le démon, son ennemi : il le terrassera. Et comme il aura suivi Jésus-Christ, son Roi, de la manière la plus parfaite, il aura la plus large part à sa victoire. Ne se servant des créatures que pour s'humilier devant le Créateur, il le servira, l'honorera, le louera *parfaitement*, et ainsi il sauvera *parfaitement* son âme.

Excitons-nous donc à désirer, à pratiquer ce troisième degré.

Colloques de la méditation des deux Étendards, sans oublier, ici surtout, la remarque faite à propos des trois Classes, à la fin de cette dernière méditation.

TROISIÈME SEMAINE

MÉDITATION SUR LES DOULEURS
DE JÉSUS AU JARDIN.

1er Prélude. — Me rappeler l'histoire. Jésus se rend à Gethsémani avec onze disciples ; il en laisse huit à l'entrée du jardin et en prend trois avec lui. Dans la grotte, il prie ; il entre en agonie, et un ange est envoyé du ciel pour le fortifier. Puis il revient vers ses disciples endormis et leur dit : « Levez-vous, marchons ! »

2e Prélude. — Nous représenter le chemin de Gethsémani, le jardin, la grotte.

3e Prélude. — Demander la grâce de nous identifier en esprit à Jésus, notre Roi, souffrant pour nous. Demander d'avoir la douleur avec Jésus-Christ dans la douleur ; le brisement de l'âme avec Jésus-Christ brisé dans son âme et dans son corps ; des larmes, le sentiment intérieur de tout ce qu'il souffre pour moi.

But de cet exercice. — Nous mettre à même de réaliser ce dont nous avons compris la sublimité dans la méditation des deux Étendards et dans la considération sur les trois degrés d'humilité : c'est-à-dire de préférer par amour pour Notre-Seigneur la pauvreté, l'ignominie et les souffrances.

1er POINT. — Tristesse de Jésus-Christ.

A. Je vois mon Sauveur passant le torrent de Cédron avec ses disciples. Arrivé à l'entrée du jardin, il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Il prend seulement avec lui Pierre, Jean et Jacques ; encore les laisse-t-il à

quelque distance de la grotte, en leur recommandant de prier. Puis, seul, il s'enfonce dans la grotte. Je me représente vivement toutes ces circonstances, me rappelant le moment où cela se passe : après la dernière cène, avant la Passion... Je tâche surtout de me pénétrer des sentiments qui animent Jésus. Il est mon Sauveur, mon maître, mon Roi ; il continue à combattre les ennemis de mon âme ; il faut que je le suive d'aussi près que possible.

B. Quels sont les SENTIMENTS qui l'affectent en ce moment ? L'Évangile me les fait connaître. Il commença, disent les évangélistes, à sentir la crainte, le dégoût et la tristesse. Comprenons bien ces trois sentiments qui résument les *peines de l'âme.*

Crainte, à cause de l'imminence de sa Passion, dont il prévoyait en détail toutes les circonstances, toutes les horreurs. Je le vois qui les repasse dans son esprit... Crainte de son Père, qui pendant la Passion allait le traiter en juge impitoyable et se retirer de lui !

Dégoût profond, inspiré par les péchés des hommes. Jésus doit les prendre sur lui ; il en est couvert comme d'une lèpre honteuse. Ah ! quel dégoût ne lui inspirent pas les turpitudes des hommes ? Quel dégoût n'a-t-il pas de lui-même ? Ce dégoût est déjà une sorte d'expiation...

Il va tant souffrir, et il sait que ses souffrances seront inutiles à une infinité de malheureux ! Comment alors ne pas sentir le dégoût de la souffrance, le dégoût de tout ce qu'il a fait pour des ingrats, de tout ce qu'il va faire pour eux...

Tristesse, à cause de cette ingratitude, à cause de la trahison de Judas, de la faiblesse de ses disciples ; tristesse, à cause de l'aveuglement des hommes...

C. Voyons comment ces mêmes sentiments se manifestent en nous, alors surtout que nous éprouvons des désolations spirituelles : — crainte du passé et de l'avenir — dégoût de ce que nous faisons pour Dieu et pour les

hommes — tristesse profonde, indéfinissable. Ne nous étonnons donc pas d'éprouver ces sentiments ; acceptons-les par amour pour Jésus, qui les a eus par amour pour nous ; unissons nos peines à celles de notre Sauveur.

2e POINT. — Agonie de Jésus-Christ.

A. De ces sentiments que le divin Maître ressent avec toute la vivacité que leur prête la perfection de sa nature humaine, résulte pour Jésus une lutte terrible, une véritable agonie. Cette lutte, Jésus veut la subir pour l'instruction de ses fidèles... En quoi consiste cette lutte ? D'un côté, la volonté de son Père lui impose la Passion avec toutes ses conséquences, et il veut obéir à son Père ; de l'autre, la nature inférieure se révolte chez lui avec toute son énergie contre ces souffrances. De là, combat, combat si violent que le corps en est affecté : Jésus tombe la face contre terre ; une sueur de sang s'échappe de tous ses membres. — Je me rends compte de cette lutte subie par amour pour moi ; je la compare aux luttes que je dois soutenir moi-même pour demeurer fidèle aux desseins de Dieu sur moi ; je prie mon Sauveur de me soutenir.

B. Quel est l'effet produit sur la volonté de Jésus par tout cet ensemble de peines spirituelles ? Sa volonté reste bonne. En effet, j'entends mon Sauveur qui s'adresse à son Père : « Père, s'il est possible — tout vous est possible ; mais il faut que vous vouliez ! — que ce calice s'éloigne de moi ; cependant que votre volonté se fasse et non la mienne ! » Pesons bien chacune de ces paroles. *Père*, amour, abandon, confiance ; *s'il est possible*, c'est-à-dire, si cela se peut sans entraver les desseins de votre Providence : — soumission à la sagesse de Dieu ; *que ce calice s'éloigne*, ou pour un temps ou pour toujours ; *cependant que votre volonté se fasse*, résignation filiale, pleine et entière.

A moi aussi de me résigner de la sorte, à tout ; à la tristesse, à la crainte, à la déception, à l'obscurité, même à la tentation !

C. Le résultat, c'est qu'un ange lui apparaît et le *fortifie*. La souffrance n'est pas enlevée ; elle n'est pas même diminuée, mais Jésus a *la force* de souffrir ! Il ne demande pas davantage. Contentons-nous également de cette force ; elle nous suffit pour marcher sur les traces de notre Roi et pour lui être fidèles jusqu'à la mort.

3e POINT. — Conduite de Jésus-Christ.

Dans ce qui précède, nous avons considéré uniquement l'état intérieur de Jésus ; pour que la méditation soit complète, nous devons encore nous dire qu'il ne suffit pas d'accepter la souffrance intérieure : il faut que dans nos peines nous conformions *notre conduite extérieure* à celle de notre Maître. Réunissons donc ici quelques réflexions pratiques :

A. Jésus désolé va *selon sa coutume* au jardin des Oliviers. Quel que soit notre état de tristesse, de désolation, ne laissons aucun des exercices de dévotion que nous avons coutume de pratiquer...

B. Quand Jésus est dans l'agonie, *il prie :* c'est le seul moyen de triompher. Il prie simplement, comme nous l'avons vu. — Il prie en répétant trois fois *les mêmes paroles*. Il faut persévérer dans la prière aussi longtemps que dure la lutte, et ne pas craindre de demander toujours la même chose à Dieu. — Il prie *plus longuement*, quand la lutte, quand l'agonie est plus terrible...

C. Dans l'entretemps, Jésus va voir ses disciples. Pourquoi ? pour trouver quelque consolation auprès d'eux ? Non ; il savait bien que c'était inutile. Mais il y va pour les exhorter à la prière, à la vigilance, pour remplir à leur égard les devoirs d'un maître et d'un père. C'est ainsi que dans mes désolations je ne dois pas négliger les offices du zèle, de la charité fraternelle.

D. Le résultat de toutes ces peines, de cette lutte, de ces prières, c'est une résolution énergique. *Surgite, eamus !* Levez-vous, marchons ! — Il ne faut jamais que la peine intérieure nous fasse reculer devant les difficultés exté-

rieures. La parole finale qui doit se trouver dans notre cœur et sur nos lèvres, sera toujours : Levons-nous ! marchons !

Colloques. — Je ferai un ou plusieurs colloques, d'après les dispositions que j'éprouverai pendant la méditation. Mais surtout ici, quand il s'agit de m'unir à Jésus souffrant, je profiterai de la remarque faite après la méditation des trois Classes, pour demander, sinon la souffrance, du moins le désir, où même le désir du désir.

MÉDITATION SUR LE JUGEMENT
DE JÉSUS PAR PILATE.

1er Prélude. — Me rappeler les faits : Comment Jésus fut traîné par les Juifs au tribunal de Pilate, et comment ce juge, tout en reconnaissant son innocence, le condamna à mort, après avoir essayé vainement de le faire choisir par les Juifs à la place de Barabbas.

2e Prélude. — Me représenter le prétoire de Pilate au forum de Jérusalem.

3e Prélude. — Demander la grâce de m'identifier en esprit avec Notre Seigneur Jésus-Christ, qui souffre par amour pour moi. Et surtout d'apprendre à sacrifier mon honneur et ma réputation par amour pour lui.

1er POINT. — Jésus accusé devant Pilate.

Les Juifs traînent Jésus au tribunal de Pilate et l'accusent d'être un séditieux, de soulever le peuple, de défendre qu'on paye le tribut à César.

A. JÉSUS EST ACCUSÉ. — Jésus, la sainteté, l'innocence même, le Dieu de toute justice ! Il a voulu être accusé, par amour pour moi, pour guérir l'orgueil de l'homme, qui tient

tant à sa réputation. Et moi ? dois-je être étonné si l'on me soupçonne, si l'on m'accuse quelquefois ? Ne dois-je pas accepter cette humiliation ?

B. Jésus est accusé : PAR QUI ? — Par les Juifs qu'il a comblés de bienfaits ; par les scribes et les Pharisiens dont il a démasqué l'hypocrisie ; par les docteurs de la loi qui étaient jaloux de sa réputation ; aussi par quelques hommes de bien qui se sont laissé prendre à la calomnie. Quels sont ceux qui m'accusent, qui m'enlèvent ma réputation ? Ne sont-ce pas ceux qui attaquent, qui calomnient Jésus ? Quelle consolation !

C. DEVANT QUI accuse-t-on Jésus ? — Devant Pilate, un homme du monde, un païen, ou plutôt un libre-penseur ! Devant Pilate, caractère léger, inconstant, dominé par le respect humain. C'est là que la calomnie a le plus de chances de réussir.

N'est-ce pas de la même façon que je suis accusé devant le monde, devant ceux qui n'entendent rien à la religion, qui ne connaissent pas ma vocation ?

D. DE QUOI est-il accusé ? — D'ambition, de machinations politiques, de crimes imaginaires, absurdes ! Rien n'est changé ; c'est encore ainsi qu'on accuse les amis de Jésus, les personnes pieuses, les religieux ! Ah ! tant qu'on ne nous accuse que de cela, réjouissons-nous ! Mais, si on nous accusait de manquer à nos devoirs, de mener une vie indigne de notre vocation ; prenons garde !

E. COMMENT JÉSUS SOUFFRE-T-IL CES ACCUSATIONS ? — Je le vois calme, impassible devant le tribunal de Pilate. Ses accusateurs s'agitent, se démènent ; il est tranquille. C'est la sérénité de l'innocence et de la vertu. Pourquoi me troublé-je quand on m'accuse ? N'est-ce pas, parce que je manque d'humilité, d'amour pour Notre-Seigneur ? Ou bien n'est-ce pas peut-être parce que je suis coupable sur d'autres points que je crains de voir découvrir ? Ah ! si je suis coupable devant Dieu, pourquoi ne serais-je pas accusé devant les hommes ?

2e POINT. — Jésus jugé par Pilate.

A. Non seulement Jésus est accusé devant Pilate ; mais il sera jugé par lui ! Voilà donc le sort du Saint des saints aux mains de ce juge inique, de ce païen qui ne comprend rien à la mission du divin Sauveur. Quelle humiliation pour Jésus ! Quelle iniquité ! — Elle se reproduit bien souvent sur la terre, peut-être pour nous ! Notre réputation dépend de nos ennemis, de ceux qui nous sont systématiquement hostiles ou qui se laissent influencer par nos ennemis. Alors, pensons à Jésus ; résignons-nous, où même rejouissons-nous !

B. Pourtant Pilate trouve Jésus innocent ! Pourquoi ? Pour plusieurs motifs... Considérons ici quelle conduite tient l'innocent Jésus en présence des accusations, et cherchons, non à paraître innocents, mais à suivre les traces de notre Roi, injustement accusé.

1° Jésus *garde le silence.* « Jésus *se taisait.* » — Le silence est souvent plus convaincant que tous les plaidoyers. Il montre qu'on est au-dessus de l'accusation. Mais surtout quand on se tait, on laisse faire Dieu !

2° Jésus se montre *calme*, *magnanime.* Pilate lui dit : « Tu ne réponds rien ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher, et le pouvoir de te crucifier ? » Jésus réplique : « Tu n'aurais point de pouvoir sur moi, s'il ne t'avait été donné d'en haut ! » Jésus ne faiblit donc pas. — Il ne faut pas non plus faiblir devant les critiques du monde ; il faut les mépriser. Malheur à celui qui pour faire taire les hommes cède au respect humain ; au lieu d'imposer silence à la calomnie, il en sera le jouet et la victime.

3° Jésus *affirme le caractère de sa mission :* « Mon royaume n'est pas de ce monde. Je suis venu pour rendre témoignage à la vérité. » Nous aussi, pour imiter notre Maître, sachons montrer que notre royaume n'est pas de ce monde. Le désintéressement, le détachement des possessions, des commodités de la vie, voilà ce qui prouve l'innocence, la sainteté véritable !

4° Jésus se montre *charitable* pour Pilate ; il l'excuse. « Celui qui m'a livré à vous est plus coupable que vous ! » En cela aussi, imitons notre Maître ; faisons du bien à nos ennemis.

C. Pilate, tout en reconnaissant l'innocence de Jésus, *le condamne*... Il ne fallait pas attendre davantage de lui... Il en est de même des gens du monde : ils reconnaîtront que les accusations lancées contre nous ne sont pas fondées, etc., etc. ; toutefois ils finiront par nous donner tort pratiquement, ils nous condamneront. Pourquoi le disciple serait-il mieux traité que le Maître ?

3e POINT. — Jésus postposé à Barabbas.

Mais Pilate réserve à Jésus le comble de l'ignominie. Pour le délivrer, il le met en parallèle avec Barabbas, un séditieux, un brigand, un meurtrier. Et il propose aux Juifs de choisir. Ceux-ci, excités par les princes des prêtres, choisissent Barabbas !

A. Jésus et Barabbas. Quelle comparaison ! Quelle honte d'être mis sur la même ligne que cet infâme ! Jésus la subit pour moi ! Et je me révolterais quand on m'apprécie au-dessous de ma valeur, quand on me met en parallèle avec des personnes que je me crois inférieures, comme position, comme talent, comme vertu !... Mais non seulement Barabbas est comparé à Jésus ; il lui est préféré !

B. Préféré *par qui* ? Par tous ! Par les prêtres eux-mêmes, qui excitent le peuple à demander Barabbas ! L'injustice peut donc venir de tous, de ceux mêmes qui devraient être les protecteurs, les vengeurs de l'innocence. De quoi puis-je me plaindre, quand je vois mon Roi traité de la sorte ?

C. De quoi puis-je me plaindre, surtout quand je me demande comment moi j'ai agi à l'égard de Jésus ? Ne lui ai-je pas préféré Barabbas ? — l'amour-propre — l'amour sensuel — l'amour du monde — tous les mauvais désirs ? N'est-ce pas par un juste retour que l'on me préfère main-

tenant quelque Barabbas ? — Confusion en présence de Notre-Seigneur — reconnaissance — amour — protestations de fidélité, désir d'être traité comme Jésus, afin d'expier le passé et de suivre mon Roi !

D. Comment Jésus se conduit-il pendant tout ce temps ? Quel est son aspect extérieur ? Quels sont les sentiments de son âme ?

Colloques comme dans la méditation des deux Étendards.

MÉDITATION SUR JÉSUS CRUCIFIÉ.

1er Prélude. — Je me figurerai assister moi-même sur le Calvaire aux souffrances et à la mort de Jésus. Je me le représenterai vivement, attaché sur la croix, là devant mes yeux.

2d Prélude. — Demander la grâce de m'identifier parfaitement avec mon Sauveur crucifié ; d'avoir la douleur avec Jésus-Christ dans la douleur ; le brisement de l'âme avec Jésus-Christ, brisé dans son âme et dans son corps ; des larmes, le sentiment intérieur de tout ce qu'il souffre pour moi.

1er POINT. — Que souffre Jésus-Christ ?

Il souffre toutes les douleurs ! — Je le contemplerai ; je passerai en revue toutes ses douleurs *corporelles ;* je m'arrêterai à chacune d'elles, en me demandant pourquoi il l'a soufferte et ce qu'il attend de moi.

A. Pieds percés de clous. Il expie les démarches criminelles, les danses, etc. Et moi, je me plaindrais de la fatigue que me cause parfois le service de Dieu !

B. Mains fixées à la croix et portant tout le poids du corps. Il expie les mauvaises actions, les injustices. Quel usage fais-je de mes mains ?

C. Corps déchiré par la flagellation ; pas une place saine.

Il expie la sensualité, l'impureté. Puis-je choyer mon corps, me plaindre quand il souffre ?

D. Épaule creusée par le portement de la croix ! Et pourtant, cette croix si lourde, il l'a traînée jusqu'au Calvaire ! Me plaindrai-je encore de mes contrariétés ? Tâcherai-je encore de secouer ma croix ?

E. Face meurtrie de soufflets et de coups de poing ; souillée de crachats. Il expie la vanité, les soins donnés à la beauté, le respect humain qui fait rougir de l'Évangile. Conséquences pour moi...

F. Yeux éteints, pleins de sang et de larmes. Il expie les mauvais regards, la curiosité mondaine... Il fixe sur moi ses yeux mourants. Que me disent-ils ?

G. Bouche entr'ouverte, langue gonflée, gosier desséché par la fièvre, brûlé par la soif. Il expie les paroles inconsidérées, la médisance, la gourmandise. Puis-je donc me plaindre quand quelque chose manque au repas ?

H. Tête couronnée d'épines qui la percent de toutes parts. Il expie les mauvaises pensées, l'orgueil. Que dois-je faire quand je souffre de la tête, quand je suis assailli de distractions, etc. ? Enfin, il est tout entier un homme de douleurs ! Il n'a rien pris de nourriture depuis la Cène, il n'a bu que quelques gouttes de vinaigre et de fiel ; il a été traîné de tribunal en tribunal à travers les rues de Jérusalem ; pendant la nuit il a été le jouet d'une vile soldatesque ; maintenant il demeurera, pendant trois heures, suspendu à la croix! Et tout cela pour moi ! Il est mon Roi ; il m'apprend à combattre...

2e POINT. — De la part de qui Jésus souffre-t-il ?

1° Il souffre de la part des hommes, — de tous les hommes !

A. Les païens, ceux qui ne le connaissaient pas, le torturent. Ils l'ont flagellé, couronné d'épines ; maintenant ils le gardent sur sa croix, après s'être partagé ses vêtements. Et pourtant, il meurt pour leur salut ! — Que me demande-t-il en faveur des infidèles, des mécréants ?

B. Les Juifs, son peuple de prédilection, objet de tous ses soins, pour qui il a multiplié les miracles, les Juifs l'ont condamné à mort et postposé à Barabbas. A présent, ils applaudissent à son supplice. Quelques femmes, tout au plus, ont versé sur son sort quelques larmes stériles ! — Que dois-je attendre de la foule du peuple, des pauvres auxquels je fais l'aumône ? Rien de plus que ce que Notre-Seigneur lui-même en a recueilli.

C. Les chefs du peuple, les scribes, les Pharisiens, l'insultent et le blasphèment. « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même. » Voilà le fruit de ses prédications. — Voilà ce que nous réservent les plus éclairés, les grands, les puissants, les sages du siècle.

D. Ses compagnons de supplice, l'un du moins, se moquent de lui. Quelle honte déjà d'être crucifié entre deux larrons ! Et devoir encore subir leurs railleries ! — Que de fois, quand le juste est malheureux, les autres se moquent de sa simplicité, lui demandant ce qu'il a gagné à être pieux, probe, désintéressé... Si cela devait nous arriver, pensons à Jésus-Christ !

E. Ses disciples l'ont abandonné ; Pierre l'a renié ; Judas le sacrilège, le traître, a désespéré de sa miséricorde et s'est pendu ! Est-ce là le fruit de ses travaux ? Où est la fidélité que lui devaient ses amis ? — Suis-je prêt à faire pour Jésus le sacrifice des miens, à supporter leur inconstance, leur infidélité ?

F. Enfin, les *quelques cœurs fidèles* qui lui sont demeurés attachés le font souffrir, eux aussi. Marie, Jean, Madeleine, les saintes femmes sont groupés au pied de la croix, abîmés dans la douleur. Ils ne peuvent rien faire pour soulager Jésus ; ils en souffrent horriblement. Jésus ne peut rien pour les consoler ; et ses propres douleurs en augmentent. Encore une peine qui peut devenir la mienne, et à laquelle je dois me résigner par amour pour Jésus...

2° Il souffre de la part de son Père. — Souffrance inconcevable, surpassant toute autre. Jésus se sent aban-

donné par son Père. Il est sur la croix, tout couvert de nos péchés : son Père se détourne de lui ! Désolations, aridités, sécheresses, ténèbres, doutes, découragements, tout cela n'est rien auprès du délaissement dont souffre Jésus ! — Que demande-t-il de moi dans de semblables circonstances ?

3e POINT. — Comment Jésus souffre-t-il ?

Pour m'en rendre compte, je me rappelle les paroles qu'il a prononcées.

1. Père, pardonnez-leur ; ils ne savent pas ce qu'ils font ! Pardon des ennemis, prière pour ceux qui le tourmentent ; bonté, patience inaltérable.

2. Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis. Au milieu de ses souffrances il n'oublie pas la charité ; il s'occupe des autres, il ouvre le ciel au larron pénitent.

3. Femme, voilà votre fils ! — Voici ta mère ! Sollicitude pour les siens, jusque dans les derniers moments de sa vie... Testament suprême qui pourvoit à la sanctification de Jean, à la consolation de Marie !

4. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Prière ; communication avec son Père. Plainte filiale, simple, douloureuse, mais résignée.

5. J'ai soif. Paroles prononcées *par obéissance,* pour accomplir les Écritures. Obéissance en tout, toujours, jusqu'à la fin. — *J'ai soif* de la gloire de mon Père et du salut des âmes.

6. Tout est consommé ! Fidélité à accomplir sa mission ; sentence suprême portée sur toute sa vie. Tout est consommé ! joies, peines, fatigues, travaux ! Un jour je prononcerai aussi cette parole. Que faire, afin de pouvoir la prononcer avec consolation ?

7. Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. Abandon complet, confiance sans bornes en son Père, pour la vie et pour la mort ; pour le temps et pour l'éternité !

Jésus a prononcé toutes ces paroles par amour pour moi, pour m'apprendre à souffrir et à mourir.

Qu'attend-il de moi ?

Colloque avec Jésus crucifié, d'après les sentiments que m'inspirera cette méditation.

QUATRIÈME SEMAINE

MÉDITATION SUR LA RÉSURRECTION
DE JÉSUS-CHRIST.

1er Prélude. — Me rappeler la descente aux limbes, la résurrection, l'apparition de Jésus à sa sainte Mère.

2e Prélude. — Me représenter les limbes, le sépulcre, la place où la Sainte Vierge s'était retirée.

3e Prélude. — Demander la grâce de m'identifier avec mon Sauveur ressuscité, heureux et glorieux ; de ressentir une vive allégresse de son bonheur et de sa gloire.

1er POINT. — Descente aux limbes.

A. Aussitôt après la mort de Jésus, son âme séparée de son corps descend aux limbes. Dès le moment où l'âme de Jésus a quitté son enveloppe mortelle, toute peine, toute souffrance a cessé pour elle. Non seulement elle voit face à face l'essence divine, ce qui avait toujours été son privilège ; mais tous les obstacles à son bonheur étant levés, elle est inondée d'un torrent de délices. Nous ne pouvons pas nous figurer ce bonheur ; il nous faudrait connaître la divinité même. Seulement nous pouvons nous rappeler tout ce qu'il y a de plus doux, de plus suave, de plus ravissant pour l'intelligence, pour l'esprit et pour le cœur, et nous dire : Tout ceci n'est pas encore une ombre de la félicité dont jouit l'âme de Jésus.

B. Ce qui rend ce bonheur plus ineffable, c'est qu'il est

une récompense : la récompense des travaux et des douleurs de la sainte humanité de Jésus. Et ce bonheur succède aux angoisses de l'agonie, à toutes les tortures endurées pendant la Passion ! J'essaierai d'entrer dans les sentiments de cette âme bienheureuse, de me réjouir avec elle et pour elle. Je me dirai qu'un bonheur semblable est aussi réservé à mon âme, si elle s'attache fidèlement à son Roi.

C. L'âme de Jésus descend dans *les limbes*. Je me figurerai ce séjour des patriarches. Ce n'est pas la prison de l'enfer ; cependant c'est un séjour triste et morne. Mais la mort du Sauveur y est connue ; toutes les âmes tressaillent d'espérance. Le voilà ! Je me rendrai compte de la joie immense produite par son apparition ; j'assisterai à cette scène de reconnaissance et d'amour. Adam et Ève, que disent-ils au Sauveur ? Puis les patriarches de la race desquels il est issu : Abraham, Isaac, Jacob ; Joseph, figure du Sauveur. Les prophètes : David, qui a chanté les souffrances et les gloires du Messie, Isaïe, Jérémie. Les martyrs de l'ancienne loi ; les Machabées. Les saintes femmes : Esther, Judith, Susanne ; enfin ceux qui ont précédé immédiatement le Sauveur ou qui l'ont même connu : sainte Anne et saint Joachim, le vieillard Siméon, les SS. Innocents et surtout Saint Joseph. Je tâcherai d'entrer dans les sentiments de chacun d'eux, de prendre part à leurs transports. Ils reçoivent la récompense de leur foi, de leur confiance dans les promesses divines, de leur fidélité à accomplir la loi. Ils félicitent Jésus, le remercient...

2e POINT. — Résurrection.

A. Le troisième jour après la mort de Jésus commence ; c'est le moment d'accomplir les prophéties. L'âme de Jésus, accompagnée du cortège des âmes délivrées, se rend au sépulcre. Je contemple avec les saints de l'ancienne loi ce corps de Jésus enveloppé dans le linceul et couché sur la pierre. Il est là, froid, livide, inanimé, mais conservant dans la mort une ineffable majesté. Je compte les plaies

dont le corps est tout déchiré, mains, pieds, poitrine ; je regarde surtout l'ouverture que la lance du soldat a faite au cœur. Dans quels sentiments les âmes d'Adam, d'Ève, de saint Joseph examinent-elles ce corps défiguré ! Chez tous quelle pitié, quelle reconnaissance, quel amour !

B. Cependant l'âme de Jésus s'unit de nouveau à son corps sacré. En un instant, tout a changé. Le corps s'est levé du sépulcre ; toutes les traces de la souffrance ont disparu. Il est debout, plein de vie, éclatant de gloire et de majesté. Je m'arrêterai à le considérer tout brillant d'une lumière douce et pure, revêtu de grâce et de force. Je regarderai surtout le visage du Sauveur, et j'y verrai cette bonté, cette amabilité qui ravissent, cette grandeur qui commande le respect, cette douceur qui provoque la confiance. — Je verrai ces cinq plaies glorieuses, surtout la plaie du cœur, source féconde d'où s'échappe un torrent de lumière. — Je me rendrai compte de l'état de ce corps, agile comme la pensée, subtil et pouvant tout traverser, tout pénétrer ; incorruptible, impassible. Que sont devenues maintenant les souffrances, les humiliations, les tortures ? Tout a disparu, il n'en reste plus que le souvenir et — la gloire. Car la glorification de ce corps, sa béatitude, sont les conséquences de ce qu'il a souffert, de ce qu'il a été l'instrument de notre Rédemption...

Un semblable bonheur attend mon corps, s'il est l'instrument du salut de mon âme par la charité — par la patience — par la mortification.

C. Je contemple l'effet produit par la Résurrection sur les âmes des saints, — admiration — joie. — Tous viennent adorer ce corps glorieux. — Tous attendent avec confiance le moment où ils ressusciteront eux-mêmes. Job répète : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je me lèverai du tombeau ; moi aussi, dans ma propre chair, je verrai Dieu, mon Sauveur ! »

Je m'unirai à ces sentiments pour me soutenir, pour m'encourager !

3e POINT. — Apparition à Marie.

A. Je me représenterai l'état de Marie pendant le temps qui a suivi la mort de Jésus. Sa tristesse ; comment elle repasse dans son âme le souvenir des scènes douloureuses auxquelles elle a assisté. Mais elle a conservé la foi, la confiance ; et quand le troisième jour approche, elle attend, sans savoir comment elles se réaliseront, l'accomplissement des prédictions de son Fils.

B. Jésus lui apparaît. Je puis me figurer que Marie entend d'abord les anges qui chantent doucement : *Regina cœli, lætare :* Reine du ciel, réjouissez-vous ! — Puis elle voit une douce lumière se répandre dans l'endroit où elle se trouve, et au sein de cette lumière paraît son Fils ! Il s'approche d'elle et la salue ; Marie se prosterne devant lui et l'adore ; il la relève et l'attire contre son cœur.

C. J'assisterai à cette entrevue de Jésus et de Marie ; je m'efforcerai d'entendre ce qu'ils se disent, de pénétrer les sentiments de leurs cœurs, pour la gloire de Dieu, pour la Rédemption du monde. Je savourerai surtout la joie qui remplit le cœur de Jésus, qui inonde le cœur de Marie. Je puis voir les patriarches, etc., prendre part à cette joie, féliciter Marie. Je puis entendre Élisabeth lui redire : *Beata quæ credidisti :* Vous êtes heureuse d'avoir cru !

Réflexions que m'inspire ce spectacle. Marie récompensée du sacrifice qu'elle a fait de Jésus. Encouragement pour moi à être généreux dans l'offrande de mes affections ; brièveté de la séparation d'avec les personnes aimées, etc.

D. Mais Jésus se retire, laissant sa sainte Mère consolée et fortifiée... Les douceurs spirituelles ne durent pas longtemps pendant notre vie ; c'est ici le temps du travail et de l'épreuve, à plus tard la récompense !

Colloques avec Jésus ressuscité, avec Marie consolée. Résolution de les suivre dans le sentier de la souffrance, afin d'avoir part à leur bonheur et à leur gloire.

MÉDITATION SUR L'APPARITION
AUX DISCIPLES A EMMAÜS.

1er Prélude. — Me rappeler l'histoire. Deux disciples se rendent à Emmaüs ; Jésus fait route avec eux et s'entretient avec eux sans se faire connaître. Arrivés au village, les disciples le forcent à accepter leur hospitalité ; Jésus se fait connaître à eux par la fraction du pain. (Luc. xxiv, 13 sqq.)

2e Prélude. — Voir le chemin de Jérusalem à Emmaüs, puis la salle du souper.

3e Prélude. — Demander la grâce de m'identifier avec Jésus heureux et glorieux, de me réjouir de sa joie, d'apprendre à vivre avec lui dans une sainte et heureuse union.

1er POINT. — Quand Jésus apparaît-il aux disciples ?

Deux disciples allaient de Jérusalem à Emmaüs. Ils parlaient de ce qui s'était passé les jours précédents, et étaient tristes.

A. A qui apparaît Jésus ressuscité ? *A ses disciples*. Jésus ne manifeste sa gloire, ne communique ses joies qu'à ses amis, à ceux qui sont vraiment ses disciples, dociles à sa voix...

B. Ils étaient *deux*. D'après la recommandation de Jésus lui-même, d'après ce qu'il avait fait, envoyant ses disciples deux à deux. Jésus aime la vie de communauté, la surveillance, l'assistance mutuelle. Il n'aime pas ceux qui se retirent à l'écart, se renferment en eux-mêmes ; ce n'est pas à ceux qui s'isolent, au détriment de la vie commune, qu'il communique ses faveurs.

C. Ils *allaient* de Jérusalem à Emmaüs. Nous sommes tous des voyageurs ; nous passons tous par le chemin de la vie présente, pour arriver à la patrie céleste. Mais il est une autre façon de marcher : la marche spirituelle, l'avancement dans

les voies de la perfection. C'est la marche que Jésus désire. C'est quand on marche ainsi, qu'on mérite d'être consolé par la manifestation de la gloire de Jésus.

D. Ils s'entretenaient de ce qui venait d'arriver : des souffrances et de la mort du Sauveur. Entretien spirituel, agréable à Jésus. La bouche parle de l'abondance du cœur, dit le proverbe. Si nous sommes pleins de Jésus, nous aimerons à parler de Jésus ; c'est alors aussi que Jésus se plaira à s'entretenir avec nous.

E. Ils étaient tristes. Non seulement ils parlaient de Jésus, mais ils aimaient Jésus ; de là leur tristesse. Pour se réjouir avec Jésus, il faut savoir compatir aux souffrances de Jésus.

F. Jésus se joint à eux ; mais ils ne le reconnaissent pas. Comme le dit l'évangéliste, « leurs yeux étaient retenus, pour qu'ils ne le reconnussent pas. » Que de fois Jésus est là sans que nous le reconnaissions ! Que de fois c'est lui qui nous ménage des occasions d'humilité, de mortification, de patience, d'obéissance, etc. Si du moins, sans le reconnaître, nous l'accueillions comme les disciples, avec charité !

2e POINT. — Comment Jésus agit-il avec ses disciples ?

La façon d'agir de Jésus dans ce mystère nous montre les principaux moyens dont notre divin Maître se sert pour nous préparer à la joie spirituelle. Il emploie tantôt l'un, tantôt l'autre, d'après les vues de son infinie bonté.

A. Il leur ouvre le cœur. Quels sont, dit-il, ces discours que vous tenez ensemble, et pourquoi êtes-vous tristes ? Notre-Seigneur compatit à nos peines ; il veut que nous épanchions nos sentiments, soit dans son propre cœur, par la prière, soit en les manifestant à ceux qu'il a choisis pour le remplacer, à nos supérieurs, à notre père spirituel.

B. Il provoque leur confiance. Comment ! lui dit Cléophas, êtes-vous donc si étranger à Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci ? — Mais

lui demanda encore : Quoi ? — Notre-Seigneur sait parfaitement, mieux que personne, et le sujet de leur conversation et l'objet de leur tristesse ; néanmoins, il veut qu'ils parlent, qu'ils se fassent connaître. Ainsi en est-il dans la vie spirituelle. — Ouverture au confesseur.

C. Ils lui disent donc ce qui s'est passé, et comment ils ont perdu courage en voyant la condamnation et la mort de Jésus. Ils n'ont pas ajouté foi au récit des femmes qui annonçaient la résurrection. Alors Jésus les *reprend et les corrige.* « O insensés dont le cœur est lent à croire ce que les prophètes ont prédit ! » — Les reproches de Jésus entrent aussi dans l'économie de sa providence paternelle à notre égard. — Nous les méritons surtout, quand nous ne voulons pas comprendre sa parole, quand notre *cœur* est lent à croire, quand nous sommes découragés. Ce reproche paraît dur, mais il était fait sur un ton paternel, sur un ton d'amitié. — Ne nous effrayons pas des reproches que Jésus nous adresse, soit par lui-même, soit par ceux qui le représentent...

D. Il les instruit et les enseigne. « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît, et qu'ainsi il entrât dans sa gloire ? » Puis, prenant la série des prophéties depuis Moïse, il leur en montre l'accomplissement. Tous ces enseignements, je les reçois également ; si j'en veux profiter, je ne me laisserai abattre par aucune contrariété, par aucune déception. N'est-ce pas d'ailleurs ce que j'ai voulu dans les exercices précédents ? N'ai-je pas demandé la souffrance avec Jésus-Christ souffrant ? avec mon Roi ? Si donc il fallait que le Christ souffrît et entrât *ainsi* dans sa gloire, il faut également que je souffre et *qu'ainsi* j'aie part à son bonheur.

3e POINT. — Comment Jésus se manifeste-t-il ?

A. Ils arrivèrent près du bourg où ils se rendaient, et Jésus feignit d'aller plus avant. Mais ils le retinrent, en disant : « Demeurez avec nous, Seigneur, car le soir est là ;

le jour commence à tomber. » Et il entra avec eux. — Jésus est venu sans avoir été invité ; il ne reste pas sans qu'on l'invite... Une première grâce est un don gratuit de la munificence divine ; il faut y correspondre, pour que Jésus continue ses faveurs.

De plus, la manifestation de Jésus est souvent attachée à la charité et à l'humilité. Les deux disciples se montrent pleins de charité pour cet étranger ; ils en seront récompensés. Si nous répétons leurs paroles, il y aura aussi pour nous un aveu d'humilité : « Il fait soir dans mon âme ; je n'ai pas assez de lumière... J'ai besoin de vous, Seigneur ; restez avec moi. »

B. Et lorsqu'ils étaient à la table, Jésus prit le pain, le bénit, le rompit et le leur donna. Leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent ; — mais aussitôt il disparut. Qui ne le comprend ? C'est là la grande manifestation de Jésus : la divine Eucharistie. C'est là qu'il nous donne sa lumière, sa force ; c'est là qu'il s'unit à nous pour nous identifier avec lui.

Assistons avec les disciples à cette consécration du pain ; voyons comme aussitôt avec la sainte communion les joies de la résurrection se répandent dans leurs cœurs ! Renouvelons notre dévotion envers cet adorable Sacrement.

Mais ne laissons point passer cette leçon. Aussitôt que les disciples le reconnaissent, Jésus disparaît ! Les joies, les consolations sont fugitives ; à peine Jésus s'est-il montré, qu'il nous échappe. Cependant il est avec nous, mais il est caché. C'est notre foi, notre confiance qui doivent conserver les effets de ses grâces sensibles.

C. Les disciples se disaient : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant, quand il nous parlait et nous expliquait les Écritures ? » Ils se lèvent, retournent à Jérusalem et annoncent aux apôtres qu'ils ont vu le Seigneur. Considérons encore ces résultats de la présence de Jésus : la ferveur, l'amour pour lui... Les disciples ne gardent pas leur joie pour eux seuls ; ils vont la communiquer à leurs frères. Nouvelle leçon de zèle et de charité !

Colloque avec Jésus, Roi de gloire, afin qu'il nous donne toujours la joie de sa présence. Nous pourrons ressentir cette joie même quand nous serons pauvres, humiliés... quand nous souffrirons pour lui !

CONTEMPLATION POUR OBTENIR L'AMOUR DIVIN.

But. — Quel doit être le résultat *final* de notre Retraite, de nos exercices spirituels ? C'est d'arriver à la béatitude du ciel, d'y aimer Dieu pendant toute l'éternité. Quel doit en être le résultat *immédiat ?* Quelle influence directrice et habituelle doivent-ils avoir sur notre vie ? Ils doivent nous faire mériter cette béatitude par le service parfait de Dieu, par l'amour généreux et constant de ce Dieu que nous espérons posséder un jour.

Notre-Seigneur est venu nous apprendre le chemin qui mène à cette béatitude, à notre fin dernière. Nous avons appris à le connaître, à l'aimer, à le suivre, à nous identifier avec lui dans une vie d'obscurité, de travaux et de souffrances. Nous avons appris de lui à vaincre nos ennemis, et nous pouvons par anticipation nous réjouir de sa victoire, gage de la nôtre. — Ce sont là déjà quelques manifestations de bonne volonté et d'amour.

Tout ce qui peut contribuer à augmenter, à developper en nous cet amour, nous facilitera l'exécution de ce que nous nous sommes proposé pendant ces exercices. Cet amour peut avoir plusieurs degrés et il peut se manifester de diverses manières : plus il sera parfait et plus ses manifestations seront nombreuses, plus aussi notre vie sera celle de Jésus et plus, par conséquent, nous aurons de facilité et de mérite à reproduire en nous le divin modèle.

Voilà pourquoi saint Ignace termine les exercices par

une contemplation dans laquelle, embrassant comme dans une vue d'ensemble tous les rapports de Dieu avec l'homme, il résume tous les motifs que nous avons d'aimer Dieu et nous suggère les meilleurs moyens de lui témoigner pratiquement l'amour le plus parfait.

1er **Prélude.** — Je me considérerai comme seul sur la terre, en présence de Dieu, notre Seigneur ; sous les yeux des anges et des saints, qui intercèdent pour moi.

2d **Prélude.** — Demander une connaissance intime des motifs que j'ai d'aimer Dieu, afin que je me consacre sans réserve au service et à l'amour de sa divine Majesté ; que je ne vive que pour le louer, l'honorer et le servir par l'amour.

Remarques préliminaires. — Les deux remarques suivantes sont de la plus haute importance pour bien faire cette méditation, qui sans elles demeurerait obscure et inefficace. Aussi est-il bon de les considérer sérieusement et de bien s'en pénétrer, pour les faire revenir dans le cours de la méditation.

1° *L'amour consiste dans la communication mutuelle des biens.*

Aimer, c'est vouloir du bien à quelqu'un. Donc celui qui aime, s'il est plus riche que l'objet de son affection, fera tout ce qu'il pourra pour lui donner le plus possible ; et l'objet aimé, s'il paie cette affection de retour, donnera aussi tout ce qu'il possède lui-même. En effet, quand deux personnes s'aiment, elles se communiquent tout ce qu'elles ont et vont jusqu'à se donner elles-mêmes, autant que cela leur est possible. De cette communication réciproque résulte nécessairement une sorte d'équilibre, d'égalité ; et ainsi se justifie le proverbe : « *Amor similes invenit aut facit :* L'amour trouve des semblables, ou bien il en fait. »

Tout ceci peut s'appliquer à l'amour divin aussi bien qu'à l'amour humain. Car Dieu, parce qu'il aimait l'homme, l'a non seulement fait semblable à lui par la grâce ;

il s'est de plus fait homme lui-même par l'Incarnation.

2° *L'amour consiste dans les œuvres bien plus que dans les paroles.*

En théorie, cette vérité est évidente ; mais dans la pratique, nous la méconnaissons aisément. Nous nous persuadons que nous aimons, quand nous éprouvons un certain sentiment de sympathie et que nous l'exprimons par nos paroles. Or, ce n'est là, si l'on peut parler ainsi, que le *costume* de l'amour ; costume que peut aussi bien revêtir l'égoïsme que l'amour véritable. Pour juger de la sincérité de l'amour, il n'y a que les œuvres. Cela est surtout vrai quand il s'agit de notre amour pour Dieu.

Ces principes posés et compris, voyons quelles sont les manifestations de l'amour de Dieu envers nous et quel doit être notre amour pour lui. Remettons-nous donc dans la position du 1er prélude, et demandons encore la grâce indiquée dans le second.

1er POINT. — Bienfaits de Dieu.

A. Dans ce premier point, je me rappellerai tout ce que Dieu, dans sa libéralité infinie, nous a *donné*. Il n'est rien que nous ne tenions de sa munificence : tout ce dont nous jouissons, vient de lui. Parcourons ces bienfaits, considérant seulement le don en lui-même. *Création.* Le monde entier, ciel, étoiles, arbres, animaux, palais de l'homme. Moi-même appelé à l'existence — corps si admirablement organisé, sens qui me mettent en rapport avec les objets extérieurs ; — âme avec ses facultés : mémoire, imagination, intelligence, volonté. *Conservation* depuis ma plus tendre enfance ; parents, éducation ; tant d'autres bienfaits dans l'ordre de la nature. Puis *sanctification.* Adoption divine par le baptême, grâce sanctifiante, grâces actuelles, moyens de salut. Il en sera ainsi pendant toute ma vie; chaque instant sera marqué par un don de Dieu, et le dernier de ces dons sera la gloire, le bonheur du ciel, où Dieu se donnera lui-même à moi pour l'éternité.

B. Puisque l'amour consiste dans les œuvres et dans

la communication des biens, si j'aime Dieu, que puis-je, que dois-je lui donner en retour ? Je n'ai rien qui ne vienne de lui, rien qui m'appartienne en propre ; mais Dieu m'a d'autre part laissé la liberté : et quand je fais usage de ses bienfaits pour lui témoigner mon amour, il est satisfait de cette marque de ma bonne volonté. Je veux donc lui promettre de *ne jamais abuser* de ses dons et de m'en servir uniquement pour sa gloire.

Mais ne puis-je pas faire davantage ? Oui, je puis, de ma libre volonté, lui *offrir* ce qu'il possède déjà comme maître souverain de toutes choses. Si je l'aime véritablement, je mettrai à sa disposition tout ce qu'il m'a accordé ; de sorte que, s'il me l'enlevait, je serais heureux, content de lui avoir permis de mettre mon amour à l'épreuve.

Je vais donc lui faire cette offrande, en lui disant du fond de mon cœur :

« *Prenez, Seigneur, et recevez toute ma liberté. ma mémoire, mon entendement, et ma volonté, tout ce que j'ai et tout ce que je possède. Vous me l'avez donné, Seigneur ; je vous le rends : tout est à vous, disposez-en selon votre bon plaisir. Donnez-moi votre amour, donnez-moi votre grâce, cela me suffit.* »

Oui, *prenez et recevez ;* c'est un don que je vous fais. *Ma liberté !* Si je dois être prisonnier, esclave, j'y consens. *Ma mémoire !* Si je dois la perdre par la maladie, par l'âge, soit ! je vous l'offre dès maintenant. *Mon entendement !* Oui, s'il entrait dans les vues de la Providence de me l'enlever, de me frapper de folie, soit encore ! *Ma volonté !* Si je devais être réduit à l'impuissance absolue, que votre nom soit béni ! *Tout ce que j'ai !* Rendez-moi pauvre, misérable ; enlevez-moi la santé et la vie, je suis prêt. — *Tout est à vous*, non seulement parce que vous en êtes le maître, mais parce que je vous le donne librement.

Donnez-moi votre grâce et votre amour ! Si par amour je vous donne tout, c'est dans l'espoir d'obtenir en retour la grâce de vous aimer toujours davantage. Cette grâce, je la demande, mais aussi elle me suffit.

2e POINT. — Présence de Dieu.

A. Dans le deuxième point et plus tard dans le troisième, je considérerai encore les bienfaits de Dieu à mon égard, mais sous un autre aspect. Dieu me donne tout, non pas comme un souverain qui, de loin en loin, envoie quelque faveur à un sujet ; mais comme un ami, qui apporte lui-même le don qu'il fait et qui continue à demeurer auprès de son ami. Dieu m'est présent partout, présent par sa puissance et sa bonté. Il est dans la terre qui me porte, dans l'air que je respire ; il est dans les plantes, dans les animaux ; il est dans les hommes, mes semblables. Partout il me voit et s'intéresse à moi ; c'est lui-même, directement, qui me donne tout. Il est en moi, par la ressemblance divine qu'il a imprimée dans mon âme ; il est en moi par sa grâce. Mais il est une autre présence de mon Dieu qui me montre bien plus son amour. Il a voulu être présent en ce monde d'une manière sensible et visible : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » Et après avoir passé trente-trois ans au milieu des hommes, le Fils de Dieu, retournant vers son Père, n'a pas voulu abandonner ceux qu'il aimait ; il est demeuré présent au milieu d'eux sous les espèces eucharistiques. Il est présent dans l'Église par sa providence, son autorité, sa vérité, son infaillibilité. « Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Et dans le ciel encore, il nous rassasiera de sa présence !

B. Que me demande donc l'amour ? Que puis-je faire pour reconnaître cette présence de mon Dieu, pour y répondre suivant mon pouvoir ? Ne dois-je pas tâcher de me souvenir de cette présence ? Ne dois-je pas, moi-même, *marcher sans cesse en la présence de Dieu ?* M'habituer à voir ce Dieu dans les créatures qui m'environnent, et tout d'abord dans les supérieurs, en qui réside son autorité ; dans les pauvres, les malheureux, qu'il s'est en quelque sorte identifiés ; dans la sainte Église, son épouse ; dans l'adorable Eucharistie surtout ! Je m'adresserai donc à mon Dieu présent partout,

par amour pour moi, et je lui exprimerai ces sentiments de mon cœur.

3e POINT — Travail de Dieu.

Ce n'est pas tout : Dieu qui nous donne tout, qui est toujours présent autour de nous et en nous, ce Dieu travaille pour nous !

A. Quand il s'agit de la Divinité, cette expression peut paraître impropre, en ce sens que, pour nous, le travail entraîne l'effort, la fatigue, et que Dieu étant tout-puissant, étant acte pur, ne connaît ni fatigue, ni effort. Cependant, à notre point de vue, ces paroles sont parfaitement justes, et il est tout à fait exact de dire que Dieu emploie continuellement pour l'homme l'activité de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté. Oui, Dieu travaille sur le minéral auquel il conserve l'existence, auquel il donne la solidité ; dans le végétal, qui, grâce à lui, se développe, porte des fleurs et des fruits. Il travaille dans l'animal, qui par lui vit, sent et se meut. Tout ce que ces créatures font pour moi, je puis dire que c'est Dieu qui le fait. Sans lui, l'air ne pourrait entretenir ma vie ; la nourriture n'aurait aucune force, les fruits aucune saveur. Sans lui la musique n'aurait point d'accords mélodieux ; le printemps, de verdure ; le soir, de brise rafraîchissante. Dieu travaille en moi ; il soutient mon corps, où il conserve et développe la vie ; il travaille dans mon âme, en permettant à mes diverses facultés d'agir, à ma mémoire de se souvenir, à mon cœur d'aimer, etc.

B. Mais que dire de cet autre travail, de ce travail véritable auquel il s'est soumis, travail accompagné de souffrance et d'abaissement, du travail de la Rédemption, du travail d'un Dieu fait homme ? Incarnation, naissance, vie cachée, vie publique, Passion, supplice de la croix, mort ! Tout cela par amour pour les hommes ! Puis le travail de la Rédemption continué dans l'Église à travers les siècles, continué par le Fils et par l'Esprit-Saint qu'il a envoyé : gouvernement de l'Église, action providentielle sur le monde,

conciles. Et pour chacun de nous, travail merveilleux de la grâce et des sacrements : Confirmation, eucharistie, pénitence, extrême-onction... Enfin dans l'éternité, Dieu travaillant à notre bonheur, nous comblant de délices, satisfaisant tous les désirs de notre cœur, tous les appétits de notre nature ; étant tout en tous pour toujours !

L'imagination s'arrête ; le cœur se sent écrasé en songeant à cet ineffable amour de Dieu pour sa créature !

C. Et moi, que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ? Comment reconnaîtrai-je le travail de Dieu ? Ah ! c'est bien ici le lieu de le dire : L'amour consiste dans les œuvres !

1) A moi de reconnaître partout et toujours cette action amoureuse de Dieu, dans la peine comme dans la joie, dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la maladie comme dans la santé.

2) A moi de travailler pour Dieu, de me dévouer pour Dieu, de souffrir pour Dieu.

3) A moi de servir Dieu avec fidélité, activité, persévérance, malgré les contradictions, les aridités, les ennuis. A moi de procurer la gloire de Dieu par les œuvres de zèle, par le bon exemple, les bons conseils ; en contribuant par la prière et l'action à la conversion des pécheurs, à l'encouragement des tièdes, à la sanctification continuelle des justes. — Dans ce point, comme dans les précédents, je m'adresserai directement à Dieu, et je lui offrirai les protestations de mon amour.

4e POINT. — Perfection De Dieu.

Jusqu'ici je n'ai considéré Dieu que dans ses rapports avec moi, et je me suis porté à l'aimer par *reconnaissance*. Je puis m'élever plus haut, et donner à mon amour le cachet du *désintéressement* le plus sublime.

A. Pour cela, je tâche, je ne dis pas de comprendre, mais de concevoir plus ou moins ce qu'est Dieu en lui-même. Tous les dons de sa munificence, toutes les œuvres de sa

puissance ne sont rien en comparaison de sa perfection infinie ! Disons nous donc, que tout ce qu'il y a de grand, de fort, de beau, *dans l'ordre physique*, n'est tel que parce que c'est un reflet de la grandeur, de la force, de la beauté de Dieu. Je puis me rappeler ce que j'ai vu de plus grand : les hautes montagnes, la mer, le firmament ; ce qu'il y a de plus fort : les ouragans, la foudre ; ce qu'il y a de plus beau : les fleurs, le soleil, de ravissants paysages. Il y a là un rayon de la perfection de Dieu ; une goutte d'eau échappée de cet océan sans rivages. — De même *dans l'ordre moral :* je vénère la sainteté ; je respecte l'équité, la justice ; j'admire la sagesse, la science ; je me sens attiré vers la bonté, la générosité, la miséricorde. Mais pourquoi y a-t-il sur la terre quelque sainteté, quelque justice, quelque sagesse, quelque bonté, sinon parce que Dieu est tout cela : parfaitement, complètement, infiniment, par essence, sans ombre, sans mélange ?

Je multiplierai, si je le veux, les comparaisons ; je me figurerai tout ce qu'il y a de plus propre à captiver mon cœur, et je dirai chaque fois : C'est un reflet du soleil de Dieu, un filet d'eau sorti des sources inépuisables de la perfection infinie.

B. Quel sentiment doit raisonnablement provoquer en moi cette perfection, cette amabilité infinie ? Que mérite-t-elle, *abstraction faite de toute considération personnelle ?* Ne mérite-t-elle pas que je l'aime uniquement, et cela de tout l'amour que mon cœur peut contenir ? Quand même donc je n'aurais rien reçu de Dieu, quand même je n'aurais rien à attendre de lui, ne serait-il pas juste de lui donner mon amour ? Sans doute, je ne puis pas renoncer au bonheur que Dieu veut me donner ; il est ma fin dernière, et je dois travailler à mériter ce bonheur. Mais je puis lui dire que je l'aime pour lui-même, que je veux l'aimer pour lui seul. Que, par conséquent, même sans récompense, je suis prêt à tout faire, à tout souffrir pour lui ; pourvu que je puisse lui montrer ainsi que je le connais, que j'apprécie son infinie

perfection ; pourvu que je puisse ajouter un faible rayon à la gloire que lui procure la création.

Nourrissons donc ces sentiments ; exprimons-les à Dieu, et renouvelons, cette fois par pur amour, l'offrande de nous-mêmes, le propos de demeurer en sa présence et la résolution de travailler constamment pour lui !

Colloque. — Outre les colloques qui trouvent naturellement leur place après chaque point, j'en puis faire un dernier qui les résume tous, et dans lequel je demanderai à Dieu, de vouloir bien me conserver dans les sentiments qui m'animent actuellement.

SECONDE

RETRAITE DE HUIT JOURS

PREMIÈRE SEMAINE

MÉDITATION FONDAMENTALE

I. Fin de l'homme.

1er **Prélude**. — Je me représente seul sur la terre entendant la voix de Dieu, qui me dit, comme autrefois à Moïse sur le Sinaï : « Je suis le Seigneur ton Dieu ; tu n'auras pas de Dieux étrangers devant moi. »

2d **Prélude.** — Je demande au Seigneur la grâce de bien me convaincre de cette vérité : que je ne suis au monde que pour lui.

1er POINT. — Quel est le but de mon existence ?

Toute chose a sa raison d'être, sans laquelle son existence est inexplicable ; tout être vivant a une fin déterminée à laquelle sont proportionnées ses forces, ses aspirations ; en un mot, toute sa nature.

A. Quelle est ma raison d'être ? — Je ne me suis pas fait moi-même. Ni mes parents, ni aucune puissance terrestre n'a pu par elle-même me donner la vie ; pas plus que je ne puis la donner à personne.

Dieu seul a été le véritable auteur de mon être. Lui seul a pu, par les lois de sa providence, assurer la formation et la conservation de mon corps ; lui seul a pu créer mon âme. J'existe : donc Dieu l'a voulu. J'existe : donc je lui appartiens et je *dépends* de lui.

Recevez, ô mon Dieu, l'hommage de votre créature ; — je vous reconnais, — je vous adore.

B. MAIS QUELLE EST MA FIN ? — Puisque Dieu m'a mis sur la terre, il doit avoir eu un but.

Ce but, je puis le connaître en me rappelant les attributs de Dieu. Dieu, infiniment puissant, n'a pu me donner l'existence sans vouloir que je demeure soumis à son souverain domaine. Infiniment saint, il doit vouloir que je me conforme aux lois qu'il a établies et qui sont la condition de la sainteté. Infiniment sage, il doit vouloir que j'entre dans les desseins de sa sagesse. Infiniment bon, il doit en tout cela chercher mon bien. Puisque la sagesse de Dieu exige que tout tende à une fin digne de lui, à sa gloire, je suis créé pour procurer cette gloire. De plus, puisque la bonté de Dieu le porte à vouloir mon bien, mon bonheur doit résulter de sa gloire. Par conséquent, si je me conforme à ces diverses intentions de mon Dieu, je serai heureux.

Me rendre heureux en procurant la gloire à Dieu, voilà donc ma fin.

Seigneur, Dieu tout-puissant, pénétrez-moi bien de ce raisonnement dont la vérité est incontestable ; mais surtout faites goûter à mon cœur les conséquences de ce principe. Votre gloire est mon bonheur. Si je ne travaille pas à votre gloire, je compromets ma félicité, je manque le but de mon existence.

2e POINT. — Comment dois-je atteindre ce but ?

Le but de mon existence résulte de mon origine même ; les moyens d'atteindre ce but seront la conséquence de l'ordre providentiel à mon égard.

A. DIEU M'A DONNÉ DES FACULTÉS ; il doit donc exiger que je fasse de ces facultés un usage convenable : *intelligence* soumise à la foi ; *imagination* contenue dans les bornes de la raison ; *mémoire* nourrie du souvenir de ses bienfaits ; *affections* du cœur dirigées vers lui et subordonnées à son bon plaisir ; *forces corporelles* employées au travail qu'il attend de moi.

B. DIEU M'A PRESCRIT DES LOIS : *loi naturelle* inscrite au

fond de mon être, — *commandements* donnés sur le Sinaï et transmis jusqu'à nous, — *autorité* de l'Église imposée à tous les fidèles, — devoirs particuliers résultant de l'obéissance *aux supérieurs légitimes*.

C. DIEU M'A PLACÉ DANS UNE SITUATION DÉTERMINÉE ; situation que les circonstances modifient, indépendamment de ma volonté. Quelles que soient ces circonstances, Dieu, dans ce moment, veut la situation où je me trouve ; il demande donc que je m'y sanctifie, soit en l'acceptant, soit en la perfectionnant, soit même en la changeant, mais toujours sans que je m'écarte des prescriptions de sa loi. Si je fais tout cela, j'honore Dieu, je le révère, je lui obéis, je suis à son service, je procure sa gloire, j'assure mon bonheur.

Quel vaste champ de considérations pratiques ! Sans m'attacher aux détails, j'examine d'une manière générale quels sont *pour moi* les devoirs principaux que Dieu m'impose et qui ressortent de ce triple ordre d'idées. Je me porte à les accepter courageusement, généreusement.

3e POINT. — Que me manque-t-il pour y parvenir ?

Nécessairement, de deux choses l'une : ou bien je rends actuellement à Dieu cette gloire que je lui dois rigoureusement, ou je ne la lui rends pas. Dans le premier cas, je suis occupé à me sauver ; dans le second, à me damner. Il serait bien déplorable que j'en fusse là maintenant... Mais, tout en servant Dieu dans les choses essentielles, je puis ne point atteindre ma fin aussi parfaitement que je le devrais. Quoi qu'il en soit, que je laisse à désirer quant à l'essentiel ou seulement quant au service convenable, les causes sont les mêmes :

A. Peut-être que je ne comprends pas suffisamment la fin pour laquelle je suis créé ; — et alors il me faut raviver ma foi par la méditation et la prière.

B. Ou bien, tout en comprenant cette fin, je n'y pense pas assez ; je me laisse trop *dissiper* par les choses extérieures ; — et alors il faut que je restreigne mes occupations, ou que

je travaille à les diriger vers ma fin en y introduisant le souvenir de Dieu.

C. Ou bien, comprenant et me rappelant mon devoir, je ne l'accomplis pas, par négligence, — par faiblesse, — par lâcheté ; — dans ce cas, c'est le *courage* qu'il faut remonter, en considérant la nécessité, l'utilité, la convenance de ce service de Dieu ; en me persuadant bien que, malgré ma misère, je puis tout en Celui qui me fortifie, et qui, par là même qu'il exige, donne les moyens de satisfaire à ses exigences. — Quelle est pour moi la cause de mes défections ?

Colloque. — Protester devant Dieu de notre bonne volonté ; lui demander de diriger toute notre retraite vers cette fin de notre existence : son service, et par là même notre bonheur.

II. Fin des créatures.

1er Prélude. — Je me rappelle saint Ignace jetant, au milieu d'une belle nuit d'été, ses regards vers le firmament, et s'écriant : « Que la terre me paraît vile, quand je regarde le ciel ! »

2d Prélude. — Je demande à Dieu de me faire comprendre comment je dois me servir des créatures pour arriver à ma fin dernière.

1er POINT. — Les créatures, doivent m'aider à atteindre ma fin.

Ce principe général est évident. Car, d'une part, je dois servir Dieu et me sauver : Dieu le veut et l'exige ; d'autre part, Dieu m'a mis au milieu des créatures, et sa providence gouverne toutes choses, les produit ou du moins les tolère. Il faut donc que j'en puisse faire usage d'une manière quelconque pour son service.

Ce principe s'applique à toutes les créatures, excepté au

péché en lui-même. Le péché en lui-même est l'opposé de ma fin dernière ; quand je veux le péché, je veux ma perte. Mais, même quand j'ai eu le malheur de le commettre et que j'en porte les conséquences, Dieu est si bon que ces conséquences peuvent à leur tour devenir pour moi des moyens de sanctification, par les souffrances, l'humiliation, les luttes que je suis forcé de subir. Je puis tirer de là une conséquence immédiate : c'est que je ne dois jamais me plaindre, ni m'attrister, ni m'effrayer du genre de créatures dont je suis entouré. Agréables ou désagréables, elles peuvent toutes m'être utiles, pourvu que j'en fasse bon usage. Joies et peines, consolations et sécheresses, lumières et obscurités, tentations et élans de ferveur, tout cela — aussi bien que les personnes avec lesquelles je vis ; aussi bien que ma position de santé, de fortune ; aussi bien que ma vocation et les charges qui en résultent, — doit m'aider à procurer la gloire de Dieu.

Coup d'œil jeté sur l'état où je me trouve, sur les avantages dont je jouis, sur les épreuves qui m'accablent, sur mon entourage et mes relations...

Acte de foi vive sur la nécessité d'en tirer parti pour mon salut.

2e POINT. — Les créatures peuvent me détourner de ma fin.

Les créatures sont des *moyens*, c'est-à-dire qu'elles tiennent le milieu entre Dieu et nous.

Nous devons passer par elles pour arriver à Dieu. Mais par là même qu'elles sont un passage et qu'elles ne sont qu'un passage, nous pouvons, à cause d'elles, ne point parvenir à notre fin. En effet, notre propre nature, les créatures elles-mêmes, et enfin le démon, peuvent être cause pour nous d'une funeste déviation ou d'un lamentable arrêt.

A. Notre nature repousse tout ce qui est pénible ; elle cherche ses aises ; elle a peur de la lutte ; elle est mobile et inconstante. Elle nous fait fuir les créatures, quand elles ne

nous plaisent pas ; elle nous fait reculer devant le devoir — et ainsi, au lieu d'aller vers Dieu, nous n'avançons pas. Ne l'ai-je pas éprouvé ?

B. Les créatures elles-mêmes peuvent par le charme qu'elles possèdent, par l'attraction qu'elles exercent, par la domination qu'elles prennent sur nous, faire que nous nous reposions en elles, sans tendre au delà. Les créatures purement matérielles : les richesses, la considération, les plaisirs, peuvent si bien enchaîner notre volonté qu'elles nous mettent en opposition avec la loi de Dieu ; que, pour les obtenir ou les conserver, nous sacrifiions notre devoir et notre conscience. — Enfin, les créatures intelligentes et libres peuvent être méchantes et perverses ; elles peuvent volontairement travailler à notre ruine, et, si nous les suivons, nous entraîner à notre perte.

C. Le démon profite et de notre nature et des créatures qui nous environnent. Il exagère les difficultés qui nous font reculer, renforce pour ainsi dire la puissance séductrice des objets qui doivent nous captiver et resserre toujours davantage les liens qui entravent notre liberté.

Mais surtout, en corrompant par ses ruses et ses inspirations perfides ce qui est bon en soi-même, il fait aboutir à notre ruine ce qui devrait servir à notre avantage spirituel. D'autres fois il nous porte vers les créatures sous le prétexte du bien, et il se sert d'elles pour nous égarer. Parfois il se contente de jeter, à l'occasion des créatures, le trouble dans notre âme, et il nous empêche ainsi de servir Notre-Seigneur dans le calme et la dilatation du cœur. — Qu'est-ce que mon expérience m'a appris de cette action des créatures, entraves à mon salut et à ma perfection ?

3e POINT. — Quelles doivent être mes dispositions ?

Ces réflexions seraient peut-être de nature à m'effrayer. Elles me feraient voir le monde comme un vaste labyrinthe où il est impossible de trouver la route qui mène à Dieu. —

Il n'en doit pas être ainsi. Dieu nous donne les créatures comme *moyens*, et non pas comme *obstacles ;* il s'agit donc de tirer *toujours* des créatures parti et profit, et de ne jamais permettre qu'elles nous nuisent. Voici donc ce qu'il faut faire dans ce but, et quelles doivent être nos dispositions à cet égard.

A. En général, tâcher toujours de nous élever jusqu'à Dieu sans nous arrêter à la créature. C'est ce que faisaient continuellement les saints : saint Augustin, saint François d'Assise, saint Ignace, saint François de Sales...

B. Quand la volonté de Dieu est manifeste dans l'envoi d'une créature désagréable, d'un devoir pénible, l'accepter avec générosité, ou tout au moins avec résignation.

C. Quand Dieu nous accorde les créatures qui nous plaisent, qui nous sont utiles, lui en témoigner notre reconnaissance, et nous servir de ses dons avec lui et pour lui.

D. Quand nous-mêmes nous devons choisir quelque créature, avoir soin de purifier au préalable notre intention, en suivant les règles de la prudence chrétienne...

E. User avec modération des créatures qui nous sont bonnes et utiles... Nous priver même quelquefois des agréments qu'elles nous procurent, afin de plaire à Dieu par la mortification...

F. Être toujours prêts à faire le sacrifice d'une créature quelconque, lorsque le devoir l'exigerait ou que la volonté divine à cet égard nous serait clairement connue...

Demandons-nous si c'est ainsi que nous avons compris l'usage des créatures, et déterminons ce qu'il faudra changer aux dispositions où nous étions jusqu'ici.

Colloque dans lequel nous implorerons la grâce de profiter de toutes les circonstances de la vie pour nous rapprocher de Dieu, et de comprendre si bien la destinée des choses terrestres, qu'elles nous servent comme d'échelons pour monter vers le ciel.

III. Condition nécessaire pour atteindre notre fin.

1er Prélude. — Entendre Dieu qui me dit : « J'ai placé devant toi le feu et l'eau ; tu étendras la main vers ce que tu voudras. » (Cfr. Eccli. xv, 17.)

2d Prélude. — Demander à Dieu une sainte liberté, qui me permette d'aller vers lui malgré toutes les difficultés et tous les obstacles.

1er POINT. — La condition requise est l'Indifférence.

De ce que Dieu nous impose de tendre à notre fin et d'y arriver par le moyen des créatures ; de ce que ces créatures peuvent être pour nous des obstacles, il suit nécessairement que notre volonté reste libre dans l'usage que nous faisons des créatures. Sans cela, nous n'aurions pas de responsabilité. Aussi Dieu nous a-t-il donné cette liberté, et il peut nous dire comme Moïse disait en son nom au peuple élu : « Considérez que j'ai mis en votre présence la vie et le bien, et à l'opposite la mort et le mal. » (Deut. xxx, 15.)

Cette liberté indispensable, nous devons la conserver ; mais comment ? Évidemment en nous maintenant dans une disposition telle que nous soyons toujours prêts à faire ce que Dieu veut, à laisser ce qu'il défend. Or, cette disposition ne peut se nommer autrement que *l'indifférence*. Il suffit d'y réfléchir un instant pour en comprendre toute l'utilité ; mais pour ne pas nous tromper, remarquons :

A. Qu'il y a une indifférence *théorique* et une indifférence *pratique*. — La première consiste à porter la même *appréciation* sur deux choses contraires ; la seconde à être également disposé à embrasser l'une ou l'autre. Il ne peut s'agir de la première, car c'est précisément l'appréciation différente que nous faisons des créatures qui doit nous porter à les chercher ou à les éviter.

B. Que l'indifférence pratique peut être *affective* ou *effec-*

tive, — suivant que nous n'avons pas plus d'affection pour un objet que pour l'autre ; ou que, malgré des *affections* contraires, nous sommes *effectivement* disposés à prendre l'un ou l'autre. La première n'est ni requise ni même toujours possible ; la seconde est possible et nécessaire.

C. Que l'indifférence peut être *active* ou *passive*. — Dans l'indifférence *passive* l'homme est seulement prêt à *subir* tout ce qui lui arrivera ; dans l'indifférence *active*, il est prêt à tout *faire*.

Cette dernière est la seule parfaite et véritable.

J'examinerai donc, en appliquant ces notions aux créatures, aux vicissitudes de la vie, etc., si je comprends bien cette indifférence et jusqu'à quel point je la possède.

2e POINT. — Difficulté de réaliser cette condition.

Dès que nous considérons sérieusement cette indifférence, et que nous nous posons les cas pratiques où nous pouvons juger si nous la possédons, nous en voyons la grande difficulté. Mais comme d'autre part nous comprenons l'immense avantage que nous aurions à la posséder, il faut analyser la difficulté elle-même, afin de la surmonter avec la grâce de Dieu. Laissant de côté les causes extérieures variables, et l'action du démon, nous trouvons l'origine de cette difficulté :

A. Dans notre nature, surtout dans notre imagination et notre sensibilité.

Notre *imagination* grossit toujours les avantages de ce qui nous plaît au premier abord et les inconvénients de ce qui nous déplaît. Les mots « indispensable — impossible » sont ceux qu'elle nous suggère immédiatement... C'est elle encore qui exagère les conséquences des sacrifices que la raison ou la foi nous demandent...

Notre *sensibilité* se laisse émouvoir soit par la réalité des choses, soit par l'imagination ; et alors notre volonté, au lieu de rester indifférente, se précipite ou recule pour nous procurer le plaisir, pour nous éviter la peine. D'ordinaire on se désabuse après coup, mais trop tard.

Que de fois cela ne nous est-il pas arrivé !

B. DANS NOS HABITUDES. L'habitude est une seconde nature, et en toutes choses elle exerce un empire qu'on peut appeler despotique. Sa domination nous fait même tomber dans la routine, dans la manie, dans le ridicule. Avec des habitudes invétérées, le moindre changement est odieux. Comment donc être indifférent ?

C. DANS NOTRE POSITION. C'est ici une difficulté spéciale, qui n'existe pas pour tout le monde ; elle est propre à ceux dont la position relativement indépendante laisse le plus souvent la liberté exempte de contrainte. On décide ordinairement les choses comme on l'entend ; on fait ce qu'on veut ; on laisse ce que l'on n'aime pas. La volonté n'apprend pas à se ployer sous l'autorité, elle n'a pas la souplesse nécessaire ; à force de juger par soi-même, on finit par se regarder comme à peu près infaillible.

Si j'ai tant de difficulté à me rendre indifférent, quelle en est pour moi la cause ?

3e POINT. — Moyens d'y réussir.

Les difficultés mêmes nous indiquent les moyens de parvenir à l'indifférence. En dehors de la prière et des sacrements, moyens universels, voici les principaux sur lesquels peut se porter notre choix.

A. Réprimer notre imagination et ne jamais lui accorder de longues rêveries, où elle puisse forger des fantômes. L'arrêter court et ne point agir quand elle est surexcitée.

B. Ne jamais prendre de décision quand la sensibilité est violemment émue. Attendre que nous soyons rentrés dans le calme, et alors, si les circonstances le permettent, choisir de préférence ce qui nous coûte le plus.

C. Combattre la routine, même dans les choses indifférentes ou louables. Tout en conservant un règlement général fixe, en faire parfois varier les détails. Être toujours prêt à faire céder les habitudes devant un motif d'obéissance, de charité, ou même de convenance.

D. Éviter l'indépendance dans la manière d'agir. Chercher autant que possible à nous laisser diriger. Être heureux quand l'obéissance nous impose quelque devoir qui nous contrarie, et profiter immédiatement de l'occasion pour réveiller en nous le grand principe de l'indifférence.

E. Mortifier notre volonté et nous refuser de temps en temps les satisfactions auxquelles nous tenons le plus ; faire ce qui nous effraie davantage, afin d'être toujours prêts à tout, quand Dieu le demandera.

Prenons quelques résolutions pratiques, peu nombreuses, mais bien déterminées et adaptées à notre position.

Colloque pour demander à Notre-Seigneur la grâce de faire toujours *tout* ce qu'il désire, et d'éviter *tout* ce qui lui déplaît, quoiqu'il puisse nous en coûter.

IV. Fin des religieux.

1er Prélude. — Il me semble entendre résonner au fond de mon cœur cette parole de l'Imitation : « Pourquoi êtes-vous venu ici et pourquoi avez-vous quitté le siècle ? N'est-ce pas afin de vivre pour Dieu et de devenir un homme spirituel ? » (Imit. I, 25.)

2d Prélude. — Je prie Dieu de me faire apprécier la sublimité de ma vocation et de m'en faire aimer les devoirs.

Matière de la méditation. Appliquer spécialement aux religieux les principes contenus dans la méditation fondamentale.

1er POINT. — But de la vie religieuse.

A. La vie religieuse doit avoir sa raison d'être, comme la vie humaine en général. Elle entre dans la constitution de l'Église établie par Notre-Seigneur ; elle est fondée sur les conseils évangéliques. C'est Jésus-Christ lui-même

qui a dit : « Si vous voulez être *parfait*, allez, vendez ce que vous avez... Et puis venez, suivez-moi. » Il a dit encore : « Celui qui aura abandonné pour moi son père, sa mère, etc... recevra le centuple et possédera la vie éternelle. » A ses apôtres, il a fait cette promesse : « Vous qui avez tout quitté et qui m'avez suivi, vous serez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël. »

La fin de la vie religieuse est donc de nous rendre parfaits dans le service de Dieu, dans l'imitation de Jésus-Christ, et d'assurer ainsi à notre fidélité une récompense abondante, une gloire immense pour l'éternité... Dieu m'a fait la grâce de m'appeler à cette vie. Quelle faveur ! Comment l'ai-je méritée ? Quelle reconnaissance ne dois-je point lui témoigner ?

B. Mais cette vie m'impose des obligations spéciales. Ma manière de rendre gloire à Dieu, d'assurer mon propre bonheur, n'est pas celle qui est commune à tous les hommes. Mes vœux, mes règles, les obligations de mon emploi, les ordres de mes supérieurs, voilà les moyens qui me sont propres et dont je dois faire usage. Ce ne sont pas des charges, mais des grâces ; ce sont les heureuses et nécessaires conséquences de ma vocation à la vie parfaite ; mais en même temps ce sont des gages assurés de ma prédestination et de mon salut. Est-ce ainsi que je les comprends et que je les apprécie ?

C. La conclusion de ce qui précède, c'est la nécessité pour moi de m'entretenir continuellement dans l'esprit de ma vocation, de ne point la perdre de vue, de profiter de toutes les ressources que ma vocation me fournit, afin de travailler à me perfectionner dans mon saint état. Préparer dans ce sens ma conduite à l'avenir, ce doit être tout spécialement ma sollicitude pendant cette retraite.

2e POINT. — Usage des créatures pour les religieux.

A. Chez les religieux, de même que chez tous les chrétiens, les créatures doivent servir de moyen pour atteindre la fin. Mais il y a cette différence que, pour échapper à l'empire

funeste des créatures, les religieux ont fait le sacrifice de celles qui pouvaient les captiver davantage. L'usage des créatures est donc chez eux plus restreint et plus déterminé, et c'est là un des grands avantages de leur sainte vocation. Est-ce que je me rends bien compte de cet avantage ?

B. Quels sont donc les sacrifices que les religieux doivent faire ?

a) Sacrifice de la *richesse*, ou, pour mieux dire, sacrifice de *toute libre possession des biens temporels*, par la pauvreté.

b) Sacrifice des *jouissances* et des *affections charnelles*, par la chasteté.

c) Sacrifice de l'*indépendance* personnelle, par l'obéissance.

Plus ce triple sacrifice sera complet et constant, c'est-à-dire plus les religieux seront affranchis de la domination des créatures, plus aussi ils rendront gloire à Dieu et accumuleront pour eux-mêmes des mérites... Où en est mon sacrifice et combien suis-je disposé à le rendre complet ?

C. En dehors de cette immolation faite par les vœux, les religieux doivent et peuvent se servir de toutes les créatures pour s'élever vers Dieu, et plus spécialement pour s'unir à Notre Seigneur Jésus-Christ, en marchant sur ses traces. A eux donc de mettre à profit tout ce que leur envoie la Providence : les consolations, pour se montrer plus dévoués à la divine Majesté, plus généreux et plus fidèles ; les épreuves et les peines, pour embrasser avec générosité et amour la croix du Sauveur. Ils doivent se réjouir quand Dieu leur envoie des épreuves, puisqu'elles leur rendent plus aisée la fin de leur vocation, la perfection par l'imitation de leur divin Maître. Quand ils sauront envisager ainsi tous les devoirs et toutes les vicissitudes de leur vie, rien ne pourra leur ravir la paix, et ils auront, même sur cette terre, le centuple promis par l'Évangile.

3e POINT. — Indifférence des religieux.

A. Quelle doit donc être l'indifférence des religieux ? Plus leur vie est parfaite et plus leurs obligations sont sublimes, plus aussi ils doivent être affranchis de la domination des créatures et plus leur indifférence doit être réelle, pratique, effective, active. Non seulement il convient que leur âme soit en équilibre, prête à s'incliner du côté où il plaira à Dieu de l'attirer, mais il est bon qu'elle se porte d'elle-même vers tout ce qui peut la rendre plus agréable à Dieu, quelque répugnance qu'elle puisse y trouver naturellement.

C'est pour cela que l'auteur de l'Imitation et saint Ignace conseillent au religieux de « se retirer avec violence de toutes les choses vers lesquelles la nature corrompue nous porte, et de travailler avec plus d'ardeur à acquérir le bien dont nous avons besoin. » (Imit. I, 25.)

B. Les religieux ont donc également à combattre pour parvenir à cette indifférence. Ils doivent, dans leur vocation, refréner l'imagination et dominer la sensibilité, rompre la routine et ne point se laisser aller à une funeste indépendance.

Cela leur est d'autant plus aisé que la règle et l'obéissance sont toujours là pour les préserver ; néanmoins s'ils n'y prennent pas garde, et s'ils n'acceptent point en esprit de foi les contrariétés qui résultent de leur état, ils peuvent en venir également à ruiner en eux l'indifférence et par là même à compromettre leur vocation.

C. Si nous ne trouvons pas encore en nous cette complète indifférence, nous ne devons pas nous laisser abattre. La vie religieuse n'est pas la perfection acquise, mais *la tendance à l'acquérir.* Dieu connaît nos faiblesses et il y compatit ; il voit notre bonne volonté et il l'encourage ; il apprécie nos efforts, et il les récompensera.

Colloque pour remercier Dieu de sa générosité à mon égard, lui demander pardon de mes infidélités, et implorer

son secours, afin de mieux répondre à l'avenir à tous ses desseins sur moi.

MÉDITATION SUR LE PÉCHÉ MORTEL (EN GÉNÉRAL).

1er Prélude. — Se représenter Caïn s'écriant après le meurtre d'Abel : « Mon péché est trop grand pour qu'il me soit pardonné. »

2d Prélude. — Demander la grâce de bien sonder la profondeur de l'abîme où précipite le péché mortel, afin d'en concevoir une haine irréconciliable.

Pour comprendre la malice du péché mortel, rappelons-nous ce qu'il *méprise*, ce qu'il *cherche*, ce qu'il *mérite*.

1er POINT. — Que méprise le péché mortel ?

A. IL MÉPRISE DIEU. — Le péché mortel est une transgression grave de la loi divine ; transgression qui nous détourne de Dieu, notre fin dernière.

Donc, lorsque l'homme commet un péché mortel, il ne tient pas compte de Dieu, de ses droits, de ses attributs. Il oublie et méprise, au moins par ses actes, la puissance infinie de Dieu, qui doit commander à tout l'univers, la sainteté de Dieu, qui ne souffre aucune prévarication, la sagesse de Dieu, qui veut que tout demeure dans l'ordre, la bonté de Dieu qui mérite la reconnaissance de ses créatures. C'est à ce Dieu que le pécheur déclare qu'il ne veut pas lui obéir ! *Non serviam !*

B. IL MÉPRISE LA LOI DE DIEU. — Cette loi, c'est l'ordre établi dans l'univers : ordre par lequel toutes les choses qui existent, doivent être subordonnées les unes aux autres, d'après leur importance relative : le plaisir au devoir, le temps à l'éternité, notre corps à notre âme, notre âme à Dieu.

Le péché mortel renverse tout cela. Autant qu'il le peut, il bouleverse l'univers. Qu'elle est donc grande la malice du péché mortel !

C. Il méprise la providence de dieu. — Cette providence par laquelle Dieu avait promis à l'homme innocent le bonheur, comme récompense de sa fidélité ; par laquelle, lorsque l'homme fut tombé, Dieu le frappa des plus terribles châtiments, afin de lui faire comprendre la grandeur de sa faute ; cette providence par laquelle Dieu a décrété la rédemption de l'homme, afin que l'homme puisse de nouveau atteindre son éternelle félicité : cette admirable providence, le péché mortel la rend inutile. Il précipite l'homme vers le malheur, malgré tout ce que Dieu a fait pour le sauver.

D. Enfin plus spécialement, le péché mortel méprise l'œuvre de la Rédemption. — L'Incarnation, les enseignements, les travaux, les souffrances, la mort, le sang de Jésus-Christ, l'Église, la grâce, les sacrements, tout cela est méconnu, frappé de stérilité. Comment, si l'on réfléchissait à cette malice, pourrait-on seulement hésiter un instant, quand il s'agit de commettre le péché mortel ?

2e POINT. — Que cherche le péché mortel ?

Ce qu'il y a de plus vil, de plus faux, de plus insensé.

A. Quel qu'il soit, le péché mortel nous fait abandonner Dieu pour chercher la créature. Les péchés qui ne contiennent qu'une pure révolte contre Dieu sans nous procurer aucun plaisir, font que nous nous mettons nous-mêmes à la place de la souveraine Majesté ; ceux que l'orgueil nous fait commettre, nous présentent les satisfactions de l'amour-propre comme le souverain bien ; les péchés de sensualité, d'avarice, etc., nous portent vers une créature quelconque et nous y attachent comme à notre fin dernière, Or, que sommes-nous ? Que sont toutes les créatures ? Néant, corruption, vanité.

B. Mais pourquoi le faisons-nous ? Parce que nous croyons trouver là notre bonheur.

Quelle folie ! alors que nous savons que rien d'imparfait, d'inconstant, de périssable, ne peut nous rendre heureux ; alors que notre propre expérience nous a appris toute l'amertume qui reste après qu'on a goûte les plaisirs défendus.

C. Et cependant nous le faisons ; comme si seuls nous devions échapper à la loi commune ; comme si les oracles divins n'avaient pas été prononcés pour nous ; comme si nous avions le pouvoir de détourner, après les avoir provoquées, les foudres de la justice divine. N'est-ce point insensé ?

3e POINT. — Que mérite le péché mortel ?

Les enseignements de Dieu et de l'Église, l'histoire de l'humanité me l'apprennent.

A. Il mérite LA HAINE DE DIEU. — L'Écriture sainte est remplie des anathèmes que Dieu lance contre le péché. Se savoir sous le coup de ces anathèmes, haï de Dieu, lequel seul peut nous rendre heureux, quelle situation !

B. Il entraîne LA MORT DE NOTRE AME. — Dans l'état de péché mortel, l'âme ne peut plus rien pour le salut, et tous ses mérites antérieurs sont perdus. — Cent ans de prières, de mortifications, de bonnes œuvres, de souffrances, anéantis par un seul péché mortel !

C. Il mérite, MÊME DANS LE TEMPS, LES CHATIMENTS LES PLUS ÉPOUVANTABLES. — Point d'exemple plus frappant que celui de la race humaine, vouée à la souffrance et à la mort par la faute de nos premiers parents ! Toutes les calamités qui ont affligé et continuent d'affliger l'humanité sont la conséquence de ce péché mortel.

D. Il mérite LA DAMNATION ÉTERNELLE. — Dieu, infiniment bon, infiniment miséricordieux, condamne à l'enfer l'homme qui meurt en péché mortel, n'en eût-il commis qu'un seul ! Perdu pour toujours, malheureux pour l'éternité, à cause d'un seul péché !

E. Enfin, pour nous faire comprendre ce que mérite le

péché mortel, la seconde Personne de la sainte Trinité s'est faite homme, a pris nos misères, s'est livré aux tortures et à la mort !

Regardons Jésus crucifié, et réfléchissons ! Un Dieu humilié, — torturé, — mourant, — parce qu'il a pris sur lui, non la malice. mais la *dette* du péché, *chirographum delicti !* (Cf. Coloss. II, 14.)

Colloque. — Sentiments d'horreur, de haine pour le péché et aussi de confiance, de reconnaissance, d'amour pour Dieu qui nous a préservés, — reçus en grâce, — ou qui est encore prêt à le faire !

MÉDITATION SUR NOS PROPRES PÉCHÉS.

1er Prélude. — Me rappeler la honte et la terreur d'Adam après sa chute. Il s'enfuit et se cache. Dieu l'appelle: « Adam, où est-tu ? » Il me semble entendre la même question.

2d Prélude. — Prier Dieu de m'éclairer sur mon état et de me donner les sentiments que je dois avoir au souvenir de mes péchés.

1er POINT. — Quels sont mes péchés ?

A. Je puis les partager en deux classes : mes péchés passés et mes péchés présents.

J'appelle péchés passés, ceux qui ont précédé ma conversion ou ma vocation à la vie religieuse, ou mon sacerdoce, ou ma dernière bonne retraite.

Mes péchés présents sont ceux que je commets encore maintenant, ceux dont je dois m'accuser dans mes confessions ordinaires.

B. Je me rappelle donc d'une façon générale les péchés

de ma vie. Hélas ! combien de fois j'ai offensé Dieu dans mon enfance, dans ma jeunesse, même quand j'avais la plénitude de ma raison et la connaissance de mes devoirs ! Combien de fois je suis tombé par négligence, par faiblesse, par entraînement, par amour du plaisir, par orgueil, peut-être par malice ! — Quelle a été la gravité de ces fautes ? Et si, grâce à Dieu, je n'ai jamais commis de fautes mortelles, ou si elles ont été peu nombreuses, à quoi cela tient-il ? Est-ce à moi-même ? N'est-ce pas aux circonstances, à mon entourage, à une sollicitude spéciale de la Providence ? Si j'avais été abandonné à moi-même, aux tendances de ma nature, quelle eût été ma vie ?

C. Quelle est-elle maintenant ? Quand je la compare à ces années que je déplore ? Ne reste-t-il plus rien de ce triste passé ? J'entends *rien de volontaire*, rien qui dépende de moi. N'y a-t-il plus de chutes, moins nombreuses peut-être, mais graves encore ? Ou bien, si les fautes graves ont disparu, est-ce qu'elles ne sont pas remplacées par une foule de fautes moins sérieuses, mais cependant volontaires ? L'orgueil, la sensualité, la sensibilité, la paresse, ne cherchent-ils pas leur aliment dans mille petites choses que je sais déplaire à Dieu, et que néanmoins je poursuis pour me satisfaire ?

Ou bien, tout en me surveillant davantage, est-ce que je ne recule pas continuellement devant les difficultés qui se présentent, devant les sacrifices ? De là, que de négligences, que de transgressions, que d'occasions de vertu méconnues et rendues stériles ! Demandons-nous bien où nous en sommes.

2e POINT. — Quelle est la malice de mes péchés ?

Quel que soit mon état actuel ; que j'aie encore le malheur d'offenser Dieu gravement ou seulement celui de ne pas répondre en matière moins grave à ce qu'il a le droit d'exiger de moi, je ne pourrai jamais apprécier suffisamment la malice de cette conduite. Sans doute, je ne dois

pas m'exagérer la portée de mes fautes, me croire voué au malheur éternel pour des infidélités qui ne me rendent pas l'ennemi de Dieu ; mais ces infidélités sont-elles excusables, quand je considère :

A. Les bienfaits dont Dieu m'a comblé. Quelle sollicitude à mon égard ! Quel soin pour me préserver du mal ! Quelle patience à me supporter et à m'attendre ! Quelle miséricorde à me pardonner si souvent — malgré tant de promesses violées ! Quelle abondance de moyens de salut : lumières de l'intelligence, inspirations du cœur ; action extérieure des événements, des circonstances, des conseils ; fruits des sacrements, de la confession, de l'Eucharistie ; instructions, lectures, etc., etc. Tout cela m'est donné continuellement, de préférence à tant d'autres qui en eussent mieux profité. Et moi, qu'en ai-je fait ? Combien je suis donc ingrat !

B. La connaissance que j'ai de mes fautes. Je ne puis pas me rejeter sur mon ignorance, dire que je ne sais pas ce que je fais. Mieux que mille autres, je connais Dieu ; j'ai médité ses attributs ; j'ai étudié la doctrine et les exemples de Jésus-Christ ; j'ai devant moi la conduite des saints. Quand je tombe, c'est parce que je le veux, parce que je cherche à me faire illusion, parce que je ferme les yeux à la lumière.

C. Les conséquences de ces fautes. Tout au moins, elles ont pour résultat de m'arrêter dans le chemin de la perfection, de diminuer mon bonheur et ma gloire dans l'éternité. Mais n'ont-elles pas souvent d'autres conséquences ?

Est-ce qu'elles ne m'empêchent pas de faire aux autres, à mes frères, à mes subordonnés, le bien dont je serais capable ? Au lieu de leur faire du bien, est-ce que je ne leur fais pas du mal, — en diminuant leur estime pour la piété, — en autorisant leurs propres lâchetés, — en leur donnant le mauvais exemple ? Est-ce là le résultat que devrait avoir ma conduite ?

Regret et repentir.

3e POINT. — Où me conduisent mes péchés ?

Mes péchés peuvent me conduire au malheur éternel ; d'un autre côté, ils doivent (chose étrange et cependant vraie) contribuer à mon bonheur et à ma gloire.

A. Ils peuvent me conduire à mon malheur éternel. — Cela est évident, si je persévère à commettre le péché mortel, si je ne prends pas les mesures nécessaires pour l'éviter. — Si je ne suis pas dans l'enfer, à qui dois-je l'attribuer ?

Mais en supposant que j'aie rompu avec le péché mortel, le danger n'est point passé, tant que je vis sur la terre. — *a*) Si je néglige les fautes légères, je puis retomber dans les fautes graves et périr. *b*) Si je ne combats point ma nature, elle peut m'entraîner dans l'abîme. *c)* Si je fais continuellement des retours sur le passé, si je m'en inquiète malgré les ordres de mes supérieurs et de mes confesseurs, je puis me laisser aller au découragement, au désespoir et me perdre. Donc vigilance et obéissance...

B. Mais si je sais profiter de mes fautes, je puis m'en servir pour *augmenter ma gloire et mon bonheur. — a)* Le souvenir de mes péchés passés me rendra prudent à l'avenir... *b)* La pensée de la miséricorde de Dieu me remplira de reconnaissance, de confiance et de générosité dans son service... *c)* La pensée que je dois réparer et compenser, m'inspirera le zèle, la charité pour les autres... *d)* Le regret du temps perdu me portera à mieux employer celui qui me reste...

C. Il n'est pas jusqu'à *mes fautes présentes* qui ne puissent contribuer au *même résultat.* — Ces fautes seront, grâce à mes efforts, légères et rares, mais il y en aura toujours. J'aurai donc toujours de quoi m'humilier devant Dieu, de quoi me porter à la mortification ; je devrai continuellement recourir à la bonté infinie ; je devrai subir devant mes frères la confusion de mes faiblesses. De là humilité, et par conséquent sécurité.

Colloque avec Notre-Seigneur crucifié, dans lequel je lui demanderai le pardon de mes fautes, la confiance dans sa bonté, le courage d'y répondre par ma fidélité.

MÉDITATION SUR LE PÉCHÉ VÉNIEL.

1er Prélude. — Me représenter un homme vivant et bien constitué, mais couvert de pustules et de taches hideuses.

2d Prélude. — Demander à Dieu qu'il me donne une horreur salutaire des péchés véniels que j'ai l'habitude de commettre, afin que je parvienne, sinon à les extirper, du moins à en diminuer notablement le nombre et la griéveté.

N.-B. — Il ne s'agit pas dans cette méditation des fautes vénielles involontaires ou presque indélibérées, mais de celles que nous commettons en le sachant et que nous pourrions éviter avec un peu d'attention ou de courage.

1er POINT. — Qu'est-ce que le péché véniel pour Dieu ?

A. Un objet d'aversion et d'horreur. — Certes, le péché véniel ne répugne pas à la sainteté de Dieu comme le péché mortel, puisque Dieu continue d'aimer l'homme en qui ce péché se trouve ; mais il n'en est pas moins complètement incompatible avec la perfection divine. Le moindre péché véniel eût empêché la Sainte Vierge d'être l'objet des complaisances de Dieu ; le moindre péché véniel, s'il était possible, chasserait, au moins momentanément, les anges du ciel.

Le péché véniel est un si grand mal que, au témoignage de tous les saints, il ne serait pas permis d'en commettre un seul pour sauver de l'enfer tous les démons et tous les damnés, pour assurer le salut de tous les hommes.

B. Une cause de tristesse et de souffrance. — Notre-Seigneur est venu expier nos péchés ; non seulement les

péchés graves, mais les fautes vénielles. Et s'il a été crucifié, s'il est mort pour expier les premiers, nous pouvons dire que les autres ont eu leur part dans sa passion, dans son agonie au jardin des Oliviers, dans la flagellation et le couronnement d'épines. Il a été accablé de douleur, lorsqu'il prévoyait qu'une multitude de ses enfants, sans vouloir outrager son Père jusqu'à l'abandonner, ne l'auraient pas moins offensé par une conduite lâche et tiède. Or, celui qui aime véritablement, craint-il seulement de donner la mort à son ami, et ne cherche-t-il pas également à lui éviter la moindre peine ?

C. Un motif d'exercer sa justice. — Quelque bon qu'il soit, malgré tout son amour pour les justes, Dieu est forcé de les punir à cause de leurs péchés véniels. Si eux-mêmes ne désarment pas son bras en faisant pénitence, il leur envoie sur cette terre des maux temporels ; s'ils quittent la la vie sans avoir satisfait, il ne peut pas les admettre dans son paradis, bien qu'ils soient ses amis, et il se voit forcé de les retenir dans les cachots du purgatoire. Bien qu'il désire les voir heureux, il est obligé de les priver de sa présence et de leur causer de cruels tourments. Telle est l'appréciation que me font porter sur le péché véniel la sainteté, la bonté, la justice de Dieu. Cette appréciation a-t-elle toujours été la mienne ?

2e POINT. — Qu'est-ce que le péché véniel pour le prochain ?

Réfléchissons-nous assez aux effets que produisent nos péchés véniels ?

A. Ils sont cause de la plupart des difficultés avec le prochain. — Pourquoi ne pouvons-nous pas vivre en paix avec lui ? Pourquoi y a-t-il sans cesse des froideurs, des querelles, de petites animosités ? N'est-ce point à cause de nos susceptibilités, de nos jalousies, de nos impatiences ? d'autres fois à cause de nos imprudences de langage, de notre malignité, de nos mensonges, etc. ? Les fautes de ceux qui nous entourent nous chagrinent, et nous, au

lieu de leur éviter de semblables sujets de chagrin, nous en fournissons continuellement par nos propres défauts.

B. Ils scandalisent le prochain et l'éloignent de la piété. — Il n'est pas question ici de ce scandale pharisaïque que nous ne pourrons jamais éviter. Mais lorsque le prochain contemple notre vie, nos habitudes, la fréquence de nos confessions, la multiplicité de nos communions, n'a-t-il pas droit de s'attendre à plus de vertu, de douceur, de patience, de charité ? Et quand il voit notre conduite, n'est-il pas disposé ou à mépriser la piété ou à taxer la nôtre d'inconséquence, de légèreté, même d'hypocrisie ? Que devons-nous en conclure ? Qu'il faut restreindre nos exercices de piété pour être plus à l'aise ? Ce serait la conclusion de la lâcheté. — Non, mais qu'il faut profiter de ces moyens de perfection pour diminuer nos fautes.

C. Ils autorisent les fautes du prochain. — A tort ou à raison, nos inférieurs et même nos égaux prennent occasion de notre conduite pour justifier la leur. Et par là même qu'ils ne se croient pas appelés à la même perfection, ils ne s'arrêtent pas aux mêmes limites, mais renchérissent sur nos négligences, sur la liberté que nous nous donnons, sur nos facilités à transgresser nos obligations. Nous ne sommes pas responsables de tous leurs écarts, mais la charité ne nous demande-t-elle pas de les prévenir ? — Quelles sont mes fautes vénielles qui ont la plus funeste influence dans mes rapports avec le prochain ?

3e POINT. — Qu'est-ce que le péché véniel pour moi ?

A. Une entrave dans le chemin de la perfection. — Impossible d'atteindre la perfection sans une grande pureté de conscience, sans l'affranchissement des affections désordonnées, sans la liberté dans le choix des moyens. Or, rien de tout cela n'est possible quand le péché véniel règne en nous, que nous y sommes attachés, que nous ne sommes pas décidés à le fuir à tout prix. — Que de fois

j'ai reculé quand Dieu me demandait quelque chose ! Pourquoi ?

B. Un obstacle aux grâces du ciel. — C'est un axiome admis par tous les maîtres de la vie spirituelle que les grâces de Dieu croissent avec notre fidélité ; que le manque de correspondance aux grâces célestes tarit souvent la source de ces grâces. Il est vrai de dire que Dieu les donne parfois, et même en abondance, à ceux qui ne les méritent pas ; mais il serait téméraire d'y compter quand on fait ce qu'il faut pour les éloigner de soi. Quant aux faveurs divines, c'est-à-dire aux consolations sensibles, Dieu les refuse quelquefois à ses meilleurs amis, mais il les donne rarement à ceux qui ne sont pas généreux dans son service. N'est-ce point là le résultat des péchés véniels ?

C. Un danger continuel. — Danger de tomber dans de plus grandes fautes, d'en venir à un état de tiédeur complète, de finir par déplaire à Dieu, de compromettre même sa persévérance. Le plaisir vaut-il le danger ?

D. Une source d'inquiétudes et de peines. — Pour peu que l'on comprenne ces vérités, il résulte de nos fautes vénielles un état de trouble et d'agitation, de tristesse et de gêne pénible...

Non qu'il faille exagérer ces sentiments, surtout quand on a bonne volonté et que les fautes sont plutôt le résultat de la faiblesse que de la malice. Cependant on ne peut pas se le dissimuler : quand on est coupable, il faut s'attendre à devoir subir les conséquences de ses fautes, sinon dans cette vie, du moins dans les flammes du purgatoire. Ne vaut-il pas mieux échapper à tous ces châtiments ?

Colloque avec Jésus flagellé et couronné d'épines à cause de nos péchés véniels. Sacrifice de ceux auxquels *nous tenons* le plus. Demande de pardon. Promesse de générosité.

MÉDITATION SUR LE PURGATOIRE.

1er Prélude. — Me représenter une âme plongée dans les flammes du Purgatoire, et l'entendre s'écrier en gémissant : Hélas ! pourquoi mon exil est-il prolongé ?

2d Prélude. — Demander à Dieu de me donner une idée juste du Purgatoire, afin que cette connaissance me soit un moyen de salut et de perfection.

1er POINT. — Idée du Purgatoire.

A. Le purgatoire est un lieu d'expiation. — C'est la notion essentielle que la foi nous en donne. Rien de souillé ne peut entrer dans le ciel. Celui qui a contracté des dettes envers la justice divine, doit, au sortir de la vie, les payer jusqu'à la dernière obole. Sur la terre, l'expiation est facile ; comme nous la cherchons ici librement ou que nous la subissons volontairement, le mérite de cette volonté diminue considérablement la dette ; dans le Purgatoire, l'expiation est forcée et, par là même, rigoureuse. Car alors, c'est la stricte justice de Dieu qui la détermine et qui l'exige, à moins que les suffrages de l'Église ne viennent suppléer à ce qui manque encore. Or, il est terrible d'avoir à compter avec la justice divine !

B. Le purgatoire est un lieu d'exil. — Dans ce monde nous sommes des exilés ; mais, si quelquefois nous sentons notre exil, plus souvent encore nous l'oublions. Les âmes qui sortent de cette vie n'ont plus qu'une seule préoccupation, un seul désir, celui de voir Dieu et de jouir de lui. Elles sont donc portées vers lui par un mouvement irrésistible ; elles ne peuvent, semble-t-il, vivre sans lui. Et pourtant, Dieu les écarte ; il leur cache sa suprême beauté, il leur refuse la possession de sa suprême bonté. Et cela combien de temps ? Nous l'ignorons ; mais ne fût-ce que pour un jour, ce jour paraîtrait un siècle aux aspirations de l'amour, aux impatiences de l'attente.

C. LE PURGATOIRE EST UN LIEU DE SOUFFRANCES. — Quand même on n'admettrait pas dans le Purgatoire l'existence d'un feu matériel, il faut bien croire que la privation de Dieu n'est pas la seule douleur endurée par les âmes. En effet, elles ont à expier, non seulement leur ingratitude, leur froideur envers la Majesté infinie, mais l'abus qu'elles ont fait des créatures, les consolations excessives qu'elles y ont cherchées, les jouissances auxquelles elles se sont livrées. Il y a donc aussi dans le Purgatoire une sorte de peine des *sens*, d'autant plus cruelle que les fautes commises ont été plus grandes et plus nombreuses. Peine qui surpasse toutes les peines que l'on peut subir sur la terre, peine que plusieurs saints Pères n'ont pas craint d'égaler à celle de l'enfer, moins l'éternité et le désespoir.

D'après ces données, à quel purgatoire dois-je m'attendre ?

2e POINT. — Sentiments que le Purgatoire doit inspirer.

A. Le premier est sans doute une sainte et salutaire TERREUR. — En cette matière, comme dans toutes les autres, la crainte de Dieu est le *commencement* de la sagesse. Sans cette crainte, nous ferions peu de cas du péché véniel, nous multiplierions nos fautes, nous nous exposerions au danger ; et pour ne pas avoir suffisamment redouté le Purgatoire, nous tomberions en enfer. Avec cette crainte, nous veillerons sur nous-mêmes, nous secouerons notre lâcheté, nous réchaufferons notre tiédeur, nous serons généreux et constants dans l'accomplissement du devoir.

B. Mais ce sentiment ne suffit pas. Nous devons y joindre LA RECONNAISSANCE ET L'AMOUR. — Reconnaissance et amour pour Dieu qui, tout en sauvegardant les intérêts de sa justice, veut bien dans sa miséricorde limiter à cette terre notre temps d'épreuve, et qui nous garantit le bonheur éternel, si nous mourons dans son amour. Cet amour, nous le conserverons dans le Purgatoire ; il sera pour nous une cause de peine, mais en même temps la

source d'une ineffable consolation. Nous souffrirons avec amour, nous serons heureux de souffrir : heureux de ne pouvoir plus perdre le bonheur pour lequel nous sommes créés. Remercions donc Dieu ; aimons-le beaucoup sur la terre : ce sera le moyen de ne pas être séparés de lui au moment de notre mort.

C. Ayons aussi LA CONFIANCE ET L'ESPOIR. — Confiance en ce Dieu qui connaît notre nature et qui, si nous faisons ce que nous pouvons, nous donnera les moyens de satisfaire dès cette vie pour toutes nos dettes ; confiance dans l'intercession de Marie, confiance dans les suffrages de l'Église. Cette confiance sera d'autant mieux placée que nous travaillerons davantage pour la gloire de Marie et pour la défense de l'Église. Donc, espoir de ne pas tomber dans le Purgatoire, ou de ne pas y demeurer longtemps.

D. Enfin n'oublions pas la PITIÉ pour les âmes souffrantes et le soin de les soulager. — Elles n'ont que nous ; elles comptent sur nous; peut-être souffrent-elles à cause de nous !

3e POINT. — Moyens d'éviter le Purgatoire.

Ces moyens nous sont indiqués par les considérations précédentes ; mais il est bon de les mettre en évidence, afin de mieux nous engager à les employer. Ce sont :

A. Le soin de fuir les petites fautes et la générosité à en détruire les causes. Parmi ces causes, quelles sont celles que je dois surtout surveiller ?

B. Le zèle, quand nous sommes tombés dans le péché véniel, à en obtenir le pardon par le repentir d'abord, puis par le sacrement de Pénitence, bien qu'il ne soit pas un moyen nécessaire ; enfin, le soin de réparer nos fautes par la mortification.

C. L'activité pour les bonnes œuvres ; surtout la pratique de l'aumône et des œuvres spirituelles de miséricorde. Ces pratiques apaisent la justice de Dieu, augmentent notre trésor pour le ciel et en même temps diminuent nos dettes.

D. La sollicitude à profiter des ressources que la sainte Église nous offre, à gagner les indulgences, à user des sacramentaux, de l'eau bénite, etc.

E. La dévotion aux âmes du Purgatoire. Si la justice et la charité nous portent à les aider, notre propre intérêt doit nous y engager. Prier pour elles, les délivrer de leur prison, c'est rendre à Dieu la gloire qu'il attend ; c'est lui permettre de récompenser ces âmes et, par là même, l'intéresser à notre propre bonheur. Les délivrer, c'est nous assurer autant d'avocats et d'intercesseurs qui plaideront notre cause auprès de notre juge, et nous introduiront le plus tôt possible après notre mort dans le royaume que nous leur aurons ouvert. Résolutions pratiques en harmonie avec ces considérations.

Colloque. Demander à la sainte Vierge et, par elle, à Notre-Seigneur, la grâce de si bien aimer et servir Dieu ici-bas que nous puissions sans délai jouir de lui après notre mort.

MÉDITATION SUR LA MORT.

1er **Prélude**. — Imaginer que je suis à l'agonie, sur le point de mourir.

2d **Prélude**. — Demander à Dieu la grâce d'apprendre à bien vivre par la considération de la mort.

1er POINT. — Je dois mourir.

A. Mourir ! Qu'est-ce que mourir ? — Je le sais parfaitement bien. Je ne dois pas beaucoup réfléchir pour me le rappeler. Mourir, c'est quitter ce monde pour aller dans l'autre monde ; c'est sortir du temps pour entrer dans l'éternité. Que de personnes que j'ai vues mourir, ou dont on m'a raconté la mort !

Mourir, c'est finir cette épreuve à laquelle Dieu me soumet ici-bas et commencer une existence définitive. Existence heureuse ou malheureuse, suivant que j'aurai bien ou mal subi l'épreuve... Cette épreuve, c'est le service de Dieu au milieu des créatures et par le moyen des créatures. Mourir, c'est abandonner toutes ces créatures, en être privé pour jamais !... Je puis me rappeler ici quelles sont les créatures qui m'environnent et auxquelles je suis le plus attaché : habitation, emploi, livres, choses qui flattent mon corps, ma vanité, etc. Personnes que j'affectionne : parents, amis, élèves, frères en religion. Quand je mourrai, j'abandonnerai tout cela... Est-ce que ces objets ne tiennent pas une trop grande place dans mon cœur ? Est-ce qu'ils ne me détournent pas du service de Dieu ? Est-ce que pour en jouir ou pour leur plaire, je ne compromets pas ma perfection, le salut de mon âme ? S'il en était ainsi, quelle insigne folie ! Me perdre pour ce que je dois quitter, et négliger celui qui m'occupera seul dans l'éternité !

Et je puis dire : qui *seul* s'occupera de moi. Car mourir, c'est être oublié, et peut-être bien vite ! et d'autant plus vite oublié que l'on sacrifie davantage le temps à l'éternité. Ceux qu'on oublie le moins sont les saints...

B. Je dois mourir ! — Il n'y a pas d'illusion possible sur cette nécessité de la mort.

a) La science se vante de bien des progrès. Tous les jours on signale une nouvelle invention ; il en est une dont personne ne s'est avisé de se vanter : celle d'empêcher de mourir !... *b)* La médecine multiplie les précautions pour entretenir la santé ; elle constate l'affaiblissement des constitutions ; elle ordonne l'usage des fortifiants ; elle recommande ici les aérages, là les assainissements (p. e. voûtement de la Senne à Bruxelles). La chirurgie guérit des plaies affreuses, remplace des membres entiers. Qu'est-ce que tous ces médecins et ces chirurgiens prétendent ? Arrêter la mort d'un seul homme ? Non, seulement la retarder quelque peu !... *c)* L'homme est bien orgueilleux de nos jours. Il

est plein de lui-même ; il se repose dans sa science, dans son habileté, dans sa force ; il secoue fièrement le joug de l'autorité. Seulement il est une fanfaronnade qu'il n'a pas encore, que je sache, osé se permettre, celle-ci : Je suis immortel !

Tout cela est bien incontestable, mais en sommes-nous pratiquement persuadés ? Non. Pourquoi ? parce que nous nous plaisons à reculer le terme de notre vie. Nous oublions qu'il faut mourir...

C. Bientôt. Oui, bientôt. *Bien tôt*, absolument parlant. — Il est plus que probable, il est certain que dans un, deux ou trois ans plusieurs de ceux qui se trouvent ici seront morts ! Pour ceux-là, n'est-ce pas bien tôt ? Il y en a d'autres qui ont encore dix, vingt, trente ans de vie. Personne, à coup sûr, ne peut en attendre cent. Et qu'est-ce que ce temps de la vie ? Comme il passe vite ! Qu'est-il en comparaison de l'éternité ?... Et combien notre insouciance travaille encore à l'abréger ! Nous cherchons nous-mêmes à *faire passer* le temps...

Bien tôt, relativement. — Persuadons-nous bien que la mort viendra toujours plus vite que nous ne le pensons. Nous savons que tout le monde doit mourir, mais nous ne pensons pas assez que la mort est si près de nous. Combien peu se disent : La mort est à ma porte. Et cependant, elle y est. La plupart de ceux qui meurent sont surpris par la mort. Presque personne n'achève de réaliser tous ses projets ; ce qui prouve bien qu'ils sont surpris par la mort, qu'ils meurent *bien tôt*. Quels sont les projets que je forme maintenant ? Les achèverai-je ?

2e POINT. — Comment mourrai-je ?

Cette question a deux sens :

A. Comment mourrai-je, *quant au temps, aux circonstances, à la manière ?* — Quant à tout cela il y a incertitude, incertitude complète. Je ne dois pas me fonder sur ma qualité de religieux, sur ma vie passée, sur ma santé, etc., pour présumer le genre de mort qui m'attend : les

coups les plus étranges sont ceux de la mort. En 1869, le Père William O' Callaghan, jésuite irlandais, s'embarque pour l'Amérique sur un magnifique steamer de la compagnie maritime du Havre ; mais voici qu'une tempête violente se déclare : une énorme masse d'eau se précipite sur l'avant du navire et fracasse tout ce qu'elle rencontre. Le Père O' Callaghan lisait dans sa cabine : il y est écrasé et meurt sur le coup. Que d'hommes ont trouvé la mort où ils ne pensaient pas !

B. Comment mourrai-je, *quant aux dispositions de l'âme ?* 1. Ici *je puis faire des conjectures* plus probables. Le proverbe dit : « *Qualis vita, finis ita.* Telle vie, telle fin. » Et cela est ordinairement vrai. L'Écriture dit : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea* (Prov. xxii, 6). Tout le monde peut constater la vérité de cet axiome. Or, s'il en est ainsi de la vie, et si la mort surprend au moment où on ne l'attend pas, la conséquence est claire. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait supposer une révolution complète dans les derniers instants. Cela est-il probable ? Car il faut supposer, non seulement la conversion, c'est-à-dire un repentir vrai et un propos sincère, mais encore la persévérance dans ces bons sentiments jusqu'au dernier soupir. Et cependant saura-t-on alors ce que l'on fait ?

2. Maintenant, appliquons cela à notre état. *Je mourrai probablement comme j'ai vécu.*

a) Aux yeux des hommes. Quel est le jugement que portent de moi mes supérieurs, mes égaux, mes inférieurs ? Que pensent-ils de moi comme homme, comme chrétien, comme religieux ? Si je mourais comme je suis, que diraient-ils de ma mort ?

b) A mes propres yeux. Peut-être devant les hommes ai-je le talent de me donner un air de régularité qui en impose ; on me croit peut-être meilleur que je ne suis. Mais que me dit ma conscience ? Si je devais mourir comme je suis maintenant, jugerait-elle que je puis être tranquille ?

c) Mais il est un jugement bien plus sûr que le mien. Je pourrais encore me faire illusion, me voiler à moi-même la malice de mes dispositions. Dieu est là. Dieu me voit, lui qui est la science infinie, la sainteté même, la justice inflexible. *Dieu, que pense-t-il de moi ?* Je n'ai qu'à mettre ma conduite en rapport avec la loi de Dieu, les oracles de Dieu. Ah ! si j'ai peur maintenant de ce regard de Dieu, que serait-ce si je devais mourir ?... Et pourtant, ne l'oublions pas, c'est probablement ainsi que je mourrai, à moins que dès maintenant je ne mette la main à l'œuvre et que je ne me prépare une bonne mort.

3e POINT. — Comment voudrais-je mourir ?

La réponse est bien facile. Tous nous disons : *Comme un saint ! Moriatur anima mea morte justorum* (Num. XXIII, 10). Oui, je voudrais mourir comme un Louis de Gonzague, comme un Jean Berchmans, comme une sainte Chantal. Mais que faut-il pour mourir ainsi ? Il faut, pendant la vie, nourrir les mêmes sentiments que les saints. Et il sera bon ici, en me mettant vis-à-vis de la mort, de me demander si mes sentiments sont ceux des saints.

A. Que pensaient les saints des choses du siècle qu'ils avaient quittées ? — Avec quelle joie ils se rappelaient le sacrifice qu'ils en avaient offert à Dieu ! Quel mépris ils professaient pour tout ce que le monde renferme de précieux ! Quel détachement de leurs parents ! Saint Louis de Gonzague devait compter combien de frères il avait laissés dans le siècle... Est-ce ainsi que moi-même je suis disposé ? Que d'attaches j'ai peut-être conservées à certains objets, — à quelques-uns de mes proches... Au moment de la mort, ce seraient là autant d'épines qui me tourmenteraient.

B. Que pensaient-ils de ce qu'ils étaient venus trouver dans la vie religieuse ? — Avec quel calme, avec quel bonheur ils y songeaient ! Comme ils se reposaient dans cet héritage surnaturel et tout céleste qu'ils avaient choisi !

Appliquons cela, nous aussi,

a) Aux personnes avec qui nous vivons en communauté,

à nos supérieurs, à nos frères. Leur souvenir nous est-il également doux, également consolant? S'il ne l'était pas, d'où cela vient-il ?

b) Aux choses, c'est-à-dire à la vie matérielle du cloître, vêtements, logement, nourriture. Dans tout cela les saints se contentaient du moins possible, cherchaient leur propre mortification, étaient contents quand l'occasion de se gêner se présentait. Faisons-nous de même ?

c) Aux occupations. Ils se prêtaient aux occupations extérieures ; ils ne s'y livraient pas. Ils aimaient toutes les occupations imposées par l'obéissance. Ainsi, quelle qu'eût été celle où la mort les eût surpris, ils eussent été tranquilles et heureux... Encore une fois, notre conduite est-elle semblable à la leur ?

C. Que pensaient-ils de Dieu, de Notre Seigneur Jésus-Christ, du ciel? Ah ! de ce côté se dirigeaient tous leurs désirs, toutes leurs aspirations. *Quam sordet mihi tellus dum cœlum suspicio? Nostra conversatio in cœlis est.* — Que me manque-t-il à moi-même pour vivre ainsi dans les cieux ? Examen sérieux de mes dispositions.

Colloque. — Me remettre dans la position du premier prélude et faire mon colloque avec Jésus-Christ mourant, par l'intercession des saints patrons de la bonne mort.

MÉDITATION SUR LE JUGEMENT PARTICULIER.

1er Prélude. — La mort, porte de l'éternité. Quel est le premier objet qui se présente, quand on a franchi cette porte ? — C'est un tribunal.

2d Prélude. — Demander à Dieu la crainte de ses jugements et, comme conséquence, la connaissance du désordre de nos affections.

Introduction. On peut prendre le jugement *en général* pour un homme *quelconque*, et il est terrible, car c'est de lui que dépend l'alternative des deux éternités ; mais pour être plus pratique, je prendrai le jugement du *mauvais religieux*. Si vous ne vous y retrouvez pas, bénissez Dieu ; si en partie, il faut vous améliorer ; si tout à fait, il faut absolument changer de vie. Ce jugement a *trois terreurs* particulières qui feront l'objet des trois points.

1er POINT. — L'examen.

Dès que la porte de l'éternité est ouverte, le religieux se trouve sous le regard scrutateur de Dieu, et ce regard perce son âme d'outre en outre. Et en même temps, il voit

A. L'excellence de sa vocation. Son fondateur couronné de gloire, tout le bien produit par sa règle, etc... mais lui, fait contraste avec toute cette splendeur. Il voit aussi la manière providentielle dont Dieu l'a appelé à la vie religieuse... Il voit cela comme dans un tableau, et cette vue lui perce le cœur.

B. Les obligations de sa vocation. Trois mots en caractères lumineux : Pauvreté, chasteté, obéissance. Ces mots, que sont-ils devenus pour lui ? Il voit le livre des Règles et des Constitutions... Il voit les devoirs de sa charge...

C. Les moyens de remplir ces devoirs. Moyens *a)* de la part de la règle elle-même : précautions ; — *b)* de la part des supérieurs ; — *c)* de la part des égaux ; — *d)* de la part de Dieu.

D. L'abus de ces moyens. Il comprend avec une clarté qui va jusqu'à l'évidence, tout ce qu'il aurait pu faire et devenir à l'aide de ces moyens ; et il n'a rien fait de tout cela. Il a tout profané.

2e POINT. — La comparaison.

Peut-être, à la vue de tous ces devoirs et de tous ces moyens, le religieux cherche-t-il quelque excuse : il ne se voit pas encore tellement coupable. Il se dit : Je ne suis

pas un de ces grands criminels qui ont lassé la miséricorde divine par leurs forfaits ; mais voici une nouvelle série de tableaux qui se déroule devant lui pour le confondre.

A. Il voit des damnés, des assassins, des voleurs, des sacrilèges, qui sait ? peut-être un Caïn... un Arius, etc. ; il voit la somme de grâces dont ils ont abusé et celle que lui-même a dissipée. Ils sont moins coupables que lui !

B. Il voit des gens du monde devenus saints : des rois, des guerriers, des magistrats... Il contemple les difficultés dans lesquelles ils se sont trouvés... Eux sont devenus des saints ; et lui, dans le port assuré de la vie religieuse, il s'est perdu !

C. Il voit des frères en religion. Ils avaient un caractère plus difficile que le sien, une éducation plus négligée, moins de dons naturels, plus de contrariétés ; ils ont profité des avances de Dieu, lui a tout négligé !

D. Il se voit lui-même, dans ses moments de ferveur, lors de son entrée au noviciat, après sa profession, après une bonne retraite ! Que ne fût-il pas devenu, s'il avait persévéré ? Mais il s'est relâché, il s'est découragé, il a voulu se mettre au large : où est-il arrivé ?

3e POINT. — Le reproche.

Quand il aura été ainsi confondu, Jésus-Christ l'interpelle. Il lui reproche tout le mal qu'il a fait depuis sa plus tendre enfance, depuis l'âge de raison jusqu'à sa mort : quelle série de péchés ! Il lui reproche encore tout le bien qu'il a volontairement négligé, tout le mal dont il a été volontairement la cause ! Et puis il demande ce qu'il a à répondre ; si quelque chose lui a fait défaut. Est-ce la puissance de Dieu ? Cette puissance l'a toujours conservé et soutenu ;. et, pour qu'il pût expier ses fautes, Dieu avait confié sa puissance aux mains des prêtres. Est-ce la sagesse de Dieu ? Elle l'a conduit comme par la main, du monde dans la religion ; et, dans la religion même, que de faveurs elle lui a prodiguées ! Sont-ce les supérieurs,

les égaux, les inférieurs ? Eh bien, que peut-il répondre ? Il ne peut répondre qu'un mot : J'ai eu tort, c'est ma faute ! et Dieu conclut : *De ore tuo te judico, serve nequam* (Luc. XIX, 22). Si ce malheureux avait dit pendant sa vie : J'ai tort ! et s'il s'était corrigé, tout pouvait se réparer ; maintenant il est trop tard ! *Et iratus dominus ejus tradidit eum tortoribus, quoadusque redderet universum debitum* (Matth. XVIII, 34). — Si je devais être jugé maintenant, aurais-je de quoi payer ma dette ? Ne serais-je pas condamné à un supplice éternel ?

Colloque avec Jésus crucifié, qui sera un jour mon juge, mais qui jusqu'à présent est mon sauveur et mon père...

MÉDITATION SUR LE JUGEMENT DERNIER.

1er Prélude. — Me représenter, moi, dans la vallée de Josaphat, au moment où Jésus-Christ va prononcer sur moi, à la face de l'univers, une sentence définitive.

2d Prélude. — Demander la grâce de bien apprécier toutes les choses de la vie, en les examinant au flambeau des jugements de Dieu.

Marche à suivre. Parcourir les phases du jugement et en tirer des conséquences pratiques pour moi.

1er POINT. — Résurrection des corps.

La première phase du jugement est *la résurrection des corps.* Il est de la justice divine de récompenser le corps, instrument des vertus, de châtier le corps, organe et instrument des vices.

A. Je vois donc cette résurrection ; je regarde ces deux espèces de corps si différents : les uns, brillants comme le soleil, subtils, agiles, impassibles ; les autres, lourds et

grossiers, opaques, noirs, tout prédisposés à la souffrance.

B. Qu'y a-t-il dans cette résurrection? Il y a la glorification du sacrifice et de la mortification chrétienne. Les gens du monde n'ont pas compris cela ; ils ont voulu satisfaire leur corps, au mépris de la loi de Dieu... et maintenant ils ont pour l'éternité une sorte de cadavre ambulant, infect, affreux. Les bons chrétiens et les bons religieux ont sacrifié leur corps, ils l'ont dompté, macéré ; le monde se moquait d'eux, maintenant les rôles sont changés !

C. Mais entre les corps glorieux eux-mêmes, il y a de la différence. *Stella enim a stella differt in claritate, sic et resurrectio mortuorum* (I Cor. xv, 41, 42). Ceux qui ont le plus travaillé et le plus souffert, ceux qui ont le plus exercé la pénitence, brillent plus que les autres. Et ils s'écrient : *O felix pœnitentia, quæ tantam mihi promeruit gloriam !* (S. Pierre d'Alcant.) Et si les autres pouvaient regretter quelque chose, ce serait de n'avoir pas fait davantage.

2e POINT. — Séparation des bons et des méchants.

Exibunt angeli et separabunt malos de medio justorum (Matth. xiii, 49). Dans la première phase de la résurrection, il y avait une certaine confusion ; maintenant les anges placent les bons à la droite, les méchants à la gauche du souverain juge. — Représentons-nous en ce moment un religieux sauvé et un religieux damné, placés vis-à-vis l'un de l'autre et faisant le relevé de ceux qui les environnent.

A. Le religieux sauvé voit — *a)* du côté des réprouvés : les gens du monde qui se sont moqués de lui, qui l'ont méprisé, calomnié et qui se sont obstinés dans leurs égarements. Quelle honte et quelle confusion pour eux ! Il voit tous ceux auxquels il a prodigué ses soins, ses avis et qui n'ont pas voulu l'écouter ; ceux qui ont fait peut-être son tourment. Il voit les religieux lâches, tièdes, qui se riaient de sa ferveur, la trouvant exagérée, ridi-

cule, etc. Où ont-ils abouti ? — *b*) Du côté des élus, il voit ses frères en religion, les émules de sa piété, de son zèle, de sa régularité. Il voit ceux qu'il a instruits, formés, retirés du mal, conduits dans la voie du bien. Il voit des gens du monde, des pécheurs, des persécuteurs même, auxquels Dieu a fait miséricorde par égard pour ses souffrances, ses prières et ses mérites. Quelle consolation !

B. Le religieux damné voit — *a*) du côté des réprouvés : des laïques débauchés, impies, etc. Sur la terre, il les méprisait, il se croyait meilleur qu'eux ; et maintenant il est damné comme eux ! Il voit peut-être des laïques, des enfants pour lesquels il a été une cause de chute et de damnation ; quels reproches ils lui font maintenant, quelle cause de remords pour lui ! Maudite sensibilité !... Il voit d'autres religieux, lâches, tièdes comme lui ; ils se sont mutuellement entretenus dans leur triste état, ils vont maintenant souffrir ensemble ! — *b)* Du côté des élus. Il voit ceux dont il raillait la ferveur, etc. Quel reproche ! Il voit des laïques réguliers, pieux, dont la vie a été un enchaînement de bonnes œuvres ; et la sienne ? Il voit de saints pénitents qui, après avoir péché, ont expié leurs fautes par les mortifications, etc. ; et tout cela dans le monde ! Il voit des païens, etc., sauvés parce qu'ils ont su profiter d'une seule grâce que Dieu leur avait faite ; et lui, inondé de faveurs célestes, il s'est perdu ! *Væ tibi, Corozaïn, væ tibi, Bethsaïda !* (Matth. XI, 21.)

3e POINT. — Manifestation des consciences.

Cependant voici une nouvelle phase du jugement, phase non moins frappante, non moins féconde en salutaires enseignements. *Les consciences sont manifestées.* La vie entière de chaque chrétien paraît telle qu'elle est dans tous ses détails.

A. Pour le bon religieux, cette manifestation est une glorification. Il avait vécu retiré, humble, méprisé ; on ne s'était pas préoccupé de lui ; tout ce qu'il avait fait avait paru ordinaire, vulgaire, mais au fond de son cœur

étaient cachés des trésors : trésors d'abnégation, de patience, de pureté d'intention, d'amour de Dieu. Maintenant tout cela paraît au jour ; toutes les beautés de cette âme se dévoilent et ravissent l'admiration de ceux qui la contemplent.

B. Pour le mauvais religieux, au contraire, quelle affreuse confusion ! Comme il est couvert de honte, en voyant *tout* dévoilé et aux regards de *tous ! — a) Tout.* La manière dont il est entré en religion ; vocation vraie perdue, ou vocation fausse, hypocrite. La raison pour laquelle il est resté en religion, respect humain, etc., n'ayant du religieux que l'apparence, mais étant intérieurement pire qu'un séculier. Les fautes qu'il a commises avant d'entrer en religion, qu'il aurait dû expier ; et il ne l'a pas fait ! Les fautes qu'il a commises pendant sa vie religieuse, fautes qui sont devenues de plus en plus graves, mais qu'il a tâché de se dissimuler à lui-même et de cacher aux autres. Rien n'échappe aux regards. Et il paraît tel qu'il est. — *b) A tous.* Aux yeux de ses inférieurs, des élèves, des pénitents qu'il a eus et qui ou bien ont été trompés par lui ou voient justifiés maintenant les soupçons qu'ils avaient conçus à cause de sa conduite étrange. Aux yeux de ses égaux, de ses frères, qu'il a dominés, écrasés sous le poids de sa supériorité, qui ont souffert de ses caprices, de son arrogance. Aux yeux de ses supérieurs, de son directeur spirituel, de son confesseur.

Il s'était si bien caché à leurs regards, de peur de perdre leur estime ; il avait dissimulé ses fautes. De quoi cela lui a-t-il servi ? Le voilà découvert, démasqué, connu complètement ! Il paraît tel qu'il est, aux yeux des laïques, de ses parents, etc. Et il les entend qui se moquent de lui et qui lui disent : Il valait bien la peine d'entrer en religion ! Tu nous disais que tu voulais sauver ton âme, te sanctifier ! C'est donc ainsi que tu l'as fait ? Tout n'était de ta part que dissimulation, hypocrisie, fausseté ! — Oh ! en ce moment le religieux coupable voudrait s'enfoncer dans le sein de la terre. Il crie : *Montes, cadite super me ! Colles*,

cooperite me ! mais c'est inutile ; tous est désormais manifeste et le restera pendant toute l'éternité.

4e POINT. — Double sentence que prononcera Jésus-Christ.

Quand toutes les consciences sont ainsi découvertes et que la justice de Dieu est justifiée en elle-même, le juge souverain prononce la double sentence.

A. Venite, benedicti Patris mei ; accipite regnum quod vobis paratum est a constitutione mundi ! — Oh ! comme cette sentence retentit agréablement aux oreilles des élus, des religieux fidèles et fervents ! *Benedicti Patris.* On les a appelés des noms les plus injurieux : hypocrites, cafards, paresseux, accapareurs, etc., et maintenant Dieu lui-même les appelle *benedicti ! — Accipite regnum.* Un royaume, un royaume éternel, à la place des privations, des humiliations qu'ils ont souffertes. Quelle compensation ! Et quel royaume ? Un royaume de gloire, de bonheur sans mélange ; un bonheur sans fin, pour quelques années d'efforts et de privations ! *Modicum laboravi, et inveni mihi multam requiem* (Eccli. LI, 35).

B. Discedite a me, maledicti, in ignem æternum ! — Mais aussi quelle sentence pour les mauvais religieux ! Quel coup de foudre ! *Discedite a me.* Ils ont, matériellement du moins, quitté le monde pour s'attacher à Jésus-Christ, mais intérieurement ils sont demeurés attachés au monde : par la mort, le monde leur a échappé, et maintenant qu'ils sont devant Jésus-Christ, ils entendent ces mots : *Discedite a me !*

Maledicti. Tel est désormais leur nom ! Notre-Seigneur les avait appelés ses frères, ses amis ; le peuple les appelait « mon Père ; » ils avaient quitté leur nom mondain, pour ne plus tenir à la terre et porter déjà un nom tout céleste, et de tout cela il reste un seul nom, *Maledicti !*

In ignem. Dans le feu ! Ils ont renoncé aux plaisirs du monde, et ils ont voulu vivre à leur aise en religion. Ils ont eu peur du travail, de la mortification, de la gêne ; malgré tout, ils ont souffert dans la vie, car en religion il

est impossible de se donner toutes ses aises, et après avoir fait tout cela, mais tout cela, le feu ! Et ce feu est éternel : *In ignem æternum !* On a eu peur de s'ennuyer ; on a trouvé la méditation trop longue, le travail fatigant, l'enseignement fastidieux ; on a dit que la vie régulière était une torture à laquelle il fallait échapper à tout prix, et qu'a-t-on trouvé ? Des supplices *éternels !* Désormais plus de trêve, plus de répit ! Toujours et jamais. Oh ! si c'était à recommencer ! Pour nous, par la grâce de Dieu, mes Frères, tout est encore à commencer ou à recommencer. A l'œuvre donc !

5e POINT. — Séparation finale.

A. Le jugement terminé, Notre-Seigneur s'élance vers les cieux en compagnie des anges et des saints ; les réprouvés sont entraînés par les démons dans les abîmes de l'enfer. D'un côté, quelle joie ! quels chants de triomphe et d'allégresse ! De l'autre, quels cris, quels hurlements ! quels blasphèmes ! Comme ces damnés regardent les élus, et comme en les voyant leur rage et leur désespoir redoublent ! *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum ! Nos insensati !* (Sap. v.) Quant aux élus, ils ne peuvent rien pour les réprouvés. Que ceux-ci soient leurs parents, leurs frères, leurs inférieurs, leurs enfants spirituels, n'importe : *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est !* (Luc. xvi, 26.)

B. Et maintenant, je dois bien me persuader que moi aussi je paraîtrai à ce jugement, que ma conscience sera dévoilée, etc., et enfin, que je me trouverai dans une de ces deux catégories ; nécessairement, car il n'y a pas de milieu. De quoi cela dépendra-t-il ? De ma mort ! — Et ma mort ? De ma vie ! — Et ma vie ? Peut-être de la manière dont je profiterai de cette retraite. Allons donc, mon âme, courage ! Défais-toi de tes illusions, surmonte tes appréhensions ; sois généreuse, afin que tu mérites d'entendre la sentence : *Venite, benedicti !*

Colloque avec Jésus-Christ, notre juge. *Juste judex ultionis, donum fac remissionis ante diem rationis !*

MÉDITATION
SUR LA CHUTE DE S. PIERRE.

1er Prélude. — Me rappeler l'histoire de la chute du Prince des apôtres ; ses protestations de fidélité, le reniement, ensuite la conversion.

2e Prélude. — Me représenter l'atrium de Caïphe ; y voir saint Pierre et l'entendre s'écrier : Je ne connais pas cet homme !

3e Prélude. — Demander la grâce de bien comprendre les leçons qui se dégagent pour moi de cette chute de l'apôtre, ses causes, sa profondeur, afin d'éviter des chutes semblables ou de les réparer à l'exemple de saint Pierre.

1er POINT. — Préparation à la chute.

Les grandes fautes ne viennent jamais soudainement. Elles sont toujours amenées par des dispositions de plus en plus mauvaises, par des imprudences, etc. La chute de saint Pierre nous en fournit une preuve frappante. Qu'est-ce qui prépare cette chute ?

A. La présomption de saint Pierre. — Lorsque le Sauveur dit à ses disciples : « Tous vous serez scandalisés à cause de moi, » Pierre répond : Moi, je ne le serai jamais ! Je suis prêt à aller avec vous au cachot et à la mort ! Quand même tous vous abandonneraient, moi je ne le ferai point ! Confiance exagérée en lui-même et mépris des autres, signes avant-coureurs de la chute.

B. Sa négligence. — Jésus avait dit à ses disciples et surtout au premier d'entre eux : « Veillez et priez ! » et lorsqu'il vient les visiter, il trouve Pierre endormi. Négligence donc dans la prière, oubli des précautions à prendre pour persévérer. Pierre ne veille pas, il ne prie point : il tombera !

C. Son zèle intempestif. — Lorsque l'on vient arrêter Jésus, Pierre, sans consulter son maître, sans attendre ses ordres, saisit le glaive et frappe. Cette ardeur hors de propos

n'est pas le signe de la ferveur ; c'est un feu naturel qui fera bientôt place à la froideur complète.

D. Sa tiédeur à suivre Jésus. — Il suivait *de loin*, quand on entraînait le divin Maître vers Jérusalem. Suivre de loin ! — Pierre commence à hésiter, à avoir peur d'appartenir à Jésus...

E. Son imprudence à chercher l'occasion. — Lorsqu'il commençait ainsi à sentir sa faiblesse, il eût dû suivre le conseil de Jésus : « Veillez et priez. » Mais non, il se rend dans l'atrium de Caïphe, au milieu des ennemis de son maître. Et quand il est tombé une fois, au lieu de se retirer, il reste !

Dans l'histoire de saint Pierre, est-ce que je ne reconnais pas ma propre histoire ? Si j'ai abandonné Jésus, si je l'ai offensé par des fautes graves, n'ai-je point passé par des états analogues à ceux que je viens de considérer ? — Et si, jusqu'à présent, je ne suis point arrivé au fond de l'abîme, est-ce que je ne commence pas à glisser sur la pente ? Où en suis-je maintenant ?

2e POINT. — Profondeur de la chute.

Il est bon de considérer tout ce qui contribue à aggraver le péché commis par le Prince des apôtres.

A. TOUTES LES CIRCONSTANCES PRÉCÉDENTES. — C'est-à-dire :

a) *Les faveurs reçues par saint Pierre.* — Il a été choisi directement pour suivre Jésus-Christ. Celui-ci l'a admis au nombre de ses disciples, puis des apôtres. Il l'a distingué parmi eux : il lui a promis la prééminence, les clefs du royaume des cieux. Il l'a établi fondement de l'Église. En faveur de saint Pierre, il a multiplié les miracles : guérison de sa belle-mère, pêche miraculeuse, tempête apaisée, paiement du tribut. Jésus l'a fait marcher sur les eaux, s'est transfiguré devant lui. Il vient le soir même, de lui donner son corps et son sang, de l'élever au sacerdoce et à l'épiscopat. Pourtant Pierre le renie. — Quelle ingratitude !

b) *La prédiction de Jésus.* — Pierre n'a point été pris au dépourvu : Jésus l'avait averti ; il lui avait annoncé ce qui arriverait. Pierre n'écoute rien. — Quelle témérité !

c) *Les promesses de Pierre.* — Et de son côté, Pierre avait fait les promesses, les serments les plus solennels. A peine ces serments prononcés, il devait les violer ! — Quelle inconstance !

B. Les circonstances mêmes du péché. — *a*) *Quel péché ?* — Un péché d'apostasie, au moins extérieur. Pierre déclare qu'il ne connaît pas Jésus.

b) *Qu'est-ce qui amène le péché ?* — Une parole prononcée par un valet, la question d'une servante. Ce n'est point devant un tribunal, en face des tortures que Pierre renie son maître ; c'est dans une réunion privée, quand personne ne le menace.

c) *Comment commet-il ce péché ?* — De la manière la plus criminelle. Il renie son maître ; il le renie trois fois, coup sur coup, avec serment, même avec imprécations.

d) *Quand commet-il ce péché ?* — Lorsque son bon maître souffre pour lui, qu'il est interrogé par le grand-prêtre sur la doctrine qu'il a enseignée. Jésus, dans ce moment, a le droit de compter sur le témoignage de saint Pierre, et c'est alors que Pierre le renie !

C. Quelles conséquences dois-je tirer de toutes ces réflexions ?

a) Nécessité de *la prudence.* — Les colonnes de l'Église sont tombées, dit saint Augustin ; qu'adviendra-t-il de nous, faibles roseaux ? Quelles précautions devons-nous prendre ?

b) Bonheur de *la confiance.* — Malgré la profondeur de cette chute, Pierre s'est relevé, Jésus lui a pardonné ; moi aussi je puis donc espérer.

3e POINT. — Conversion de saint Pierre.

Si saint Pierre me donne de grandes leçons dans sa chute, il m'en donne qui ne sont pas moins importantes dans sa

conversion et sa pénitence. Rappelons-les-nous brièvement. La conversion de saint Pierre fut :

A. Prompte. — Au moment où Pierre achevait sa troisième négation, le coq chanta et Jésus, passant par l'atrium, regarda Pierre. Aussitôt celui-ci fut remué jusqu'au fond de l'âme et reconnut sa faute. Pierre répond au *premier* mouvement de la grâce. Il ne doute pas de la bonté de Jésus.

B. Sincère. — Dès ce moment Pierre est complètement changé. Il voit plus ni valets, ni soldats ; il ne s'inquiète plus de ce que l'on peut dire ou penser ; il fond en larmes et quitte le palais de Caïphe.

C. Efficace. — Pierre prend les moyens de ne plus retomber : il quitte l'occasion. D'après une tradition respectable, il alla trouver la sainte Vierge pour avouer sa faute, pour demander encouragement et conseil.

D. Complète. — Pierre tâchera de réparer ce qu'il a fait. Quand le divin maître, après la Résurrection, lui demanda : Pierre, m'aimes-tu ? il répondit par une triple protestation d'amour pour effacer son triple reniement ; mais il le fit en se rappelant sa faiblesse, en ne s'appuyant plus sur lui-même, mais sur son maître : Seigneur, dit-il, *vous savez* que je vous aime !

E. Constante. — La conversion de Pierre durera jusqu'à la fin de sa vie, d'une vie de travaux, de zèle, de souffrances. Elle se terminera par le martyre, dans la charité et l'humilité. Il sera crucifié, mais la tête en bas. Et toujours le souvenir du péché commis sera pour Pierre une source de regrets et de larmes ; il creusera sur les joues de l'apôtre de profonds sillons. — Mais aussi quelle miséricorde, quelle bonté, quelles faveurs de la part de Jésus ! *Tu es Petrus !*

Colloque avec saint Pierre, dont nous avons malheureusement imité la faiblesse, dont nous voulons, avec la grâce divine, imiter la conversion et la sainteté.

DEUXIÈME SEMAINE

MÉDITATION
SUR LE RÈGNE DU CHRIST.

1er **Prélude.** — Me représenter que je suis devant le trône de Dieu, sous les yeux de la cour céleste. Notre-Seigneur m'invite à le suivre.

2d **Prélude.** — Demander la grâce de comprendre ce que Dieu attend de moi et d'avoir la générosité de l'accomplir.

1er POINT. — Méditation du Livre des Exercices (*Vr pl. haut* p. 40).

Considérer, *a*) le chef qui nous appelle,
b) l'entreprise qu'il nous propose,
c) les encouragements qu'il nous donne.

Comparer tout cela à ce que font les rois temporels, à l'effet produit par leur appel, et nous demander si nous voulons être des lâches. Et quand nous nous serons bien pénétrés de sentiments de générosité, nous en viendrons à considérer en particulier l'*oblation* que nous devons faire à notre chef ; *oblation* qui est en quelque sorte notre serment militaire.

2e POINT. — Nature de l'oblation.

Que dois-je offrir ? — La mortification dans les choses permises. C'est ce qui distingue le gentilhomme généreux de celui qui se contente d'être un sujet ordinaire. Celui-

ci se contente de payer le tribut ; l'autre donne tout ce qu'il a et se donne lui-même. — Donc, si je veux être *généreux*, je dois *me mortifier :*

a) en ce qui regarde l'*amour sensuel ;* satisfaction de mes sens, de ma langue...

b) en ce qui regarde l'*amour charnel ;* satisfaction de mes affections, soin exagéré de ma santé, etc.

c) en ce qui regarde l'*amour mondain ;* recherche des honneurs, de la considération, etc.

Voilà ce que Notre-Seigneur attend de moi.

3e POINT. — Motifs de faire l'oblation.

Il ne s'agit pas des motifs généraux de suivre Notre-Seigneur, mais des motifs qui nous portent à l'*immolation complète.*

Cette immolation totale de moi-même aura pour résultat :

a) Quant au passé, le pardon plein et entier de mes fautes... Quant au présent, abondance de grâces. *Habenti dabitur et abundabit* (Matth. xxv, 29)... Quant à l'avenir, une place distinguée dans le ciel pour toute l'éternité...

b) Elle procurera encore : à moi, la joie et la paix... Au prochain, le salut et la perfection... A Dieu, une grande gloire...

c) Elle fera au ciel la joie de la sainte Vierge et de saint Ignace... Sur la terre, elle tournera à la gloire et à la prospérité de la Compagnie... Dans les enfers, elle sera la terreur des démons...

Motif principal : Amour de Notre-Seigneur.

Colloque. — Il consistera dans l'*oblation* elle-même faite lentement, en réfléchissant au sens des paroles (*Voir le texte, plus haut,* p. 43).

MÉDITATION
SUR L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

1er **Prélude.** — Je me représente Notre Seigneur Jésus-Christ chargé de sa croix et montant au Calvaire. Il se tourne vers moi, me regarde, et me dit : « *Sequere me.* Suis-moi. »

2d **Prélude.** — Demander la connaissance de Notre-Seigneur, afin que je l'aime et que je le suive.

1er POINT. — Motifs de suivre Jésus-Christ.

A. Motif de CONVENANCE. — Qui est Jésus-Christ ? La seconde personne de l'adorable Trinité, le Verbe éternel du Père, Dieu comme lui, la perfection incréée. Et cette perfection incréée s'est incarnée ; elle a pris la nature humaine ; elle est devenue *le type de la perfection créée*, l'homme parfait, le nouvel Adam. Pourquoi ? Pour nous racheter, pour nous sauver, et en même temps pour nous enseigner la voie véritable qui conduit à la vie. *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis. Ego sum via, veritas et vita.* Qu'y a-t-il donc de plus *convenable* que de me rapprocher de ce divin modèle ?

J'aspire après la perfection ; la voilà devant moi... Dieu lui-même m'y invite... Ne dois-je pas la chercher par obéissance à mon Maître, par reconnaissance pour mon Rédempteur ? Et puisqu'il me dit : « Suivez-moi, » ne dois-je pas le suivre ?

B. Motif d'UTILITÉ. — Déjà j'ai trouvé un motif d'utilité pour suivre Jésus-Christ, puisque cette imitation doit me rendre parfait...

Mais non seulement elle m'assure la perfection ; elle me promet encore la sécurité, la paix, le bonheur. Comme dit l'auteur de l'Imitation : « Sans voie, on ne marche point ; sans vérité, on ne connaît point ; sans vie, on ne vit point. »

— Et Jésus est la voie droite, la vérité infaillible, la vie éternelle. » (Cf. Imit. III, 56.)

Je veux marcher, je veux savoir, je veux vivre : je n'ai donc qu'à m'attacher à Jésus. Il possède tous les biens ; il est prêt à me les donner ; il les a promis de la manière la plus formelle à ceux qui suivront ses traces. Comment pourrais-je donc hésiter ? N'ai-je pas tout avantage à imiter mon Sauveur ?

C. Motif de NÉCESSITÉ. — Cependant je ne dois pas me tromper : si Jésus m'invite à le suivre, ce n'est pas seulement une demande qu'il me fait, c'est plutôt une *obligation* qu'il me rappelle. Je dois sauver mon âme, et je ne puis la sauver qu'en pratiquant les enseignements que le divin Rédempteur est venu m'apporter ; je ne puis le faire qu'en m'exerçant aux vertus dont il ma donné l'exemple.

De plus, sur ce chemin de mon salut, je suis environné de dangers ; j'ai à lutter contre des ennemis nombreux, puissants et rusés ; ma propre nature m'entraîne vers le mal. Comment remporter la victoire ? Je ne le puis qu'en me rangeant sous les ordres de mon Roi, en m'attachant à ses pas, en suivant ses conseils, en imitant sa conduite. Ce qu'il a fait, il l'a fait pour me donner l'exemple. *Exemplum dedi vobis* (Jo. XIII, 15).

Donc, sans l'imitation de Jésus-Christ, ni grandeur, ni sécurité, ni salut. Puissé-je en être intimement convaincu !

2e POINT. — Manière de suivre Jésus-Christ.

Jésus-Christ dit d'une manière absolue : « Suivez-moi. » D'autres fois, il détermine davantage : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi » (Matth. x, 37) ; « Celui qui vient à moi et ne hait point son père, sa mère, son épouse, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, ne peut être mon disciple » (Luc. XIV, 26) ; Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive » (Matth. XVI, 24) ; Si vous voulez être

parfait, allez, vendez ce que vous avez — et venez, suivez-moi » (Matth. XIX, 21). Il y a donc des conditions *essentielles* pour suivre Jésus ; il y a aussi une imitation *plus parfaite*.

A. La condition essentielle pour imiter Jésus, c'est de *ne rien aimer plus que lui*. Sans cette condition, il ne peut y avoir rien de commun entre Jésus et nous. Dès qu'on lui préfère une créature quelconque, on est son ennemi, l'ennemi de son Père ; on marche par le chemin de la damnation éternelle. Et pourtant, que de malheureux en sont là ! Tous ceux qui vivent dans le péché mortel. Moi-même n'ai-je pas été du nombre ?

B. L'imitation plus parfaite consiste à renoncer à tout ce que Jésus a méprisé, à embrasser par amour pour lui ce qu'il a lui-même cherché et embrassé.

Or, *qu'a-t-il fait ?* — L'apôtre saint Paul me l'apprend : « Il s'est fait pauvre pour nous, lui qui était riche » (II Cor. VIII, 9) ; « Il s'est anéanti, prenant la forme de l'esclave, — il s'est humilié en devenant obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix ! » (Cf. Phil. II, 7.)

Qu'a-t-il abandonné ? — Il a quitté les trésors et les richesses du ciel, pour venir prendre sur la terre la pauvreté et la misère ; il a laissé la gloire de son trône et les hommages des anges, pour être ici-bas méconnu et méprisé. Sur la terre, il n'a voulu ni les biens, ni les honneurs ; mais il a embrassé l'indigence et l'ignominie, les souffrances et la croix.

Voilà *ce qu'il propose* à ceux qui désirent l'imiter plus parfaitement : pauvreté, humiliations, obéissance, renoncement. — Et tous les motifs que nous avons considérés et qui nous obligent à imiter Notre-Seigneur dans les choses essentielles, nous portent à désirer cette *imitation plus parfaite :* elle est souverainement convenable, éminemment utile ; et, si elle n'est pas indispensablement nécessaire, elle est la plus sûre garantie de notre victoire sur nos ennemis, de l'accomplissement de nos devoirs, de notre salut éternel.

3e POINT. — Considérations personnelles.

Dans les deux points précédents, nous avons déjà fait plus d'un retour sur nous-mêmes, et nous nous sommes nécessairement portés à un effort généreux pour suivre et imiter Notre-Seigneur. — Déterminons et spécifions davantage nos impressions.

A. Comment jusqu'à présent *ai-je imité Notre-Seigneur ?* Avais-je compris la nécessité de le suivre ? Avais-je travaillé à le connaître ? Avais-je médité, étudié sa vie ? Que de temps j'ai passé sans songer à lui ! Temps perdu pour l'éternité, employé peut-être à m'enfoncer dans l'abîme. Et même, depuis que je m'applique plus sérieusement à l'affaire de mon salut, ai-je suffisamment pensé à celui qui est mon Maître et mon modèle ? Pourquoi ne le fais-je pas ? Est-ce indifférence... légèreté... ou lâcheté ?

B. Maintenant, qu'est-ce que Notre-Seigneur ? *Comment me faut-il l'imiter ?* Si je suis destiné à vivre dans le monde, ne puis-je point cependant le suivre de plus près que je n'ai fait jusqu'ici ?...

Mais dois-je me contenter de la vie commune ? Qu'est-ce qui m'empêche d'embrasser l'imitation parfaite ?...

Et si j'ai été appelé à la vie religieuse, qui est l'imitation parfaite, comment jusqu'ici ai-je pratiqué cette imitation ? Quels ont été mes sentiments, mes dispositions, mes œuvres ? D'où vient que je suis encore si loin de mon modèle ? N'ai-je pas nourri l'esprit du siècle dans la vocation, sous le costume religieux ? Qu'est-ce que Notre-Seigneur me dit ?

C. Que répondrai-je au Sauveur de mon âme ? Ce qu'il demande, il le demande pour mon bien ; ce qu'il exige, ce n'est pas l'impossible ; ce qu'il promet, vaut mille fois mieux que tout ce que je pourrai lui donner. Courage donc, ô mon âme, va à ton Seigneur et à ton Roi, et dis-lui : « *O Roi éternel et souverain Seigneur de toutes choses, je viens vous présenter mon offrande. Aidé du secours de votre grâce, en présence de votre infinie bonté, sous les*

yeux de votre glorieuse Mère et de tous les saints et saintes de la cour céleste, je proteste que je désire, que je veux, et que c'est de ma part une détermination arrêtée, — pourvu que ce soit pour votre plus grande gloire et votre plus grand service, — de vous imiter en supportant les injures, les opprobres, la pauvreté d'esprit et de cœur, et même la pauvreté réelle, si votre très sainte Majesté veut me choisir et m'admettre à cet état de vie ! »

MÉDITATION SUR L'INCARNATION.

1er Prélude. — Je me rappelle comment, lorsque le monde était courbé sous le joug du démon et que les hommes se précipitaient en foule vers leur ruine éternelle, Dieu décréta de les sauver en leur envoyant son propre Fils incarné pour eux.

2e Prélude. — Me représenter la maison de Nazareth où la sainte Vierge prie. L'ange Gabriel vient et la salue.

3e Prélude. — Demander la grâce de bien connaître mon Dieu incarné par amour pour moi, afin que je l'aime et le suive.

1er POINT. — Motif de l'Incarnation.

Racheter l'homme devenu l'esclave du démon, — relever l'homme tombé, — rendre le bonheur à l'homme accablé de maux : c'est le but que l'amour de Dieu a poursuivi dans l'Incarnation.

A. L'homme était l'esclave du démon ; pourquoi ? Parce qu'il s'était laissé séduire aux fallacieuses promesses de cet ennemi de notre nature. Rappelons-nous la parole adressée par le démon à Ève : « Pourquoi ne mangez-vous pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ? » Ève mange du fruit, Adam se laisse persuader par Ève,

et tous les deux tombent sous la domination du séducteur. Orgueil, sensualisme, complaisance coupable pour autrui : causes malheureuses de l'esclavage des hommes.

B. L'homme était tombé. Comment ? Parce qu'il avait voulu chercher sa grandeur hors de la soumission à Dieu. Il avait prétendu être semblable à Dieu, et il s'était ravalé au-dessous de lui-même. « Vous serez comme des Dieux, » avait dit le démon. Le monde païn est là pour nous montrer l'accomplissement de cette promesse : corruption affreuse, cruauté inhumaine, dégradation inouïe, telle était la condition de celui qui avait voulu devenir un Dieu ! N'en est-il pas encore ainsi ? Où aboutissent les hommes qui secouent le joug de Dieu ? Où ai-je abouti moi-même quand par amour-propre, j'ai méconnu son autorité ?

C. L'homme était malheureux, profondément malheureux. Non seulement parce que tous les maux, châtiments du premier péché, avaient fondu sur sa tête, mais parce qu'en lui-même, au fond de son cœur, il ne pouvait trouver le repos. En vain demandait-il le bonheur à la satisfaction de ses passions, à tous les biens de la terre; le bonheur le fuyait toujours.

D. Par amour pour cet homme ainsi déchu et malheureux, Dieu va s'incarner. Comprenons-le bien : il n'y avait pas d'autre remède. Un Dieu seul pouvait satisfaire à la justice du Père éternel et faire rentrer l'homme en grâce avec lui... L'homme ne méritait pas cette faveur ; Dieu, par amour, la lui a accordée. Reconnaissance envers Dieu... Comparaison avec notre état présent... Si nous nous sommes jetés à notre tour dans l'abîme où le démon avait précipité Adam, Jésus-Christ seul peut nous en retirer...

2e POINT. — Mode de l'Incarnation.

Cet amour de Dieu pour sa créature qui lui a fait décider l'Incarnation, l'a guidé également dans le choix de la manière dont il a voulu accomplir ce mystère. Pour racheter l'homme, il suffisait au Verbe d'offrir à son Père la moindre satisfaction; le fait seul de l'Incarnation pouvait racheter tous les mondes

possibles. Mais par cette Incarnation, Dieu voulait apprendre à l'homme la vraie *liberté*, la vraie *grandeur*, la vraie *félicité;* il voulait lui faire obtenir tous ces biens par sa coopération personnelle à l'œuvre de la Rédemption. L'Incarnation sera donc :

A. Une œuvre d'anéantissement et de sacrifice. — Le Verbe peut choisir la manière dont il entrera dans le monde : il choisit la plus obscure. Il se fait homme dans le sein de Marie ; il choisit une mère pauvre et inconnue ; comme le dernier des fils d'Adam, il demeure pendant neuf mois réduit à l'impuissance et à l'oubli. Personne ne connaît son entrée dans le monde, sinon l'humble Vierge qui doit lui donner le jour ; il cache tous les trésors de sa puissance, de sa sagesse infinie. C'est ainsi qu'il répare l'orgueilleuse présomption d'Ève, la funeste ambition d'Adam. Si je veux échapper à l'empire du démon, si je veux briser les chaînes de mon esclavage, je ne le puis qu'en imitant l'abnégation de mon Dieu incarné.

B. Une œuvre d'obéissance et d'humiliation. — « En tête du livre il est écrit de moi que je fasse votre volonté, ô mon Dieu ! » (Heb. x, 7.) Le Seigneur ne voulait plus des sacrifices et des holocaustes des Juifs, où se trouvait, disait-il, leur propre volonté ; le Verbe fait chair, voulant nous enseigner l'obéissance, s'est fait obéissant pendant toute sa vie mortelle et jusqu'au supplice de la croix. Mais c'est pour cela aussi que Dieu l'a exalté et qu'il lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre et dans les enfers. L'obéissance, source de la vraie grandeur ; l'abaissement, cause d'exaltation et de glorification, n'est-ce point là le grand enseignement de l'Incarnation ?

C. Une œuvre de dévouement et de souffrances. — Le Dieu incarné vient nous rendre le bonheur véritable. Ce bonheur, nous devons le récupérer en nous unissant à lui, en vivant avec lui. Et il choisit une existence pauvre et misérable ; il sera en butte à toutes les contradictions, à toutes

les persécutions ; il subira toutes les douleurs et toutes les tortures. Que nous sommes donc insensés, lorsque, dans l'espoir d'être heureux, nous voulons éviter la peine et la souffrance ; lorsque nous refusons de les accepter, de peur de compromettre notre félicité ! Jésus-Christ ne nous apprend-il pas précisément le contraire ? Quand donc le comprendrons-nous pratiquement et efficacement ?

3e POINT. — Conséquences de l'Incarnation ?

Afin d'augmenter mon admiration et ma reconnaissance envers Dieu, et aussi pour encourager ma faiblesse, je considère les conséquences merveilleuses de ce mystère.

A. La justice de Dieu est apaisée ; le Tout-Puissant regarde son œuvre avec amour. L'homme, devenu le frère du Verbe incarné, est l'objet spécial des complaisances de l'Éternel.

B. L'homme lui-même est réhabilité ; il reprend son rang un peu au-dessous des anges... Il devient même, dans la personne du Sauveur, le roi de la création tout entière, sans en excepter les esprits bienheureux...

C. Le ciel va s'ouvrir pour l'homme. Tous les justes qui ont eu foi dans l'Incarnation du Verbe vont prendre place dans la céleste Jérusalem ; ils seront suivis par des millions d'élus qui auront profité des fruits de la Rédemption.

D. La terre change de face. Elle va devenir un royaume du Christ. La domination du Sauveur s'étendra sur elle à travers l'espace et à travers les temps ; les sources de la grâce l'inonderont ; elles feront partout germer et mûrir les vertus les plus héroïques. Jésus-Christ suscitera les dévouements les plus sublimes, les sacrifices les plus admirables.

E. L'Enfer est vaincu. Le démon, roi du monde, ne peut plus exercer sa domination tyrannique. S'il conserve quelque empire, c'est grâce à la ruse et à l'hypocrisie ; ceux-là seuls lui demeurent soumis, qui ne veulent pas profiter des fruits de l'Incarnation.

F. Le Verbe lui-même *ajoute à sa gloire* essentielle et infinie la gloire de son adorable humanité. Non seulement comme Dieu, mais comme Dieu incarné et à cause des humiliations et des souffrances de sa nature humaine, il a droit aux hommages de toute créature raisonnable.

G. Enfin *tous* ceux qui coopèrent au mystère de l'Incarnation, tous ceux qui veulent y participer, y trouvent la garantie de leur *bonheur*, le principe de leur *glorification*.

Quels sont maintenant mes sentiments et mes résolutions ?

Colloque avec Marie, mère du Verbe incarné ; avec la Seconde Personne de la sainte Trinité faite homme par amour pour nous ; avec le Père éternel, — afin que les fruits de cette Incarnation me soient appliqués avec abondance.

MÉDITATION SUR L'ADORATION DES BERGERS.

1er Prélude. — Me rappeler l'histoire (Luc. II). Bergers gardant leurs troupeaux ; l'apparition et chant des anges ; départ pour Bethléem et adoration du divin enfant ; retour.

2e Prélude. — Me figurer le pâturage où se trouvent les bergers, près de la grotte de Bethléem.

3e Prélude. — Demander la grâce de connaître mon Roi Jésus-Christ, qui commence à se manifester dans le monde ; grâce de profiter de cette connaissance pour l'aimer et le suivre.

1er POINT. — La naissance de Jésus-Christ est annoncée aux bergers.

A. Quels sont ceux à qui Jésus, le Roi de gloire, entrant dans le monde, fait tout d'abord connaître son avènement ?

Quelques *pauvres pasteurs*. Voyez-vous comme tout s'enchaîne logiquement dans cette conduite du Fils de Dieu ? Il vient pauvre, il se manifeste aux pauvres ; il vient enseigner l'humilité, il se révèle aux humbles. Il en est toujours ainsi : les faveurs spéciales du Sauveur, les lumières spirituelles, les consolations ne sont point l'apanage de la richesse, de la dignité, du talent naturel. Si je veux que Jésus se manifeste à moi, il faut que je m'efforce d'aimer la pauvreté, la simplicité. La pauvreté, est-ce que je l'aime ? Peut-être que, loin de l'aimer *pour moi*, je la supporte à peine *à côté de moi*, que je regarde les pauvres avec dégoût, avec dédain, même avec aversion...

B. Ces bergers *gardaient leurs troupeaux* pendant la nuit. Occupation pénible, ennuyeuse, demandant de l'abnégation, de la charité mutuelle. Ce n'est point le travail qui empêche de trouver Jésus : loin de là. Le travail difficile, les occupations de notre état, quand elles sont acceptées en esprit de foi, nous attirent les lumières et les grâces du ciel... L'amour de nos aises les écarte.

C. Les bergers se voient entourés d'une grande lumière, et un ange du ciel se tient à côté d'eux. *Ils ont peur*, mais l'ange les rassure : « Ne craignez point, dit-il ; je vous annonce une grande joie qui sera celle de tout le peuple. Un Sauveur vous est né aujourd'hui, le Christ votre Seigneur, dans la cité de David. Voici ce qui vous le fera reconnaître : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Quand la lumière du ciel les environne, les bergers ont peur... La même chose ne nous arrive-t-elle pas ? Pourquoi avons-nous peur ? Parce que nous craignons de voir trop clair : nous craignons de devoir faire un sacrifice. Pourtant, c'est ce qui doit causer notre joie. C'est le salut qui nous est annoncé. J'entendrai avec les bergers les paroles de l'ange, et je les approprierai à ma position.

D. Et alors se joignit à l'ange une multitude d'esprits célestes qui chantaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et, sur la terre, *paix aux hommes de bonne*

volonté. » Ce sont les résultats que doit produire la naissance du Fils de Dieu ; résultats auxquels participent tous ceux qui suivent le Verbe incarné : ils rendent gloire à Dieu, ils reçoivent la paix comme récompense de leur bonne volonté. La bonne volonté, c'est la connaissance de Dieu fait homme, c'est le désir sincère de l'imiter. Le Seigneur ne demande pas que l'on réussisse toujours dans cette imitation parfaite, mais la bonne volonté, les efforts pour y parvenir... Quelle est ma bonne volonté ?

2e POINT. — Les bergers vont adorer l'enfant-Dieu.

A. Quand les anges ont disparu, les bergers se disent les uns aux autres : « Allons jusqu'à Bethléem, et voyons cet événement que le Seigneur nous a annoncé. » Et ils partirent en toute hâte. — Admirons la *promptitude des bergers* et leur abandon à la Providence. Ils laissent là leurs troupeaux, les confiant à la garde de Dieu ; ils partent en toute hâte. Lorsque la lumière divine brille à mes yeux, que la parole sainte retentit à mon oreille, sortant de la bouche de mes supérieurs, de mon directeur, qui est pour moi l'ange du Seigneur, est-ce avec promptitude que j'obéis ? Est-ce que je ne m'arrête pas à réfléchir, à peser le pour et le contre, à examiner les inconvénients de ce que je vais faire ? Dois-je être étonné alors, si je ne trouve pas Notre-Seigneur ?

B. « Les bergers trouvèrent Marie et Joseph et l'enfant couché dans la crèche. » C'est ici le lieu de méditer les paroles de l'ange que nous avons entendues dans le point précédent. « Voici ce qui vous le fera reconnaître. Vous trouverez un *enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.* » Ce sont toujours et partout les caractères de notre Roi, les caractères de ses œuvres. Un enfant : obéissance, simplicité ; couché dans une crèche : humilité et abaissement ; enveloppé de langes : pauvreté. Quand je vois ces signes, je reconnais Jésus. Est-ce qu'il les reconnaît également en moi ? Est-ce que tout au moins je

désire les avoir ? Est-ce que je gémis de ne pas les posséder ?

C. Alors, dit l'Écriture, ils virent la vérité de ce qu'on leur avait annoncé touchant cet enfant. Figurons-nous maintenant *leurs sentiments :* le respect, la vénération avec laquelle ils se prosternent et adorent ; la sainte joie avec laquelle ils contemplent le divin enfant ; leurs désirs de le prendre entre leurs bras. Joseph et Marie condescendent à ces désirs. Ah ! quand je reconnais Jésus dans l'Eucharistie, dans les malheureux qui sont ses frères ; quand je le reconnais petit, humble et pauvre, je puis nourrir les mêmes sentiments ; je puis agir avec lui comme font les bergers.

3e POINT. — Les bergers retournent chez eux.

A. Quand ils ont satisfait leur pieux empressement, *les bergers*, bien à regret sans doute, *quittent la grotte* de Bethléem. Les consolations célestes ne durent pas : il faut savoir s'y arracher pour remplir les devoirs que notre position nous impose.

B. Mais *dans quelles dispositions* les bergers *ont-ils repris la garde de leurs troupeaux ?* « Ils retournèrent, dit saint Luc, louant et glorifiant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. » C'est dans ces sentiments qu'ils se livrèrent de nouveau à leurs occupations rustiques. Se sont-ils encore plaints de leur pauvreté, de l'obscurité de leur condition ? Ont-ils gémi des privations qu'ils devaient s'imposer ? Qui pourrait le croire ? Non, ils continuaient de louer, de glorifier Dieu. — Quel doit être pour moi le résultat d'une visite à Bethléem, d'une visite à Jésus anéanti, caché dans le tabernacle ?

C. Ce n'est pas tout. « Tous ceux qui les entendirent furent dans l'admiration au sujet de tout ce que les bergers leur avaient dit. » Les bergers *ne gardent pas pour eux le don de Dieu ;* ils racontent à leurs voisins, à leurs amis ce qui leur est arrivé. Ils préparent ainsi, de loin, la route de l'Évangile. Ils le font avec simplicité, avec

humilité ; quel sujet auraient-ils de s'enorgueillir ? — Quand Jésus se fait connaître à moi dans son humilité et sa pauvreté, il ne le fait pas pour moi seul. Il attend que je communique avec discrétion, mais aussi avec simplicité, les grâces que j'ai reçues. L'ai-je fait jusqu'ici ? Ai-je été pour les autres un encouragement à la pratique de ces vertus que Jésus-Christ doit voir en nous : l'abnégation et l'humilité?

Colloque. — Je me prosternerai avec les bergers au pied de la crèche de Jésus, et lui demanderai tout ce qui me manque encore pour qu'il puisse se communiquer à moi et se servir de moi pour édifier mes frères.

PURIFICATION DE MARIE
ET OFFRANDE DE NOTRE-SEIGNEUR AU TEMPLE.

1er Prélude. — Me rappeler l'histoire (Luc. II). La sainte Vierge va au temple pour se purifier suivant la loi et offrir son premier-né au Seigneur. Siméon prend Jésus entre ses bras et entonne son cantique de reconnaissance. Il prédit à Marie un glaive de douleur.

2e Prélude. — Me représenter la partie du temple où s'accomplit ce mystère.

3e Prélude. — Demander la grâce de connaître Jésus, mon Roi, et Marie, sa fidèle imitatrice ; de les aimer et de suivre leurs exemples.

1er POINT. — Purification de Marie ; offrande de Jésus.

A. Une double loi était imposée à la femme qui mettait au monde son premier-né : elle devait se purifier de la souillure légale contractée par l'enfantement ; elle devait

en outre offrir son fils au temple ou le racheter par le sacrifice prescrit. Ni l'une ni l'autre de ces lois n'atteignaient Marie : sa conception et son enfantement étaient tout miraculeux ; son fils était Dieu et par là même dominait toute loi ; il était la loi même. Cependant Marie se soumet à tout. Elle qui tenait tant à sa virginité qu'elle l'opposait comme une objection à la maternité divine, renonce à la réputation de virginité et se range parmi les autres femmes. Pourquoi ? Par *humilité* et par *obéissance*. Que nous sommes loin de Marie, quand nous nous prévalons des moindres prérogatives, quand nous ne demandons qu'un prétexte plausible pour nous soustraire à l'obéissance !

B. Cet esprit d'humilité, Marie l'a puisé dans *l'union avec Jésus*, notre Roi. Ce Roi tout-puissant veut aussi, à peine entré dans le monde, nous donner l'exemple d'une soumission complète. Il veut donc être présenté au temple et offert à son Père. Demandons-nous quels étaient les sentiments du divin enfant, quand le prêtre accomplissait les rites de l'oblation ; avec quelle générosité il s'offrait à son Père pour le salut des hommes, acceptant dès lors tout ce qu'il devait faire et souffrir pour eux, pour chacun en particulier et surtout pour *moi*. Est-ce que je ne m'unirai pas à cette offrande ? Ne me donnerai-je pas à mon tour au Rédempteur de mon âme ?

C. A cette obéissance, Marie joint la fidélité pour offrir le sacrifice prescrit par la loi. Le sacrifice était différent pour les riches et pour les pauvres. Marie, dans cette circonstance, eût pu offrir le sacrifice des riches : l'or des mages lui en fournissait le moyen. Mais quelque prétexte qu'elle eût pu trouver, en se disant qu'il s'agissait du culte de Dieu, qu'elle devait faire quelque chose d'extraordinaire, etc., elle préfère demeurer dans sa pauvreté et en faire publiquement profession. L'or des mages a été employé en bonnes œuvres cachées ; tout ce qui sent l'ostentation répugne à l'humilité et à la pauvreté qui font les délices de Marie. Qu'aurais-je fait à sa place ?

2e POINT. — Rencontre de Siméon.

A. Ces actes d'obéissance et d'humilité entrent dans les desseins de Dieu, et commencent la manifestation de Jésus dans le monde. « Il y avait à Jérusalem un vieillard nommé Siméon, homme *juste, timoré, attendant la consolation d'Israël.* L'Esprit-Saint était en lui, et il avait reçu l'assurance de ne point mourir sans avoir vu l'Oint du Seigneur. » Remarquons toutes les qualités de cet homme à qui Dieu destine la suprême consolation de voir Jésus. Il est juste, exact observateur de la loi, plein de piété. Ce sont les dispositions préparatoires à la réception de la grâce. Nous les trouvons également dans Anne la prophétesse, vierge avant son mariage, épouse fidèle pendant sept ans ; veuve vivant dans le temple jusqu'à sa quatre-vingt-quatrième année. Tous les deux, Siméon et Anne, verront Jésus avant de mourir. Mais que leur attente a été longue ! Jésus tarde parfois à se manifester, à consoler ceux mêmes qui le servent le plus fidèlement. Cependant il vient. Il ne faut donc jamais perdre courage.

B. Siméon se rend au temple, et il reconnaît Jésus. Pourquoi ? Parce que l'*Esprit-Saint l'éclaire.* Les anges avaient fait connaître Jésus aux bergers, l'étoile l'avait fait connaître aux mages ; l'Esprit-Saint inspire Siméon. Dieu diversifie sa grâce d'après les dispositions de chacun. Les moyens sont différents, le résultat est toujours le même : trouver le Messie dans Jésus pauvre et humilié ! N'ai-je pas reçu la grâce de toutes les manières : et par l'enseignement des envoyés de Dieu, et par les signes extérieurs qui prouvent la divinité de Jésus-Christ, et par l'inspiration intime du Saint-Esprit ? Et pourtant j'hésite encore. Que me faut-il davantage ?

C. Siméon prend Jésus dans ses bras, et il bénit Dieu. Quelle *joie* ineffable inonda alors le cœur du saint vieillard ! Quels furent ses transports d'amour et de *reconnaissance !* Joie d'autant plus vive, qu'elle avait été plus longtemps attendue. Reconnaissance d'autant plus profonde, que la vue de Jésus était pour Siméon l'annonce de la fin de

son pèlerinage terrestre. Quand donc pourrai-je m'associer à cette joie, à cette reconnaissance ? J'attendrai avec patience la visite du Seigneur, m'efforçant de la mériter par ma fidélité.

3e POINT. — Prédictions de Siméon.

La présence de Jésus ouvre à Siméon l'intelligence de l'avenir ; il prophétise devant tous ceux qui sont dans le temple.

A. « Maintenant, Seigneur, vous laisserez partir *en paix* votre serviteur, parce que mes yeux ont vu le salut que vous avez préparé pour tous les peuples. » — Il commence par annoncer sa mort prochaine : il mourra en paix parce qu'il a vu le Sauveur. Telle est également la paix après laquelle nous devons aspirer ; il n'y en a point d'autre. Nous l'aurons, lorsque, comme Siméon, nous aurons cherché le salut dans la simplicité de nos âmes.

B. « *Lumière* qui éclairera les nations, *gloire* d'Israël, votre peuple. » — Prédiction du règne de Jésus, de son influence dans le monde. Pour ceux qui veulent l'écouter, il est la lumière ; pour ceux qui lui appartiennent, il est la source de la gloire. Cette lumière est d'autant plus vive, cette gloire d'autant plus éclatante que la docilité est plus grande, l'union avec lui plus intime.

C. Mais Siméon ajoute : « Celui-ci sera placé dans le monde pour la *ruine* et pour la *résurrection* d'un grand nombre en Israël ; il sera un signe de contradiction. » — Prédiction de l'infidélité des uns, de la fidélité des autres, des haines que suscitera le nom de Jésus. Ces haines, nous en sommes témoins ; il dépend de nous de les faire servir à notre ruine ou à notre résurrection. Elles serviront à notre ruine, si nous nous laissons, à cause de ces haines, intimider, ébranler, séparer de Jésus-Christ ; elles ne feront que nous donner une vie plus parfaite, si nous nous unissons au Sauveur et partageons avec lui les haines qui le poursuivent. Quel est mon choix ?

D. Enfin, s'adressant à Marie : Et votre âme, dit Siméon,

sera percée par un *glaive de douleur*. — Prédiction des souffrances de Marie : ineffable consolation pour toutes les âmes chères à Jésus. Un glaive de douleur percera le cœur de la Vierge conçue sans péché, de la Fille privilégiée du Père, de la Mère du Verbe, de l'Épouse de l'Esprit-Saint, de la Reine du ciel et de la terre. Elle ne l'aura point mérité ; c'est la conséquence de son union avec Jésus. Pourquoi donc m'attrister de mes épreuves, de mes peines, de mes désolations ? Je les déposerai dans le cœur de Marie, et je dirai avec elle : *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum !*

Colloque pour obtenir cette même union avec Jésus, dans la paix, la fidélité, l'obéissance, la pauvreté.

OBÉISSANCE DE JÉSUS A NAZARETH.

1er Prélude. — Me rappeler le mot de l'évangéliste : Il s'en alla avec ses parents et vint à Nazareth, et il leur était soumis. (Luc. II, 51.)

2e Prélude. — Me figurer la maison de Nazareth.

3e Prélude. — Demander la grâce de connaître Jésus obéissant, de l'aimer et de l'imiter.

Sujet : La vertu d'obéissance est si importante, non seulement pour les religieux mais pour tous les fidèles, qu'il est bon d'y consacrer une méditation spéciale. Or, la vie de Nazareth nous apprend tout ce qui concerne cette vertu.

1er POINT. — Prix de l'obéissance.

A. Quel est celui dont il est écrit « Il était soumis ? » C'est le Verbe éternel, la vérité incréée et incarnée, l'in-

finiment parfait, celui qui n'a rien pu faire qui ne fût parfaitement sage. Il a voulu obéir, *lui* qui pouvait commander à toute la création. Il faut donc que l'obéissance en elle-même soit une chose parfaite. Si elle l'était pour le Sauveur, qu'est-elle pour moi, misérable créature, sujette à l'erreur et au vice, faible et irrésolue, inconstante et capricieuse ?

B. COMBIEN DE TEMPS a-t-il obéi ? Trente ans, sur les trente-trois ans qu'il a passés sur la terre : dix fois plus longtemps qu'il n'a agi avec une certaine indépendance. N'est-ce pas une nouvelle manière de nous enseigner combien il est bon d'obéir ? Pourquoi donc me révolter contre l'obéissance ? Pourquoi trouver le temps de l'obscurité, de la soumission, long et ennuyeux ? Pourquoi soupirer après une plus grande liberté ? Parce que je ne comprends pas assez ce qui m'est réellement avantageux.

C. QU'AURAIT-IL PU FAIRE pendant ce temps ? Il aurait pu prêcher son Évangile, parcourir le monde, multiplier les prodiges. Il ne fait rien de tout cela ; il agit contrairement à ce que nous aurions décidé dans notre sagesse et notre prudence humaines. C'est que telle était la volonté de son Père, et que telle était aussi la nécessité qu'il y avait de nous apprendre à obéir.

Comprenons donc que ce n'est pas l'action en elle-même qui a du prix devant Dieu, mais l'obéissance qui nous la fait accepter et pratiquer. « *Melior est obedientia quam victimæ*, l'obéissance vaut mieux que les victimes, » disait Samuel à Saül. Ne voyons donc pas la chose qui nous est commandée ; ne voyons que le prix de l'obéissance.

D. QUE FAIT-IL EN OBÉISSANT ? Il sauve le monde. Il le sauve aussi bien que lorsqu'il prêche et propage sa loi, qu'il forme ses apôtres, qu'il souffre et meurt sur la croix. C'est la même œuvre qu'il poursuit et qu'il exécute. On peut donc, rien qu'en obéissant, sauver les âmes. Le salut des âmes est le résultat de la grâce. Dieu peut aussi bien attacher cette grâce aux plus humbles travaux entrepris par obéissance, qu'à l'étude, à la prédiction, à l'exercice

extérieur du zèle. Je ne dois donc pas croire que ma vie soit stérile parce qu'elle est solitaire et cachée... Si cette solitude, cet oubli me sont imposés par l'ordre providentiel, par la décision de mes supérieurs, l'esprit d'obéissance rendra cette solitude féconde en fruits de salut. Dieu me les fera voir au jour du jugement...

2e POINT. — Fondement de l'obéissance.

A. Sur quoi l'obéissance doit-elle être fondée ? La vie de Nazareth me le montre de la manière la plus claire. Qui *domine* dans cette maison ? Évidemment, c'est Dieu : Dieu auquel on offre tout ce que l'on fait, dont on accomplit rigoureusement la loi, auquel on fait tous les sacrifices que cette loi exige, dont on visite chaque année le temple. — Qui *commande* dans la maison de Nazareth ? C'est Joseph, le chef de la famille, l'époux et le gardien de Marie, le père nourricier de Jésus. — Après Joseph, Marie dirige et gouverne le ménage. — Jésus seul obéit à tous et n'impose sa volonté à personne. C'est ainsi que *la divine Providence* l'a disposé. Cette disposition de la divine Providence est seule le fondement de l'obéissance.

B. Remarquons bien en effet l'ordre qui est établi. Cet ordre n'est pas celui de l'âge : car en ce cas Jésus devrait commander, puisque Jésus est l'Éternel incarné dans le temps ; ce n'est pas celui de la sainteté : Jésus est la sainteté même, Marie la plus sainte des créatures ; Joseph, quelque juste qu'il soit, ne tient ici à ce point de vue que le dernier rang. Ce n'est pas davantage l'ordre de la science ni celui de la force... Dieu a choisi Joseph pour être le chef de la sainte Famille : c'est son titre unique à l'obéissance de Marie et de Jésus ; il ne lui en faut pas d'autre. Habituons-nous donc, quand il s'agit de nos supérieurs, soit spirituels, soit temporels, à faire abstraction de leur âge, de leur vertu, de leur talent, des sympathies ou des antipathies que nous éprouvons à leur égard. Ne voyons en eux que *la personne*

de Dieu dont ils tiennent la place, et l'obéissance nous sera facile.

C. La conséquence de ce qui précède, c'est que la condition essentielle de l'obéissance est l'*esprit de foi.* Cet esprit de foi nous fait apprécier le mérite de la soumission : cet esprit nous empêche d'introduire dans notre soumission toute considération purement naturelle et humaine ; il nous fait prendre notre place avec humilité ; il nous la fait conserver avec générosité et avec bonheur. Ai-je suffisamment nourri cet esprit dans ma conduite ?

3e POINT. — Perfection de l'obéissance.

L'obéissance, nous le savons, comprend trois genres de soumission, qui réunis la rendent parfaite : soumission extérieure, qui consiste dans l'exécution, soumission de la volonté, soumission de l'intelligence. Contemplons-les toutes trois dans notre divin modèle.

A. Exécution. Figurons-nous avec quel zèle l'enfant Jésus accomplissait tout ce que Joseph et Marie lui imposaient. Il n'omettait rien... ; il obéissait avec une promptitude merveilleuse... ; il n'interrompait point son travail qu'il ne fût complètement achevé... ; il ne se laissait point rebuter par la difficulté ni par la durée de l'occupation présente. Il savait que *tout* est méritoire dans l'obéissance, chaque acte en particulier, quelque insignifiant qu'il paraisse...

Examinons si telle est notre ponctualité, notre empressement, notre constance dans l'exécution...

B. Volonté. Qu'est-ce qui facilitait à Jésus l'exécution des ordres qui lui étaient donnés ? L'union de sa volonté à celle de son Père céleste, et par là même à la volonté de tous ceux qui commandaient au nom de Dieu. Il ne voyait donc jamais dans leurs ordres un sujet de mécontentement, de susceptibilité, de méfiance ; il ne les taxait ni d'injustice, ni de partialité ; il ne doutait point de leur bienveillance. Certes, cela lui était aisé avec des parents

comme Joseph et Marie ; mais si nous nous habituions à considérer la volonté de nos supérieurs comme étant celle de Dieu, ne nous serait-il pas infiniment plus aisé d'obéir volontiers ?

C. Intelligence. Le divin Sauveur connaissait toutes choses ; il possédait tous les secrets de la nature ; il savait donc mille fois mieux que Joseph comment il fallait travailler le fer et le bois, mille fois mieux que Marie comment il fallait ordonner la vie domestique. Pourtant il ne raisonnait pas leurs ordres ; il soumettait son intelligence à celle de ses parents. C'est qu'il avait devant les yeux le grand principe de l'obéissance : quand les supérieurs ne vont pas à l'encontre de la loi de Dieu, ce qu'ils commandent est ce qu'il y a de meilleur pour le sujet qui obéit. Ce n'est pas à lui de juger si les moyens sont proportionnés à la fin ; il doit être persuadé qu'il ne trouvera rien qui soit préférable, c'est-à-dire plus conforme aux intentions de Dieu. Quel enseignement pour moi ! Puissé-je le faire pénétrer dans mon esprit et dans mon cœur !

Colloque avec Jésus obéissant, avec Marie, sa mère. Prions Marie de nous obtenir de Jésus une vraie et parfaite obéissance.

MÉDITATION SUR LE BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST.

1er Prélude. — Souvenir de l'histoire. A l'âge de trente ans, Jésus quitte sa sainte Mère et se rend au Jourdain. — Il y est baptisé par saint Jean. — Les cieux s'ouvrent et l'Esprit-Saint descend sur lui.

2e Prélude. — Me représenter les bords du Jourdain où Jésus reçoit le baptême.

3e Prélude. — Demander la connaissance intime de Jésus, mon Roi, qui se prépare à la vie publique et apostolique ; demander son amour, afin que je m'efforce de le suivre.

1er POINT. — Jésus quitte sa sainte Mère.

Je me figure le moment où Jésus annonce à Marie son départ. Il va commencer sa vie apostolique. Marie savait bien que son fils ne pouvait pas indéfiniment demeurer avec elle ; elle attendait toujours la manifestation de la volonté divine à cet égard : cette manifestation ne laisse pas de lui être pénible. — Pour notre édification, méditons les qualités de cette séparation.

A. Elle est *nécessaire*. — Il entrera dans les desseins de Dieu que l'apôtre de la Bonne Nouvelle conserve toute sa liberté. Il devra être toujours prêt à aller où Dieu le demande, à faire ce que Dieu veut, à commencer les entreprises que Dieu lui suggère. Toute obligation terrestre serait un obstacle à l'exercice du zèle ; il doit donc en être affranchi. — Jésus a voulu donner l'exemple de cet affranchissement, afin de pouvoir dire à ses disciples qu'ils doivent abandonner pour lui leur père, leur mère, etc. — Cette liberté est nécessaire, au moins dans une certaine mesure, à tous ceux qui veulent coopérer à la gloire de Dieu, au salut du prochain, par les œuvres de zèle et de charité. — N'ai-je pas trouvé parfois des obstacles à l'exercice de ces vertus dans les affections de la chair et du sang, dans les relations de l'amitié ?

B. Elle est *douloureuse*. — Qui nous dira ce que cette séparation coûte au cœur de Marie et par là même au cœur de Jésus, si étroitement uni à celui de sa mère ? Pendant trente ans, ils avaient vécu ensemble ; Marie avait pu apprécier de jour en jour davantage le trésor qu'elle possédait ; Jésus était la lumière de ses yeux, la force de son bras, l'appui de sa faiblesse, la consolation de ses peines ; depuis la mort de saint Joseph, elle n'avait

que lui. De plus, elle ne pouvait se faire le moindre reproche quant à cette affection toute pure et sainte qu'elle nourrissait. Jésus, homme-Dieu, avait trouvé dans sa mère bien-aimée tout le respect d'une créature pour son Seigneur et son maître, avec tout l'amour que la mère la plus tendre peut vouer à son fils unique ; Marie, pendant ces trente années, avait été comblée par Jésus des faveurs les plus précieuses. Et pourtant ils vont se quitter ! — C'est ainsi que toutes les affections les plus indispensables en apparence, les plus innocentes, les plus tendres, doivent être sacrifiées quand la Providence l'exige. Serais-je prêt à me séparer de ce que j'ai de plus cher, pour répondre aux desseins de la Sagesse infinie ?

C. Mais cette séparation n'est que *matérielle* et *momentanée*. — Dieu, quand il unit les cœurs, ne les sépare plus, à moins qu'ils ne profanent ce lien sacré ; quand il demande la séparation dans le temps, c'est pour refaire l'union dans l'éternité. Parfois l'union matérielle n'est pas entièrement brisée : elle se retrouve dans des circonstances que Dieu même a prévues et déterminées. C'est ainsi que Marie se retrouvera avec Jésus aux noces de Cana et qu'elle le verra de temps en temps pendant ses courses apostoliques... Offrons donc généreusement à Dieu les sacrifices matériels qu'il nous inspire ; laissons-lui le soin de conserver et d'éterniser nos affections !

2e POINT. — Jésus est baptisé par saint Jean-Baptiste.

Quand Jésus a pris congé de sa mère, il se rend au Jourdain, où Jean-Baptiste confère le baptême de la pénitence.

A. Jésus veut recevoir le baptême. Il se confond donc parmi les pécheurs, les publicains, etc., qui se pressent aux bords du fleuve. La première condition de la vie apostolique est *l'esprit d'humilité*. Si nous voulons faire du bien aux autres et les gagner à Dieu, il faut que nous ne les méprisions pas et que nous sachions leur donner l'exemple. Combien ils se trompent, ceux qui pensent convertir le

prochain en le traitant avec orgueil et arrogance, en s'exemptant eux-mêmes des œuvres de pénitence et d'humilité qu'ils croient devoir lui imposer !

B. Jean-Baptiste reconnaît Jésus et, à son tour, s'humilie devant le Messie. C'est vous, dit-il, qui devriez me baptiser, et vous venez à moi ? — Nous le voyons : l'humilité du Messie n'empêche point qu'on le reconnaisse ; au contraire, elle provoque chez le Précurseur les témoignages de l'admiration et du respect. Ne craignons donc point que notre abaissement diminue l'action que nous exercerons autour de nous : cette action sera d'autant plus efficace que nous-mêmes nous paraîtrons moins chercher la considération et les hommages. — Enfin, admirons *le saint débat* qui s'élève entre le Sauveur du monde, vrai Fils de Dieu, et le Précurseur, le plus grand des enfants des hommes, débat qui se termine par la victoire de l'humilité. Il ne devrait point y avoir d'autres débats entre les personnes qui se consacrent aux bonnes œuvres, au salut des âmes.

C. « Il convient que nous accomplissions toute justice, » a dit Jésus-Christ. Pesons bien cette parole et faisons-en la règle de notre conduite. *Accomplir toute justice,* c'est donner à Dieu et aux hommes tout ce qui est nécessaire et même convenable ; c'est ne s'arrêter jamais dans le chemin de la perfection ; c'est répondre sans cesse aux invitations de la grâce. Plus nous accomplirons toute justice, plus nous nous sanctifierons nous-mêmes et plus nous aurons de puissance pour sanctifier nos frères. — Au contraire, lorsque nous négligeons notre perfection, par là même nous compromettons l'efficacité de notre ministère et notre influence pour le bien.

3e POINT. — Signes de la mission divine du Sauveur.

Jésus étant baptisé, prie. Alors le ciel s'ouvre, le Saint-Esprit descend sur lui sous la forme d'une colombe, et la voix du Père céleste se fait entendre : « Voilà mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances. » — Contemplons

ce spectacle, adorons l'auguste Rédempteur, demandons-lui qu'il nous attire sur ses pas. Mais profitons des leçons que Dieu nous donne ; comprenons quels sont les signes du véritable apostolat, de la mission divine.

A. Jésus prie, et *le ciel s'ouvre* sur sa tête. — Le ciel doit toujours être ouvert sur la tête de l'ouvrier évangélique, de tous ceux qui veulent être les sauveurs des âmes. Ils doivent demander au ciel des lumières qui leur sont nécessaires ; du ciel descendront les grâces qui féconderont leurs travaux. Il faut qu'ils soient en communication perpétuelle avec le ciel...

B. Le Saint-Esprit descend sur lui sous la forme d'une *colombe*. La colombe est le symbole de l'innocence et de la simplicité, de la douceur et de la patience, de la charité. Tels sont bien les caractères qui doivent distinguer l'homme apostolique. Mais ce ne doivent pas être des qualités humaines ; ces vertus doivent être le résultat de l'action du Saint-Esprit, aidée de notre constante coopération.

C. « *Voilà mon Fils bien-aimé* en qui j'ai mis mes complaisances. » Toujours cette parole du Père éternel doit s'appliquer, autant que le permet la misère de l'homme, au prédicateur de l'Évangile. C'est le résultat de cet « accomplissement de toute justice » dont il a été parlé plus haut. C'est surtout le résultat de l'esprit d'abnégation, de dévouement, de charité généreuse, qui donne tout son prix à l'apostolat. En présence de cet esprit, Dieu pardonne aisément les fautes que la faiblesse humaine fait commettre ; il ne retire point ses complaisances de celui qui se consacre tout entier à la gloire de son Maître.

Colloque avec Marie, pour lui demander de nous obtenir la générosité dans le sacrifice des affections ; avec Jésus, pour qu'il nous accorde le véritable esprit apostolique.

MÉDITATION
SUR LE COMBAT SPIRITUEL.

(Autre forme de la Médit. des deux Étendards.)

1er Prélude. — Me rappeler la parole de Notre Seigneur Jésus-Christ disant au monde : « Je ne suis point venu apporter la paix, mais le glaive. »

2d Prélude. — Demander à Notre-Seigneur de me faire comprendre la nécessité du combat et le moyen le plus efficace de triompher dans la lutte.

1er POINT. — Ennemis que j'ai à combattre.

A. Nous pouvons le dire : notre grand ennemi, c'est le *démon*, ennemi de Dieu, ennemi de Notre Seigneur Jésus-Christ, ennemi de toute la race humaine. Il est jaloux de ce que cette race soit destinée à occuper dans le ciel la place des anges déchus, de ce que Dieu ait racheté l'homme tombé, de ce que le Verbe se soit incarné par amour pour nous. Il a donc juré la perte de l'homme, et il s'acharne sur chacun de nous comme si nous étions seuls sur la terre. Il nous éloigne de Dieu par tous les moyens possibles : tantôt en nous représentant le service du Seigneur comme impraticable, tantôt en nous montrant Dieu lui-même comme un tyran impitoyable, tantôt, au contraire, en nous faisant concevoir une confiance exagérée en sa bonté. Il nous trouble, nous agite, remplit notre âme de folles terreurs, y répand des ténèbres épaisses, y produit l'incertitude, le découragement, le désespoir. Il ne nous laisse de repos ni jour ni nuit.

B. Mais le démon, notre ennemi, n'est pas seul. Il a déjà gagné à sa cause un certain nombre de prosélytes qui sont devenus ses sujets et forment son royaume. Ce royaume se nomme le *monde*. Le monde est partout, à côté de nous, autour de nous, et le démon cherche à nous

faire subir l'influence du monde. — Le monde a des séductions : des plaisirs et des jouissances, qu'il nous présente comme constituant le vrai bonheur, et qu'il oppose aux sacrifices que réclame la loi de Dieu ; le monde a des maximes, des principes qu'il fait valoir comme les conseils de la sagesse, et qui sont l'opposé des enseignements de Jésus-Christ. Le monde a des flatteries pour ceux qui le suivent, des menaces et des persécutions pour ceux qui refusent de lui obéir. Puis-je me dissimuler cette influence du monde et ses funestes effets sur ma conduite ?

C. Cependant, ni le démon ni le monde n'auraient grande influence sur nous, s'ils ne trouvaient un point d'appui en nous-mêmes, dans notre *nature* corrompue. Cette nature, privée par le péché d'Adam de l'insigne dignité que Dieu lui avait accordée, s'incline vers le mal, parce que le mal nous est plus agréable que le bien. Notre intelligence se complaît en elle-même et refuse de se soumettre à la vérité ; notre volonté ne souffre pas le joug de l'autorité ; nos sens réclament les satisfactions qui leur plaisent, quand même elles seraient opposées aux prescriptions de la loi divine ; notre cœur a soif d'affections, et il prétend les goûter à tout prix. Le démon irrite toutes ces convoitises ; le monde flatte notre orgueil personnel. Nous avons donc un ennemi intérieur qui favorise les ennemis du dehors et avec eux concourt à notre perte. — Rappelons-nous la réalité de cet état pour nous-mêmes ; constatons par nos chutes passées l'influence de ces ennemis sur notre conduite. Concluons-en combien il est nécessaire de connaître et de déjouer leurs ruses.

2e POINT. — Tactique de ces ennemis.

A. Il ne s'agit point de nous demander comment nous devons résister aux tentations ouvertes, aux sollicitations qui ont pour résultat immédiat l'offense de Dieu. Nous supposons que ces tentations provoquent chez nous une répulsion immédiate et efficace. Il faut prévenir ces ten-

tations mêmes, ou plutôt empêcher qu'elles ne perdent pour nous cette laideur qui nous les fait rejeter avec horreur. Aux personnes qui veulent sérieusement suivre Jésus-Christ, le démon présente rarement le mal dans toute sa crudité ; il y arrive par degrés et insensiblement. Ce sont ces détours qu'il importe de découvrir, afin d'être sur ses gardes.

B. Le point de départ du démon est notre amour sensuel. Nous ne pouvons faire abstraction complète de l'élément corporel, matériel qui est en nous ; nous pouvons le dompter, le mortifier, mais il existe toujours. Nous avons la tendance au repos, aux aises de la vie ; nous aimons bien à donner à nos sens ce qui leur plaît, à notre cœur ce qu'il désire : et quand les choses ne sont point directement contraires aux commandements de Dieu, nous ne nous les refusons pas volontiers. *Posséder*, posséder ce qui nous flatte, nous charme, nous satisfait ; nous complaire dans cette possession, la rechercher ardemment, voilà un premier pas hors du chemin de la perfection, une première concession faite à l'ennemi.

C. Cette concession en amène une seconde qui, pour certaines natures, peut même précéder. Nous avons notre amour-propre, notre orgueil caché. Les louanges, la considération, *l'honneur du monde* nous sont agréables ; et quand nous possédons du bien, nous pensons aisément que ces louanges et ces honneurs nous sont dus. Nous nous complaisons ainsi en nos mérites ; nous nous irritons quand on nous méconnaît ou qu'on nous oublie ; nous aimons mieux commander qu'obéir ; nous avons confiance en nous-mêmes, dans nos lumières, dans notre expérience, dans notre jugement. Tel est le second résultat que le démon cherche à obtenir, soit par ses suggestions, soit par l'action séductrice du monde, soit en profitant des aspirations de notre nature. Malheur à nous, s'il y réussit !

D. En effet, de là à notre ruine, il n'y a qu'un pas. *L'orgueil* va entrer dans notre âme et en prendre possession. — Or, l'orgueil entraîne la privation des grâces divi-

nes ; l'orgueil est la présomption, l'imprudence, l'insubordination, la révolte. La ruine est imminente : à la première occasion, elle sera consommée. — Voilà le chemin de la mort.

3e POINT. — Conditions de la victoire

Si telle est la pratique du démon, notre ennemi, il nous faut, pour triompher, recourir à Jésus-Christ, notre Sauveur ; si le démon nous pousse sur le chemin de la mort, Jésus-Christ doit nous ouvrir la route de la vie. — Cette route est diamétralement opposée à la première.

A. C'est le chemin de la *pauvreté*. La pauvreté est le supplice de la sensualité. Là où règne la pauvreté absolue, il n'y a ni jouissances, ni possessions qui puissent flatter la nature corrompue. Ce chemin, Jésus-Christ est venu l'enseigner par sa doctrine et encore plus par son exemple : pauvre dans la crèche, pauvre en Égypte, pauvre à Nazareth, pauvre dans ses courses apostoliques, pauvre sur la croix. Tâchons de nous bien persuader combien cette pauvreté est avantageuse, combien elle écarte de nous les pièges du démon.

B. La richesse pousse au désir de la louange ; la pauvreté a pour compagne l'*humiliation*. Quand on n'a rien, on n'est point considéré ; non seulement les hommes refusent aux pauvres les hommages et le respect, mais ils sont enclins à les mépriser, à les regarder de mauvais œil, à les supposer coupables. Ils passent aisément du mépris à l'outrage et aux mauvais traitements. — Le divin Sauveur a choisi cette part pour son héritage ; il a voulu être insulté, calomnié, condamné, afin de nous apprendre à ne point repousser ce qui fait souffrir notre amour-propre. Quand notre amour-propre souffre et que nous aimons ces souffrances, nous sommes bien loin de l'orgueil et de ses funestes enivrements.

C. Par la pauvreté et les humiliations on arrive à l'*humilité*, gage des faveurs célestes, garantie de la persévérance. — Je connais maintenant les armes que je dois employer

pour combattre et vaincre mes ennemis. Aurai-je le courage de les revêtir ? Elles pèsent à mon inertie, elles blessent ma délicatesse, elles gênent l'amour de mes aises, elles effraient ma lâcheté. Et pourtant, ce sont les seules efficaces ; il n'y a pas moyen de le nier. — Je recourrai donc, dans le

Colloque — *a)* à la sainte Vierge, afin qu'elle m'obtienne d'imiter avec elle la pauvreté et les abaissements de mon Sauveur : *Ave Maria ;*

b) à Notre-Seigneur, pour qu'il m'obtienne du Père céleste les grâces nécessaires à cet effet : *Anima Christi ;*

c) à Dieu le Père, pour qu'il m'accorde de marcher sur les traces de son Fils : *Pater noster.*

MÉDITATION SUR LES CONDITIONS DE LA VÉRITABLE AMITIÉ.

(Autre forme de la Médit. des trois Classes.)

1er **Prélude.** — Me représenter un seigneur puissant, riche et bon, qui a comblé de bienfaits trois de ses amis. Tous les trois prétendent lui témoigner à leur tour leur reconnaissance et leur affection.

2e **Prélude.** — Me mettre en présence de Dieu, notre Seigneur, et de tous les saints, avec le désir d'apprendre et de choisir ce qui plaira davantage à la suprême majesté.

3e **Prélude.** — Demander la grâce de choisir effectivement ce qu'il y aura de plus glorieux à Dieu, et de plus salutaire pour moi.

1er POINT. — Premier genre d'amitié.

A. Le premier de ces trois amis, tout en protestant sans cesse de son affection et de sa reconnaissance, ne fait absolument rien pour en donner des preuves. Il sait ce qui plaît ou déplaît à son bienfaiteur, mais il ne s'en inquiète aucunement ; il ne lui rend aucun service, il ne lui épargne aucune contrariété ; et même, lorsque l'occasion de lui nuire se présente, la considération de l'amitié ne l'arrête nullement. Cependant il dit à qui veut l'entendre : J'ai le bonheur d'être l'ami de ce Seigneur...

B. Qu'est-ce que cette amitié prétendue ? Un mot, pas autre chose. On pourrait tout aussi bien la nommer de l'indifférence ; et, dans certains cas, de l'aversion. — A quoi servent toujours ces protestations ? A rien. D'une part, le Seigneur ne peut point compter sur ce soi-disant ami ; et ce dernier devrait être bien aveugle, bien insensé, pour croire qu'il a payé sa dette de reconnaissance et qu'il a droit à de nouvelles faveurs. Au fond de sa conscience, il doit sentir que cette dette demeure tout entière et qu'il ne mérite que des châtiments pour sa négligence à l'acquitter.

C. N'y a-t-il pas cependant des hommes, des chrétiens, même des religieux, qui agissent de la sorte à l'égard de Dieu ? Ils ne voudraient point passer pour les ennemis de Notre-Seigneur ; ils proclament hautement qu'ils lui sont dévoués, qu'ils l'aiment ; mais quand on consulte leur conduite, on n'y voit point la trace de cet amour. Ils sont lâches dans l'accomplissement de tous leurs devoirs, poursuivent partout leur satisfaction personnelle, n'évitent point les occasions du péché, y tombent quand ces occasions se présentent. Que font-ils pour prouver leur amour ? Absolument rien. Comment peuvent-ils donc se faire illusion sur leur état ? — Hélas ! moi qui juge si sévèrement ces hommes, ne leur ai-je pas été semblable à certaines époques de ma vie ? Si Dieu ne m'avait pas ouvert les yeux ; s'il ne

m'avait pas, presque par force, fait sortir de ma torpeur, que serais-je devenu ? Et maintenant encore, ne suis-je pas en danger d'y retomber ?

2e POINT. — Deuxième genre d'amitié.

A. Le second des trois amis comprend mieux ses devoirs. Il ne se contente pas de parler, il agit. Il témoigne à son bienfaiteur du respect et du dévouement ; il vient lui présenter ses hommages ; il lui offre de temps en temps quelques présents ; il lui rend service ; il cherche à augmenter ses possessions, son influence, à lui gagner des serviteurs. Mais tout cela, il le fait dans une certaine mesure. Cela dépend de ses dispositions, de sa santé, du temps. Quand les choses lui plaisent, il les fait promptement et généreusement ; quand elles lui sont désagréables, il a toujours quelque prétexte pour s'en dispenser. S'il soupçonne que le bienfaiteur a quelque bonne nouvelle à lui communiquer, il se rencontre aussitôt sur son chemin ; s'il prévoit une mission pénible à accepter, il est introuvable ; dès qu'il croit remarquer quelque diminution dans les faveurs qu'il reçoit, il s'en autorise pour restreindre encore ses services.

B. Que faut-il penser de ce nouveau genre d'affection ? Est-elle sincère, réelle ? Ne sommes-nous pas tentés de la taxer d'hypocrisie, d'égoïsme déguisé ? Cet ami, ne se cherche-t-il pas lui-même sous prétexte de servir son bienfaiteur ? — Et en admettant qu'il soit guidé par un sentiment véritable de gratitude, cette gratitude n'est-elle pas bien incomplète ? l'amour qu'il porte à ce seigneur, un amour bien faible ? — Quel en sera le résultat pour lui ? Quelle confiance le bienfaiteur peut-il avoir en son dévouement ? — Et, s'il se présentait des circonstances difficiles, s'il fallait faire à l'amitié un grand sacrifice ou bien renier cette amitié, ne serait-il pas fort à craindre que cette pauvre affection ne résistât point à l'épreuve ?

C. Reprenons ces traits caractéristiques, et appliquons-les à nos relations avec Dieu, notre seigneur et notre maître,

notre grand bienfaiteur. Est-ce le servir véritablement, l'aimer sincèrement que de lui être fidèles en ce qui nous plaît, tandis que nous évitons avec soin tout ce qui nous coûte à faire ou à supporter ? Quel grand mérite y a-t-il à lui donner ce que nous aimons à laisser, ce que du moins nous laissons sans peine ? à nous livrer, prétendument pour lui, à des occupations qui nous attirent et que nous accomplirions pour tout autre motif ? Les Juifs offraient au Seigneur leurs sacrifices, et Dieu leur disait : « Je rejette vos offrandes, parce que, dans ces offrandes, je trouve votre propre volonté. » — Supposons même que nous fassions beaucoup pour Dieu, notre amour est-il véritable, si nous lui refusons quelque chose, précisément parce qu'il nous demande ce que nous avons plus de difficulté à lui offrir ? — Si nous continuons à le servir de la sorte, n'est-il pas à craindre que nous ne nous refroidissions peu à peu ? A force de refuser en détail, ne finirons-nous point par refuser en général ?

Considérons attentivement notre conduite ; voyons si nous ne devons pas nous ranger à côté de ce second ami... S'il en est ainsi, d'où cela vient-il ?

3e POINT. — Troisième genre d'amitié.

A. Le troisième ami n'a, pour ainsi dire, rien de commun avec les deux précédents. Il ne voit qu'une chose : ses obligations à l'égard du bienfaiteur. Il ne consulte que son affection pour lui ; il ne souhaite que de la prouver partout et toujours. Les désirs de son bienfaiteur sont pour lui des ordres ; il les accomplit sans retard et sans considérations personnelles. Plus les choses qu'on lui demande sont pénibles, plus il aime à les faire. Sans doute, il est heureux de la présence et des marques de confiance de son ami ; mais quand ce dernier lui impose des missions lointaines, qu'il lui refuse pour un temps sa présence, il accepte avec joie ces privations, puisque son Seigneur les lui impose. S'il a le malheur de ne pas répondre entièrement à ce que

la reconnaissance exige, il est prêt à tout pour expier ces négligences, même involontaires. Il est tellement dévoué qu'il ne lui est possible de douter ni de son propre dévouement ni de la sécurité que ce dévouement doit inspirer à son bienfaiteur et ami.

B. Faut-il le dire ? C'est là le degré le plus élevé de l'amitié. Il suppose l'abnégation, l'oubli de soi-même, l'esprit de sacrifice ; par là même il faut, pour y arriver, faire violence à la nature : mais quand on y est parvenu, quelle perfection, quelle sainte liberté dans une dépendance continuelle, quelle assurance pour l'avenir ! Car — on le comprend — c'est Dieu à qui nous devons cet entier dévouement, c'est pour lui que nous devons nous efforcer d'y parvenir !

C. Rendons-nous donc bien compte de tous les avantages de cette sublime amitié. Voyons quelles en seraient les conséquences pour nous, dans la position que la divine Providence nous a faite. Recherchons ce qui met obstacle à ce que nous y parvenions. Portons-nous généreusement à écarter cet obstacle. Demandons à Notre-Seigneur la force qui nous est nécessaire, surtout pour embrasser la pauvreté et l'ignominie.

Colloques comme dans la méditation précédente sur le combat spirituel (deux Étendards). Demandons à Dieu de pouvoir dompter notre volonté rebelle ; et si nous n'avons pas le courage de désirer ce qui nous serait vraiment profitable, demandons au moins *le désir du désir*.

MÉDITATION SUR LA GUÉRISON
DE L'INFIRME DE 38 ANS.

1er **Prélude.** — Souvenir de l'histoire évangélique (Jo. v, 2-15) : Il existe à Jérusalem une piscine Probatique nommée en hébreu Bethsaïde, ayant cinq portiques. Là gisait une multitude d'infirmes, d'aveugles, de boiteux, d'estropiés, attendant l'agitation de l'eau. Or, l'ange du Seigneur descendait de temps en temps dans la piscine, et l'eau s'agitait. Et celui qui descendait le premier dans la piscine après l'agitation de l'eau, était guéri, de quelque maladie qu'il fût atteint. Il se trouvait là un homme infirme depuis 38 ans. — Jésus le voyant couché et sachant qu'il souffrait depuis longtemps, lui dit : « Veux-tu être guéri ? » Le malade lui répondit : « Seigneur, je n'ai point d'homme pour me plonger dans la piscine quand l'eau a été agitée ; et pendant que je m'y traîne, un autre descend avant moi. » Jésus lui dit : Lève-toi, prends ton grabat et marche ! Aussitôt cet homme fut guéri : il prit son grabat et il marchait. — Or, c'était le jour du sabbat. Les Juifs disaient donc à celui qui avait été guéri : C'est le sabbat ; il ne t'est point permis de porter ton grabat. Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit: Prends ton grabat et marche ! Ils lui demandèrent : Qui est cet homme qui t'a dit : Prends ton grabat et marche ? Mais celui qui avait été guéri ne le connaissait point, car Jésus s'était retiré de la foule qui remplissait la place. Mais plus tard, Jésus le trouva dans le temple et lui dit : Voilà que tu as été guéri ; prends garde de pécher désormais, pour qu'il ne t'arrive rien de pire. Alors cet homme s'en alla et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.

2e **Prélude.** — Me représenter la piscine Probatique et les malades couchés tout autour.

3e **Prélude.** — Demander la connaissance, l'amour et l'imitation de Jésus, mon Roi, surtout afin d'obtenir la gué-

rison de mes misères spirituelles et de pouvoir contribuer au salut de mes frères.

1er POINT. — Situation de l'infirme.

Rappelons-nous bien toutes les circonstances énumérées dans l'Évangile. Il s'agit d'un infirme, *languidus :* l'Écriture sainte ne précise pas la maladie ; elle n'était pas mortelle, puisqu'elle durait depuis si longtemps ; ce n'était pas la paralysie complète, puisque le malade pouvait se traîner ; c'était une *langueur*. Elle affligeait ce malheureux depuis trente-huit ans ; il gisait non loin du temple, puisque dans la piscine Probatique on lavait les victimes destinées aux sacrifices ; il avait sans doute prié, et Dieu ne l'avait pas guéri... Bien plus, il était à côté du remède miraculeux et il n'avait pu en profiter, parce qu'il n'avait point d'homme pour le plonger dans le bain salutaire. Le moment de Dieu n'était pas encore venu.

Ne puis-je pas appliquer tout cela à la langueur spirituelle ? N'ai-je pas langui également pendant un grand nombre d'années, langui à côté du temple du Seigneur, peut-être dans le temple même ?... langui à côté de la piscine probatique, de la source des grâces, des sacrements ?... langui, quand l'ange du Seigneur venait opérer dans les autres des prodiges de conversion, pendant les retraites, etc. Je les voyais guéris et je restais couché. — Dieu peut permettre cet état, le permettre pendant un temps considérable ; cela ne doit point nous faire perdre courage ni confiance. Chaque fois que l'eau avait été agitée, le malade se levait... puis il retournait tristement à sa place. Pourquoi ? Il n'avait point d'*homme !* Mais l'homme qui devait le guérir, ce n'était point celui qu'il attendait pour le plonger dans l'eau, c'était Jésus lui-même.

Pensons également aux autres malades qui gisent près de nous. — Ils disent peut-être aussi : Je n'ai point d'homme ! Ne suis-je pas celui qui doit les aider ?... Ce que je ne puis point pour moi-même, je le puis souvent pour mon

prochain. Pourquoi ne pas lui donner cette preuve de charité ?

2e POINT. — Guérison de l'infirme.

A. Jésus voit l'infirme, il connaît la durée de sa maladie ; il lui demande : Veux-tu être guéri ? — Jésus nous voit aussi, il connaît notre état ; mais il y a des moments où il nous regarde plus spécialement d'un œil de bonté : c'est le moment de la grâce. — *Veux-tu être guéri ?* La réponse est connue d'avance ; mais Jésus pose la question, afin que le malheureux ait plus profondément le sentiment de son infirmité, afin qu'il éprouve un mouvement de confiance, afin qu'il fasse attention à la faveur qu'il va recevoir. Ce sont là également les dispositions que Notre-Seigneur veut voir en nous pour nous guérir.

B. Le paralytique répond : *Je n'ai point d'homme, etc.* Comme s'il disait : Seigneur, ce n'est pas ma faute, si je reste longtemps malade... Pouvons-nous toujours parler ainsi ? Faisons donc d'abord tout ce que comporte notre faiblesse, et attendons le reste de la munificence divine.

C. Jésus lui dit : *Lève-toi, prends ton grabat et marche !* Faisons attention à la gradation. L'infirme doit d'abord *se lever :* c'est la coopération à la grâce ; ensuite il doit soulever son *grabat ;* enfin *marcher*. Le grabat est ici une preuve de l'infirmité ; lui seul aussi soulage tant soit peu l'infortuné qui s'y étend. Pour un homme qui n'eût pas été tout à fait impotent, le grabat eût été un encouragement à la paresse, un obstacle à l'activité. — Que l'infirmité soit réelle ou présumée, il faut lever le grabat, faire comme si l'on se portait bien, ne pas céder à la paresse. — *Marche !* On ne peut pas rester sur place, il est nécessaire d'avancer. Remarquons-le bien, il ne s'agit pas d'avancer d'abord, d'essayer si l'on saura se passer de grabat ; non, il faut commencer par le soulever, puis marcher. Si la tentative ne réussit point, alors on n'aura pas de reproche à se faire !

D. L'homme aussitôt est guéri. Il *se leva, prit son grabat et marchait*, c'est-à-dire, continuait de marcher. Voilà quelle est la puissance de la parole divine ; voilà aussi l'effet de la confiance, d'une coopération généreuse à l'action de Jésus-Christ. Comme cette guérison doit nous remplir d'espérance, d'assurance pour l'avenir ! Quelque longues qu'aient pu être mes infirmités spirituelles; quelque fréquentes qu'elles soient, quand même elles se reproduiraient encore dans la suite, j'entendrai la parole du Sauveur : Lève-toi, prends ton grabat et marche ! — N'ai-je point, en ce temps de ma retraite, d'infirmité à guérir ? de grabat à soulever ?

3e POINT. — Conduite de l'infirme.

A. Le miracle s'est opéré le jour du sabbat. Quand les Juifs, c'est-à-dire les Pharisiens, voient l'infirme chargé de son grabat, ils se scandalisent et veulent l'empêcher de porter ce fardeau. C'est, nous le comprenons, le scandale pharisaïque. Le malade guéri n'en tient aucun compte. — Sachons-le bien, quand Dieu nous tirera de notre langueur, bien souvent il nous demandera des choses qui étonneront le monde, qui provoqueront de sa part des railleries, ou même des reproches ayant une apparence de raison : « Ce n'est pas le temps de faire ces choses. C'est le *sabbat*, il faut se tenir tranquille... Porter ce grabat, cela ne convient pas à votre position ; cela compromet votre famille, l'avenir de vos enfants... »

B. Que répond cet homme ? — *Celui qui m'a guéri m'a dit : Lève-toi, prends ton grabat et marche.* La réponse est aussi simple que péremptoire. Celui qui a été assez puissant pour me guérir, sait mieux que moi ce qui est permis ou non, convenable ou non. — C'est aussi la réponse que nous devons faire au monde : Dieu, qui m'a tiré de mon infirmité, me commande ; je n'ai qu'à lui obéir. — Et pourtant, remarquons-le, ce malade ne savait pas que ce fût *Jésus*, le Sauveur. Nous, nous ne l'ignorons pas, et quelquefois nous rougissons de faire ce qu'il nous dit...

C. Plus tard, Jésus le trouva dans le temple, où il était allé rendre grâces à Dieu. Cette reconnaissance fait qu'il rencontre de nouveau son bienfaiteur et qu'il apprend à connaître le Messie. — N'oublions jamais de rendre à Notre-Seigneur l'hommage de notre gratitude ; l'accomplissement de ce devoir sera le gage de faveurs nouvelles.

D. Jésus lui dit : Voilà que tu as été guéri ; ne pèche plus désormais, pour qu'il ne t'arrive rien de pire. Retenons bien cet avertissement ; il s'applique à nous à chaque fois que Jésus nous pardonne nos fautes... qu'il nous tire de la tiédeur... qu'il nous délivre de quelque peine ou de quelque tribulation... à la fin d'une retraite, etc. — Si nous retombions dans nos égarements, les suites pourraient être funestes...

E. Alors cet homme s'en alla et annonça aux Juifs que Jésus était celui qui l'avait guéri. Il s'en va donc proclamant la gloire de son bienfaiteur et cherchant à lui faire des prosélytes. Dieu attend de nous que nous ayons le même zèle pour son honneur.

Colloques de la méditation des deux Étendards.

MÉDITATION SUR LA TEMPÊTE
AU LAC DE GÉNÉSARETH.

1er Prélude. — Souvenir de l'histoire évangélique (Matth. XIV ; Marc. VI). « Jésus obligea ses disciples de monter dans la barque et de le précéder au delà du lac, pendant qu'il renverrait la foule. Après l'avoir renvoyée, il gravit la montagne pour y prier ; et le soir étant venu, il s'y trouva seul. Or la barque, arrivée au milieu de la mer, était ballottée par les flots : car le vent était contraire. Mais vers la quatrième veille de la nuit, Jésus rejoignit ses disciples, marchant sur

les eaux. Le voyant s'avancer ainsi, ils furent troublés et se dirent : C'est un fantôme ! Et saisis de crainte, ils poussèrent des cris. Aussitôt Jésus leur dit : Ayez confiance, c'est moi ; ne craignez point. Cependant Pierre lui répondit : Seigneur, si c'est vous, ordonnez-moi de venir à vous sur les eaux. Jésus lui dit : Viens ! Et Pierre, sortant de la barque, marchait sur l'eau pour parvenir à Jésus. Mais voyant la violence du vent, il eut peur ; et commençant à s'enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauvez-moi ! Aussitôt Jésus, étendant la main, le saisit et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? Et quand ils furent montés dans la barque, le vent cessa. Or, tous ceux qui étaient dans l'esquif vinrent et l'adorèrent, en disant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. »

2e **Prélude.** — Me représenter les bords du lac de Génésareth, mais surtout la surface du lac agitée par les vents.

3e **Prélude.** — Demander la grâce de connaître Jésus, surtout au milieu des tribulations et des épreuves de la vie, afin de l'aimer et de le suivre malgré ces tribulations et ces épreuves.

1er POINT. — Les disciples sur le lac.

C'était après le miracle de la multiplication des pains, par lequel Jésus-Christ venait de donner une preuve si frappante de sa puissance. Il allait mettre à l'épreuve la foi, l'obéissance et la confiance de ses disciples.

A. Il leur ordonne donc de le précéder au delà du lac. Il ne leur dit pas pourquoi, ni comment il les suivra lui-même ; il le leur ordonne, bien que le vent soit contraire. Les disciples obéissent. Cette mer, ce lac de Génésareth que les disciples doivent traverser pour attendre Notre-Seigneur, c'est le monde avec ses agitations et ses troubles ; avec ses écueils, ses abîmes et ses tempêtes. Il est bien plus agréable et plus sûr de rester avec Jésus, de se

retirer comme lui sur la montagne ; mais quand il le veut, quand les desseins de sa Providence en disposent autrement, il faut obéir. Alors on peut compter sur l'assistance divine ; quels que soient les orages, la mer n'engloutira point notre barque...

B. Les disciples partent donc ; mais quand la nuit est venue, ils se trouvent au milieu du lac, sans pouvoir avancer, car la barque est violemment ballottée par l'ouragan. Fidèle image de ce qui nous arrive dans la vie spirituelle. Nous nous sommes embarqués avec courage, et nos premiers efforts nous ont fait avancer ; mais voici venir la nuit avec ses ténèbres : le vent est contraire, nous ne gagnons plus, nous sommes secoués par la tempête, nous croyons que notre barque va s'enfoncer. Dieu permet ces temps d'épreuve, de désolation, de ténèbres, de tentation ; il les permet, afin que nous sentions notre impuissance, afin que nous ne présumions point de nos forces, afin que nous fassions preuve de constance et de bonne volonté... Pendant que nous faisons notre possible pour lutter, il nous semble être seuls, abandonnés à nous-mêmes... Cependant il n'en est rien.

C. Jésus est resté sur le rivage ; il a congédié la foule, puis il est allé prier sur la montagne. Il connaît parfaitement la situation de ses apôtres ; s'il ne se montre pas au milieu d'eux, il n'en veille pas moins sur leur barque ; il prie pour eux et les protège. Eux aussi, sans doute, pensaient à lui ; ils lui reprochaient peut-être de les avoir ainsi exposés au danger. Je ne dois donc jamais me croire délaissé par lui dans mes peines et dans mes tribulations. Quand Jésus me paraît le plus éloigné, c'est alors qu'il intercède pour moi auprès de son Père ; quand il me semble que je vais périr, c'est le moment où il va paraître et me sauver.

2e POINT. — Secours de Jésus.

Mais Jésus ne se contente pas de prier pour ses disciples ; lui-même va les rejoindre et les tirer du péril.

A. Vers la quatrième veille de la nuit, c'est-à-dire au matin, il part et se dirige vers la barque en marchant sur les eaux. Il attend jusqu'au matin, c'est-à-dire qu'il fait durer l'épreuve pendant longtemps, pour mieux manifester sa puissance. — *Il marche sur les eaux,* montrant ainsi qu'il est le Maître souverain de toutes choses et qu'il les gouverne comme il lui plaît. Que puis-je donc craindre quand j'agis sur l'ordre de Jésus, quand Jésus est avec moi ?

B. Les disciples voient Jésus s'avancer ainsi et ils le prennent pour un fantôme ; ils *ont peur,* ils crient... Lorsque Jésus vient à nous, qu'il nous apporte son secours dans la tribulation, nous ne le reconnaissons pas toujours immédiatement. Comme les apôtres, nous doutons quelquefois. L'apparition de Jésus est parfois effrayante : il arrive qu'il nous demande quelque chose de difficile ; alors nous avons peur, nous crions ! Comment saurons-nous que c'est Lui ? A sa parole.

C. Jésus leur dit : « Ayez confiance, *c'est moi,* ne craignez point ! » Quand c'est Jésus qui vient, bien que, au premier abord, il puisse nous effrayer, il nous donne immédiatement confiance : il nous promet sa grâce, il compatit à notre faiblesse, il nous dit si paternellement « *C'est moi !* » que le doute devient impossible. Alors il ne faut plus avoir peur ; on peut braver tous les assauts de la tempête. O Seigneur Jésus, faites-moi donc entendre votre voix au milieu de mes tentations et des attaques de mes ennemis.

D. Quand Jésus fut entré dans la barque, *le vent cessa* et — ajoute S. Jean — en un moment l'esquif toucha au rivage. Quand Jésus vient, le calme succède aux plus terribles ouragans ; et si beaucoup de temps semble avoir été perdu pendant l'orage, Dieu le fait regagner instantanément. Nous n'avons donc aucun motif de nous attrister quand les épreuves se prolongent, quand il nous paraît que nous ne faisons aucun progrès dans la vertu. Pendant la tourmente, nous ne pouvons pas apprécier le chemin

que nous faisons, et puis, fussions-nous en retard, Jésus, par un seul acte de sa volonté, peut nous faire atteindre le port de la sainteté. Ayons donc confiance !

3e POINT. — Saint Pierre et Jésus.

Cependant il est dans cette manifestation de Jésus un épisode qui doit spécialement fixer notre attention.

A. Quand Jésus a dit : *C'est moi*, saint Pierre s'écrie : Seigneur, si c'est bien vous, ordonnez-moi de venir à vous sur les eaux. Et Jésus lui dit : Viens ! — Quel est le sentiment qui inspire à saint Pierre cette audacieuse demande ? C'est la foi, l'amour, le désir d'être plus vite auprès de son Maître. Après la résurrection, dans une circonstance semblable, il se jettera à la nage pour l'atteindre. Jésus ne blâme pas cette demande, il l'approuve en y condescendant. On peut donc quelquefois non seulement rester calme au milieu du danger, mais l'affronter, s'exposer au péril. C'est Pierre qui le fait ; Pierre, chef futur de l'Église. Et ordinairement aussi, c'est la part réservée aux supérieurs, à ceux qui doivent guider, encourager les autres. Mais, pour braver ainsi le péril, il faut avoir la foi et l'amour ; il faut avoir l'approbation de Dieu.

B. Pierre sera-t-il pour cela en sûreté ? Oui, mais pourtant Jésus éprouvera sa constance. Le vent se lève plus violent qu'auparavant : Pierre a peur, et aussitôt il commence à s'enfoncer. Alors il se croit perdu et crie : Seigneur, sauvez-moi ! — Pourquoi Pierre s'enfonce-t-il ? Parce que, malgré l'appel de son maître, il doute. Il a peur du vent. Le vent ne devait point l'émouvoir, puisque Jésus avait dit : Viens ! — Ah ! bien souvent, si nous commençons à nous enfoncer, si nous cédons plus ou moins à la tentation, c'est parce que nous doutons de Dieu et que nous avons peur ! Il est permis de croire que, si Pierre eût continué à douter, il eût péri. Mais la grandeur même du danger réveille sa foi ; il crie vers Jésus. Apprenons de lui à maintenir dans notre âme une confiance inébranlable ; et, si par malheur nous avons

laissé notre confiance s'affaiblir, raffermissons-la et jetons-nous dans les bras du Seigneur.

C. Oui, dans ses bras, car voyez comme Jésus est bon. Il étend la main vers saint Pierre, le saisit, lui fait un doux reproche de son manque de confiance, le maintient sur les eaux, puis le fait rester avec lui dans la barque.

Colloque pour demander à Jésus qu'il nous donne le courage d'affronter avec lui et pour lui tous les orages de la vie.

MÉDITATION SUR LA TRANSFIGURATION.

1er Prélude. — Souvenir de l'histoire évangélique (Matth. XVII ; Marc. IX ; Luc. IX) : Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les conduisit à l'écart sur une haute montagne, afin d'y prier. Et pendant qu'il priait, il fut transfiguré à leurs yeux. Son visage changea et resplendit comme le soleil ; ses vêtements devinrent d'une blancheur de neige que l'art du foulon ne saurait jamais produire. A côté de lui apparurent deux hommes, Moïse et Élie, s'entretenant avec lui, environnés aussi de majesté. Ils parlaient de son trépas, qu'il allait subir à Jérusalem. Pierre alors dit à Jésus : « Seigneur, il nous est bon d'être ici ; si vous le voulez, nous y élèverons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. » Mais il ne savait pas ce qu'il disait, car ils étaient saisis de crainte. Alors une nuée lumineuse les enveloppa et une voix se fit entendre dans la nuée : « Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ; écoutez-le. » Les disciples, remplis de terreur, tombèrent la face contre terre ; puis, regardant autour d'eux, ils n'aperçurent plus que Jésus seul. Et quand ils descendirent de la montagne, il leur dit : « Ne racontez

à personne la vision que vous avez eue, jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts. «

2e **Prélude.** — Nous représenter le Thabor.

3e **Prélude.** — Demander la connaissance de Jésus, notre vie, source de toute lumière et de toute consolation, afin que nous l'aimions ardemment et le suivions généreusement.

1er POINT. — Quelques-unes des circonstances de la Transfiguration.

La transfiguration est la manifestation de la divinité de Jésus-Christ, faite aux apôtres. Elle a lieu pour chacun de nous, lorsque Notre-Seigneur se communique à notre âme par la ferveur sensible, nous donnant ainsi une connaissance plus grande de sa divinité et nous encourageant à son service. C'est cet aspect du mystère que nous méditerons.

A. Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, ne s'est transfiguré qu'*une fois*, et il ne l'a fait qu'en présence de *trois de ses apôtres*. Les autres ne l'ont point vu transfiguré ; ils n'en ont pas moins été chargés de prêcher l'Évangile. Les consolations spirituelles ne sont pas ordinaires ; elles ne sont pas nécessaires ; elles ne prouvent pas la sainteté spéciale de ceux qui les reçoivent. Nous ne devons donc pas les désirer trop ardemment, nous y complaire immodérément, nous affliger si nous ne les recevons pas.

B. Jésus, pour se transfigurer, conduit ses apôtres hors de la foule, sur *une haute montagne*, où il prie. Quand Dieu donne sa consolation, c'est le plus souvent dans la solitude intérieure, plus encore que dans la solitude extérieure. C'est sur la montagne, quand on est bien élevé au-dessus des choses terrestres ; c'est pendant la prière, quand nous tâchons de communiquer familièrement avec Dieu. Ne nous étonnons pas de l'absence des consolations, si ces conditions nous font défaut.

C. Jésus est transfiguré devant ces trois apôtres : *Pierre*,

qui a le premier confessé sa divinité et qui représente la *foi ; Jean*, qui lui était surtout agréable par sa *pureté ; Jacques*, le premier martyr d'entre les apôtres, qui symbolise la *charité*. Ce sont ces trois vertus que nous devons surtout développer en nous, si nous voulons recevoir les grâces de Jésus.

2e POINT. — Contemplation du mystère.

Je me représente vivement cette scène sublime. Le Sauveur s'élève tout à coup et demeure suspendu dans l'espace ; sa face devient rayonnante ; ses vêtements, plus blancs que la neige, jettent un éclat merveilleux ; à côté de lui apparaissent Moïse et Élie, qui s'entretiennent avec le divin Maître. Ils parlent de sa mort prochaine, de la Rédemption qui en sera le fruit. En même temps, une nuée lumineuse couvre le sommet de la montagne et on entend retentir ces paroles du Père éternel : « Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ; écoutez-le ! »

Contemplons le Verbe incarné qui par cette splendeur glorifie son humanité sainte. Jésus-Christ est la vraie lumière de nos âmes, le soleil de justice qui éclaire tout homme venant dans ce monde. C'est lui qui nous fait connaître notre origine, notre céleste destinée, la vanité et le néant de toutes les choses créées ; ses vêtements blancs comme la neige, indiquent son incomparable pureté. A côté de lui sont Moïse et Élie, c'est-à-dire la Loi et les Prophètes qui lui rendent témoignage. Mais lui-même est la perfection de la Loi, il est venu la compléter et la spiritualiser ; il l'a confiée à son Église ; il y a ajouté les conseils évangéliques, source de perfection. Il est le Prophète par excellence ; il nous a annoncé l'avenir : l'avenir de cette Église, où il demeure toujours ; l'avenir du monde, royaume du démon, qui doit être jeté dehors ; l'avenir de la terre, que le feu purifiera, alors que lui, le Messie, viendra pour la seconde fois, afin de juger les vivants et les morts ; notre propre avenir enfin, car nous serons, au jour suprême, ou rangés

à sa droite parmi les brebis, ou rejetés à sa gauche parmi les boucs voués à la damnation. Moïse et Élie s'entretiennent avec lui de sa passion et de sa mort, car la passion et la mort sont inséparables de la gloire et du triomphe ; elles en sont le chemin pour lui-même et pour tous ses disciples ! — J'entends la voix qui sort de la nuée : « Voilà mon Fils bien-aimé ! écoutez-le. » Oui, le voilà tel qu'il se montre quelquefois ; mais quand même il ne paraît qu'un homme vulgaire, l'homme de douleurs et d'ignominies ; quand même il se renferme dans le tombeau ou se cache sous les voiles eucharistiques, c'est encore lui ! Écoutez-le. Que me dit-il maintanant ? Que me demande-t-il ? — Je repasserai doucement ces pensées ; je choisirai celles qui s'appliquent le mieux à mon état, à mes dispositions ; je tâcherai d'en tirer quelques fruits, d'y trouver un peu de force pour l'avenir. Tel doit être l'effet de la manifestation de Jésus, de la consolation spirituelle.

3e POINT. — Sentiments des apôtres.

Nous pouvons aisément nous figurer par quels sentiments divers les apôtres ont passé pendant cette apparition merveilleuse : stupéfaction, respect, bonheur, crainte, confusion. Arrêtons-nous aux points que l'Écriture sainte nous signale.

A. Pierre dit à Jésus : « Seigneur, il nous est bon d'être ici. Si vous le voulez, faisons-y trois tentes. » Cette expression naïve de *bonheur* montre dans quel ravissement se trouvait l'apôtre. Ceux qui ont goûté les consolations spirituelles savent combien elles sont douces, combien elles l'emportent sur toutes les jouissances terrestres. Eux aussi, ils ont trouvé dans leur cœur et sur leurs lèvres cette parole : « Il nous est bon d'être ici ! » Comme saint Pierre, ils auraient voulu fixer leur demeure sur le Thabor, y demeurer avec Jésus, avec Moïse et Élie. Mais l'Évangile ajoute : « Pierre ne savait pas ce qu'il disait. » — Non, cette vallée de larmes n'est point le séjour de la consolation ; ce n'est point là qu'il faut dresser sa tente : les consolations passent ;

ce qui reste, c'est le travail, l'apostolat, la souffrance. Nous devons nous y résigner, avec ou sans consolation.

B. Cependant les apôtres étaient également saisis de *crainte ;* ils tombèrent la face contre terre. Même quand Jésus inonde le cœur de consolation, il reste toujours quelque place à la crainte : crainte produite par le sentiment de la Majesté souveraine, par la conviction de notre propre indignité, par l'appréhension d'être le jouet de quelque illusion, par la pensée qu'on ne répond pas assez fidèlement aux grâces reçues. Cette crainte n'est pas mauvaise, pourvu qu'elle ne produise pas le trouble et l'abattement ; pourvu qu'on se lève à l'attouchement de Jésus, et qu'on descende avec lui de la montagne.

C. Jésus leur défend de parler de ce qu'ils ont vu, parce que tel est le dessein de la Providence, et aussi pour les conserver dans l'*humilité*. L'humilité, le silence doivent cacher les faveurs spéciales de la grâce.

D. Ne laissons pas de remarquer que, malgré cette faveur signalée, Pierre a renié trois fois son Maître ; Jean s'est enfui ainsi que Jacques, au jardin de Gethsémani. Quelle leçon de prudence, de défiance pour les âmes à qui Dieu prodigue ses consolations !

Colloque avec Jésus transfiguré, pour lui demander qu'il nous accorde la grâce de faire usage des consolations pour sa gloire ; ou de le servir, s'il nous les refuse, avec une égale fidélité.

TROISIÈME SEMAINE

MÉDITATION SUR LA DERNIÈRE CÈNE.

1er Prélude. — Me rappeler comment Jésus-Christ, après avoir mangé l'agneau pascal avec ses apôtres, leur lava les pieds ; — institua le sacrement de son corps et de son sang ; — adressa à son Père une longue et fervente prière, et se rendit enfin au jardin de Gethsémani.

2d Prélude. — Demander la grâce de comprendre les douleurs de Jésus dans sa Passion, et de partager les souffrances de son corps comme aussi les angoisses de son âme, puisqu'il veut bien endurer tout cela pour moi.

1er POINT. — Lavement des pieds.

Je puis considérer la dernière Cène comme la préparation de Jésus-Christ à sa Passion. C'est à ce point de vue que j'en médite les grands faits.

A. Jésus lave les pieds de ses apôtres. — Avant de souffrir pour eux, il pose ce grand acte d'*humilité*. Quel abaissement! Le Fils éternel de Dieu prosterné devant douze hommes dont la plupart sont pauvres et grossiers, et leur lavant les pieds ! Jésus s'humilie avant de souffrir, parce que l'humilité est la condition du mérite dans la souffrance. L'homme humble souffre avec patience, avec résignation, avec constance ; l'orgueilleux ne fait que s'irriter quand il souffre. Que mon orgueil m'a fait du mal quand Dieu m'envoyait des épreuves ! Quand donc le déposerai-je complètement ?

B. Quelle lutte la sainte humanité de Jésus n'a-t-elle pas dû éprouver en ce moment ? Ces hommes auxquels il lave les pieds sont ceux qui, dans quelques heures, vont abreuver son cœur d'amertume en l'abandonnant lâchement ! Parmi eux est ce Judas qui déjà l'a vendu, qui va le trahir par un baiser. Cependant Jésus ne s'arrête pas ; il lave les pieds de tous, même ceux de Judas. Quelle confusion pour moi qui ne prétends pas donner la moindre marque de déférence aux personnes dont j'ai à me plaindre, qui m'irrite si aisément de l'ingratitude, de la fausseté de ceux qui m'entourent, qui suis toujours disposé à leur faire expier le moindre manque d'égards !

C. Je vois également Jésus aux pieds de Simon-Pierre. Pierre comprend la grandeur de l'humiliation de Jésus, il ne veut pas s'y prêter. « Seigneur, jamais vous ne me laverez les pieds ! — Si je ne les lave point, tu n'auras point de part avec moi. — Ah ! s'il en est ainsi, ne me lavez pas seulement les pieds, mais les mains et la tête ! — Celui qui est pur n'a pas besoin qu'on le lave tout entier ; cependant il doit se laver les pieds (qui contractent toujours quelque souillure), et alors il est entièrement pur. » Pierre en ce moment était pur. Hélas ! il ne devait pas le rester longtemps. Pierre n'avait pas la vraie humilité ; d'une part il refusait un témoignage de déférence qu'il ne se croyait pas dû, mais de l'autre il était plein de présomption, et cette présomption devait causer sa chute. La véritable humilité ne consiste pas à décliner certains honneurs, lorsque Dieu nous les impose ; elle consiste à avoir la conviction de notre néant et à agir conformément à cette conviction.

D. Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme moi. Non seulement Jésus se prépare à la souffrance par l'humilité, mais il veut que ses apôtres se préparent de même à souffrir avec lui et plus tard pour lui. Une humble charité doit unir tous ceux qui sont destinés à être persécutés pour la même cause, à supporter les mêmes épreuves. Enfant de l'Église de Jésus-Christ, je dois

m'attendre à cette destinée ; ai-je soin de m'y préparer de la sorte ?

2e POINT. — Institution de la Sainte Eucharistie.

Je vois Jésus reprendre sa place à table au milieu de ses apôtres, et j'assiste en esprit à l'institution de l'auguste Sacrement. « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » Il prit donc le pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Puis prenant la coupe, il rendit grâces à Dieu et la leur donna, en disant : « Buvez-en tous ; car ceci est mon sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour un grand nombre. » Et il ajouta : « Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de Dieu... En vérité, je vous le dis, la main de celui qui me trahit est avec moi au même plat. »

A. Que dois-je faire en entendant ces paroles, en voyant le divin Maître distribuer de ses mains aux apôtres le Sacrement qu'il vient d'instituer ? Adorer, admirer, renouveler ma foi, remercier, demander que le Sauveur me permette de participer à ce banquet sacré — rougir de mon indignité. Enfin réfléchir...

B. Le mystère de l'Eucharistie, c'est le mystère de l'amour. L'amour, même celui d'un Dieu, ne peut aller au delà : se donner en nourriture à ceux qu'on aime ! Et ce témoignage d'amour, il le donne au moment où il va s'immoler pour eux. Comme si, sans cela, il eût manqué quelque chose à la saveur de ses souffrances ! Il a souffert par amour et avec un incommensurable amour : il veut que nous souffrions également avec amour. Il n'y a point de souffrances dignes de Dieu sans l'amour. L'amour du prochain et l'amour de Dieu sont donc les grands moyens de nous préparer à une souffrance méritoire et parfaite. Malheur à ceux qui n'aiment point et que la souffrance vient accabler !

C. Où devons-nous puiser cet amour ? Là où le divin Maître l'a renfermé comme dans un sanctuaire : dans la divine Eucharistie. Adorer le Dieu eucharistique, le visiter, le recevoir par la communion sacramentelle, entretenir en nous les fruits de sa présence par la communion spirituelle, le faire aussi souvent que nous le pourrons, toujours autant que la condition humaine le permet : ce doit être notre désir constant ; c'est le désir de celui qui nous a aimés jusqu'à la fin, et qui veut que nous partagions ses souffrances en partageant son amour. L'ai-je compris ?

3e POINT. — Prière de Jésus.

A. Lorsque le Sauveur a donné à ses apôtres cette preuve éclatante de son humilité et de son amour, il leur développe les leçons qu'ils viennent de recevoir et leur annonce les persécutions qui les attendent. Puis il lève les yeux au ciel et adresse à son Père une longue et fervente prière. C'est ainsi qu'il se prépare immédiatement à sa passion. Il prie pour lui-même et pour les compagnons qu'il s'est choisis. — La prière est donc nécessaire ; elle doit précéder toutes nos actions importantes ; elle est indispensable surtout quand il faut souffrir.

B. Remarquons quelques traits particuliers de cette prière. *O mon Père, je ne serai plus dans le monde ; mais eux sont dans le monde, et je viens vers vous. Père saint, conservez en mon nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous sommes un... Je leur ai donné votre parole, et le monde les a détestés, parce qu'ils ne sont point du monde, comme je ne suis pas du monde. Je ne vous demande pas de les enlever du monde, mais de les préserver du mal. Sanctifiez-les dans la vérité... Je ne prie pas seulement pour eux, mais pour tous ceux qui par leur parole croiront en moi. Afin qu'ils soient un, comme vous, Père, êtes en moi et que je suis en vous ; qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez*

envoyé... Père, je veux que ceux que vous m'avez donnés soient avec moi là où je suis, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez accordée : car vous m'avez aimé avant la constitution du monde.

C. Réfléchissons à ces différentes demandes ; appliquons-les à nous-mêmes : séparation du monde, de son esprit et de ses maximes ; sainteté dans la vérité, dans l'attachement à la foi ; charité parfaite, union avec Dieu, avec nos frères, avec ceux que notre zèle aura gagnés à Jésus-Christ. Ce sont là les grâces que Jésus demande pour ses apôtres, celles dont j'ai besoin moi-même pour me fortifier dans les souffrances, pour être digne de mon Maître. Elles doivent être l'objet de ma prière continuelle. Alors j'obtiendrai également ce que le Rédempteur promet à ses apôtres : d'être avec lui et de contempler sa gloire. — Mais pour arriver là, il faut souffrir.

Colloque pour accepter la souffrance, et même pour la demander par amour pour Jésus ; lui demandant de nous y préparer par l'humilité, la charité, la prière.

MÉDITATION SUR LES SOUFFRANCES
DE JÉSUS-CHRIST CHEZ ANNE & CAÏPHE.

1er Prélude. — Je me rappelle comment Jésus, trahi par Judas, est traîné d'abord devant Anne, beau-père du grand-prêtre, où il est souffleté par un valet ; puis conduit chez Caïphe, où il est faussement accusé et condamné à mort. Pendant ce temps, Pierre le renie trois fois.

2d Prélude. — Demander la grâce de bien comprendre tout ce que mon divin Maître souffre pour moi, de sentir intimement ses souffrances, de désirer de les partager, puisque c'est l'amour de mon âme qui les lui fait endurer.

1er POINT. — Jésus devant Anne.

A. Je contemple mon divin Sauveur au milieu de cette troupe de valets et de soldats qui vient de l'arrêter au jardin des Oliviers. Il est désormais leur proie, la proie des Pharisiens jaloux, des scribes haineux, de la populace aveuglée. Ils l'entraînent chez Anne. C'est une première iniquité. Anne n'a rien à voir dans la cause de Jésus. Mais on le fait, pour flatter Caïphe dont Anne est le beau-père ; pour satisfaire la curiosité d'Anne lui-même. Ne cherchons pas, quand les souffrances ou les ignominies nous viennent de la part des hommes, si c'est à juste titre ou non ; elles nous sont envoyées de Dieu, cela nous suffit.

B. Anne interroge Jésus sur sa doctrine et sur ses disciples. Jésus répond : « J'ai parlé ouvertement dans le monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, là où les Juifs se réunissent, et je n'ai rien dit en cachette. Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui m'ont entendu. » Quel calme, quelle sagesse dans cette réponse ! Lorsqu'on m'accuse, qu'on scrute ma conduite, puis-je répondre de même ?

Jésus répond sur ce qui regarde sa conduite ; quant à ses disciples, il se tait, car il n'a rien à dire qui leur soit favorable. Il est charitable, même alors ! Mais moi, quand je suis accusé, est-ce que je ne cherche point à me justifier en incriminant les autres ?

C. Quand il parle ainsi, un valet lui donne un soufflet, en s'écriant : Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? Quelque sage, quelque modérée qu'ait été la réponse, elle est le prétexte d'une infâme brutalité... Je partagerai la honte de Jésus... sa douleur, quand ce gantelet de fer meurtrit son visage sacré. C'est pour moi qu'il se laisse souffleter ainsi. — Me plaindrai-je encore, si l'on manque au respect que je me crois dû ?

D. Pourtant Jésus répond encore au valet : « Si j'ai mal parlé, rendez donc témoignage contre moi ; mais si j'ai bien

parlé, pourquoi me frappez-vous ? » Jésus répond dans cette circonstance ; plus tard il ne répondra plus. Il répond au valet, parce que c'est un malheureux plus grossier que méchant ; il ne répondra pas à des ennemis déclarés et de mauvaise foi. Il unit la prudence, la charité et la patience. Que je suis loin de ce divin modèle ! Pourquoi ? Parce que je ne me possède point quand on m'attaque, parce que je me laisse aller aux impressions de mon amour-propre et de ma sensibilité.

2e POINT. — Jésus devant Caïphe.

A. Aux ignominies de l'interrogatoire privé succède la honte de l'instruction juridique. Jésus paraît devant Caïphe, le grand-prêtre, chez qui se sont réunis d'avance les anciens et les docteurs de la loi, et puis le sanhédrin tout entier. Jésus y vient comme le dernier des accusés. Que penserais-je, si je devais paraître ainsi devant un tribunal régulier, même avec la conviction de mon innocence, mais connaissant la malveillance de ceux qui doivent me juger, sachant que toute ma conduite fera l'objet de leurs investigations ?... Puisons dans l'humiliation de Jésus la force d'affronter, surtout pour son amour, le jugement des hommes.

B. Plusieurs faux témoins déposent contre Jésus. Ils l'accusent d'avoir blasphémé, d'avoir dit : « Détruisez ce temple bâti de main d'homme, et en trois jours j'en élèverai un autre que la main des hommes n'aura point construit. » Cependant les témoins n'étaient pas d'accord ; leurs dépositions se contredisaient. — Jésus accusé de blasphème, n'est-ce point le comble de l'absurdité ? Mais plus les imputations sont absurdes, plus elles ont chance d'être accueillies par la haine et la crédulité. On dénature les paroles de Jésus. Il avait dit : « Détruisez ce temple — en montrant son corps — et je le relèverai en trois jours. » Ne nous imaginons pas que nous échapperons à la malignité, quand nous aurons dit des choses justes et vraies ; on tournera contre nous les paroles les plus sages et les plus innocen-

tes ; là où l'on ne pourra blâmer les actes, on suspectera les intentions. Ne nous laissons donc point ébranler ; faisons, disons ce que Dieu demande ; et si l'on nous calomnie, plaçons-nous à côté de Jésus.

C. Alors le grand-prêtre se levant, lui dit : « Vous ne répondez rien à ce qu'ils déposent contre vous ? » *Mais Jésus se taisait.* — Voilà le moment du *silence.* Quand les choses qu'on nous reproche sont entièrement opposées à notre caractère, à notre vie tout entière, le silence est plus éloquent que le meilleur plaidoyer.

Mais le silence de Jésus n'est pas seulement le silence du mépris, c'est celui de la patience et de l'humilité. Il se tait, parce qu'il tient notre place ; si lui est innocent, nous sommes coupables : il subit notre honte. Hélas ! nous, coupables, ne nous défendons-nous pas, ne nous excusons-nous pas, ne nous indignons-nous pas contre nos accusateurs ? Et Jésus se taisait !

D. Enfin Caïphe reprit : « Je t'adjure par le Dieu vivant, dis-nous si tu es le Christ, fils de Dieu. » Jésus lui répliqua : « Vous l'avez dit ! En vérité je vous l'assure, un jour vous verrez le Fils de l'homme, assis à la droite du Dieu tout-puissant et venant sur les nuées du ciel. » Alors le grand-prêtre déchira ses vêtements et s'écria : « Il a blasphémé. Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous avez entendu le blasphème ; que vous en semble ? » Tous répondirent : « Il est digne de mort ! » Quelle différence entre l'attitude présente de Jésus et son silence précédent ! C'est que le Sauveur est interpellé au nom de son Père, et qu'il s'agit de rendre témoignage à sa mission. Avec quelle majesté il le fait ! Comme il domine toute cette assemblée et le grand-prêtre lui-même ! Nous ne devons pas toujours nous humilier et nous taire. Quand il s'agit de la gloire de Dieu, de notre titre de chrétiens, d'enfants de l'Église du Christ, nous pouvons, nous devons affirmer notre dignité. C'est ce qu'ont fait les apôtres et leurs disciples devant le sanhédrin et devant les empereurs ; c'est ce que Dieu attend

de nous de nos jours, devant les ennemis de son nom. On s'insurgera contre nous, on nous répondra par les exclamations d'une indignation hypocrite : « Quel blasphème ! » On nous condamnera. Qu'importe ! Nous en serons d'autant plus semblables à Jésus, condamné pour la vérité et par amour pour nous, au tribunal de Caïphe.

3e POINT. — Jésus renié par saint Pierre.

A. Aux douloureuses ignominies subies par le Rédempteur chez Anne et chez Caïphe, vient se joindre une peine amère qu'il savoure intérieurement et qui navre son cœur paternel. Devant ces tribunaux, au milieu de cette soldatesque, en présence de ces scribes, de ces pharisiens, de ces docteurs de la loi, il est *seul !* Tous ses disciples l'ont abandonné. Ceux qu'il a comblés de bienfaits se sont enfuis. Méditons ce que cette ingratitude a eu de poignant pour Jésus...

B. Mais en ce moment même, lui qui sait tout a l'âme percée d'un coup plus cruel encore. Au moment où il est faussement accusé et condamné, Pierre, dans l'atrium, le renie trois fois. Il le renie avec serments et imprécations. Pierre, l'apôtre privilégié ; Pierre, à qui il a promis les clefs du royaume des cieux ! Compatissons à la douleur du Fils de Dieu ; mais faisons aussi un retour sur notre propre conduite. Dans ces temps où Jésus souffre dans la personne de son Église, où il est de nouveau en butte aux accusations calomnieuses de ses ennemis, est-ce que nous ne faisons pas comme saint Pierre ? Humilions-nous, demandons pardon de nos infidélités...

C. Si Jésus a été traité de la sorte, à quoi puis-je m'attendre ? Dois-je m'étonner de l'ingratitude, de la versatilité, de la lâcheté des hommes ? N'est-ce pas quand nous avons surtout besoin de leur appui, de leur affection, qu'ils nous font défaut ?

Si tel est parfois notre sort, reconnaissons que nous

l'avons mérité en délaissant Jésus ; et quand même nous n'aurions rien à nous reprocher, ne nous plaignons pas d'être traités comme le divin Maître ; offrons-lui en holocauste nos affections les plus chères, prêts à accepter l'oubli, le mépris, les attaques même de ceux que nous aimons le plus tendrement, et unissons les tortures de notre cœur à celles du cœur de Jésus.

Colloque avec Jésus outragé, condamné, délaissé.

Protestation de dévouement et de générosité pour partager ses ignominies.

MÉDITATION SUR LA FLAGELLATION ET LE COURONNEMENT D'ÉPINES.

1er Prélude. — Me rappeler comment Pilate livre Jésus aux soldats, qui le flagellent de la façon la plus barbare, le couronnent d'épines et l'accablent d'outrages. Après cela, Pilate montre Jésus au peuple, en disant : Voilà l'homme !

2e Prélude. — Me représenter la colonne à laquelle Jésus est attaché, le corps de garde où il est couronné d'épines, l'arcade d'où Pilate le montre à la foule.

3e Prélude. — Prier Jésus de me faire sentir vivement les douleurs qu'il a éprouvées pendant ces cruels supplices, surtout dans son corps sacré ; demander qu'il me les fasse partager, puisqu'il les a endurées pour moi.

1er POINT. — Flagellation de Jésus.

A. Pilate prit Jésus et le fit flageller. C'est tout ce que l'Écriture nous apprend de ce supplice. Mais nous savons quelle en fut l'horreur, puisque les exécuteurs en furent les soldats romains excités par les prêtres, que le but de

Pilate était d'exciter la commisération des Juifs en leur montrant leur prisonnier dans un état pitoyable, que la flagellation romaine n'était modérée par aucune précaution légale. Je vois donc Jésus dépouillé de ses vêtements, lié à la colonne ; je contemple son corps virginal d'abord couvert de taches livides, puis sillonné de raies sanglantes, enfin déchiré et mis en lambeaux. J'entends les gémissements de la victime sainte, les coups qui redoublent ; je regarde la colonne, la terre, les bourreaux, arrosés de sang. Quel spectacle ! Celui qui est là, nu, couvert de plaies, c'est mon Sauveur et mon Dieu. « Il a été blessé à cause de nos péchés, broyé pour nos crimes. » C'est moi qui suis la cause de cette horrible flagellation.

B. Quels sont les péchés que mon Sauveur a voulu surtout expier en subissant cette honte, en souffrant ces tortures ? Ce sont les impuretés des hommes, les jouissances criminelles accordées aux sens, la satisfaction des passions coupables. Il dit par le prophète (Ps. CXXVIII, 3) : « *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores.* Sur mon dos se sont acharnés les pécheurs. » Ah ! dans le temps où la volupté exerce un si funeste empire, combien de malheureux ajoutent chaque jour des douleurs nouvelles à cette terrible expiation !... Moi-même, ô mon Jésus, n'ai-je pas contribué à vous l'imposer ? Ah ! je vous remercie de votre miséricorde à mon égard ; je vous promets de ne plus jamais renouveler vos souffrances !

C. Ne pouvons-nous rien faire pour soulager Jésus ? pour lui témoigner notre amour et nous unir à lui ? Puisqu'il expie le culte de la chair, ne pouvons-nous pas combattre ce culte ? Oui, c'est ce qu'il attend de nous, ses amis. Il nous demande de ne jamais sacrifier aux exigences immodérées de notre corps, non seulement sa loi rigoureuse, mais pas même l'accomplissement des œuvres surérogatoires, l'exercice de la charité et du zèle... Il nous demande de pratiquer dans les limites de l'obéissance et d'une sage discrétion, la mortification corporelle... Si nous aimions vraiment notre

Sauveur, voudrions-nous être sans souffrance, alors qu'il est pour nous flagellé si inhumainement ?

2e POINT. — Couronnement d'épines.

A. Ce qui nous montre encore que Jésus est entièrement livré au bon plaisir de la soldatesque, c'est l'ignominieux et barbare traitement qu'il souffre après la flagellation. « Alors, dit saint Matthieu (Matth. xxvii, 27), les soldats du gouverneur tirèrent Jésus dans la cour du prétoire et rassemblèrent autour de lui toute la cohorte. Ils le dépouillèrent de ses vêtements et le revêtirent d'une chlamyde de pourpre ; ils tressèrent une couronne d'épines, la lui placèrent sur la tête et lui mirent dans les mains un roseau. Puis, fléchissant le genou devant lui, ils se moquaient de lui, en disant : Salut, roi des Juifs ! En même temps ils lui crachaient au visage, prenaient le roseau pour lui en frapper la tête, et lui donnaient des soufflets. » N'omettons aucune partie de cette terrible scène ; savourons-en tous les détails. Plus ils répugnent à notre délicatesse, plus ils s'imposent à notre méditation : car c'est précisément cette délicatesse mondaine que le Sauveur expie ; c'est pour nous qu'il est ainsi traité...

B. Ils rassemblent toute la cohorte. L'agneau de Dieu, au milieu de ces loups dévorants ; le bon Jésus, parmi ces soldats prétoriens ivres de sang et de vin ! Et moi qui ne souffre pas la compagnie des personnes dont le rang, l'éducation, la politesse, ne conviennent pas à ma position...

C. Ils le revêtent d'une chlamyde de pourpre, c'est-à-dire d'une vieille casaque de soldat traînant dans quelque coin du corps de garde. Elle couvrait à peine la nudité du Sauveur, et laissait voir partout sa chair ensanglantée. Et moi qui mets tant de recherche à me vêtir, qui ne supporte point un manque d'élégance !

D. Ils tressent une couronne d'épines et la lui enfoncent sur la tête. Les épines percent le crâne et causent à Jésus d'intolérables douleurs. Et moi, j'ai la tête remplie de pen-

sées d'orgueil et de vanité ; je me nourris des chimères de l'amour-propre...

E. Ils lui mettent dans les mains un roseau, fléchissent le genou devant lui et se moquent de lui, en disant : Salut, roi des Juifs. Mon Seigneur et mon Dieu est traité en roi de théâtre, insulté, bafoué, et moi je prétends qu'on me respecte, qu'on me donne des titres honorifiques ! Je fais valoir, quand je le puis, ma naissance, mon nom ! Quand je le fais, est-ce que je n'insulte pas à la royauté de mon Sauveur ? Est-ce que je n'ajoute pas une épine à sa couronne ?

F. En même temps, ils lui crachent au visage, lui prennent le roseau pour lui en frapper la tête, et lui donnent des soufflets. Jésus, les mains liées, ne peut essuyer ces crachats, écarter les coups de roseau, parer ces soufflets. Il se laisse faire ; il souffre en silence. Contemplons cette face adorable, ensanglantée par les piqûres des épines, souillée par les crachats, gonflée et livide par suite des coups et des soufflets. Si c'était moi ! Si je devais souffrir tout cela ! Pourtant je l'ai mille fois mérité — mais lui ? Il l'endure pour moi. Comment donc ne pas me prosterner devant lui, le saluer comme mon véritable Roi, lui offrir le sacrifice de mes répugnances, de ma mollesse, des révoltes de ma nature quand il s'agit de lui plaire ?

3e POINT. — Ecce Homo.

Lorsque les soldats ont satisfait entièrement leur rage insolente, ils ramènent Jésus à Pilate. Celui-ci le voyant dans ce pitoyable état, le fait monter aux galeries supérieures du palais, et du haut d'une arcade le montre au peuple, en disant : Voilà l'homme.

A. Voilà l'homme ! — Je le regarde tel qu'il est, ce Jésus que j'ai contemplé tout rayonnant de gloire et de majesté sur le Thabor ! Je regarde son corps meurtri et ensanglanté, ses mains enchaînées qui tiennent encore l'infâme roseau, ses genoux chancelants qui peuvent à peine le soutenir. Je regarde sa face rendue hideuse, où se trouve à peine une

ombre de sa suprême beauté ; ses joues décolorées, ses lèvres entr'ouvertes, son front sillonné de blessures ; je vois ses yeux pleins de sang, lançant encore un regard d'amour sur ce peuple qu'il est venu racheter, et sur moi. Que me dit-il?

B. Voilà l'homme, l'homme déchu par le péché. C'est la volupté qui broie son corps, l'orgueil qui le couronne d'épines, la vanité qui le pare de haillons, l'ambition qui lui met en mains un sceptre de roseau, la paresse qui lui lie les mains et les réduit à l'impuissance ! Péché, voilà ton œuvre !

C. Voilà l'homme rédempteur, et c'est ainsi que l'ont traité ceux mêmes qu'il est venu racheter ! Ces blessures, ces crachats, ces insignes moqueurs d'une royauté illusoire, ce sont les témoignages de reconnaissance qu'il a reçus de la part de ses frères ! O Père éternel, qui avez donné votre Fils pour racheter les hommes, voyez comme ils l'ont accueilli ! Que ferez-vous pour le venger ? Vous ne le vengerez pas encore, car lui-même intercède pour eux. Oui, Jésus intercède pour les ingrats... pour moi — il m'obtient le temps de réparer mes ingratitudes.

D. Voilà l'homme réparateur ! Il est venu nous enseigner le chemin de la vie. Roi de l'humanité, il vient la conduire au combat, la faire triompher de ses ennemis. C'est bien lui qui a dit : « Celui qui veut me suivre, doit se contenter de ce que j'aurai moi-même ; et s'il a part à mes travaux, il aura part aussi à mon triomphe et à mon royaume. » Pauvreté, souffrances, ignominies ! Telle est la devise de notre Roi.

E. Et maintenant je me place à côté de Notre-Seigneur, et je l'entends qui dit de moi : Voilà l'homme ! — Comment dois-je m'appliquer cette parole ? Elle me fait voir à moi-même, tel que j'ai été — tel que je suis — tel que je devrais être.

Colloque d'après les sentiments que m'inspirera cette comparaison.

MÉDITATION SUR LE PORTEMENT DE LA CROIX.

1er Prélude. — Me rappeler les principaux épisodes du chemin de la croix : les tortures du trajet, — les chutes de Jésus, — sa rencontre avec sa sainte Mère, avec Simon le Cyrénéen, avec Véronique et les femmes de Jérusalem.

2e Prélude. — Me représenter la voie douloureuse parcourue par Notre-Seigneur.

3e Prélude. — Demander à Jésus la grâce de m'identifier avec mon Seigneur et Sauveur, portant sa croix par amour pour moi, et de parcourir le chemin de la vie en partageant ses souffrances.

1er POINT. — Douleurs de Jésus.

Je tâche de me rendre compte de ce que mon divin Rédempteur a dû éprouver pendant cette route du Calvaire, où il a marché chargé de sa croix.

A. Lorsque cette lourde croix lui fut imposée, c'est-à-dire, probablement vers les onze heures du matin, il y avait plus de treize heures qu'il avait quitté le cénacle. Il avait été traîné de tribunal en tribunal, exposé à toutes sortes de mauvais traitements ; il était demeuré debout devant Caïphe, Pilate et Hérode ; la flagellation l'avait brisé. Il était donc, au début même du chemin, accablé de *fatigue*. Et maintenant, il faut qu'il porte le fardeau de la croix ! Il embrasse pourtant cette croix ; il la prend résolument sur ses épaules ; il marche. Apprenons à ne pas nous plaindre de la fatigue, lorsqu'il s'agit de suivre Jésus, de porter sa croix, de coopérer avec lui au salut des âmes...

B. Jésus n'est pas seulement fatigué, il est *faible*. — Pendant ces treize heures, il n'a goûté ni nourriture ni boisson ;

il a perdu presque tout son sang ; ses muscles sont tout déchirés. Déjà la veille, au soir, il s'affaissait dans une cruelle agonie. Ah ! si la divinité n'était point là pour soutenir l'humanité, il succomberait ! Mais la divinité le soutient. — Cette divinité, par le moyen de la grâce, soutiendra tous ceux qui voudront marcher sur les traces du Rédempteur ; je ne dois donc pas m'effrayer de ma faiblesse, ni physique ni morale ; Jésus me communiquera sa force, et je porterai ma croix comme il a porté la sienne.

C. A ces deux causes permanentes de souffrances, ajoutons les secousses de la *marche* et les tourments des *blessures*. — Tout le corps de Jésus n'est qu'une plaie, sur laquelle s'attachent ses vêtements ; la croix creuse une excavation profonde dans son épaule, ouverte déjà par la flagellation ; à chaque pas, une plaie se rouvre. On le traîne garotté comme un criminel ; tantôt on le tire, tantôt on le pousse. Quel affreux itinéraire ! — Je me plains quelquefois de mes infirmités, des peines que j'endure dans quelqu'un de mes membres ; je trouve le chemin de la vie bien dur et bien difficile. Pourquoi donc, dans mes moments d'accablement, ne regardé-je pas Jésus ? Pourquoi ne pas suivre alors pas à pas ses vestiges sacrés, et puiser du courage dans la pensée que je souffre avec mon Sauveur ?

D. Encore si cette marche de Jésus, déjà si douloureuse, pouvait s'accomplir paisiblement, si des mains charitables le soutenaient ! Mais non : sur tout le trajet il est accablé d'*outrages*, plus terribles les uns que les autres. Devant lui on proclame la sentence de condamnation ; près de lui marchent les deux voleurs destinés au même supplice ; les pharisiens et les scribes l'insultent ; la populace excitée par eux n'épargne ni les huées ni les imprécations. Souffrir et être méconnu, souffrir et n'être qu'un objet de dérision et de mépris, passer pour un criminel quand on est l'innocence même, n'est-ce pas le comble de l'infortune ? Jésus accepte tout cela, afin que jamais je ne songe à murmurer contre mon sort, afin que je sois prêt à souffrir à la fois dans mon

corps et dans mon âme, à souffrir et à être méprisé comme le désirait l'héroïque Jean de la Croix. Ah ! si je ne me sens pas la vertu de demander la même ferveur, n'aurai-je pas du moins l'énergie de la patience ?

2e POINT. — Chutes de Jésus.

A. Mais si le Sauveur, soutenu par sa divinité, persévère jusqu'à la fin sur le chemin du Calvaire, il n'en veut pas moins subir les conséquences de la nature humaine. Plusieurs fois il tombe sous le fardeau de la croix, et ses chutes deviennent pour ses bourreaux une occasion de redoubler leurs mauvais traitements, et pour Jésus une nouvelle cause de tourments, de tortures !

Cependant ces chutes, il a voulu les faire, parce que, nous précédant sur la route de la perfection, il tient à nous donner un exemple complet. Il tombe et se relève ; il tombe de nouveau et se relève encore, afin de nous apprendre à ne jamais nous laisser abattre. Que nous tombions par pure faiblesse ou que nous nous rendions coupables en tombant, toujours nous devons espérer en la miséricorde de notre guide, qui a daigné se rendre en toutes choses semblable à nous, à l'exception du péché...

B. Des trois chutes dont la tradition nous a conservé le souvenir, la première eut lieu non loin du prétoire de Pilate. Jésus n'est pas encore habitué à porter la croix ; les premières douleurs qu'elle lui cause sont intolérables ; ses pieds heurtent à chaque instant contre les pierres du chemin : il tombe !

Ame chrétienne, ne vous étonnez pas si, au début d'une vie plus parfaite, quand Dieu vous appelle à une plus haute vertu, quand pour la première fois il vous fait participer à sa croix, ne vous étonnez point si vous tombez ! Prenez garde : le démon qui coopère à votre chute, compte bien que vous vous arrêterez et reculerez ; prenez donc garde, voyez Jésus, relevez-vous comme lui, avancez !

C. La seconde fois, Jésus tombe au sortir de Jérusalem,

sous la porte Judiciaire. Il tombe après avoir reçu l'unique consolation de cette pénible route, le secours compatissant de Véronique ; il tombe en quittant Jérusalem, la ville ingrate et coupable qui l'envoie à la mort. — Il y a dans le chemin de la vie des moments où nous sommes plus exposés à tomber : c'est quand nous avons reçu quelque consolation, quelque joie, et que nous nous y laissons enivrer ; c'est quand l'ingratitude, l'indifférence des hommes nous saisit au cœur. N'en ai-je point la preuve dans l'histoire de mes misères ?

D. Enfin, Jésus succombe une dernière fois au pied même de la montagne du sacrifice. Soyons-en convaincus, nous ne sommes jamais sûrs de ne pas faire de chutes, même à la fin de notre carrière. La persévérance est un don de Dieu ; ce don, il nous le faut demander sans cesse. Ne comptons jamais sur les habitudes acquises, sur la durée de notre fidélité au Seigneur. Une dernière chute peut tout compromettre. Mais aussi, avons-nous le malheur de faiblir même sur le versant de la montagne où s'achèvera le sacrifice, ne restons pas renversés : encore un effort, et la couronne est à nous !

3e POINT. — Rencontres sur le chemin du Calvaire.

Elles renferment toutes des enseignements précieux pour moi.

A. Rencontre de Marie. Elle me rappelle l'entrevue de Jésus et de sa Mère, quand le Sauveur la quitta pour se rendre au Jourdain. L'œuvre de la Rédemption commençait alors, maintenant elle s'achève. Marie en laissant partir son fils, offrait déjà son sacrifice ; le sacrifice va se consommer : Marie doit avoir le mérite de le faire tout entier. J'entrerai dans les sentiments de Jésus et de Marie ; je verrai leur douleur, j'admirerai leur courage ; je leur demanderai de pouvoir aussi, en portant ma croix, immoler toutes les affections dont Dieu me demandera l'offrande.

B. Rencontre du Cyrénéen. Cet homme, en voyant Jésus,

n'éprouve que du dégoût et de l'indifférence. Les soldats doivent le *contraindre* à soulager Jésus en soulevant sa croix. Quelle impression pénible cette dureté de Simon n'a-t-elle pas causée au Sauveur ! Je sais par mon expérience combien il est dur, quand on souffre, de ne point rencontrer un cœur aimant et compatissant... Mais n'ai-je pas montré la même dureté envers ceux que je voyais souffrir et qui comptaient sur moi ? N'ai-je pas affligé aussi le cœur de Jésus qui a dit : « Ce que vous ferez au moindre de vos frères, vous le ferez à moi-même. »

C. Rencontre de Véronique. C'est la seule consolation humaine que Jésus goûte pendant le portement de la croix. Véronique ne connaît ni le dégoût que peuvent inspirer les plaies de Jésus, ni la crainte que devaient causer les bourreaux, ni le respect humain en présence des Juifs. Elle va voir Jésus, et avec un indicible amour essuie sa face ensanglantée. Le divin Maître nous apprend que la consolation humaine, celle de la vraie et sainte amitié, ne nous est point défendue... Il imprime sur le voile de Véronique son visage divin, afin de nous apprendre aussi que le résultat de cette amitié doit être une connaissance plus parfaite de Jésus, l'amour et le désir de ses souffrances...

D. Rencontre des filles de Jérusalem. Ces femmes pleurent sur Jésus, et Jésus leur dit : Ne pleurez pas sur moi ; pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. » Prenons garde de ne pas témoigner au Sauveur une compassion stérile ; sinon la méditation de sa passion ne servirait qu'à nous rendre plus coupables. Que notre compassion soit efficace, qu'elle ait pour fruits la fidélité, l'abnégation, la persévérance à son service !

Colloque pour demander à Jésus qu'il nous accorde de consoler efficacement son cœur en portant la croix avec lui.

QUATRIÈME SEMAINE

MEDITATION SUR L'APPARITION
DE JÉSUS A MADELEINE.

1er Prélude. — Me rappeler comment Madeleine se tenait auprès du sépulcre en pleurant. Jésus lui apparaît. Madeleine le prend d'abord pour le jardinier ; puis elle reconnaît son divin Maître et l'adore (Jo. xx).

2d Prélude. — Demander la grâce de me réjouir avec Jésus du bonheur et de la gloire dont il jouit depuis sa résurrection ; de les partager déjà sur la terre dans la sainte communion, afin d'y participer plus complètement dans le ciel.

1er POINT. — Madeleine cherche Jésus.

Marie-Madeleine a été la première après la sainte Vierge qui ait eu le bonheur de voir Jésus ressuscité ; la première que le Sauveur ait voulu consoler d'une manière spéciale. Voyons comment elle s'est préparée à cette insigne faveur.

A. Le lendemain du Sabbat, pendant qu'il fait encore obscur, Marie-Madeleine se dirige vers le sépulcre pour rendre les honneurs au corps de Jésus. Le jour du Sabbat, elle est demeurée à Jérusalem, afin de ne pas violer la loi ; aussitôt qu'elle le peut, elle retourne au tombeau où le corps du Sauveur est enfermé. L'âme fidèle ne peut s'éloigner du tabernacle ; elle ne le quitte que par obéissance.

B. Madeleine voit que la pierre est enlevée et que le sépulcre est ouvert : *elle court avertir Pierre et Jean* que l'on a enlevé Jésus. Remarquons-le, Madeleine n'a pas la foi en

la résurrection ; elle n'a que des sentiments humains. Mais elle agit sous l'impulsion de la grâce : elle ne demeure donc pas seule ; elle va trouver le chef des apôtres et le disciple bien-aimé. Lorsque l'âme fidèle se trouve dans la sécheresse, qu'elle croit le tabernacle vide, elle prend son recours vers les ministres du Seigneur...

C. Pierre et Jean accompagnent Madeleine ; ils approchent du sépulcre, et ils y entrent l'un après l'autre ; mais ils n'y voient point Jésus, et ils disent comme Madeleine : *On l'a enlevé*. Dieu permet quelquefois que l'âme désolée ne trouve pas même auprès de ses ministres, auprès de Pierre, le suprême dispensateur du pardon, auprès de Jean, l'apôtre de l'amour, la lumière qu'elle cherche. Cette âme demeure aride et désolée, en proie au doute et à l'inquiétude ; elle croit avoir perdu Jésus pour toujours.

D. Que fait Madeleine ? Elle ne s'en va point ; elle demeure dehors, c'est-à-dire, dans la grotte qui précède le sépulcre, et elle pleure ! De temps en temps elle jette encore un coup d'œil dans le sépulcre. Madeleine est le modèle de la *persévérance*. Elle pleure, en se disant sans doute qu'elle a bien mérité de perdre Jésus, en se souvenant de toutes les bontés qu'il a eues pour elle, en se demandant ce qu'elle va devenir. Elle pleure, mais elle ne quitte pas le tombeau !

2e POINT. — Jésus se montre à Madeleine.

A. En pleurant, Madeleine s'incline pour regarder au fond du tombeau. Alors elle voit deux anges, vêtus de blanc, assis l'un à la place de la tête et l'autre à la place des pieds, là où le corps de Jésus avait été déposé. Madeleine *s'incline*, et c'est alors seulement qu'elle voit quelque chose. L'humilité est la condition indispensable de la lumière surnaturelle. Pour trouver Jésus dans l'Eucharistie, il faut chercher, pleurer, s'humilier.

B. Marie ne voit point encore Jésus, mais elle voit deux anges vêtus de blanc. Elle devait se dire qu'il s'était passé

quelque chose d'extraordinaire, que Dieu se manifestait ; elle n'en fait rien ! Les anges lui demandent doucement : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » A cette demande, Marie-Madeleine, tout entière aux préoccupations de sa douleur, répond : « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis ! » Il y a de ces moments de trouble, de tristesse, où l'âme ne voit pas même les anges que Dieu lui envoie, où elle n'a qu'un soupir, un cri : *On a enlevé mon Seigneur !* Ah ! si ces moments sont pénibles, ils sont bien agréables à Dieu ; ils sont bien méritoires ; ils attirent les bénédictions spéciales du divin Maître.

C. En ce moment, Jésus se montre. Madeleine se retournant le voit. Mais elle ne le reconnaît pas : Jésus se présente comme le jardinier. Remarquons comment Jésus se révèle par degrés, doucement ; il semble vouloir jouir de l'inquiétude, de la tendre impatience de Madeleine. Il lui demande : *Pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ?* Il veut le lui faire dire à elle-même, il veut l'entendre dire combien elle l'aime.

D. Et Madeleine fait une réponse digne de son amour. « Seigneur, si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis ; moi j'irai le prendre. » Elle ne dit pas de qui elle parle, tout le monde doit le savoir. Elle — faible femme — se montre prête à emporter le corps de son maître. Rien ne paraît impossible à l'amour ! Entrons dans ces dispositions de Marie-Madeleine quand nous sommes désolés, quand il nous semble que nous avons perdu Jésus, que nous ne le reconnaissons pas à la sainte communion... Crions vers lui, montrons-nous constants, dévoués, généreux. Alors tout au moins Jésus se montrera comme jardinier ; il fera éclore dans notre cœur les fleurs des vertus, en attendant qu'il nous communique les joies de sa présence sensible.

3e POINT — Madeleine reconnaît Jésus.

A. « Jésus alors lui dit : Marie ! » Et elle se retournant

s'écrie : « Maître ! » — Jésus enfin se révèle tout entier ; il se révèle par un mot qui va au fond de l'âme de Madeleine, qui dissipe tous ses doutes, calme toutes ses angoisses, met fin à toutes ses tristesses. *Marie !* Jésus seul pouvait prononcer ainsi ce nom avec cet accent d'affection paternelle. Comme cette parole fut douce au cœur de Madeleine ! Comme elle lui fit oublier toutes ses peines ! Jésus, dans l'Eucharistie, a pour toutes les âmes des paroles semblables... Il ne les prononce pas toujours ; mais, quand il le fait, il console, il réjouit, il fortifie. Tâchons de mériter qu'il nous traite ainsi.

B. Marie lui répond : « *Maître.* » Réponse de l'affection, du respect, de la docilité. *Maître*, c'est-à-dire, possesseur suprême de mon amour ! Et en même temps, Madeleine se jette aux pieds de Jésus, et elle les tient embrassés ! C'est ainsi que nous devons accueillir les grâces que Jésus nous accorde. Elles doivent produire en nous ce même respect, cette même docilité, cette sainte familiarité.

C. Mais Jésus lui dit : « Il ne vous est point permis de me toucher ainsi, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. » Jésus lui a laissé satisfaire le premier élan de son amour ; il ne veut pas qu'elle continue à en savourer les délices.

Je ne suis pas encore monté vers mon Père. Là, dans le ciel, Madeleine pourra puiser à la source de la félicité, s'abîmer dans les contemplations de sa tendresse ; maintenant, c'est le temps du travail : il faut qu'elle quitte Jésus ; les consolations sont passagères. Dieu ne nous les donne ici-bas que comme un avant-goût de la félicité éternelle ; il faut savoir s'en passer.

D. « Allez à mes frères, dit Jésus, et dites-leur : Je vais monter vers mon Père, qui est votre Père, vers mon Dieu, qui est votre Dieu. » Jésus confie à Madeleine une mission glorieuse : il veut annoncer par elle sa résurrection aux apôtres. La pécheresse devient apôtre à son tour. Dieu charge une pauvre femme de le faire connaître à Pierre, à

Jean, aux chefs de l'Église. N'est-ce pas ce qu'il a fait par sainte Julienne, par la bienheureuse Marguerite-Marie, par sainte Thérèse ? Quel sujet de confiance pour ceux que Jésus choisit — quel motif d'humilité pour les autres ! N'en doutons pas : Jésus nous confie aussi notre mission, dans un cercle plus ou moins restreint, dans notre maison, notre famille, près de nos amis : nous devons le faire connaître et aimer ; nous devons établir son règne.

E. En terminant notre méditation, demandons-nous pourquoi Jésus a choisi Madeleine comme premier témoin de sa résurrection. C'est *a*) parce qu'elle avait été pécheresse et qu'il voulait encourager tous les pécheurs repentants ; *b*) parce qu'elle s'était convertie par amour ; *c*) parce qu'elle l'avait suivi dans ses ignominies et était restée au pied de la croix ; *d*) parce qu'elle avait partagé ses travaux et ses courses apostoliques ; *e*) parce qu'elle n'avait pas cessé de le chercher, quand elle le croyait mort et perdu à jamais pour elle. Quels encouragements, quelles leçons trouvons-nous dans ce choix ?

Colloque avec Marie-Madeleine, pour qu'elle nous obtienne d'aimer Jésus comme elle l'a fait, afin que nous puissions comme elle le trouver et le posséder.

MÉDITATION SUR LA SECONDE PÊCHE MIRACULEUSE.

1er Prélude. — Souvenir de l'histoire (Jo. xxi). Simon-Pierre et Thomas, nommé Didyme, Nathanaël de Cana, en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres disciples de Jésus étaient ensemble. Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils répondirent : Nous allons avec vous. Ils sortirent, montèrent dans la barque et de toute la nuit ne prirent rien. Au matin,

Jésus se trouva sur le rivage ; mais ils ne surent pas que c'était lui. Jésus leur dit donc : Amis, avez-vous quelque chose à manger ? Ils répondirent : Non. Il leur dit encore : Jetez le filet à droite de la barque et vous trouverez ! Ils jetèrent donc le filet et ils ne parvenaient pas à le traîner, à cause de la multitude des poissons. Alors le disciple que Jésus aimait, dit à Pierre : C'est le Seigneur ! Pierre entendant que c'était le Seigneur, se revêtit de son vêtement, car il l'avait ôté, et se jeta à la nage. Mais les autres disciples vinrent avec la barque, car ils n'étaient plus loin de la terre (environ deux cents coudées), et ils traînèrent le filet de poissons. Descendant à terre, ils virent des charbons préparés, du poisson placé dessus, et du pain. Jésus leur dit : Apportez des poissons que vous avez pris maintenant. Pierre remonta dans la barque et tira à terre le filet, plein de cent cinquante-trois gros poissons. Et malgré cette masse, le filet ne se rompit point. Jésus leur dit : Venez et mangez ! Et personne de ceux qui étaient assis là pour manger, n'osait lui demander : qui êtes-vous ? Ils savaient que c'était le Seigneur. Et Jésus vint, prit du pain, et le leur donna, et semblablement du poisson. C'est ainsi qu'il se manifesta pour la troisième fois à ses disciples après sa résurrection.

2e **Prélude.** — Me représenter la mer de Tibériade et le rivage qui fut le théâtre de ces événements.

3e **Prélude.** — Demander la grâce de me réjouir avec Jésus ressuscité, d'apprendre à vivre avec lui de cette existence glorieuse, afin de trouver le bonheur au milieu même des vicissitudes terrestres.

1er POINT. — Les disciples avant l'apparition de Jésus.

Cette apparition étant la troisième que Jésus fit à ses apôtres, ceux-ci étaient déjà convaincus de sa résurrection, même Thomas, qui avait mis le doigt dans ses plaies sacrées.

Ils étaient donc entrés dans une voie nouvelle, mais ils n'avaient pas encore reçu leur mission ni tous les dons nécessaires pour l'accomplir. Comment se préparaient-ils ?

A. Sept d'entre eux étaient réunis : Simon-Pierre, Jean, Jacques, Thomas, Nathanaël et deux autres. — Les disciples se tenaient entre eux, parlant des événements qui s'étaient accomplis, s'entretenant de Jésus, se demandant ce qu'ils allaient devenir. Ils se consolaient et s'encourageaient les uns les autres. Ces rapports pleins de charité, le Sauveur désire les voir régner entre ses amis ; il veut qu'ils se cherchent de préférence aux gens du monde, qu'ils évitent même les relations inutiles avec ses ennemis. Jésus ressuscité ne s'est pas montré une seule fois dans la foule.

B. Simon-Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui disent : Nous allons avec vous. Bien que Pierre ne soit pas encore constitué chef de l'Église, il a la promesse, il exerce une certaine autorité sur les autres. Il parle et on le suit. Remarquons-le : la chute et le reniement de Pierre n'empêchent pas ses compagnons de l'écouter ; d'ailleurs la faute a été effacée par le repentir. Jésus demande que dans toute réunion il y ait autorité et subordination ; plus cette subordination sera parfaite, plus il sera disposé à montrer sa présence d'une façon sensible.

C. Ils vont pêcher. Les exercices de la vie contemplative n'excluent pas le travail. Comme le font remarquer les saints Pères, après la résurrection, Matthieu ne retournera pas à son comptoir, parce que c'était une profession dangereuse ; les autres reprirent leurs filets. Et Jésus prouva combien cela lui était agréable, en les comblant alors de ses faveurs miraculeuses. Aimons donc le travail, un travail humble, vulgaire, qui nous permette de conserver intérieurement l'union avec Jésus.

D. Pourtant ils travaillent toute la nuit et ne prennent rien. Dieu se plaît à éprouver ses serviteurs partout et toujours ; il veut les bien convaincre de leur impuissance, même dans les choses matérielles. A combien plus forte

raison doivent-ils être convaincus qu'ils ne peuvent rien dans les choses spirituelles et surnaturelles, dans l'exercice du zèle, la pêche des âmes...

2e POINT. — Pêche miraculeuse.

A. Le matin, quand ils sont épuisés de fatigue, *Jésus se trouve sur le rivage ;* mais ils ne le reconnaissent point. N'est-ce pas toujours la même conduite providentielle ? Bien des fois déjà, nous l'avons observé : Jésus est là quand on n'y songe pas ; il est là sans que nous le sachions ; notre malheur, c'est de ne pas assez songer à lui, surtout de n'avoir pas assez de confiance en son secours.

B. Il leur demande : *Amis, avez-vous quelque chose à manger ?* Ils répondent : Non ! Réponse pleine de tristesse et de découragement. — Quand Jésus nous pose une question semblable, quand il exige de nous quelque chose de spécialement difficile, quand il nous met en présence d'une entreprise importante, que nos supérieurs veulent nous confier une mission particulière, qu'il s'agit d'une séparation pénible, Jésus nous dit alors : « Avez-vous de quoi manger ? de quoi soutenir et réparer vos forces ? » Nous sommes tentés de répondre : « Non ; » mais nous n'avons qu'à faire ce que Jésus dira, et nous serons à la hauteur des circonstances.

C. Jetez le filet à droite, dit Jésus, et vous trouverez. L'obéissance commande ; elle détermine exactement ce qu'il faut exécuter, afin que les disciples voient bien que le secours leur vient d'en haut. Sans doute, pendant toute cette nuit, ils ont souvent jeté le filet à droite, inutilement ; cette fois, la parole de Jésus fécondera leurs efforts. — Ne reculons donc jamais devant les prescriptions de l'obéissance ; quand même elles nous feraient recommencer ce que nous avons déjà fait sans fruit. Qui sait si ce n'est pas au moment où nous refuserons, que la grâce va nous être accordée ?

D. Ils jettent le filet, et ne peuvent le tirer de l'eau à cause de la multitude des poissons. Il y en avait cent cinquante-trois, tous également grands, et pourtant le filet ne se rompait pas. Quelle récompense de la docilité des apôtres ! Symbole de la profusion des grâces qui nous seront accordées, si nous persévérons dans la fidélité aux inspirations divines. Quelque abondantes qu'elles soient, nous les conserverons toutes, le filet ne sera point rompu. Mais pour cela il faut la soumission humble, généreuse, constante.

3e POINT. — Entrevue de Jésus avec ses disciples.

A. Quel effet produit ce miracle sur les disciples ? Ce sont surtout Pierre et Jean qui en sont frappés. Jean s'écrie : « *C'est le Seigneur !* » Pierre, entendant cette parole, prend à la hâte son vêtement et se jette à la mer pour être plus vite auprès de lui. — La virginité, la pureté de l'âme font que Jean reconnaît le premier son maître ; l'amour, la générosité ne laissent pas à Pierre le temps d'attendre que la barque ait touché le rivage. Les faveurs spirituelles agissent différemment, suivant les caractères : les uns reçoivent plus spécialement la lumière ; les autres, la force... Contentons-nous de ce que Dieu nous donne, et songeons seulement à en faire bon usage, afin de nous rapprocher de Notre-Seigneur.

B. Quand tous sont à terre, ils voient auprès de Jésus des charbons allumés, du poisson qui grille et du pain. Quelle bonté de la part du Sauveur ! Lui-même, le Dieu tout-puissant, est descendu jusqu'à ces détails de la vie matérielle. Il trouve que rien n'est indigne de lui, quand il veut consoler ceux qu'il aime. Nous en avons des exemples frappants dans la vie des Saints ; nous les rencontrerions dans notre propre vie, si nous mettions dans nos rapports avec Jésus cette familiarité filiale et ce total abandon qui caractérisent la conduite des vrais enfants de Dieu !

C. Jésus leur dit : *Apportez des poissons que vous avez*

pris. Venez et mangez. Et il leur donnait du pain et du poisson. — Nouvelle attention délicate du cœur paternel de Jésus. Il veut que ses disciples aient le plaisir de goûter à la fois le don qu'il leur fait et le fruit de la pêche, résultat de leur obéissance. De même dans la vie spirituelle, tantôt il console par des faveurs soudaines, inattendues : tantôt il attache des joies particulières aux œuvres que nous entreprenons, que nous poursuivons, que nous terminons par obéissance. Mais lui seul donne la douceur, la jouissance intime qui fait le bonheur de l'âme.

D. Mais personne de ceux qui étaient là assis pour manger, n'osait lui demander qui êtes-vous ? Tous savaient que c'était le Seigneur. — Les apôtres nous enseignent comment nous devons accueillir les consolations divines : avec retenue et respect ; dans le silence de la reconnaissance et de l'amour. Ils ne doutent pas, ils ne demandent rien ; ils aiment et adorent. Méditons bien tous les détails de cette scène ravissante, afin de nous habituer à vivre avec Jésus ressuscité.

Colloque pour remercier Jésus de son insigne bonté, pour le prier de nous en faire sentir et apprécier les effets merveilleux.

MÉDITATION SUR L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

1er Prélude. — Me rappeler comment Notre-Seigneur, conversant avec ses apôtres, leur fit ses dernières recommandations. — Puis, les ayant conduits sur la montagne des Oliviers, il monta au ciel. — Des anges apparurent et ordonnèrent aux disciples de se retirer à Jérusalem.

2e Prélude. — Me représenter le sommet du mont des Oliviers d'où Jésus monte au ciel.

3e **Prélude.** — Demander la grâce de me réjouir avec Jésus de sa gloire, de me préparer à la partager un jour.

1er POINT. — Circonstances qui précèdent l'Ascension.

A. Après sa résurrection, le Sauveur continue pendant quarante jours d'apparaître à ses disciples, et, dit l'évangéliste, il s'entretenait avec eux, *parlant du royaume de Dieu.* — Notre-Seigneur s'est révélé à nous pendant notre retraite ; il est ressuscité dans notre âme par la grâce, par les salutaires résolutions qu'il nous à inspirées : il faut maintenant que nous continuions de nous entretenir avec lui, que nous parlions du royaume de Dieu, avec lui d'abord, puis aussi avec nos frères, avec ceux qui nous environnent...

B. Et il leur recommande de ne point quitter Jérusalem. — Jérusalem signifie *cité de la paix.* La paix est rentrée dans nos âmes pendant ces jours de bénédiction ; ne la laissons point se perdre. Ni les occupations auxquelles nous devons nous livrer, ni les épreuves, ni les tentations ne nous enlèveront la paix, si nous restons unis à notre divin Rédempteur.

C. Il leur dit d'attendre la venue de l'Esprit-Saint, dont vous avez, dit-il, *reçu la promesse par ma bouche.* — Jésus nous a promis son Esprit, à nous comme aux apôtres ; nous l'avons déjà reçu ; nous le recevrons chaque fois que nous en aurons besoin, avec une abondance nouvelle. Mais il faut l'attendre à Jérusalem, dans la cité de la paix ; il faut l'appeler comme le firent les apôtres, par une prière unanime et persévérante.

D. Alors quelques-uns lui demandèrent : *Seigneur, est-ce maintenant que vous rétablirez le royaume d'Israël ?* Jésus répondit : *Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père a déterminés dans sa puissance.* — Malgré tout ce qu'ils ont appris, les disciples sont encore préoccupés des choses temporelles, préoccupés de l'avenir. Jésus leur ordonne de se mettre entre les mains de Dieu.

Nous sommes tentés aussi de demander, quand nous finissons nos exercices, si c'est maintenant que Jésus va rétablir le royaume d'Israël, si nous allons être délivrés de nos difficultés, vainqueurs de nos ennemis. Jésus nous dit : Ne vous inquiétez pas. Abandonnez cela à Dieu. Vous avez autre chose à faire...

E. Il ajoute : *Vous me rendrez témoignage à Jérusalem et dans toute la Judée, et dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités du monde.* Ce témoignage, tous ceux qui connaissent Jésus doivent le lui rendre. A mon tour donc de le faire, après les lumières qui m'ont été communiquées. Je dois le faire *à Jérusalem*, dans la cité sainte, devant les personnes consacrées à Dieu ; *dans la Judée,* c'est-à-dire devant tout le peuple fidèle ; *dans la Samarie*, en présence des hérétiques et des mécréants ; *jusqu'aux extrémités de la terre*, devant les impies et les ennemis de Dieu. Suis-je prêt à rendre ainsi témoignage à Jésus-Christ, en reconnaissance des faveurs signalées qu'il m'a faites ?

2e POINT. — Ascension de Jésus.

A. Après avoir parlé ainsi, il les conduisit sur la montagne des Oliviers. Jésus devait entrer dans sa gloire au sommet de cette montagne dont le pied avait été le théâtre de son agonie douloureuse. Il réalisait ainsi la parole qu'il avait adressée aux disciples sur le chemin d'Emmaüs : *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît et ainsi entrât dans sa gloire ?* C'est bien le moment de nous le rappeler, en contemplant les mystères de la vie glorieuse du Sauveur : si nous voulons triompher avec Jésus-Christ, nous devons souffrir et être humiliés pour Jésus-Christ.

B. Pendant qu'ils le regardaient, il commença à s'élever. Qui donc étaient là et le regardaient ? Avant tout, Marie, sa mère, rayonnante de bonheur, mais prévoyant néanmoins le moment de la séparation suprême ; puis les saintes femmes qui avaient servi Jésus dans ses voyages ; Madeleine

la pécheresse, et, sans aucun doute, Marthe avec Lazare ; puis les apôtres, et à leur tête Pierre qui avait renié Jésus, mais qui avait réparé sa faute par une triple protestation d'amour ; enfin les autres disciples. L'innocence et le repentir, la fidélité et la reconnaissance, tous étaient réunis. Un seul manquait : Judas, qui avait désespéré. — Il y a également place pour moi sur le sommet des Oliviers, comme il y a place pour moi dans le ciel.

C. Jésus les bénit. Comment ? Par le signe de la sainte croix. A partir de ce moment, la croix devient un instrument de bénédiction. La bénédiction de Jésus, c'est pour Marie une vieillesse passée dans l'exil de la terre ; pour Madeleine, la solitude de la Sainte-Baume ; pour Lazare, l'apostolat des Gaules ; pour Pierre, le pontificat suprême terminé par le supplice de la croix ; pour Jacques le glaive, pour Simon la lance, pour tous les apôtres le martyre ! Quelle est la bénédiction que Jésus me réserve ? Je l'accepte avec joie ; et si c'est la croix, je l'embrasse avec amour.

D. Il s'éleva de terre, et un nuage le ravit à leurs yeux. Il s'éleva lentement, majestueusement, par sa propre puissance ; il s'éleva pendant qu'ils le contemplaient. Puis un nuage le déroba aux regards. — Je suivrai Jésus par la pensée ; je verrai le cortège des âmes justes qui se forme autour de lui ; je pénétrerai jusqu'aux portes éternelles où le Roi de gloire entrera ! Les portes éternelles livrent passage à la marche triomphale. Jésus prend place au sommet des cieux ; il est assis à la droite de son Père ! Le ciel ! Jésus le possède non seulement comme Dieu, mais comme homme ; il l'a conquis par sa passion et par sa mort. Le ciel ! mon trône y est préparé ; il ne tient qu'à moi d'y monter. Jésus m'en a frayé la route...

3e POINT. — Les apôtres après l'Ascension.

A. Depuis longtemps Jésus avait disparu dans les airs, et *les apôtres tenaient toujours les regards levés vers le ciel.* Ils auraient voulu voir le Sauveur une dernière fois, recueil-

lir encore une parole de sa bouche. — Ainsi nous arrive-t-il de faire quand Dieu nous a fait quelque grâce particulière, quand il a donné une grande consolation à notre cœur. La faveur céleste est passée et cependant nous demeurons encore immobiles. Ce n'est point ce que Dieu demande. S'il nous donne sa grâce, c'est pour l'action, non pour le repos...

B. Pendant qu'ils demeuraient ainsi, deux hommes (deux anges) vêtus de blanc apparurent à leurs côtés et dirent : *Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel ?* — C'est la question qui va retentir à mes oreilles au sortir de ma retraite. Elle sortira de la bouche de mes supérieurs, des personnes avec lesquelles je dois vivre. Pourquoi restez-vous à regarder le ciel ?... Ce n'est pas le temps pour nous de rester immobiles, mais de marcher ; ni le temps de contempler, mais de travailler. Allons, vivons comme Jésus ; dépensons-nous pour lui !

C. Ce Jésus que vous avez vu monter au ciel, viendra ainsi. Les anges annoncent le retour de Jésus. Quand viendra-t-il ? Il viendra dans la personne de ceux qui nous gouvernent à sa place... il viendra dans la sainte Eucharistie... il viendra dans les tribulations, et dans les peines... dans les joies et les consolations... Il viendra surtout à la fin de notre vie, au moment suprême de la mort, pour recueillir notre âme... il viendra nous juger sur le seuil de l'éternité... Il viendra à la fin des temps, juger aussi les vivants et les morts. Disposons-nous à l'accueillir dans ces diverses circonstances.

D. Il viendra de même que vous l'avez vu monter au ciel. — Faisons-y attention ; il viendra *comme nous l'avons vu ;* il nous demandera compte de nos œuvres dans la mesure des lumières et des inspirations reçues ; il viendra comme *nous l'avons vu* pendant notre retraite. Prions-le donc de rester toujours avec nous... Alors sa présence sensible ne nous effrayera jamais ; à quelque moment qu'il vienne, nous le recevrons avec joie, nous nous jetterons à ses pieds et il nous attirera sur son cœur.

Colloque avec Jésus régnant dans le ciel, afin que, le suivant de près sur la terre, nous occupions à côté de lui une place d'honneur dans son royaume éternel.

MÉDITATION SUR LES CARACTÈRES DE NOTRE AMOUR POUR DIEU.

(Forme résumée de la contemplation de S. Ignace.)

1er Prélude. — Me représenter seul en présence de Dieu, qui me dit : Qu'ai-je pu faire pour toi, que je n'aie point fait ?

2d Prélude. — Demander la grâce de bien comprendre l'amour de Dieu pour moi, et d'y répondre dignement.

1er POINT. — Je dois à Dieu un amour de reconnaissance.

A. En me plaçant ainsi devant la majesté divine, je me demande avec saint Paul (I Cor. IV, 7) et avec saint Augustin : « *Quid habes quod non accepisti ?* Qu'as-tu que tu n'aies reçu de Dieu ? » Tout, absolument tout, vient de lui : depuis le premier moment de mon existence jusqu'à celui où je me trouve, rien n'est arrivé sans lui. J'existe, parce qu'il m'a donné l'être... J'existe, préférablement à des myriades de créatures que Dieu a laissées dans le néant... Des millions d'autres hommes l'auraient mieux servi que moi : n'importe ; il m'a fait vivre, et, en me faisant vivre, il m'a ouvert la route du bonheur...

B. Dans cette vie qu'il m'a donnée et qu'il m'a conservée jusqu'à présent, quelle série de faveurs plus précieuses les unes que les autres ! Faveurs corporelles et faveurs spirituelles, faveurs pour le temps et pour l'éternité... A chaque moment de mon existence, il m'a donné ce qu'il me fallait pour me soutenir — avec plus ou moins

d'abondance, — mais toujours d'après les dispositions de sa sagesse. De combien de dangers ne m'a-t-il pas préservé ? Combien de fois, sans lui, la mort ne m'aurait-elle pas frappé ? Combien de fois, sans lui, le démon n'eût-il pas entraîné mon âme dans les gouffres éternels ?

C. Et maintenant, dans cette situation où je me trouve, quelles sont les manifestations de cette bonté de Dieu envers moi ? Quelles sont mes forces, ma santé, mes talents, mes amis, les secours spirituels dont je dispose ? Et remarquons-le bien : je dois ranger parmi les bienfaits de Dieu, non seulement ce qui me plaît, ce qui m'est agréable, mais tout ! Tout est arrangé pour mon bien. Je puis ne pas comprendre la raison de telle combinaison divine, mais la Foi me dit que tout tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu. Et Dieu ne m'a-t-il point fait pour que je l'aime ?

D. Quel est donc le devoir qui résulte pour moi de cette multiplication des dons de Dieu ? C'est évidemment *la reconnaissance*. Le bienfaiteur a droit à l'amour reconnaissant de son obligé. Et cette reconnaissance, que requiert-elle ? Tout au moins que l'on n'abuse pas des dons reçus ; que l'on ne s'en serve pas contrairement à l'intention du bienfaiteur ; à plus forte raison, qu'on ne les tourne pas contre lui. Cela suffit-il ? Non : il faut profiter des bienfaits, il faut s'appliquer à en faire des instruments de la gloire du bienfaiteur. Et si la reconnaissance est vraiment sincère, vraiment profonde, on tient les dons reçus à la disposition du bienfaiteur, afin qu'il s'en serve comme il lui plaît, qu'il les reprenne et les dispense à son gré.

E. Parcourons donc tout ce que nous avons reçu de Dieu, et faisons-lui-en l'offrande la plus complète.

2e POINT. — Je dois à Dieu un amour de dévouement.

A. Mais ce Dieu de qui je tiens tout, est-il seulement le Dieu de majesté assis sur le trône de son éternité, dans une gloire immense et un bonheur sans fin ? Non ; ce Dieu

s'est rapproché de moi : la seconde Personne de la sainte Trinité s'est incarnée par amour pour moi ; Dieu le Fils est devenu mon frère, le frère de ma pauvre humanité. A tous les titres que la Divinité possède à l'amour de ses créatures, il joint tous ceux que peut faire valoir un frère, un ami, un époux : car il veut être l'époux de nos âmes.

B. Rien que de devenir notre frère était déjà de sa part une preuve d'amour infini. S'en est-il contenté ? Non ; il est devenu notre frère dans la pauvreté et dans l'abjection, dans l'exil et dans la persécution, dans le travail et dans la fatigue. Il a passé trente-trois ans à nous enseigner le chemin du ciel, à l'aplanir en y marchant le premier. Puis il s'est offert en victime pour nous ; il a subi toutes les tortures, dévoré tous les outrages, savouré l'amertume de l'indifférence, du délaissement, de la haine. Il a versé pour nous la dernière goutte de son sang ; il est mort sur un gibet comme un criminel, entre deux scélérats. Oh ! si un ami terrestre avait fait pour moi quelque chose de semblable, à quoi ne me croirais-je pas obligé ?

C. Ce qu'aucun ami terrestre n'eût pu rêver, mon Sauveur l'a exécuté. Tout dévouement humain s'arrête à la mort. Le dévouement de Dieu franchit les barrières de la mort. Il reste avec nous jusqu'à la consommation des siècles, éclairant son Église par sa sagesse, la soutenant par sa force, demeurant en chacun de nous par sa grâce. Il est surtout avec nous et en chacun de nous par cette merveille de son amour, la divine Eucharistie. Présent partout où un prêtre le fait descendre sur l'autel, relégué dans le plus pauvre tabernacle, souvent délaissé par tous ; toujours prêt à se placer sur nos lèvres, à entrer dans le sanctuaire de notre cœur, à devenir notre nourriture ; se donnant à tous, sans distinction de rang ni de fortune, pas même de vertu ni de vice ; car il se laisse profaner par les impies, pour que les âmes fidèles ne soient pas privées de sa présence.

D. Comment répondre au dévouement, sinon par le dévouement lui-même ? Dieu ne peut-il donc pas réclamer le nôtre ?

Dévouement des serviteurs, qui cherchent continuellement à accomplir la volonté du maître, qui redoutent souverainement de lui déplaire ; dévouement *des sujets*, qui tiennent à honorer leur Roi et à le faire honorer par tous ceux qui peuvent le connaître ; dévouement *des soldats*, toujours prêts à défendre leur chef et à combattre pour lui ; mais surtout dévouement *du frère, de l'ami*, qui fait des intérêts de son frère, de son ami, ses propres intérêts, qui est sans cesse plein de sollicitude pour lui témoigner son affection, qui n'est heureux que lorsqu'il lui a témoigné, s'il est possible, autant d'amitié qu'il en a reçu. Sont-ce là mes sentiments à l'égard de Dieu ?

3e POINT. — Je dois à Dieu un amour de sacrifice.

A. Cependant ce Dieu qu'il me faut aimer, qu'est-il en lui-même et qu'est-il pour moi ? En lui-même il est la majesté souveraine et la perfection infinie. Il est l'Éternité, la Sagesse, la Puissance, la Bonté ; il est l'Amabilité par essence. Il a un droit essentiel à l'amour de tout ce qui est capable d'aimer, de toutes les créatures auxquelles il a donné l'intelligence et la volonté. Par là même qu'elles sont, elles ont l'obligation de l'aimer, n'en dût-il résulter pour elles aucun avantage...

B. Mais cette perfection infinie est en même temps ma fin dernière. Elle m'a créé afin que je la contemple, que je la possède pendant toute l'éternité. Elle-même sera la récompense des efforts que j'aurai faits pour servir fidèlement mon Seigneur et mon Roi ! Plus j'y mettrai d'amour, plus je serai heureux en lui...

C. Hélas ! ce Dieu qui a droit à mon amour désintéressé, ce Dieu qu'il y a tant d'intérêt à aimer, je puis l'oublier, l'abandonner, même le haïr ! Je puis aimer les créatures plus que lui, je puis m'aimer moi-même et, en m'aimant follement, me perdre en perdant mon Dieu. Et pourtant ce Dieu s'est immolé pour moi, afin de me détacher de moi-même.

Maintenant il me dit : Mon fils, donne-moi ton cœur ! Le refuserai-je à Jésus ?

D. Non ; Je ne le refuserai pas. Mais alors je dois l'aimer d'un *amour de sacrifice ;* je dois renoncer à moi-même, tout abandonner pour lui, être prêt à crucifier ma chair, à mortifier ma volonté, à dominer mon cœur. Plus je pourrai le faire, plus je serai heureux, car je donnerai d'autant plus de preuves de mon amour. C'est ainsi qu'en me perdant je me retrouverai ; qu'en me sacrifiant dans le temps, je m'assurerai dans l'éternité la possession de mon Dieu. Comment, au moment où je me trouve, lui témoignerai-je cet amour d'immolation ?

Colloque. — Toute la méditation ne doit être qu'un long colloque avec Dieu, pour lui exprimer notre bonne volonté, nos regrets, nos résolutions. Finissons en demandant à Marie de nous obtenir cet amour dont elle est le parfait modèle.

RETRAITE

POUR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

DE SAINT-VINCENT DE PAUL

I. — INTRODUCTION :

BUT DE LA RETRAITE.

Novate vobis novale, et nolite serere super spinas (Jerem. IV, 3).

Que doit être la Retraite ? Un renouvellement.

I. — Nécessité de ce renouvellement.

A) Toutes choses ici-bas ont besoin d'être *renouvelées* de temps en temps. Les instruments tranchants doivent être aiguisés ; les instruments de musique doivent être accordés ; les machines doivent être nettoyées, rajustées, graissées...

B) Voyez ce renouvellement s'opérer dans la nature : saisons... arbres fruitiers à émonder ; champs à rebêcher, à labourer...

C) De même chez l'homme physique...

D) Ainsi enfin chez l'homme moral et religieux. Car là surtout se passent de curieux phénomènes : l'introduction de la lâcheté, de la négligence, la substitution du sens personnel à la loi et à la règle ; une sorte d'endurcissement, d'obstination provenant de ce qu'on se persuade être en règle, ou de ce que l'on regarde toute autre manière de faire comme impossible...

II. — Objet de ce renouvellement.

A. Le *renouvellement* de l'homme intérieur doit être obtenu par la Retraite ; mais on peut se proposer ce renouvellement à différents points de vue : — renouvellement du chrétien ; — renouvellement du catholique ; — renouvellement à un point de vue spécial : par exemple, comme membre de la société de Saint-Vincent de Paul. — Ce dernier mot détermine davantage l'*objet particulier* et le *but* de cette retraite. — Dans d'autres pieuses réunions, on poursuit d'autres renouvellements. Nous nous attachons ici à une rénovation spéciale. — Que faut-il renouveler ?

a) Notre façon de comprendre *le principe de vie* qui est à la base de notre vocation particulière ; *b*) nos *convictions*, nos principes, notre règle de conduite ; *c*) nos *affections*, c'est-à-dire les dispositions de notre cœur à l'égard de ce qu'il faut faire et laisser ; *d*) notre *conduite* elle-même.

B. Mais tout le but de la retraite ne consiste pas dans ce renouvellement ; il faut encore le *progrès*. Nous devons aller en avant et gagner sous tous les rapports. Malheureusement, c'est souvent le contraire qui a lieu... Supposons toutefois que nous nous soyons conservés dans notre première ferveur : nous devons progresser.

III — Conditions de reussite de la Retraite.

Dans quelle mesure recueillerons-nous les fruits de la Retraite ?

Dans la mesure de notre *assiduité* : — dans la mesure de notre *piété* : rien sans Dieu, rien sans la grâce, rien sans la prière ; — dans la mesure de notre *générosité* : il ne suffit pas de voir, il faut faire.

Péroraison. — Dans la Retraite, nous préparerons le champ ; après, il faudra le cultiver.

II. — FIN DE LA SOCIÉTÉ

DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

Te elegit Dominus Deus tuus ut sis ei populus peculiaris (Deut. VII, 6).

Pour connaître la nature d'une chose, il faut en connaître la fin ; car c'est cette fin qui détermine la constitution de la chose, les forces dont elle doit être douée, la direction qu'il convient d'imprimer à ces forces. C'est ainsi que nous méditons la fin de l'homme pour pénétrer sa nature et connaître ses devoirs. Et lorsqu'un homme appartient à une société, la fin de cette société donne également à cet homme un caractère spécial, des devoirs particuliers :

association mercantile, industrielle, etc. — Voyons donc la *fin* de la société bénie à laquelle vous avez le bonheur d'appartenir, les *conséquences* qui en découlent, les *sentiments* dont vous devez être animés à son égard.

I. — Fin de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Elle se déduit clairement de l'article I du règlement, rapproché de l'histoire même de la Société : « La Société de Saint-Vincent de Paul reçoit dans son sein tous les jeunes gens *chrétiens* qui veulent *s'unir de prières* et *participer aux mêmes œuvres de charité*, en quelque pays qu'ils se trouvent. »

A. C'est qu'en effet les premiers membres étaient des jeunes gens qui se réunissaient pour rester *chrétiens*, pour *prier ensemble* et participer ensemble *aux mêmes œuvres de charité*. — Désireux de se conserver eux-mêmes et de progresser, ils voulaient aussi exercer une influence pour le bien autour d'eux.

B. C'est donc une association de *chrétiens*, surtout de *jeunes gens chrétiens* poursuivant un but : leur *sanctification* par la *prière* et la *charité*.

Donc : *OEuvre de préservation et de conservation* par *l'union des prières* et l'exercice de la *charité*.

Par conséquent, ce n'est pas une association politique, ni une association philanthropique, ni une association de conversion, ni une association de pure dévotion...

Rapprochement entre les Congrégations de la sainte Vierge et la société de Saint-Vincent de Paul : autrefois les membres de la congrégation remplissaient toutes les fonctions des confrères de Saint-Vincent. — Maintenant Saint-Vincent est une efflorescence de la congrégation ou un acheminement vers elle.

II. — Conséquences de cette définition et de cette fin.

Qu'est-ce que la Société demande de ses membres ?

A. Elles veut des chrétiens, c'est-à-dire des hommes soumis

à la loi de Jésus-Christ, enfants de l'Église catholique ; des chrétiens remplissant les devoirs attachés à cette qualité : commandements de Dieu et commandements de l'Église ; obligations propres à chaque état ; — des chrétiens qui ne rougissent pas de cette qualité, mais qui, au contraire, en soient fiers, et qui osent dire devant les persécuteurs modernes ce que leurs ancêtres disaient aux césars anciens : *Christianus sum !*

B. Elle veut des chrétiens qui désirent *s'unir pour progresser*. Le progrès par l'union dans la prière. Quelle grande chose ! — Le nombre des « amateurs du progrès » ne diminue pas ! Mais, quel progrès ? *arts, industrie, confortable...* S'agit-il au contraire de progrès dans la vertu, hélas ! la plupart ne cherchent-ils pas le moyen de se tirer d'affaire avec le moins de vertu possible ? — Tel n'est pas le programme du confrère de Saint-Vincent de Paul.

C. Ces chrétiens doivent vouloir participer aux mêmes œuvres de charité. Ce n'est donc pas une réunion de chrétiens égoïstes : non ! on veut ici se dévouer ensemble aux œuvres de charité, charité pour les corps, mais surtout charité pour les âmes.

Nous n'entrons pas dans les détails maintenant, mais nous constatons d'une façon générale les exigences de la Société.

III — Sentiments qui doivent nous animer.

A. Estime, reconnaissance, noble fierté.

Estime pour la Société — *reconnaissance* envers Dieu qui nous y a fait entrer — *noble fierté*, parce que nous avons eu un jour le courage de répondre a l'appel de Dieu et que nous sommes les membres d'un corps si éminent...

B. Confusion en voyant en général ce qui nous manque, et *désir* de connaître mieux encore nos obligations, afin de les mieux remplir.

C. Confiance et *courage*, afin de devenir de fervents confrères de Saint-Vincent de Paul... *Fidelis Deus.*

Péroraison. — *Fidelis Deus qui vos vocavit... Ut sis ei populus peculiaris !*

III. — PRINCIPE DE VIE DE LA SOCIÉTÉ : L'ESPRIT DE FOI.

Justus meus ex fide vivit. Le juste qui m'appartient vit de la foi. (Heb. x, 38).

Quel est le principe de vie de la Société de Saint-Vincent de Paul ? Quel doit être le principe de vie de chacun de ses membres ? C'est le *principe de foi*, c'est *l'esprit de foi.*

Remettons-nous devant les yeux *en quoi* l'esprit de foi *consiste,* — quelle en est la *nécessité* pour le confrère de Saint-Vincent de Paul ; — et enfin, voyons *comment il faut nourrir* et entretenir l'esprit de foi.

I. — Nature de l'esprit de foi.

Lorsque nous agissons, nous avons un principe qui nous fait agir. Si nous agissons matériellement, c'est le principe de conservation physique qui nous guide ; si — intellectuellement et moralement, c'est la raison et la recherche d'un bien que la raison nous fait apprécier ; si — surnaturellement, c'est la Foi.

Qu'est-ce que la foi ? L'apôtre nous le dit : *Sperandarum substantia rerum ; argumentum non apparentium.* La foi, c'est le sommaire des choses invisibles, le résumé du monde surnaturel, le fondement de nos espérances. Opposons ce principe au principe de la nature, et nous en comprendrons toute la portée... L'homme qui agit par principe de foi, se laisse conduire par les connaissances que la Révélation lui donne et par l'espérance des biens futurs. Saint Paul (aux Hébreux, xi) nous fait un éloquent tableau de cette manière de faire : *Fide Noë... fide Abraham... fide Jacob... fide Joseph... fide Moyses...* Puis les saints modernes : *Sancti per fidem vicerunt regna,*

etc. Tout cela se résume en un mot : *Justus meus ex fide vivit.*

II. — Sa nécessité.

Faut-il montrer maintenant que ce principe est indispensable, essentiel à la Société de Saint-Vincent de Paul ?

A. C'est, avons-nous dit, une *société de chrétiens,* et surtout de *jeunes gens chrétiens.* Mais comment se formera une pareille société sans esprit de foi ?

B. Qui veulent s'unir de prières et participer aux mêmes œuvres de charité. Comment s'uniront-ils de la sorte, si ce n'est pas l'esprit de foi qui les pousse ?

C. Pourquoi s'unissent-ils ? *Pour se conserver et s'avancer* eux-mêmes dans la pratique de leurs devoirs religieux. D'où leur viendra cette idée, si la Foi ne les guide pas ?

D. Enfin, qu'est-ce qui les soutiendra dans ces exercices de piété, dans ces exercices de charité, dans cette pratique des œuvres, sinon l'esprit de foi ?

D'où nous pouvons conclure que le confrère de Saint-Vincent de Paul ne se comprend pas sans esprit de foi, et que sa ferveur sera presque nécessairement au diapason de cet esprit... Le principe de foi l'a fait entrer dans la Société, l'y maintient, le rend digne d'elle...

III. — Comment nourrir l'esprit de foi ?

On pourrait faire là-dessus bien des considérations ; je me contente d'une seule, tirée encore de saint Paul : *Omnis quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit. Quomodo ergo invocabunt in quem non crediderunt ? Quomodo autem audient sine prædicante ?... Ergo fides ex auditu ; auditus autem per verbum Christi.* (Cf. Rom. x.)

La foi doit donc être nourrie par l'audition de la parole de Dieu. Et cette audition, comment se fera-t-elle ? — *a*) Par l'assistance à la prédication ; — *b*) par la lecture spirituelle ; — *c*) par la méditation.

Ces trois moyens sont indispensables ; de plus, il y a entre eux une certaine gradation.

Le premier est le plus généralement nécessaire ; le second est le plus facile ; le troisième est le plus intime et le plus efficace, mais il suppose les deux autres.

Je puis donc dire, presque à coup sûr : le membre de Saint-Vincent de Paul sera fervent ou lâche, d'après qu'il fera usage de ces trois moyens de s'assimiler la parole de Dieu et de nourrir en son âme l'esprit de foi.

Péroraison. — *Justus meus ex fide vivit.* Voilà l'idéal. *Vos autem, curam omnem subinferentes, ministrate in fide vestra virtutem.* Quant à vous, réunissant tous vos soins, puisez dans votre foi l'exercice de la vertu (I Pet. I, 5).

IV. — OBSTACLE A LA VIE DE LA SOCIÉTÉ.

Usquequo claudicatis in duas partes ? Si Dominus est Deus, sequimini eum ; si autem Baal, sequimini illum. (III Reg. XVIII, 21.)

Pour que la Société vive, il faut qu'elle ait des membres dévoués : pour que les membres soient dévoués, il faut qu'eux-mêmes possèdent, non seulement en spéculation et en théorie, mais en pratique, le principe de vie. Mais ce principe ne peut être vraiment vivifiant qu'à la condition de dominer : sinon il devient stérile, impuissant ; il finit par mourir. Or, ce qui dans le chrétien combat l'esprit de vie, c'est un principe de mort... Le principe de vie nous porte vers Dieu ; le principe de mort nous porte vers les créatures. Le premier est surnaturel ; le second est le résultat de notre nature corrompue. — Examinons ensemble (au point de vue de la société de Saint-Vincent de Paul) cette lutte ; — voyons-en les conséquences ; — indiquons le remède à employer.

I. — Nature de l'obstacle.

Comme nous l'avons dit, le principe de vie, la Foi, la grâce, donnent naissance à cette société, portent à y entrer,

à en remplir les devoirs ; l'esprit de mort combat cette tendance. Comment ?

Il prend plusieurs formes que nous pouvons examiner successivement :

A. Tantôt c'est l'*amour de nos aises :* repos du matin, coin du feu ; on ne veut s'exposer ni à la pluie ni à la neige... On ne veut pas s'astreindre...

B. Tantôt c'est l'*amour du plaisir :* on a peur de l'ennui ; on saisit tous les motifs de s'amuser ; on y trouve des prétextes pour se dispenser des visites, etc.

C. Tantôt c'est l'*intérêt.* Dans les temps où nous sommes, dit-on, il ne faut pas avoir des couleurs trop tranchées... On veut bien appartenir à Saint-Vincent de Paul, mais sans donner son nom, sans paraître, etc.

D. Tantôt, c'est l'*amour-propre,* un sentiment de dignité. Qu'est-ce que cette Société démocratique où l'on se trouve à côté de son tailleur ? — Ou bien, on y a manqué aux égards qui nous étaient dus. On a oublié de dire : « Monsieur le Marquis ; » on s'est permis de nous appeler tout simplement : « confrère ! »...

E. Quelquefois, enfin, c'est l'*ambition.* On voudrait s'élever dans le monde et la qualité de membre d'une Conférence fait obstacle, ou pourrait faire obstacle !

Qu'est-ce que tout cela ? Ce sont autant de manifestations de ce que nous pouvons appeler le *dualisme*, c'est-à-dire la tendance à vouloir unir et concilier en soi deux extrêmes opposés — je ne dirai pas précisément *le vice et la vertu*, quoique bien souvent cela soit au fond ou bien que l'on aboutisse là — mais on veut concilier *la vie pieuse* et *la vie mondaine*... Or, cela est impossible. En effet, quel est le résultat de ce dualisme ?

II. — Conséquences.

A. Dans les œuvres en général, il paralyse tout élan, toute initiative, et finit par les tuer. Il fait de leurs membres des membres inutiles ou même nuisibles... *Appliquer à la Société de Saint-Vincent de Paul.*

B. Il fait de la vie de ces chrétiens une existence tourmentée, où il n'y a ni tranquillité pour l'esprit ni paix pour le cœur ; car, du côté du devoir, on est tourmenté par l'appât du plaisir, et, du côté du plaisir, on est tourmenté par le remords du devoir négligé.

C. Ceux qui ne parviennent pas à dominer cette situation, aboutissent fatalement à l'oubli de leurs devoirs et à des fautes dont autrefois ils se seraient crus incapables. — Nous ne parlons pas des suites sociales.

III. — Remèdes.

Pour mettre fin à ce triste dualisme, il faut une bonne fois :

A. Se *bien pénétrer* des grands principes qui doivent nous guider ici-bas, et, dans ce but, bien considérer :

a) la brièveté de la vie. — Combien de temps ai-je à passer sur la terre ?... *b)* la valeur de toutes les choses terrestres en vue de l'éternité : *Quid hoc ad æternitatem ?* De quoi me servira ce plaisir, etc.? — Dans l'éternité, que préféreraije avoir fait ?

B. Prendre définitivement position, c'est-à-dire, donner une bonne fois l'importance prépondérante à l'un des plateaux de la balance. — Il y en a qui font dominer le plateau de la nature : ils s'égarent. Il y en a qui veulent équilibrer les deux : c'est impossible ! Il ne reste qu'à faire dominer le plateau de la grâce et à considérer l'autre comme accessoire. Remarquons-le : la commodité, le plaisir, l'intérêt, etc... peuvent être pris en considération, mais seulement en second lieu ; et sur la première ligne il faut mettre, non pas uniquement *le devoir rigoureux,* mais encore le bien, la perfection, les bonnes œuvres...

C. Marcher résolument dans cette voie, c'est-à-dire, dans la voie des refus, quand il s'agit de négliger ses œuvres. Et cela, il faut le faire jusqu'à ce que les plateaux aient pris leur place normale.

Péroraison. — Exhortation au courage : la récompense sera proportionnée à la générosité !

V. — DEVOIRS DES MEMBRES ENVERS DIEU.

Spiritu ferventes, Domino servientes. (Rom. XII, 11.)

Puisque le membre de Saint-Vincent de Paul doit être un homme de progrès, il faut que cet esprit se montre dans l'accomplissement de ses devoirs envers Dieu. Or, cette manifestation se fait par la *ferveur*. — Examinons la nature de la ferveur, — ses avantages, — les obstacles qu'elle rencontre ; — enfin, voyons quels sont les moyens de l'entretenir.

I. — Nature de la ferveur.

La ferveur, d'après saint Pierre Chrysologue, « *est obsequium ratione calens*, » c'est-à-dire l'accomplissement des devoirs avec une chaleur raisonnable. Cette définition comprend trois choses :

a) Il s'agit de l'accomplissement du *devoir*, quel qu'il soit, et il n'est pas question évidemment du seul *devoir rigoureux ;* il peut tout aussi bien être question d'une marque de *déférence* donnée à Dieu *(obsequium)*.

b) Calens. Il faut une certaine *chaleur ;* il ne suffit pas d'un accomplissement quelconque, froid, mesuré, par manière d'acquit : il faut de la chaleur.

c) Ratione. Cette chaleur est *conforme à la raison* éclairée par la foi. Elle peut être le résultat du raisonnement ; elle est gouvernée, dirigée par la raison.

En considérant ces points, remarquons bien que nous ne devons pas confondre la ferveur *réelle* avec la ferveur *sensible :* la première peut parfaitement exister sans la seconde, et elle est bien plus parfaite que celle-ci. A quoi la reconnaît-on ? Uniquement à l'accomplissement du devoir, quand cet accomplissement est *prompt*, sans hésitation ; *fidèle*, exact dans ses détails, complet ; *constant,*

malgré les difficultés, la fatigue, l'ennui ; *large* et *généreux*, c'est-à-dire, quand on ne se restreint pas au strict devoir, mais qu'on cherche les autres moyens de plaire à Dieu. Un homme qui fait cela, quelque froid qu'il paraisse, est fervent.

II. — Avantages.

Ils se résument en trois mots. La vie fervente est premièrement :

A. La plus sûre. Ceux qui ne sont pas fervents sont comme des voyageurs qui côtoient le bord d'un abîme, au risque continuel d'y tomber ; ils sont sur le bord de cet abîme qui sépare la vertu du vice. Ceux qui sont fervents marchent par un chemin élevé, loin de l'abîme.

B. Elle est *la plus utile*, — *pour nous-mêmes* d'abord, car en vivant ainsi nous amassons continuellement des mérites pour le ciel et nous contractons peu de dettes envers la justice divine ; — ensuite *pour les autres :* quels sont les gens qui font marcher une œuvre, un patronage, une école... qui rendent continuellement service à leur prochain ? Ce sont les fervents.

C. Elle est *la plus agréable.* Elle seule nous laisse reposer sous l'œil de Dieu, fait que nous nous entendons bien avec nos frères, et enfin nous assure une conscience tranquille...

III. — Difficultés.

Ce serait une dangereuse erreur de croire que cela se fasse sans difficulté... Nous allons énumérer brièvement les causes qui travaillent à enrayer notre ferveur. Ce sont :

A. Notre faiblesse naturelle. Il faut des efforts pour être fervent, pour remplir son devoir partout et toujours. Pour cela, il est nécessaire de se vaincre...

B. Les obstacles extérieurs. Pour être fervents, nous devons souvent nous mettre au-dessus : — *a)* de l'opinion publique, qui ne comprend pas la ferveur et la regarde comme absurde ; — *b)* au-dessus d'une certaine hostilité

que provoque souvent la ferveur, parce qu'elle est comme un reproche pour la lâcheté universelle.

C. Les épreuves de la vie. Il est difficile parfois de conserver sa ferveur : *a*) malgré les épreuves temporelles : quand, tout en faisant le bien, on souffre dans sa fortune, sa considération, etc. ; *b*) malgré les épreuves spirituelles : lorsque Dieu permet les aridités, les sécheresses, etc... Alors le démon nous souffle, comme la femme de Job à son mari : De quoi vous servent maintenant vos bonnes œuvres ?

Il faut donc nourrir et ranimer sa ferveur.

IV. — Aliment de la ferveur.

Le plus grand, le véritable, le seul aliment de la ferveur est l'union avec Dieu, la communication intime avec Notre Seigneur Jésus-Christ, lui qui a dit : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?* Cette communication se trouve : *a*) dans la prière et dans la méditation ; *b*) dans la participation au saint Sacrifice de la Messe ; *c*) dans la fréquentation des sacrements, surtout dans la sainte Communion, reçue souvent avec bonne préparation. Il faut donc toujours retourner là, et aussi longtemps que l'on puisera à cette source de chaleur et de vie, on conservera sa ferveur !

VI. — PRATIQUE DU ZÈLE (*).

Zelatus sum bonum, et non confundar. (Eccli. LI, 24.)

Puisque la Société de Saint-Vincent de Paul a pour objet la sanctification de ses membres et celle des pauvres dont elle s'occupe, il est utile de compléter ce qui a déjà été dit du zèle, par quelques considérations particulières destinées à nous prémunir contre certaines illusions, certains excès, certains préjugés. — Examinons la *nature* du zèle, —

(*) Avant cette instruction-ci, le plan manuscrit du P. Verbeke porte : *6e Instruction : Union entre les membres de la Société ;* mais le texte de cette partie de la Retraite n'a pas été retrouvé.

les *objets* sur lesquels il s'exerce, — les *moyens* qu'il emploie.

I. — Nature.

Le zèle est une ardeur surnaturelle pour procurer la gloire de Dieu par le salut des âmes. *Ardeur surnaturelle :* cela le sépare complètement de toutes les ardeurs qui ont leur origine dans le tempérament, dans je ne sais quelle honnêteté ou quelle indignation causée par la raison ou la sensibilité. Aussi le but doit être de *procurer la gloire de Dieu* en empêchant qu'on l'offense, en faisant en sorte qu'il soit mieux connu et plus fidèlement servi. — *Par le salut des âmes.* A ce but de la gloire de Dieu s'unit donc un but de charité. Non seulement on cherche la gloire de Dieu, mais encore le vrai bonheur du prochain. En résumé, comme le bonheur du prochain est compromis par l'offense de Dieu et qu'il est assuré quand le prochain sauve son âme en servant Dieu, nous cherchons finalement à sauver des âmes.

II. — Objet.

Ceci nous permet de déterminer nettement l'objet de notre zèle, soit que nous considérions les choses sur lesquelles il s'exerce, soit que nous nous arrêtions aux personnes en faveur de qui il s'exerce.

A. Quant aux choses. Tout ce qui contribue à l'offense de Dieu, nous devons tâcher de le faire disparaître ; tout ce qui contribue à rendre gloire à Dieu, nous pouvons le promouvoir. Mais il faut prendre garde que :

a) en procurant un certain bien, nous ne provoquions pas un mal plus grand ;

b) en empêchant un certain mal, nous ne compromettions pas non plus un bien plus grand ;

c) en allant trop vite, nous ne rendions impossible par notre précipitation ce qui, avec le temps et la patience, eût été réalisable.

B. Quant aux personnes, n'oublions pas de suivre dans

le zèle l'ordre que la droite raison éclairée par la foi nous impose :

a) Charité bien ordonnée commence par soi-même. — *Ne forte, cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* (I Cor. IX, 27.) Commençons par nous sauver nous-mêmes.

b) Le second objet de notre zèle doivent être nos proches, nos enfants, nos parents, nos frères et sœurs. — Si nous ne nous intéressons pas à ceux-ci, comment nous intéresserions-nous aux étrangers ?

c) Enfin, notre zèle peut s'étendre au dehors et embrasser toutes sortes de personnes. Mais, prenons garde que nous ne nous pervertissions au lieu de convertir...

III. — Moyens.

Nous pouvons employer tous les moyens que désigne l'opportunité, que permet la prudence, qui sont de nature à seconder l'action de la grâce.

A. Tous ceux que l'opportunité désigne. Même les moyens matériels. Il existe à cet égard un singulier préjugé, conséquence éloignée du libéralisme moderne. C'est que pour porter au bien, on ne peut user d'aucune influence matérielle. User de cette influence s'appelle violenter la conscience. Mais Dieu lui-même use de ces moyens. Et quand il nous propose la récompense du ciel ou les tourments de l'enfer, est-ce qu'il violente notre conscience ? Non ; au contraire, il la remet en équilibre, il fait contrepoids à nos tendances mauvaises, aux tentations du démon, afin que nous ayons le courage de nous prononcer librement pour le bien.

Mais n'est-ce point faire des hypocrites ? — Cela dépend. Oui, si l'on agit imprudemment et avec excès ; non, si l'on agit sagement. — Oui, si l'on exige des choses qui sans l'assentiment intérieur sont criminelles : si, par exemple, au moyen de promesses d'argent on poussait au baptême quelqu'un qui n'a pas encore accepté la foi...; non, si l'on ajoute un appât matériel à des œuvres de piété qui peuvent

toujours se faire : assistance aux sermons, à la sainte Messe, etc.

B. Ceux que la prudence permet, vu les circonstances, la nature des personnes... Tous les moyens ne conviennent pas à tous, ni dans toutes les circonstances. — En règle générale, on choisit ceux qui *favorisent l'action de la grâce*. S'il s'agit de faire du bien à des foules, il n'y a pas grande difficulté : les exhortations qui s'adressent à tous peuvent être plus fortes. Quand on parle devant plusieurs personnes, on le fait avec moins de ménagements et plus de franchise ; à chacun de voir, *avec la grâce*, ce qu'il faudra faire dans tel cas particulier...

Il ne faut pas marcher plus vite que la grâce, tout en favorisant son action. Alors, on n'a rien à craindre pour soi et l'on peut coopérer efficacement à son action sur autrui... Mais gardons-nous également de faire défaut à la grâce qui veut nous choisir comme ses instruments. Donc, tendons toujours *au plus*, et ne nous arrêtons que par crainte *fondée* de faire trop !...

VII. — SOIN DES PAUVRES.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem : in die mala liberabit eum Dominus (Ps. XL, 1).

Nous avons vu ce que la Société de Saint-Vincent de Paul fait pour les membres qui la composent, et réciproquement comment les membres doivent coopérer à cette action. Un point non moins important est le moyen qu'elle emploie et qui devient en quelque sorte un second but, le *soin des pauvres*. Ici, comme toujours, il faut d'abord bien établir la théorie et en déduire la pratique. Examinons donc la *manière de considérer* les pauvres et la manière de les *aider*. Nous pouvons terminer par un coup d'œil sur les *avantages* qui résultent de cette charité envers les pauvres.

I. — Manière de considérer les pauvres.

Elle comprend deux choses : l'idée que nous en aurons, — le but que nous poursuivrons.

A. QUELLE IDÉE DEVONS-NOUS AVOIR DES PAUVRES? — L'idée que la foi nous en donne. Le pauvre est un membre souffrant de Jésus-Christ. Il nous est indiqué par Notre-Seigneur lui-même comme un moyen de nous exercer à la vertu, de rendre gloire à Dieu, de témoigner à Dieu notre reconnaissance pour les bienfaits reçus. Voilà la seule idée juste! Donc il ne faut pas se contenter de regarder les pauvres comme nos semblables qui souffrent, ni comme des prolétaires dont il importe de se concilier la bienveillance... Votre société n'est pas même une grande caisse de bienfaisance... En effet :

B. QUEL BUT DEVONS-NOUS POURSUIVRE ? — Celui de faire du bien aux âmes des pauvres, en soulageant, dans une certaine mesure, leurs misères temporelles.

Faire du bien aux âmes, c'est-à-dire les convertir, les améliorer, les préserver... et cela toujours... Quant aux misères corporelles, on les soulage dans une certaine mesure, mais ce n'est pas la fin...

Question. — Jusqu'à quel point faut-il secourir des pauvres vicieux, dans le but de les convertir ?

Réponse. — Impossible de donner une solution adéquate... Mais on peut émettre quelques principes :

a) Jamais les secours donnés par Saint-Vincent de Paul ne doivent servir de prime au vice, à l'ivrognerie, à la débauche ; *b*) entre deux familles à secourir, il faut prendre celle où l'on fera le plus bien moral avec le moins de secours matériels ; *c*) quand tout espoir sérieux d'influence morale a disparu, il ne faut pas secourir des pauvres incorrigibles, aux dépens des bons ou de ceux que l'on peut améliorer.

II. — Moyens à employer.

A. Avant tout, le moyen appartenant essentiellement à la Société de Saint-Vincent de Paul : *la visite des pauvres.*

Celui-là est indispensable ; il est le seul qui produise des fruits sérieux pour les visités et pour le visiteur. Mais, pour cela, il faut que les visites se fassent dans les conditions requises :

a) Régulièrement, c'est-à-dire chaque semaine, mais non pas toujours le même jour, ni à la même heure ; au contraire, il est bon de varier...

b) Sérieusement et posément. Visite assise ; il vaut mieux prendre moins de familles et les soigner mieux...

c) Avec intelligence et cœur, de façon à faire du bien...

Enfin, autant que possible, que la visite se fasse à deux, un membre âgé et un autre plus jeune ; — *avec intelligence et discrétion*, en ce sens que l'on fasse retourner le bien que l'on fait, non à sa personne, mais à la Conférence ; qu'on ne donne pas facilement de secours de sa propre bourse : cela rend les pauvres exigeants et cause des difficultés aux autres visiteurs qui n'ont pas les mêmes ressources personnelles...

B. Mais la visite à domicile ne suffirait pas, si elle n'était corroborée, complétée par les *œuvres spéciales*. Ces œuvres permettent de parfaire l'influence morale, en s'occupant particulièrement de certaines catégories de personnes ou de certaines nécessités distinctes : écoles, patronages, cercles ouvriers, œuvre de Saint-François Régis, secrétariat des pauvres, etc. Qui sont ceux qui doivent surtout s'occuper de ces œuvres ? Cela dépend du temps qu'elles prennent. Si elles en prennent peu, tous dans la mesure du possible : secrétariat, bibliothèques... Si elles en prennent beaucoup, ce sont les jeunes gens, les célibataires, les veufs sans enfants. Quant aux jeunes mariés et aux pères de famille dont les enfants ont besoin d'être guidés et surveillés, ils se doivent d'abord à leur femme et à leurs enfants, à moins que leur femme ne s'occupe également des œuvres et qu'ils ne puissent déjà y initier leurs fils. Mais toujours, ils peuvent rester fidèles à la visite des pauvres, aux conférences et aux assemblées générales.

III. — Avantages.

Sans énumérer ici tous les avantages spirituels qui résulteront de ces soins prodigués aux pauvres, nous pouvons en indiquer auxquels on ne pense pas assez peut-être.

A. Par ces visites et ces soins nous apprendrons beaucoup ; nous apprendrons *par* nos pauvres et parfois aussi *de* nos pauvres. Leçons d'expérience sur les conséquences de telle manière d'agir, etc. ; leçons de vertu, reçues parfois de nos pauvres. Puis, on apprend l'économie, etc.

B. Par ces visites nous deviendrons meilleurs. Il est difficile de prêcher aux autres sans en tirer quelque profit pour soi-même ; de plus, on y pratique continuellement des actes de vertu.

C. Par ces soins nous attirons les bénédictions du Ciel sur nous, sur nos familles, etc.

D. Enfin : *In die mala liberabit eum Dominus !*

VIII. — COMMUNION GÉNÉRALE.

Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos (Jo. XVII, 11).

Quel est le but de vos communions générales, mes frères, sinon de vous affermir de plus en plus dans la pratique du bien ? Quel est le but de cette communion de retraite, sinon de consolider les résolutions que vous avez prises et de vous fournir les moyens de les mettre à exécution ? Or, ce but, je le trouve admirablement indiqué dans le texte que je viens de vous citer et que je me propose de commenter brièvement.

A. C'était à la dernière Cène. Jésus-Christ était entouré de ses apôtres qu'il avait nourris de son corps et de son sang ; le traître était parti pour consommer son crime. Encore un peu de temps, et la douloureuse Passion allait commencer ; le Pasteur allait être frappé, et les brebis se disperseraient de toutes parts. A ce moment, Jésus lève

les yeux au ciel ; et, s'adressant à son Père : « *Pater sancte !* »

Qui ne voit l'analogie de cette situation avec la vôtre ? — Qui sont là ? Les apôtres « *Quos dedisti mihi.* » Qui sont ici ? Les apôtres de la charité que le Père éternel a donnés également à son Christ : il les a donnés, quand il les a appelés dans cette société ; il l'a fait de nouveau dans cette retraite...

Que demande-t-il ? *Serva eos in nomine tuo.* Que le Père les conserve unis en son nom, c'est-à-dire fidèles à la même foi, au même culte. — Et comment doit-il les conserver ? « *Ut sint unum*, » non pas « *unus*, » mais une et même chose. « *Sicut et nos*, » d'une unité semblable à celle qui règne entre les personnes divines. Et quelle est cette unité ? C'est l'unité de substance.

B. Arrêtons un peu nos regards sur cette unité.

a) Elle doit se trouver sans doute entre tous les chrétiens : tous participent à la même foi, au même baptême, à la même grâce ; tous sont les membres du même corps mystique, les enfants de la même Église ; et tous, dans l'éternité, jouiront de la même béatitude. Donc déjà sur la terre, il doit y avoir entre eux une certaine union, même extérieure, même sociale...

b) Mais à combien plus forte raison cette union doit-elle exister entre les membres de Saint-Vincent de Paul ! Pour eux, il n'y a pas seulement le principe d'unité commun à tous les chrétiens, mais il y a un nouveau principe : la communauté de vocation, les mêmes aspirations, les mêmes principes, les mêmes œuvres, le même champ d'activité. Volontairement ils se sont groupés ensemble afin de s'unir. Or, en présence de ce principe surnaturel d'unité, que deviennent les distinctions sociales, la différence de fortune, etc. ? Ce sont là toutes choses petites et mesquines qui s'évanouiront au soleil de l'éternité, comme disparaissent au soleil de ce monde les teintes irisées que la rosée avait un instant prêtées aux feuilles des plantes. Donc aimons cette union,

nourrissons-la, fomentons-la autant qu'il est en nous !

C. Et quels sont les moyens d'y parvenir ?

Ceux que la Société elle-même met à la disposition de ses membres et que nous avons étudiés pendant ces jours-ci : les Conférences, les assemblées générales, la visite des pauvres et surtout la communauté de prières, la participation en commun au banquet eucharistique ! Vous l'avez remarqué : c'est le moment de la communion que Notre-Seigneur a choisi à la fin de sa vie mortelle pour parler à ses apôtres de l'unité et de l'union...

D. Eh bien ! mes frères, que nous reste-t-il à faire en ce moment ? Examinons ici, devant le Dieu de l'Eucharistie, jusqu'à quel point cette unité, cette union se sont jusqu'à présent réalisées pour nous. Examinons-nous, et voyons pourquoi notre assiduité, notre ferveur, notre constance ont laissé à désirer ; cherchons sous quelle forme le dualisme dont j'ai parlé a tenté de s'introduire dans notre vie ; si c'est l'amour de nos aises ou l'amour du plaisir, l'intérêt ou l'ambition, l'amour-propre ou la nonchalance qui sont venus empoisonner notre bonne volonté et l'empêcher de porter des fruits...

E. Enfin, tournons-nous vers Notre-Seigneur ; et puisque dans la sainte communion nous avons le bonheur de le posséder, d'être *un* avec lui, demandons-lui de nous guérir comme il a guéri les paralytiques de l'Évangile, afin que, délivrés comme l'un d'entre eux du fardeau de nos péchés, et chargeant généreusement sur nos épaules cette couchette sur laquelle nous nous sommes établis jusqu'ici, nous puissions, selon son désir, non seulement marcher, mais produire, produire des fruits durables pour le temps et pour l'éternité. *Ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat !* (Jo. xv, 16.)

RETRAITE DE VOCATION

CHOIX D'UN ÉTAT.

I. — Suppositions préliminaires.

Je suppose :

A. Quant à moi-même, que l'on est convaincu de mon impartialité. J'en fais ici la profession la plus explicite. Religieux moi-même, prêtre, heureux de l'être, je déclare que je ne voudrais, pour rien au monde, voir quelqu'un entrer dans l'état religieux sans y être appelé, comme je ne voudrais pas non plus, pour rien au monde, voir quelqu'un qui est appelé à l'état religieux, ne pas y entrer. — Et cela est fondé sur l'estime de mon état et sur mon affection pour vous. Quant à moi, quoi que vous fassiez dans le choix d'un état de vie, je n'en retirerai aucun avantage personnel.

B. Quant à l'état, je suppose le choix possible. Je suppose que l'état ne demande pas des qualités que l'on n'a pas : santé, science, etc. — Je le suppose honnête, etc.

C. Quant à ceux qui choisissent, je les suppose : *a*) capables d'embrasser tel ou tel état ; *b*) d'assez bonne volonté pour ne pas vouloir se décider en aveugles ; *c*) assez généreux pour ne pas craindre d'avouer ou de réparer une erreur.

Que ceux donc qui ont pris une décision ne se cuirassent pas contre moi : si leur décision est bonne, ce que je dirai ne l'infirmera pas ; si elle est mauvaise, pourquoi la garder ?

D. Quant à la vocation en elle-même, je suppose admis par tout le monde que Dieu destine chaque homme à un état de vie où il lui réserve tous les secours nécessaires à son salut, et qu'il importe souverainement à chacun de connaître cet état et d'y entrer.

II. — Les grandes vocations.

Le temps ne nous permet pas d'examiner tout en détail ; nous allons donc indiquer les grandes lignes qui caractérisent les différents états de vie entre lesquels il faut choisir.

A. État religieux. — C'est l'état où l'on tend à la perfection par l'exercice stable des vertus de chasteté, de pauvreté et d'obéissance.

La vocation à cet état se résume dans les paroles de Notre-Seigneur : *Si vis perfectus esse*, etc. *Si quis vult post me venire... Si quis dimiserit...* Elle suppose : *a*) *l'aptitude* de santé, de talent, etc., c'est évident ; *b*) *la volonté* d'être parfait, c'est-à-dire, de servir Dieu de tout son cœur ; de renoncer au monde ; de se sauver sûrement, parfaitement ; de se sacrifier à Dieu ; d'aimer souverainement Jésus-Christ et de l'imiter autant que possible ; de travailler au salut des âmes, etc. Les paroles de Jésus-Christ qui sont comme la charte d'institution de la vie religieuse, s'adressent à tous ; toutefois *la vocation* n'est pas pour tous, car tous n'ont pas les aptitudes requises... Celle-ci suppose quelque chose de généreux, fondé soit sur un désir de perfection, soit sur un besoin de salut...

B. État sacerdotal séculier. — Il est placé en quelque sorte à côté de l'état religieux. Par l'épiscopat, il est au-dessus ; par le simple sacerdoce, il est au-dessous. La vocation ici vient directement de Dieu : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo* (Heb. v, 4).

En quoi consiste cette vocation au sacerdoce ?

a) Dans *l'aptitude* non seulement de talent, de santé, mais aussi de vertu. Et il y a ici une différence essentielle avec l'état religieux, qui ne demande que la tendance vers la perfection, et n'inclut pas, à lui seul, le sacerdoce.

b) Dans un *goût persévérant* et prononcé pour le sacerdoce en tant que sacerdoce.

c) Dans la *pureté d'intention* quant aux motifs qui poussent.

d) Dans l'absence de vocation plus parfaite.

C. État laïque. — C'est l'état ordinaire, vulgaire. Il n'a pas le caractère relevé des autres, mais il n'est pas méprisable ; il y a des saints dans tous les états. Dans l'état laïque il y a diverses carrières dont le choix dépend : *a*) des circonstances, *b*) de l'aptitude, *c*) des besoins de l'âme.

III. — Marche de la délibération.

Cette marche est rendue bien simple par tout ce qui précède. — Je suppose le jeune homme bien disposé, comme je l'ai dit. Après avoir bien prié, il se demandera :

a) Quels sont les états que *je pourrais* embrasser ? C'est la question d'aptitude.

b) Dieu m'appelle-t-il à la vie religieuse ? Si c'est oui, la question est résolue ; si c'est non, je descends.

c) Dieu m'appelle-t-il au sacerdoce séculier ? Si c'est oui, la question est résolue ; si c'est non, je descends encore et se me demande :

d) A quelle carrière laïque suis-je destiné ?

Ou bien, si cette méthode-là me laisse indécis, par je ne sais quelle confusion, je puis toujours, après avoir prié, me poser les questions suivantes :

a) Dans quel état voudrais-je avoir vécu quand je me trouverai au moment de ma mort ? *b*) Dans quel état voudrais-je être au jugement dernier ? *c*) Que conseillerais-je à un jeune homme *tout à fait semblable à moi* et dont je voudrais *sérieusement* le salut éternel ?

Conclusion. Priez, réfléchissez, demandez conseil et ne remettez pas l'exécution au lendemain !

VOCATION.

Exorde. — Inutile d'appeler l'attention sur l'importance de cette instruction. Elle répond à cette question : Que vais-je faire pendant toute ma vie ? Cela seul la fait apprécier à

sa juste valeur, car de notre genre de vie dépend notre bonheur ici-bas et en grande partie notre bonheur éternel. Prenons la chose au point de vue pratique, pour un jeune homme qui est à la fin de ses études et qui veut se décider. Où en est-il ? A quoi doit-il penser ?

I — Position du jeune homme.

Les jeunes gens, à la fin de leurs études, se partagent nécessairement en deux catégories :

A. Les non décidés. — Ce sont ceux qui n'ont pas réfléchi, qui sont allés en avant au hasard, ou bien qui, tout en réfléchissant, n'ont pas eu la force de prendre une résolution.

B. Les décidés. — Ce sont ceux qui ont une idée arrêtée et qui ont pris la résolution de suivre cette idée. — Mais les décidés se partagent encore en deux classes : *Les bien décidés*, qui ont réfléchi, prié, consulté ; *les mal décidés*, qui n'ont rien fait de tout cela ou qui l'ont fait à demi.

Pour tous, il est bon de se rappeler les principes de la vocation, et puis de la déterminer ou de la contrôler.

II. — Principes fondamentaux de la vocation.

Trois idées doivent être présentes à l'esprit de ces jeunes gens :

A. Que Dieu destine chacun à une vocation spéciale et que, par conséquent, il lui réserve pour cette vocation des grâces de salut qu'il ne lui accordera pas ailleurs.

B. Que Dieu doit, avant la fin de leurs études, leur faire connaître leur vocation, pourvu qu'ils la cherchent en prenant les moyens convenables.

C. Qu'à des jeunes gens élevés chrétiennement, dans un collège catholique, Dieu demande certainement quelque chose de plus que l'ordinaire, et qu'ils doivent monter le plus haut possible. Le tout est de savoir *jusqu'où* ils doivent monter. Considérons donc les principes spéciaux de la vocation, et voyons comment eux les doivent apprécier.

III. — Principes spéciaux des vocations.

Quand il s'agit de vocations spéciales, trois grandes divisions se présentent immédiatement à l'esprit. Ce sont trois grandes vocations ayant leurs caractères distincts.

A. Vocation religieuse. — C'est-à-dire, abandon du monde pour se consacrer entièrement à Dieu. C'est la vocation

a) de la pénitence : expier les péchés passés ;

b) de la prudence : éviter les dangers du monde ;

c) de la reconnaissance : la témoigner à Dieu pour ses bienfaits ;

d) de l'amour : vouloir vivre avec Dieu, témoigner à Jésus-Christ son amour ;

e) du sacrifice : besoin d'immolation que sentent certaines âmes ;

f) du zèle et de la charité : travailler à la gloire de Dieu et au salut du prochain.

Le *moyen* de faire tout cela, c'est la vie de *perfection*, consistant dans la pratique des vœux. La *condition*, c'est la *volonté : Si vis*, volonté qui, pour être l'indice de la vocation divine, doit avoir ces trois caractères : décision, générosité, énergie.

B. Vocation sacerdotale séculière. — C'est la vocation

a) de la fidélité à Dieu : jeunesse passée sans orages ;

b) de la régularité : conduite réglée, ordre dans les actions ;

c) de la piété : amour des choses saintes, église, prière, etc. ;

d) du calme : esprit peu agité, réfléchi ;

e) du zèle tranquille : désir de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes, mais dans une petite sphère.

Conditions : c'est un attrait constant, une bonne volonté ordinaire, calme, régulière. — On peut aller à la vie religieuse par un élan, par un bond ; on va à la vie de prêtre dans le monde d'un pas ferme, mais sans grande ardeur.

C. Vie du monde. — Reste la vie du monde avec les diver-

ses carrières qu'elle renferme. Ici la vocation, c'est proprement l'absence d'une vocation plus relevée. Cependant on y distingue deux situations distinctes : *a) Une situation forcée.* Quand on embrasse cette vie : 1. par impossibilité de faire autre chose ; 2. par faiblesse, faute de courage pour faire autre chose. C'est la vocation tout à fait vulgaire. Mais il y a aussi : *b) une situation choisie.* C'est quand le jeune homme, sentant que Dieu ne l'appelle pas hors du monde, se décide à rester dans le monde, et y choisit sa carrière *par devoir* et *par dévouement.*

IV. — Contrôle de la vocation.

Comme nous le disions en commençant, ou bien le jeune homme est décidé, ou il ne l'est pas ; — il n'hésite pas, ou il hésite. Dans le premier cas, il faut *contrôler* la vocation ; dans le second, il faut la *déterminer.* — Voici comment le jeune homme de la première catégorie pourra contrôler sa décision. Qu'il se pose les questions suivantes :

A. Ai-je *toujours* eu *la même idée*, tout en priant et faisant mon devoir ? — Si l'idée est restée fixe, constante, s'il l'a conservée dans la tranquillité, tout est bien ; sinon, qu'il continue à chercher et qu'il se demande :

B. Ai-je été partagé entre *deux idées ?* — Oui. Dans ce cas, quelle est l'idée qui dominait :

a) quad je priais ?

b) quand j'étais dans le calme ?

c) quand je regardais l'avenir, la mort ?

d) quand je cherchais à m'étourdir ?

Est-ce cette idée à laquelle je me suis arrêté ? Si je l'ai fait, c'est bien, du moins très probablement. Si je ne l'ai pas fait, ma décision est suspecte.

Si je n'appartiens pas à ces deux classes, il reste une troisième question à laquelle je devrai répondre Oui :

C. N'est-il pas vrai que j'ai été ballotté entre *plusieurs idées*, ou plutôt que je n'en ai eu aucune qui fût bien arrêtée ? — Dans ce cas, il faut reprendre la délibération, car on est dans le cas des non décidés.

V. — Détermination de la vocation.

Si le jeune homme n'a pas pris de décision, ou s'il doute de la sagesse de sa décision, après avoir repassé dans son esprit les principes généraux et spéciaux des vocations, qu'il se pose les questions suivantes :

A. Ai-je pensé à la vie de prêtre séculier ? Puis-je y être appelé ? — Je passe en revue ce qui y est requis. — Ai-je ce que cette vie exige ? — Si c'est *non*, elle est écartée définitivement. Si c'est *oui*, je l'accepte provisoirement. Mais dans les deux cas je me pose les questions suivantes :

B. Ne suis-je pas appelé *de plus* à la vie religieuse ?

1. Ne dois-je pas l'embrasser ? — *a)* par pénitence, *b)* par prudence, *c)* par reconnaissance, *d)* par amour, *e)* par esprit de sacrifice, *f)* par zèle et par charité ; en un mot, par désir de la perfection ?

2. Puis-je encore l'embrasser ? — Est-ce que mes mauvaises habitudes, etc., ne s'y opposent pas ?

3. Est-ce que je veux ? — Est-ce que je sens ce *Volo perfectus esse ?* — Si c'est *oui*, il reste à demander que Dieu confirme son appel, et me permette d'y répondre fidèlement. Si c'est *non*, je redescends d'un degré, et je m'arrête à la vocation sacerdotale séculière, ou tout simplement à la vie du monde. Et il me reste alors à me sanctifier dans cette carrière.

VI. — Précautions.

Pour être bien assuré de sa vocation, il faut *a)* toujours bien vivre, éviter le péché ; *b)* prier le Sacré-Cœur, la sainte Vierge ; *c)* consulter.

FONDEMENT DE LA VOCATION.

Exorde. — Il n'est personne qui ne sente, au moins d'une façon générale, l'importance du choix d'un état. On

comprend qu'il ne s'agit pas de s'engager imprudemment dans une carrière, surtout quand, s'y étant engagé une fois, on ne peut pas s'en retirer sans déshonneur, et qu'il ne faut pas non plus prendre un parti, puis y renoncer, etc. Ce qu'on ne comprend pas toujours également bien, c'est que l'homme est obligé *en conscience* de faire un *bon choix*. On s'arrête trop à cette idée : Pourvu que je sois content, tout est bien... Les parents, les jeunes gens aussi fabriquent quelquefois des vocations... C'est pour éviter cette faute que nous faisons cette retraite... Maintenant considérons les *vues générales de la Providence* dans le gouvernement du monde, et ses *vues spéciales* par rapport à chaque homme en particulier.

I. — Vues générales de la Providence.

A. La Providence de Dieu gouvernant l'univers et le dirigeant vers sa plus grande gloire, a dû pourvoir à ce que toutes les conditions fussent remplies et que tous les hommes pussent se sauver. De même Jésus-Christ, établissant son Église, a dû veiller à la propagation, au gouvernement, à la splendeur de cette Église.

B. D'après cette idée générale, je me demande comment il faut classer les états de vie ; et je trouve trois grandes catégories de chrétiens.

a) Ceux qui sont destinés à propager sur la terre la race humaine, et par là même la famille chrétienne : *mariage, vie du monde.*

b) Ceux qui sont destinés au gouvernement de l'Église : *sacerdoce.*

c) Ceux qui sont destinés par une vocation encore plus relevée à la perfection : *état religieux*. Je ne parle pas du célibat, qui n'est pas ordinaire et qui est une sorte de vie religieuse imparfaite. Cette vocation est rare.

C. Si je considère la manière dont Dieu a manifesté sa pensée relativement à ces différents états, je remarque :

a) Que Dieu, en élevant le mariage à la dignité de sacrement, a montré que c'était une chose bonne et louable,

mais qui exigeait des grâces particulières, parce qu'il y a dans l'état de mariage des difficultés particulières...

b) Que Dieu a de même institué le sacrement de l'Ordre ; que l'Apôtre en a fait l'éloge, mais qu'il a ajouté : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo tamquam Aaron* (Heb. v, 4).

c) Que Jésus-Christ n'a conseillé absolument ni le mariage, ni l'état de prêtre ; mais qu'il a donné les conseils évangéliques et les a lui-même pratiqués. D'où il suit :

Conclusion. *a)* Tous les états sont bons en eux-mêmes, et peuvent conduire au salut ceux qui y sont appelés.

b) L'état le plus parfait en soi est celui qui se rapproche le plus de la doctrine et des exemples du Sauveur.

Donc les différents états, quoique bons, ne sont pas égaux en eux-mêmes.

II. — Desseins particuliers de Dieu.

Mais ces considérations générales acquièrent une force toute spéciale, si nous les appliquons à chaque homme en particulier. — Pour cela, considérons les desseins particuliers de Dieu et les obligations de chaque homme envers Dieu.

A. a) Si Dieu gouverne l'univers et l'Église, s'il veille à ce que tous les états soient *convenablement* remplis, il s'ensuit évidemment qu'il destine aussi tel ou tel homme en particulier à tel ou tel état.

b) Toutefois, comme Dieu laisse l'homme libre, qu'il veut en être servi librement, ces desseins de Dieu ne se manifestent que par les *dispositions* qu'il donne aux hommes et par la *voix de la grâce*. Cependant il reste toujours clair que Dieu réserve à chaque homme, pour l'état auquel il est destiné, des grâces spéciales, grâces qu'il n'aura dans aucun autre état.

B. a) D'un autre côté, l'homme a pour obligation prin-

cipale et unique sur la terre de tendre à sa fin dernière et de sauver son âme.

b) Pour sauver son âme, il doit servir Dieu et le servir de la manière que Dieu lui prescrit, dans l'état que Dieu lui destine.

c) Tant qu'il ne connaît pas cet état, il doit être disposé à accepter tout état dès que Dieu le lui imposera, ou à s'en éloigner dès qu'il comprend que Dieu ne le lui destine point.

d) L'homme doit mettre tout en œuvre pour connaître sa vocation. Il ne suffit pas de dire : Je choisirai un état et puis je m'y sauverai ; il faut dire : Je veux choisir l'état dans lequel Dieu veut que je me sauve, et je m'appliquerai à découvrir quel est cet état.

Conclusion. *a*) Chaque état, outre sa perfection absolue, offre à chacun en particulier des avantages plus ou moins grands, d'après l'ordre de la Providence.

b) Donc tous les états ne sont pas indifférents pour tous les hommes.

D'où nécessité du choix.

PRÉPARATION A L'ÉLECTION.

Exorde. — De la diversité des états et de ce que chaque homme doit seconder les dispositions de la Providence divine, résulte clairement la nécessité de l'élection. Faire une bonne élection, ou du moins *s'y préparer* prochainement, c'est le but de cette série d'entretiens. — Or, je me demande pourquoi les jeunes gens se trompent si souvent dans le choix d'une carrière. Et j'en trouve trois raisons, dont j'indiquerai les remèdes. Écarter ces obstacles, c'est préparer comme il faut l'élection.

I. — 1er Obstacle, la légèreté.

Il y en a qui ne font pour ainsi dire pas de choix. Non pas, parce que la volonté de Dieu est tellement claire à leur égard qu'ils n'ont pas besoin de choisir, mais parce qu'ils n'y songent pas ; ils ont une idée, ou on leur en suggère une, et ils se jettent en avant, tête baissée. — Que faut-il pour se préserver de cette légèreté ? Considérer l'importance du choix d'un état de vie.

A. Importance dans les desseins de Dieu. — Comme nous l'avons vu plus haut, *a*) notre place est marquée dans la société. Et ne disons pas : Qu'importe que je ne sois pas à ma place ? Ne savons-nous pas quelles suites terribles le déplacement d'un seul homme a quelquefois ? — *b*) Notre place est marquée dans l'Église. Quelle responsabilité, si, par suite d'un faux choix de notre part, des âmes destinées au salut éternel, venaient à se perdre ; si la gloire de Dieu souffrait quelque dommage, si peut-être au lieu d'être des instruments de salut, nous devenions des instruments de perdition !

B. Importance pour notre propre destinée. — Sachons-le bien, de notre choix dépend pour nous :

a) Certainement notre *bonheur temporel*. — Le bonheur ne consiste que dans la paix de l'âme et le repos de la conscience. Or, ce repos est impossible après un choix malheureux, surtout s'il est irrévocable. On pourra bien se tranquilliser un peu, avoir un bonheur relatif, mais il restera toujours une arrière-pensée ; en voyant les autres dans leur carrière, on se dira : Voilà pourtant où j'aurais dû me trouver !

b) Certainement notre *vertu* et nos *mérites*. — Car les grâces de Dieu indispensables pour l'acquisition de cette vertu et de ces mérites, nous sont préparées dans telle carrière et non dans telle autre.

c) Souvent notre *salut éternel*. — Car s'il est vrai que Dieu donne toujours à l'homme les grâces *suffisantes* pour qu'il puisse se sauver, il est vrai aussi que l'homme très

souvent se perd malgré ces grâces. Et que dire lorsque, par sa faute, *a)* il s'est privé de grâces plus abondantes ; *b*) qu'il s'est imposé une charge qui n'était pas faite pour ses épaules ; *c*) qu'il s'est exposé, sans que Dieu le veuille, à des dangers qui ne sont pas proportionnés à sa faiblesse ?

Que ces considérations nous fassent réfléchir !

II. — 2e Obstacle, la présomption.

Cette présomption consiste à prendre une décision, avec un certain sérieux, mais en s'en remettant à soi-même ; en faisant son choix à son propre point de vue, quitte à faire son salut après. — Pour écarter cet obstacle, rappelons-nous que la vocation doit venir de Dieu, que c'est à lui de manifester sa volonté, soit par une voie naturelle, soit par une voie surnaturelle. Donc, nous devons employer, pour la connaître, les *moyens* naturels et les moyens surnaturels.

A. Naturels. — Il nous suffit de considérer les moyens qui découlent de l'ordre même de la Providence ; ce sont :

a) Une réflexion sérieuse sur notre position sociale, nos dispositions, nos goûts, nos difficultés, notre conscience, cela avant tout ; et cela seul peut déjà nous montrer quelles carrières nous sont fermées.

b) Un examen attentif et impartial des diverses carrières qui demeurent ouvertes devant nous.

c) Un bon conseil. On en fait usage dans toutes les affaires importantes : pourquoi le négligerait-on dans une affaire aussi capitale que celle-ci ?

B. Surnaturels. — Le moyen surnaturel dont Dieu se sert le plus ordinairement, c'est l'inspiration intérieure de la grâce. Le concours de la grâce, il faut se l'assurer surtout : *a*) par la prière ; *b*) par l'humilité.

Loquere, Domine, quia audit servus tuus ! Mais, pour que la grâce ait son effet, il faut écarter un dernier obstacle.

III. — 3e Obstacle, l'aveuglement.

L'aveuglement, c'est cette disposition de l'esprit, où il

ne peut ou ne veut pas voir clair, malgré toutes les lumières de la raison et toutes les illuminations de la grâce. D'après les causes de cet aveuglement, se modifient les remèdes qu'il faut y apporter.

1re Cause. — Les propensions naturelles. Il faut bien se garder de s'y laisser aller, surtout en fait de vocation ; le moment du choix est ordinairement celui où l'on va prononcer contre elles une sentence irrévocable, ou bien les proclamer maîtresses de sa vie. Or, ce ne sont pas nos propensions *déréglées* qui doivent nous dicter la loi ; mais la Foi et la raison.

2e Cause. — Les séductions extérieures. Séductions de position, de plaisir, d'affections de famille, conseils de compagnons, de faux amis, etc. Nous le comprenons aisément, ce ne sont pas là nos conseillers dans cette affaire d'où dépend notre salut... Nous devons nous mettre seuls devant Dieu.

3e Cause. — Les séductions du péché et du vice. Ah ! si nous avons le malheur de nous adonner au péché ; surtout si le péché a dégénéré en habitude, nous aurons peut-être une lutte terrible à soutenir contre cette séduction. Le moyen, le seul, c'est de purifier notre conscience par une bonne confession !

Conclusion. — Examinons-nous sérieusement : voyons s'il n'y a pas en nous un de ces obstacles à la justesse, à la sagesse de notre délibération ; tâchons de nous mettre dans le parfait équilibre et faisons, à ce point de vue surtout, une bonne confession.

RÈGLES DE L'ÉLECTION.

Exorde. — Persuadés de l'importance de l'acte qu'ils vont poser, convaincus de leur obligation de conscience, et ayant écarté autant qu'il est en eux les obstacles à un

bon choix, les jeunes gens se trouvent devant l'élection, et ils s'y trouvent souvent dans le vague et l'incertitude. Ils ne savent *comment choisir*. — Il faut éclaircir cette position. Pour cela nous considérerons deux choses : le sujet et l'objet, celui qui choisit et le choix.

I. — Celui qui choisit.

Par rapport au choix d'un état, les jeunes gens arrivés au terme des Humanités se trouvent nécessairement dans une des catégories suivantes : Ils ont *une seule idée ;* — ou *deux* idées — ou *plusieurs*, c'est-à-dire, pas du tout.

A. Une seule idée. — Cela a lieu quelquefois par position, par circonstance (cependant il faut faire attention aux vocations fabriquées. Pour que la vocation résultant de l'arrangement des parents, etc., soit la vraie, il faut qu'il n'y ait pas de lutte contre la voix intérieure de la grâce) ; — quelquefois aussi par disposition intérieure. Dans ce cas, en règle tout à fait générale, si le sujet est bon, raisonnable, bien intentionné, cette idée unique est la vocation. C'est la conduite régulière de la Providence.

B. Deux idées. — Quand je dis « idées, » je ne parle pas de *professions* différentes, mais d'*états* différents ; et je puis les partager tous en états *moins parfaits* et états *plus parfaits*. Cela posé, ceux qui ont deux idées doivent s'être trouvés dans un des cas suivants : ou bien

a) Ils ont passé du moins parfait au plus parfait : d'abord le monde et puis le sacerdoce séculier, ou d'abord le sacerdoce dans le monde et puis la vie religieuse. Ordinairement ce passage est un effet de la grâce divine, et il faut y voir très souvent une vraie vocation. Parfois cependant Dieu donne ces désirs de perfection uniquement pour épurer les sentiments, et pour que l'on soit fervent dans un degré inférieur.

b) Ou bien *ils ont passé du plus parfait au moins parfait*. Ceci peut s'être fait de deux façons :

1. Sans secousse. — Lorsque les idées de perfection que l'on avait dans le premier âge, étaient des idées d'enfance

que les années ont dissipées, sans que pour cela il y ait eu péché, révolution dans la conduite, etc. Alors c'est le cas de dire avec saint Poul : *Cum essem parvulus, cogitabam ut parvulus... cum autem factus sum vir, evacuavi quæ erant parvuli.* En pareille occurrence, il ne faut guère s'inquiéter des premières idées que l'on a eues.

2. *Avec secousse.* — J'appelle « secousse » toute révolution intérieure ou extérieure qui n'entre pas dans l'ordre normal de la Providence. Dieu sait tirer le bien du mal, c'est vrai, mais il ne veut pas le mal, et le mal ne manifeste pas sa volonté. De telles secousses sont : une vie relâchée, un mauvais compagnon, un conseil pernicieux, lecture, fréquentation des plaisirs mondains, perspective plus brillante, etc. Dans ce cas, il faut sérieusement examiner si le premier parti n'était pas la vocation.

c) Ou bien *il y a eu lutte continuelle* entre le plus parfait et le moins parfait. Dans ce cas, il faut une grande prudence et un conseil éclairé. Il faut examiner le temps, les circonstances, la manière dont les deux voix se font entendre, etc. Ce cas se rapproche beaucoup en pratique du cas suivant.

C. Plusieurs idées, — c'est-à-dire, qu'on n'en a pas du tout. J'entends par là plusieurs idées qui se sont succédé, qui se sont heurtées, choquées, sans que jamais aucune fit une impression forte. Si cela s'est fait faute de réflexion, une décision peut venir bien vite : il suffit d'une considération sérieuse... Si cette indécision tient à la faiblesse du caractère, de tels jeunes gens doivent avoir bien soin de ne pas s'engager trop vite dans un état un peu pénible, car ils n'y tiendraient pas.

Pour ceux qui se trouvent dans les deux dernières catégories, il sera toujours opportun de considérer ce qui suit.

II. — Manière de choisir

Saint Ignace nous donne cette manière avec la lucidité et la justesse pratiques qui lui sont propres. Les « Règles

d'élection » se trouvent dans presque tous les livres de prières ; il suffit donc de les rappeler et de faire quelques remarques.

A. Les trois temps de l'élection. — *a*) *L'illumination :* quand Dieu attire fortement la volonté et parle si clairement qu'il faut suivre... Vocation de saint Paul, de saint Matthieu. Temps rare et qu'il ne faut pas attendre.

b) *Le discernement des esprits :* quand l'âme ayant été agitée en divers sens, conclut de cette agitation même ce que Dieu veut... Discernement difficile, et que l'on ne peut jamais faire seul.

c) *Le temps tranquille :* quand l'âme jouissant du calme et du libre usage de ses facultés, pèse, *examine* et se décide enfin. — Suit la manière d'examiner.

B. Les deux manières de faire l'élection.

1re Manière. — C'est la plus simple et la plus complète. En voici la marche :

a) Me mettre devant les yeux ce qui fait l'objet de mon choix. Donc, ce ne sont pas tous les états, mais ceux qui s'ouvrent pour moi d'après les considérations précédentes.

b) M'établir dans une parfaite indifférence, prêt à embrasser l'état que Dieu me désignera et à rejeter tout autre.

c) Demander à Dieu qu'il incline mon cœur du côté que lui-même désire, et qu'il me fasse faire ce qui est pour sa gloire et suivant son bon plaisir.

d) Peser le pour et le contre des divers partis, en me mettant *au seul point de vue de la gloire de Dieu et de mon salut.* (On peut très bien noter par écrit les différents motifs.)

e) Voir de quel côté la *raison* me fait incliner, sans aucun égard pour les mouvements de la partie sensible.

f) Offrir à Dieu mon élection, et le prier de la confirmer, si elle est pour sa plus grande gloire.

2e Manière. — Elle est plus rapide et moins inquiétante, mais elle suppose des idées plus arrêtées et une façon de

faire un peu tranchée et décidée. Je suppose que je sois plus porté pour un parti que pour un autre, mais que je ne sois pas tranquille ; eh bien,

a) Je me demande si cette affection que j'ai pour tel parti vient de Dieu, et si elle m'est inspirée uniquement par l'amour de Dieu, ou du moins si le *premier* motif, le motif *principal*, est le désir de servir Dieu.

b) Je me demande ce que je ferais, si un homme que je n'ai jamais vu me venait ouvrir son cœur, en m'exposant *tout ce que je sens moi-même*... Que lui conseillerais-je, désirant la seule perfection de cet homme, sans aucune affection personnelle ou humaine ? — Je n'ai qu'à suivre le conseil que je lui donnerais. (Remarquons bien, je ne suppose pas que ce soit mon ami, car l'égoïsme pourrait entrer dans mon conseil.)

c) Je me demande ce que je penserai à l'heure de la mort du choix que je vais faire, et comment je voudrai alors l'avoir fait maintenant. Je me conformerai à ce jugement.

d) Je pense à mes dispositions au jour du jugement. Comment alors voudrai-je avoir délibéré maintenant ? Quelle règle voudrai-je avoir suivie ? Je la suivrai maintenant, afin de me trouver alors dans la paix et dans la joie.

Dans cette seconde manière de choisir, comme dans la première, je prierai, je traiterai tout avec Dieu.

Objections. — *a*) Mon Père, si tout le monde choisit ainsi, tout le monde se fera prêtre ou religieux !

Réponse. Cette idée seule prouve qu'il y a chez vous au moins quelques inspirations de ce genre, car tout le monde ne trouve pas en soi de pareilles objections...

b) Mon Père, ici du moins il y aurait tant de vocations ecclésiastiques ou religieuses. Cela est bien étrange ! C'est pour cela même que je me crois appelé à autre chose ; il en faut de toutes les espèces.

Réponse. Je ne dis pas que vous devez vous faire prêtre

ou religieux ; mais il faut des prêtres, il faut des religieux : Dieu les demande, et où irait-il les chercher, s'il ne les trouvait pas ici ?

LA VOCATION RELIGIEUSE.

Si vis perfectus esse, etc.

Exorde. — Quand nous parlons ici de la vocation religieuse, nous la prenons d'une manière tout à fait générale, sans considérer aucun Ordre ou Congrégation religieuse en particulier. Il suffit de bien savoir *en quoi consiste la vie* religieuse ; — quels en sont *les difficultés et les avantages*, — et enfin quels sont *les signes de vocation* à cette vie.

I. — Idée de la vie religieuse.

A. L'idée fondamentale de la vie religieuse, nous l'avons déjà dit, est contenue dans les paroles de Jésus-Christ : *Si vis perfectus esse... Si quis vult post me venire... Si quis dimiserit patrem...*

De ces paroles je tire :

a) Que c'est l'état où l'on veut parvenir à la perfection. Or, la perfection consiste dans l'amour parfait de *Dieu* et du *prochain pour Dieu*.

b) Que c'est un état où l'on veut *renoncer à soi-même* pour suivre Jésus-Christ... Il faut pour cela :

Renoncer aux biens extérieurs par la *pauvreté*, renoncer aux plaisirs des sens par la *chasteté*, renoncer à sa volonté par l'*obéissance*.

c) Puisque c'est un état de tendance vers la perfection, il faut quelque chose de fixe, de *stable*, et par conséquent une obligation permanente, qui n'est autre chose que le *vœu*.

B. Pour avoir une idée plus complète de cette vocation, il faudrait montrer ce qu'il y a d'essentiel dans les vœux. Mais cela est plutôt du ressort de la théologie. De plus, la perfection dans les *vertus imposées par les vœux* diffère

suivant les Ordres religieux. Ajoutons cependant que, dans la vie religieuse, on se propose surtout de suivre et d'imiter Jésus-Christ. Cette idée générale de la vie religieuse peut suffire. Elle indique en même temps le triple sacrifice que l'on fait à Dieu, et la facilité que l'on se donne pour le salut, en écartant les trois grands obstacles qui s'y opposent : la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, l'orgueil de la vie...

II. — Inconvénients et avantages.

Ceci nous amène aux inconvénients et aux avantages. — Le monde ne considère que les *inconvénients,* et surtout les inconvénients temporels. Nous ne les dissimulerons pas, mais nous y joindrons les *avantages*. Et quant à ceux-ci, nous avouons que nous regarderons uniquement les avantages spirituels.

A. Avantages des vœux. — *a*) Ce qui se fait par vœu est plus *méritoire*, car on ne se contente pas de donner à Dieu les fruits de l'arbre ; on donne l'arbre et les fruits.

b) Les vœux *perfectionnent* la liberté, parce qu'ils affermissent la volonté dans le bien.

c) Les vœux sont regardés par les saints Pères et par les Docteurs de l'Église comme un *second baptême* et comme un vrai martyre. Ils effacent donc toutes les dettes contractées auparavant envers Dieu.

d) C'est aux vœux de religion que Jésus-Christ a attaché cette magnifique promesse : *Centuplum*, etc.

B. Difficultés générales. — *a*) *Quant aux vœux*. A ne considérer que nos affections naturelles, il est clair que les vœux imposent quelque chose de pénible ; car ils nous font renoncer à nos possessions et à nos biens extérieurs, à notre amour-propre et à notre volonté. Il y a là une difficulté réelle qu'il ne faut pas se dissimuler. On doit *lutter*, c'est vrai ; mais la lutte est partout ; seulement ici la lutte se transforme : dans le monde, elle est surtout extérieure ; en religion, elle est intérieure avant tout.

b) *Quant au genre de vie* qu'on mène en religion, il entraîne quelques difficultés au point de vue *spirituel ;* mais ces difficultés sont inévitables, et en religion elles sont bien moindres que dans tout autre état.

Les difficultés *temporelles* résultent des différences qu'il y a entre cette vie et la vie du monde. En effet, le religieux doit être prêt à subir toutes les austérités que lui impose sa règle ; le religieux doit être détaché de la plupart des affections que Dieu permet dans la vie du monde. Il dépend de son supérieur quant à sa résidence, quant à son emploi particulier, etc. Surtout, il doit savoir se plier à la vie de communauté, aux différents caractères, etc.

C. Avantages de la vie religieuse. — Saint Bernard les énumère dans une exclamation de bonheur qu'il nous suffit d'expliquer, pour nous faire une idée des secours spirituels que cette vie procure. *Nonne hæc est religio sancta, pura et immaculata, in qua homo vivit purius, cadit rarius, surgit velocius ?* et cela à cause de l'absence de dangers extérieurs ; à cause du sentiment que donne la dignité de l'état ; à cause du bon exemple des égaux et de la vigilance des supérieurs. — Et le saint continue :

Incedit cautius, irroratur frequentius. Car le religieux est aidé par des instructions plus fréquentes ; par les exercices spirituels ; par le souvenir des vœux.

Quiescit securius. Il est exempt de soucis temporels ; il a le calme d'une bonne conscience.

Moritur fiducialius. Il ne doit rien quitter ; il a tout à attendre.

Liberatur citius. Il a satisfait pendant sa vie ; on prie beaucoup pour lui après sa mort.

Præmiatur copiosius. A cause des sacrifices faits, des vertus pratiquées, du bien opéré dans les âmes.

Ces avantages, on le voit, sont immenses.

III. — Vocation.

La vocation à la vie religieuse se résume dans la parole de Notre-Seigneur : *Si vis perfectus esse...*

Cette parole est adressée à tous. — Faut-il en conclure que tous ont la vocation à l'état religieux ? Non, car cet état demande aussi certaines *aptitudes*, et l'absence de ces aptitudes indique déjà le manque de vocation. De plus, Notre-Seigneur dit : *si vis*, il faut donc vouloir, *perfectus esse*, être parfait. Mais si cette volonté existe avec l'aptitude, il y a certainement vocation, peut-être obligation.

A. Cette volonté, comment se traduit-elle ?

a) Par l'horreur du monde et le désir de servir Dieu de tout son cœur, sans empêchements extérieurs.

b) Par la crainte du monde et la volonté de se sauver sûrement, parfaitement.

c) Par l'amour du sacrifice, la générosité à se donner tout entier à Dieu.

d) Par l'amour de Jésus-Christ et le désir de lui être semblable : amour généreux. — Qu'on le remarque donc bien, ce n'est pas ici affaire d'imagination ou de sentiment, mais de foi, de raison, de volonté.

B. Quand y a-t-il obligation ?

a) Lorsqu'on doit se dire qu'on ne se sauvera pas dans un autre état.

b) Lorsque la voix de Dieu parle si fort et que le don qu'il nous fait est si évident que nous ne pouvons rejeter son appel sans lui faire injure.

Conclusions. Générosité chez ceux qui sont appelés à l'état religieux ; — chez ceux qui n'y sont pas appelés, grand respect néanmoins pour cet état, et humble soumission à Dieu.

N.-B. Un grand diagnostic de la vocation, c'est l'impression que laisse dans l'âme la considération de la vie religieuse. Si cette impression est : « C'est difficile, mais avec la grâce de Dieu tout me semble possible ; » bon signe ! — Si, au contraire, on est porté à dire comme d'instinct : « Impossible, cela ne peut pas aller ! » signe de non vocation.

LES VOCATIONS PARTICULIÈRES.

Après avoir considéré en général les grands états de vie, il faut aussi jeter un coup d'œil sur les vocations particulières et les professions plus spéciales. Pour cela nous dirons un mot : — des différentes professions laïques ; — des variétés dans les Ordres religieux ; — de la vocation apostolique.

I. — Professions laïques.

Le choix fait entre la vie du monde et l'état ecclésiastique soit séculier soit régulier, il n'y a pas ordinairement grande difficulté à choisir une carrière en particulier. Cependant là, comme partout, il faut être prudent. Contentons-nous de dire ce qu'il faut considérer, et contre quelles illusions il faut être en garde.

A. Que faut-il considérer ?

a) *Les circonstances* avant tout. — Car, si les circonstances nous indiquent un état, à moins que des motifs spéciaux ne nous montrent que nous n'y sommes pas appelés, nous devons nous en tenir à celui-là.

b) *Notre aptitude* et *notre goût*. — Ces deux choses doivent être réunies. La première peut quelquefois suffire sans la seconde, car le goût peut venir après ; la seconde ne peut jamais suffire, et ce serait une grande imprudence de s'en contenter.

c) Les besoins de notre âme. — Si l'état offre des dangers particuliers pour nous, et si nous ne voyons pas à notre disposition les moyens d'éviter ces dangers, c'est un signe que cet état ne nous convient pas.

d) *L'avis de personnes prudentes* — et de nos parents. C'est souvent le seul moyen de savoir à quoi nous en tenir et d'éviter les illusions.

B. Quelles sont ces illusions ?

a) L'illusion de *l'ignorance*. — Embrasser une carrière sans savoir ce qu'elle requiert, ce qu'elle impose, les embarras qu'elle crée, etc.

b) L'illusion de *l'orgueil*. — Vouloir monter, chercher une petite gloriole, laisser là le solide pour le clinquant.

c) L'illusion du *plaisir*. — Chercher la carrière la plus agréable, ou bien croire que celle que l'on embrasse nous offrira tous les agréments possibles.

On pourrait ajouter la légèreté, l'amour du nouveau et de l'extraordinaire, toutes choses contre lesquelles il faut être bien en garde (par ex. carrière des armes).

Là, comme toujours, il faut consulter et prier.

II. — Ordres religieux.

Le jeune homme qui est décidé à embrasser la vie religieuse, mais qui hésite dans le choix d'un Ordre, doit considérer d'abord les divisions des Ordres religieux et leur perfection relative, puis sa propre position.

A. Division des Ordres religieux. — On y compte :

a) *Les Ordres contemplatifs*, dont le but spécial est la vie parfaite par la contemplation : Solitaires, Chartreux, Trappistes, Bénédictins.

b) *Les Ordres actifs*, qui y tendent par les œuvres de charité corporelle : Trinitaires, Frères de la Charité, etc.

c) *Les Ordres mixtes*, qui unissent les deux, ou plutôt qui joignent à la contemplation l'exercice du ministère apostolique. Mais entre les Ordres mixtes il y a une grande différence. Chez les uns le ministère apostolique domine, chez les autres il est accessoire ; chez d'autres, la perfection personnelle et le salut du prochain doivent marcher de front. Ainsi, à différents degrés, nous avons les Carmes, chez qui la contemplation l'emporte ; puis les Franciscains, les Dominicains, les Prémontrés ; puis les Jésuites, les Rédemptoristes, les Congrégations des missions, etc.

De plus, on pourrait diviser les Ordres religieux d'après le moyen principal qu'ils emploient, par ex. le silence, l'austérité, la pauvreté, l'humilité, l'obéissance, le zèle...

B. Perfection des Ordres religieux.

Les Ordres les plus parfaits sont ceux qui se rapprochent davantage de la vie de Notre-Seigneur. D'après cela, les contemplatifs sont plus parfaits que les actifs, et les mixtes sont les plus parfaits entre tous...

Cette perfection regarde les Ordres en eux-mêmes ; mais pour un homme en particulier, l'Ordre où il pourra se perfectionner le mieux, est celui que Dieu lui destine. Pour cela, je distingue deux classes de jeunes gens :

a) Ceux qui ont toujours eu un goût prononcé, non seulement pour la vie religieuse en général, mais pour un Ordre religieux en particulier. J'applique à ceux-là ce que j'ai dit des vocations : en règle générale, ils peuvent suivre cet attrait, c'est celui de la grâce.

b) Ceux qui ne se sont décidés que tard à embrasser la vie religieuse, ou qui n'ont pas eu d'idées particulières sur tel ou tel Ordre. Ils doivent :

1. Consulter leur aptitude. — Il est clair que leurs talents, leurs forces, leur santé indiquent déjà quels sont les Ordres auxquels ils ne doivent pas songer. Mais qu'ils ne prennent pas leur idée pour la réalité ; et qu'ils ne regardent pas comme inaptitude un défaut dont ils doivent et peuvent se corriger : par exemple, moi je suis un peu timide, embarrassé, donc je ne suis pas fait pour l'enseignement, etc.

2. Consulter leurs besoins. — L'un a plus besoin de telle vertu, l'autre de telle autre ; celui-ci doit être stimulé, celui-là retenu ; etc.

3. Consulter leur générosité. — Ici il faut être en garde contre le démon qui, nous voyant prêts à faire un sacrifice à Dieu, tâche toujours de l'empêcher en quelque façon. Il nous suggère de vouloir être prêtre le plus tôt possible, de vouloir être attaché à une maison en particulier, de ne vouloir que la prédication, etc... Lorsque ces considérations viennent à la fin de la délibération, elles sont souvent suspectes. Quoi qu'il en soit, quand on se décide à faire son sacrifice, pourquoi le faire à demi ?

Encore un coup, pour être à l'abri de ces illusions, il faut consulter un homme prudent.

III. — Vie apostolique.

J'entends par vocation à la vie apostolique, le désir de travailler au salut des âmes dans les *missions lointaines*. Ce désir est évidemment bon et saint en lui-même. Pour juger de la sincérité de cette vocation, voyons les illusions auxquelles elle est sujette, et ainsi nous en déterminerons les vrais caractères et aussi les moyens d'exécution.

A. Illusions.

a) La première, c'est *l'enthousiasme*. — On regarde la chose du côté poétique : on se figure voyageant, prêchant, convertissant ; et on ne réfléchit pas aux difficultés, aux qualités requises, etc. C'est un danger. Le premier caractère de vocation à la vie de missionnaire, c'est *la maturité*.

b) *La suffisance ou la présomption*. — Quand on se demande pourquoi on est appelé à cette vie, on dit : Parce qu'il y a tant d'âmes qui périssent là-bas, etc., mais on oublie de faire trois réflexions :

1. Dieu a-t-il besoin *de moi* pour sauver ces âmes ? *2*. Est-ce que *moi* je sauverai ces âmes ? *3*. Est-ce que je me sauverai *moi-même* en voulant les sauver ? Si la réponse est : Non, Dieu n'a pas besoin de moi, mais il me fait la grâce d'être son instrument ; j'ai les qualités voulues, et, comme jusqu'ici j'ai vécu régulièrement, j'espère obtenir de Dieu qu'il en sera de même dans la suite : bien ! — sinon, non ! Donc, seconde qualité, *l'humilité*.

Un autre signe de suffisance, c'est de croire que l'on va sauver les âmes *tout seul*, sans avoir besoin, pour se soutenir, du secours des autres, des supérieurs, etc. — On se figure un missionnaire comme *Melchisédech : Sine patre*, etc.

c) La troisième illusion, c'est *la précipitation*. — Tout de suite ! c'est mauvais signe. On oublie :

1. Qu'un missionnaire bien préparé fait plus de fruit

en un an qu'un autre en dix ; *2.* que pendant la préparation on peut déjà sauver les âmes par ses désirs ; et si on appartient à un Ordre missionnaire, on a part à tous les mérites de ceux qui travaillent déjà par eux-mêmes ; *3.* que si la mort nous surprenait avant l'exécution de notre dessein, nous en aurions tous les mérites (S. Berchmans). Donc, troisième qualité de cette vocation : *le calme.*

B. Exécution. — Le projet peut s'exécuter de deux manières :

a) Par le *sacerdoce séculier.* — C'est la voie la moins ordinaire. Que suppose-t-elle ?

1. Que l'on ait la vocation apostolique ; *2.* que l'on ait toutes les qualités requises pour le sacerdoce séculier ordinaire, car les dangers dans les missions sont bien plus grands ; *3.* que l'on n'ait pas la vocation religieuse.

b) Par le *sacerdoce régulier.* — Il faut distinguer.

1. Il y a les Ordres immédiatement et exclusivement missionnaires. — Entrer dans ces Ordres suppose la vocation apostolique éprouvée, l'exclusion de tout autre ministère (enseignement, etc.).

2. Les Ordres où l'on devient missionnaire suivant son désir dirigé par l'obéissance. Ils sont le partage de deux catégories de jeunes gens : de ceux dont la vocation apostolique n'est pas assez éprouvée, où il y a enthousiasme, etc.; de ceux qui à cette vocation joignent la défiance d'eux-mêmes, etc., la générosité, le sacrifice de leurs idées. — *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est. Qui potest capere, capiat !*

DISPOSITIONS POUR ENTRER DANS SA CARRIÈRE.

Exorde. — Dans toutes les conférences précédentes, nous avons eu en vue de nous mettre à même d'entendre la voix de Dieu ; pour cela nous avons écarté les obstacles :

la légèreté, la présomption, l'aveuglement. Mais il ne suffit pas de voir la lumière, il faut *la suivre ;* et une fois engagé dans la carrière, il faut *s'y sanctifier*. — Nos conférences seraient incomplètes, si nous ne touchions ces deux points.

I. — Dispositions pour obéir à la voix de Dieu.

Autre chose est de savoir ce que l'on a à faire, autre chose de le faire en réalité. Très souvent on commence par savoir, mais comme la chose ne plaît pas à notre nature, et comme le démon tâche toujours de nous détourner de ce qu'il y a de plus parfait, nous nous persuadons petit à petit que cela ne doit pas se faire, ni se faire si vite, etc. Viennent les obstacles extérieurs, et nous cédons. Dans quelles dispositions devons-nous être pour éviter ces défaillances ?

A. Humilité et confiance en Dieu. — Ces deux choses doivent être réunies.

a) Quelque carrière que nous devions embrasser, nous avons à nous humilier, ou bien parce que nous ne sommes pas destinés à une carrière plus élevée, ou bien parce que Dieu, sans aucun mérite de notre part, nous appelle à un état de perfection.

b) Si dans toute carrière on peut se sauver, dans toute carrière aussi on peut se damner ; et si on se damne rarement en religion, on peut perdre sa vocation et aller se damner ailleurs. Or, pour vaincre les difficultés qui s'opposent à notre salut, il ne faut pas que nous comptions sur nous-mêmes !

c) Mais avec cela, il faut de la confiance, une confiance pleine et entière en Dieu. Avec lui nous pouvons tout ; et sa grâce ne nous fera jamais défaut là où lui-même nous place, et quand nous nous reposons sur lui.

B. Générosité. — C'est un adage connu que, pour atteindre un but, il faut viser plus haut que le but ; ainsi, pour entrer dans une carrière avec les dispositions voulues, il faut toujours s'exciter à la générosité, c'est-à-dire ne jamais

croire que l'on fait beaucoup en entrant dans telle carrière, mais être toujours prêt à faire plutôt plus que moins, regretter de ne pouvoir faire davantage à cause de sa faiblesse, des circonstances, etc. Quel sera l'effet de ce sentiment ?

a) Nous serons sûrs de faire ce que Dieu veut. Car si Dieu veut nous appeler à une perfection plus haute, il le fera, en voyant notre générosité.

b) Nous serons sûrs d'être, dans notre position, des chrétiens fervents et d'y faire tout le bien que Dieu attend de nous. Au contraire, sans générosité, pas de repos complet, pas de ferveur.

C. Courage et constance. — Une fois bien arrêté dans son choix, on doit se fortifier dans sa conviction et se préparer à la suivre jusqu'au bout. Et pour cela, nous aurons toujours besoin de courage et de constance : *a*) de *courage*, surtout si, pour entrer dans la carrière, il nous faut faire un grand sacrifice ; s'il nous faut vaincre la résistance de nos parents et d'autres obstacles. Par rapport à cela, je recommande : 1° de prévoir la chose en se décidant, et de déterminer alors si cette opposition doit nous faire changer d'avis ou non; 2° de déterminer la manière dont on s'y prendra pour écarter les obstacles ; 3° cela fait, d'aller en avant avec calme, fermeté et une constance inébranlable. Il n'y a que la constance qui emporte pièce. — *b*) De *constance*, surtout à cause de notre propre faiblesse, de la versatilité de notre nature. Ne croyons pas qu'il n'y ait de difficultés que dans notre situation, d'ennui que dans notre état... Il y en a partout, et sans constance on ne fait rien nulle part.

II. — Dispositions pour se sanctifier dans son état.

Pour se sanctifier dans son état, il faut, autant qu'il est possible, y être comme dans son élément, comme un poisson dans l'eau ; s'y sentir à l'aise et n'y être pas exposé à des déceptions, à des mécomptes continuels. Pour cela, il faut :

A. S'APPLIQUER A CONNAITRE SON ÉTAT. — Cette connaissance peut être plus ou moins complète. Pour certains états il n'est pas nécessaire d'entrer dans tous les détails (par exemple, il suffit qu'un religieux connaisse en général le caractère et les moyens d'action de l'Ordre où il veut entrer); mais pour d'autres professions, il importe de bien connaître:

a) Les *obligations* de l'état. — D'abord les obligations que je puis nommer *sociales,* obligations du médecin, de l'avocat, etc. Ensuite les obligations *chrétiennes*, c'est-à-dire celles que la qualité de chrétien impose à un homme dans telle ou telle profession.

b) Les *difficultés* de l'état. — J'entends les difficultés matérielles et temporelles : les études, les occupations, etc.

c) Les dangers de l'état. — Et ici il faut considérer surtout les *dangers spirituels*. De plus, il ne faut pas oublier les dangers que présente la préparation à cet état : la *vie universitaire*, etc. — Et il ne suffit même pas de considérer ces dangers d'une manière générale : il faut les prendre tels qu'ils se présentent pour nous *individuellement.*

B. AIMER SON ÉTAT. — Si on ne l'aime pas, on n'y fera jamais de bien. Pour l'aimer, il faut en considérer les avantages, non pas tant matériels que spirituels. Et si l'on considère les premiers, que ce soit pour voir l'influence qu'ils mettent à même d'exercer pour le bien et, par suite les mérites que l'on pourra y acquérir.

C. SE CONFORMER A SON ÉTAT. — Il faut en prendre l'esprit, c'est-à-dire, il faut s'identifier avec l'état tel que Dieu le conçoit, tel qu'il doit être dans la société et dans la sainte Église. Il faut donc se préparer à en remplir les devoirs :

a) Dès le commencement. Un bon commencement, c'est la moitié de la besogne. Un bon noviciat, un bon séminaire, une bonne vie d'université. Ne pas remettre à plus tard. On est surtout exposé à cela dans la vie d'université, parce qu'on a pour la première fois les ailes de la liberté.

b) Complètement. Il faut prendre les obligations telles qu'elles sont, et non les faire telles que nous les voulons.

Rappelons-nous les trois classes d'hommes dont parle saint Ignace : ceux qui voudraient bien, mais qui ne font rien ; ceux qui veulent à leur manière, mais non pas comme Dieu veut ; ceux enfin qui veulent tout comme Dieu le veut. Ces derniers seuls sont assurés de leur salut, de leur bonheur.

c) Par motifs de foi et de raison. Non pas pour plaire aux hommes ou de crainte de leur déplaire. Il s'agit donc dès d'abord de se mettre au-dessus du respect humain. Soyez persuadés que c'est le seul moyen : 1° de réussir ; 2° de se faire estimer et respecter ; 3° d'avoir la conscience en repos.

Péroraison. — Tout doit venir de Dieu dans la vocation : l'inspiration, la docilité, l'exécution ; demandons-les donc. *Da quod jubes, et jube quod vis !*

SAINTE COMMUNION.

Cognoverunt eum in fractione panis (Luc. xxiv).

En considérant votre position, je me suis rappelé ce passage de l'Évangile où il est raconté que Notre-Seigneur se rend avec deux de ses disciples au hameau d'Emmaüs. Il est avec eux, et ils ne le connaissent pas ; ils sont tristes, pourquoi ? Parce qu'ils avaient cru, en s'attachant à Notre-Seigneur, trouver les biens temporels, et qu'ils ont été déçus dans leur espérance. Le Sauveur les reprend, leur explique les Écritures et leur dit : *Nonne hæc oportuit pati Christum ?* Ils ne le reconnaissent pas encore !... Ils se mettent à table avec lui, et c'est dans la fraction du pain, dans la réception de l'Eucharistie, qu'ils le reconnaissent, que leurs yeux s'ouvrent ; et ils s'écrient : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis ?* Que d'hommes sont

dans cette position, tristes, abattus, indécis ! Que devraient-ils faire pour connaître Notre-Seigneur ? Le chercher, le trouver *in fractione panis*. — Or, il est surtout trois circstances où il faut avoir recours à la sainte communion pour y connaître Jésus-Christ, Notre Seigneur.

A. Quand on fait son choix. — On est indécis, ballotté entre le monde et Dieu. Qu'est-ce qui manque ? C'est d'avoir assez de clarté dans l'intelligence ou assez de générosité dans le cœur.

a) *Clarté dans l'intelligence*. — Comment pourrons-nous mieux la trouver que par l'union avec la sagesse éternelle, avec celui qui dit : « Je suis la voie... Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres. »

b) *Générosité du cœur*. — D'où vient-il que nous sommes parfois si peu généreux envers Dieu ? De ce que nous ne le connaissons pas assez ! Or, où apprendrons-nous mieux à le connaître, à connaître surtout son amour pour nous, que dans l'Eucharistie ? Prosternés devant son Tabernacle, nous rappelant ce qu'il a fait pour nous — son incarnation, son enfance, sa vie, sa mort, l'Eucharistie elle-même — nous nous demanderons : Ne faut-il pas que je fasse quelque chose pour lui ? Nous serons prêts à tout ; et s'il ne nous demande pas beaucoup, nous le lui donnerons, en regrettant qu'il ne nous demande pas davantage.

B. Quand il s'agit d'exécuter son choix. — Souvent la décision coûte moins que l'exécution. Alors surgissent des obstacles de tout genre.

a) Faiblesse personnelle : on voudrait se persuader, même après avoir mûrement délibéré, que Dieu ne demande pas autant...

b) Obstacles extérieurs : famille...

c) Difficultés intrinsèques à la position : études, contradictions, etc... Encore une fois, c'est dans l'Eucharistie qu'il faut chercher *la force :* force de la constance, force du détachement, force du travail.

C. Quand il s'agit de se sanctifier dans la carrière où

L'ON EST ENTRÉ. — Là encore il arrivera que l'on se sentira découragé :

a) A cause de la lutte contre les passions.

b) A cause des persécutions du monde.

c) A cause des ruses du démon.

Pour triompher, il faut connaître Notre-Seigneur, le connaître pratiquement et, pour cela, recourir à l'Eucharistie.

Péroraison. — Exemple d'Élie marchant jusqu'à la montagne de Dieu... C'est là aussi que vous devez aboutir !... Priez dans cette communion, pour que vous vous retrouviez tous un jour sur la sainte montagne...

COMBINAISONS DIVERSES.

SIX CONFÉRENCES SUR LA VOCATION.

I. — La vocation en général.

1. Précautions oratoires, ou Suppositions préliminaires.

2. Providence de Dieu sur l'univers et sur l'Église. Perfection absolue et relative des différents états de vie.

3. Providence de Dieu sur chaque homme en particulier. — Combinaison de deux desseins : remplir tous les états, sauver tous les hommes.

4. Dieu et l'homme dans l'affaire de la vocation. Dieu manifestant à l'homme sa vocation; l'homme devant chercher à la connaître, et libre de l'embrasser quand il la connaît. Importance de cette connaissance et de ce choix.

5. Chaque homme (mes auditeurs, chacun en particulier) devant sa vocation.

A. Obligation de se sauver, et cela en servant Dieu.

B. Obligation de se sauver dans l'état que Dieu nous destine. Le contraire serait la plus inconcevable imprudence (David avec les armes de Saül).

C. Obligation de chercher à connaître cet état, en réfléchissant :

a) Aux circonstances extérieures.

b) Aux inspirations de la grâce.

c) A la position que l'on s'est faite soi-même, par ses habitudes, etc. Prière et conseil.

II. — Préliminaires du choix.

1. Obstacle à un bon choix :

a) Légèreté. Refuter l'idée : *Tous les états sont bons.*

b) Présomption : *Je n'ai pas besoin de conseil.*

c) Aveuglement : *Je prendrai tel état, et puis je m'y sauverai.*

2. Considération générale de la position. Le jeune homme qui a eu une idée ; deux idées ; plusieurs idées.

III. — Examen des divers états. — 1. La vie religieuse.

1. Essence de la vie religieuse.
2. Avantages et désavantages des vœux.
3. Désavantages et avantages de la vie en religion.
4. Caractères de la vocation religieuse.

IV. — Examen des états (*suite*). — 2. Sacerdoce séculier.

1. Avantages. 2. Difficultés. 3. Signes de vocation.

V. — Examen des états (*suite*). — 3. Vie dans le monde.

1. Obligations. 2. Avantages. 3. Difficultés. 4. Signes de vocation.

VI. — Manière de choisir.

1. Récapituler les trois classes de jeunes gens.
2. Donner la méthode générale.
3. Les temps de l'élection.
4. Vocations particulières dans le monde.
5. Dernières difficultés.

NEUF EXERCICES.

I. Méditation sur le service de Dieu.

II. Fondement de la vocation (avec Suppositions préliminaires).

III. Préparation à l'Élection (obstacles).

IV. Règles de l'Élection. 1. Celui qui choisit. 2. Manière de choisir (*seulement les* « *Trois temps* »). 3. Marche de la délibération (*avec un petit renversement*) : *a*. Quels sont les états que je puis embrasser ? *b*. Suis-je appelé au sacerdoce séculier ? *c*. Suis-je appelé à la vie religieuse ? *d*. A quelle carrière laïque suis-je destiné ?

V. Examen du sacerdoce séculier.

VI. Examen de la vocation religieuse.

VII. Examen de la vie dans le monde.

VIII. 1. Dispositions pour entrer dans sa carrière, c'est-à-dire pour obéir à la voix de Dieu. 2. Manière de choisir. 3. Dernières difficultés.

IX. Vocations particulières.

DOUZE EXERCICES.

I. 1. Affaire du salut.
   2. Fondement de la vocation.
   3. Préparation à l'Élection.
   4. Péché (dans son influence sur la vocation).

II. 1. Vie du monde.
   2. Sacerdoce séculier.
   3. Vocation apostolique, religieuse.
   4. Fins dernières.

III. 1. Appel de Dieu.
   2. Vocation religieuse.
   3. Professions particulières.
   4. Règles de l'Élection.

EXERCITIA SPIRITUALIA

AD CLERUM

INTRODUCTIO AD EXERCITIA SPIRITUALIA.

Inchoantes nos exercitia spiritualia juvat scopum quem intendimus præ oculis habere, quo aptiora media eligamus ad finem assequendum. Nam ex fine rite perspecto pendent tum congrua mediorum electio tum rectus ea applicandi modus.

I. — Finis exercitiorum.

A vero fine facile aberramus, saltem practice. Sæpius enim in ipsis rebus quæ fiunt tempore exercitiorum sistentes, putamus omnia esse sarta tecta si res illas bene peregerimus.

Ut autem illusioni huic medeamur, perpendamus :

A. Titulum ipsum exercitiorum. — S. Ignatius librum suum inscribit : EXERCITIA SPIRITUALIA UT HOMO VINCAT SEIPSUM ET ORDINET VITAM SUAM, QUIN SE DETERMINET OB ULLAM AFFECTIONEM QUÆ INORDINATA SIT. Dixerat autem in prima Annotatione : *Sicut ambulare, ire, currere, sunt exercitia corporalia, ita etiam quilibet modus præparandi et disponendi animam ad tollendas a se omnes affectiones inordinatas, et, postquam quis ea sustulerit, ad quærendum et inveniendam voluntatem divinam in vitæ suæ dispositione, vocantur exercitia spiritualia.* Igitur exercitia spiritualia comparantur exercitiis corporalibus, aut etiam, si melius placeat, militaribus. Jam vero, exercitia militaria non fiunt tantum ut fiant, neque etiam ut bene fiant, sed eo fine ut, cum necessitas coget, valeant milites uti viribus corporis per ea auctis, eisque instructae acies aptae sint defendendae patriae ab hostibus hisque devincendis.

B. Applicationem ejus practicam. — Quæ si applicaverimus iis quæ per secessum tractaturi sumus, illico videbimus ad quid nobis sit enitendum. *a*) Oportet ut omnia bene fiant *ipso tempore* exercitiorum : bene oremus, recitemus horas canonicas, meditemur, confiteamur, examinemus conscien-

tiam, etc. *b*) Oportet ut hæc omnia melius fiant *post* secessum. Ergo cum persolverimus officium canonicum, dispiciendum nobis est utrum illud semper æque perfecte recitemus. Similiter utrum æque accurate meditationem instituamus, discutiamus conscientiam, sacrum celebremus, et ita de ceteris. Inde jam apparet, quod luculentius in sequentibus patebit, nobis hoc modo agentibus non fore tempus longius : volentibus enim ita ad trutinam revocare tum vitam nostram individuam, tum opera ministerii, copiosa suppetet materia animum occupandi. *c*) Oportet ita vincamus nos, ut dominemur affectibus inordinatis, ne in posterum jam impediamur illis quominus voluntatem Dei cognoscamus et exsequamur. En ad quem finem omnia dirigenda sint.

C. Media scopum attingendi. — Hic, pro temporis opportunitate, percurrenda varia exercitia, ut intelligant exercitia spiritualia aggressuri quomodo ea juvent ad propositum ; sed majoris momenti est scire quomodo, ipso tempore secessus, finis semper sit præ oculis habendus.

II. — Modus finem exercitiorum attingendi.

Ut peracto secessu optatum fructum obtineamus, ut scilicet victoriam de nobismetipsis referamus, necesse est ut ipso excercitiorum tempore jam incipiamus *vincere nos*. — Quatuor autem in specie vincenda sunt.

A. Amor libertatis. — Omnes libertatem sectamur, et, versantes extra secessum, res nostras secundum nostrum beneplacitum ordinamus. Jam vero hic occurrimus ordini diurno fixo et statuto ; exercitia nuntiantur pulsante campana ; disponuntur, non pro nostro lubitu, sed pro alieno arbitratu ; sunt communia. Ad hæc utique praestanda opus est ut vincamus nos multum et continenter. Agamus ex obedientia. *Vir obediens loquetur victoriam* (Prov. xxi, 28) : *victoriam* utique de seipso relatam, quæ indicium sit majorum victoriarum postea reportandarum de hostibus Christi et animarum. Ergo in primis annitendum ut *ordinem* rite servemus.

B. Effusio ad exteriora. — Obnoxii quoque sumus plus minus isti effusioni. Ex variis partibus diœceseos convenientes et inter nos congregati, natura ferimur ad loquendum et interrogandum, ad confabulandum cum amicis et notis. Sed in hoc iterum violentia utendum. Prorsus enim necessaria est in exercitiis recollectio animi, ut loquatur Dominus ad cor nostrum in solitudine. Ergo extra tempus recreationi assignatum *silentii* tenaces simus.

C. Tædium. — Vix fieri potest ut identidem, tempore secessus, tædium non exoriatur ; eo vel magis quod enitetur diabolus ut per tædium nos ducat ad effusionem, ad tempus liberum otiose transigendum, ita ut omnem fructum solitudinis amittamus. Igitur excutiendum est tædium ; ac proinde studeamus ut semper occupati simus. Quædam facienda tempore libero præscribamus nobis, notulas conscribendas, proposita chartis mandanda, examen instituendum, recolendas rubricas missalis et breviarii. Hæc nata sunt occupare tempus liberum et *tædium* præcavere.

D. Ignavia animi. — Tandem vitandum est ne in nostro secessu vagis quibusdam considerationibus propositisque contenti simus. Etenim cor nostrum, natura sua ignavum, a defectibus suis clarius perspectis abhorret, sed maxime refugit a certis quibusdam jacturis subeundis. Propterea studebit dæmon ut hæreamus tantum quasi in summa rerum : « Melius faciam ; ero bonus sacerdos ; corrigam defectus meos ; jam respondebo gratiæ. » Quid vero inde sequetur ? Emendatio nulla. Paucis post diebus obliviscemur indeterminati propositi, nec erimus meliores effecti quam eramus antea. Quid ergo ? Necesse est ut quasi coram seipsa ponatur anima nostra, ut ad se penitus inspiciendam cogatur : ducamus eam ad altare sacrificii, ibique gladium arripiamus ad immolandum Isaac. Pugnemus igitur contra ignaviam nostram eamque conemur perfringere.

Conclusio. — Si ita vincemus nos, Dominus utique benedicet secessui nostro. Quam de hoste domestico reportabimus victoriam, ea præludet futuris triumphis, quibus

per propriam cladem facti liberi ab inordinatis affectionibus, nosmetipsos ad vocem Dei nostri audiendam, et ad ei semper et ubique obsecundandum paraverimus.

DE FINE HOMINIS.

1m Præludium. — Imaginabor Deum dicentem : *Ego sum Dominus Deus tuus... Non habebis Deos alienos coram me.* (Exod. xx, 2, 3.)

2m Præludium. — Rogabo Dominum ut intelligere me faciat statum ac finem meum.

I. — Quis sum in mundo ?

A. Sum creatura. — Quantacumque sit superbia mea, quidquid persuasum mihi habeam de excellentia ingenii, de viribus corporis, non possum eo insaniæ devenire ut dicam : Ipse feci me !... Sum finitus, non semper fui. Ergo creatura sum. Et cum me penitus inspicio, quot quantasque miserias in me reperio ! *Homo natus de muliere multis repletur miseriis* (Job. xiv, 1). Corpus meum minimo labore fatiscit, innumeris infirmitatibus subjacet, senectute debilitatur ; tandem in terra putrescet ! Quam brevis est vita hominis, etiamsi senescat ! Aut cum sibi homines optant senectutem, quid aliud optant nisi longam infirmitatem ?

Sum ergo creatura quædam valde misera. Neque adeo melior est conditio mea, cum considero intellectum tam obtusum in multis, memoriam infirmam, voluntatem fluctuantem et mutabilem, rationem tam sæpe quasi obnubilatam. « Corpus quod corrumpitur aggravat animam... Animus inutilis est : proficit et deficit ; novit, ignorat ;

meminit, obliviscitur ; modo vult, modo non vult. » (Hug. a S. Vict.)

B. ATTAMEN SENTIO ME PRÆESTARE CETERIS REBUS QUÆ ME CIRCUMDANT. — Anima, quam in me gero, superat corpus omniaque materialia ipsisque dominatur. « Nihil est quod animæ possit æquiparari, ne universus quidem mundus, » ait S. Chrysostomus. Equidem hoc sentio, equidem hoc video. Dominamur omnibus : animalibus, aeri, igni, lapidibus immensis. Jure exclamat Psalmista : *Quid est homo, quod memor es ejus ?... Minuisti eum paulo minus ab angelis ; gloria et honore coronasti eum, et constituisti eum super opera manuum tuarum. Omnia subjecisti sub pedibus ejus, oves et boves universas, insuper et pecora campi ; volucres cœli, et pisces maris, qui perambulant semitas maris* (Ps. VIII, 5). Sum vere rex creaturarum ; in me sentio aliquid divini.

C. SUM MORTALIS ; — nec ullum fovere possum dubium de mea mortalitate. Hodie sumus et cras moriemur. Nihilominus sentio me non periturum totum. Conscientia mea mihi obtrudit ac persuadet esse in me aliquid immortale. « O æterna veritas et vera caritas, et cara æternitas ! Tibi suspiro die ac nocte, » exclamabat Augustinus. Idemque omnes experimur. Quod autem ita insitum est nobis, a Deo ipso est, naturæ auctore, et fundatur veritate ; sed quoniam tam imbecillis sum atque impar mihimetipsi conservando, oportet ut a Supremo Numine sustinear...

En ergo quis sim : parvus et magnus, mortalis et immortalis, *summopere pendens a Deo*. Meditemur miseriam hanc, ut humiliemur ; meditemur hanc dignitatem, ut affectionibus terrenis superiores efficiamur.

II. — Quare sum in mundo ?

A. QUARE ? — (ex parte causæ.) — Jam soluta hæc est quæstio : quia Deus me creavit, de nihilo extraxit ; quia voluit ut essem. Sum ergo *res Dei ! — Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me totum in circuitu* (Job. x, 8).

B. QUARE ? — (ex parte finis.) — Si quem finem cogitem præter Deum, in absurdum ruo. Etenim finis est ultima rei perfectio, ut ait Dionysius Carthus. Ergo finis meus debet esse aliquid certi, stabile, immortale. Ergo, non in rebus finitis, quæcumque sunt, rationem finis mei inveniam.

a) An finis meus sunt *bona temporalia ?* At « omnia humana et carnalia, deliciæ, vana gloria, potentia, divitiæ, prosperitas, priusquam advenerint evolant, nihil firmum habentia, nihil stabile, nihil fixum. » (S. Chrys.)

b) An finem meum ducam *hominum amicitiam ?* « Homines similes sunt nubeculis pro ventorum immutatione ad aliam atque aliam partem aeris jactatis. » (S. Basil.) « Amicus diu quæritur, vix invenitur, difficile servatur. » (S. Hier.) Miser est omnis animus rerum mortalium amicitia revinctus : eas amittens cruciatur, sentitque miseriam qua miser erat etiam priusquam eas amisisset.

c) An quiescam in *meipso*, in corpore meo fovendo ? indulgendo sensibus meis ? Sensus corporis quasi equi sunt sine ratione, in cursum citati. « Citati equi absque rectore præcipites ruunt ; ita corpus sine ratione et imperio animæ in suum fertur interitum. » (S. Hier.)

d) An igitur in *animi facultatibus* quæram perfectionem ? Sed « mens instabilis et inquieta, dum semper nititur apprehendere quod appetit, desideriis suis circumagitata nunquam quiescit. » (S. Bern.) Ergo non tantum non est ibi finis meus, sed si in his omnibus consistam, obstaculis inhæreo quibus a fine meo assequendo impedior.

C. Restat ut quæram finem meum felicitatemque in eis quæ Dei sunt.

a) Finis meus est beatitudo mea eaque æterna. « Appetitio beatæ vitæ philosophis christianisque communis est. » (Aug.) Non attigero hunc finem meum, donec sim tam perfecte beatus, ut nihil mihi desit.

b) Ex altera vero parte, finis meus debet esse *gloria Dei*... Sum enim creatura ; omnis autem creatura glorlam

Deo procurare debet ; nec vult nec potest Deus aliquid gloriæ suæ cedere : *Ego Dominus, hoc est nomen meum ; gloriam meam alteri non dabo* (Isai. XLVIII, 11). *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (Prov. XVI, 4). *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* (Ps. CXIII). En igitur finem meum : beatitudinem meam adipisci, gloriam Dei procurare ; neque hæc separari queunt.

III. — Quid ergo mihi præstandum ?

Igitur et in hoc mundo mihi operandum est ad gloriam Dei. At quomodo ? Patet me non daturum gloriam Deo resistendo ipsi. Quo igitur modo ? Utique per meum obsequium, per meam servitutem, per adimpletam a me legem Dei. Hæc practice consideremus.

A. Lex Dei mihi est *dignitas ipsius meæ naturæ*, factæ ad Dei similitudinem ; quam servare teneor. An ego similitudinem hanc debito modo conservo ?

B. Lex Dei mihi sunt *præcepta* quibus omnes tenentur christiani ; hæc semper et ubique servanda sunt, tum clericis tum religiosis. — Lex Dei mihi est *dignitas status mei*, observatio eorum quæ a superioribus præscribuntur, regularum, statutorum diœceseos.

C. At illa lex Dei non est aliquid abstracti. Vult Deus ut cooperer gloriæ ipsius, at *secundum providentiam* suam, quæ *attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter* (Sap. VIII, 1) ; sed : « Gemina est Providentiæ operatio, naturalis et voluntaria : naturalis per occultam Dei administrationem ; voluntaria per angelorum vel hominum operationem. » (S. Aug.)

Ergo oportet ut mea cooperatio respondeat ipsius Providentiæ divinæ dispositioni. Jam vero a Providentia determinata sunt : *tempus* in quo nunc vivo, *locus* in quo versor, *status* in quo invenior.

a) Ita mihi serviendum est Domino ut ipsi gloriam procurem *hocce tempore. — Dum tempus habemus, operemur bonum* (Gal. VI, 10). *Tempus breve est* (I Cor. VII, 29).

Et *hoc* tempus, non aliud, mihi conceditur ad salutem. Ne cogitem de præterito, quod jam non est ; neque de futuro, quod nondum est ; sed de præsenti, quod solum est.

b) Debeo id præstare in hoc *loco*. Nihil refert dicere : O, si essem in tali vel tali loco ! Oportet ut serviam Deo et salvem animam meam ubi nunc versor, et potest ibi fieri.

c) Debeo id facere in hoc *statu* in quo divina Providentia me vult constitutum. Ceterum, status ille est a Sapientia et Bonitate infinita determinatus. Ergo, vel inquiram oportet quis sit futurus status meus, si adhuc sim liber ; vel, si liber jam non sim, debeo animam meam salvare in *hoc statu meo*, ibi gloriam Dei procurando per meum obsequium.

En quid tandem agendum habeam. Reliqua omnia isti officio subordinanda sunt ; et quidquid faciam præter officium hoc, nihil mihi proderit. An hoc intelligo, tum speculative, tum maxime practice ?

Conclusio. — *Testes invoco hodie cœlum et terram, quod proposuerim vobis vitam et mortem, benedictionem et maledictionem. Elige ergo vitam, ut et tu vivas, et semen tuum ; et diligas Dominum Deum tuum, atque obedias voci ejus, et illi adhæreas* (*ipse est enim vita tua et longitudo dierum tuorum*). (Deut. xxx, 19.)

DE PECCATIS SACERDOTUM.

1m Præludium. — Audi Dominum dicentem : *Si sal evanuerit, in quo salietur ? Ad nihilum valet ultra.* (Matth. v, 13.)

2m Præludium. — Roga Dominum ut, intellecta gravitate peccati sacerdotis, illud exhorrescas.

I. — Peccatum sacerdotum in se gravius.

Unde oritur in genere peccati gravitas ?

A. Ex titulo multiplici quo habet Deus jus ad nostram obedientiam, amorem, etc. — Hæc enim populo proponimus ut a peccato mortali abhorreat. Dicimus ipsi : Deus est benefactor tuus, etc. Sed nonne hæc vera sunt etiam de sacerdotibus ? Nonne Deus ipsorum Dominus ? Nonne et ipsis lex imposita est ? Nonne ipsorum benefactor Deus ?... Quid igitur Deus de sacerdote prævaricatore dicet ? Hæc utique : *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me* (Isai. I, 2). *Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ et non feci ? An quod exspectavi ut faceret uvas et fecit labruscas ?* (Ibid. V, 4.) *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique... tu vero, homo unanimis, dux meus et notus meus, qui simul mecum dulces capiebas cibos* (Ps. LIV, 13, 14). *Jam non dicam vos servos... vos autem dixi amicos* (Jo. XV, 15).

B. Ex conditione ipsius delinquentis. — Nulla enim valet comparatio institui laicum inter et sacerdotem. Si dicimus laico : « Tu creatura Dei, tu redemptus sanguine Christi, tu sanctificatus unctione Spiritus sancti ; » quid dicendum de sacerdote ! — Quid enim est sacerdos ?

a) *Respectu Dei Patris ? Mediator.* Ait enim Scriptura : *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes, ministri Domini, et dicent : Parce, Domine, parce populo tuo* (Joel. II, 17). Quem vero reputaremus mediatorem qui, veniam a principe imploraturus, luto ejus faciem conspergeret ?

b) *Respectu Filii Dei ? Legatus*, — dicente Paulo, II Cor. V, 20 : *Pro Christo ergo legatione fungimur.* Quid autem sentiremus de legato qui proderet dominum suum ?

c) *Respectu Spiritus sancti ? Dispensator.* — Etenim sacerdos per sacramenta imprimit signaculum Spiritus sancti in corda huminum. Sed quid fieret de amanuensi qui regium sigillum secum ferret in lupanaria, in cauponas ?... Qui temulentus illud imprimeret ?...

O Domine, custodi me a tanto malo ! — Quid autem

præstandum, si quibusdam peccatis fuerim assuetus hucusque ?...

II. — Peccatum sacerdotum sequelis funestius.

Si in se peccatum sacerdotum magis est horrendum, apparet etiam tale propter consectaria sua, et propter hæc vel maxime. Peccato enim sacerdotis nihil nocentius :

A. Ipsi sacerdoti. — Quænam sunt in primis reformidanda in peccatis ? Obduratio et pœna. Jam vero ad obdurationem multo proclivior sacerdos. Etenim quo difficilius se ad lapsum determinavit, quo plures gratias sprevit, quo plures minas despexit, eo profundius labitur, et surgit difficilius. Illius ruina non unius diei est opus, sed sensim sine sensu sacerdos declinat : videt spiritualia a se negligi, sancta ludicre tractari ; experitur se affectionibus terrenis inhiare. Remordet conscientia, et tamen pergit ! Quid tandem ? Cadit, et postquam cecidit, exclamat : « Major est iniquitas mea quam ut veniam merear. » Si nunquam ante peccaverit, facile desperat ; si jam antea consuetudinibus pravis fuerit deditus, inquit : « Alea jacta est ! » Inde autem obduratio, Deo puniente et vindictam sumente. *Propheta et sacerdos polluti sunt, et in domo mea inveni malum eorum, ait Dominus. Idcirco via eorum erit quasi lubricum in tenebris ; impellentur enim et corruent in ea* (Jer. xxiii, 11, 12). Et sacerdotibus applicanda quæ habet Psalmista (Ps. lxviii, 28) : *Appone iniquitatem super iniquitatem eorum, et non intrent in justitiam tuam ;* et Eccli. (iii, 27) : *Cor durum habebit male in novissimo.* — Et ideo etiam majores eorum pœnæ ; damnatio profundior erit in inferno. *Dilexit maledictionem, et veniet ei ; noluit benedictionem, et elongabitur ab eo*, ait Psalmus cviii. O quam tremenda oracula !

B. Aliis. — *a*) Est *ruina populi.* Qualis erit populus cui sacerdos scandalo est ? « Causæ sunt ruinæ populi sacerdotes mali. » (S. Greg.) Qualis sacerdos talis populus, sive fidem spectes sive fiduciam in Deo, sive sobrietatem, sive pietatem. Nonne monemus parentes : « Cavete !

Filii vestri vobis similes erunt ? » Sed nonne idem de nobis ? Quæ erit populi pietas, si nos conspiciat ludicre agentes in ecclesia ? Quæ ejus castitas, si nos animadvertat, non dicam impudicos (quod Deus avertat !) sed etiam nimis nobismetipsis indulgentes ?

b) Est *ruina ipsius Ecclesiæ*. — Quid de Ecclesia sentiunt impii ? « Propter vitia sacerdotum, sanctuarium non modo destituitur, sed destruitur. » (S. Hier.)

Ergo caveamus ne nobis applicetur oraculum Malachiæ, cap. II : *Vos autem recessistis de via, et scandalizastis plurimos in lege ; irritum fecistis pactum Levi... Propter quod et ego dedi vos contemptibiles, humiles omnibus populis.*

II. — Peccatum sacerdotum minus venia dignum.

Nihil causari potest sacerdos eorum quibus mundani homines malitiam suam obvelare conantur. Prætexunt enim:

A. Ignorantiam. — Sed quæ ignorantia in doctore, in prædicatore ? Et si quæ in eo ignorantia sit, nonne hæc dicenda crassa et culpabilis ? Nonne ait Osee (IV, 6) : *Quia tu scientiam repulisti, repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi ?*

B. Debilitatem in multiplicibus periculis. — Sed sane minora sunt sacerdotum pericula, quia per ipsum votum suum segregantur a peccatoribus, subducuntur respectui humano... Utique sunt pericula, sed immerito allegabuntur.

C. Defectum mediorum salutis. — Nonne tota sacerdotis vita medium est ad salutem ? Nonne eum hortantur atque instruunt spiritualia quibus jugiter fungitur : Officium, missa, confessio, prædicatio verbi Dei, sacramenta, visitatio infirmorum ? Quid ergo, si hæc omnia pedibus calcet ? Quamnam afferet excusationem in peccatis ?

Quænam conclusio meditationis ? Si non peccaverimus, horrorem foveamus ; sin autem peccata admiserimus, doleamus ad emendationem nostram.

Colloquium cum Jesu crucifixo.

DE INFERNO.

Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante? (Is. XXXIII, 14.)

An oportet ut nos sacerdotes meditemur infernum? Ita, oportet, quia, licet Deum amemus, fieri tamen potest ut aliquando obruamur tentationibus eisque ita violentis ut non nisi gravissimis cogitationibus ab ipsis absterreâmur. Ergo meditandum de inferno prout sacerdotem manet. Ne autem videamur rem exaggerare, meditabimur primo de inferno in se, secundum Scripturam et Patres; — deinde examinabimus quid sacerdoti præ ceteris damnatis terribile in inferno futurum sit.

I. — Quid est Infernus?

A. Est *locus*, si minus situ, horrore saltem *infimus*. Ait Lucas (XVI, 22): *Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno.* — Si regio mortis in genere a justo servo Dei vocatur in Scriptura: *Terra tenebrosa et operta mortis caligine... terra miseriæ et tenebrarum, ubi umbra mortis et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat* (Job. X, 21, 22), quid dicendum erit de inferno damnatorum?

A. Quid ibi? — Præparata est ab heri Tophet, a rege præparata, profunda et dilatata. Nutrimenta ejus, ignis et ligna multa: flatus Domini sicut torrens sulphuris succendens eam (Is. XXX, 33). — *Si quis adoraverit bestiam... hic bibet de vino iræ Dei, quod mixtum est mero in calice iræ ipsius, et cruciabitur igne et sulphure in conspectu Angetorum et ante conspectum Agni: et fumus tormentorum eorum ascendet in secula seculorum, nec habent requiem die ac nocte.* (Apoc. XIV, 9 sqq.)

C. Tormenta hæc eadem alibi designantur. *Calix in manu Domini vini meri plenus misto. Et inclinavit ex hoc in hoc, verumtamen fæx ejus non est exinanita; bibent omnes peccatores terræ* (Ps. LXXIV, 9). — *Discedite a me, maledicti, in*

ignem æternum (Matth. XXV, 41). — *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur* (Sap. XI, 17). — *Pater Abrahom, miserere mei, et mitte Lazarum ut intingat extremum digiti sui in aquam, ut refrigeret linguam meam, quia crucior in hac flamma* (Luc. XVI, 24). — *Convertentur torrentes ejus in picem, et humus ejus in sulphur : et erit terra ejus in picem ardentem* (Is. XXXIV, 9).

D. Adde *tormenta moralia : Vermis eorum non morietur et ignis eorum non exstinguetur, et erunt usque ad satietatem visionis omni omni carni* (Is. LXVI, 24). — *Ejicientur in tenebras exteriores ; ibi erit fletus et stridor dentium* (Matth. VIII, 12). — *Et erunt gementes... Et erunt in contumelia inter mortuos in perpetuum... Venient in cogitatione peccatorum suorum timidi... Usque ad extremum desolabuntur, et traducent illos ex adverso iniquitates ipsorum...* (Cf. Sap. IV.)

E. Quanta tormenta illa, in genere ?

In diebus illis quærent homines mortem, et non invenient eam : et desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis (Apoc. IX, 6). — *Et commanducaverunt linguas suas præ dolore ; et blasphemaverunt Deum cœli, præ doloribus et vulneribus suis* (Apoc. XVI, 10 sq.).

F. Et hæc omnia *æterna*. — *Introibit* (impius) *usque in progenies patrum suorum, et usque in æternum non videbit lumen* (Ps. XLVIII, 20). — *Vinculis æternis sub caligine reservavit* (Judæ, 6). — Adamussim describitur æternitas his verbis : Per omnia secula seculorum ; secula sibi succedunt quasi generationes, æternitas autem durabit per omnia.

His auditis, quomodo non exclamabimus cum propheta : *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante ?* « Væ qui hæc lugenda in posterum, ridenda nunc putant, ait S. Eusebius ; væ quibus hæc prius experienda sunt quam credenda ! » — Optimum vero est, ut ait Bernardus, nunc sentire vermem, cum suffocari potest.

Sed ut melius hunc sentiamus vermem, dispiciamus quid sacerdoti infernus habeat magis horrendi.

II. — Quid sacerdoti præ ceteris damnatis cruciatum dabit in inferno ?

Infernus sacerdoti erit horribilior ob rationem quadruplicem.

A. Quia POENÆ IPSIUS ACERBIORES. — Applicari hic potest, immo debet, hæc lex Deuteronomii (xxv, 2) : *Pro mensura peccati erit et plagarum modus.* Quis vero dubitet peccata sacerdotum fuisse graviora ? Ipsos ergo manet pœna major. Itaque Scriptura : *Horrende et cito apparebit vobis ; quoniam judicium durissimum his qui præsunt, fiet* (Sap. VI, 6). — *Amen dico vobis : Tolerabilius erit terræ Sodomorum et Gomorrhæorum in die judicii quam illi civitati* (Matth. x, 15). — *Væ tibi, Corozaïn* (Matth. XI, 21). — *Væ vobis, scribæ et Pharisæi hypocritæ : quia circuitis mare et aridam ut faciatis unum proselytum, et cum fuerit factus, facitis eum filium gehennæ duplo quam vos* (Matth. XXIII, 15). — *Omni cui multum datum est, multum quæretur ab eo : et cui commendaverunt multum, plus petent ab eo* (Luc. XII, 48).

B. Quia IPSI MAJOR NOTITIA STATUS. — Theologice certum est majori scientiæ his in terris habitæ, respondere scientiam majorem in altera vita, et inde oriri beatitudinem accidentalem. Hæc sane applicanda etiam damnatis. Jam vero cui ex damnatis secundus erit sacerdos multiplici notitia circa Deum, circa animam hominis, circa obligationem serviendi Deo, circa pretium Redemptionis ? Hæc omnia ipsi mente obversabuntur ; et ex his notis dolor acerbissimus.

C. Quia REMORSUS CONSCIENTIÆ ATROCIORES. — Qualis erit in sacerdote vermis ille conscientiæ ? Quorumnam recordabitur infelix ille ?

a) Gratiarum omnium quas accepit : Sacramentorum, annui secessus, etc. Dum seipsum aspicit, sonant in auribus ejus verba episcopi consecrantis. Accepit *superpelliceum* his verbis : « Induat te Dominus novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis. » Ubi ille homo ? — Accepit *amictum :* « Accipe

amictum, per quem designatur castigatio vocis. » Quales fuerunt voces ejus ? — « Accipe *manipulum,* per quem designatur fructus bonorum operum. » Ubi bona opera ? — « Induat te Dominus indumento salutis et vestimento lætitiæ et *dalmatica* justitiæ circumdet te semper. » — « Accipe *vestem sacerdotalem* (casulam) per quam caritas intelligitur. » — « Consecrare et sanctificare digneris, Domine, manus istas per istam unctionem et nostram benedictionem, ut quæcumque consecraverint consecrentur et sanctificentur in nomine Domini nostri Jesu Christi. » Tu vero, o sacerdos, respondisti : « Amen ! » Ad quid autem usus es manibus tuis ? — Mihi vero videntur dæmones interdum ad ludibrium iterare illas cærimonias et misero damnato insultare !

b) Abusus *sacramentorum ad perdendas animas.*

D. Quia audit continenter DEUM IPSI SUAM MISERAM SORTEM EXPROBRANTEM : *Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ et non feci?* (Is. v. 4). — *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique* (Ps. LIV, 13). — *Vocavi et renuistis ; extendi manum meam, et non fuit qui aspiceret. Despexistis omne consilium meum, et increpationes meas neglexistis. Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo* (Prov. I, 24 sqq.) — *Et nunc ad vos mandatum hoc, o sacerdotes... Mittam in vos egestatem, et maledicam benedictionibus vestris, et maledicam illis ; quoniam non posuistis super cor. Ecce ego projiciam vobis brachium, et dispergam super vultum vestrum stercus solemnitatum vestrarum, et assumet vos tecum* (Mal. II, 2, 3).

E. Tandem, quia DÆMONES ET ALII DAMNATI EI CRUDELITER ILLUDENT. — Huc enim referre licet probra quæ apud Isaiam prophetam legimus regi Balthasari in infernum descendenti fuisse illata : *Infernus subter conturbatus est in occursum adventes tui ; suscitavit tibi gigantes. Omnes principes terræ surrexerunt de soliis suis, omnes principes nationum. Universi respondebunt, et dicent tibi : Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es ! Detracta est ad inferos superbia tua, concidit cadaver tuum ; subter*

te sternetur tinea, et operimentum tuum erunt vermes. Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris? corruisti in terram qui vulnerabas gentes? Qui dicebas in corde tuo: In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum, sedebo in monte testamenti, in lateribus aquilonis. Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo. Verumtamen ad infernum detraheris, in profundum laci... (Is. XIV, 9 sqq.)

Peroratio. — Ergo, fratres, descendamus in infernum viventes, ne eo descendamus morientes!

Colloquium ad Jesum crucifixum, cujus totus sanguis ignem inferni non exstinguet ne uni quidem damnato, ne uno quidem instanti; sed hujus sanguinis una stilla potest nunc me mundare et ab inferno custodire.

DE MORTE SACERDOTIS.

1m Præludium. — Imaginemur nosmetipsos jacentes in lectulo moribundos, et audiamus sacerdotem nobis dicentem: « Accipe, frater, viaticum corporis Christi. »

2m Præludium. — Rogemus Deum ante omnia ut cognoscamus inordinationem affectuum nostrorum.

I. — Quid mors doceat sacerdotem.

A. Docet RERUM TERRENARUM VANITATEM. — Sacerdotem fingamus omnibus donis naturæ insignitum, præclarum ingenio, eloquentia, scientia. En jacet in lecto moribundus; ad quid hæc omnia? — Ad summam senectutem vixerit. Nonne in imagine pertransit homo? Tempus breve est. — Sit sacerdos quidam qui munus suum susceperit tantum ut sibi conciliaret fortunas, honores, etc. Quam parvi illa nunc æstimat!

B. Docet PRETIUM TEMPORIS. — *a*) Coram sacerdote morituro reviviscunt tempora præterita: anni seminarii...

etc. Videt quid annis singulis in æternitatem collegerit. Apparent illi suæ *actiones omnes*, cum omnibus quibus scatent imperfectionibus. Quibus fructibus olim delectabatur, quia ipsi videbantur pulchri, istos nunc videt consumptos vermibus...

b) Videt *tempora otii*. Quid judicabit tunc de comessationibus et compotationibus ? quid de colloquiis diu protractis ?

c) Videt *tempora tepiditatis*, intelligitque quam verum sit quod habet Apocalypsis (III, 17) : *Quia dicis, Quod dives sum et locupletatus et nullius egeo : et nescis quia tu es miser et miserabilis, et pauper et cœcus et nudus*. Quid cogitabo tunc de ratione qua nunc utor tempore meo ?

C. Docet NECESSITATEM VIGILANTIÆ. — Ubi moriar ? quando ? quomodo ? Nescio prorsus. Sed vera sunt mihi sicuti ceteris hominibus oracula Dei : *Vigilate, quia nescitis diem neque horam* (Matth. XXV, 13). — *Sicut fur in nocte, ita veniet* (I Thess. V, 2). — *Estote parati, quia qua nescitis hora Filius hominis venturus est* (Matth. XXIV, 44). Quomodo moriar ego ? Hæc attente consideranda sunt. Ero forsan in parœcia dissita, carens sacerdote ; corripiar morbo violento, subitaneo...

Moriar ergo et ego, et quotiescumque moribundo assisto, dicere habeo : « Jam uno passu morti proprior sum. » Itemque quotiescumque fossam benedico, quotiescumque in officio dico : « Fidelium animæ... » Jam vero si ita est...

II. — A quibus mors nos deterreat oportet ?

A. Nos deterreat A SERVITIO CARNIS ET CORPORIS. — Legimus sanctos qui corporis mortificatione excelluerunt, de ipsa quam maxime gavisos esse : inter eos S. Petrum de Alcantaria aientem : « O felix pœnitentia, quæ tantam mihi promeruit gloriam ! » et S. Aloysium, qui, rogatus utrum ipsum non pœniteret tot tantarumque mortificationum suarum, respondit se, si potuisset, plus facturum fuisse.

a) *Quid* ergo in hora illa extrema *sentiet* ille qui *corpus* suum nimis laute nutriverit, qui cutem foverit? — *Omnis caro fenum... Exsiccatum est fenum et cecidit flos, quia spiritus Domini sufflavit in eo* (Is. XL, 6, 7).

b) Quanti erunt *dolores* in corpore illo ipso? — Modestiæ vel minimæ impatiens erat, eamque fugiebat; nunc vero in illud dolores irruunt, eoque vehementiores forte quo delicatius fuit nutritum, ampliorem præbentibus materiam humoribus pravis.

c) Quænam vero erit *sors istius corporis? — Putredini dixi, Pater meus es; mater mea et soror mea, vermibus* (Job. XVII, 14).

B. Nos deterreat A SERVITIO CORDIS. — Cor meum voco passiones, affectiones, libidines; quærere quod placet, fugere quod displicet. Quomodo autem haec mihi apparebunt, lucente cereo benedicto, illucescente aurora æternitatis? Forsan talem locum, talem occupationem, pro libitu elegi. Quæ secuta sunt ex illa electione? Quomodo eligerem, si adhuc eligendum mihi esset? *O mors, bonum est judicium tuum!* (Eccli. XLI, 3.)

C. Nos deterreat A SERVITIO MUNDI. — Cogitemus aliquem sacerdotem qui servierit mundo, non autem Deo; quid sentiet in extremis illis? Audiet vocem illam quam pronuntiavit recipiens tonsuram: « Dominus pars hereditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hereditatem meam mihi. » Audiet vocem illam Pontificis conferentis illi ordinem subdiaconatus: « Si hunc ordinem susceperitis, amplius non licebit a proposito resilire, sed Deo, cui servire regnare est, perpetuo famulari... oportebit. » Ipsemet autem recessit, miser, ut serviret mundo! — Conemur nobismetipsis talia præcavere! Examinemus utrum non aliquantum carni, cordi, mundo hucusque servierimus...

III. — Ad quæ nos hortetur mors.

A. Nos hortatur AD ABNEGATIONEM. — *Qui invenit animam suam, perdet illam, et qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam* (Matth. X, 39). Massillonius coram feretro

Ludovici XIV aiebat : « Unus magnus est Deus. » Utique, ideoque Deo soli vivamus et rebus terrestribus ne intricemur.

B. Nos hortatur AB LABOREM. — *Dum tempus habemus, operemur bonum* (Gal. VI, 10). — *Tempus breve est ; reliquum est ut...* (I Cor. VII, 29). — *Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris* (Luc. XII, 35). — Kempensis autem : « Age, age nunc, carissime, quidquid agere potes... Dum tempus habes, congrega divitias immortales. »

C. Nos hortatur AD FIDUCIAM MAGNAM. — Vel ipsa cogitatio mortis bono sacerdoti solatio est ; etenim mors finis est omnium miseriarum, laborum, ærumnarum. Ideo ait Tertullianus : « Non est timendum quod nos liberat ab omni timendo. » Et Augustinus : « Qui cupit dissolvi et esse cum Christo, non patienter moritur, sed patienter vivit et delectabiliter moritur. »

Colloquium ad S. Josephum, ut oret pro nobis ad Jesum et Mariam. Joseph enim patronus est sacerdotum, patronusque felicis mortis.

PECCATUM VENIALE.

1m Præludium. — Vide hominem catenis onustum et ascendentem ægerrime tramitem montuosum difficilemque incessu.

2m Præludium. — Roga ut bene intelligas quid sit peccatum veniale, — quare et quomodo ab ipso cavendum.

I. — Quid sit peccatum veniale.

A. Novimus omnes « peccata venialia » vocari offensiones Dei quæ, etsi legi Dei aliquatenus oppositæ sunt, tamen hominem a fine ultimo non avertunt, ideoque facilius veniam merentur. Penitius vero rem inspicientes animadvertimus in his peccatis esse *varios gradus*, attentis ipsorum causa et

objecto. — *a*) *Attenta causa*, alia peccata proficiscuntur ab ignorantia, negligentia, debilitate ; alia vero a malitia. Aliud autem est indeliberate agere, aliud deliberate scienterque deficere, seu aliquem scientem et volentem actum prohibitum exercere. — *b*) Attento *objecto*, alia peccata sunt ex genere suo gravia, alia non ; immo aliqua sunt ex toto genere levia, ita ut, si non accedat circumstantia speciem mutans, gravia esse nequeant : ita merum mendacium, mera intemperantia, verba otiosa... etc.

B. Proinde peccata venialia sunt : *a*) alia *levissima*, ea scilicet quæ omnino indeliberate fiunt, ex mera humana fragilitate ; — *b*) alia *levia* : quæ ex objecto suo levia sunt et ex debilitate committuntur ; — *c*) alia *gravia* : quæ, licet (objecto vetante) mortalia esse nequeant, plena tamen deliberatione admittuntur ; — *d*) alia tandem *gravissima* : quæ si integra essent, mortalia forent, sed ob defectum deliberationis, libertatis aut materiæ, venialia facta sunt.

C. Notandum est : *a*) agere nos de duabus ultimis peccatorum venialium speciebus. Nam, etsi etiam curandum nobis est ut priores minuantur numero, ne ad ulteriora delabamur, non habetur tamen In istis periculum proximum aut voluntatis formalis inordinatio ; *b*) in duabus posterioribus inesse veram peccati malitiam, i. e. oppositionem voluntatis humanæ ad voluntatem supremi legislatoris : quæ, etsi nos a fine ultimo non avertit, inauditam tamen deordinationem involvit, qua scilicet voluntas creata a voluntate divina deflectit, idque scienter ac libere. Ideoque et SS. Patres peccata mortalia morti, venialia morbo comparant. « Minutis peccatis licet occidi animam non credamus, eam tamen velut quibusdam pustulis et quasi horrenda scabie replentes, difformem faciunt. » (S. Aug.)

Igitur, missis etiam considerationibus ceteris, vitandum est peccatum veniale ob intrinsecam ipsius difformitatem. — At præterea consideremus :

II. — Quænam sint ejus sequelæ.

De gravibus delictis dicit Scriptura : *Via impiorum tenebrosa ; nesciunt ubi corruant* (Prov. IV, 19). Verba hæc, proportione servata, etiam vera sunt de venialibus peccatis, quandoquidem via hæc peccatorum venialium ducit :

A. AD TEPIDITATEM, — vel potius, multiplicata peccata venialia eaque deliberata ipsam inducunt tepiditatem. Nam, ut ait S. Thomas, « Per peccatum mortale mens omnino a Deo avertitur ; per peccatum autem veniale retardatur affectus hominis ne prompte in Deum feratur. » Jam vero si retardatur affectus, planum est tepiditatem jam oriri. « Ne contemnas, etiamsi parvam videris intra te fermentari malitiam : quia modicum fermenti totam massam corrumpit. » (Origenes.) Et vere tota massa jam corrumpitur, ubi propter multiplicata venialia tepiditas animam invasit.

B. AD PECCATUM MORTALE. — Hoc etiam indicat S. Thomas, et suadet sana ratio. Hæc habet Doctor Angelicus : « Augmentata dispositione vel habitu per actus peccatorum venialium, in tantum potest libido peccandi crescere quod ille qui peccat finem suum constituet in peccato veniali » (1ª 2æ, q. 88, art. 3, corp.) ; et paulo inferius : « Qui peccat venialiter... prætermittit aliquem ordinem, et ex hoc quod consuescit voluntatem suam in minoribus debito ordini non subjicere, disponitur ad hoc quod etiam voluntatem suam non subjiciat ordini ultimi finis, eligendo id quod est peccatum mortale ex genere. » (Ibid.) Philosophice S. Thomas periculum indicat, practice S. Greg. Magnus : « Si despiciunt timere dum pensant, debent formidare dum numerant ; altos quippe gurgites fluminum parvæ sed innumeræ implent guttæ pluviarum ; et hoc agit sentina latenter excrescens quod potenter procella sæviens. » — S. Hier. : « Scintilla res parva est, et pene dum cernitur, non videtur ; sed si fomitem comprehenderit, et nutrimenta sibi, quamvis parvus ignis, invenerit, mœnia, urbes, latissimos saltus regionesque consumit. »

C. Ad diffidentiam et desperationem. — Etenim nihil periculosius est quam labi in gravia peccata post diuturnum teporem. Nam tunc valde difficile est vel non cadere in nimiam dejectionem vel sat virium resumere ad redintegrandam vitam serio christianam et perfectam. Quod indicat S. Chrys. : « A minimis ad maxima gradatim diabolus homines ducit, ut inde ad desperationem detrudat. »

D. Ad pœnas et molestias *hic in terris* ; ad pœnas saltem temporales *in altera vita.* — Quod peccatum veniale etiam his in terris aliquando severe puniatur, apparet ex multis Scripturæ exemplis. Exempla habemus, inter alia, uxoris Loth ; Davidis (peste trium dierum, septuaginta millia virorum moriuntur) ; Ezechiæ ostentantis domum suam ; Ozæ tangentis arcam Dei ; Bethsamitidum eam curiose inspicientium. Sed unum ex maxime terribilibus narratur Lib. III Reg. c. xiii, de viro quo prophetante disruptum fuerat altare in quo sacrificabat Jeroboam rex ; qui et sanaverat manum regis jubentis eum comprehendi, recusaveratque cibum regis invitantis ipsum, quia Dominus vetuerat ne in hoc loco pranderet. At rediens, deceptus ab alio propheta comedit et bibit. Quare a leone devoratus est, asino ipsius salvo manente et custodiente domini sui cadaver. — Sed ne obliviscamur peccata venialia puniri in purgatorio pœnis acerbissimis...

III. — Quænam ejus sint remedia.

A. Operari ferventer. — Hoc primum et efficacissimum remedium est ; nam opera nostra peragentes quam perfectissime, multa peccata omissionis negligentiæque vitabimus. Inde etiam fortiores ad debellandam indolem nostram reddemur. Denique nunquam, si ita agamus, insinuare se poterit tepiditas animis nostris. Conemur itaque unamquamque actionem ita peragere ac si esset ultima vitæ.

B. Omnia peccata cognita vitare. — Pessimum enim est, cum tentatio ingruit, expendere utrum id quid proponitur, peccatum mortale sit necne. Nam sic assuescimus trans-

gressionibus, cum tamen a peccatis omnibus tamquam a facie colubri fugiendum nobis sit, ne forte ipsis assuescamus. « Igitur levia peccata noli contemnere, ait S. Aug. « Etenim parva non sunt ex quibus magna proveniunt. (S. Joan. Damasc.)

C. Commissa quam citissime reparare. — At quoniam sine dubio pro nostra fragilite peccata aliqua commissuri sumus, maximi momenti est ipsam abrumpere nascentem consuetudinem, voluntatemque in bonam partem inclinare. « Pro quotidianis peccatis sine quibus hic non vivitur, etiam si bene vivitur, quotidiana remissio petenda est. » (S. Aug.)

D. Fervorem continenter intaurare. — Hoc medium generale quidem est, sed non ideo minus necessarium. Fervorem vero instauramus continenter per quotidianam meditationem, per examen, per confessionem hebdomadariam, per recollectionem menstruam... Sic minuentur peccata venialia, præsertim si exercitiis sanctis peculiarem quemdam defectum corrigere intendamus, ex quo defectu quasi ex fonte peccata nostra scaturiunt.

Colloquium cum Jesu plagis vulnerato. — Quid cogitaremus, si videremus nos peccatis nostris non occidere quidem Redemptorem nostrum, sed tamen flagellare ?

DE TEPORE.

1m Præludium. — Audi Christum dicentem : *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.* (Matth. III, 10.)

2m Præludium. — Roga Dominum ut bene cognoscas statum teporis, eum exhorrescas propter pericula, et remedia adhibeas.

I. — Quænam sunt signa teporis ?

Accurate distinguendum nobis est, ne vel animæ bene timoratæ in angustias reducantur, vel contra aliæ animæ

ad laxiora pronæ, sibi de quadam securitate blandientes, præcipites in barathrum ruant. Ergo quasi gradatim generali definitione præmissa, ad pessima teporis signa descendamus. *Utinam frigidus esses, aut calidus! Sed quia tepidus es... incipiam te evomere ex ore meo* (Apoc. III, 15, 16). Hæc verba, bene nota, indicant quid sit tepor. Verba perpendamus. Opponitur tepor calori frigorique, et indicat statum permanentem animæ : alienus est a caritatis fervore ; alienus a frigore peccati mortalis. Ergo :

A. Primum teporis initium est REFRIGESCENTIA QUÆDAM CARITATIS. — Et, quoniam amor ex operibus dignoscitur, frugis istud animadvertitur iis in exercitiis in quibus caritas magis exardescit : ex. gr. in celebratione missæ, in orationibus supererogatoriis vel obligatoriis, in operibus zeli, etc. Initio forte non est nisi tentatio quædam et probatio a Deo immissa ; sed si non attendamus, brevi ad secundum gradum deveniemus.

B. TEPOR INFICIT OPERA. — « Sanctum non est, ait S. Cypr., quod geritur sanctum, nisi sancte, quod sanctum est, peragatur. » Sed a sacerdote tepescente jam non sancte peraguntur quæ sancta sunt. Enascuntur venialia, ista præcipue quæ minus apparent : *Venialia omissionis.* Notemus autem sententiam S. Thomæ : « In pluribus peccat homo omittendo quam committendo... » Quæ verba in primis applicanda veniunt sacerdotibus : « Ecce sacerdos factus es... ait Thomas Kempensis : non alleviasti onus tuum, sed arctiori jam alligatus es vinculo disciplinæ, et ad majorem teneris perfectionem sanctitatis. » (Imit. IV, 5.) Quot enim sunt obligationes nostræ erga Deum, quot erga proximum ! *Constitui te... ut evellas, et destruas, et dispergas, et dissipes, et ædifices, et plantes* (Jerem. I, 10). An hæc omnia præsto ? Haec munera si langueant, caveam ! mox enim

C. TEPOR MULTIPLICABIT VENIALIA, non tantum omissionis, sed et *commissionis.* — Tunc vero inveniri incipient in tota conversatione sacerdotis signa hæc teporis quæ tam

egregie colligit S. Bernardus : « Animalis cogitatio, obedientia sine devotione, lectio sine ædificatione. Tempore meditationis ineptias quasdam meditantur ; psallunt cum nobis, sed non spiritu et mente. » Et iterum : « Scurrilitates, detractiones, jactantiæ et impatientiæ verba non reputant ; facile contristant proximos ; parvorum scandala parvi pendunt...» Ex altera parte ingravescit somnus spiritualis ; ignavia cor aufert et animum ad spiritualia ; languorem et repugnantiam procreat, et a virtutum exercitatione deterret. Nota sunt oracula : *Pigrum dejicit timor* (Prov. XVIII, 8). — — *Leo est in via,* inquit, *et leœna in itineribus* (Ibid. XXVI, 13). *Leo est foris et in medio platearum occidendus sum* (Ibid. XXII, 13). His se a ministerio obeundo excusat ; ubi vero curiosa videnda, amici seculares visitandi, etc., tunc tamquam pullum onagri se liberum natum existimat. — Hæc funesta eo magis perniciosa sunt quod brevi non tantum cernuntur in praxi, sed etiam falsis principiis fulciuntur.

D. PRINCIPIA LAXITATIS maxime obvia sunt : « Ne simus viri singulares. » Sed quem magis oportet insignem esse in Dei servitio quam te, electum ex millibus ? — « Septies in die cadit justus ; in multis offendimus omnes. » « Non possum fieri sanctus. » An tu non poteris quod isti et istæ ? — Quid tandem causaberis ? — Gratiam tibi deesse ? Eheu ! jam tunc ex ore tuo te judico !

E. ULTIMUS enim TEPORIS GRADUS EST, gratiæ Dei resistere ; ipsasque gratias non agnoscere. Conquereris, o sacerdos, de gratiis Dei ? Sed quid est tota vita tua nisi gratiarum concatenatio ? *Væ tibi, Corozaïn* (Matth. XI, 21). *Amen dico vobis, tolerabilius erit terræ Sodomorum et Gomorrhœorum in die judicii* (Ibid. X, 15). En ergo barathrum in quo jacet tepidus ! — Hæc recogitans, meipsum interrogabo, ut videam quid de me sentire habeam.

II. — Quænam hujus teporis pericula ?

Jam videndum quo ille status perducat. Concedamus tepidum hucusque gratiam sanctificantem conservasse ;

quid ipsum manet ? Minime vereor asserere ipsum, nisi resipiscat, ad omne genus flagitiorum brevi descensurum. Hoc autem ex triplici fonte deduco. Intrat enim peccatum grave :

A. Per malum animi habitum. — Insitus quidem est animæ christianæ et sacerdotali horror peccati, timor Dei vindicis, pudor culpæ quasi homini innatus ; sed quisque sensim atque paulatim ex negligentia sua perit, dum minor culpa majorem generat ; « nam minora, dum vilia reputantur, negligentius propulsantur ; quia levia sunt vulnera, negligentius curantur, in otio crescunt et multiplicantur. Sed primum leviora, tum graviora propter quamdam affinitatem et propinquitatem, demum gravissima ad quotidianam conversationem recipimus et revocamus. Ubique solis initiis opus est diabolo. » (Chrys.) — « Qui mentiri solet, pejerare consuevit ; et quæ prius anima tua tangere nolebat, cibi tui sunt. » (Cfr. Job. vi.) Vide exemplum Evæ. *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit !* (Jac. iii, 5.) Applicemus hæc negligentiis in officio divino, conversationi cum mulieribus, abusui vini, et reliquis.

B. Per quamdam illusionem. — Nimirum antequam vel ipsi recogitemus, venialia per quamdam illusionem ad mortalia deducunt.

a) *Multa* sunt, ait Aug., quæ levissima putarentur, nisi in Scriptura demonstrarentur esse *opinione graviora ;* et, eodem Augustino teste, tanta est inter veniale et mortale propinquitas ut vel doctissimus certos limites assignare nequeat. Hæc si consideremus in statu nostro, quis statuet quandonam negligentia incipiat esse mortalis in recitando Officio, in celebrando sacro, in prætermittendo officia caritatis, etc.

b) Deinde *quanta subrepunt per consuetudinem* venialium, ex quadam inconsiderantia qua leviter attendis ad circumstantias peccatum aggravantes ? « Quod leve est ex natura sua, quandoque grave est ex scandalo ; quod leve est laico, quandoque grave est clerico ; quod veniale est

plebi, criminale est sacerdoti ; quod erroneum est ovi, peremptorium est pastori. » (Petrus Blesensis.)

c) Tandem, dum venialia non caves, quam sæpe graviter peccas *ex errore conscientiæ*, quæ tantum laxatur et extenditur, quantum Dei timor et horror peccati minuitur. Dicere incipimus : Si esset mortale ! Et respondemus : Non est. Postea dubii hæremus, et formamus conscientiam. Fatemur tandem : Non curo hanc differentiam, modo mihi satisfaciam ; postea confitebor. En jam peccatum mortale. Unde S. Eucherius : « Interdum, inquit, levia ac vilia peccata nostra facit ipsa peccandi consuetudo ; » i. e. apud conscientiam nostram quæ corrumpitur et frustra nos absolvit, v. g. in detractione, avaritia. — Sed etiam in grave peccatum tandem cadere possumus

C. Ob justam Dei vindictam. — *Væ... qui spernis : nonne et ipse sperneris ?* (Is. xxxiii, 1.) Multoties exasperare Dominum et Spiritum ejus contristare non reformidamus ; ideoque refrigescit utrinque caritas, neque familiaris illa cohæret amicitia quæ per intimam conjunctionem unum cum Deo spiritum efficit. Diffidimus et timemus fastidium, et torpemus ; impingimus et cadimus, et ante pugnam expugnati jacemus ! Quod si tentatio obvenerit vel occasio periculosa, quomodo de speciali Dei providentia præsumere possimus ? Etenim Deus speciali hac providentia negligentes merito destituit. Tunc nobis accidet quod principi apostolorum, qui, ob diffidentiam sibi derelictus, impellente vento valido mergi cœpit ; vel quod Moysi, qui similem ob causam in terram promissam dux aliorum non intravit. — Igitur concludamus cum S. Bernardo : « Inferno plane proxima (tepiditas), et umbra mortis jure censetur. »

III. — Quænam sunt remedia teporis ?

Valde difficilis hujus morbi curatio ; nam, ut ait S. Aug., « Quid miserius misero non miserante seipsum ?... Magnopere ægrotantes, neque hoc ipsum sciunt quod ægrotant... » « Quotidie, inquit Cassianus, videmus pec-

catores conversos ; de tepidis atque carnalibus, omnino non videmus ! »

A. Ergo, in primis, AGNOSCENDUS EST STATUS NOSTER. — Ideoque, si dubitemus, inquirendum nobis est utrum frigidi, utrum ferventes simus. Si neutrum, non possumus nobis amplius fucum facere, sed respondere habemus : « Tu es ille vir ! » Statim vero ac nos ipsos ita cognoverimus, humiliemus nos sub potenti manu Dei : dicamusque : *Non intres in judicium cum servo tuo*, Domine, *quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens !* (Ps. CXLII, 2.)

B. SANANDUS EST INTELLECTUS et COR ACCENDENDUM. — Excutienda indifferentia per seriam considerationem istius status. Juvare poterunt in primis quædam S. Scripturæ sententiæ : *Utinam frigidus esses... Omnis arbor... Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter* (Jerem. XLVIII, 10). Occurramus falsis principiis de peccato veniali ; recordemur hæc : *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit.* (Eccle. IX, 1.) Scio equidem sensum hujus textus esse, neminem id nosse certitudine physica vel metaphysica, et persuasum habeo hominem generatim sumptum id scire posse certitudine morali ; at tepidum minime. Certitudine morali se esse in statu gratiæ novit ille qui laborat, qui certat, qui patitur pro Deo. Tepidus vero nihil simile facit. Ergo ipse incertus est, sibique applicare debet verba S. Bernardi : « Terribilis est locus iste et totius expers quietis. Totus inhorrui, si quando in eum raptus sum, illam apud me replicans cum tremore sententiam : Quis scit si est dignus amore an odio ? »

C. Manus operi admovenda per BONAM CONFESSIONEM — non perfunctorie sed accuratissime peractam ; per bona et practica proposita. Hæc præcipue efformanda in sacro secessu, sed cavendum ne propositis pluribus perseverantiam in discrimen adducamus. Unam tantum actionum nostrarum, sed eam principalem, prorsus emendandam suscipiamus, e. g. Missæ sacrificium, divini Officii recitationem. Hæc autem accurate perficiatur, ita ut quasi sol luceat et calorem suum in reliquas actiones diffundat.

D. Pergendum in labore per continuam vigilantiam, per praxim examinis quotidiani et bonum confessionis usum.

E. Conciliandum nobis auxilium Dei et bona voluntas continenter inflammanda, piis quibusdam exercitiis in honorem B. Virginis et per devotionem erga SS. Cor Jesu.

Colloquium dirigatur ad Cor illud sacratissimum, ut nos inflammet amore sui.

DE SANCTO PETRO.

1m Præludium. — Conspiciamus Petrum in atrio Caïphæ post triplicem negationem suam. Hæsitat... gallus cantat... respicit Dominus... *Egressus foras flevit amare.*

2m Præludium. — Rogemus Dominum ut ex lapsu et pœnitentia Petri instruamur.

I. — Ea quæ lapsum Petri præparaverunt:

S. Petrus per ea quæ lapsum ipsius præparaverunt, nobis documento est pretiosissimo. — Causas enim hujus lapsus inquirentes, docemur quomodo a lapsu cavere debeamus.

A. Initium capit lapsus a colloquio Petri cum Christo. In eo enim Petrus *a)* repugnavit Christo eique restitit : *Non te negabo...* ; *b)* ceteris se prætulit : *Etsi omnes... ego nunquam...* ; *c)* jactavit fortitudinem suam... *Etsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.* — Malorum omnium radix superbia est : Petrus pluris æquo se fecit.

B. Inde neglectus mediorum spiritualium. — Petrus de se præsumens non vigilavit neque oravit. Dormivit. Languescebat enim et opprimebatur somno, negatione vicina. Erant oculi ejus gravati. « Oculi sunt lucidæ ac fervidæ intelligentiæ mentis, qui aut pondere sensualitatis, aut onere iniquitatis gravantur. » (S. Bernardinus.)

Percussit servum pontificis. — Fervor imprudens, zelus naturalis, non secundum scientiam : zelus quem mox excipit fuga.

C. Dominum secutus est, sed *a longe.* — Væ sacerdoti qui non sequitur Dominum ex propinquo ! « Bene sequebatur a longe, qui erat proxime jam negaturus. Neque enim negare potuisset, si Christo proximus adhæsisset. » (S. Ambr.)

D. Inter seculares versatur. — « Ingressus intro, sedebat cum ministris ad prunas, erat enim frigus, et calefaciebat se. » — « Quid est persecutorum prunis calefieri, nisi temporalis commodi solatium perfidorum societate quærere ? » (Beda.) « Frigus erat ubi Christus non erat... Si ab illo recesseris, frigescis; si ad illum accesseris, ferves. » (S. Aug.)

Sedebat cum ministris. — Nemo bonus secure cum malis habitat. Quoties bonus malo conjungitur, non ex bono malus melioratur, sed ex malo bonus contaminatur. *Corrumpunt* enim *mores bonos colloquia mala* (I Cor. xv, 33).

En plura signa tepiditatis, indicia instantis ruinæ.

E. Adde *curiositatem.* — Ibi erat *ut videret finem.* Quam frigidum hoc verbum ! Quam parum videtur curare Petrus sortem Domini sui ! *Ut videret finem !* Fortasse ideo corruit Petrus, quoniam non ut pugnaret, sed ut videret finem, accessit.

F. Lapsus est *ad vocem ancillæ.* — « Usitatus ad decipiendum sexus est. Diabolus fideles per mulierem oppugnare consuevit ; Adam per Evam superat, Petrum per ancillam. » (S. Ambr.) « Væ his clericis qui habent ancillam ostiariam ! » (S. Greg.)

G. Petrus *post lapsum primum nondum exivit,* sed remansit in occassione ; et ideo : « Iterat Petrus negationem, quia malorum non deseruit societatem. » (S. Bonav.)

Hæc omnia applicemus nobis, ut ex istis undenam lapsus nostri profecti sint, discamus.

II. — Ipsius lapsus gravitas.

Gravitatem hanc prius perpendamus ; postea vero videamus quid inde doceamur.

A. Gravitas lapsus deducitur : 1° *Ex omnibus quæ lapsum præcesserant,* quæque ea fuere ut ne lapsum quidem pro-

spicere quis ausus fuisset : *a)* Ob *beneficia* Petro collata : vocationem ad apostolatum, miracula in ipsius gratiam patrata, prodigiosam census solutionem ; sanationem socrus ejus, piscationem, transfigurationem, promissionem clavium ; quibus hac ipse nocte accesserant promotio ad episcopatum et S. Eucharistiæ participatio. *b)* Ob *prædictionem* et monitionem Christi : Petrus non de improviso in pericula incidit ; Dominus ipsi omnia prænuntiaverat. *c)* Ob *brevitatem* temporis elapsi : vix Dominus monuerat Petrum, cum hic cecidit. *d)* Ob ipsos *actus Petrus :* ipsemet confessus fuerat divinitatem Domini ; se nunquam eum derelicturum promiserat ; et tamen lapsus est ! En quo ruat mortalis fragilitas, cum de se præsumit.

2° *Ex adjunctis* lapsus ipsius. *a)* Quantum peccatum commisit Petrus ? *Negat* Dominum ! Si illum offenderet, si in illum insurgeret, intelligeremus ; sed eum negare ! — *b)* Negat *ad vocem* ancillæ ! « O res stupenda ! Puella accedens fidem Petri discussit. Non sacerdos, non miles ; non centurio, non spiculator ; sed roris levissima gutta transfixit. » (S. Aug. — *c) Ter* negat. « Ex egregio præsumptore tam creber negator factus est. » (S. Aug.) Et negat *cum juramento et imprecatione.* Dixerat Salomon : *Impius cum in profundum venerit peccatorum, contemnit* (Prov. XVIII, 3). — *d)* Negat *eo ipso* temporis *momento quo Dominus patitur*, quo accusatur, quo indiget auxilio Petri, quo respondebat pontifici : *Interroga eos qui audierunt quid locutus sim* (Jo. XVIII, 21). — Nonne gravius peccat sacerdos hisce luctuosis temporibus ?

B. QUID NOS DOCET ILLE LAPSUS ? *a) Magnam nostri diffidentiam.* — Impossibile est ut cadam ! « Permisit Dominus Petrum se negare, ut nemo de se præsumat. » (S. Bonav.) — *b) Magnam in Deo fiduciam ;* si quidem Petrus veniam obtinuit. « Si S. Petrus post tam gravem lapsum ad tantam rediit eminentiam sanctitatis, quis de cetero desperet, si tantum egredi voluerit a periculis ? » At ideo fructus ex reliqua agendi ratione istius apostoli decerpamus.

III. — Lapsus S. Petri reparatio.

Proponitur nobis in sancto Petro debitæ conversionis exemplum.

A. Conversio ejus est PROMPTA. — Statim ac Dominus respexit Petrum, conversus est ; non restitit gratiæ : « Inspectus a Domino recepit lumen ; vidit, agnovit, erubuit, amare flevit. » (S. Laur. Just.) — *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra* (Ps. XCIV, 8).

B. Est FIDUCIA PLENA. — Petrus non dubitavit. Peccatum suum agnovit ; de misericordia Domini non desperavit : nec ipse Dominus Petrum dereliquit, sed eum erexit.

C. Est SINCERA. — Et hoc in primis ostenditur ex eo quod Petrus illico lacrimis suis offensam suam reparat, idque palam, coram aliis. « Negavit Petrus et reversus est, et flendo delevit quod timore negavit. » (S. Aug.) « Petrus trinam negationem amaritudine abluit lacrimarum. » (S. Hier.) — Patet deinde ex eo quod statim Petrus, non amplius sibi fidens, occasionem relinquit. Non præsumit de se, neque ad tribunal Pilati sese confert, sed humilis et confusus, exit. In atrio Caïphæ sedens non poterat agere pœnitentiam. « Egreditur foras de impiorum consilio, ut pavidæ negationis sordes amaris fletibus lavet. » (S. Hier.)

D. Est conversio ACTUOSA. — Etenim exinde per labores apostolicos, immo per passionem et mortem enitetur Petrus culpam suam reparare. Reparat præ ceteris : *a) Per confessionem.* Dicente Jesu : *Simon Joannis, diligis me plus his ? — Dicit ei : Etiam, Domine, tu scis, quia amo te* (Jo. XXI, 15). Est confessio publica, sed prudens et humilis, illaque ter iterabitur.

b) Per amorem. Fuit illa ipsa confessio, confessio amoris. « Redditur trinæ negationi trina confessio, ne minus amori lingua serviat quam timori, et plus vocis elicuisse videatur mors imminens quam vita præsens. » (S. Aug.)

c) Per zelum. Prædicavit Christum crucifixum ipse primus egrediens de cœnaculo ; prædicavit coram synedrio Judæorum... etc.

d) Per compunctionem. Etenim per totam vitam memoriam delicti sui retinuit : ad gratiarum actionem, ad cautelam, ad virtutis incitamentum.

Hæc imitemur, ut verificetur in nobis verbum S. Ambr. : « Nihil mihi nocuit quod negavit Petrus ; profuit quod emendavit. »

DE FILIO PRODIGO.

1m Præludium. — Vide filium miserum pascentem porcos.

2m Præludium. — Roga Christum gratiam ut dicas sicut ille : *Surgam et ibo ad Patrem* (Luc. XV, 18).

I. — Ante conversionem cordis.

Filium prodigum consideremus ante « conversionem cordis. » Bene notemus dici a nobis conversionem *cordis ;* in hoc nempe totum consistit. Quamdiu *cor* non est conversum, nihil efficiemus : corde converso, omnia fient plana et efficacia. Igitur ante conversionem cordis :

A. Filius est in domo patris. — Sed est *adolescentior*, non tantum ætate, sed etiam moribus et indole : i. e. stultus, inconstans, impatiens jugi. Est *in domo*, corpore quidem, sed non animo. Huic similes sunt clerici quidam in seminario, in initio ministerii. Exterius conformant se ad regulam, quia ipsis invigilant superiores ; sed interius eam non amant ; statuta diœcesana dura ipsis videntur.

B. Filius vult exire de domo patris. — *Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.* Filii substantia est liberum arbitrium (S. Hier.) ; Dei gratia et virtutes (S. Ambr.). Petitio filii hæc est : Sine me agere sicut volo. — Pater autem non impedit filium quominus ita agat. Miretur quispiam quod sic cum illo agitur et arguat patris misericordiam. Sed præmonet nos S. Chrysostomus : « Propterea hunc Pater dimiserat, neque prohibuerat quominus in regionem abiret alienam, quatenus experimento disceret accurate

quantum beneficium susceperit domi manens. Sæpe enim Deus, cum dictis minus suadet, rerum experimentis doctrinam permittit. Ita aiebat populo Israel per Jeremiam (Cf. II, 19 : *Corripiet te rebellio tua et malitia tua arguet te.* » — Eadem aliquatenus sacerdoti contingunt ; liberius vivere vult, neque impedit eum Deus.

C. Filius proficiscitur. — *Et non post multos dies.* Non multum exspectat. Sic etiam nunc fit : non multum exspectant aliqui ; vix e seminario egressi sunt...

Peregre profectus est in regionem longinquam. Notat S. Hieron. : « Sciendum, non locorum spatiis, sed affectu nos esse cum Deo et ab eo recedere... » Et S. Chrys. : « Peregre prodigus profectus est, et in regionem longinquam fugit ; sed testes suos, sed accusatores oculos patris non effugit. » — Nonne ita proficiscitur sacerdos, etsi manens in ministerio sacro, in ecclesia, sed corde peregrinans a Domino ? Et ibi in regione illa longinqua, in regione negligentiæ et tepiditatis, *dissipavit substantiam suam, vivendo luxuriose.* Substantiam dissipat : libero arbitrio abutitur ; gratiam virtutis quam antea acquisierat, pessumdat ; nihil jam amplius curat. *Luxuriose.* Quod verbum relative intelligendum est ; nam quæ videri possint laico ordinaria, ea sacerdoti luxuriosa sunt habenda.

D. Filius prodigus cadit in profundum. — *Et postquam omnia consummasset, facta est fames valida in regione illa, et ipse cœpit egere.* — In regione illa sensu spirituali accepta, fames ordinaria est. « Facta est fames, ait S. Ambr., non epularum, sed bonorum operum atque virtutum, quæ sunt miserabiliora jejunia. Etenim qui recedit a verbo Dei, esurit ; qui recedit a fonte, sitit ; qui recedit a thesauro, eget. » — Cum res sic se haberent, potuisset filius redire statim ad patrem, culpam confiteri, ad pristinum statum redire. At id non fecit : *adhæsit uni civium regionis illius*, qui *misit illum in villam suam, ut pasceret porcos.* — Ita et sacerdos experiens se in illa negligentia non invenire felicitatem, viris quibusdam mundanis adhæret, eorumque colloquia quærit.

Hi vero eum spernunt ; exterius forte blandiuntur illi, at mittunt eum in villam ut pascat porcos ; ipsum ludibrio habent ; quin immo, si munus coram, at clanculo illum exhibent ut servum passionum ipsorum, ut pascentem porcos ! En quo devenit ille miser ! Id bene intelligamus : qui noluit obedire Deo obedit dæmoni et mundo ; qui noluit manere domi, mittitur in villam ; qui sprevit fratrum suorum consortium, in consortium porcorum adigitur.

II. — In conversione cordis.

Conversio hæc cordis considerari potest tum in his quæ illam præpararunt, tum in ipsis signis quibus manifestatur.

A. Præparatur *a*), cum evanescunt illusiones. — O sane illusus fuit filius prodigus : putaverat se fore felicem, se dominaturum in hoc mundo ; nihil vero tale obtinuit. Immo *Cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat.* Ita et sacerdoti accidit, ut tam bene indicat Kempensis. « Religiosus (sacerdos) negligens et tepidus habet tribulationem super tribulationem, et ex omni parte patitur angustiam ; quia interiori consolatione caret, et exteriorem quærere prohibetur. » (Imit. I, 25.) Utique vellet forsan etiam implere ventrem de siliquis porcorum, sed nemo dat. Prohibetur veste sacerdotali. « Quam crudele ministerium, ait Chrysost., quia neque convivit porcis qui vivit porcis. »

Præparatur *b*), cum innotescit status. — Dicas statum suum ipsi innotescendum simul ac illusiones evanuerunt : at ita non est semper. Contingit aliquando ut videamus nos errasse, quin tamen verum statum nostrum agnoscamus et illico resurgamus. — In filio prodigo fuit vera status agnitio postquam comparationem instituit mercenarios inter et se, ex eaque conclusit versari se in errore et se male egisse : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo !* Et ita ipsi aperitur via pœnitentiæ. — Utinam sacerdos tepidus vel malus se compararet cum laicis piis, forte cum pœnitentibus suis, et inde deduceret necessitatem emendationis !

B. a) Primum conversionis signum est ANIMOSUM CONSILIUM : *Surgam et ibo ad patrem meum.* Est utique consilium animosum, nam magno cum apparatu profectus erat ; fortasse in rhedis et equis : nunc autem pauper redire cogitur. Quid dicent vicini ? Forte ostium clausum, patrem iratum offendet... Pergit tamen. — Quæ sacerdoti ad Deum revertenti pervincenda erunt, minus difficilia sunt : multo minor respectus humanus contemnendus ; de bonitate Dei ipse certus est. Ergo animosus sit !

b) Secundum conversionis signum est HUMILIS CONFESSIONIS PROPOSITUM. Dicam ei : *Pater, peccavi in cœlum et coram te.* Miretur quispiam filium sese accusare quod peccaverit « in cœlum. » Rationes a Patribus indicantur multæ, quæ optime quoque sacerdoti prævaricanti congruunt. In cœlum peccavit : i. e. in Deum qui in cœlis habitat ; in angelos ceterosque cœlites ; cœlestia dona dissipavit ; terram cœlo, carnem spiritui prætulit ; cœlum, patriam suam, perdidit ; adeo peccavit, ut iniquitates ejus vindictam de cœlo flagitaverint.

c) Tertium signum est : SERIA PŒNITENTIÆ VOLUNTAS. — *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* En quænam sint signa conversionis filii prodigi... — Eheu quot peccatores, immo et sacerdotes, ad talem conversionem minime accedunt ! Deliberant utrum ad meliorem frugem redituri sint ; se conversione indigere vix sibi persuadent : eos Deus ipse quærat oportet ; immo Deo quærenti resistunt ! Discant a filio prodigo quomodo agendum sibi sit ; et ex his quæ sequentur animos sumant.

III. — Post conversionem cordis.

Tria conversionem cordis sequuntur : *propositi exsecutio*, — *accepta venia*, — *vitæ emendatio.*

A. PROPOSITI EXSECUTIO prompta et completa. — Statim ac dixit, *Surgam*, surrexit. Quam sæpe forsan et ego dixi, Surgam, et non surrexi ! *Sicut ostium vertitur in cardine suo, ita piger in lectulo suo* (Prov. XVI, 14). Ita

quoque tepidus dicens : Surgam ! — Et surgens *venit ad patrem. Cum autem adhuc longe esset, vidit illum pater ipsius et misericordia motus est, et accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* Simul ac filius quod sibi proposuerat exsequitur, pater illi it obviam. Ita et Deus statim ac peccatorem quem exspectavit suaque sollicitavit gratia, videt corde conversum, it ei obviam, ut in exsequendo proposito eum adjuvet ; sed oportet ut seria sit voluntas et animosa.

B. Accepta venia. — Ne miremur igitur patrem statim veniam eamque plenissimam concedere. Non præstanda filio omnia quæ sibi proposuerat. « Confessionis meditatio placavit ei patrem. » (S. Greg. Nyss.) Veniam esse completam constat : *a)* Quia neque sinit pater filium confessionem suam absolvere ipsique dicere : *Fac me sicut unum de mercenariis.* Hæc ipsi patri tam bono ruborem generassent. *b)* Quia jubet reddi filio omnia quibus ante culpam fruebatur. — Hæc omnia mystice accipienda sunt, ubi agitur de peccatore ac præsertim de sacerdote converso. *Stola* innocentia est, seu potius status gratiæ : « Induat te Dominus novum hominem ; » — *annulus,* imago Dei seu signaculum Spiritus sancti : signum fiduciæ patris erga filium ; — *calceamenta* indicant promptum ad virtutem animum, alacritatem in divino obsequio ; — *vitulus* est Christus immolatus in Eucharistia, in convivio reconciliationis. Videmus quam bene hæc omnia conveniant his quæ ad sacerdotium pertinent. Ergo maximam fiduciam habeat sacerdos, licet in multis defecerit ; modo vere convertatur, omnia illi a misericordissimo Domino condonabuntur.

C. Vitæ emendatio. — Postquam filius ita a patre receptus fuerat, post tantam exhibitam bonitatem, quem putamus fuisse ipsius animum ? An conquestus est de illis quæ domi erant ? An laborem, difficultatem recusavit ? Jubenti patri quomodo morem gerebat filius ? His omnibus respondebit intellectus, seu potius cor nostrum. Quod si et nos vere habeamus beneficiorum gratam recordationem,

non poterimus quin eam ob tantam nobis præstitam misericordiam exhibeamus. — Sed eheu ! Jam conversi fueramus, et hanc ipsam misericordiam jam eramus experti ; et tamen iterum a domo paterna profecti sumus ! An igitur desperandum ? Minime ; nam quæ semel vera fuerunt filio prodigo, toties vera erunt quoties etiam post repetitas culpas ad Dominum Deum nostrum redibimus.

Conclusio. — Jam per modum conclusionis et ad excitandam fiduciam, recogitemus dominicam sententiam : *Gaudium erit in cœlo coram angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente quam super nonaginta novem justis, qui non indigent pœnitentia* (Cf. Luc. xv). « Lacrimæ pœnitentium, ait S. Bern., vinum sunt angelorum... ; » additque ad solatium nostrum S. Greg. M. : « Agricola illam amplius terram amat quæ post spinas uberes fruges profert, quam eam quæ nunquam spinas habuit et nunquam fertilem messem produxit. » Ergo simus animo magno, et, si hucusque non nisi spinas protulimus, jam, rore gratiæ fecundi, uberrimam virtutum segetem producamus !

DE REGNO CHRISTI.

1m Præludium. — Videamus Christum percurrentem Judæam, nobis obviantem et dicentem : *Sequere me.*

2m Præludium. — Postulemus ut cognoscamus, amemus, sequamur.

I. — Quis vocat ?

Quis est qui vocem hanc, *Sequere me !* protulit ? Rex regum, Dominus dominantium, Verbum pro te caro factum. — Perpende quis et qualis sit ille Rex. *Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ* (Ps. xxiii, 10).

A. Reverentiam tuam sibi vindicat potentia, majestate, justitia, sanctitate, magnificentia, divinitate (1). Qui spernit

(1) Cfr. Kroust S. J., *Exercitia spiritualia... ad usum Clericorum*, 5a die.

eum, non hominem sed Deum spernit. Ipse enim, *cum sit splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus, portansque omnia verbo virtutis suæ... sedet ad dexteram majestatis in excelsis* (Heb. I, 3)... *In nomine Jesu omne genu flectatur* (Phil. II, 10). *Confiteantur nomini tuo magno : quoniam terrible et sanctus est.* (Ps. XCVIII, 3).

B. FIDUCIAM tibi pariat Ipsius animi magnitudo, constantia, consilium, providentia, robur et experientia. *Nomen ejus... consiliarius... in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi... Deus fortis et dominus exercituum.* (Cf. Is. IX, 6. — Col. II, 3.) *Aspexit et dissolvit gentes* (Habac. III, 6). *Ille pro te expugnabit inimicos tuos* (Eccli. IV, 33). *Judicabit in nationibus... conquassabit capita* (Ps. CIX, 6). Ergo *si consistant adversum me castra, non timebit cor meum* (Ps. XXVI, 3).

C. BENEVOLENTIAM tuam Ipsi consilient caritas ejus erga suos, sollicitudo, benignitas, misericordia, mansuetudo, clementia, liberalitas, modestia, humilitas. — *Non confunditur fratres nos vocare et amicos* (Cf. Jo. XV ; Hebr. II). *Non venit ministrari sed ministrare* (Matth. XX, 28) ; *reges gentium* contra *dominantur eorum et... potestatem* in eos exercent (Cf. Luc. XXII, 25). Præterea, ipsum in se si consideres, quot quantosque thesauros reperies ! « Affectum tuum, ait S. Bernardus, cujus alliciat species, si non ejus qui speciosus est præ filiis hominum ? Gaudens gaude in Domino et exsultet anima tua in sponso tuo, in Deo tuo, qui, si Deus non esset et homo purus esset, quantas tamen haberet in se illecebras amoris, homo talis in gratiarum abundans muneribus... homo innocens, impollutus, segregatus a peccatoricus ; ut interea sileam quod excelsior cœlis factus est, infirmitatibus nostris potens compati... Diffusa est gratia in labiis, misericordia in visceribus, virtus in manibus... O me ingratum, si non talem diligam. »

D. Regem hunc cum regibus terrenis comparemus, qui suorum indigent opibus, pro quibus subditi vitam cum sanguine profundunt... At ille *propter nos egenus factus*

est... ut illius inopia divites essemus (II Cor. VIII, 9) ; dedit *animam suam redemptionem pro* nostris (Matth. XX, 28) ; *quæ non rapuit,* exsolvit (Cf. Ps. XLVIII, 5). Si talis rex in terris inveniretur, quantum illi *amorem* ostenderent subditi ! quanta alacritate ipsum comitarentur, et illi vocibus congratularentur ! Quid ergo nos Regi nostro ? — Quid vero dicerent milites talis regis, si unquam bellum indicturus clamaret : Qui me amat, me sequatur ! Nunc autem vocat nos Rex noster Christus ! Quid præstandum, etiam antequam consilium suum aperiat?... « Loquere, Domine, quia audit servus tuus. »

II. — Ad quid nos vocat ?

Vocat nos ad bellum. Audiamus quomodo S. Ignatius eum loquentem inducat : « Mea voluntas est subjicere omnem terram infidelium... » Terrorem forte verba hæc aliquorum animis injicient. « Non amamus bellum, aiunt ; otium malumus. » Sed videamus quinam sint infideles hi, — quodnam sit bellum, — quid nos maneat, si bellum inire nolimus.

A. Infideles seu INIMICI QUOS CHRISTUS DEBELLARE INTENDIT, non sunt alii ac ipsissimi hostes nostri. Sunt caro ejusque concupiscentia ; mundus et princeps ejus ; affectus pravus qui nobis dominatur : Goliath ille, Philistinorum antesignanus. Sunt hostes Ecclesiæ, matris nostræ, qui sunt et nostri : *Inimici hominis domestici ejus* (Matth. X, 36).

Hi quot quantaque mala nobis jam perpererunt ! Nonne feroces invaserunt nos, spoliaverunt donis gratiæ. vulneraverunt, semivivos, immo exanimes reliquerunt ? Nonne ardeo vindictam ab ipsis sumere ? nonne illos prosternere et conterere ? Jam vero si pugnem cum Rege meo, hostes meos expugnabo ; sin autem, hostes illi in æternum manebunt : immo interiora exterioraque mea penitus vastabunt.

B. BELLUM quod indicit Christus, novum non est. *Militia est vita hominis super terram,* inquiebat (Job VII, 1). Væ nobis si hucusque militiam hanc non sumus experti ! Ne simus e numero illorum qui clamabant : *Pax ! pax ! et*

non erat pax (Jer. VI, 14). Experientia autem novimus spiritum pro Domino concupiscere adversus carnem, et carnem pro dæmone adversus spiritum... *Unde bella et lites in vobis? Nonne hinc, ex concupiscentiis vestris quæ militant in membris vestris?* (Jac. IV, 1.) Ergo pugna intra fines nostros sævit, et quidem necessaria; pugna in qua aguntur, non libertas tantum, regnum, gloria, fortunæ omnes; sed ipsa vita, salus animæ. Tota die prœlia constituunt. Lacessor ab hostibus volentibus auferre animam meam infernique retibus et catenis ad æterna supplicia rapere. Utinam expergiscar denique tandem!

C. QUID AUTEM FUTURUM EST, SI BELLUM DECLINEM? An potero mihi vel fuga, vel latebris quibuscumque consulere? Minime. *Væ, filii desertores, dicit Dominus... filii nolentes audire* (Is. XXX, 19). *Qui non est mecum, contra me est* (Luc. XI, 23). Jam victus est qui non pugnat; victus est qui sine rege suo pugnare velit. *Væ autem victis!* Væ illis, quia subjicientur hostibus suis; quia regem habebunt iratum. Hic enim non tantum ad arma vocat, sed jure suo ad militiam compellit. — At, si verum hoc est de Christi fidelibus omnibus, quid dicendum de nobis sacerdotibus, quos non ut gregarios milites Christus conduxit; sed ad hanc sacram militiam enutrivit et exaltavit? qui ipsi sacramentum militare præstitimus, cujus stipendia recepimus? Ergo ineluctabilis nobis imminet pugnandi necessitas. — Si vero soli pugnare velimus, quid poterimus? Extra Dominum *non est consilium* (Cf. PROV. XXI, 30). *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam* (Ps. CXXVI, 1). *Gladius meus non salvabit me* (Ps. XLIII, 7). Quid igitur restat nobis, nisi ut nos convertamur ad Regem nostrum; quem si audiverimus, jam omnia nobis aderunt incitamenta virtutis.

III. — Quænam virtutis incitamenta?

Tria præcipua sunt quæ ad addendos nobis ingentes animos sufficiant.

A. VICTORIA CERTA. — *Si Deus pro nobis, quis contra*

nos ? (Rom. VIII, 31.) *Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur* (Ps. XC, 1). « Ibi est præsidium nostræ salutis, ubi Christus, » ait S. Ambrosius. Etenim ipse Jesus promisit victoriam : *Confidite, ego vici mundum* (Jo. XVI, 33). *Videbam satanam sicut fulgur de cœlo cadentem !* (Luc. X, 18.) Ipse vero non est ut homo, qui stare promissis nequeat, vel nolit vel nesciat ; sed tanta est ejus potentia ut mortuos ad vitam et præmium revocet ; tanta justitia, ut unicuique reddat secundum opera ejus ; tanta sapientia, ut nullum opus ipsum lateat ; tanta denique benignitas, ut conatum voluntatemque pro meritis accipiat et remuneret. Fidelis Deus.

B. MERCES IMMENSA. — Nemo *militat suis stipendiis* (Cf. I Cor. XI, 7), ipseque Rex noster mercedem militibus suis pollicetur. Quamnam vero ? Mercedem omni spe, omni cogitatu præstantiorem. Ego ero *merces tua magna nimis* (Gen. XV, 1). *Vincenti dabo edere de ligno vitæ* (Apoc. II, 7). *Oculus non vidit, nec auris audivit* (I Cor. II, 9). Militamus non regni terreni gratia, sed cœlestis. Christus unam sibi reservat gloriam, nobis spolia tradit ; immo vocat nos in consortium gloriæ, regni, felicitatis et victoriæ suæ. Magna jam gloria est sequi Dominum ; quid ergo erit cohæredem cum illo conregnare, divinæ naturæ consortem in throno Patris cum Filio sedere, diademate speciali coronari ?

C. TRIUMPHUS SEMPITERNUS. — *Pro justitia agonizare pro anima tua, et usque ad mortem certa pro justitia* (Eccli. IV, 33). *Merces Dei manet in æternum* (Ibid. XVIII, 22). *Regni ejus non erit finis* (Luc. I, 33). Quidnam sunt ista omnia quæ his in terris obversantur oculis, quæ mundani concupiscunt ? Quid sunt, nisi fluxa et caduca ? *Vanitas vanitatum et omnia vanitas !* (Eccl. I, 2.) Et tamen pro istis stipendiis desudant milites terreni ; animam certissimis periculis objiciunt, fortiter vitam contemnunt !... Nos autem non sic : fulgebimus *quasi stellæ in perpetuas æternitates* (Dan. XII, 3) ;... percipiemus *immarcessibilem gloriæ coronam* (I Pet. V, 4). At nolite oblivisci : quicumque non vicerit, quia

non pugnavit, *ejicietur in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium* (Matth. VIII, 12).

IV. — Quænam certaminis conditiones ?

Jam vero quænam hujus certaminis sunt conditiones, quonam animo certamen hoc ineundum nobis est ?

A. Jam audivimus ducem vocantem et dicentem : *Sequere me !* Sequere me, i. e. non tantum, pugna sub vexillo meo, me ut ducem agnosce, sed exempla mea imitare. Etenim dux noster, ut nos artem vincendi doceat, ipsemet in stadium descendit. *Dominum Deum vestrum sequimini... Ipsi adhærebitis* (Deut. XIII, 4). *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis* (Jo. XIII, 15). *Ego sum via* (Ibid, XIV, 6). *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (Phil. II, 5). *Si quis mihi ministrat, me sequatur* (Jo. XII, 26). *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus* (I Pet. II, 21). Ergo non pejora nostra erunt quam ipsius fuere.

B. Quænam vero nobis vestigia in primis reliquerit, habemus jam diu persuasum. Venit enim Christus *in humilitate et paupertate. — Cum in forma Dei esset... semetipsum exinanivit, formam servi accipiens* (Phil. II, 6, 7). *Scitis gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis* (II Cor. VIII, 9). Atqui non est servus major Domino suo, sed sufficit illi si sit sicut Dominus ejus. Quid vero si ipse Dominus ita se annihilavit ut viam monstraret, ut servo succurreret, ut servo animos adderet ? — Hæc autem postea singillatim meditabimur.

C. His perpensis omnibus, *quid respondendum Christo* ad bellum vocanti ? Quid Regi temporali longe inferiori, et longe inferiora proponenti, responderent *cordati milites ?* « Sequar te, Domine, quocumque ieris. » Utique, ut sequamur te, nuntium mittemus proprio commodo, sensui, carni, mundo. Quid enim non faciam tui gratia ?

Hic autem luctuosa subit cogitatio. An non sunt forte

qui, hæc omnia audientes, in castris manere velint, sed desides, pugnam vitantes, laboriosa fugientes ? Qualem igitur illi sibi regem fingunt ? qualem forte exoptant ? qui meritis justa non rependat ? Nesciunt quid petant ! injuriam inferunt Regi sapientissimo, justissimo, optimo ! Ut sedeant a dextris ejus in regno, oportet ut bibant calicem quem ipse bibiturus est.

D. Sed ipse Rex noster confidit de nobis « meliora et viciniora saluti. » Non tantum nos ipsum sequi velle sperat, sed et *insignes in ejus sacra militia* fieri. Alii enim, sequentes regem suum, sibi plura reservant ; alii vero ei militantes omnem proprium affectum exuunt, seque suaque omnia regi tradunt, dicentes : O æterne rerum Domine, ego volo te sequi in omnibus, etiam in paupertate et ignominia.

Conclusio et colloquium. — « *Audite, filii Levi : Num parum vobis est quod separavit vos Deus Israel ab omni populo et junxit sibi, ut serviretis ei in cultu tabernaculi ?* (Num. XVI, 8, 9.) *Si quis Domini est, jungatur mihi... Ponat... gladium super femur suum* (Exod. XXXII, 26, 27). *Ideoque... deponentes omne pondus et circumstans nos peccatum, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum, qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta* (Hebr. XII, 1, 2.) Vertamus nos ad Christum, et dicamus illi : *Eructavit cor meum verbum bonum ; dico ego opera mea regi... Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime ! Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent* (Ps. XLIV). *Sequar te quocumque ieris* (Luc. IX, 57). *Fac omnia quæ placent animo tuo : perge quo cupis, et ero tecum ubicumque volueris* » (ita armiger ad Jonatham, I Reg. XIV, 7). « Impone, Domine, capiti meo galeam salutis, præcinge me virtute ad bellum, et doce manus meas ad prœlium. » (Cf. Ps. XVII.) Ego sequar te indutus loricam justitiæ, sumens in omnibus scutum fidei et gladium spiritus, quod est verbum tuum : sequar calceatus pedibus in præparatione Evangelii, per gloriam

et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam : ero semper tecum in plagis, in carceribus, in angustia, in laboribus, in vigiliis, in jejuniis, in tribulationibus, in necessitabus... Neque fames, neque periculum, neque persecutio, neque gladius, neque mors, neque vita me separabunt a caritate tua (Cf. Rom. VIII, 38), quia tu es salus, via, vita et resurrectio mea, neque est aliud nomen sub cœlo, in quo oportet nos salvos fieri (Cf. Act. IV, 12). Amen.

DE NATIVITATE CHRISTI.

1m Præludium. — Contemplare Christum in præsepi reclinatum.

2m Præludium. — Roga tanti mysterii intelligentiam. Hic etenim dicendum : « Gratias ago tibi quod *abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* »

Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis... et vocabitur nomen ejus... princeps pacis (Is. IX, 6). Christus nascitur *pro salute mundi*. Ergo nativitatis ejus finis idem est qui vocationis meæ ad sacerdotium. Ergo hac nativitate docendus sum quænam sint quasi fundamentalia ut rite fungar munere meo, ut sim sacerdos secundum cor Dei, qui in diebus meis placeam Deo.

Jam vero tria meæ menti occurrunt.

I. — Quis puer, in Bethleem natus, coram Deo?

A. QUIS EST ILLE PUER? Est unigenitus Dei Filius. — Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi *unigeniti a Patre...* Est Verbum *quod erat in principio... sine quo nihil factum est.* (Jo. I). Est *splendor gloriæ et figura substantiæ* Patris (Heb. I, 3.) Est *candor lucis æternæ et speculum sine macula Dei majestatis...* (Sap. VII, 26). Est sapientia illa quæ de seipsa pronuntiavit : *Aute secula creata sum, et usque ad futurum seculum non desinam* (Eccli. XXIV, 14) ; et, *Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio* (Prov. VIII, 22) ;

quæ ludebat coram eo in orbe terrarum (Cf. ibid.). Ille est de quo tam magnifica oracula edidit Pater æternus. *Ego hodie genui te. Postula a me, et dabo tibi gentes hereditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ* (Ps. II, 7, 8). Ille est ! At in quo statu ?

B. Ipsemet dicet nobis quasi ore Salomonis : *Sum quidem et ego* mortalis homo, *similis omnibus et ex genere terreni illius qui prior factus est... Et ego natus accepi communem aerem, et in similiter factam decidi terram, et primam vocem similem omnibus emisi plorans* (Sap. VII). Utique hic jacet *infantulus* inter duo animalia : O, « *venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram* (Ps. XLV). Omnipotens Sermo a regalibus sedibus venit. *Qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, sed* semetipsum exinanivit, *formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo* (Phil. II, 6, 7). Sed, fratres, hujusce tantæ annihilationis quænam, quæso, fuit causa ? Sane in ea documentum reconditum. Nam, ut ait Bernardus, « si nihil præter carnem carnalis homo novit audire, ecce Verbum caro factum est ; audiat illud vel in carne carnaliter, ut ita dicam, prædicatum. »

C. Causa præcipua hujus annihilationis, causa omnium maxima hæc est, quod homines, obedientiæ impatientes, voluit *obedientiam docere.* « Jam clamat exemplo quod prædicaturus est verbo, » ait sanctus Augustinus. *Humiliavit semetipsum factus obediens* (Phil. II, 8). A præsepi proficiscitur vox illa : *Hostiam et oblationem noluisti ; corpus autem aptasti mihi. Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt ; tunc dixi, Ecce venio ; in capite libri scriptum est de me, ut faciam Deus, voluntatem tuam* (Heb. X, 5-7). Hanc autem obedientis vocem protulit Christus ut fieret salvator et sacerdos ; nam pergit Paulus : *Superius dicens, Quia hostias et oblationes et holocautomata pro peccato noluisti, nec placita sunt tibi quæ secundum legem offeruntur ; tunc dixi, Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam : aufert primum ut sequens statuat, in qua voluntate sanctificati sumus per*

oblationem corporis Jesu Christi semel. Quid ergo dicemus nos, fratres ? Nonne obediemus ? At, id quomodo hucusque præstitimus ?

II. — Quis puer, in Bethleem natus, secundum se ?

A. Consideravimus modo puerum illum esse secundam SS. Trinitatis personam, æterni Patris Filium. Est enim Deus ! sed nihilominus et homo est. « Deus est ex substantia Patris ante secula genitus ; et homo est ex substantia matris in seculo natus. » Sed ille homo quis est ? *Filius est purissimæ Virginis Mariæ, ipse purior.* Oriundus utique ab Adamo, sed ipse novus Adam, novus homo *qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis* (Ephes. IV, 24). *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* (Coloss. II, 9). Ipse solus provocare poterit inimicos suos : *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* (Jo. VIII, 46.)

B. Attamen statum si considero in quo nascitur, nonne et ipse *factus est maledictum ?* Nonne et ipsum perculit sententia Dei : « In sudore vultus tui vesceris pane, donec revertaris in terram de qua sumptus es ! » Ipse dicere potest : *Pauper sum ego et in laboribus a juventute mea* (Ps. LXXXVII, 16). *Vulpes foveam habent et volucres cœli nidos ; filius autem hominis non habet ubi caput reclinet* (Matth. VIII, 20). Reclinatus est « *in præsepio*, quia non erat illis locus in diversorio... » En habitatio, honores. *Pannis involutus* est : en vestitus regius !

Quid me hæc omnia docent ! Nonne terrenorum contemptum ? Nonne mortificationem ? Exclamabat David, de Arca loquens : *Videsne quod ego habitem in domo cedrina, et arca Dei posita sit in medio pellium ?* (II Reg. VII, 2.) Quæ autem voces erunt sacerdotis, Dominum et Deum suum in stramine jacentem conspicientis ? An voces impiorum : « Coronemus nos rosis, antequam marcescant ? » An audebit conqueri, ubi deerunt aliqua vitæ commoda ? An præcipue, proh dolor ! audebit conqueri, ubi propter sacrum ministerium aliquæ molestiæ subeundæ ? ubi relinquendum prandium, interrum-

penda nocturna quies? Etenim quis ego sum? peccator! magnus forte peccator! Erubescamus igitur, si commoda nostra quæramus!!

III. — Quis puer, in Bethleem natus, coram mundo?

Revera *nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* (Jo. XII, 31). Etenim :

A. QUOMODO CHRISTUM MUNDUS RECIPIT? — *In propria venit, et sui eum non receperunt* (Jo. I, 11). *Non erat illis locus in diversorio* (Luc. II, 7). Quis Romæ cogitabat de Christo? quis in Judæa? Immo qui Messiam exspectabant, eum non agnoverunt. Herodes *turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo* (Matth II, 3). Ipsemet Christum occidere vult; *mittens occidit omnes pueros qui erant in Bethleem et in omnibus finibus ejus, a bimatu et infra, secundum tempus quod exquisierat a magis* (Ibid.). En quomodo mundus recipiat Christum. Nonne et ita nostris temporibus? Nonne et nunc *astiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus?* (Ps. II, 2.) Nonne et nunc odio sunt omnibus ministri Domini propter nomen ejus? Ita mundus de Christo.

B. QUID VERO CHRISTUS DE MUNDO? — In ipsa nativitate lucidissime patet quanti Christus fecerit mundum, quam eum spreverit. *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia... quia quod stultum est Dei, sapientius est hominibus* (I Cor. I, 25, 27). Quid enim? Nasci poterat in aula regia, ex matre prænobili, indui purpura et bysso. Hæc omnia sprevit... *Scitis enim gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis* (II Cor. VIII, 9). Attamen venit quærere et salvum facere quod perierat... Lux in tenebris lucet... Ergo oportet ut mundus salvetur per paupertatem et ignominiam Christi. Christus spernit mundum, ut ita salvet mundum!

C. QUID ILLA ME DOCENT? — Nonne existimavi ego necesse esse ut me accommodarem mundo, et ita mundum lucrifa-

cerem ? Nonne illo prætextu velavi amorem meum rerum mundanarum, divitiarum, vestium exquisitarum ? Oportet, aiebam, ut omnia omnibus fiam ! Utique omnia omnibus !... sed in confessionali, in cathedra, in pia conversatione, ad lectum morientium ; non autem in conviviis, in compotationibus, in secularibus sermonibus, in cantilenis... Utique debeo me *commodare* mundo ; non autem me ipsi *accommodare*. Ergo erravi ! Me condemnat Christus exemplo, sicuti condemnabit postea verbo. *Nolite conformari huic seculo*, ait Apostolus a Domino edoctus (Rom. XII, 2). *De mundo non estis ; sed ego elegi vos de mundo* (Jo. XV, 19). *Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt* (I Jo. II, 15). — Hic ergo coram præsepi Domini meipsum examinabo.

Colloquium cum Jesu humiliato, patiente, abhorrente a mundo. Rogemus ipsum ut denique tandem dicere valeamus: *Existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei, propter quem omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam* (Phil. III, 8).

DE DUOBUS VEXILLIS.

1m Præludium. — Recordemur quomodo Christus Dominus et diabolus sibi invicem opponantur ; quomodo sub suum vexillum Christus vocet homines, contra vero Lucifer sub suum.

2m Præludium. — Rogemus gratiam detegendi ac vitandi fraudes mali ducis et cognoscendi vitam veram, quæ est Christus Dominus.

I. — Characteres generales utriusque Ducis.

Cum scopus meditationis sit ut in vita nostra sacerdotali ab illusionibus dæmonis caveamus, utque ideo dignoscamus quinam motus, quænam desideria in nobis a Deo, quænam

vero a diabolo proficiscantur, juvat jam præsentire, signis quibusdam generalibus, quibusnam motibus fidere possimus. Omnia S. Ignatius graphice depingit ipsa imagine qua tum dæmonem, tum Christum Dominum oculis nostris subjicit.

A. Ex una parte Luciferum conspicimus.

a) In campo *Babyloniæ*, i. e. *confusionis.* — Babylonem scimus in Scripturis semper exhiberi ut urbem principem regni dæmonis. *In fronte ejus nomen scriptum : Mysterium : Babylon magna, mater fornicationum, et abominationum terræ* (Apoc. XVII, 5). Signum enim diaboli confusio est ; ubicumque vero confusio reperitur, facile invenit diabolus unde homines seducat. Ergo a confusione caveamus.

b) In magna cathedra. — Cathedra *superbiam* designat. Ita pharisæi amabant primas cathedras in synagogis ; et docet Ecclesiasticus (VII, 4) : *Noli quærere... a rege cathedram honoris.* Alter enim *character diaboli* est audacia in docendo : nunquam dubitare, procedere tamquam qui auctoritatem habet... Idem quoque contingit in inspirationibus quæ illusionem sapiunt.

c) Ignis et fumi. — Ignis symbolum est aviditatis, agitationis et turbationis : *Ignis nunquam dicit : Sufficit* (Prov. XXX, 16). *Ignis est usque ad perditionem devorans* (Job. XXXI, 12) ; symbolum iræ : *Usquequo, Domine, avertis in finem : exardescet sicut ignis ira tua ?* (Ps. LXXXVIII, 47.) Est et symbolum æmulationis : *Dura sicut infernus æmulatio ; lampades ejus, lampades ignis atque flammarum* (Cant. VIII, 6).

Hæc omnia apprime conveniunt dæmonis inspirationibus ; praesertim si addatur *fumus*, per quem indicantur *a)* tenebræ : *Obscuratus est sol et aer de fumo putei* (Apoc. IX, 2) ; *b)* levitas et vanitas : *Spes impii... tamquam fumus qui a vento diffusus est* (Sap. V, 15). *Inimici Domini, mox ut honorificati fuerint et exaltati, deficientes, quemadmodum fumus deficient* (Ps. XXXVI, 20).

d) In figura horrenda atque terribili. — Utique conatur diabolus in cathedra illa ignis et fumi sese abscondere ;

sed quidquid tentat, apparet semper figura ejus horrenda et terribilis. Est enim semper leo rugiens, quærens quem devoret ; semper aliquem terrorem animæ injicit.

En ergo characteres sub quibus semper sese offert nobis ; quorum si unum in occasione quapiam deprehendamus, sollicite caveamus.

B. Ex altera contemplemur Christum. — a) In magno campo : nam licet lex Christi videatur severa, licet mortificationes imponat, semper tamen *dilatat* animam.

b) Regionis Jerusalem, i. e. civitatis pacis. « Cœlestis urbs Jerusalem, beata pacis visio... »

c) In loco humili : opponitur humilitas Christi dæmonis superbiæ. Ipse non venit ministrari sed ministrare... lavit pedes discipulorum, et ait: « Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. » *Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens... et habitu inventus ut homo. Humiliavit semetipsum...* (Phil. II, 7, 8.)

d) Speciosus et amabilis forma præ filiis hominum... *Diffusa est gratia in labiis tuis* (Ps. XLIV, *3*). *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Matth. XI, 29).

Hæc bene advertamus, quia signa sunt tum ipsius Christi, tum inspirationum quæ ab ipso immittuntur, tum etiam eorum qui ipsius nomine doctrinam prædicant.

II. — Concio Luciferi.

A. Concionem facit Lucifer innumerabilium dæmonum, eosque hortatur ad injicienda hominibus retia et catenas. Ideoque nos admonet S. Scriptura : *Væ terræ et mari, quia descendit diabolus ad vos, habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet* (Apoc. XII, 12). *Formido, et fovea, et laqueus super te, qui habitator es terræ. Et erit : qui fugerit a voce formidinis, cadet in foveam ; et qui se explicaverit de fovea, tenebitur laqueo* (Is. XXIV, 17, 18). Ergo bene nobis persuasum sit sine intermissione exponi nos istis insidiis et laqueis diaboli. Quare insidias illas optime cognoscamus oportet, ut eas vitemus incolumesque maneamus.

B. Primum homines tentent divitiarum cupiditate, quo facilius ad vanum honorem mundi, et inde ad magnam superbiam perducantur.

a) Notandum in primis diabolum non rebus ex natura sua malis, sed indifferentibus uti : ea enim natura insidiarum est ut abscondatur initio malum ac postea tantum prodatur. Quare et bene ponderanda sunt ea quæ diabolus proponit.

b) Tentent eos divitiarum cupiditate. Divitiæ mundanis sunt hamus quo veluti pisces capiuntur : *Fallacia divitiarum suffocat verbum, et sine fructu efficitur* (Matth. XIII, 22). *Qui confidit in divitiis suis, corruet* (Prov. XI, 28). *Qui volunt divites fieri* in hoc seculo, *incidunt in tentationem et in laqueum diaboli* (I Tim. VI, 9). — « Divitiæ » vero sensu latiori accipi possunt pro omnibus quæ apud mundanos habentur ut thesauri : v. g. scientia, vitæ commoda, immo et affectiones quædam humanæ quibus quodammodo ditescimus. Cum in his omnibus immoramur, terreni jam efficimur. Inde primum periculum ; sed mox instantius periculum minitabit.

c) Quo facilius perducantur ad vanum honorem mundi. Natura fit ut qui abundat, in abundantia sua glorietur, vel de abundantia sua congratulationes accipere laudarique quærat, itemque de ingenio, scientia, solertia et similibus. Jam vero : « Difficillimum est ut gradus honoris non pariat tumorem in animo præsidentis. » (S. Antoninus.) « Quanto major honor datur, majus periculum comparatur. » (S. Aug.) « Sæpe per honores quorumdam mutantur et mores. » (S. Isid.) Vulgari proverbio dicitur quod honores mutant mores, sed raro in meliores.

d) Et inde ad magnam superbiam. Quod ex præcedentibus planum est. Neque ait S. Ignatius in textu hispanico *magnam*, sed *crescentem* superbiam : crescentem scilicet in immensum ! Cum autem de superbia fiat sermo, jam apparet ad quem finem laqueos suos diabolus disposuerit. Nam superbia omnium vitiorum mater est. *Ubi fuerit superbia, ibi erit et contumelia* (Prov. XI, 2). *Initium omnis peccati est superbia*

(Eccli. x, 15). *Non habitabit in medio domus meæ qui facit superbiam* (Ps. c, 7).

Si hæc omnia vitæ nostræ sacerdotali applicemus, facile hanc eamdem gradationem inveniemus ; nam per abundantiam ad appetitum considerationis et honoris mundi ducimur, et sic pertingimus ad superbiam. Ubi vero ad superbiam veram pervenimus, actum est de conscientiæ puritate. Ergo in istis abyssus abyssum invocat, et maximopere cavendum est ; quod efficaciter præstabimus, si præ oculis nobis versetur

III. — Concio Christi Jesu.

A. Consideremus quomodo Dominus elegerit tam multas personas, apostolos, discipulos, et alios, eosque per universum mundum mittat, suam sacram doctrinam sparsuros in omnes status conditionesque personarum. Ergo Christus Dominus quoque non tantum per se, sed et per legatos suos allaborat ut actioni diabolicæ sese opponat. Unde magnum solatium intimamque fiduciam hauriamus oportet.

B. Illis commendat ut omnes adjuvare velint, adducendo illos primum ad summam paupertatem *spiritualem*, et, si suæ majestati placuerit, non minus ad paupertatem *actualem* ; dein ad desiderium opprobriorum et contemptuum : quia ex his duobus sequitur humilitas. Ita ut sint tres gradus :

a) Primus, paupertas, contra divitias. — Illa paupertas erit ut plurimum spiritualis : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere* (Ps. lxi, 11). « Pauper spiritu est, qui corporalem opulentiam animæ divitiis permutat, qui propter spiritum egenus est, qui terrenas divitias veluti quoddam onus excussit et abjecit, ut sublimis per aerem sursum rapiatur. » (S. Greg. M.) Hic dives est, qui dives esse non vult ; qui pauper esse renuit, ille pauper est. — At hortandi quoque sumus ut paupertatem actualem amplectamur, si ita placuerit summæ Majestati. Quæret forte quispiam quamnam paupertatem sectari debeat sacerdos, ut

laqueos diaboli vitare possit. *Respondeo.* Sectetur amorem mediocritatis, quo fit ut contentus sit parvis fortunis, parvo ingenio, etc. ; neve ambitione quadam vel commodorum cupiditate ad majorem abundantiam pervenire enitatur. — Gradus quem hactenus consideravimus, quasi elementarius est.

b) SECUNDUS EST OPPROBRIORUM ET CONTEMPTUUM DESIDERIUM, CONTRA HONOREM MUNDANUM. — De hoc ita apostoli Domini : *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est et ego mundo* (Gal. VI, 14). *Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis* (Jac. I, 2). *Si exprobramini in nomine Christi, beati eritis ; quoniam quod est honoris, gloriæ et virtutis Dei et qui est ejus Spiritus, super vos requiescit* (I Pet. IV, 14). Quæ cum ita sint, ubi agitur de perfectione acquirenda, patet quænam saltem esse debeant propensiones animi nostri, ut a periculis honorum caveamus. « Odio debent esse quæ seculi sunt, ut rebus cœlestibus totus impendatur affectus. » (S. Cyprian.) « Gloriæ contemptor vehementer sapiens est ; novit enim res humanas. » (S. Chrys.)

c) TERTIUS EST HUMILITAS, CONTRA SUPERBIAM. — Ex his autem tribus gradibus adducantur homines ad omnes virtutes. Et revera humilitas omnium virtutum radix est et fundamentum.

N. B. « Durus est hic sermo et quis potest eum audire ? » Hæc forsan per hanc meditationem nobis animo obversabuntur. Sed notandum est hic agi in primis de animi habitu qui induendus nobis sit ut insidias inimici vitemus ; quoad praxim vero, exspectanda est divinæ voluntatis manifestatio. Ideo

In colloquio, petendum est a Christo Domino ut nos sub suum vexillum recipiat, in summa paupertate spirituali, immo etiam, si voluerit, temporali seu actuali ; in tolerandis quoque injuriis ad illum imitandum, dummodo possim eas tolerare absque ullius peccato et disgustu divinæ Majestatis. Si vero non habeamus horum desiderium tan-

tum ut ea petamus, postulemus saltem desiderii desiderium. Amen.

DE CHRISTO CRUCIFIXO.

1m Præludium. — Sistamus nos coram imagine Jesu crucifixi, quam omnes penes nos habere æquum est. Inde altius erigentes cogitationes nostras, fingamus crucem hanc in ipso Calvariæ cacumine erectam.

2m Præludium. — Petamus gratiam intime cognoscendi Jesum crucifixum, ut in eo tamquam in libro legamus quæ vocationi nostræ congruant.

I. — Quid patiatur Christus.

Consistamus in contemplandis præsertim doloribus corporis, eos videntes et sentientes ; deinde ad nosmetipsos conversi, ex singulis fructum capiamus. Sint autem illi fructus, fructus doloris, patientiæ, amoris.

A. Videamus ergo CRUCEM, et in cruce pendentem Jesum. *Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis, ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam* (Jo. III, 14, 15). Accede ergo cum fiducia, o sacerdos, firmiterque tibi persuasum habe nullas esse tentationes quas non superare, nullas virtutes quas non assequi, nullum donum Dei quod non impetrare valeas per merita Christi crucifixi.

B. Contemplemur PEDES MANUSQUE confossa clavibus. *Foderunt manus meas et pedes meos ; dinumeraverunt omnia ossa mea* (Ps. XXXI, 17, 18). *Aspicient ad me quem confixerunt* (Zach. XII, 10). En manus illæ quibus « ipsa nocte qua tradebatur... accepit panem... » En pedes de quibus merito : *Quam pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem* (Is. LII, 7). Aspicio et ego manus meas : *Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum ?* (Zach. XIII, 6.) *Manus*

meæ stillaverunt myrrham (Cant. v, 5). An et manus meæ stillant myrrham mortificationis — An pedes mei, pedes evangelizantis pacem ? O de me ne dicatur : *Veloces pedes* ejus *ad effundendum sanguinem !* (Ps. XIII, 3.)

C. Consideremus TOTUM CORPUS flagellis dilaniatum. — Sacratissimum illud corpus Christi flagella secuerunt. « Hoc autem factum est, ut (quia scriptum erat : multa flagella peccatorum) illo flagellato nos a verberibus liberaremur. » (S. Hier.) *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra* (Is. LIII, 5). *A planta pedis usque ad verticem* capitis *non est in eo sanitas*, sed *vulnus et livor et plaga tumens* (Cf. ibid. I, 6). — Quam parum respondemus amori tanto, dum adeo impatientes sumus ! Sed quid dico ? *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* (Ps. CXXVIII, 3). Nonne et ego ex virgatorum illorum numero ? Quare enim dilaniatur Jesus, nisi ut delicias carnis expiet ?

D. Aspiciamus sacrum CAPUT Jesu. — Utique terra spinas et tribulos germinavit illi. *Egredimini et videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate quo coronavit illum mater sua* (Cant. III, 11). « An decet sub capite spinoso membrum esse delicatum ? » (S. Bern.) Quinam autem spinarum aculei, nisi superbæ cogitationes meæ ? — Sed nonne et ego gero coronam Christi ? Quid tonsura clericalis ? At an eadem mente eodemque sensu gero illam ?

E. Contemplemur FACIEM sputis et sanguine illitam, moribundos oculos in nos defixos, evulsam barbam, concretos crines ! O quale spectaculum ! Tumescunt genæ præ colaphis ipsis impactis ; livent labia. — *Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus ; faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me* (Is. L, 6). Recordemur eorum quæ apud Ezechielem (III, 9) legimus. *Ut adamantem et ut silicem dedi faciem tuam ; ne timeas eos, neque metuas a facie eorum.* Etenim hæc omnia passus est Dominus ut nobis vires adderet ; ut et nos mundanos insultus sperneremus. Sed eheu ! quanta nobis debilitas virium ! Nonne interdum erubescimus

Evangelium — Hæc meditemur coram crucifixo Jesu.

F. Tandem recogitemus quinam fuerint TOTIUS CORPORIS DOLORES.

a) En jam noctem integram, vix non et diem, devota peccatis expiandis victima versatur in flammis tribulationum, nec datur requies ossibus ejus.

b) Ipse autem, natus ex virgine, virgineam carnem et delicata membra suscepit, quæ mira arte compegit Spiritus sanctus. Ipse speciosus præ filiis hominum.

c) Addas nullis parcitum fuisse suppliciis ; gladiis et fustibus in ipsum irruerunt, funibus et catenis strinxerunt, etc. Jam premuntur omnia membra sua ipsorum mole : perforatæ manus, perforati pedes, suspensum in cruce corpus. O bone Jesu, *magna est velut mare contritio tua ; quis medebitur tui ?* (Thren. II, 13.) Suscipe me passionis tuæ socium, ut passionis tuæ fructum percipere merear ! Hæc autem non sufficiunt. Videamus

II. — A quibus patiatur Christus.

Scopus præcipue intentus in primo puncto fuit ea quæ ad corpus nostrum pertinent ad normam vere sacerdotalem componere ; hujusce vero secundi puncti finis est *examinare affectus* cordis nostri, sive in amorem propendant, sive in aversionem, dejectionem, tristitiam. Conemur autem in cordibus nostris eos fovere sensus quos requirit a nobis Christus patiens.

A. PATITUR CHRISTUS AB INFIDELIBUS. — Romani eum condemnaverunt, flagellaverunt, crucifixerunt. *Circumdederunt me vituli multi ; tauri pingues obsederunt me... Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem* (Ps. XXI, 13, 19). En quid fecerint Romani ; sed mitissimus Jesus pro crucifixoribus oravit : *Pater, dimitte illis ; non enim sciunt quid faciunt* (Luc. XXXIII, 34). Et mox obscurato sole, centurio exclamabat : « Vere Filius Dei erat ille ! » Christus patitur a gentibus, patitur pro gentibus, ut et nos diligamus gentes, ut exardescat zelus noster. — An ego saltem oro pro ovibus meis ?...

B. Patitur Christus a Judæis. — *Populе meus, quid feci tibi, aut quid molestus fui tibi ? Responde mihi* (Mich. vi, 2). Ipsi autem quid faciunt ? Irrident, blasphemant: *Si rex Israel est, descendat nunc de cruce, et credimus ei* (Matth. xxvii, 42). Scribit Augustinus : « Quare ergo non ostendit insultantibus se verum esse Dei Filium, quem illi ausi fuerunt occidere ? Noluit. » Utique poterat descendere de cruce, cum potuerit de sepulcro resurgere : sed docuit nos ferre insultantes ; docuit pati linguas hominum et bibere calicem amaritudinis. Durum sane bibere calicem hunc, præcipue cum propinatur ab ipsis civibus pro quorum salute « impendimus et superimpendimur ; » arduum perseverare in laboribus, dum labores nostri spernuntur. — Durius tamen adhuc quod sequitur.

C. Patitur Christus a discipulis. — An unquam serio recogitavimus quid doloris attulerit cordi Jesu agendi ratio discipulorum ? Nos, si vel unum inveniamus qui beneficiis nostris gratias rependere renuat, indignamur. Attamen quid sumus nos ? quæ beneficia nostra ? quæ jura nostra ? Christus vero ex duodecim dilectissimis discipulis quid recipit amoris ? Omnes, ne uno quidem excepto, fugerunt. Caput Ecclesiæ, Petrus, ter negavit se nosse Dominum suum. Judas ipsum vendidit, osculo tradidit, immo, quod forsan cordi Jesu acerbissimum, de misericordia ipsius desperavit. Audiamus ergo querelas Jesu : *In vacuum laboravi, sine causa et vane fortitudinem meam consumpsi* (Is. lxix, 4,). *Extraneus factus sum fratribus meis, et peregrinus filiis matris meæ* (Ps. lxviii, 9). *Circumspexi, et non erat auxiliator ; quæsivi, et non fuit qui adjuvaret* (Is. lxiii, 5). *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique... tu vero homo unanimis, dux meus et notus meus, qui simul mecum dulces capiebas cibos* (Ps. liv, 13-15). Cibos nempe corporis et sanguinis mei ! Audimusne nos, sacerdotes ? audimusne et intelligimus ? Quid ergo confidimus in brachio carneo ? Sed et nos, nos discipuli Jesu, quid fuimus, quid fecimus ?

D. Superest dolor summus et incomprehensibilis. Patitur Christus ab ipso Patre suo. — *Deus, Deus meus, respice*

in me, quare me dereliquisti ?... Deus meus, clamavi per diem, et non exaudies ; et nocte, et non ad insipientiam mihi (Ps. xxi, 2, 3). *Clamavi ad te, Domine, tota die ; expandi ad te manus meas... Ut quid, Domine, repellis orationem meam ?* (Ps. lxxxvii, 10, 15.) Et miramur nos, si aliquas in orationibus patiamur mentis evagationes ; miramur, si in spiritualibus exercitiis non sentiamus fervorem... In ariditatibus nostris, recurramus ad crucifixum, Jesum derelictum intueamur.

Tandem, ut plenum sit documentum nobis a cruce Domini traditum, considerandum nobis est

III. — Quomodo patiatur Christus.

Id vero colligemus ex ipsis verbis quæ Christus Dominus in cruce effatus est ; quæ quidem verba documento nobis sunt. « Ad te clamo, ait apud S. Bonaventuram, qui pro te morior. »

A. Pater, dimitte illis... Patitur Christus, et pro tortoribus orat. Non ergo in causam proximam dolorum suorum irascitur. Nunc vere dici potest : *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (Exod. xxv. 40). « Quid enim mirum si inimicos diligunt discipuli dum vivunt, quando et tunc inimicos diligit magister cum occiditur ? » (S. Greg. M.) Hæc recogitemus quotidie, cum in sacrificio missæ pronuntiamus : « Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus... »

B. Hodie mecum eris... Patitur Christus, moritur inter acerbissimos cruciatus, nec tamen quidquam de solita benignitate et mansuetudine, de zelo animarum ardentissimo remittit. — « Sic ille qui inter iniquos reputatus est, ex ipsa supplicii ignominia misericordiæ et gratiæ causam eruit. Cito latroni venia datur ; et uberior est gratia quam precatio : semper enim plus tribuit Dominus quam rogatur. Latro enim rogat, ut memor sui sit Dominus cum venerit in regnum suum. Dominus autem ait : Ho-

die mecum eris. « (Venerabilis Beda.) Utinam talia de nobis dicantur !...

C. Mulier, ecce Fillius tuus... Ultima Christi sollicitudo de matre sua est. Hanc Joanni commendat ; Joannem matri in filium tradit. In his quiescit Dominus moriens. — Ubi vero nos quiescere possumus, nisi in sinu optimæ matris nostræ ? At Virginem virgini commendavit Christus. Hoc ne obliviscamur !

D. Deus, Deus meus !... Undenam solatium quærit Christus ? an ex hominibus ? minime. Sed levat oculos suos « ad montes, unde veniat auxilium » ipsi. « Vox ista non querela, sed doctrina est, » ait S. Leo Papa. — Quod si omni solatio careas, o sacerdos, cave abjicias animum ; nec consueta pietatis exercitia prætermitte, sed confidenter ad Deum recurre : « Non est grave, ait Kempensis (Imit. II, 9), humanum contemnere solatium, cum adest divinum. Magnum est, et valde magnum, tam divino quam humano posse carere solatio, et pro honore Dei libenter exsilium cordis velle sustinere. » — Hoc nobis exemplum præbet Christus, etiam cum clamat :

E. Sitio. Verbum enim est obedientiæ. *Ut consummaretur Scriptura*, ait Joannes (XIX, 28), *dixit : Sitio.* Et revera de eo scriptum erat : *Aruit tamquam testa virtus mea, et lingua mea adhæsit faucibus meis* (Ps. XXI, 16). *In siti mea potaverunt me aceto* (Ps. LXVIII, 22). Ergo obediendum est, ad exemplum ilius qui factus est obediens usque ad mortem. — Sed præterea inquirenti mihi quare hanc sitim experiri voluerit Dominus, quid objicitur ? Sola Christi lingua hucusque pœnarum expers erat. Ne itaque gustui suum deesset tormentum, ardentissima siti torqueri voluit moribundus Salvator, ut in se puniret temulentorum intemperantiam.

F. Consummatum est. Ergo perseverandum, dum et nos supremum hoc verbum emittere possimus. Perseverandum in laboribus, in doloribus, in agone. Utinam et nobis olim dicere liceat : *Tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem ser-*

vavi ; in reliquo reposita est mihi corona justitiæ ! (II Tim. IV, 6-8.)

G. Pater, in manus tuas... Quid superest, nisi ut dicatur supremum verbum, verbum omnimodæ resignationis ? *Itaque et hi qui patiuntur secundum voluntatem Dei, fideli creatori commendent animas suas in benefactis* (I Pet. IV, 19). Quotidie igitur inter decumbendum in memoriam revocemus et mente revolvamus hæc verba Completorii : « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. Redemisti me, Domine, Deus veritatis ! » — *Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini* (I Pet. IV, 1).

Colloquium cum Jesu crucifixo.

DE RESURRECTIONE CHRISTI.

1m Præludium. — Videamus Christum redivivum, surgentem gloriose de sepulcro.

2m Præludium. — Postulemus a Deo ut gaudeamus de Resurrectione, eam intelligamus, ex eaque roboremur ad imitandum Christum redivivum. — Etenim Christi resurrectio lux est vitæ nostræ.

I. — Est resurrectio vera.

Surrexit Dominus vere. — « Resurrectio, ait S. Greg. Nyssenus, est naturæ nostræ in antiquum statum *restitutio.* » Jam notemus naturam nostram in triplici statu perfectionis considerari posse : prout erat in Adamo ante lapsum ; prout erat in Christo ante ipsius mortem ; prout erit in gloria cœlesti. In primo statu carebat miseriis, inordinatione et gloria ; in secundo, inordinatione et gloria, sed obnoxia erat miseriis ; in tertio vero carebit inordinatione atque miseriis frueturque gloria. — Christus resurgens nobis exhibet naturam humanam reparatam simul ac glorificatam :

A. Quia jam VERE VIVIT. — « Vivere est habere in se principium motus et actionis. » (S. Thomas.) Jam vero Christus resurgens relinquit omnia signa mortis in testimonium vitæ suæ, et dat omnia signa vitæ. Relinquit sepulcrum apertum, revolutum lapidem, linteamina posita in monumento. — Sepulcrum nostrum aperitur, cum per confessionem sincere sacerdoti animam nostram pandimus: lapis revolvitur, cum peccatorum pondus per absolutionem tollitur; linteamina relinquuntur, cum rumpuntur vincula quæ nos peccato adstringebant. An ita est de me?

Christus resurgens ambulat, manducat, bibit et ostendit se vivere. *Videte manus meas et pedes, quia ego ipse sum; palpate et videte, quia spiritus carnem et ossa non habet, sicut me videtis habere* (Luc. XXIV, 36). *Numquid pulmentarium habetis?* (Jo. XXI, 5.) Sic nos redivivos ambulare oportet in lege Domini, escam spiritalem manducare, potum spiritalem bibere, bibere de spiritali petra...

B. Non tantum vere vivit Christus, sed VIVIT PERFECTE. — Etenim etsi manducat en bibit, manducare tamen et bibere jam non indiget; superior est omni naturali appetitu; utitur rebus terrenis, at hæ neque dominari neque obesse illi valent. En vera vita christiana. *Tempus breve est: reliquum est, ut et qui habent uxores tamquam non habentes sint, et qui flent, tamquam non flentes, et qui gaudent, tamquam non gaudentes, et qui emunt, tamquam non possidentes, et qui utuntur hoc mundo, tamquam non utantur: præterit enim figura hujus mundi* (I Cor. VII, 29 et sqq.).

C. Vivit, et VIVIT CONSTANTER. — *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur; mors illi ultra non dominabitur* (Rom. VI, 9). Hæc quoque norma sit resurrectionis nostræ: Deus *suscitavit eum* (Christum) *a mortuis... ut fides vestra et spes esset in Deo... Hæc enim facientes non peccabitis aliquando. Sic enim abundanter ministrabitur vobis introitus in æternum regnum* cœlorum *Domini nostri, et Salvatoris Jesu Christi* (I Petr. I, 21; II, I, 10).

Proinde exclamemus cum Apostolo: *Qui enim mortui*

sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo? (Rom. VI, 2.) Ne autem peccatum iterum ingruat in nos, audiamus eumdem Apostolum monentem : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite... quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram* (Col. III, 1, 2). *Quod enim* (Christus) *mortuus est peccato, mortuus est semel; quod autem vivit, vivit Deo. Ita et vos existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo in Christo Jesu Domino nostro* (Rom. VI, 10, 11).

II. — Est resurrectio salutaris.

Christus resurgens non vivit sibi tantum, sed quæcumque damna mors ejus inferre visa est ipse resarcit, innumeraque bona hominibus procurat.

A. APPARET DILECTISSIMÆ MATRI SUÆ, ipsamque consolatur. — Nuntiaverunt olim Jacob, dicentes : *Joseph, filius tuus vivit... Quo audito... revixit spiritus ejus, et ait : Sufficit mihi si adhuc Joseph, filius meus, vivit ; vadam et videbo illum antequam moriar* (Gen. XLV, 26 sqq.). Quæ putamus exclamasse Beatissimam Virginem, ubi Filium suum coram se adstare conspexit ? Quanta ipsius fuit lætitia ! At ne obliviscamur etiam nos esse filios hujus afflictissimæ matris. Jam vero si gaudium est in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quantum erit et gaudium Mariæ super conversione nostra ? In posterum vero gemitus matris nostræ ne obliviscamur...

B. CHRISTUS FIDEM FIDUCIAMQUE DISCIPULIS SUIS REDDIT. — Discipulis euntibus in Emmaüm se manifestat, interpretatis prophetis traditoque ipsis Eucharistiæ sacramento ; ceteris, data pace ; Thomæ, mira quadam benignitate et misericordia ; discipulis piscantibus, per insigne miraculum et beneficium. — En quomodo resurrectio nostra se manifestare debeat : *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est* (Matth. V, 16).

C. CHRISTUS ECCLESIAM ÆDIFICAT. — Tunc enim instituit pleraque sacramenta : *Euntes docete... baptizantes in nomine*

Patris... Accipite Spiritum sanctum; quorum remiseritis peccata... Ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem seculi... Tunc præficit Petrus toti Ecclesiæ: *Pasce agnos meos... pasce oves meas.*

Et mihi jam induendus est spiritus ille Christi; mihi quoque commissa est Ecclesiæ cura, præsertim luctuosis hisce temporibus.

III. — Est resurrectio gloriosa.

Quæ præcedunt, ad meam emendationem maxime tendunt; quæ sequuntur, potius ad meam consolationem.

A. Est Christi resurrectio gloriosa PROPTER GLORIAM CORPORIS. — Conversus est luctus in gaudium, humilitas in gloriam. *Absorpta est mors in victoria* (I Cor. xv, 54). Nulla mortis vestigia apparent præter quinque cicatrices sole lucidiores, quæ manent in signum victoriæ argumentumque amoris. Ceterum, corpus illud est incorruptibile, est subtile, est agile: *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale... Seminatur in infirmitate, surget in virtute; seminatur in corruptione, surget in incorruptione; seminatur in ignobilitate, surget in gloria* (Cf. I Cor. xv, 42 sqq.). En quæ maneant etiam corpus meum, si illud jam volo castigare et in servitutem redigere, si particeps volo fieri passionum Christi, ut particeps fiam et gloriæ.

B. Est gloriosa PROPTER PERFECTUM IMPERIUM ANIMÆ IN CORPUS. — Jam non corpus corrumpitur, nec aggravat animam; sed incorruptibile et ipsum particeps est dotum animæ. Agile est quemadmodum mens; corpora penetrat sicuti anima; nullo materiali obstaculo potest contineri. *Cum fores essent clausæ, ubi erant discipuli congregati* (Jo. xx, 19), apparuit Jesus in medio eorum. Quæ dos pretiosissima non est quidem concessa huic vitæ: nam hic semper caro nostra adversus spiritum concupiscit; attamen, *si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis* (Rom. viii, 13), i. e. acquiretis magnum imperium in corpus mortis hujus, et certo certius reddetur animæ imperium in corpus gloriosum. Hanc spem nutriamus, dicamusque cum Job et

Apostolo gentium : *Scio quod Redemptor meus vivit et in novissimo die de terra surrecturus sum ; et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum* salvatorem *meum* (Job. XIX, 25, 26). *Consepulti sumus cum* Christo *per baptismum in mortem*, ut destruatur corpus peccati. *Si enim complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus* (Cf. Rom. VI, 4 sqq.). *Cum Christus apparuerit, vita* nostra, *tunc et* nos apparebimus *cum ipso in gloria* (Cf. Col. III, 4). *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* (Phil. III, 21).

C. Est gloriosa PROPTER VICTORIAM DE OMNIBUS INIMICIS CHRISTI RELATAM. — Triumphum agit Christus de dæmone, de peccato, de morte, de Judæis et de infidelibus. Ergo, *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est... Fortitudo mea et laus mea Dominus, et factus est mihi in salutem !* (Exod. XV, 1 et 2.) *Exsultemus* ergo *et lætemur* in hac die *quam fecit Dominus* (Cf. Ps. XVII, 24). « Exsultemus, quia surrexit ipse ; laetemur, quia resurgemus et nos. Hodie mortis deletum est antiquum chirographum, hodie originalis delicti culpa laxata. Hodie Deus tuus te revocavit ad pacem, te duxit ad Patrem, te provexit in gloriam. Hodie corpus tuum reformavit in se ; hodie angelorum gloriæ te fecit esse consortem ; cœlestis patriæ tibi tradidit principatum et pristinæ te libertati restituit. » (S. Laur. Justin.) — Hanc libertatem jam custodiamus, fratres, et per spiritualem resurrectionem certam faciamus resurrectionem nostram ad gloriam.

DE ASCENSIONE DOMINI.

1m **Præludium.** — In memoriam nobis revocemus narrationem evangelicam : quomodo Christus Dominus quadragesimo a resurrectione sua die discipulos duxerit in montem Oliveti et ibi coram ipsis in cœlum elevatus sit, ipsique deinde Jerosolymam reversi sint.

2m **Præludium.** — Postulemus gratiam gaudendi de gloria Christi, et fiduciam nos aliquando fore hujus gloriæ participes, si hanc tantam mercedem mereamur.

I. — Præparatio Ascensionis.

Ascensio Domini tripliciter considerari potest : 1) Est separatio Christi a discipulis : *Modicum et jam non videbitis me* (Jo. XVI, 16), et sic est ipsis privatio gratiæ sensibilis ; 2) est initium laborum quos apostoli subituri sunt ut vocationi suæ respondeant ; 3) est glorificatio Christi, simulque præbet apostolis pignus futuræ gloriæ. Haec tria si conjungamus, fructuose meditabimur circumstantias omnes hujus mysterii quæ in Actis et in Evangelio referuntur, eas applicando fini exercitiorum spiritualium.

A. Præbuit seipsum vivum post passionem suam in multis argumentis, per dies quadraginta apparens eis. — Ita et nobis se præbuit Christus vivum : sensimus influxum ejus in intellectum, in voluntatem nostram. Quæ nunc vera experti sumus, vera semper erunt, etiamsi tenebræ aliquando mentem obnubilent. Recordemur tunc pristinos dies.

B. Loquens de regno Dei. — Hæc est ratio qua se Christus ostendit nobis vivum. Ut vero audiamus eum, oportet ut cum eo conversemur ; oportet illi aures præbeamus, quæramus silentium, animi recollectionem.

C. Et convescens præcepit eis, ab Jerosolymis ne discederent. — Jerosolyma est *civitas pacis ;* ne recedamus ab ea. Utique occurrent difficultates, pericula ; immo et accident lapsus. At surgamus, pœniteat nos, convertamur : sed ab Jerosolymis ne discedamus.

D. Sed exspectarent promissionem Patris, quam audistis (inquit) per os meum. — Commendat Christus apostolis patientiam, longanimitatem. Hæc nobis patientia necessaria est : oportet et nos exspectemus. Tota vita nostra exspectatio est. Quam saepe amittimus fructum laborum orationumve nostrarum, quia exspectare nescimus !

E. Igitur qui convenerant, interrogabant eum, dicentes :

Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel ? — En iterum affectus terreni et carnales discipulorum. Frui vellent honoribus et divitiis. Regnum Dei non esse in cibo et potu, intelligere nequeunt. An nos non eodem identidem vitio laboramus ? non utique eodem prorsus modo, sed tamen desiderando valere nos gratia apud ceteros, Ecclesiamque triumphare non unice intuitu gloriæ Dei et salutis animarum, sed etiam proprii nostri commodi ? Quid autem respondet Dominus ?

F. Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate. — Non respondet Dominus directe, non ait non agi de regno Dei restituendo in Israel ; sed discipulos docet ista omnia divinæ Providentiæ committere. Ita et nos faciamus oportet, etsi orare nobis licet ut regnum Israel quoque restituatur.

G. Sed accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos, et eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæa, et Samaria, et usque ad ultimum terræ. — Dominus igitur non respondet petitioni eorum, sed duo nuntiat quæ sufficiant apostolis : *a)* Deum ipsis adfuturum, *Accipietis virtutem ; b)* ipsis testimonium reddendum Domino. — Quæ utraque persuasio sit fructus continuus sacri secessus. Ego debeo testimonium praebere Christo ubique : *in Jerusalem et Judæa :* in civitate fideli ; *in Samaria :* in civitate hæretica ; *usque ad ultimum terræ :* inter ipsos infideles ; ubique locorum per zelum, per orationem, per fidei propagationem. En quæ sint partes nostræ, quid sit munus nostrum. Ut autem munere hoc fungar, accipiam semper virtutem supervenientis Spiritus sancti in me. Ergo magno mihi animo procedendum.

II. — Circumstantiæ Ascensionis.

A. Eduxit eos foras in Bethaniam, in montem Oliveti. — Quare locum hunc elegit Dominus ? Est mons ad cujus radices jacet hortus Gethsemani, in quo exorsus est pati. Quinam autem fuere sensus humanitatis Christi, ubi vidit

hunc locum? Incipit gloria ubi incepit passio... Et ego, in hora mortis meæ, videbo ex una parte hanc terram, hanc diœcesim, hanc parochiam, hanc domum in qua laboravero et passus fuero ; ex altera autem parte, cœlum in quo mercedem accipiam. Sed ut cum gaudio hæc aspiciam, oportet ut ut his in terris dicam cum Christo Domino : *Pater, non mea voluntas, sed tua fiat* (Luc. xxii, 42).

B. Videntibus illis elevatus est. — Quinam illi aderant et videbant? In primis utique benedicta Mater Domini ; discipulus dilectus, Joannes, qui adstitit cruci ; sed aderant quoque ceteri apostoli, qui fugerant : aderat Petrus ; aderat Magdalena peccatrix. Unus deerat Judas, qui desperaverat! Ergo in monte Oliveti locus est non tantum innocentiæ et fidelitati, sed etiam pœnitentiæ. Quæcumque fuerit anteacta vita, sincere pœnitentiam agam, si gratiis a Deo mihi collatis respondeam, speculabor et ego gloriam Dei. Unum præ omnibus cavere habeo, ne unquam desperem.

C. Elevatus est per propriam virtutem. — Patria Christi cœlum est. Non nisi per miraculum amoris et misericordiæ sese conjunxit naturæ humanæ et in hac valle lacrimarum conversatus est : jam redit ad regnum. Nos vero cum naturæ nostræ pondere ad terram feramur, oportet ut a Deo elevemur... Per gratiam et virtutem Dei supra naturam nostram ascendamus, atque ita quoque locum in regno cœlorum invenire mereamur. Attamen, ne obliviscamur ad id necessarium esse ut respondeamus gratiæ Dei : *Gratia autem Dei*, ait Apostolus, *sum id quod sum, et* (id est *sed*) *gratia ejus in me vacua non fuit* (I Cor. xv, 10).

D. Dum benediceret illis, recessit. — Quomodò benedixit? Secundum testimonium Patrum, per signum crucis. Benedictio illa contulit Petro ipsum crucis martyrium ; Joanni ollam olei fervidam ; Simoni, lanceam ; Jacobo, gladium ; etc... Crux est vera benedictio Domini. Ne ergo miremur, si crucem obviam semper habeamus ; si crux humeris nostris imponatur... Sive eam portemus interius,

sive exterius, agnoscamus crucem esse benedictionem Domini, eamque cum gaudio et amore accipiamus.

E. Et nubes suscepit eum ab oculis eorum. — Ingreditur Christus regnum cœlorum. Licet nobis mentis oculis ejus triumphum contemplari ; videre corpus ejus gloriosum ascendens, circumdatum angelorum caterva et agmine beatorum quos e limbis liberaverat ; audire angelos illos canentes : *Tecum principium in die virtutis tuæ in splendoribus sanctorum* (Ps. CIX, 3). *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna* (Ps. XLIV, 5). Simul cogitabimus nos eo quoque aliquando esse ascensuros visurosque Dominum « sicuti est... facie ad faciem ; » nos eo fruituros in perpetuas æternitates. En quæ maneat nos merces magna nimis ! Cur ergo timeremus labores, difficultates, persecutionem ? Hæc omnia quasi gradus sunt scalæ per quam ascendendum nobis est.

III. — Ea quæ Ascensionem consecuta sunt.

A. Cumque intuerentur in cœlum euntem illum. — Remanent stantes et aspicientes in cœlum. Est quoddam otium spirituale. Credere vix possunt Dominum jam recessisse ; vix relinquere possunt hunc locum. Est quoddam periculum cui obnoxii sumus in vita nostra. Postquam Dominum vidimus in exercitiis spiritualibus, in meditatione, persistimus aspicere in cœlum. Sed non semper standum est et aspiciendum. Laborare etiam oportet, ambulare, pugnam inire. Ideoque apparuerunt eis duo viri in vestibus albis, dicentes : *Viri Galilæi, quid statis, aspicientes in cœlum?* — Eadem resonat vox superiorum nostrorum, qui jam nos invitant ad laborem : « Quid statis ? »

B. Hic Jesus qui assumptus est a vobis in cœlum, sic veniet, quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum. — Bene attendamus motivum cur hic stare non possint : hic Jesus sic veniet, scilicet ad judicium, ut reddat unicuique secundum opera ejus. Itaque necessarium est sese ad hoc judicium praeparare. — Sed quomodo veniet ? — Sic veniet, quemadmodum vidistis. Id est, judicabit vos secundum mensuram

gratiarum acceptarum, secundum mensuram *luminis* et fortitudinis. Caveamus ergo ne gratiis Dei abutamur.

C. Tunc reversi sunt Jerosolymam... et *erant perseverantes unanimiter in oratione cum... Maria matre Jesu.* — En quomodo se præparant ad accipiendum Spiritum sanctum. Orant : *cum Maria matre Jesu ;* servant caritatem : *unanimiter,* et in his *perseverant.* Nos Spiritum sanctum accipimus non semel, sicuti in ordinatione, sed saepe ; immo oportet eum accipiamus continenter ; ideoque necessarium est ut continenter eodem animi habitu eadem a nobis præstentur : *oratio* tum vocalis, tum mentalis, oratio cum devotione erga B. M. V. ; *caritas :* utinam caritate sacerdotali bene utamur, non tantum ad convivandum, sed etiam ad præbendum nobis invicem exemplum bonum, ad inflammandum zelum, ad media cogenda ut efficacius salutem animarum procuremus ! Sed hæc omnia facienda sunt cum *perseverantia*, et ibi latet difficultas. Igitur sine intermissione animum renovemus, instauremus fervorem, oculos in mercedem projiciamus.

D. Illi autem profecti prædicaverunt ubique, Domino cooperante et sermonem eorum *confirmante, sequentibus signis.* — Postquam receperunt Spiritum sanctum, dispersi sunt apostoli et functi sunt missione sua. In memoriam revocemus quantos exanclaverint labores, quantas sustinuerint persecutiones. Prædicaverunt ubique ; et, quia in adimplendis præceptis Domini fideles fuerunt, Dominus cooperatus est illis, sermonemque eorum ipsis etiam signis confirmavit. Talis erit prædicatio mea, vita mea apostolica, si monitis Domini obsecundem ; si secundum impulsum gratiæ legemque obedientiæ munere meo fungi coner... In his autem omnibus adjuvabantur apostoli memoria Ascensionis Dominicæ, quæ pignus erat suæ ipsorum gloriæ.

Colloquium cum Jesu in cœlos ascendente, ut dignetur nobis parare locum.

Exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros (II Cor. VI, 4).

Magna est dignitas sacerdotis, immo incomprehensibilis... Ut tamen quantulamcumque ipsius intelligentiam eamque practicam concipiamus, consideremus quid sit sacerdos *ex intentione Dei*, — quantum præ ceteris hominibus *emineat;* — tandem, quid debeat esse *sibi ipsi*.

I. — Quid sacerdos ad Deum ?

A. Est electus Dei. — *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo tamquam Aaron* (Heb. V, 4).

Ipsum elegit ab omni vivente, offerre sacrificium Deo, incensum et bonum odorem, in memoriam placare pro populo suo (Eccli. XLV, 20). *Separavit vos Deus Israel ab omni populo, et junxit sibi ut serviretis ei in cultu tabernaculi et staretis coram frequentia populi, et ministraretis ei* (Num. XVI, 9).

Quam pauci numero sumus sacerdotes inter concives ! quam pauci inter omnes homines christianos ! quam pauci inter mundi incolas ! Ergo si christiani genus electum, a fortiori nos.,.

B. Est minister Dei. — *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei* (I Cor. IV, 1). *Qui vos audit, me audit; et qui vos spernit, me spernit,* (Luc. X, 16). *In tota anima tua time Dominum, et sacerdotes illius sanctifica; in omni virtute tua dilige eum qui te fecit, et ministros ejus ne derelinquas* (Eccli. VII, 32, 33). *Audacius autem scripsi vobis... propter gratiam quæ data est mihi a Deo, ut sim minister Christi Jesu in gentibus* (Rom. XV, 15). *Sufficientia nostra ex Deo est, qui et idoneos nos fecit ministros novi testamenti* (II Cor. III, 5). *Hæc proponens fratribus, bonus eris minister Christi Jesu* (I Tim. IV, 6).

C. Immo est alter Christus. — Si quidem cuncta quæ præstitit Christus, præstat et sacerdos. An hoc identidem recogitamus ?... Insuper, nobis applicari omnino possunt quæ de Verbo Incarnato prædicantur. Dicitur *Jesus*, id est

Salvator. Et ego *salvator esse debeo*... Dicitur *Christus*, id est *unctus*. Et ego unctus sum... Ego, sicut ille, rex, propheta, sacerdos... Christus regeneravit in sanguine : idem facit et sacerdos...

D. Quin immo sacerdos QUODAMMODO MAJOR EST CHRISTO — quoniam ipsi Christus obedit ! Scimus quid dicat Augustinus : « Vere veneranda sacerdotum dignitas, in quorum manibus Dei Filius velut in utero Matris incarnatur. » Et alibi : « O venerabilis sanctitudo manuum ! O felix exercitium ! Qui creavit me, si fas est dicere, dedit mihi creare se ; et qui creavit me sine me, ipse creavit se mediante me. » (Aug.) Sicuti sol obedivit Josue, ita Christus obedit sacerdoti. Inde exclamat S. Laurent. Justin. : « O maxima potestas ! ad eorum pene libitum corpus Christi de panis transsubstantiatur materia ; descendit de cœlo in carne Verbum, et altaris reperitur in mensa ! » Quid ergo sacerdos ? nonne obstupescendum ? Nihil excellentius in hoc seculo. (S. Ambr.)

II. — Quid sacerdos inter homines ?

Fungitur ministerio sublimissimo. Est enim :

A. MEDIATOR DEI ET HOMINUM. — Inter homines *eminet* et supereminet qua mediator, quia transmittit dona Dei christianis ; quia ipsius iram cohibet, ipsique Deus dicere videtur quod olim Moysi : *Dimitte me ut irascatur furor meus* (Exod. XXXII, 10) ; quia offert preces populi ipsi Deo ; quia impedit ne populi peccata divinam vindictam provocent : dicit etenim, « Ego te absolvo... »

B. DOCTOR GENTIUM. — Compara sacerdotem prophetis veteris legis et vide quanto præstantior sit ! Ipse Apostolus comparat donum prophetiæ linguarum dono, et huic illud præponit. Donum vero prophetiæ est donum sacerdotis : *Qui prophetat, hominibus loquitur ad ædificationem et exhortationem et consolationem. Qui loquitur lingua, semetipsum ædificat ; qui autem prophetat, Ecclesiam Dei ædificat.* (I Cor. XVI, 3, 4). *Pro Christo ergo legatione fungimur, tamquam Deo exhortante per nos. Obsecramus pro*

Christo, reconciliamini Deo (II Cor. v, 20). *Ecce dedi verba mea in ore tuo. Ecce constitui te hodie super gentes et super regna, ut evellas et destruas, et disperdas et dissipes, et ædifices et plantes* (Jerem. I, 9, 10).

C. INTER HOMINES EMINET ET SUPEREMINET. — Quia fungitur ministerio quod omne ministerium humanum dignitate antecellit. « Excedit quippe orationem atque intellectum, omnemque cogitationem, donum dignitatis sacerdotalis. » (S. Ephrem.) « Honor sacerdotalis nullis poterit comparationibus adæquari. » (S. Ambr.)

Et re quidem vera, si ad particularia descendamus, quænam comparatio possibilis :

a) Inter *seculares potestates* et potestatem sacerdotalem ? — « Regi corpora commissa sunt, sacerdoti animæ. Rex maculas corporum remittit ; sacerdos autem maculas peccatorum... Ille arma sensibilia, hic spiritualia. Ille bellum gerit cum barbaris, mihi bellum est adversus dæmones. Major hic principatus ; praeterea rex caput submittit manui sacerdotum. » (S. Chrys.) « Quanto anima corpore præstantior est, tanto sacerdotium præstantius est regno. » (S. Clem.)

b) Inter *Ecclesiæ ministros ?* — Magna sane dignitas eorum qui se totos divino servitio manciparunt, qui omnia pro Deo reliquerunt : quid autem si non sunt sacerdotio initiati ? Audiamus Hieronymum : « Alia monachi causa est, alia clericorum. Clerici oves pascunt, ego pascor ; illi de altari vivunt, mihi quasi infructuosæ arbori securis ponitur ad radicem, si munus ad altare non defero. »

c) Immo inter *angelicas potestates ?* — « Sacerdotibus datum est ut potestatem habeant quam Deus neque angelis datam esse voluit ; neque enim ad illos dictum est : Quodcumque ligaveris super terram... » (S. Chrys.) « Sicut non angelos, sed semen Abrahæ apprehendit ad faciendam redemptionem, sic non angelis, sed hominibus, solisque sacerdotibus commisit corporis sui et sanguinis consecrationem. » (S. Bern.)

D. FACTA HUIC LEGI CONGRUUNT. — Sacerdotes honorant reges, monachi, ipsi quoque angeli. Constantinus Magnus, ab Eusebio fertur eos ut patres, immo vero ut Dei prophetas omnino honorifice reveritus esse. B. Franciscum solitum dicere tradunt : Si cui simul sanctorum e cœlis et sacerdoti occurrisset, prius se sacerdotis manibus osculum daturum fuisse, deinde reverentiam facturum sancto : plus deberi illi qui Christi et apostolorum vicem in terris gereret, quam illi quem jam cum Christo regnare nosset.

III. — Quid sacerdos debeat esse sibi ipsi.

Jam vero quanta vitæ dignitas respondere debet tantæ muneris dignitati, quanta *sanctitas ?*

Magna sane. Etenim : « Nihil est turpius quam excellentem esse quemlibet culmine et despicabilem vilitate... Quid est dignitas in indigno, nisi ornamentum in luto ? » (Salvianus.) « Monstruosa res, gradus summus et animus infimus ; sedes prima et vita ima... ingens auctoritas et nutans stabilitas. » (S. Bern.) Ergo... « Nihil in sacerdotibus plebeium requirit (Deus), nihil populare, nihil commune cum studio atque usu et moribus inconditæ multitudinis. » (S. Ambr.)

Sed jam nobiscum recogitandum utrum reipsa ea dignitas in nobis inveniatur. Intremus in judicium nobiscum ipsis. Quæramus.

a) Qui simus nobismetipsis, utrum dignitatem nostram practice agnoscamus. — Quænam *reverentia* nostra *erga corpus nostrum ?* Erga manus, oculos, linguam... Quænam *reverentia interna ?* Cavemusne ab istis cogitationibus, desideriis, affectibus quæ ingenium et cor sacerdotale minime decent ? Quænam mente revolvimus ?

b) Qui sumus aliis ? — Qui *superioribus ?* An cognoscunt in nobis supereminentem dignitatem nostram conjunctam cum humilitate christiana ? — Qui *æqualibus ?* An vivendo cum ipsis, nobis eorum conciliamus non tantum amorem,

sed et reverentiam characteri nostro debitam ? An et nos aliis illam reverentiam exhibemus ? — Qui *inferioribus ?* Qui illis præcipue quibuscum nobis magis familiariter agendum est ? Ancillæ, ædituo, ceteris ecclesiæ ministris ? An ipsi nostram dignitatem reverentur ?

c) Qui tandem sumus Deo ? — Ille qui scrutatur corda et renes, qui elegit nos ex omni carne ut simus sancti, quid de vitæ nostræ dignitate sentit ? Agnoscitne sigillum dignitatis animæ nostræ impressum ?

O quam juvat illa sæpius nobiscum revolvere. « Agnosce, o christiane, aiebat S. Leo, dignitatem tuam ; et, divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire. » *(Serm. 1 de Nativ.)* Hæc igitur ante oculos habeamus, et nobis sordescent mundus, caro et illecebræ illorum. Exclamabimus et nos : Ad majora natus sum ! Utique ad majora natus, ad majora vocatus, ad majora consecratus.

At si recogitantibus nobis ingerantur luctuosa hæc : Oblitus sum dignitatis meæ, luto conspersi vestimentum honoris ; quid inde ? O fratres, innovemus fervorem nostrum, imoque pectore ingemiscamus : Dealba me, Domine, et munda cor meum ; præcinge me, Domine, cingulo puritatis ; redde mihi, Domine, stolam immortalitaiis quam perdidi, non tantum in prævaricatione primi parentis, sed et in mea.

In Colloquio, fingamus nos sacris illis vestibus indutos ad altare accedere ; videamus Christum Dominum nos præcedentem, eumque deinde ad nos conversum et dicentem : « Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech ! « Et eradicemus e corde nostro quæcumque gratia Dei suggesserit exstirpanda.

DOTES REQUISITÆ IN SACERDOTE.

1m **Præludium.** — Audi Christum dicentem : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos* (Jo. xv, 16).

2m **Præludium.** — Roga Dominum ut optime intelligas et alte animo defigas quænam requirantur essentialiter dotes in sacerdote, et ut id, bene intellectum, præluceat omnibus actionibus tuis. Requiruntur autem

I. — Vocatio.

A. Hanc requiri, probatur *ipsa ratione* et a priori. Gratia sanctificans et omnes gratiæ supernaturales Dei ejus naturæ sunt ut nemo eas mereri possit. Quid ergo dicendum de sacerdotio, quod est munus communicans potentiam plane supernaturalem, imponens officium communicandi aliis hanc ipsam supernaturalem gratiam ? Nonne donum plane gratuitum Dei, donum exsuperans omne donum ?

Idem probatur ex *Scriptura,* multis modis. *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos... — Nec quisquam sumit sibi honorem*, ait Paulus, *sed qui vocatur a Deo tamquam Aaron* (Heb. v, 4). Et de seipso loquens : *Paulus apostolus non ab hominibus neque per hominem, sed per Jesum Christum et Deum Patrem* (Gal. i, 1). *Paulus vocatus apostolus Jesu Christi per voluntatem Dei* (I Cor. i, 1). — Contra conqueritur Deus de his qui non vocati se sacro ministerio ingerebant : *non mittebam* (eos), *et ipsi currebant ; non loquebar ad eos, et ipsi prophetabant* (Jer. xxiii, 21).

Ergo quisquis non intrat per ostium, fur est et latro... Quodnam vero supplicium reservatur furi ?

B. Jam ad nos convertamur, et dispiciamus utrum vocati accesserimus. — Signa vocationis sunt : *aptitudo, virtus conveniens, pura intentio.*

De aptitudine judicent superiores ; de virtute confessarius, modo sitis sinceri ; de intentione, ipsimet judicetis.

a) Quid, si jam sacris ordinibus initiati estis? Non est recedendum. ut patet, sed reparanda est defectuosa vocatio per fervorem, per humilitatem, per pœnitentiam... Cavendum tamen simul ne onus vocationis aggravetis...

b) Quod si nondum ligamine perpetuo constringimini? Tunc corrigenda intentio, si non fuerit recta; sin minus, recedendum.

II. — Vocationis custodia.

Sed sitis vos omnes vocati, an ideo totum peractum? Minime. Saül sane divinitus fuerat vocatus ad regendum populum Israel, et tamen excidit; Judas vocatus est et excidit. Ergo oportet ut vocatio custodiatur. Quod ait Apostolus de dono fidei (II Cor. IV, 7): *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus*, dicendum est quoque de vocatione nostra sacerdotali. — Quomodo vero juvabimur ad eam custodiendam?

A. Existimatione vocationis. — Existimatio illa sit in intellectu; secus enim non aget altas radices, ventusque arborem tollet. Eamdem foveamus meditatione: meditatione de dignitate status nostri, et de ipsius utilitate. Consideremus quam prosit tum Deo, tum Christo, tum sanctæ Ecclesiæ, tum proximo, tum nobis... Etenim si non ita meditemur, mox ex mera consuetudine procedemus; dein consuetudo obsolescet et ipsa vocatio pessumdabitur. Oportet autem ut existimatio hæc independens sit a personis.

B. Sed ad vocationem tuto custodiendam præter existimationem requiritur et *amor*. — Amor est in corde sicuti existimatio in intellectu. Cur autem requiritur amor? quia in vocatione nostra ardua occurrunt et difficilia. Hæc autem ex vi et necessitate diu fieri nequeunt. « Amans, ait Thomas a Kempis, volat, currit et lætatur; liber est, et non tenetur... Si quis amat, novit quid hæc vox clamat. » (Imit. III, 5.)

At, dices, quid faciendum ut amemus vocationem? Respondebo: « Vis discere amare? Ama. » Vis amare vocationem tuam? Sedulo imple omnia ipsius munera; nata enim sunt

amorem in te generare. Nam inter occupationes mundanas et sacras hoc interest, quod illæ amari debent ut fiant, neque diu fiunt nisi amentur ; hæ vero eo ipso quod quis eas exercet amantur. — Jam vero an viget apud me illa meæ vocationis custodia ? an mea ipsius crevit existimatio? an crevit amor ? — Unde contigit ut decreverint ?

III. — Fervor in vocatione.

Cum dico fervorem, non ago de ardore quodam intempestivo, minime ; sed de fervore vero solidoque. Vocationem nostram comparare licet instrumento cuidam ferreo, quo si utamur splendet ; sin minus, etiamsi custodiatur cum cura, brevi splendorem amittit. Non ignoratis quot quantaque Deus minatus sit tepidis. Fervor autem sacerdotis ex tribus coalescit :

A. Ex ordine quo vivit. — « Ordo ducit ad Deum, ait Augustinus ; qui ordini vivit, Deo vivit. » « Si in humanis et corporalibus rebus, ait S. Laurentius Justinianus, ordo expedit ut servetur, ne confusione deficiant, quanto magis in spíritualibus habendus est ? » Et Apostolus ad Tim. (I Tim. III, 5) : *Si quis domui suæ præesse nescit, quomodo Ecclesiæ Dei diligentiam habebit ?* — Qui ordo esse potest plus minus strictus, sed semper habendus est in studiis, etc.

B. Ex alacritate qua quis actiones a vocatione impositas obit. — Quæ alacritas exercenda est præcipue in his quæ vim naturæ inferunt. Vis dignoscere sacerdotem ferventem ? Inspice qua alacritate feratur ad omnia quæ ipsi incumbunt : quam cito a mensa surgat ad administranda sacramenta ; utrum pauperis æque ac divitis gratia velit suscipere quasdam itineris molestias, etc.

Tempore seminarii de his judicent, secum reputando quomodo molestias regulæ patiantur, taceant ad signum campanæ, etc.

C. Ex constantia. — Multi sunt qui incipiunt ; quam multi autem quibus brevi dicendum est : *Currebatis bene ; quid vos* fascinavit *veritati non obedire ?* (Cf. Gal. v, 7.) At

sacerdos fervens est constans. Non multiplicat proposita ; sed quæ semel formavit, fidelissime custodit. Deum imitatur, qui pertingit a fine ad finem fortiter et disponit omnia suaviter... Sacerdos fervens quadamtenus particeps est naturæ divinæ... « Rerum Deus tenax vigor, immotus in te permanens, lucis diurnæ tempora successibus determinans... »

Hæc ante oculos habeamus ; hæc a Deo postulemus in colloquio ad Christum, sacerdotum exemplar.

DE SANCTITATE SACERDOTALI.

1m Præludium. — Audi Dominum dicentem de sacerdotibus, filiis Aaron : *Sint ergo sancti, quia et ego sanctus sum* (Levit. XXI, 8).

2m Præludium. — Roga ut bene intelligas quænam sit *sanctitas requisita* ut debite officiis tuis fungaris.

I. — Sacerdos sacrificator novæ legis.

Omnia in ministerio hoc spirant sanctitatem :

A. Voluntas Dei. Hæc voluntas in veteri lege clarissime manifestatur. Loquens Dominus de sacerdotibus Aaronicis, dicit : *Sancti erunt Deo suo, et non polluent nomen ejus ; incensum enim Domini et panes Dei sui offerunt, et ideo sancti erunt* (Levit. XXI, 6). Et Isaias : *Recedite, recedite, exite inde, pollutum nolite tangere ; exite de medio ejus ; mundamini, qui fertis vasa Domini* (Is. LII, 11). Hæc porro sanctitas demonstratur ipsis minutis quæ in lege praescribuntur : *Omnis qui habuerit maculam de semine Aaron sacerdotis, non accedet offerre hostias Domino, nec panes Deo suo* (Levit. XXI, 21). Jubentur sacerdotes qui altari ministrant, separari a familia sua, ut sint continentes.

Quam potiore jure ista exigit Dominus a sacerdotibus novæ legis, a sacerdotibus secundum ordinem Melchisedech !

B. Etenim quam distant sacrificia inter se : oblatio hircorum vitulorumque, et *oblatio ipsius Agni immaculati* qui tollit peccata mundi ! Fideles ex hoc mundo decedentes non admittuntur in conspectu Domini, donec vel minimas noxas expiaverunt igne purgatorii ; sacerdos vero non tantum in conspectu Domini admittitur, sed omnipotenti verbo ipsum Dominum in altari præsentem constituit.

C. Sacerdos in sacrificio Missæ non tantum consecrat *corpus et sanguinem Christi,* sed ipsum Christum *sumit : Domum* vero *tuam decet sanctitudo, Domine, in longitudinem dierum* (Ps. xcii, 5). En jam domus illa Domini, cor sacerdotale. Monet Apostolus fideles : *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat* (I Cor. xi, 28). Nonne et sacerdos seipsum probare debet, qui sacramentum conficit et postea ipsum sacramentum sumit ? Ideo et Dominus, ut apostolos suos ad tantum sacramentum præpararet, ipsorum pedes lavit, ut « essent mundi toti. » Quid ultra dicemus ? Incarnatus est Dominus et habitavit per novem menses in sanctuario purissimæ Virginis Mariæ immaculate conceptæ, de qua S. Ambrosius : « Sola Verbo digna sedes aut in Patre divinitas, aut in matre Virginitas. » Et tamen Ecclesia hoc mysterium recolens, exclamat : « Non horruisti Virginis uterum. » Si talia de domo materiali, de fidelibus communicantibus, de apostolis, de Virgine Matre, quæ conclusio sacerdoti communicanti ? O nonne debet esse sanctissimus ?

Exquisita illa sanctitas ab ipsa communione qua sacerdos quotidie reficitur, ei infundi deberet. Moyses ex colloquio cum Deo quasi ignitus de monte Sinai descendit : nonne decet ut sacerdos quasi compenetratus sit ex quotidiana corporis et sanguinis Dominici sumptione ? Compenetratus sanctitate ; etenim, *qui manducat me,* ait Christus, *et ipse vivet propter me* (Jo. vi, 58).

D. Sanctitatem hanc prædicant *adjuncta quæque divini Sacrificii.*

a) Vestes sacerdotales, passionem Domini significantes, et preces quibus utimur eas induendo.

b) Verba sacrificii : « Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta... Munda cor meum... Aufer a nobis, Domine, iniquitates nostras, ut ad Sancta Sanctorum puris mereamur mentibus introire. »

Videte, ergo, fratres, vocationem vestram, et hæc sæpe recogitetis, ut debitam conscientiæ puritatem custodiatis : « O quam mundæ debent esse manus illæ? Quam purum os, quam sanctum corpus, quam immaculatum cor erit sacerdotis, ad quem toties ingreditur auctor puritatis ! » (Imit. IV, 11.)

Munus illud sublimissimum est et plane cœleste ; — alterum est quo magis descendimus ad homines et in quo non minor requiritur sanctitas.

II. — Sacerdos conscientiæ judex.

A. Sacerdoti dictum est : « Accipe Spiritum sanctum ; quorum remiseris peccata remittuntur eis. » Hæc est potestas de qua exclamat Hugo cardinalis, inducens Deum loquentem sacerdoti : « Cœlum et terram ego creavi ; tibi potestatem tribuo melioris ac nobilioris creationis, ex anima peccatrice animam mundam creandi. » Etenim « majus et illustrius divinæ potentiæ et misericordiæ opus est ex peccatore justum facere, quam e nihilo cœlum et terram creare. » (Aug.) Jam vero tam ex munere hoc quo fungitur, quam ex periculis quæ in illo offendit sacerdos, deducitur sanctitatis non vulgaris necessitas.

B. Sacerdos est : *a) Judex. — Sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel* (Matth. XIX, 28). Jam vero quomodo audebit sacerdos sententiam ferre in peccatores confitentes illi peccata sua, si ipsemet eadem, immo pejora, perpetret ? *Quod si nosmetipsos dijudicaremus. non utique judicaremur* (I Cor. XI, 31). Quomodo reprehendere audebit sanctas animas quæ pau-

lulum a via perfectionis declinaverint ? Nonne ea docet ipsa naturalis honestas ? Nonne, si aliter agat, ficte, hypocrite procedit ? Sed, *Attendite a fermento Pharisæorum, quod est hypocrisis* (Luc. XII, 1). — *Spiritus enim sanctus disciplinæ effugiet fictum* (Sap. I, 5).

b) Est *medicus*, non morborum qui a Deo immittantur, sed qui ex ipsa ægrotantium oriuntur malitia ; at qua fronte accedet ad curandas infirmitates quibus ipsemet inficitur ? Quomodo remedia praescribet vel industrias ad tentationes vincendas, cum ipse istis succumbat ?

c) Est *rector et dux*. At, *Numquid potest cæcus cæcum ducere ? Nonne ambo in foveam cadunt ?* (Luc. VI, 39.) Quomodo diriget, quomodo ab illusionibus præservabit, quomodo ad perfectionem ducet, ipse ignarus ? Polleat scientia theologica, quæ utique necessaria est ; sed scientia sanctorum si desit ad discernendos spiritus, parum proficiet.

d) Est minister sacramenti. Sancta vero sancte tractanda. Ergo ne præsumat sacerdos qui gravis peccati sibi conscius est, ad confessionale accedere, quin prius vera contritione se Deo reconciliare sategerit. — Horrorem facit recogitare quomodo confessarius, qui sacrilege sacramentum hoc administrat, dum peccatoribus sincere dolentibus cœlum aperit, se ipsum tanto profundius ad infernum detrudit !

C. Pericula autem ministerii hujus oriuntur : *a)* ex iis ipsis rebus quæ solent in sacro tribunali tractari ; *b)* ex personarum quæ sæpius ad hoc tribunal accedunt, natura ; *c)* ex earum erga nos fiducia. — Ergo et ex hac parte concludendum, ut sacerdos illa pericula evadat, oportere illum esse *sanctum*.

III. — Sacerdos pastor animarum.

Non autem in sacro tribunali tantum exercetur animarum ministerium ; totam enim vitam sacerdotalem absumit. Est enim *pastor*.

A. Debet custodire gregem a lupis. — Ergo *nihil cum lupis habeat commune*. « Nihil illo pastore miserius qui

gloriatur luporum laudibus ; quibus si placere voluerit, atque ab his amari elegerit, erit hinc ovibus magna pernicies. » (S. Anacletus.) Præterea opus est *vigilantia et labore* assiduo. « Negligentia pastoris efficit ut lupi in agnos audere possint. » (S. Eusebius Cæsar.)

B. Debet gregem fovere et nutrire. — Ideo magna indiget caritate, pietate, humilitate et omni virtute. *Pascite qui in vobis est gregem Dei, providentes non coacte, sed voluntarie ; neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo :* (I Pet. v, 2, 3). « Boni sollicitique pastores impinguare pecus non cessant bonis lætisque exemplis, et suis magis quam alienis ; nam alienis et non suis, ignominia est illis, et pecus non ita proficit. » (S. Bern.)

C. Debet requirere oves perditas, et eas in bonam viam reducere. — Quomodo vero reducet, si ipse terat semitas iniquitatis ? Igitur Deum ipsum imitari debet, de quo legimus : *Ego pascam oves meas, et ego eas accubare faciam, dicit Dominus Deus. Quod perierat, requiram ; et quod abjectum erat, reducam ; et quod confractum fuerat, alligabo* (Ezech. xxxiv, 15, 16). Deus mitissimi pastoris elegit officium ; personam pastoris induit, ut vagos populos, palantes plebes, dispersas longe lateque gentes, velut errantes oves, in unum pastor misericors congregaret. Immo « ut nationes feras, prædam mortis, carnis cibum, potum sanguinis, bestiarum furorem sitientes, ad usum lactis, ad cibum graminis, ad ovium totam reduceret et redderet levitatem. » (S. Petr. Chrysol.)

D. Tandem debet paratus esse animam ponere pro ovibus suis. — Igitur quantæ caritatis eum esse oportet ! Quantæ abnegationis sui ! Quantæ fiduciæ in Deum ! « Amor ejus qui pascit oves Christi, in tam magnum debet spiritualem crescere ardorem, ut vincat etiam mortis naturalem timorem. » (S. Aug.) Sed : « Stare in periculo ovium pastor non potest, qui in eo quod ovibus præest, non oves diligit, sed lucrum terrenum quærit. » (S. Greg. M.)

Igitur concludendum : Dici nequit quam sanctos deceat

esse sacerdotes, cum ipsi sint velut alteri Aarones qui incensum precum Deo offerre, illius majestatem placare, justitiæ rigorem impedire debent. « Cum ipsi per Dei gratiam fiant divinæ voluntatis indices, Ecclesiarum Christi post apostolos fundatores, fideles populi ductores, veritatis assertores et defensores,... rerum cœlestium præcones. » (S. Prosper.)

DE AUXILIO DEI SACERDOTI COLLATO.

1m Præludium. — Audi Deum dicentem ad te, sicut olim ad Josue : *Confortare et esto robustus... Et ego ero tecum* (Deut. xxxi, 23).

2m Præludium. — Roga ut semper dicere possis cum Apostolo : *Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit* (I Cor. xv, 10).

Hujus meditationis finis est augere in nobis fiduciam, ut sumamus animos ad tanta munia, nobis vocatione imposita, perfecte adimplenda.

I. — Quas jam accepi gratias ?

Quam ad fiduciam excitandam, juvat in memoriam revocare gratias quibus jam fuimus a Deo donati.

A. Gratiæ generales, quæ nobis communes sunt cum multis, i. e. cum omnibus christianis : vocationem ad fidem, confirmationem, Eucharistiam, pœnitentiam, inspirationes illustrationesque quam plurimas, etc. Quot homines ea non acceperunt ! Cur ego ? Nonne quia Deus me elegit et ad magna destinavit ?

B. Nonne id mirifice confirmatur ex consideratis quas accepi gratiis specialibus ? — *a)* A quot periculis corporis liberatus sum ! *b)* A quot periculis animæ ! *c)* Gratiam voca-

tionis ad sacerdotium accepi præ tali et tali ex condiscipulis meis qui ea forte multo digniores erant... Hæc meditabor, non ut me extollam : *Quid autem habes quod non accepisti ?* (I Cor. IV, 7) sed ut me humiliem, videns quam parum ex his profecerim, simul sumens animos ob summam erga me Dei benignitatem.

C, Tandem considerabo GRATIAS SACERDOTALES mihi collatas. — Percurram varias ordinationes : « Induat te Dominus novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis. » Recordabor quomodo mihi Episcopus claves ecclesiæ tradiderit... Memor ero ordinationis ad diaconatum et subdiaconatum, præcipue vero ordinationis sacerdotalis : « Accipe vestem sacerdotalem, per quam caritas intelligitur ; potens est enim Deus ut augeat tibi caritatem et opus perfectum... Consecrare et sanctificare digneris, Domine, manus istas per istam unctionem et nostram benedictionem, ut quæcumque benedixerint benedicantur, et quæcumque consecraverint consecrentur et sanctificentur in nomine Domini nostri Jesu Christi... Accipe potestatem offerre sacrificium Deo, missasque celebrare tam pro vivis quam pro defunctis... Accipe Spiritum sanctum ; quorum remiseris peccata, remittuntur eis, et quorum retinueris retenta sunt. » — O quot et quantæ prærogativæ !

II. — Quid faciam per gratias a Deo datas ?

Quemadmodum Paulus ait : *Omnia possum in eo qui me confortat* (Phil. IV, 13)...

A. Deus mihi has gratias dat UT SALVEM ANIMAM MEAM. — Neque ut salvem eam ratione quasi vulgari, sed excellenti ; ut sedeam in thronis judicantium duodecim tribus Israel... Si de omnibus fidelibus dicere licet : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium* (I Pet. II, 9), quanto magis de sacerdotibus ?

B. Deus vult UT SALVEM ALIOS, et quidem multos. — *Ignem veni mittere in terram* (Luc. XII, 49). *Euntes docete* (Matth. XXVII, 19). *Posui vos ut eatis et fructum afferatis*

(Jo. xv, 16). Jam vero scimus quænam promissa eos maneant qui tali munere bene funguntur.

C. Deus vult ut augeam gloriam suam, — tum salute propria tum salute aliorum. Id autem cum gratia ipsius poterimus præstare modo eximio, forsan multis heroicisque virtutibus, forsan et martyrio... Quod nos sumus, id et sancti martyres fuerunt. An ego non potero quod isti et istæ ?

III. — Quid ideo a me requiritur ?

Requiritur : *A.* Ut gratiam custodiam. — Portamus thesaurum hunc in vasis fictilibus. Ergo simus prudentes ; vitemus praesumptionem, præcipue cum superiores nobis periculum indicant ; ne velimus esse ipsis sapientiores.

Qui amat periculum, in illo peribit (Eccli. iii, 27). *Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea* (Ibid. xiii, 1).

B. Ut gratiæ obsecundem. — « Qui creavit te sine te, non salvabit te sine te. » (Aug.) Utique id viriles conatus nonnunquam exigit ; sed quo viriliores erimus, eo facilius difficultates pervincemus. Præterea fideles si simus, crescent semper gratiæ.

C. Ut gloriam omnem Deo referam. — Væ nobis, si successus nobis tribuamus. Sed, *Cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : Servi inutiles sumus ; quod debuimus facere, fecimus* (Luc. xvii, 10). Secus moveret Deus candelabrum de loco suo.

Hæc autem omnia ut exsequi valeamus gratiamque conservare atque augere, recurramus ad Mariam.

DE MEDITATIONE ET BREVIARIO.

In instructione hac duo ex præcipuis pietatis operibus quibus sacerdoti vacandum est, una considerabimus, *meditationem* scilicet et *breviarii recitationem*. Sacerdos vir oratio-

nis sit oportet. Jam vero alterum illorum operum exhibet illi orationem mentalem, — vocalem, alterum : ambo si debita cum cura peragat, dubitandum non est quin spiritu orationis sensim instruatur. Utrumque breviter perstringemus.

I. — Meditatio.

Ipsa meditationis voce apud multos excitatur sensus quidam dejectionis, vel aversionis, vel timoris ; aiunt etenim : « Nescio meditari. » At sæpissime id inde evenit quod vel *quid sit* meditari, vel qua *methodo* meditandum sit ignorant, vel quod *industrias* quibus meditatio facilior fit negligunt.

A. Quid sit meditari. — Meditatio, sensu latissimo eoque verissimo est : « Animæ in rebus divinis occupatio. *L'application de l'âme aux choses divines.* » Ergo meditatur aliquis simul ac anima rebus divinis occupatur, exclusis terrenorum curis. Hæc autem de lege ordinaria fit *facultatum exercitio.* Memoria recolere Dei beneficia, discutere mysterium aliquod fidei, elicere affectum amoris divini, in his similibusque versari, meditari est : de lege ordinaria, inquam, nam de viis sublimioris orationis ubi *facultates quiescunt*, sermo nobis non est.

E meditationis autem natura nobis jam constat eam neque adeo difficilem neque infrequentem esse.

B. De meditandi methodo. — Quot homines tot meditandi methodos invenire est. Homines plane rudes artem meditandi nonnunquam edocti fuerunt ab ipso Spiritu sancto. Plures vitæ spiritualis magistri suas proposuerunt methodos ; Ordines religiosi plerique propriam méthodum habent. Modo animæ meditantis congruant illusionesque vitentur, omnes recipi possunt. (Aliæ sunt methodi Fratrum doctrinæ christianæ et Redemptoristarum ; alia methodus Mariæ Lataste, etc.) — Ergo hac in re dociles simus Spiritui sancto. Quod si habeamus jam methodum a confessario approbatam, retineamus eam ; sin minus, examinemus methodos a sancto Ignatio

propositas et usu diuturno non minus quam sanctæ Sedis oraculis comprobatas :

a) In prima tres facultates hominis applicantur alicui *veritati.* — *Memoria* objicit mentis oculis quæ sit veritas consideranda, quæque circa ipsam suggerant S. Scriptura, Patres, auctores probati, historia, propria experientia. Dispicit *intellectus* quæ sint conclusiones ex ea deducendæ, quæ causæ, effectus hujusce sententiæ ; quæ motiva me impellant ad practica quædam mihi proponenda : « Decens, utile, jucundum. » *Voluntas* inclinatur ad amandum, quærendum, vel ad detestandum, abstinendum, relinquendum...

b) In secunda facultates eædem applicantur *mysterio.* Rocogitamus personas, verba et opera ; vel partes mysterii circumstantiasque ; et suas quæque partes agunt facultates, uti in prima...

c) In tertia vero occupamur in examinandis componendisque moribus nostris. Est primus « orandi modus » a sancto Ignatio commendatus. Hoc examen unusquisque facit recolens præcepta Dei vel Ecclesiæ, peccata capitalia, virtutes, sensus corporis et facultates mentis...

d) In quarta sumimus certam orationem, cujus verba perpendimus, sensus eorum excogitantes vel affectus conformes foventes. — Hæc si consideratio diuturnior non sit, fit « oratio per tempora, » uti indicatur in « tertio orandi modo. »

C. De industriis adhibendis. — 1) Notandum primum venit quam intime tempus vespertinum matutinumque inter se cohæreant. Fere semper quæ ultima cogitavimus die præcedenti, ea sequenti die recurrunt prima. Si *vespere* decumbam gravatus, oppressus vino, mane surgam difficulter, capite gravato. *a)* Hinc prima nostra regula sit habere horam decumbendi fixam atque ita occupationes nostras componere vespertinas, ut placide nos quieti dare possimus, sanctis cogitationibus occupati. Quare ne protrabantur vigiliæ, lautiores ne fiant cœnæ, quod tam sanitati

quam pietati repugnat. *b*) Vespere prævideatur sequentis mediationis materia, huicque conformes nutriantur affectus. Juvat, ubi fieri potest, tempus quod fluit ab inceptis precibus vespertinis usque ad finem sacri matutini, aut saltem meditationis, habere tempus exercitiorum, i. e. silentii et recollectionis...

2) *Mane*. — *a)* Maxime curanda nobis sunt tempus modusque surgendi. Sit nobis hora statuta surgendi pro hora decubitus horaque missæ. Tempus somni regulariter ad septem octove horas protrahatur. Hæ ne excedantur ; immo sæpe contrahi possunt, cum vespere occurrerint occupationes extraordinariæ... Surgatur semper minimum hora ante missam celebrandam ; semihora insumatur vestitui brevique orationi vocali ; item semihora detur meditationi et præparationi ad sacrum. Hæc non sunt sane nimia. — Si plus temporis insumendum sit curando corpori, ita semper componamus omnia ut tempus meditationis faciendæ sit *fixum*. Nullibi fere ante horam quintam excipiendæ sunt confessiones ; ideoque si quis surgat quarta hora, salva sunt cuncta. Attamen hæc omnia ne ita fixa rataque sint ut propter rationes extraordinarias caritatis, necessitatis, sed *veras*, vereamur ab eo ordine recedere. Agitur de communiter contingentibus.

b) Nunquam meditationem inchoemus quin brevem præparationem præmiserimus, recolentes præsentiam Dei, Dominumque rogantes gratiam bene meditationem instituendi.

c) In ipsa meditatione sit semper situs decorus. Fiat genibus flexis, si per sanitatem liceat ; secus sedendo vel stando, vel deambulando, prout magis devotio fovetur. Juvat manu tenere imaginem Jesu crucifixi. Curet unusquisque clericus habere in cubiculo suo scamnum genuflexorium cum piis quibusdam imaginibus ; neque excedat cubiculo nisi peracta meditatione.

d) Meditatio terminetur colloquio ; in eoque gratiæ agantur Deo pro accepto beneficio, et venia de admissis defectibus petatur.

II. — De Breviario.

Plura de Breviario forent dicenda ; hic tantum perstringemus varios illud recitandi modos inter quos eligamus. Nihil dicam de modo recitandi culpabili, per quem non satisfaceret quis obligationi theologicæ : illum, utpote ab omnibus, saltem theoretice, reprobatum, omittimus.

A. Est modus *inconsideratus*. — Cum nempe obligationi theologicæ satisfacientes quidem, ita tamen breviarium recitamus ut irreverentia, distractione aliisque pluribus peccemus ; ac proinde propter recitationem hanc, nobis ad meritum impositam, luendas suscipiamus pœnas in igne purgatorii. Nonne id est agere inconsiderate ?

B. Modus recitandi *rationabilis* est ut quis plane satisfaciat obligationi vitenturque isti defectus. Ad hoc autem requiruntur præcipue oculorum modestia situsque conveniens. Quare eligatur locus aptus recitationi, solitarius quoad ejus fieri potest ; neque diu tempus recitandi differamus...

C. Est modus *magis meritorius*, quo quis, non contentus obligationi si satisfecerit, majora quærat emolumenta. Ad hunc industria opus est. Præcipua vero in hoc est ut semper recitetur Officium cum intentione particulari, quæ ante recitationem determinetur. Ad quod conducit intentiones habere conscriptas in varios hebdomadæ dies, positasque in breviario, ipso quo inchoamus loco. Feria secunda v. g. animarum Purgatorii refrigerium intendamus ; feria tertia Fidei Propagationem, ac sic porro. Præterea magis specialia quædam unaquaque recitatione impetranda nobis proponamus ; vel seriem habeamus intentionum et dicamus : Volo recitare Breviarium ad intentiones ibi indicatas.

D. Modus *magis utilis* ille est qui salutariter influat in totam conversationem nostram. *a)* Ad hunc intendamus oportet idem quod intendit Ecclesia, diem scilicet per Officium sanctificare. Cum autem difficile sit omnino sequi horarum ordinem, habeamus saltem tria tempora

fixa : v. g. Primam parvasque horas recitemus ante missam, si sero celebrandum sit, — primo tempore libero a jentaculo si multo mane celebremus ; vesperæ et completorium primo tempore libero a prandio ; — matutinum laudesque ante cœnam. Requirunt hæc vitam rite ordinatam.

b) Præterea magnæ utilitatis erit connectere breviarium cum meditatione : quod semper fieri potest, cum psalmi, parvarum horarum præsertim, omnes sensus exprimant.

c) Tandem utile erit ex psalmis, lectionibus et reliquis, scientiam spiritualem nobis comparare, ideoque psalmis breviarii studeamus identidem ; recitantesque attendamus quotidie psalmum unum.

E. Est modus *jucundissimus*. Præter illa omnia magnam jucunditatem invenire est in breviario, illud si recitemus modo simul personali ac publico : personali, omnia nobis applicando ; publico, uniendo nos in hac recitatione cum angelis et sanctis Dei, cum Summo Pontifice, universaque Ecclesia catholica ; gaudendo quod nobis datum est ita Deum orare.

Objectiones. — 1. *At hæc requirunt plus temporis.* — Ita, paulo plus. — Quantum ? — Quadrantem. Putemus semihoram ! Sed quot quadrantes atque semihoras amittimus ?

2. *Requirunt attentionem !* — Ita. Sed an res istæ attentionem non merentur ? An in omni re alicujus momenti non requiritur attentio ?

Sed hæc attentio suavis sit oportet. Ne lædat caput ! — Consuetudine faciliora fiunt omnia. In his gradatim procedendum. Curemus primo bene missam celebrare, dein studeamus Officium optime recitare, postea conemur meditationem rite instituere ; et paulatim omnia recte fient. *In conspectu angelorum psallam tibi ; adorabo ad templum sanctum tuum, et confitebor nomini tuo* (Ps. CXXXVII, 1, 2).

DE DEVOTIONIBUS SACERDOTALIBUS.

Vivo autem, jam non ego ; vivit vero in me Christus (Gal. II, 20).

Christus vitæ sacerdotalis centrum est, ac proinde quæ Christi sunt, cara sint oportet sacerdoti ; quæ sacerdotis sunt, referri debent ad Christum. Unde tota vita sacerdotalis deberet esse quasi devotio continuata. At propter fragilem nostram inconstantemque naturam, opus est nobis varietate quadam. Oportet ergo ut devotio nostra feratur in Christum per objecta praxesque specialia, eaque diversa, quæ in infinitum variari possunt. Hæc unusquisque pro libitu et inspiratione Spiritus sancti sibi assumat. — Inter cuncta autem eminent duo, maximeque sacerdotalia sunt, ita ut vix ac ne vix quidem absque maximo sacerdotis detrimento omittantur. De his pauca.

I. — De sacratissimo Corde Jesu.

1. Rationes quibus ad exercendam devotionem hanc impellimur, aliæ sunt intrinsecæ, — extrinsecæ aliæ.

A. Rationes *intrinsecæ* quæ nosmetipsos respiciunt, indicantur his pulcherrimis S. Thomæ verbis : « Aperto latere Christi, aperta est janua Paradisi : et fuso sanguine ejus deleta est macula, placatus est Deus ; ablata est debilitas, expiata est pœna, exsules revocantur ad regnum. » Etenim *indigemus nos* omnes venia peccatorum, fortitudine in exercendis virtutibus, pœnarum luendarum remissione, misericordia Domini, felici exitu, æterna patria. Porro hæc omnia invenire est in Corde Jesu, Verbi incarnati, organo præcipuo Redemptionis nostræ.

Rationes intrinsecæ illæ *quæ ministerium nostrum* spectant, continentur hac sententia : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde*. In his enim habetur conditio essentialiter requisita ut ministerium nostrum sit fructuosum. Ubi vero addiscemus mansuetudinem, ubi humilitatem, nisi in Corde Jesu ?

B. Rationes *extrinsecæ* sunt : *a)* Ipsa voluntas Jesu, Sal-

vatoris nostri, qui hanc devotionem his temporibus florere voluit. cum refriguerit caritas multorum.

b) Promissa magnifica quæ ipse Salvator communicavit nobis per B. Margaritam Mariam : sese benedicturum domibus ubi imago Cordis sui exponetur; sese benedicturum benedictione speciali omnibus qui cor suum colerent, sese benedicturum ipsorum ministerio. Ergo ex motivo propriæ utilitatis et zeli gloriæ Dei hæc devotio colenda est.

2. Quomodo exercenda ? — Si unquam, verum hic erit effatum Augustini : « Ama et fac quod vis. » Si sincere amemus Cor Jesu, non erit multum ambigendum nobis quomodo devotionem exercere possimus ; ultro enim sese offerent media. Attamen non abs re erit aliqua indicare quæ devotionem illam continenter in nobis nutriant promoveantque. Exerceamus ergo devotionem hanc *corde*, *ore* et *opere*.

A. Corde. — *a)* Sæpe *meditando* de SS. Corde Jesu, vitamque Christi Domini ita considerando ut cor ipsius potius inspiciamus atque inquiramus quinam ipsius fuerint sensus.

b) Offerendo actiones nostras Deo in unione intentionum SS. Cordis... Sodalibus « Apostolatus orationis » imponitur hoc, si participes fieri volunt indulgentiarum.

c) Recurrendo ad Cor Jesu in omnibus angustiis, necessitatibus, difficultatibus, cor istud provocando ad benignitatem et misericordiam erga nos.

B. Ore. — *a*) *Concionando* libenter de SS. Corde, ubi occasio sese offeret, et verba quædam saltem proferendo de SS. Corde in plerisque nostris concionibus.

b) Libenter *loquendo* de Corde Jesu, et præsertim utendo illo medio ad consolandos affictos, ægrotos, animandos peccatores ad fiduciam.

C. Opere. — Praxes amor suggeret plurimas, quales sunt:

a) Cultus SS. Cordis diebus istis quos Dominus ad Cor suum colendum determinavit : in festo SS. Cordis, prima feria 6ª mensis...

b) Promotio hujus cultus inter fideles per institutas confraternitates ; per expositionem imaginum SS. Cordis ; per diffusionem libellorum quibus hæc devotio instilletur ; per impositionem pœnitentiarum in confessionali : scil. imponendo orationes in honorem SS. Cordis, Viam crucis...

c) Magna devotio erga SS. Eucharistiam, eam habendo, quod revera est, donum præcipuum amantissimi Cordis Jesu.

(In his omnibus formemus propositum colendi SS. Cor Jesu in gratiarum actionem pro beneficiis quibus nos nunc cumulavit.)

Ergo sit illud Cor Jesu locus requietionis nostræ ; ad hoc enim apertum est lancea, ut in eo commoremur.

II. — De sanctissima Virgine Maria.

An opus est ad sacerdotes sermonem habere de devotione erga B. Virginem Mariam ? Non sane ad excitandam devotionem illam, quam omnes a teneris annis exercuerunt, sed ad eam inflammandam. — Ergo titulos peculiares quibus sibi vindicat Maria devotionem sacerdotum, recogitemus.

A. Tituli Mariæ. — Confiteamur Mariam esse reginam sacerdotii Novæ Legis matremque uniuscujusque sacerdotis.

a) Regina est sacerdotii Novæ Legis. — 1. Quia sine ea sacerdotium Novæ Legis non fuisset. Victima enim quam immolamus est Verbum incarnatum, quod omnes cessare fecit umbras figurasque. Hujus autem Verbi divini incarnatio a consensu Mariæ, ab ejus « *Fiat* » pependit. Aliquo ergo sensu, etsi latissimo, dici potest Mariam per suum « fiat » instituisse sacerdotium Novæ Legis.

2. Quia sacerdotio hoc functa est prima. Dedit esse humanum Verbo Dei. — Verbum incarnatum conservavit, lacte nutrivit, erudivit : et sic quas nos functiones exercemus erga corpus mysticum Christi, easdem Maria erga corpus reale exercuit. Maria insuper obtulit Patri æterno

filium suum in holocaustum, sicuti et nos offerimus illum. Maria intercessit et intercedit pro hominibus sicut et nos.

3. Quia invigilat et propitiatur sacerdotio Novæ Legis. O quam materna sollicitudine conspicit e throno gloriæ suæ sacerdotes his in terris baptizantes, absolventes, consecrantes, tractantes corpus Domini nostri !

b) Est *mater uniuscujusque sacerdotis.* — De hoc ne dubitemus. Maria partes habuit maximas in vocatione uniuscujusque nostrum ; selectas nobis gratias impetravit, atque invigilat nobis adhuc, velut piissima mater.

B. Necessitas nostra. — Necessaria nobîs est devotio erga B. Virginem.

a) Quia indigemus *fiducia.* — Quis enim non exhorrescat atque tremat præ timore, fastigium dignitatis suæ recogitans simulque humilitatem suam, defectus, culpasque quibus inficitur ? Ergo mediatrice opus habemus per quam obtineamus veniam, per quam ad thronum gratiæ accedamus. Quamnam vero Maria meliorem quærat quis ?

b) Quia indigemus *robore.* — Militia est vita hominis omnis ; sed ob sacerdotium certamen nobis est peculiare : certamen adversus carnem et sanguinem, adversus mundi rectores tenebrarum harum ; certamen præcipue ad tuendam castitatem. Quot enim difficultates internæ ! quot pericula externa ! quot insidiæ inimicorum ! quomodo triumphabo sacerdos ? Certissime per Mariam. Ipsa est Virgo mater, et non mater nisi quia virgo, eaque purissima. Ipsi me dicere licet : « Tua interest, Maria, servare me immaculatum ; tua interest me puris manibus tractare corpus Fiiii tui. »

c) Indigemus *solatio.* — Etenim sacerdoti patienda sunt multa. Horum autem quænam est causa ? Quam plurimum ipsum sacerdotium, odiumque inimicorum Christi. Sed si ita est, Maria quoquo in causa est, et simul nobis prælucet exemplo suo. Maria in causa est, quia propter Filium ejus patimur ; Maria exemplar nostrum est, quia et ipsa passa est multa propter Christum Dominum Ergo ad illam

recurramus ; ergo dulce erit dolores nostros cum doloribus Mariæ conjungere !

C. Modus eam colendi. — Hic opus non est enumeratione multa. Dicamus colendam esse Mariam :

a) *Cultu personali nostro*, i. e. per fiduciam omnimodam, per recursum perpetuum ad illam. Peculiari modo ad eam recurramus, ubi exercendæ sunt functiones ministerii, celebrandum sacrum, ubi porrigenda est vel deferenda S. Eucharistia, et ita porro.

b) Cultu pnblico. Hic eadem occurrunt quæ jam de SS. Corde Jesu dicta sunt. Promovendus est cultus Mariæ per sodalitates, catecheses, colloquia, conciones. Si quis amat Matrem suam, libenter de ea loquitur, eamque laudat.

Conclusio. — Ambas igitur has devotiones intime conjungamus : ambæ etenim in monte Calvariæ natæ sunt. Mons autem Calvariæ mons noster est, mons sacrificii, mons sacerdotalis. Ibi Cor Jesu lancea militis aperitur, ibi transfigitur cor Mariæ gladio doloris. Vigilanti verbo usus est Evangelista, ait Augustinus, dicendo : « aperuit ; » dicere audeam vigilanti verbo usum esse Simeonem senem, ubi dixit : « Tuam ipsius animam doloris gladius *pertransibit.* » Etenim refugium nostrum esse debet cor Mariæ : et per illud *transeundum* nobis est ad Cor Jesu, in quo requiescamus ! Amen.

DE DEVOTIONE SACERDOTIS

ERGA S. EUCHARISTIAM.

1m Præludium. — Mente et cogitatione assiste institutioni SS. Sacramenti. Audi Dominum dicentem tibi : *Hoc facite in meam commemorationem* (Luc. xxii, 19).

2m Præludium. — Roga ut sancte semper tractes SS. Eucharistiam.

I. — Quid requirit a sacerdote tantum Sacramentum?

Hic considerabo in specie ministerium mihi commissum circa SS. Eucharistiam *prout est sacramentum*. — Debeo enim

A. Eam conficere, jubere ut Dominus de excelso solio suo descendat. — Quis autem dignus est ut imperet Deo? At saltem, ne sit immundus, impurus! Utique in persona Christi sacerdos profert verba : « Hoc est corpus meum » ; sed quomodo talia audeat proferre, si ebriosus, si libidinosus?

B. Eam servare. — Quantus thesaurus! præstans thesauris omnibus mundi cœlique... Quomodo autem eam servo? An pecunia mea clavibus et seris forte servatur, Deus vero meus latet in arca vix clausa? An ego habeo in usum meum nitida vasa, aurea et argentea, dum S. Eucharistia latet in pixide immunda? Ego utor ad sumendum cibum cochleari argenteo, et interim... Jam faciam proposita.

C. Eam dispensare. — Attende tibi, o sacerdos! Omnis dispensatio indigna foret sacrilegium. Quomodo diceres : « Corpus Domini custodiat... ad vitam æternam, » cum neque tu custodire possis animam tuam, tu sacerdos!

D. Tandem homines ad eam adducere. — Cavebo igitur ne per meam agendi rationem eos potius ab Eucharistia avertam... Quomodo enim habebunt erga eam fidem, spem, amorem, si non videant me ea habere?

II. — Quid requirit a sacerdote tantum Sacrificium?

Sed Eucharistia non est tantum sacramentum ; est et *sacrificium*. — *In omni loco sacrificatur, et offertur nomini meo oblatio munda* (Malach, I, 11). Tu, sacerdos, offers hanc oblationem... Cogita quale sit sacrificium Missæ.

A. Est sacrificium latreuticum. — Reddis Deo gloriam per immolationem filii sui. Intendas animum : in Veteri Testamento summus sacerdos semel in anno in Sanctum Sanctorum ingrediebatur offerebatque incensum Domino. Tu vero... !

B. Est sacrificium eucharisticum. — Gratias agis Deo pro creatione, redemptione, sanctificatione... pro vocatione tua, etc.

C. Est sacrificium propitiatorum. — En, jam figuræ evanescunt ; en hircus emissarius, seu potius Agnus Dei immolatur, qui tollit peccata mundi ; est ipsum sacrificium crucis...

D. Est sacrificium impetratorium, nomine Ecclesiæ oblatum, tam pro vivis quam pro defunctis.

Hæc omnia in sacrificio Missæ habentur. « Nunc, ait S. Leo, carnalium sacrificiorum varietate cessante, omnes differentias hostiarum una corporis et sanguinis tui implet oblatio ; quia tu es Agnus Dei qui tollis peccata mundi. »

Quid ergo concludendum ? Qui animi habitus exigitur ? *Quæ reverentia ?* Quid si indigne celebret sacerdos ? Animi habitum adumbravit S. Bonaventura : « Cum fuerit totus alteratus et divinus effectus, ita ut nihil videat nisi Deum, tunc accedat. » An non videt nisi Deum, sacerdos ille qui missam decurtat, rubricas male servat, voces corripit ? An ille qui imparatus vel negligenter altare ascendit, qui a colloquio profano ad tremendum hoc sacrificium offerendum accedit ? An non videt nisi Deum, ille qui stipendium tantum quærit ? Curemus ergo ut sancta sancte tractemus...

III. — Quid requirit a sacerdote tantum donum ?

Jam veniamus ad considerationes magis natas ad solatium ingerendum. Utique tremendum est sacramentum, tremendum altare : sed tamen ad hoc institutum ut nobis sit solatio in via nostra ad cœlum. Inde oriuntur obligationes amoris.

A. Ob donum præsentiæ, frequens fiat a nobis visitatio Sanctissimi, ita ut etiam populus assuescat visitare Sanctissimum (sic Dominus Vianney, pastor in Ars) ; addatur splendor cærimoniarum, etc.

B. Ob cibum quem præbet, sit nobis sancta aviditas. Nunquam omittamus celebrare, cum possumus. Alios vero

quos dirigimus, hortemur ad frequentem communionem, debitis utique cum animi dispositionibus.

C. Ob viaticum, maxima cura sit ut cibus ille viaticus tempestive porrigatur...

Verbo, sit SS. Eucharistia vita nostra, centrum quasi affectionum nostrarum, ut recte dicere valeamus : « Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus. »

DE CONFESSIONE SACERDOTUM.

Tota vita sacerdotalis vita sanctitatis esse debet, omniaque in ea tendunt ad sanctitatem conservandam, promovendam, renovandam. Quædam tamen unum ex his finibus respiciunt magis directe, ideoque peculiarem merentur considerationem. Inter ea *confessio*, quam aliis ministramus, sed qua ipsi quoque uti et bene quidem uti tenemur. — Videamus igitur quisnam ipsius sit scopus in vita sacerdotali, indeque practica quædam deducamus.

I. — Præterito est remedium.

A. Quotidie deficimus, deficimus omnes, ideoque etiam sine intermissione remedio opus habemus. Quotidie aggravamus rationem quam Deo reddere oportebit, et augemus pœnas luendas. Reparare mala nostra cupimus : reparare ea possumus per confessionem. Triplex autem ea *reparatio* esse potest : *a)* ob *peccatum mortale*. Hæc est reparatio omnino necessaria, et illico facienda ; — *b)* ob *peccata venialia extraordinaria*, i. e. quæ habent aliquid plus gravitatis, deliberationis. Hæc statim e mente nostra ejicienda sunt et ex corde nostro delenda, ne nobis consueta fiant ; — *c)* ob peccata venialia quæ dicam quotidiana. Quæ etsi non omnia in confessione exponenda sunt, aliqua tamen subjicienda clavibus, ut et per veram contritionem diluantur eorumque minuatur numerus. En quid reparandum sit.

B. Haec autem per confessionem reparatio quatuor requirit :

a) Sinceritatem. — Hic facile quis funestissime erret, ubi agatur de malo gravi. Clerici peccantes difficile pœnitentiam agunt. « Erubescit aliquando reus videri, qui semper fuerat judex. » (S. Chrysost.) Et ideo tam facile fieri potest ut sacerdos gravitatem culpæ dissimulet ; at : « Qui dissimulat, irrisor est. » (S. Aug.)

b) Contritionem. — Hanc autem, quæ semper requiritur et est pars essentialis sacramenti, ex consuetudine quis facile omitteret. Ergo curemus eam habere vel de omnibus mortalibus, sive nunc commissis, sive ex anteacta vita iterum declaratis ; vel de veniali graviori, vel de multitudine saltem venialium. Nec obliviscamur requiri quoque propositum. « Tunc — et tunc tantum, — pœnitentia prodest, cum pœnitens emendandi voluntatem habet. » (S. Asterius.)

c) Discretionem. — Sunt qui semper eadem confitentur longamque peccatorum venialium seriem texunt. Sed ad quid, nisi ea serio emendare velint ? Igitur adhibenda discretio. Ne autem assuescamus confiteri absque contritione, præstat ea tantum declarare quæ dolemus.

d) Curam rationabilem. — In confessione omni requiritur generatim cura hæc rationabilis, tum quoad examen, tum quoad contritionem, tum quoad confessionem et satisfactionem. Caveamus autem ne, propter defectum dotis essentialis, remedium convertatur in venenum.

II. — Præsenti solatium.

Notemus confessarium non esse judicem tantum et medicum, sed esse simul patrem ideoque gerere etiam vices illius qui dixit, *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* At nos sacerdotes, æque ac alii fideles in sacro tribunali inveniamus oportet solatium :

a) In miseriis quas vocare licet *involuntarias* : in morbis, in affectionibus corporis et animæ, in ariditatibus, in

calumniis et persecutionibus hominum. Cum fluctus isti tribulationum insurgunt, necesse est ut portum inveniamus in sinu Dei, stabilesque ac firmi maneamus per anchoram patientiæ et fiduciæ. Verum ad id ordinarie indigemus adjutorio, quod in confessario nostro jure reponimus. Ipse dicet nobis : *Patientes... estote et vos, et confirmate corda vestra : quoniam adventus Domini appropinquavit* (Jac. v, 8). *In omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros in multa patientia* (II Cor. vi, 4) ; etc. Unum autem verbum confessarii nostri sæpe plus operabitur quam lectiones multæ aliorumque solatia.

b) Solatio quoque indigemus in miseriis *voluntariis*. Utique rei sumus, neque confessarius indulgentia sua foveat teporem pœnitentis ; sed solatio tamen indiget miser, quia præter malitiam est in eo debilitas magna. Difficultates tentationesque culpam ejus aliquatenus minuunt. Accedens ad confessionem, bonam suam voluntatem jam manifestat : ideoque animari et consolatione foveri meretur.

III. — Futuro auxilium.

A. Satis non est ut confessio remedium sit præterito ; oportet ut ea adjuvetur homo, sacerdos præcipue, in dirigendis viis suis. « Pœnitentia cor emundat, sensus illuminat, animas sanctificat. » (S. Chrys.) Sed ut hæc efficiantur, opus est labore non tantum pœnitentis, sed et confessarii. Ita confessarius dirigere debet pœnitentem, ut is ex confessarii commercio hauriat :

a) Vigorem in domandis cupiditatibus et vincendis tentationibus. Oportet enim ut sibi faciat cor novum. « Nihil peccare, solius est Dei ; emendare sapientis est et corrigere erratum, et pœnitentiam gerere peccati : id tamen difficile est in hac vita hominis. » (S. Ambr.) Ergo vigor necessarius, qui non comparabitur, ubi se confessarius nimis laxum præbet.

b) Arma quibus utatur in pugna contra ipsas tentationes et in omnibus difficultatibus. Etenim non omnia simul

emendari possunt; opus est ut confessarius discernat et gradatim procedendi methodum doceat pœnitentem.

c) Deinde *lumen practicum* quo se dirigere valeat in tota agendi ratione, præcipue in casibus difficilioribus. Confessarius est doctor in omnibus quæ ad conscientiam sui pœnitentis attinent; ergo a nullo melius hic consilium petere poterit in rebus spiritualibus. Si tale est commercium confessarii cum pœnitente, quantum subsidium, quam pretiosum donum erit pœnitentiæ sacramentum!

B. Quid autem *requiritur* ut tantum commodum ex confessione habeatur? *In confessario scientia, prudentia*, sed præsertim *fortitudo; in pœnitente fiducia*, non ea tantum quæ sinceritatem pariat, sed quæ in confessarii paterna sollicitudine secure quiescat. Potest esse confessarius causa ruinæ per nimiam severitatem; potest et esse per nimiam indulgentiam, sacerdotibus præcipue. Qui scopuli ut vitentur:

a) Caute eligendus est confessarius. Quod si ob angustiam loci vel alia de causa non detur copia, res ita componamus ut habeamus confessarium a quo ordinarie absolvamur, alium vero moderatorem conscientiæ cui totus animæ status apertus sit et a quo pro opportunitate consilium petamus.

b) Conservanda est libertas confessarium inter et pœnitentem. Libertas *ad ipsam confessionem*, ita ut confessarius pœnitentem ad semper sibi confitendum non adstringat... Modo vitetur mutatio quæ ad nimiam conscientiæ laxitatem ducat, juvat interdum apud alium confiteri. — Libertas *in confessione*, ita ut nihil sit quod impediat in confessario sinceritatem in dijudicando statu pœnitentis. Ideoque in genere improbanda videtur confessio mutua, quae sæpe oritur ex nimia familiaritate extra confessionale, vel ipsam familiaritatem gignit; improbanda autem, tum quia nata est minuere existimationem qua pœnitens confessarium prosequi debet; tum quia exponit ambo duplicitatis periculo, dum timent ne amittatur existimatio hæc; tum quia nimiam inducit indulgentiam, ubi delicta utriusque similia sunt.

At hoc in genere sit dictum ; nam datur exceptioni locus.

Recapitulatio. — Ergo ut bonæ sint confessiones nostræ : eligendus est bonus confessarius ; determinandus numerus ordinarius confessionum, in unaquaque confessione curanda sinceritas, contritio, profectus.

Hæc de confessionibus ordinariis. Ex confessione autem extraordinaria a fortiori haurienda sunt remedium, auxilium, solatium.

DE SPIRITU ZELI.

1er Præludium. — Audi Dominum dicentem : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?* (Luc. XII, 49).

2m Præludium. — Roga verum zeli spiritum.

I. — In quo fundandus sit zelus.

Zelus est ardor quidam animi quo impellimur ad procurandam Dei gloriam per salutem animarum, et ad avertenda quæcumque huic gloriæ adversari possent. Est igitur fervor seu ignis spiritualis. *Surrexit Elias propheta quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardebat* (Eccli. XLVIII, 1). Jeremias ait (XX, 9) : *Factus est in corde meo quasi ignis exœstuans*, et S. Paulus : *Quis scandalizatur et ego non uror ?* (II Cor. XI, 29.) Gulielmus Parisiensis zelum sic definit : « Flamma est ferventissima de ipsa fornace Spiritus sancti. » Sed de zelo, uti de fervore omni, bene dispiciendum unde oriatur ; secus enim illusioni obnoxii sumus, et timendum est ne per falsum zelum, non gloriam Dei, non animarum salutem, sed prorsus contrarium efficiamus.

A. Zelus non debet fundari : — *a) In ardore quodam naturali.* Etenim ardor ille improportionatus est effectui, qui debet esse supernaturalis... Est obnoxius continuis muta-

tionibus fluctuationibusque... Facile, si ipsi resistatur, convertetur in passionem mere humanam et perniciosam.

b) Non *in amaritudine.* — Inest homini recto naturalis horror ab iniquitate. *Defectio tenuit me, pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam... Tabescere me fecit zelus meus...* (Ps. CXVIII, 53, 139). Inde pronum est nasci desiderium exterminandi iniquitatem a facie terræ. Sed neque hic zelus purus erit. Præsertim si nobis incumbat munus invigilandi moribus, v. g. ; utique accendetur zelus, sed forsan ex vana gloria, eritque zelus mere externus, qui, suppressis inordinationibus quæ apparent, quiescet...

c) Non *in symphatia.* — Non minus extimescendus nobis est zelus quo feramur ad juvandas certas personas ad quas bene afficiamur. Putamus nos ad Deum illas attrahere, sed trahimus ad nosmetipsos. Missis ceteris considerationibus, timendum maximopere ne quod spiritu cœptum est, carne consummetur...

B. ZELUS AUTEM DEBET FUNDARI : — *a) In fide.* Quid me docet fides ? Docet me Deo, supremo Domino, esse jus ut gloria ipsi ab omnibus tribuatur : *Soli Deo honor et gloria* (I Tim. I, 17). Illam gloriam ei ab hominibus deberi, sed multos esse qui eam ipsi non tribuant. — Ille Deus pater meus, Dominus meus, Rex meus. Ego ejus gloriam procurare possum. Quomodo ergo id non præstarem ? *Si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus ? dicit Dominus exercituum, ad vos, o sacerdotes, qui despicitis nomen meum... Si nolueritis audire, et si nolueritis ponere super cor ut detis gloriam nomini meo, ait Dominus exercituum, mittam in vos egestatem* (Malach. I, 6 ; II, 2).

b) In caritate. — 1. Erga Deum. Ipsemet prior dilexit nos et posuit animam suam pro multis. Ipse nobis etiam dicit : *Amas me ? Pasce oves meas.* Unde S. Cyrillus : « Ex hoc loco agnoscunt fidei magistri non aliter se summo Pastori gratos fore, quam si omni studio caveant ut rationales oves curentur. » Et S. Gregorius : « Ille apud Deum in amore magis dives est, qui ad ejus amorem plurimos trahit. »

2. Erga proximum. Ipsum diligere tenemur. *Hæc mando vobis ut diligatis invicem* (Jo. xv, 17). Quæ autem dilectio nostra, nisi animam ipsius ad Deum reducamus ? *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (Ibid. v, 13). *Animam meam pono pro ovibus meis* (Ibid. x, 15). *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos* (Ibid. xiii, 34). En vera motiva zeli ; si zelus noster ita fundetur in fide et in caritate, erit utique supernaturalis, erit animosus, erit constans. — Attamen huic ut constantiæ magis consulatur, videamus :

II — Quomodo accendendus sit zelus.

A. Exemplo Christi. — Ille exemplum dedit, ut quemadmodum ipse fecit, ita et nos faciamus. Ipse autem

a) *Non quæsivit gloriam suam,* nec requiem suam, sed unice gloriam Dei salutemque animarum. — *Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (Jo. v, 30). *Ego autem non quæro gloriam meam* (Ibid. viii, 50). *Ego agnosco Patrem, et animam meam pono pro ovibus meis* (Ibid. x, 15). Quis non accendatur zelo, ubi videt bonum Pastorem quærentem oviculam suam, eam humeris suis ad ovile reportantem, dicentem se venire salvum facere quod perierat ?

b) *Perseveravit* in operibus zeli. — Pertransiit benefaciendo, miracula multiplicando, licet ipsi undique occurrerent difficultates, licet ipsum impeterent calumniis. *Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit ?* (Jo. vii, 15.) *Nonne hic est faber ?* (Marc. vi, 3.) Quid igitur, si ego difficultatibus deterrerer ab exercendo zelo ?

c) *Non exspectavit hominum gratitudinem ;* — immo ubique ingratitudine, proditione affectus est ! Ergo nec mihi exspectanda hominum benevolentia ut in operibus zeli me exerceam. « Inspice et fac secundum exemplar. »

B. Memoria propriorum peccatorum. — Cupimus sane veniam de peccatis nostris certam accipere. Sed exercito zelo melius non est medium : « Beati misericordes, quo-

niam ipsi misericordiam consequentur. » Fiet de nobis quod de Jonatha ; qui cum cladem magnam intulisset Philistæis, et in eo esset ut morte plecteretur, quod mel gustasset, a populo liberatus fuit. Populus enim clamabat : *Ergone Jonathas moriętur, qui fecit hanc salutem magnam in Israel ?* (I. Reg. XIV, 45). — Præterea sunt nobis forte reparanda peccata scandali ; quæ si perfecte resarciri non valent, saltem compensari aliquatenus possunt exercito zelo. *Caritas operit multitudinem peccatorum* (I Pet. IV, 8).

C. Spe præmiorum. — *Qui convertere fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus a morte et operiet multitudinem peccatorum* (Jac. V, 20). *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum* (I Reg. II, 30). *Quisquis enim potum dederit... calicem aquæ in nomine meo... amen dico vobis, non perdet mercedem suam* (Marc. IX, 40). Si ita loquitur Christus de calice aquæ frigidæ. quanta futura est merces illius qui animas lucratus fuerit ! His igitur cogitationibus accendamur.

III. — Quomodo exercendus ?

Nimius sim, si velim dotes zeli enumerare ; indicasse sufficiat quo animo in exercitio zeli ducamur oporteat.

A. Animo magno et liberali, — ita ut de zelo nostro dici possit : « Ignis est, » et ignis nunquam dicit : Satis est. Ergo omnia opera zeli sint nostra. Se extendat zelus noster ad fideles et hæreticos, ad christianos et paganos, ad patriam et exteras regiones ; ad vivos et defunctos. *Non est Judæus neque Græcus ; non est servus neque liber ; non est masculus neque femina. Omnes enim vos unum estis in Christo Jesu* (Gal. III, 28). Amplectatur omnia opera, omnia media : prædicationem, colloquium, scriptionem ; sed præ ceteris orationem, per quam impetrare conemur quæ proprio conatu assequi non valemus.

B. Animo prudenti. — Zelus noster sit secundum scientiam. Ne imponamus aliis onera intolerabilia, quæ ipsi ne digito quidem attingamus. Æque a nimio rigore atque

a praxi laxiori caveamus. Ne putemus nos omnia statim perrupturos, omnes peccatores conversuros ; sed procedamus uti ipse Deus, qui *pertingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter* (Sap. VIII, 1). Sit zelus prudens, i. e. ita zelum moderemur ut ne, cum aliis prædicaverimus, ipsi reprobi efficiamur. *Quid enim prodest homini, si mundum universum lucretur* (etiam Deo), *animæ vero suæ detrimentum patiatur ?* (Matth. XVI, 26.) Ergo unicuique sibi primum providendum est. — Quare et dirigamur in zelo nostro :

C. ANIMO OBEDIENTI. — Obedientia illa clerico maxime necessaria : obedientia erga episcopum, decanum, parochum ; cum fidelitate in servandis statutis diœcesanis. Sine hac obedientia, mira quædam per breve tempus operabitur forte sacerdos, sed fundata erunt super arenam, brevique corruent. Contra, *Vir obediens loquetur victoriam* (Prov. XXI, 28). *Humiliavit semetipsum* (Christus), *factus obediens... Propter quod et Deus exaltavit illum* (Phil. II, 8, 9). « Dum voluntatem suam aliis subjiciunt, ipsi lapsis per inobedientiam angelis dominantur. » (S. Greg.) « Citius exauditur una obedientis oratio quam decem millia contemptoris. » (S. Aug.)

Ergo in eo spiritu procedamus ; et fructum afferemus, et fructus noster manebit !

DE SPIRITU MUNDI.

1m Præludium. — Audi Dominum dicentem : *De mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo* (Jo. XV, 19).

2m Præludium. — Postula cognitionem mundi, et horrorem a spiritu ejus.

I. — In quo consistat spiritus mundi.

Christus Dominus ubique invehitur in mundum, monetque discipulos ne sinant se seduci a mundo. *Nunc judicium est mundi* (Jo. XII, 31). *Venit princeps hujus muudi, et in me*

non habet quidquam (Ibid. XIV, 30). *Nemo potest duobus dominis servire* (Matth. VI, 24). *De mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo* (Jo. XV, 19). Hæc verba ad apostolos directa cuique clerico applicari possunt ac debent. Clericus enim dixit: « Dominus pars hereditatis meæ... » Idque clare indicat episcopus in ordinatione clericali, cum Deum orat his verbis: « Oremus, fratres carissimi, Dominum nostrum Jesum Christum pro his famulis suis... ut donet eis Spiritum sanctum qui habitum religionis in eis in perpetuum conservet et a mundi impedimento ac seculari desiderio corda eorum defendat. » Igitur oportet cognoscere spiritum mundi ut ab eo caveamus: eo vel magis quod nobis in medio hoc mundo habitandum est.

A. Perbelle mundum depingit Hugo Card. comparando eum cum *mari;* qua ex comparatione jam intelligitur in quo consistat spiritus mundanus. « Mundus dicitur mare, quia tumet per superbiam, spumat per luxuriam, fervet per iracundiam, nubilus est per tristitiam. Omnia flumina in se recipit per avaritiam; major piscis ibi minorem devorat per rapinam; mortuos ejicit, vivos attrahit per invidiam. »

B. Est verissima mundi imago. Sed si penitius *ejus naturam* rimemur, reperiemus duo potissimum præ ceteris in mundo dominari: « Mundus, ait Hugo a S. Vict., duo promittit ut pervertat: pretiosa scilicet et sublimia: hoc est *divitias* et *honores.* » Ergo, quæcumque conducunt ad amorem divitiarum et honorum, sapiunt spiritum mundi.

a) Nomine *divitiarum* non solum veniunt aurum et argentum, sed quæcumque istis comparantur ad oblectamentum naturæ. « Quia cum miser homo affluit divitiis, se dilatat in deliciis. » (S. Ant. Pad.) Vice versa: « Deliciæ et epularum varietates fomenta avaritiæ sunt. » (S. Hier.)

b) Nomine *honorum* intelliguntur omnia quæ existimationem conciliant apud homines: generositas sanguinis, proceritas corporis, juvenilis decor, prædia, palatia, immensa supellex, infula dignitatum. Hæc mundum distinguunt,

his mundus adhæret, eademque, si non semper, saltem plerumque tractantur versanturque a secularibus. Ne autem et in nostram conversationem irrepant, vitanda nobis est, quoad ejus fieri potest, secularium conversatio frequens. Immo, ut roboremur magis adversus spiritus mundani insidias, propius inspiciamus quonam servum suum deducat.

II. — Quænam sequelæ hujus spiritus.

Propriæ ipsius sequelæ sunt :

A. Horror laboris. — Impossibile est enim ut quis nostrum mundum diligat simulque in labore sacerdotali, i. e. in labore humili, molesto, nostræ vocationis proprio, perseveret. « Omnia mundana risus sunt, facetiæ et urbanitas : et hoc est quod omnia subvertit, omnia dejicit. » (S. Jo. Chrys.) « Mundus diluvium est : cor autem hominis, si per amorem mundanorum se deorsum inclinet, naufragatur inter fluctus seculi, et mutabilibus admixtum inter labentia fluit, geminoque salutis periculo et per affectum infimorum profunde mergitur et per occupationem plurimorum late dissipatur. » (Hugo a S. Vict.)

B. Peccatorum servitus. — Cum autem peccata dicimus, non necessario mortalia intelligimus ; licet maximopere timendum sit ne, immo et impossibile videri debeat ut non brevi mortalia ingruant. Illud autem tam certum est ut S. Eusebius Cæsariensis non sit veritus dicere : « Signum manifestæ damnationis in hoc mundo est sua beneplacita assequi et a mundo diligi. »

Etenim opus non est reflexione multa ut intelligamus ex amore mundi profluere venialia innumera : cogitationes, desideria, verba, omissiones ; eumque esse fontem plurimarum tentationum quibus repellendis, nisi mundus fugiatur, diu pares non sumus futuri. « In mundo plena sunt omnia periculis, plena laqueis : incitant cupiditates, insidiantur illecebræ, blandiuntur lucra, damna deterrent. » (S. Leo.) Inde priores culpæ, quas brevi post non jam sentimus. « Insensibilem pene reddit affectum frequens cura mundi,

et quasi callum quemdam menti obducit » (Gilb. Angl.) ; et sic tandem in abyssum ruimus.

C. Tædium vocationis. — Jam vero ubi fastidit laborem, ubi multiplicavit peccata, clericus sentit se aberrasse a via et frui cupit mundi deliciis, quas delibare vix datur ipsi. Sicut miser ille prodigus, vellet implere ventrem de siliquis quas porci manducant, sed nemo ipsi dare potest. Ergo, ut notat A Kempis (Imit. I, 25), dupliciter infelix est : « Religiosus (vel *clericus*) negligens et tepidus habet tribulationem super tribulationem, et ex omni parte patitur angustiam, quia interiori consolatione caret et exteriorem quærere prohibetur. » Succedunt tunc inutilia lamenta et desideria ; immo aliquando secreto quæruntur quæ palam requirere vel ipsa honestas prohibet. Ex his autem omnibus :

D. Summa infelicitas. — Quia mundus est maxime fallax et præcipue fallit eos qui prosequuntur eum. Ita clamat Augustinus : « O munde proditor, cuncta bona promittis, sed cuncta mala profers : promittis vitam, sed donas mortem ; promittis gaudium, sed largiris mærorem : promittis quietem, sed ecce turbatio ; promittis florem, sed cito vanescit ; promittis stare, sed cito recedis... Loquantur omnes amatores tui, o munde immunde : utrum in hac vita gaudium habuerint sine dolore, pacem sine discordia, quietem sine metu, sanitatem sine infirmitate, lumen sine tenebris, pacem sine dolore, risum sine fletu. » « Mundus cum suis vanus est, quia non præbet fulcimentum innitenti : baculus enim est arundineus, super quem si innixus fuerit homo, cadet. » (S. Bonav.) « Sicut Judas osculo Christum tradidit, sic et mundus quos osculatur tradet. » (Hugo Card.)

En quo deducat amor ille mundanus. Ad infelicitatem temporalem summam ; immo et ad æternam ! Etenim difficillimum aut impossibile asserunt sapientes in præsenti gaudere cum mundo et in æternum exsultare cum Christo. Et plane miserrimum est, torqueri cum mundo, et in æternum cum diabolo flagellari.

III. — Quomodo vitandus?

Unum hoc est medium vitandi mundanum spiritum : *mori*. Si moriar mundo, imperium non exercebit in me spiritus mundanus : « Mare mortuos expellit a se, sic et mundus. » (Hugo Card.) « Esto mortuus mundo et mundus tibi : mundique gloriam tamquam mortuus non quæras. » (S. Isid. Hispal.) — Jam vero quibusnam oportet non esse mortuos? Debemus esse

A. Mortui deliciis mundi. — Ne quæramus illas ; sed maneamus in ea simplicitate, in ea austeritate, inquam, quæ decent clericum, virum cujus Dominus est hereditas, qui habet repositam spem infinitæ et æternæ felicitatis. « Nihil appetere, nihil desiderare de seculo potest, qui seculo major est. » (S. Cypr.) Sed ne in hoc seducamur, iterandum est quod jam supra conclusimus. Vitanda est scilicet conversatio secularium. Utique conversatio hæc aliquando necessaria, ex caritate, ex zelo ; sed et tunc a mundo separabimur, si quasi peregrini in ipso versemur. « Qui separat se a mundo, non corpore sed animo, non loco sed actu, quamvis sit in mundo, non videtur esse in mundo, quia non utitur mundo. » (S. Chrys.)

B. Mortui principiis mundi, — secundum quæ magni fiunt divitiæ, magni fiunt honores. His autem mori conemur. « Contemne gloriam, et eris gloriosus ; contemne remissionem et quietem, et tunc eam recipies. » (S. Chrys.) Hæc autem non acquirentur, nisi per assiduam meditationem sedulamque Christi Domini imitationem. « Ne mundi gloria seu voluptatibus abducaris, dulcescat tibi pro his sapientia Christus ; ne seducaris spiritu mendacii et erroris, lucescat tibi veritas Christus ; ne adversitatibus fatigeris, confortet te virtus Dei Christus. » (S. Bern.)

C. Mortui terroribus mundi. — Et huic rei forte primum manus admovenda : ut scilicet, absque ullo humano respectu in adimplendis muniis nostris procedamus. Ne curemus quid de nobis sentiant homines, neque ipsorum laudibus efferamur nec vituperiis deterreamur. Hoc primo intuitu facillimum

videtur, sed sæpius in praxi difficillimum reperitur. Argumento sit ipsa nostra agendi ratio cum collegis minus ad pietatem pronis! Jam vero sciamus: « qui nihil habet in mundo quod appetat, nihil est quod de mundo pertimescat. » (S. Greg. M.) Ergo ne terreamur! sed mortui mundo, vivamus Christo! ita ut cum S. Chrysostomo exclamare possimus: « Quidquid terroris habet mundus, contemno; quidquid delectabile habet, rideo; divitias non cupio, paupertatem non horresco, mortem non timeo! » Tunc sapiet nobis sancta vocatio nostra, et tunc laborare poterimus ut mundum salvemus.

DE SPIRITU HUMILITATIS.

1m Præludium. — Audi Dominum dicentem: *Discite a me, quia mitis sum et humilis corde* (Matth. XI, 29).

2m Præludium. — Roga notitiam amoremque veræ humilitatis.

I. — Quænam humilitatis necessitas?

Hic agimus tantum de humilitate in quantum necessaria est clerico. i. e. viro saluti animarum devoto, viro vere apostolico. Nomine vero humilitatis intelligimus cognitionem illam sui qua homo *practice* sibi vilescit, i. e. qua sibi ipsi non vindicat honores, neque ob humiliationes et despectus se læsum reputat. Hanc humilitatem prorsus necessariam dicimus viro apostolico:

A. Ex parte gloriæ Dei. — Hanc Dei gloriam procurare tenetur. Quomodo vero procurabit, si ipse gloriæ Dei per superbiam detrahit? *Gloriam meam alteri non dabo, dicit Dominus* (Isai. XLVIII, 11). Dominus *humilia respicit, et alta a longe cognoscit* (Ps. CXXXVII, 9). Etenim: *Magna potentia Dei solius, et ab humilibus honoratur* (Eccli. III, 21). « Vir humilis Deo est similis, et in templo pectoris sui gerit illum. » (S. Basil. M.) *Dominus diligens judicium*

et odio habens rapinam in holocausto (Is. LXI, 8). Quis vero magis reus est istius rapinæ quam sacerdos qui sibi, non Deo gloriam attribuit ?

B. Ex parte salutis animarum. — Etenim certum est nos in hoc ministerio sine Deo nihil efficere posse. Videmus autem Deum ante omnia respicere humilitatem eorum quibus salutare munus committit. « Prostravit Christus una voce Saulum, erexit Paulum ; prostravit superbum, erexit humilem ; prostratus est persecutor, erectus est prædicator. » (S. Aug.) Quare et ipse Paulus postea exclamabit : *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi* (II Cor. XII, 9). Videmus viros apostolicos omnes altissime jacere hoc fundamentum humilitatis ; et ait de sancto Bernardo scriptor ipsius vitæ : « Quo humilior, eo utilior fuit populo Dei in omni doctrina salutari. » Si vero ipsum ministerium spectemus, planum est necessariam esse humilitatem ut omnibus omnia fiamus, ut alter alterius onera portemus, ut præveniamus invicem, *cum omni humilitate et mansuetudine, cum patientia, supportantes invicem in caritate* (Ephes. IV, 2).

C. Ex parte propriæ sanctitatis et salutis. — Hæc duo distinguo, licet in re sint unum et idem ; sed ita distinguo, ut intelligatnr absque humilitate impossibilem esse acquisitionem virtutum. Virtutum fundamentum esse humilitatem, omnibus notum est. « Humilitas tutissimus est omnium virtutum thesaurus. » (S. Basil.) « Sine humilitate nulla virtus, nulla perfectio aut acquiritur aut servatur. » (S. Bonav.) « Hic est primus religionis introitus, ut quicumque vult pie vivere, humiliter de se sentiat ; quia fundamentum sanctitatis humilitas est. » (S. Cypr.) Qui vero humilis non est in omnibus, ad peccata pronus erit, præsertim si in ministerio apostolico occupetur ; quia in eo multa sunt pericula a quibus non cavebit et in quibus peribit. « Beatus Antonius, ait S. Antoninus, videns in oratione mundum laqueis plenum, connectentibus se invicem, exclamavit : O ! quis istos evadet laqueos periculorum ? Responsum fuit : Sola humilitas ! »

Præterea, uti bene notat S. Gregorius, « tanto esse humilior quisque debet ex munere, quanto se obligatiorem esse conspicit in reddenda ratione. Cum enim augentur dona, rationes etiam crescunt donorum. »

II — Quomodo nutrienda ?

Nutritur unica sui ipsius consideratione, qua generetur vera sui cognitio. Consideratio hæc perfunctorie facta, quod sæpe contingit, nihil efficiet ; at si serio instituatur, impossibile est eam non generare humilitatem. « Nihil facilius est volenti quam humiliare seipsum » (S. Bern.) ; « nam ex consideratione sui provenit humilitas. » (Hug. Card.) — Bonum est ergo recogitare :

A. Quid sim ex me ipso. — Sum ex terra. « Vere conteritur, qui se terram agnoscit. » (S. Ant. de Pad.) « Humiliari in terra contemnimus qui de terra sumus. » (S. Greg. M.) « Hæc est tota scientia magna hominis, scire quia per se nihil est ; quoniam quidquid est, a Deo est, et propter Deum est. » (S. Aug.) — Non sum nisi miseria corporalis et spiritualis. « Scito quomodo homo es, cujus conceptio culpa, nasci miseria, vivere pœna, mori necesse. » (S. Aug.)

B. Quid factus sim per meam malitiam. — Factus sum peccator, i. e. me posui libere infra omnem creaturam. Etenim omnis creatura, ipsa etiam irrationabilis, placet Deo, ipsique dat gloriam ; ego vero per peccatum odibilis factus sum Deo.

C. Quo tenderem, nisi me Deus adjuvaret. — Illa cognitio nostri potissimum oritur ex memoria tentationum nostrarum, in quibus patet quanta sit et malitia et debilitas nostra. « Nescit se homo, nisi in tentatione se discat. Cum autem didicerit se, non se negligat ; si enim se negligebat latentem, non se negligat notum sibi. » (S. Aug.)

D. Quid possim a me ipso. — « Ut firmitatis animus dona habeat, et infirmitatem suam humiliter agnoscat, per accessum gratiæ ad alta sustollitur, et per recessum quid ex semetipso sit, probatur. » (S. Greg.) Ergo attenden-

dum est ad illa tempora quibus dejicimur, ut videamus quid simus.

Eadem consideratio fiat circa ministeria nostra ; quæ si cum aliquo fructu peragantur, vim suam non a nobis, sed a solo Deo mutuantur. *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat ; sed qui incrementum dat, Deus* (I Cor. III, 7).

Hæc consideratio optime corroboratur et confirmatur ex contemplatione assidua humilitatis Christi. Etenim nihil sic humiliat superbum peccatorem sicut humilitas humanitatis Christi. (S. Ant. de Pad.) Si tanta humilitate se opprimit divina majestas, quo modo superbire audet humana fragilitas ? (S. Aug.) Nonne esset intolerabilis impudentia... ut ubi sese exinanivit Majestas, vermiculus infletur et intumescat ? (S. Bern.) Illa igitur considerantes neque honorem nobis arrogare, neque de illata injuria conqueri audebimus.

III. — Quomodo manifestatur ?

Perpulchre manifestationem hanc humilitatis resumit S. Chrys. « Humilitas habet caput et membra. Caput Christus est ; facies ejus, erubescentia et pudor ; oculi modestia ipsa sunt ; os, sapientia et intellectus ; cor, magna Scripturarum peritia et veri dogmatis conservatio ; pedes ejus ac manus, recta sunt opera ; anima fides est et pietas ; pectus est fortitudo ; spiritus autem qui corda et cerebrum continet (i. e. animat), caritas est. » Ex his, ut tantum ea quæ exterius manifestantur recenseamus, videmus humilitatem fieri manifestam

A. Per modestiam — tum oris, tum oculorum, tum linguæ. Modestia est simul custodia et signum humilitatis, sicuti superbia etiam elucet in oculis, in vultu, in incessu.

B. Per recta opera. — Sed in his operibus distinguenda præ ceteris sunt : *a) obedientia*, utpote filia natu major humilitatis. *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu, qui, cum in forma Dei esset... humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Phil. II,

5 sqq.). — *b*) *Mansuetudo et caritas* erga fratres et æquales, immo et inferiores nostros. « Bona et vera humilitas, blanda est semper et officiosa. In amicitiis grata, in contumeliis otiosa... ; officio prior ad salutandum, tardior ad sedendum;... circumsepta est humilitas bonitate; ut facere injuriam nescit, ita a contumelia non requirit. » (S. Valerianus.)

C. Per fortitudinem. — Quia ille qui dicit, Nihil sum, ex altera parte exclamat : *Omnia possum in eo qui me confortat* (Phil. iv, 13). Illa fortitudo humilitatis elucet præcipue in adversis, et vocatur *patientia*. « Servorum Dei humilitas in afflictionis tempore debet apparere. » (S. Greg. M.) Ast inter omnes afflictiones, præ ceteris humilitatem illustrant illæ quæ honorem impetunt : « Quanti humiliantur, et humiles non sunt ! Alii cum rancore humiliantur, alii patienter, et alii libenter ; primi rei sunt, sequentes innoxii, ultimi justi. » (S. Bern.) His præcipue manifestatur humilitas, eisque si serio attendamus, procul dubio spiritum humilitatis, Dei juvante gratia, acquiremus. Hanc etiam deposcamus sincero animo, ingeminando cum pio Thoma a Kempis : « Quid cogitabo melius et salubrius, nisi meipsum totaliter humiliando coram te ?... Ecce tu sanctus sanctorum, et ego sordes peccatorum. Ecce tu inclinas te ad me, qui non sum dignus ad te respicere... Miserere, miserere, Domine, misericordiam tuam poscentibus, da gratiam indigentibus ; et fac nos tales exsistere ut simus digni gratia tua perfrui, et ad vitam proficiamus æternam ! » (Imit. IV, 2 et 9.)

DE SPIRITU PRUDENTIÆ IN SACERDOTE.

Estote prudentes sicut serpentes (Matth. x, 16).

Tanti momenti est prudentia ut vel in illa sola consistat securitas salutis. Sed si verum hoc est omni fideli et omni tempore, an non peculiari ratione sacerdotibus, his præsertim temporibus? — Ergo discipiendum brevissime cur requiratur prudentia, et quomodo sit acquirenda.

I. — Pericula sacerdotum.

A. Primum periculorum genus est, ut ita loquar, TEMPORALE. — *Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum* (Matth. x, 16). Certissimum est nostro tempore multos nobis insidiari; multa pericula circumdant et obsident famam, libertatem, bona, immo vitam nostram. Excitat diabolus sicarios suos, quia scit quantam ruinam secum trahat vel unius sacerdotis perditio. Ergo prudentia opus est. Ne agamus sicuti quidam qui nihili faciunt pericula, nulla re abstinent propter homines, etc. Hoc putant fortitudinem, et non est nisi temeritas. Non ita Dominus ipse, qui se abscondit; non ita Paulus, demissus per fenestram in sporta; non ita Athanasius, Chrysostomus, Thomas Cantuariensis, etc. Etsi erant fortissimi, cum tandem ipsis periculum fuit subeundum... Sed de his periculis non est cur pluribus agam; magis timenda sunt pericula animæ.

B. PERICULA ANIMÆ. — A sancto Bernardo ita perfecte describuntur, ut textum aptiorem vix invenire sit.

« Periclitatur sacerdotis castitas in deliciis,
Humilitas in honoribus,
Pietas in negotiis,
Veritas in multiloquio,
Et caritas in hoc nequam seculo. »

a) Periclitatur castitas in deliciis. — Deliciarum nomine veniunt in primis cibus et potus. *Luxuriosa res, vinum*. (Prov. xx, 1). *Væ qui potentes estis ab bibendum!* (Isai. v, 22). Intelligitur quoque cultus omnis luxuriosus in habitatione, in vestibus... Intelliguntur tandem ac præcipue

amicitiæ, affectiones nimis teneræ, in quibus ob delectationem immoremur. O caveatis, fratres !

b) Periclitatur humilitas in honoribus. — Si non caveamus, nec attendamus, quid fiet ? Primo quidem honoribus vix afficiemur, sed eis sensim delectabimur, eos quæremus, eisque movebimur et obdurescemus. Ita homo qui non est assuetus liquori generoso, invitus hunc primo accipit, dein cum gustu... etc.

c) Periclitatur pietas in negotiis. — *Nemo militans Deo implicat se negotiis secularibus.* Hæc negotia sunt duplicis generis : 1°) *Secularia proprie dicta.* Talia sunt res familiæ, lucrum proprium, res personarum parœciæ. Hæc sæpius sub specie boni nobis a dæmone obtruduntur... Caveamus ! Occasiones sunt amicitiarum, perturbabuntque orationes nostras... 2°) *Ecclesiastica*, si ita loqui fas est. Habere pulchram ecclesiam, pulchra ornamenta, etc. Utique hæc necessaria sunt ; sed paulatim sacerdos, nisi attendat, in his solis ponet omnia opera sua...

d) Periclitatur veritas in multiloquio. — Cur insistendum ? *Si quis verbo non offendit, hic perfectus est vir* (Jac. III, 2). Qui multum loquitur, sane multa stulta enarrabit. *In multiloquio non deerit peccatum* (Prov. X, 19). *Qui custodit os suum, custodit animam suam* (Ibid. XIII, 3). Et ut ait S. Anselmus : « Os tuum, os Christi, non debes, non dico ad detractiones, ad mendacia, sed neque ad otiosos sermones aperire. »

e) Periclitatur caritas in hoc nequam seculo : Ob zelotypiam, ob susurrationes, ob odia, ob jurgia, in quibus versatur perpetuo sacerdos ; qui proinde suam ipsius caritatem a detrimento ægre tuebitur.

Multa ergo pericula ; quare et indaganda acquirendæ prudentiæ media, — non quidem in singulis (hæc enim tractatum requirerent), sed modo generaliori.

II. — Prudentia sacerdotalis.

A. In periculis temporalibus. — Hic, vitato scopulo te-

meritatis, a quo facile cavebit quis, si non agat ex amore proprio sed considerate et ad majorem Dei gloriam, fugienda potius est prudentia mundana. De hac S. Augustinus. « Temporalia perdere noluerunt, æterna non cogitaverunt, utraque perdiderunt. » De hac quoque Ecclesiastes (XI, 4) : *Qui observat ventum, non seminat ; et qui considerat nubes, nunquam metet.* Et ideo Christus : *Estote simplices sicut columbæ* (Matth. x, 16).

B. IN SPIRITUALIBUS vero, alia sunt *media negativa* acquirendæ prudentiæ vitandique pericula, *positiva* alia.

Negativa, — quibus nempe præcipue lapsus præcaventur ; hæc sunt :

a) Fuga otii. « Nunquam sis ex toto otiosus, » ait Kempensis (Imit. I, 19), sed semper habe aliquid faciendum...

b) Fuga mundi. « Cella continuata dulcescit. » (Imit. I, 20). Visitationes fiant ad necessitatem, ad ædificationem, et sint breves.

c) Fuga commodorum.

Positiva — vero : *a) Maturus agendi modus*, ita ut nunquam præcedat actio et sequatur reflexio ; quia, ut ait Bernardus : « Saliens antequam videat, casurus antequam debeat. » Ita S. Vincentius a Paulo, qui quotiescumque ab ipso consilium peteretur, morabatur paulisper antequam responsum daret, dein autem dicebat : « In nomine Domini. » Ad hunc procedendi modum mirifice juvat examen conscientiæ quotidianum.

b) Petita consilia. — Ne innitaris prudentiæ tuæ (Prov. III, 5). *Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma* (Ibid. XVIII, 19). Sed in primis consilium petendum a confessario, cui cor nostrum manifestum sit prorsus atque apertum.

MEDIUM UNIVERSALE : ORATIO. — Quoniam legatione pro Christo fungimur, prudentiæ est accipere mandata regis nostri, qui utique, sapiens et justus cum sit, non relinquet legatos suos quin eis adsit consilio et potentia. Ergo sæpius a Deo petamus donum *consilii*, et foveamus spiritum orationis, de quo proxime dicemus.

DE SPIRITU ORATIONIS IN SACERDOTE.

Oportet semper orare et non deficere (Luc. XVIII, 1).

Quæ verba populo quidem sensu valde lato interpretamur, at strictiori applicanda sunt sacerdotibus : his scilicet intelligenda sunt de *spiritu* orationis. Quis est ille spiritus ? Non est alius ac spiritus familiaritatis cum Deo ; ne confundatur tamen cum dono orationis. Jam vero videamus

I. — Cur necessarius sit sacerdoti spiritus orationis.

Sacerdos duplicem personam agit. — *A.* AGIT PERSONAM PUBLICAM. *Omnis namque pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum* (Heb. v, 1). Ergo huc referenda ejus munia publica. Nomine Dei docet, judicat, corrigit, sanat. Quomodo vero præstabit illa, nisi habeat spiritum orationis, nisi uniatur cum eo cujus locum tenet et a quo ministeria unice vim suam mutuabuntur ?

B. AGIT PERSONAM PRIVATAM. At persona illa privata eo ipso quod etiam munere publico insignita est, indiget :

a) Peculiari *lumine :* quoniam casus difficiles, occasiones delicatæ, etc. Sed *Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum* (Jac. I, 17). Christus est *lux vera* (Jo. I, 9). Ipse cum dixisset nobis vigilandum esse atque orandum, ambo conjunxit apostolus dicens : *Estote itaque prudentes et vigilate in orationibus* (I Pet. IV, 7). *Si quis autem vestrum indiget sapientia, postulet a Deo, qui dat omnibus affluenter* (Jac. I, 5).

b) Indiget peculiari *robore*. Quot quamque validi hostes in eum insurgunt, tam exterius, quam interius ! Colluctandum nobis est non tantum adversus carnem... sed et adversus potestates tenebrarum harum. Unde vero robur ? *Dominus illuminatio mea et salus mea ; quem timebo ? Dominus protector vitæ meæ ; a quo trepidabo ?* (Ps. XXVI, 1). Ideo galeam salutis assumite et gladium

spiritus (quod est verbum Dei), *per omnem orationem et obsecrationem orantes omni tempore in spiritu* (Eph. VI, 18).

c) Indiget *solatio peculiari*. Quoties enim desolatum se derelictumque experietur ! Ad quem tunc Christus : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (Matth. IX, 28). Et apostolus : *Tristatur aliquis vestrum? oret ! Æquo animo est? psallat !* (Jac. V, 13) Ibi verum solatium, ibi pax quam mundus dare non potest... Pax in cruce cum Christo Domino. Ergo pietas ad omnia utilis est.

II. — Quomodo acquirendus ?

Fabricando fabri fimus : orando fimus viri orationis, viri desideriorum uti Daniel propheta... Ideoque curanda omnia quæ juvare nos possunt ad spiritum hunc fovendum.

A. Initium diei et MEDITATIO MATUTINA. — Hæc maximi sunt momenti ut dies bene incipiatur et quasi motus bene directus imprimatur omnibus actionibus nostris ; quia si primus motus sit devius, cursus in recto itinere jam multo difficilior redditur. *Oportet prævenire solem ad benedictionem* (Dei) *et ad ortum lucis* eum *adorare* (Sap. XVI, 28), « In meditatione mea exardescet ignis. » — Fiat meditatio quotiescumque aliquo modo possibilis est.

B. ATTENTIO IN EXERCITIIS SPIRITUALIBUS CONSUETIS, — quæ sunt : Breviarium, Sacrificium missæ, Rosarium (dicatur quotidie, si fieri potest), orationes ante et post mensam (quas turpe est sacerdotem omittere !), sacramentorum administratio, concio. Quæ omnia fiant semper mente paululum ante recollecta, ne ex mera consuetudine profluant.

C. EXERCITUM PRÆSENTIÆ DEI. — Industrii si sumus, Deum invenire ubique licet... Ita fecere sancti... Nosmetipsos juvemus usu imaginum, crucifixi... Nihil nobis videatur puerile ad consequendum tantum bonum...

D. RECURSUS FREQUENTISSIMUS AD DEUM PER ORATIONES JACULATORIAS, — recursus præcipue in omni difficultate, in re momentosa, etc. Recursus ad Deum tum immediate, tum

mediate per sanctos, Beatam Virginem, per devotiones vere sacerdotales. Recordemur autem Deum non esse longe. *Dominus prope est* (Phil. IV, 5). *In ipso enim vivimus, et movemur et sumus* (Act. XVII, 28). Ergo ad illum recurrendum tamquam ad amicum præsentem, idque maxima cum fiducia.

DE BONO EXEMPLO DANDO

A SACERDOTE.

1m **Præludium**. — Audiamus Christum dicentem : *Vos estis lux mundi* (Matth. V, 14).

2m **Præludium**. — Rogemus Dominum ut semper bonum odorem Christi spargamus.

I. — Illusiones circa bonum exemplum.

Tres sunt illusiones inter ipsos etiam sacerdotes satis communes.

1a Illusio. — *Sufficit me non dare malum exemplum.* — Quid hoc sibi vult ? Vivunt quemadmodum gregarius quivis christianus ; non admittunt vitia nimis crassa, non sunt ebriosi, impudici. Sed

a) Hæc *non sufficiunt*. Non sufficit ducem non præcedere milites in fugam : deserit, nisi eos ducat ad pugnam, nisi sit antesignanus. Satis non est ut abstineat agricola a vastando agro ; oportet ut eum excolat...

b) Hæc *falsa sunt*. Qui ea effutiunt, ordinarie pessima praebent exempla et plebi sunt scandalo. Vulgus enim ipsorum actus non christiana, sed sacerdotali perfectione metitur ; videns autem populus eos ita deficere ab ipsorum obligationibus, et ipse deficit a suis : « Sacerdoti si liceat ludere et potare, licet mihi fornicari et me inebriare. »

2a Illusio. — *Munera mea exteriora bene perago.* — *a)* Qui hæc proferunt, distinguere intendunt sacerdotem a viro

privato. Sed est hæc distinctio prosus pharisaica. Sunt enim illi sepulcra dealbata quæ exterius hominibus apparent speciosa, sed interius replentur ossibus mortuorum et omni spurcitia... *Væ vobis, Pharisæi hypocritæ*... (Cf. Matth. XXIII). Et revera, nonne hypocritæ sunt sacerdotes isti ? Onera gravia populis imponunt quæ ipsi ne uno quidem digito attingunt ; festucam vident in oculis fratrum, trabem in proprio oculo non vident.

b) Sed quamdiu durabit hoc ? Nonne breviter erumpet ulcus absconditum et fœtore suo domum Dei replebit ? Nonne brevi functiones illæ externæ ludicre peragentur ? Nonne serpent rumores de tali sacerdote... Et tandem fiet ipse aperta petra scandali ?

3ª Illusio. — *Non debeo esse singularis.* — Est verbum hoc anceps. Si per illud intelligas tibi non facienda esse mira, recte sapis : ita in doctrina vitandus est rigorismus simul ac laxismus ; sin autem putas oportere ut sis vir gregalis, omnino falleris.

a) Falleris quoad te ipsum, quia ita nunquam cum certitudine et quiete salutem tuam operaberis. Etenim sancti, ut notat Bourdaloue, fuerunt viri singulares.

b) Falleris quoad populum, putans te lucraturum fideles, si cum ipsis agas modo familiari eisque te immisceas quasi esses unus ex illis. Audias S. Ambrosium : « Quomodo potest a populo observari qui nihil habet secretum a populo et a multitudine dispar ? Quid in te miretur, si sua in te recognoscat, si nil in te aspiciat quod ultra se inveniat ? »

II. Necessitas boni exempli.

A. Propter Deum, — qui hoc a sacerdote utpote *a suo legato* requirit. Nam, ut ait S. Thomas, qui sunt medii inter Deum et plebem, debent bona conscientia nitere quoad Deum, et bona fama quoad homines. Præterea sacerdos *angelus est testamenti.* Debet testamentum illud, fœdus illud ferire in nomine Domini ac proin allicere plebem ad Deum ; quod sane non fiet, nisi reluceant in eo virtutes vere dignæ

Deo. Quin et carebit benedictione divina, sine qua nihil efficiet.

B. Propter fratres suos in sacerdotio, — i. e.

a) Propter famam ipsorum. Communiter, etsi injuria, de sacerdotibus pronuntiatur dictum illud : « Ab uno disce omnes, » quia putant homines eos ita unitos vocatione, mediis salutis, etc., ut si quis deficiat, concludi possit omnes deficere et alios non esse nisi hypocritas magis solertes.

b) Propter virtutem ipsorum. Plures sunt qui luctantur strenue adversus passiones, quia sentiunt se fultos ab heroica fortitudine aliorum ; quod si vero fortitudo haec deficiat in aliquo, jam eo ipso alii quoque debilitabuntur ; si qui autem inter alios jam mali sint, tali exemplo et illi roborabuntur in malo ruentque in præcipitium.

C. Propter populum fidelem. — Etenim : « Quot regendis subditis præest, tot, ut ita dicam, animas habet. Inde judicet quid mala exempla producant ! » (S. Gregorius.) Et idem doctor alibi : « In exemplum culpa vehementer extenditur, quando pro reverentia ordinis peccator honoratur. »

III. — In quo consistat bonum exemplum.

Multa sunt quæ allegari possent, sed ea restringimus ad tria capita quæ a S. Paulo Tito praescribuntur (II, 7) : *In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum, in doctrina, in integritate. in gravitate.*

A. In doctrina. — Ipsemet Apostolus indicat quid sit : *Verbum sanum, irreprehensibile : ut is qui ex adverso est, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis.* At supponunt hæc studium continuatum magnamque linguæ custodiam ; secus certissime reprehensioni patebimus.

B. In integritate. — Integritas duplex æquo titulo sacerdoti necessaria :

a) Integritas *castitatis.* Ideo caveat omnia quæ vel minimam suspicionem circa castitatem movere possent : in frequentationibus... in ancilla... in personis quas visi-

tat... etiam in pueris quibuscum occupatur... in modo loquendi et agendi... in narrationibus, etc.

b) Integritas *justitiæ*. Et non tantum justitiæ, sed abstinentiæ *(désintéressement)*. Videatur prorsus alienus a sordido quæstu, a turpis lucri desiderio ; sciat potius in aliquibus adjunctis perdere aliquid quam videri lucri avidus.

C. In gravitate. — Gravitas est corona sceptrumque sacerdotale ; quo magis autem sacerdos immiscetur viris secularibus, eo etiam magis laborare debet ut coronam sceptrumque intacta servet. Ne putet se lucrari aliquid, si habeat nomen lepidi capitis... Utique lucrabitur forsan invitationes quasdam ad convivia, sed famam fiduciamque in confessionali pluraque alia amittet. Ergo abstineat a quodam aulicismo, a modo loquendi et agendi qui non deceat habitum sacrum.

Colloquium ad S. Franciscum Salesium, optimum hujus sacerdotalis ædificationis exemplar.

DE MUNERE MUNDI.

1m Præludium. — Audiamus Dominum dicentem nobis : *Euntes docete omnes gentes* (Matth. xxviii. 19).

2m Præludium. — Rogemus Dominum ut semper recte doceamus.

I. — Dignitas hujus muneris.

Semper, ubique et apud omnes populos in honore habiti sunt qui docent : at munus hoc eo præstantius est quo excelsior ille cujus nomine exercetur, quo præclariores ipsius muneris effectus.

A. Sacerdos docet — *a) Nomine Dei :* Dei, qui est ipsa veritas ; Dei, qui se manifestavit primo per se parentibus

nostris in paradiso, mediante Moyse in monte Sina, mediantibus prophetis populo Israel. Est igitur *oraculum Veritatis increatæ.*

b) Docet *nomine Christi, Dei Salvatoris incarnati*, qui venit quærere et salvum facere quod perierat ; qui misit apostolos, dicens : *Euntes docete ;* et vult ut per eos eorumque ministerium homines salventur. *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* (Rom. x, 17). Est ergo *oraculum Sapientiæ incarnatæ.*

c) Docet *nomine Ecclesiæ*, cui Christus communicavit infinitam suam veracitatem : *Ecce ego vobiscum sum* (Matth. xxviii, 20). Ergo sacerdos conjunctus cum Ecclesia participat quasi illam infallibilitatem. Quantum munus !

B. Sacerdos docens operatur mirabilia. — *a) Errantes illuminat.* O quot sunt qui deficiunt a via recta per ignorantiam, per præjudicia... Sacerdotis est eos reducere, eos illuminare ; fit ergo ipsis revelator. Exspectare videtur aliquando Spiritus sanctus sacerdotis vocem ut illuminet animas. *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates* (Dan. xii, 3).

b) Peccantes reducit. Impedire vel unum peccatum, nonne merces sufficiens omnium laborum ? *Qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus a morte, et operiet multitudinem peccatorum* (Jac. v, 20). Quanti fecerunt hoc sancti, si quidem Chrysostomus aiebat populo : « Millies optarem esse cæcus, si per hoc liceret animas vestras convertere. »

c) Tepidos inflammat. Cogitate in quonam periculo versentur tepidi... Si essent sibi relicti, certissime corruerent. Verbum Dei eos impediet ne cadant.

d) Sanctos reddit sanctiores. — Qui justus est, justificetur adhuc (Apoc. xxii, 11). Jam si oculo fidei consideremus pretium unius actionis sanctæ, pretium unius gradus gloriæ in cœlis, quid dicendum de eo qui lucratur in æternum gloriæ Dei augmentum ? Nonne est cur obstupescat quis ? Et hæc omnia, tum seorsum, tum simul, docendo operari possumus !

II. — Dotes requisitæ.

Eas dotes triplici verbo includit S. Franciscus Salesius.

A. Bona vita. — Iterum tractemus necessitatem hanc virtutis strictissimam. Animo fingamus sacerdotem instructum omni dono naturali scientiæ, eloquentiæ, ceterorumque, sed cui desit bona vita. Quid eveniet? *a)* Si cognoscantur mores orationi non respondere, hæc fient : Cujus vita despicitur, ait S. Gregorius, necesse est ut ejus prædicatio contemnatur. Nam, ut ait Cyprianus, efficacius est vitæ quam linguæ testimonium. — *b)* Si ignoretur mala ipsius vita, tamen nunquam vero affectu concionari poterit. Quærit enim Ambrosius : « Quomodo possunt verba Dei dulcia esse in faucibus tuis, in quibus est amaritudo nequitiæ ? » — *c)* Quidquid est, non erit benedictio Dei cum isto qui non habet vitam bonam.

B. Bona doctrina. — Quænam doctrina requiritur ? An doctrina magna, eximia ? Non ; sed requiritur doctrina *bona*. Hæc est : 1) *Secura*, certa, eruta ex optimis fontibus. 2) Doctrina *conveniens*, ad quam acquirendam consulantur in primis Scriptura sacra et SS. Patres. — Et ideo sit assiduo studio nutrita.

C. Legitima missio. — *Quomodo vero prædicabunt, nisi mittantur ?* (Rom. x, 15.) Neque hic tantum agitur de missione per episcopum, i. e. per jurisdictionem et approbationem, sed etiam et maxime de missione per Spiritum Dei impellentem, per verum zelum, ut excludatur missio ex pruritu sese prodendi in publicum.

III. — Modus docendi.

A. Concio. — Observentur hæc tria : *a) Prædica verbum Dei.* Ergo non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis... Ne quærantur nova...

b) Prædica *ex amore Dei.* Ergo non ex amore laudis propriæ... Ergo tam bene ad pauperes quam ad divites, ad paucos quam ad multos... Non ex ira, ex appetitu vindictæ, ex amaritudine... Consilium valde practicum est, ut cum

fuerimus offensi, nunquam de re hac loquamur in concione proxime sequenti.

c) Prædica *ad merendam mercedem Dei*. Ergo ne cures laudes hominum, neve eas quæras... Corrige defectus tuæ loquelæ, sed ne persequaris famam humanam.

B. Catechesis. — Modus hic est *a*) quam maxime necessarius, quia omnia fere præjudicia contra religionem ex ignorantia oriuntur, et quia homines tam cito obliviscuntur ea quæ ad religionem pertinent.

Ergo est *b*) quam maxime frequentandus, sub omni forma, ad pueros, ad adultos... Per pueros lucrandi parentes... Alliciendi pueri ad catecheses.

C. Sermo privatus. — Et hic est modus maxime efficax ubi usurpatur a sacerdote pio et probo, et uberrimus producit fructus ; si vero relinquatur, major pars vitæ sacerdotis inutilis erit, quia is non semper concionari potest vel catechizare. Ad eum autem recte instituendum oportet ut sacerdos pie vivat, quia ex abundantia cordis os loquitur ; ac præterea ut in colloquiis quæ cum collegis suis habet, spiritualibus assuescat. Etenim si cum collegis suis vereatur spiritualia loqui, quomodo cum externis audebit ?

DE MUNERE CORRIGENDI.

1m Præludium. — Audiamus tamquam a Christo prolata hæc Apostoli verba ad Timotheum : *Argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina* (II Tim. iv, 2).

2m Præludium. — Postulemus a Deo ut rite intelligamus munus hoc sane difficillimum.

I. — Necessitas hujus correctionis.

Mirandum non est, proponi meditationem de hujus correptionis necessitate ; siquidem sunt viri optimi sanctique qui ædificare valent, immo et convertere, sed pares non

sunt sustinendis operibus quæ inceperunt : omnia corruunt, omnia cadunt... Cur ? Sæpissime quia non audent corrigere... Ergo correctio necessaria est.

A. Quid docet Scriptura ? *Qui parcit virgæ, odit filium suum ; qui autem diligit eum, instanter erudit* (Prov. xiii, 24). Novimus horrendam historiam Heli sacerdotis... Christus etsi mansuete, corrigit tamen apostolos : *Nescitis cujus spiritus estis* (Luc. ix, 55). Idem : *Si (frater tuus) non audierit..., dic Ecclesiæ ; ... Si autem Ecclesiam non audierit...* (Matth. xviii, 16, 17). Ergo Ecclesiae, i. e. ejus ministris, incumbit munus corripiendi... — Ipse Jesus ejicit vendentes de templo, corripit scribas. — Apostolus autem ait : *Argue, obsecra, increpa...*

B. Nonne idem suadet ratio ? — Omissa correptione, *a*) vitia crescunt, homo delabitur ad negligentiam, fit tepidus...

b) Pravi insolescunt, corrumpunt alios, spernunt auctoritatem pastoris. « Ad negligentiam patrum refertur insolentia filiorum. »

c) Boni cadunt animo, quoniam ipsi exponuntur persecutionibus. Perpulchre describit hæc Ezechiel, loquens nomine Domini prophetis istis qui nonnisi fausta nuntiare volebant : *Pro eo quod mœrere fecisti cor justi mendaciter, quem ego non contristavi : et confortastis manus impii, ut non reverteretur a via sua mala et viveret ; propterea vana non videbitis et divinationes non divinabitis amplius ; et eruam populum meum de manu vestra : et scietis quia ego dominus* (Ezech. xiii, 22, 23).

II. — Quid requiratur a corripiente.

Si verum est dicere : « Ars artium regimen animarum, » id verum præcipue, ubi de correptione agitur... Ergo considerandum quæ dotes requirantur a corripiente.

A. Auctoritas. — Sine auctoritate, inutilis est correptio, vel potius nociva. Idem enim tunc accidit quod aquæ igni injectæ ; quæ si non exstinguit ignem, ignis vehementius incenditur. Sed auctoritas illa quid prærequirit ? Praere-

quirit *a*) *virtutem* in corripiente. Secus enim dicent ei homines : « Medice, cura teipsum ». *b*) *Gravitatem*. Quomodo enim qui ordinario non servat debitam gravitatem, incipiet corrigere subditos suos ? Nonne verba ejus ut lusoria accipientur ?

B. Humilitas. — Quod quidem videri potest mirum, sed tamen prorsus necessarium est. Etenim qui non est humilis, non recte se determinabit ad corrigendum, quia vel *a*) abripietur superbia, ut semper corrigere velit ; vel *b*) retardabitur timore displicendi, repulsam patiendi ; vel *c*) correctione data, in dejectionem animi cadet...

C. Mansuetudo. — *Increpa in omni patientia et doctrina*. Mansuetudo Christi nos semper debet ducere, de quo Scriptura : *Non contendet neque clamabit... Arundinem quassatam non confringet, et linum fumigans non exstinguet* (Matth. xii, 19, 20). Verbum dulce multiplicat amicos, et mitigat inimicos ; sermo durus suscitat furorem. Scimus quam in ea virtute excelluerint sancti, hi præsertim qui inter hæreticos munere pastorali perfuncti sunt, ut sanctus Franciscus Salesius.

III. — Quænam ipsius correptionis dotes.

Tres præcipuæ sunt :

A. Sit moderata. — Ne sit nimis frequens : assueta vilescunt. Si subditi offendant parochum, superiorem, semper objurgantem, jam nesciunt utrum nunc serio sit necne. Dein, si correptio nimis frequens, videtur corripiens in ea delectari : quod semper fit cum detrimento auctoritatis.

B. Sit opportuna. — *a*) *Quoad personam*. Aliæ personæ alio modo tractandæ sunt : Persona in dignitate constituta, vel alia quæ magno sit inferioribus detrimento, non sunt tractandæ eadem ratione. Considerandum quoque quam quis reus sit... Sed, quæso, incipiatur a corrigendis domesticis.

b) *Quoad tempus*. — Fiat quando prodesse poterit : non vero quando tu vel ille quem corripis, abripimini æstu passionis...

c) Quoad modum. — Ne excedat debitam mensuram... Ne fiat palam cum sufficit privatim...

C. Sit constans. — Ne desinat superior corrigere, donec scopum attigerit. Secus enim non bonum, sed malum producit correctio. Accommodato sensu dicerem : Qui mittit manum ad aratrum...

Colloquium ad Jesum fortem, mitem, humilem.

DE MINISTERIO JUVANDI MORIENTES.

Inter varia vitæ apostolicæ ministeria, nullum est quod magis curam nostram mereatur quam ministerium juvandi morientes. Itaque consideremus :

I. — Fructus hujus ministerii.

Fructus sunt pretiosissimi, dulcissimi, uberrimi.

A. Pretiosissimi. — *a)* Quænam etenim res agitur ? *Salus hujus animæ :* nam vel conversione indiget, vel perseverantia. Si conversione, oportet eripiamus illam e faucibus inferni et unguibus leonis devorantis, qui jam in eo est ut prædam deglutiat. Si perseverantia, curandum est ut in extremo transitu roboretur, foveatur, ab insidiis infensissimi hostis custodiatur. Omnia enim supremo momento perdi possunt. *Qui perseveraverit usque in finem, hic* (et hic tantum) *salvus erit* (Matth. x, 22).

b) Colligenda sunt merita quam plurimum fieri potest, ut hæc anima rite præparetur ad sistendam se summo judici. Forte vero, si male vixerit homo, alia merita non habebit præter illa quæ jam nunc sibi comparaturus est. — Ergo eliciendi actus virtutum ; conferenda sacramenta ; utendum sacramentalibus ; conandum ut anima crescat in amore Dei, roboretur contra debilitatem naturæ, fulciatur in tolerandis supremi agonis cruciatibus, resistat diabolo et angelis ejus, lucretur indulgentias...

c) Sacerdoti præbetur occasio exercendi *opus egregium*

misericordiæ corporalis simul ac spiritualis. Corporalis, quia opitulatur corpori ; spiritualis præsertim, quia animæ bona omnia confert.

B. Dulcissimi. — Quædam enim sunt quæ ministerium nostrum sæpe reddunt sterile, quæque in juvandis morientibus non occurrunt.

a) Affectus ad res terrenas in hora mortis valde imminuitur, neque tunc res istæ animum adeo percellunt.

b) Fides, ante obnubilata forte, jam lucet magis, cum res æternitatis non jam procul, sed coram cernantur.

c) Gratia Dei, cui tam sæpe homines sani resistunt, in hoc momento abundantior datur : nam omnia Deus intendit ut animam salvet. Hanc eamdem gratiam implorant moribundo sancti patroni, angeli custodes ac præsertim Beata Virgo Maria quam tam sæpe invocavit, dicens : « Ora pro nobis nunc *et in hora mortis.* » Ideo vel maximi peccatores in illa hora gratiis cumulantur.

d) Tandem fructus per sacrum ministerium apud homines sanos facti sæpe postea pessumdantur, dum ii ad *occasiones* peccatorum redeunt ; illius autem horæ *fructus manent in perpetuas æternitates.* Quantum solatium sacerdoti !

C. Uberrimi. — Non enim moribundum tantum respiciunt, sed sese extendunt ad reliquos.

a) Adstantes spectaculo isto quo manifestatur humanæ vitæ fragilitas, commoventur ; ideoque disponuntur ad audienda verba sacerdotis.

b) Juvantur et *propinqui.* 1) Quia afflictio omnis gratiam meretur : ita mors patris, matris, etc. 2) Quia commoventur spectaculo mortis ; commoto autem corde, facilius ratio convincitur et mutatur agendi ratio. 3) Gratia habetur sacerdoti propter curam quam habuit ægroti.

II. — Difficultates hujus ministerii.

Si valde fructuosum est ministerium, non caret difficultatibus ; quæ prævidendæ sunt, ut eas facilius superemus. — Difficultates oriuntur :

A. Ex ipso tempore. — Instans est unde pendet æternitas. Ergo omnia momentum habent speciale. Debemus illuminare, non vero lumine nimio excæcare ; movere, non vero turbare ; imponere necessaria, non autem exigere impossibilia ; gignere confidentiam et humilitatem, non autem dejectionem et desperationem...

B. Ex persona juvanda. — Sæpe persona est quam non novimus, cujus tamen fiducia captanda ; quæque inducenda est ut secreta cordis sui nobis revelet. Potest esse persona animi asperi, quæ valde male vixerit, fere omni virtute careat, cujus mens farciatur falsis principiis præjudiciisque...

(*N. B*. Juvat, cum vocamur, rogare personam quæ ad nos venit cujusnam indolis, vitæ, etc., sit moribundus.)

C. Ex adstantibus. — Hodie præsertim, magnæ oriuntur ex istis difficultates ; accidit sæpe ut morienti adsint personæ omnis generis, quin et impiæ...

Parentes timent ne noceamus sanitati, ne moribundum terrore percellamus, volunt nos cito procedere, nolunt Eucharistiam ministrari, Extremam Unctionem conferri ; ex falsa in ægrotum misericordia, vellent ab eo omnia minus grata removere, etiamsi imparatus coram Deo adstiturus esset. *Medicus* sæpe non videt nisi corpus, alienus est a fide, aut saltem non juvat sacerdotem.

D. Ex dæmonibus. — Contra quos certandum est. Etenim non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem tantum, sed adversus principes et potestates, adversus rectores hujus mundi et tenebrarum harum. Dæmones vero omni ope atque opera ministerium nostrum impedire enituntur ; ægro tentationes ingerunt impatientiæ, præsumptionis, diffidentiæ vel desperationis ; abutuntur omni verbo nostro. Exagitant quoque mentem et cor ceterorum : parentum, qui solliciti sunt de sanitate, heredum quandoque, qui solliciti sunt de hereditate. Conantur denique et nos aggredi, patientiam nostram exhaurire. Ergo et cum his colluctandum.

III. — Virtutes exercendæ in hoc ministerio.

Quæ cum ita se habeant, attendendum nobis magnopere est ut virtutes necessarias nobis comparemus in hoc ministerio exercendas. Præcipuæ sunt :

A. Humilitas, — seu diffidentia a semetipso. Nobis enim persuasum esse debet nullam dari proportionem conatuum nostrorum ad finem attingendum : ergo a Deo omnia exspectanda. Dein cum certandum nobis sit adversus dæmonem, spiritum superbiæ, solis humilitatis armis victoriam referemus.

B. Fiducia omnimoda in Deum. — Omnia possumus in eo qui nos confortat ; et certe in hoc certamine nos confortabit. Igitur ne cessemus ab orando et connitendo. Forte in eo sumus ut triumphemus ; si vero lassemur, anima peribit !

C. Fides. — Ut habeamus fiduciam hanc, ut media omnia adhibeamus, sit in nobis oportet fides firmissima et vividissima. Hæc ergo continenter fovenda est, et renovanda præcipue cum ad ægrotum vocamur : circa magnitudinem operis quod nobis perficiendum est ; circa efficaciam sacramentorum et ceterorum mediorum quibus instruimur ; circa hostes quos debellandos habemus ; circa socios et patronos qui nos adjuturi sunt et quos debemus invocare : B. V. Mariam, SS. Angelos, S. Josephum et alios.

D. Zelus, — qui debet esse continuus et vere actuosus. Zelus ille necessarius est : *a*) Ut statim, etiamsi nobis sit grave vel difficile, intempestive vel de nocte tendamus ad ægrotum. Quid si sine sacramentis moreretur ? *Sanguinem autem ejus* (i. e. animam ejus) *de manu tua requiram* (Ezech. III, 18).

b) Ut in tota agendi ratione bonum Pastorem imitemur et sentiamus in nobis ipsis quod et in Christo Jesu.

c) Ne deterreamur frequentia visitationum, diuturnitate morbi, incommodis, fœtore ceterisque.

E. Discretio. — Hic est quasi *sal* quo condiri debent omnia reliqua. Discretio adsit oportet : *a)* in modo agendi

cum ægroto. Ut procedamus cum prudentia, cum mansuetudine ; ne nimii simus in colloquendo, in exigendo ; ne utamur voce elatiori ; ut ostendamus illi debitam reverentiam ; ut nos non implicemus rebus secularibus ; ne ullo modo violemus, ne indirecte quidem, confessionis sigillum. *b*) In modo agendi cum familia, præsertim si ea nobis est infensa, pietate caret nostroque diffidit ministerio.

Conclusio. Ergo sit nobis carum tantum ministerium ; serio nos ad id paremus, eoque fungamur animo magno.

DE CASTITATE SACERDOTALI.

Exordium. — *In omnibus exhibeamus nosmetipsos, sicut Dei ministros,... in castitate.* (II Cor. VI, 4, sqq.)

Sicuti vitium est quod ne nominandum quidem inter christianos sit et a fortiori inter sacerdotes, ita et virtus illi contraria tantæ est necessitatis ut superfluum videatur sacerdotes ad illam caute custodiendam hortari ; sed, quoniam inimicus noster diabolus tamquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret, et inter ipsos sacerdotes miseras victimas immolat, conducit nobis tam hujus vitii horrorem quam virtutis amorem in animis nostris fovere, ut semper digne ambulemus vocatione qua vocati sumus. Ergo de castitate.

I. — Quo pretio sit habenda.

Pretio summo ! Locus hic non est inter se comparandi virtutes varias, quæ suum omnes pretium dignitatemque habent. Fides radix est justificationis ; obedientia, conditio perfectionis et brevissima ad illam via ; caritas regina est virtutum. Attamen vero sensu dici potest : castitas non minoris facienda sacerdoti, sive consideret quæ ad Deum, sive quæ ad proximum, sive quæ ad seipsum spectant.

A. Coram Deo. — Novimus quantum Dominus Deus

castitatem extollat diligatque, qui his in terris Virginem matrem elegit... etc. Igitur et nobis dicit Dominus : *Mundamini, qui fertis vasa Domini* (Isai. LII, 11).

B. CORAM HOMINIBUS ; — nam et hominum opinio hac in re consideranda est. Etsi enim ratio humana præjudiciis sæpe obnubilatur, insitam tamen habet naturalem rectitudinem secundum quam, præsertim in rebus gravioribus, judicare cogitur. Jam vero quid videmus ? Carnis vitium inter mundanos homines passim excusatur, et castitatem seu virginitatem in seipsis non magni faciunt ; a sacerdotibus vero, licet castitatem quasi impossibilem prædicent, eam tamen severe exigunt. Ignoscunt aliquo modo sacerdoti deficienti in aliis, sacerdoti impuro non ignoscunt, nec fidem ponent nisi in sacerdote notæ castitatis. En quo pretio ab ipso mundo habeatur castitas !

C. RELATE AD NOS IPSOS. — Num insistendum verbis ? An ignoramus castitatem nos æquiparare angelis et per eam his in terris duci vitam angelicæ vitæ similem ? « Castitas res est angelica ; per hoc solum homines angelis assimilantur. » (S. Chrys.) — An nescimus per castitatem nos intime conjungi Deo ? vere frui libertate filiorum Dei ? Domito hoc corpore per quod aggravatur anima, jam inoffenso pede curritur in via mandatorum Dei. Quis nesciat tandem ibi inveniri veram pacem, quietem, immo felicitatem ? « Amanda est pulchritudo castitatis, cujus degustata delectatio dulcior invenitur quam carnis. » (S. Isid. Hispalensis.) Hæc sane sufficiunt ut intelligamus quo loco virtus hæc habenda sit. Sed etiam addendum :

II. — Quare sedulo sit custodienda.

A. QUIA TAM FACILE AMITTITUR, — tum propter fragilitatem propriam, tum propter multiplices tentationes. Thesaurum istum portamus in vasis fictilibus. « Nulla est virtus, ait Damascenus, quæ in adolescentiæ flore graviora certamina perferat quam castitas ; quam videlicet, velut in camino surgentis incendii, titillantis illecebræ genuinus

ardor impugnat. » Quod certamen utique facilius foret, si in juventute casti permansissemus ; sed hisce luctuosis temporibus quot sunt qui illibatam castitatem servaverint ? Addamus pericula omnis generis, ex parte consortiorum, spectaculorum, itinerum, lectionum, conviviorum. Periclitatur castitas in deliciis. Nonne clamant hæc omnia : Cave ?

B. Quia cum tanto damno amittitur.

a) Cum damno gratiæ. — Notum est in istis non dari parvitatem materiæ. Scimus omne peccatum luxuriæ proprie dictæ sufficienter deliberatum, esse grave. Igitur si quandoque ambigatur de gravitate, id est vel quia non certo constat de luxuria, vel quia dubitatur de pleno consensu. At hæc quam difficile distinguuntur. quam facile obnoxia illusioni ! Cavendum igitur.

b) Cum damno dignitatis. — Cum nihil carius nec pretiosius sit castitate, nihil etiam damno ejus damnosius, ait Cyprianus. Si castitas hominem ad angelos attollit, luxuria sacerdotem deprimit infra humanitatem, immo infra animalia irrationabilia ! Jam vero cum se ita sensit depressum, quomodo ministerio suo fungetur ? Inde amittitur :

c) Cum damno magno animarum. — Etiamsi solus peccet sacerdos, sequitur tamen damnum animarum. Sed quid si cum aliis ? Quid si fiat seductor ? Quid si abutatur mediis quibus a Deo instruitur ad salvandas animas ? Talem sacerdotem compellit Dominus, dicens : « Cain, ubi es ? Sanguis fratris tui clamat ad me... Sanguinem ejus de manu tua requiram. »

C. Quia cum tanto periculo amittitur. — Ne sistamus in damnis præsentibus ; consideranda quoque quæ in posterum eventura timenda sunt. Sacerdoti timenda præcipue :

a) Periculum sacrilegii. — Res illa probrosa cum sit, vel confessione tegitur, vel confessione non corrigitur, vel confessione, ob difficultatem quamdam, non expiatur. Instat autem celebrandi necessitas, ministranda sunt sacramenta. Quid faciet miser ? Quo ruet ? Cum vero pedi-

bus calcaverit vocationis suæ sanctitatem, an a maxime horrendis sacrilegiis abstinebit ?

b) Periculum obcœcationis et indurationis. — Propheta namque et sacerdos polluti sunt ; et in domo mea inveni mala eorum, ait Dominus. Idcirco via eorum erit quasi lubricum in tenebris ; impellentur enim et corruent in ea (Jer. XXIII, 11, 12). Et inde periculum desperationis. Quid enim cogitabit malus sacerdos moriens, dum recordatus fuerit iniquitatum suarum ? Cum videbit coram se animas quas in infernum depulerit ?

c) Periculum æternæ damnationis. — Quia ipse quoque mori potest subito ; et licet subito non moriatur, nonne magnopere timendum est ne diabolus per repetitos insultus eum tandem devincat et ad ultimam desperationem perducat ?

III. — Quomodo conservanda ?

Alia media sunt *indirecta*, *directa* alia.

A. INDIRECTA sunt quæ sacerdotem conjungunt cum Deo, vel pericula avertunt, vel gratiam Dei ita conciliant ut pericula non sint timenda :

a) *Oratio*, i. e. familiaritas cum Deo continua. O tenaces si essemus exercitiorum spiritualium, meditationis præcipue matutinæ, quantæ essent vires nostræ ad resistendum tentationibus !

b) Labor. Semper diabolus te inveniat occupatum. Optima hæc est regula servandæ castitatis. Ubi enim otium, ibi tentatio ; ubi otium, ibi colloquia inutilia, ibi visitationes, compotationes, ceteraque omnia unde periclitatur castitas.

c) *Humilitas.* Custos castitatis est virtus humilitatis, ut ait ven. Beda ; quæ humilitas in eo est ut et nos demisse de nobis sentiamus, et etiam ab aliis judicandis ex animi demissione abstineamus.

B. DIRECTA media sunt mortificatio et prudentia.

a) Mortificatio. Etenim « castitas sine comitibus suis, jejunio videlicet et abstinentia, cito lassescit. » (S. Chrys.)

« Ut castitas vigeat in mente, caro mactetur abstinentiæ falce. » (S. Bern.)

b) *Prudentia.* Nam in hoc conflictu non pugnanti, sed fugienti dabitur victoria. Igitur prudentia sit in consortio mulierum, in lectionibus, in visitationibus. « Aspectus mulierum, frequens cum eis colloquium seu contubernium et munerum hic inde susceptio, destruunt castitatem. » (S. Antoninus.)

Conclusio. Castitas est thesaurus cum valore caritatis, ideo summe amandus ; est thesaurus in vase fragilissimo, ideo summe conservandus ; est thesaurus cum malignissimo hoste, et ideo summe timendus. (S. Bern.)

DE OTIOSITATE.

1m Præludium. — Audiamus Dominum dicentem : *In sudore vultus tui vesceris pane* (Gen. III, 19).

2m Præludium. — Postulemus ab eo intelligentiam practicam malorum quibus per otiositatem exponimur.

I. — Quid est otiositas ?

Sic definitur a S. Basilio : Otiositas est cessatio ab his quæ nos ex officio attinet facere. Hæc definitio omni otiositati applicari potest et præcavet illusionem quamdam ex qua putaremus nos non esse otiosos quamdiu aliquid facimus.

A. Est vero otiositas quadruplex. — Etenim *cessare* possumus *ab officio :*

a) Malum perpetrando, et est pessimus temporis abusus. « Attende quid mereatur iniquitas, si sola sufficit inutilitas ad damnationem. » (S. Bern.)

b) Nihil faciendo, et est otiositas periculosissima.

c) *Faciendo quæ statui nostro non congruunt. — Nemo*

militans Deo implicat se negotiis secularibus (II Tim. II, 4). « Secularibus relinquatur secularia componere. » (S. Petr. Dam.)

d) Faciendo quæ vocationis nostræ sunt, sed *non cum debita cura*, debito fervore. *Qui mollis et dissolutus est in opere suo, frater est sua opera dissipantis* (Prov. XVIII, 9).

Hoc igitur ante oculos habeamus ubi agetur de periculis otiositatis.

B. Sed hic animadvertendum quam facile otiositas irrepat in vitam clericorum. Illud jam patet ex quatuor modo citatis ; sed manifestius idem illud apparet, si consideremus quomodo agant in clericum.

a) *Horror difficultatis sive laboris.* Etenim homines omnes laborem fugiunt ; sed ceteri conditione sua sæpe ad laborem adiguntur, clericus vero ex altari vivens, nisi sapiat, mox otio immergetur. Ipse dicet cum pigro : *Leo est foris ; in medio platearum occidendus sum* (Prov. XXII, 13).

b) *Cura sanitatis.* Sub prætextu conservandarum virium ad ipsius Dei obsequium.

c) Relationes seculares. Ibi enim otiositas, et pessima quidem, latet. Etenim in relationibus his ingeritur tædium occupationum, ingruit amor dissipationis. Quæ omnia corrodunt quasi spiritum clericalem ; cumque solus versabitur clericus, ad otium dilabetur...

II. — Quænam otiositatis mala ?

Infiniti essemus, si hæc omnia mala vel enumerare attentaremus. Juvat tamen præcipua recensere, ut simul et a sacris auctoribus et propria experientia moniti discamus otium cavere.

A. Otiositas rerum pretiosissimarum jactura est.

a) *Temporis.* Ideoque S. Bern. otiosum insipientem vocat : « Volat tempus irremeabile, inquit, nec advertit insipiens quid amittat. » Tempus enim donum est Dei mere gratuitum, quod non est in nostra potestate : donum inæstimabile, quod juxta S. Bernardinum tantum valet quantum Deus, siquidem tempore Deum mereri possu-

mus. Sanctus Franciscus Salesius vocabat tempus : « Tempus Dei. »

b) Jactura immensa pro populo nobis commisso. Si sol non oriretur mane, inquit P. Chaignon, quid fieret de frugibus terræ ? Aliquid simile vero contingit in spiritualibus, ubi sacerdos non fungitur suis officiis præ otiositate.

c) Jactura bonorum omnium quæ per bonum temporis usum comparari queunt. « Minima temporis particula est pretium æternitatis » (S. Hier.), quia per hujus bonum usum cœlestia æternaque bona emere licet. Quomodo vero illa bona sibi vindicare audebit otiosus clericus ? Deus reddet unicuique secundum opera sua. Et ipsemet Deus ait : *Ante obitum tuum operare justitiam : quoniam non est apud inferos invenire cibum* (Eccli. XIV, 17). *Omnem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum* (Jo. XV, 2). *Si quis non vult operari, nec manducet* (II Thess. III, 10).

B. Præterea otiositas CONTINET GRAVISSIMUM PERICULUM RUINÆ SPIRITUALIS. — Est enim : *a)* « *Mater nugarum*, noverca virtutum. » (S. Bern.) Generat clerico fastidium fratrum, tædium exercitiorum spiritualium. Qui autem his parum afficitur, in rebus inutilibus solatium aucupatur, quærit occasiones prodeundi foras, conversandi cum secularibus, etc. « Otiosorum præcipuæ sunt nugæ, futilisque loquacitas et inutilis curiositas. » (Theodoret.) « Assimilatur otiositas stagno : quia sicut stagnum nutrit abundantiam piscium, sic otiositas multitudinem cogitationum. » (Hug. a S. Vict.)

b) Est nutrix tentationum. « Otiositas et voluptas sunt arma hostis antiqui ad animas captivandas. » (S. Antonin.) « Nihil Dei servis otiositate pejus. » (Aug.) « Omnium tentationum et cogitationum malarum et inutilium sentina otium est. » (S. Bern.) « Sicut nimia fatigatio corpus lædit, sic et otium a bonis animam remissiorem reddit et infirmam. » (S. Chrys.)

c) Est magistra criminum. — *Multam enim malitiam docuit otiositas* (Eccli. XXXIII, 29). *Ecce, hæc fuit iniquitas*

Sodomæ... : superbia, saturitas panis et abundantia, et otium (Ezech. XVI, 49). « Otiositas multorum malorum fuit occasio : diabolus enim animam otiosam facile inclinat ad vanitatem cogitationum, de vanitate cogitationum ad voluptatem affectionum, et tandem ad consensum et operationem. » (Hug. Vict.) Ergo inter omnia vitia ad quæ otiositas inclinet, præcipuum est luxuria. Alia sunt quæ ad luxuriam ducunt : « Mens otiosi nihil aliud cogitare novit quam de escis et ventre. » (Cassianus.) — Verbo : « Humanam mentem otium contundit et denigrat, et rubiginat et consumit. » (Hugo Card.)

Ita culter, vel ensis, vel aratrum. Aliæ comparationes apud SS. Bernardum et Chrysostomum reperiuntur. Sicut aqua quæ decursu caret ac jacet in fossis, putrescit, ita et corpus otiositate confectum, insaniam parit voluptatum carnalium ; aut sicut terra, non occupata semente, quamlibet herbam producit, sic et anima, quoties non habet quod agat rerum necessariarum, pravis actionibus semet tradit. — Ergo caveamus !

III. — Quomodo vitandum sit otium.

Sicuti in omni curatione vitiorum, securis ad radicem ponenda est : i. e. efficiendum ut otiositas impossibilis fiat. Quare

A. Præcavenda est otiositas cordis. — Ubi cor otiosum manet, i. e. vacuum ab affectionibus bonis, brevi occupabitur affectibus illicitis. Ergo curandum ut cor accendatur affectu bono. Optimus vero erit affectus zeli. Si accendamur zelo, non manebimus otiosi, quia unoquoque temporis momento quæremus quomodo saluti animarum allaborare possimus.

B. Præcavenda otiositas mentis. — « Antiquus hostis, mox ut otiosam mentem invenerit, ad eam sub quibusdam occasionibus locuturus venit, et quædam ei de gestis præteritis ad memoriam reducit. » (Hug. a S. Vict.) Ergo curandum est ut semper habeamus in quo mens occupetur. Occupatur autem oratione et studio. — A vitiis redimitur

animus, et suavi et mira quadam etiam in adversis jucunditate reficitur, cum, ad legendum vel scribendum utilia mentis intendit acumen. — De oratione autem non est cur verba faciamus, quippe quæ omnia convertat in aurum.

C. Præcavenda otiositas corporis. — Notemus corpus nostrum se habere ut jumentum vel ut servum aliquem : semper ad otium declinat, et quærit prætextus vanos ut sibi otiari liceat. Ergo aliqua vi cogendum ad laborem.

a) Vis interna erit mentis et cordis activitas, cum intima persuasione omnino vitandum esse otium, ita ut ne hora quidem perdatur. « Licet fabulari, aiunt, donec hora prætereat. O donec hora prætereat, quam tibi ad agendam pœnitentiam, ad obtinendam veniam, ad acquirendam gratiam, ad promerendam gloriam, miseratio conditoris indulserat ! » (S. Bern.)

b) Vis externa erit ordo diurnus sedulo observandus. « Certum sibi vitæ genus constituere, tanti momenti esse duco, ut totius vitæ, vel recte vel male traducendæ, fundamentum in eo positum esse putem. » (S. Greg. Naz.) Fiat igitur ordo diurnus, a quo non recedatur nisi obedientiæ, caritatis, veræ utilitatis gratia. Ordo ille sit ita laxus ut ad varias circumstantias accommodari valeat ; ita strictus ut nullam diei partem inoccupatam relinquat. « Si aliqua inciderit necessitas, qua noster ordo turbetur, flectamur facile, ne frangamur : ut quem Deus nostro præposuit ordinem, ipse sit noster. » (S. Aug.) — Ita cavebimus ab otiositate et in labore requiem inveniemus.

IN FINE EXERCITIORUM.

Ideoque et nos, tantam habentes impositam nubem testium, deponentes omne pondus, et circumstans nos peccatum, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen : aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta, atque in dextera sedis Dei sedet. Recogitate enim eum, qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem ; ut ne fatigemini, animis vestris deficientes. (Ad Heb. XII, 1-3).

Hæc Apostoli verba aptissime congruunt in hoc fine exercitiorum nostrorum. Videor enim mihi videre impositam illam testium nubem qui omnes nos intuentur et exspectant quinam futuri sint fructus nostri secessus.

Quinam autem sunt testes illi ?

a) Fideles notræ curæ commissi, qui jam nos exspectant ab exercitiis reduces ; et in specie domestici nostri : ancilla, fratres, parentes. — Illi enim certissime dicunt : Videamus quid ab exercitiis retulerit !

b) Hostes sanctæ Ecclesiæ, adversarii nostri ministerii. Illi quoque in quantum noverint nos exercitiis incubuisse, exspectant. At præ ceteris unus qui id optime novit, diabolus.

c) Superiores nostri : Episcopus noster, decanus... Summus Pontifex et sancta Ecclesia Dei.

d) Testes cœlestes : patroni nostri, angeli Dei, Beatissima Virgo Maria mater nostra, et ipse Christus Dominus noster. Ergo spectaculum facti sumus mundo, angelis et hominibus. Quid vero coram his testibus præstandum nobis ?

I. — Deponentes omne pondus et circumstans nos peccatum.

Quomodo auspicati sumus hæc exercitia ? Nonne gravati ? Nonne inquieti ? Nonne dicentes : *Non est pax ossibus* nostris *a facie peccatorum* nostrorum ? (Ps. XXXVII, 4.) Nonne recogitantes annos nostros in amaritudine

animæ nostræ? Oppressi pondere iniquitatum nostrarum, catenis consuetudinum, reti affectionum inordinatarum? Sed Dei gratia atque misericordia pondus excussimus; laqueus contritus est, et nos liberati sumus! Nobis dicere licet: *Convertisti planctum meum in gaudium mihi; conscidisti saccum meum et circumdedisti me lætitia!* (Ps. xxix, 12.)

Quid igitur deinceps præstandum? Vitanda sunt ea per quæ ad talem statum fuimus redacti. Vitandæ sunt occasiones, vitanda negligentia, tepiditas, vitanda consortia in quibus nos sensimus irretiri illecebris mundi. Dicamus ergo cum sponsa Canticorum: *Exspoliavi me tunica mea* (tunica mundana); *quomodo induar illa? Lavi pedes meos; quomodo inquinabo illos?* (Cant. v. 3.) Ne igitur iterum assumamus pondus quod deposuimus.

II. — Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen.

A. At licet simus expediti, et deposuerimus pondus iniquitatum nostrarum, tamen currendum est nobis ad *certamen. — Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli; quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem* (tantum), *sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum* (Ephes. vi, 11, 12). Utique pugnandum nobis est: adversus diabolum, qui tamquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret; contra mundum, qui nos odio habebit; contra carnem, quæ concupiscit adversus spiritum.

Decertandum nobis est, non tantum pro nobis ipsis, pro salute et vita nostra, sed et pro ovibus nobis commissis, pro Ecclesia sancta Dei, cujus hostes, hostes nostri sunt; pro Christo, domino et duce nostro, pro gloria Dei! Milites utique sumus, satellites magni regis.

B. Quomodo vero nos habere debemus ad hoc certamen? Mira sane verborum conjunctio! *Per patientiam curramus!* Ex una parte alacritas, diligentia, promptitudo: *curramus!* ex altera, longanimitas, mansuetudo, humilitas: *per*

patientiam! — *Patientia enim vobis necessaria est, ut, voluntatem Dei facientes, reportetis promissionem* (Heb. x, 36). *In patientia vestra possidebitis animas vestras* (Luc. xxi, 19). *Patientia autem opus perfectum habet* (Jac. i, 4). Afferetis *fructum* vestrum *in patientia.* (Cf. Luc. viii, 15.) Hæc autem patientia necessaria nobis est, tum propter malitiam hostium quibuscum luctaturi sumus ; tum propter hominum ingratum animum negligentiamque ; tum propter nostram propriam inconstantiam et debilitatem, quæ nisi attendamus, nos animo cadere faciet, dein nos in diffidentiam, immo et in desperationem præcipitabit. Ergo *per patientiam curramus ;* per patientiam in certamine perseveremus.

III. — Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum.

At, si certandum est, sub quo duce? sub quo vexillo? Hoc in exercitiis meditati sumus. Vidimis nobis, iniquitatum pondere deposito, sequendum esse Christum Dominum. Ipsum igitur rursus intueamur et eum audiamus.

Ipse est AUCTOR FIDEI NOSTRÆ. *Ego sum*, ait, *via et veritas et vita* (Jo. xiv, 6.) Et : *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ* (Ibid. viii, 12).

Ipse est AUCTOR VOCATIONIS NOSTRÆ ; dixit enim : *Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum* (Matth. iv, 10). *Messis quidem multa, operarii autem pauci* (Ibid. ix, 37). *Ite et vos in vineam meam* (Ibid. xx, 7).

Ipse est AUCTOR FIDUCIÆ NOSTRÆ. *Ecce, ego mitto vos sicut oves in medio luporum* (Matth. x, 16). *Nolite timere eos qui occidunt corpus* (Ibid. 28). *Cum autem tradent vos, nolite cogitare quomodo aut quid loquamini ; dabitur enim vobis in illa hora quid loquamini* (Ibid. 19). *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem seculi* (Matth. xxviii, ult.).

Ipse est AUCTOR VITÆ NOSTRÆ. — *Qui manducat me, et ipse vivet propter me* (Jo. vi, 58). *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* (Ibid. x, 10). *Ego sum vitis, vos palmites* (Ibid. xv, 5). Ergo nobis aspiciendum perpetuo est in hunc auctorem fidei et fiduciæ nostræ.

Aspiciendum in CONSUMMATOREM JESUM. — *Deus* enim *omnis gratiæ* (id est auctor gratiæ), *qui vocavit nos in æternam suam gloriam in Christo Jesu, modicum passos ipse perficiet, confirmabit solidabitque* (I Pet. v, 10). Ipse est merces nostra magna nimis... Nunc videmus eum per speculum, et in ænigmate, tunc autem facie ad faciem. (Cf. I Cor. XIII, 12.)

IV. — Qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta, atque in dextera sedis Dei sedet.

A. SUSTINUIT CRUCEM, CONFUSIONE CONTEMPTA : en summa totius vitæ Regis et Salvatoris nostri. Ejus vitam mente revolvimus vidimusque eum ubique crucem sustinentem.

Sustinuit crucem in infantia : nascendo in paupertate et humilitate ; exponendo se ab initio persecutionibus inimicorum suorum, fugiendo in Ægyptum, vivendo in laboribus a juventute sua.

Sustinuit crucem in adolescentia : moderando affectibus erga parentes, quos et reliquit remanens in templo seseque a benedicta matre separans; jejunando; repellendo tentationes diaboli.

Sustinuit crucem præcipue in vita sua publica : prædicando, itinerando, exponendo se ingratitudini Judæorum, accusationibus scribarum et pharisæorum, odio illorum quorum vitia carpebat.

Sustinuit crucem præcipue in dolorosissima passione sua, ab horto ad Calvariam. Crucem sustinuit cum passus est infamiam et omnigenos corporis animæque cruciatus; crucem tandem sustinuit materialem, quam per urbem Hierosolymitanam bajulavit, in qua clavis confixus per tres horas pependit ; in eademque cruce Dei vindicia afflictus est ultimumque exhalavit spiritum.

Hanc crucem sustinuit *confusione contempta,* nam humiliavit semetipsum, formam servi accipiens ; exinanivit semetipsum, factus obediens ; saturatus est opprobriis ; *cum malediceretur, non maledicebat ; cum pateretur, non commina-*

batur ; tradebat autem judicanti se injuste (I Pet. II, 23).

B. ITA ET TIBI, SACERDOS, quod in hoc sacro secessu intellexisti, sustinenda est crux, confusione contempta. Crux *in vita abscondita :* in qua orandum, studendum, obediendum, etiam cum hæc repugnant naturæ tuæ. Crux *in vita publica :* laborando strenue ; requirendo oves quæ perierant de domo Israel ; prædicando verbum Dei ; instando opportune, importune, obsecrando, increpando in omni patientia et doctrina... Et in his omnibus tolerabis injurias et convicia impiorum, bonorumque ingratitudinem, sicut ipse Christus, cum Christo et pro Christo ; patieris forte quoque jacturam honoris et fortunarum, quin et tui corporis cruciatus vitæque discrimen. Oportet ergo ut ad hæc omnia paratus sis.

Confusione contempta. Quæ cuncta ut animum habeat sacerdos perficiendi, necesse est ut contemnat confusionem, ut non quærat honorem laudesque hominum. Consideravimus jam ista, et proposuimus nobis ea amplecti ex amore Ejus qui nobis exemplum dedit.

C. Sed et ille etiam IN DEXTERA SEDIS DEI SEDET. — Passus est Christus, sed propterea « Deus exaltavit illum et donavit illi nomen quod est super omne nomen. . » Illum etiam vidimus resurgentem a mortuis, plenum gratiæ et veritatis, ascendentem in cœlum et dicentem nobis : « Vado parare vobis locum... ut edatis et bibatis super mensam meam... In regno Patris mansiones multæ sunt. »

Peroratio. — *Recogitate enim eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini, animis vestris deficientes* (Heb. XII, 3). Ergo ex his omnibus jugiter reficiendæ sunt animi vires. *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* (Rom. VIII, 31.) « Eia, fratres, pergamus simul, Jesus erit nobiscum ! » (Imit. III, 56.) *Momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II Cor. IV, 17).

IN FINE EXERCITIORUM

(MEDITATIO ALTERA.)

Opus grande ego facio, et non possum descendere (II Esdr. VI, 3).

Verbis his optime indicantur sensus quibus moveamur oportet in hoc fine exercitiorum. Audiamus Nehemiam narrantem quare hæc verba protulerit, dum ædificabat muros Jerusalem : *Factum est autem cum audisset Sanaballat et Tobias et Gossem arabs et ceteri inimici nostri, quod ædificassem ego murum, et non esset in ipso residua interruptio* (*usque ad tempus autem illud valvas non posueram in portis*), *miserunt Sanaballat et Gossem ad me, dicentes : Veni, et percutiamus fœdus pariter in vinculis in campo Ono. Ipsi autem cogitabant ut facerent mihi malum. Misi ergo ad eos nuntios, dicens : Opus grande ego facio, et non possum descendere.* Has igitur circumstantias perpendamus. Etiam nos conati sumus exstruere murum his exercitiis, ut in tuto poneremus animam nostram. Ædificavimus civitatem sanctam Jerusalem (civitatem pacis) ; seu potius in ea ædificanda per totam vitam perseverandum nobis est. Sed sunt inimici, diabolus, mundus et caro, qui nos hucusque impugnaverunt et, jam certamen declinantes, per insidias nos aggressuri sunt : *Veni*, dicunt, *et percutiamus fœdus*... quid ergo respondendum ? *Opus grande ego facio, et non possum descendere.* Hæc verba meditemur.

I. — Opus grande.

A. OPUS ILLUD QUODNAM EST ? — Est opus gloriæ Dei, opus salutis nostræ et animarum, opus perfectionis, exaltationis sanctæ Matris Ecclesiæ... En quodnam sit opus istud. Est,

inquam, opus, quia requirit laborem, curam ; est opus, quia non perficitur uno instanti, sed tempore diuturno. Nec mirer hoc mihi opus imponi. *Homo nascitur ad laborem, et avis ad volatum* (Job. v, 7). Et ob culpam protoparentum terra jam germinat mihi spinas et tribulos, ut in sudore vultus mei vescar pane, ipso etiam pane spirituali : panis iste erit panis dolorum. *Cibabis nos pane lacrimarum* (Ps. LXXIX)... *Militia est vita hominis super terram* (Job. VII, 1). Ita est, neque id nobis dissimulandum.

B. OPUS GRANDE. — *a*) Quia est opus ipsius Dei, ipsius Christi, ipsius Spiritus sancti. Omnes operationes Dei ad extra hunc unum habent finem : Ipsius gloriam. Creatio, redemptio, sanctificatio, glorificatio hominum huc collineant; Deus nihil aliud intendit. Et hoc est opus meum ! Est opus grande : « Omnium rerum divinarum divinissima (salus) animarum, vel regimen animarum ad salutem ! »

b) Quia opus illud fuit perfectum a Verbo Incarnato, summo labore, summo cum dolore. Omnia creavit Deus ex nihilo uno verbo omnipotenti ; sed non ita salvavit mundum. Hoc ipsi constitit vita laboriosa, sanguine et morte. Grande sane est illud opus, de quo ipse Salvator in cruce dixit : « Consummatum est. »

c) Quia opus istud fuit opus omnium sanctorum, dum in terris degebant ; et est opus unicum sanctæ Ecclesiæ catholicæ. Ideo a Deo instituta est ut opus hoc perficiat. Et hoc est opus meum !

d) Opus grande, quia mihi procurabit grande præmium. Etenim : « Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis. »

C. Ergo oportet ut opus illud intelligam, sedulo considerem illique manus admoveam. Perpetuo nobis ante oculos versari debet. *Opus ejus coram illo* (Is. LXII, 11). — « Qui vult opus altum incipere, debet prævidere, si velit perseverare. » (S. Bonav.) Et sane perseverandum est ; secus quid mihi proderit incepisse ? « Quid prodest, si recte quis quodlibet opus incipit, nisi illud recto fine concludat ? » (S. Petr. Dam.)

II. — Ego facio.

A. Ego. — Mihi igitur commissum est opus illud. *a*) Mihi *creaturæ Dei*, qui totus quantus res ejus sum, qui ineluctabili necessitate naturæ erga illum devincior, qui debeo illi servire, velim, nolim ! — *b*) Mihi *ingrato peccatori*, qui tam infidelis fui et tam tepidus ; qui tot gratias sprevi, qui tot culpas reparandas habeo. — *c*) Mihi *sacerdoti*, electo a Deo, ministro Dei, qui gero partes Christi in terris, qui ad sublimissimam dignitatem evectus sum ut hoc opus faciam.— *d*) Mihi *egredienti ex spiritualibus exercitiis*, cuique iterum tot illustrationes totque inspirationes a Deo immissæ sunt. Quid autem exigunt a me omnia hæc, subjectio naturæ, pœnitentia agenda, sacerdotii dignitas, gratus animus pro beneficiis a Deo acceptis ?

B. Facio, i. e. ago, perago. — *a*) Quæ vox indicat attentionem, conatum. « Cœpit Jesus *facere* et docere... Quod beneplacitum est illi *facio* semper... *Fac* hoc et vives. » Ergo non est otiandum, non est locus dandus dissipationi. Non ero tamquam canis solutus a catena. Absit !

Facio *in tempore præsenti*. Oportet ut semper dicere possim : Facio opus grande ! Igitur dicere non licet : *faciam*, nam *Desideria occidunt pigrum* (Prov. xxi, 25) ; neque, *feci*, satis est, quiescam ! Ubi dixisti : *sufficit*, periisti ! Nec possum interrumpere ; quia dixit Dominus : « Vigilate, nescitis quando Dominus venturus sit. Beati sunt servi illi, quos cum venerit Dominus, invenerit vigilantes ! Vigilate, quia nescitis diem neque horam ! » — *Dies Domini sicut fur in nocte ita veniet* (I Thess. v, 2).

C. Ego facio. — Notemus voces conjunctas : Ego facio ! — Ergo quis debet facere opus istud ? *Ego* et non alius ! *Ego*, non igitur status meus, habitus meus clericalis, non regula mea, vota mea, non superiores mei, non confessarius meus : illa omnia me juvare possunt et debent ; sed opus non facient. *Ego* debeo facere. — Immo neque ipse Deus faciet opus illud. Utique, « sine ipso nihil possum facere ; gratia Dei sum id quod sum ! » sed nisi ego utar gratiis, gratiæ omnes inutiles erunt.

III. — Non possum descendere.

A. Undenam non possum descendere ? — A monte sancto Dei, a cœnaculo in quo accepi Spiritum sanctum ; a monte Thabor, in quo Christus mihi se manifestavit : a monte Calvariæ, in quo passus est coram me ; a monte Oliveti, in quo gloriam ejus contemplatus sum ; a monte Sinaï, in quo legem suam dedit ; a petra excelsa, in qua fundavit Ecclesiam suam ; a monte perfectionis et sanctitatis. *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (Exod. xxv, 40).

B. Quo non possum descendere ? — Non possum descendere ad vallem in qua habitant inimici Dei, qui sunt et inimici mei ! Descendam vero, si relinquam proposita mea ; descendam, si me tradidero rebus exterioribus ; descendam, si indulgeam sensualitati, si non sim devotus in recitando Officio, in celebrando sacro, in adimplendo munere meo ; descendam præcipue, si obliviscar dignitatis status mei, si quæram consolationes terrenas conversationemque secularem ; descendam, si fiam impatiens laboris, fugiens opus, abhorrens crucem Christi. Ita, descendam ; et væ mihi si, cum descendero, non statim iterum ascendam ! Sed :

C. Quinam debent esse sensus mei ? — *Non possum* descendere ! *Non possum.* Variæ sunt hujus vocis acceptiones :

a) Non possum ! i. e. *hoc repugnat naturæ meæ.* — Sed eheu ! ita non est : possumus, immo nimio plus possumus ; immo tam bene possumus, ut, nisi in contrarium sine intercapedine conemur, ipso pondere naturæ nostræ descendamus. Valde facile est descendere ; descendimus ignorantes. Non ergo hæc esse potest hujus verbi significatio.

b) *Non possum*, i. e. *Non licet*, non decet. — O sane eo sensu verum est ! Non licet, non decet propter gratias acceptas, propter promissa Deo et confessario facta. Non licet, quia, si vel paululum descendero, metuendum est ne mox ruam in abyssum ! Ita est, sed antea etiam ita erat ! Et tamen quoties descendi !

c) *Non possum*, i. e. *Nolo !* — En verum sensum mihi : Nolo ! Tam bene percepi me non posse, i. e. non mihi licere, ut jam non veniam ad deliberandum utrum necne descendere unquam velim ! Hoc mihi fixum ratumque est, ita ut quasi impossibile ducam me descendere. Non quod in me confidam, sed quia me ita Deo conjunxi ut jam non sim nisi unus cum ipso. Ergo quidquid dicant caro vel dæmon, respondebo : Non possum descendere ! Ipsi proponent ut percutiam fœdus, ut pactum ineam. Sed « Cogitant mihi malum : » non possum descendere.

Potius, cum divino auxilio, ascendam ! Ascendam de virtute in virtutem, de perfectione in perfectionem ; ascendam usquedum pervenero in montem Dei !... Ecce, fratres, huc tendamus, ad opus illud unanimiter laboremus, benedicetque Deus laboribus nostris. Amen.

MÉDITATIONS SUPPLÉMENTAIRES

POUR RETRAITES

MÉDITATIONS SUPPLÉMENTAIRES

POUR RETRAITES

FIN DE L'HOMME.

(Roothaan, Weninger.)

1er Prélude. — Voir Adam dans le Paradis.

2d Prélude. — Demander à Dieu la grâce de bien connaître ma fin.

I. — L'homme est créé de Dieu.

Je vois Dieu qui crée l'homme... Corps... âme... après la délibération de la sainte Trinité...

Moi aussi, comme Adam, je suis une créature de Dieu.

a) Créature... sortie du néant ;

b) créature de Dieu... grandeur de mon origine ;

c) faite à la ressemblance de Dieu... sceau de mon origine ; intelligence, volonté, liberté, immortalité...

Que de millons d'êtres n'ont pas ces qualités !...

Voilà ce que je suis. Est-ce que je reconnais encore en moi cette *origine* divine ? Mes idées et mes aspirations tendent-elles vers ce Dieu à l'image de qui mon âme a été créée, ou bien vers la terre dont mon corps fut tiré ?

Mais une autre conclusion, c'est que je suis dans la *dépendance* la plus complète de Dieu ; comme l'œuvre dépend de l'artisan.

II. — Pour louer, respecter, servir Dieu

Maintenant, pourquoi suis-je créé ? — Dieu créateur a

dû avoir une fin digne de lui, et cette fin ne pouvait être que lui-même. — Donc de toute nécessité mon existence doit tendre à la gloire de Dieu ! — Or, cela doit se faire

A. Par la louange. — Toutes les créatures louent Dieu à leur manière, en retraçant ses perfections. *Cœli enarrant...* Je dois le louer aussi. Comment ne pas le louer : l'être infiniment parfait, éternel, immense, tout-puissant, sachant tout, sainteté même... Créateur. conservateur de toutes choses, mon Sauveur.

Et moi, qui tiens tout de lui, corps, âme ; intelligence, mémoire, volonté !... Toutes ces facultés devraient donc publier la louange de Dieu.

B. Par le respect. — Culte intérieur et extérieur, dû à la présence de Dieu...

En m'abstenant de tout ce qui peut déplaire à son infinie sainteté.

Voilà ce que je puis faire, moi, créature intelligente et libre.

Quis non timebit te, o rex gentium ? (Jerem. x, 7.)

Cela n'est-il pas facile, quand je considère d'une part la sainteté et la justice infinie de Dieu, et de l'autre mon néant ?

C. Par le service. — Dieu a le droit de m'imposer sa loi, et je dois me conformer en tout à sa volonté. C'est là mon devoir principal. N'est-il pas juste d'agir ainsi envers mon Créateur, mon Roi, mon Père ? Préférer ma volonté à la sienne, ne serait-ce pas une insigne folie ? Or, ce service que comprend-il ? 1° Les commandements ; 2° les devoirs de mon état ; 3° le choix même de cet état et la manière d'y disposer mes actions ; 4° toute la série de mes actes d'après les inspirations de la grâce divine.

Comment, jusqu'ici, ai-je servi Dieu ?... Et pourtant, c'est là une chose indispensable, non seulement eu égard à ma position envers Dieu, mais eu égard à mon propre intérêt. Car c'est par là que je dois sauver mon âme.

III. — Sauver mon âme.

A. Qu'est-ce que sauver mon âme? — C'est procurer à mon âme ce bonheur éternel auquel elle aspire... auquel elle aspire par une loi de de sa nature... Or, ce bonheur, c'est le prix du service de Dieu. Il est donc important de servir Dieu, puisque c'est la condition nécessaire du salut de mon âme.

B. Qu'est-ce que ne pas sauver mon âme? — C'est la perdre pour jamais, c'est la vouer à des supplices éternels... Il n'y a pas de milieu ; il faut la sauver ou la perdre. — Et comme ce salut dépend du service de Dieu, il faut nécessairement ou servir Dieu ou perdre mon âme. Servir Dieu est donc indispensable.

Voilà ma destinée ! Qu'elle est grande ! Qu'elle est belle ! L'ai-je toujours comprise ainsi ?

Colloque avec Dieu, mon Créateur, pour qu'il ne permette pas que je perde mon âme.

FIN DES CRÉATURES QUI NOUS ENTOURENT.

(Roothaan, Weninger.)

1er Prélude. — Dieu amène les animaux à Adam pour qu'il leur donne un nom... Ou mieux : Entendre Dieu qui dit à Adam : *Tu mangeras de tous les fruits... excepté...*

2d Prélude. — Demander à Dieu la grâce de bien nous servir des créatures.

I. — Toutes les créatures dépendent de Dieu.

Je parcours par l'imagination toute la variété des créatures... Sur la terre : les trois règnes... Hors de la terre : les astres... Mais outre cela, il y a toutes les circonstances de la vie, tous les événements, même toutes les actions humaines...

C'est une vérité incontestable que rien de tout cela n'existe sinon parce que Dieu l'a voulu, soit directement, soit indirectement, ou bien, si c'est un acte qui dépend de la libre volonté, parce que Dieu le permet.

Il n'est pas moins incontestable que tout cela est disposé par la sagesse infinie de Dieu pour une fin digne de lui et pour un plus grand bien... Est-ce que je n'oublie pas souvent cette puissance et cette sagesse de Dieu ? Est-ce que je n'attribue pas telle chose uniquement au hasard, telle autre uniquement à la malice des hommes ?... Or, je me trompe, je dois regarder plus haut.

II. — Elles sont créées pour l'homme.

A. L'homme est la fin que Dieu s'est proposée en créant ce monde. Les autres créatures qui sont ici-bas, servent d'ornement, d'ameublement au séjour de l'homme. O bonté de Dieu à mon égard !

B. Les créatures sont faites pour l'homme, et non pas l'homme pour les créatures. C'est à lui de commander, non pas à elles.

C. Elles sont créées pour l'homme, c'est-à-dire pour son besoin, son utilité, même son plaisir... pour faire l'objet de ses études, etc... Mais tout cela d'après l'arrangement d'un Dieu infiniment sage...

D. Mais les créatures doivent aussi leur hommage au Créateur, et c'est par l'intermédiaire de l'homme... L'homme est le prêtre chargé d'offrir ce sacrifice à Dieu... Quel crime, s'il profanait la créature et la tournait contre le Créateur !

Je vais me rappeler quelles sont les créatures dont je suis entouré, et voir si je me tiens au milieu d'elles à la place que Dieu m'a assignée... Car il n'est pas seulement vrai que Dieu a fait toutes les créatures pour l'homme pris en général ; il est certain aussi que, *pour moi en particulier*, tout est également disposé par Dieu... Mais je ne puis m'arrêter là : si les créatures sont pour l'homme, c'est :

III. — **Pour l'aider à atteindre sa fin.**

Oui, puisque les créatures sont faites pour l'homme et que l'homme est fait pour Dieu, une conséquence logique et nécessaire, c'est qu'elles doivent servir à l'homme pour que lui-même atteigne sa fin : le service de Dieu. — Or, cela peut se faire de trois manières.

A. Par la contemplation ou la considération que nous faisons des créatures. Tout en ce monde manifeste les attributs de Dieu : *Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta, conspiciuntur* (Rom. I, 20). Nous voyons sa sagesse jusque dans les événements de la politique... sa bonté dans la longanimité avec laquelle il supporte les pécheurs... Les saints savaient trouver Dieu partout : saint François d'Assise... saint François de Sales (abeilles, etc.)...

B. Par leur *usage*, soit agréable, si elles nous sont nécessaires ou utiles, — soit désagréable, en les supportant avec patience, si ce sont des afflictions, des tentations, etc.

C. Par leur *retranchement volontaire*, dans un but soit de tempérance, soit de mortification, soit de pénitence. Cela doit avoir lieu souvent, vu nos passions, la corruption de notre nature, etc... *Si dederis animæ tuæ concupiscentias ejus, faciet te in gaudium inimicis tuis* (Eccli. XVIII, 31).

Telle est donc la destinée des créatures : *m'aider*, non pas m'être inutiles ou m'empêcher, mais *m'aider*. Or, cela dépend de moi. — La règle sera que je dois me servir des créatures, *autant qu'elles m'aident* à louer, à honorer, à servir Dieu, et m'en abstenir autant qu'elles y mettent obstacle.

Est-ce ainsi que je me sers des créatures ?

Colloque. — Je demande à Dieu de ne pas permettre que je me laisse séduire par les créatures, et de m'en détacher ou de m'en priver, si j'y suis trop attaché.

FIN DU RELIGIEUX.

1er **Prélude.** — Nous figurer que nous sommes au moment d'entrer en religion, et entendre Dieu qui nous dit comme à Abraham : *Ambula coram me et esto perfectus* (Gen. XVII, 1).

2d **Prélude.** — Demander à Dieu la grâce d'être toujours dignes de la vocation sublime qu'il nous a accordée.

I. — Quelle est la fin du Religieux ?

C'est la fin de tout homme ; mais le religieux doit tendre à la perfection ! Il faut donc qu'il travaille à se sauver, mais d'une manière parfaite. Pour se sauver, il faut louer Dieu, honorer Dieu, servir Dieu. Appliquons cela à nous, en y ajoutant la perfection que Dieu requiert.

A. Je dois travailler à louer Dieu *parfaitement*, c'est-à-dire travailler à rendre hommage et gloire à ses divines perfections, par toute ma conduite. Je dois non seulement louer Dieu, mais ma conduite doit être telle que les autres, en me voyant, soient portés à louer Dieu : *Ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est* (Matth. v, 16).

B. Je dois travailler à honorer Dieu *parfaitement*. Le degré d'honneur que les hommes doivent indispensablement à Dieu, c'est de s'abstenir du péché mortel : évidemment, cela ne suffit pas pour moi ; je dois éviter le péché véniel, je dois même tâcher d'éviter les fautes les plus légères.

C. Je dois travailler à servir Dieu *parfaitement*, c'est-à-dire, non seulement en observant ses commandements, mais encore en observant mes vœux, en observant mes règles, en étant fidèle aux inspirations de la grâce. Eh bien, voilà ma position ! — Chacun dans le monde tend à la perfection de son état : le peintre, le savant, l'artisan même ; on dirait parfois que les religieux seuls ne doivent pas y tendre...

Comment me trouvé-je à l'égard de ce triple devoir ? *Ad quid huc venisti et cur seculum reliquisti ?* (Imit. I, 25.)

Cependant ne l'oublions pas : il ne faut pas en religion que nous *fassions déjà parfaitement* toutes ces choses ; il suffit que nous *travaillions* à les faire parfaitement.

II. — Comment dois-je envisager cette fin ?

On peut envisager cette fin de deux manières : en tant qu'elle nous impose des obligations plus strictes, qu'elle semble nous priver de certaines jouissances permises au commun des hommes : et c'est la manière dont le démon veut nous la faire regarder, pour nous décourager ; — ou bien au point de vue des avantages qu'elle nous procure, et c'est à ce point de vue que nous devons nous mettre. Cette fin est pour nous :

A. Un honneur. — Être appelés de Dieu à le servir parfaitement ; former ici sur la terre une race choisie : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis* (I Pet. II, 9) ; être appelés à servir ici-bas de modèles aux hommes... Quelle grande mission ! Quelle faveur insigne !... A combien de travaux etc., ne se soumet-on pas pour avoir l'avantage d'appartenir à la cour d'un roi ?... Et quelle comparaison ?

Qu'avons-nous fait pour mériter cet honneur ? Que faisons-nous pour le conserver ?

B. Une sécurité. — Ah ! c'est surtout dans le siècle où nous vivons, au milieu des dangers et des luttes qui se multiplient dans le monde, qu'il est facile d'apprécier l'insigne bienfait d'être en quelque sorte assuré de son salut. Or, tel est le religieux,

a) à cause des dangers auxquels il échappe ;

b) à cause du but où il tend : car, cherchant toujours la perfection, lors même qu'il ne l'atteindrait pas, il ne tomberait pas encore dans le danger immédiat de se perdre.

Faisons ici un retour sur nous-mêmes, et songeons à ce que nous aurions pu devenir... à ce que nous serions

probablement devenus, si nous étions restés dans le monde.

C. Un trésor. — Car certes nous pouvons appeler de ce nom une vocation qui nous fait accumuler chaque jour des mérites de plus en plus grands pour le Ciel.

III. — Est-ce que je tends à cette fin ?

Ce point est entièrement pratique. Il me faut voir si je ne suis pas seulement matériellement en religion, mais si réellement je travaille à me perfectionner. Et ici vient naturellement la question : Suis-je maintenant dans le même état, mieux ou moins bien que lors de mon entrée en religion, — *ou* à la fin de mon noviciat, — *ou* lorsque je finissais ma dernière retraite ?... D'après cela, je dois ou prendre garde de tomber dans la tiédeur, ou remercier Dieu, ou me hâter de me relever... Et afin d'être éclairé sur les moyens à prendre pour sortir d'un état qui m'inspire des inquiétudes, je chercherai où est la cause de cet état. Elle peut être :

a) dans l'intelligence. — Si j'ai oublié les grands principes qui m'ont amené dans la religion... ou

b) dans la volonté. — S'il y a là des affections désordonnées, ou bien une apathie qu'il faut secouer, une froideur qu'il faut changer en ferveur...

Et pour cela je dois me dire que, si je n'atteins pas ma fin de religieux, je risque beaucoup de ne pas même atteindre ma fin de chrétien, et par conséquent de me perdre !

Colloque avec le fondateur ou avec les saints Patrons de mon Ordre, afin que, pendant cette retraite, ils m'obtiennent de ressusciter en moi l'esprit de ma vocation. Recommander cela à Joseph et à Marie.

MOYENS D'ATTEINDRE LA FIN.

1er Prélude. — Entendre Notre-Seigneur nous dire : *Nemo mittens manum ad aratrum et respiciens retro, aptus est regno Dei* (Luc. IX, 62).

2d Prélude. — Demander à Dieu la grâce d'achever ce que j'ai commencé, d'employer les moyens pour atteindre la fin.

Quand on veut atteindre une fin, il faut *a)* être détaché de tout ce qui peut faire obstacle ; *b)* être prêt à faire ou à accepter tout ce qui nous facilite la route vers cette fin, et pour cela *c)* être dans une disposition telle que nous considérions toutes choses au point de vue de cette même fin. — Voilà ce qu'il nous faut méditer pratiquement.

I. — Détachement.

Si nous voulons atteindre notre fin, nous devons être détachés de tout ce qui peut y mettre obstacle. — Donc, la fin du religieux étant le service, la louange, l'honneur parfait rendu à Dieu, nous devons être détachés de *tout* ce qui empêche ce service, cette louange, cet honneur. Or, ce qui est ici empêchement, c'est surtout :

A. La possession. — *Non potestis Deo servire et mammonæ* (Matth. VI, 24). Lorsqu'on tient aux choses de la terre, quelles qu'elles puissent être, grandes ou petites, il y a comme un poids qui nous empêche de regarder le ciel... Or, sans que nous nous en doutions, notre cœur s'attache parfois à des bagatelles... Où en sommes-nous ?

B. Le plaisir. — Et par plaisir, je n'entends pas seulement ces jouissances bruyantes, extérieures, que des religieux ne rencontrent guère, mais aussi simplement le désir excessif d'être à son aise, d'avoir tout ce qui peut rendre la vie agréable en fait de logement, nourriture, vêtements, petits objets, etc... Le plaisir est intimement uni à la possession ;

il la provoque ou il en résulte. Mais là n'est pas le chemin de la perfection ; il y a même là un danger pour le salut : *Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam* (Matth. xvi, 25)... Mais il y a quelque chose de plus intime que les aises et les commodités de la vie, ce sont :

C. Les affections. — Quelque légitimes qu'elles puissent être en elles-mêmes, affections pour les parents, pour les amis du monde, pour les élèves, pour des frères en religion, même pour des supérieurs, des confesseurs en religion... il faut qu'on les sacrifie dès qu'elles font obstacle à la perfection. Or, cela est dès qu'elles occupent trop l'esprit et l'éloignent de Dieu, dès qu'elles entravent l'obéissance... Encore une fois, examinons-nous.

II. — Générosité.

Ce qui précède n'est qu'une préparation négative et tout indirecte ; il faut outre cela prendre les moyens positifs de se perfectionner : il faut être prêt à accepter tout ce qui nous perfectionne, quelque dur que cela puisse être. C'est surtout

A. Le travail. — Et sous ce nom il faut comprendre toutes les occupations que nous pouvons avoir, même les exercices spirituels, en tant qu'ils nous causent quelque fatigue, quelque difficulté. Si l'Écriture dit : *Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger* (Cf. II Thess. iii, 10), cela est parfaitement vrai quand il s'agit de la nourriture spirituelle des âmes, de la grâce, etc., et par là même, de la vocation à la perfection ! Où en suis-je quant à ce travail ?

B. Mais si le travail est la condition ordinaire pour remplir les obligations de la vocation, il existe une condition presque ordinaire et qu'il faut par conséquent être aussi prêt à remplir ou à accepter : c'est la souffrance ! — La souffrance se présente sous une foule de formes différentes : maladie, faiblesse, perte de personnes qui nous sont chères, contrariétés de la part des supérieurs,

des égaux, des inférieurs ; tout cela, il faut l'accepter, au moins avec patience, dès que Dieu l'envoie, et y voir un moyen de perfection.

C. Enfin, il est une souffrance continuelle et inévitable, qui, sous différentes formes, nous demeurera toujours jusqu'à la fin de notre vie. C'est la LUTTE, — lutte contre le démon, le monde et notre propre faiblesse, lutte contre notre propre misère : *Militia est vita hominis super terram* (Job. XIV, 1). Et malheur à celui qui par amour du repos voudrait éviter cette lutte ! Succombant dans les petites choses, il finirait bientôt par succomber dans les grandes.

III. — Abnégation.

Généralisons cette disposition où notre âme doit se trouver. — Puisqu'il y a une foule de choses agréables dont nous devrons nous abstenir et beaucoup de choses désagréables qu'il faudra accepter, suivant qu'elles sont nuisibles ou utiles à la perfection, il est clair que nous ne devons considérer toutes les choses du monde que dans leur rapport avec ce but et faire abstraction de nos propres répugnances. Cette disposition, on peut la nommer *indifférence ;* non pas l'indifférence passive, pour laquelle tout est égal, mais l'indifférence active, qui ne veut choisir entre deux choses opposées que suivant leur utilité... On peut la nommer aussi *abnégation.* Et ainsi se réalise la parole de Notre-Seigneur : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me* (Matth. XVI, 24). Et ici il me faut demander à moi-même :

a) Ai-je cette abnégation, non pas spéculativement, mais pratiquement ?

b) Que me manque-t-il pour avoir cette abnégation ? En d'autres termes : Quelles sont les possessions, plaisirs, affections qui me captivent ? Quels sont les travaux, souffrances, luttes qui me répugnent et m'abattent ?

Considérant mes torts, je me dirai : Il faut absolument que je réforme cela, et que pendant cette retraite je fasse

du moins un pas vers l'abnégation. Car : *Nemo mittens manum ad aratrum* (v. Prélude)... Et sentant ma faiblesse, j'aurai recours à la prière.

Colloque avec Jésus-Christ chargé de sa croix. Je lui demanderai la grâce de l'accompagner jusqu'au Calvaire, afin d'avoir le bonheur de le suivre du Calvaire au Ciel !

VIE RELIGIEUSE.

1er Prélude. — Voir Notre-Seigneur qui nous dit : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos... (et posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat,* Ordres actifs). (Jo. xv, 16.)

2d Prélude. — Demander à Dieu la grâce de connaître de mieux en mieux notre vocation et la manière dont nous y répondons.

Considérons la vocation ou vie religieuse : 1° dans son ensemble, — 2° dans notre institut, — 3° en nous-mêmes ; c'est-à-dire, pénétrons le dessein de Dieu dans ces trois objets.

I. — Dessein de Dieu dans la vie religieuse.

A. Nous connaissons la parole du Sauveur : *Si vis perfectus esse* (Matth. xix). Elle renferme l'idée de la vocation religieuse. Mais nous pouvons considérer cette vocation par rapport à chacune des personnes de la sainte Trinité.

a) Dieu le Père Créateur a droit à la soumission, au service de tous les hommes. Ce service est la condition essentielle de leur salut ; il doit être réalisé dans tous les états de vie. Mais Dieu a voulu qu'il y eût un état spécialement consacré à ce service, état dans lequel on fût débarrassé, autant que la nature humaine et les circonstances le comportent, de toute autre sollicitude *immédiate*, afin de pouvoir servir Dieu parfaitement.

b) Dieu le Fils est venu racheter le monde, et il est venu donner aux hommes l'exemple de ce service parfait. Tous les hommes doivent imiter Notre-Seigneur. Mais Dieu a voulu qu'il y en eût qui l'imitassent de plus près, dont le premier souci fût, en quelque sorte, cette imitation.

c) Dieu le Saint-Esprit, envoyé du Père par le Fils, procédant de l'un et de l'autre, doit produire dans l'âme de l'homme des fruits de sanctification. Cette sanctification a des degrés. Elle rencontre souvent de grands obstacles. Dieu a voulu qu'il y eût un état où ces obstacles fussent écartés, où le Saint-Esprit pût, en quelque sorte, déployer ses merveilles.

Ces trois desseins se confondent en un seul.

B. Pour réaliser ces desseins, il y a donc une chose essentielle à la vie religieuse : l'éloignement des obstacles. Or, quels sont-ils ? — Ce qui est opposé à Dieu, c'est le monde, non pas le monde matériel, mais le monde pris moralement, c'est-à-dire le règne de Satan. Or, ce monde, d'après l'apôtre saint Jean, contient :

a) *Concupiscentiam carnis*, c'est-à-dire, les affections de la chair. Elles sont comme personnifiées dans le mariage.

b) *Concupiscentiam oculorum*, c'est-à-dire, les richesses.

c) *Superbiam vitæ*, c'est-à-dire, la satisfaction de l'orgueil, surtout par l'indépendance.

Il est donc essentiel à la vie religieuse d'écarter ces obstacles. Le premier, par la chasteté ; le second, par la pauvreté, c'est-à-dire, au moins par le renoncement à la libre disposition des biens ; le troisième, par l'obéissance, exercice de l'humilité et moyen d'acquérir une plus parfaite humilité.

Conclusion pratique. — Estime de la vie religieuse, de cette grande grâce que Dieu nous a faite, humilité et reconnaissance... *Non vos me elegistis.*

II. — Dessein de Dieu dans notre institut.

Ursulines. — But : Former les jeunes filles par une éducation vraiment chrétienne à répondre aux desseins

de Dieu. Elles doivent donc les préparer : 1° A être de bonnes mères de famille, si Dieu les appelle à cet état. 2° A vivre saintement dans la pratique des bonnes œuvres. 3° A se donner entièrement à Dieu, si Dieu les appelle à la vie religieuse. — Donc, necessité pour moi d'être apte à remplir cette mission : 1° par la science, 2° par la sainteté, 3° par l'expérience.

Compagnie de Jésus... — Fin : *Non solum saluti et perfectioni propriarum animarum cum divina gratia vacare, sed cum eadem impense in salutem et perfectionem proximorum incumbere.*

Donc : 1° Salut et perfection personnelle, et pour cela : *vacare.* 2° Salut et perfection des autres, procurés par un travail sérieux et constant : *impense incumbere.* — Qu'est-ce que cela suppose ?

Voilà la fin immédiate ; mais si nous considérons les circonstances où saint Ignace a été placé, nous verrons que le but de son œuvre a été surtout :

a) de lutter contre les ennemis de l'Église ;

b) de soutenir l'autorité de l'Église ;

c) d'encourager les enfants de l'Église. Et cela par tous les moyens possibles.

III. — Dessein de Dieu sur chacun de nous.

Il importe de considérer souvent ce dessein pour estimer davantage notre vocation, et pour nous y affermir et nous y perfectionner. Car il y a toujours là une conduite spéciale de la Providence qui doit nous encourager et nous stimuler. Voici les principaux desseins que nous pouvons trouver dans notre vocation... peut-être un, peut-être plusieurs, peut-être tous à la fois.

A. Dessein de préservation. — Où allions-nous ? Vu notre entourage, notre caractère, nos difficultés ?... N'étions-nous pas portés à la prodigalité, aux plaisirs ?... Si nous étions restés dans le monde, ne nous serions-nous pas perdus ?... Dieu nous a préservés !

B. Appel a l'expiation. — Mais qui sait ?... N'étions-nous pas déjà en voie de nous perdre ?... N'étions-nous pas tombés dans de grands péchés ? Sinon, n'étions-nous pas du moins engagés dans le monde ? N'étions-nous pas tièdes ? Il y avait là à expier, et nous n'y songions peut-être pas. Dieu nous en a fourni le moyen.

C. Invitation a l'immolation. — Il en est d'autres qui ne se trouvent pas tout à fait dans ces catégories. Quel a été pour eux le dessein de Dieu ? Il les a pris comme victimes. Dieu a besoin dans le monde de victimes, de victimes qui expient pour les autres, qui détournent de la terre les fléaux de la colère céleste. — Si nous sommes choisis pour expier les crimes de nos ancêtres, de nos parents, de nos concitoyens, des infidèles, quelle belle mission !

D. Dessein de sanctification. — Qui que nous soyons, ce dessein existe à notre sujet ; il existe plus spécialement pour ceux qui ont mené jusqu'à leur entrée en religion une vie plus régulière. Pour eux en particulier, cette vocation est devenue la sauvegarde de l'humilité, en ouvrant devant eux un horizon nouveau de perfection, et en leur montrant combien peu ils avaient fait. — Pour tous, cette sanctification comprend :

1° *L'abnégation* de plus en plus parfaite de soi-même, vertu si difficile à acquérir.

2° *Le zèle des âmes,* zèle qui doit s'exercer suivant la nature de l'Ordre auquel on appartient, soit par les travaux extérieurs du zèle, soit par la prière et les saints désirs.

3° *L'union avec Dieu,* c'est-à-dire l'amour ; amour de plus en plus actif, de plus en plus désintéressé, de plus en plus communicatif. — Cet amour n'est autre que la perfection elle-même, perfection à laquelle nous devons tendre de plus en plus sur la terre, mais que nous n'atteindrons que dans les cieux.

Conclusion pratique : Renouvellement de l'esprit religieux, pour réaliser le dessein de Dieu.

INDIFFÉRENCE.

(Roothaan, Weninger.)

1er **Prélude.** — Je me représente saint Louis de Gonzague tenant en main sa couronne de prince et disant : *Quid hoc ad æternitatem ?*

2d **Prélude.** — Demander à Dieu la sainte indifférence.

La conclusion tirée de la fin des créatures a été qu'il faut vouloir se servir ou se séparer des créatures autant qu'elles sont utiles ou nuisibles au salut. Il faut donc se mettre dans un état d'esprit qui réalise cette disposition. Or, cet état est L'INDIFFÉRENCE.

I. — En quoi elle consiste.

Ne nous trompons pas : il ne s'agit pas ici de l'inconsidération qui se précipite indifféremment vers toutes choses... — Il ne s'agit pas non plus de l'apathie qui n'est sensible à rien... Non, nous devons vivre au milieu des créatures et nous ne sommes pas maîtres de ne pas sentir ; mais nous devons nous faire une disposition d'esprit et de cœur telle que nous soyons prêts à quitter ce qui nous plaît et à embrasser ce qui ne nous plaît pas, dès qu'un motif supérieur nous éclaire sur ce point. Et ce motif supérieur doit être le rapport que telle ou telle chose a avec notre salut.

Or, toutes les choses avec lesquelles nous sommes en contact peuvent se rapporter aux classes suivantes :

a) santé et jouissances du corps — ou maladie,
b) richesses — ou pauvreté,
c) honneurs — ou ignominie,
d) vie — ou mort.

Être indifférent, c'est ne pas vouloir fixer notre choix dans aucune de ces quatre alternatives, autant que la liberté

nous est encore laissée ; car une fois que le devoir a parlé, les choses ne sont plus *indifférentes* et nous ne pouvons plus suspendre notre choix.

Où en suis-je par rapport à cette indifférence ? Je puis l'appliquer aux talents naturels... aux dons surnaturels... aux consolations et aux désolations... à la condition de vie... aux emplois... aux lieux... aux compagnons... aux succès, etc.

II. — Quelle est sa nécessité ?

Cette indifférence est d'une nécessité absolue :

1° Pour *la louange, l'honneur et le service de Dieu.* Car sans elle nous détournerons les créatures de leur fin, en les faisant servir à nos passions, etc. D'où vient-il que tant d'hommes ne font rien pour l'accomplissement de ce triple devoir ? N'est-ce pas parce que d'avance ils ont déterminé qu'ils chercheraient ou éviteraient telles ou telles créatures ? Moi-même, pourquoi ai-je fait si peu de progrès dans la vie religieuse, sinon...

2° Pour *ma propre utilité.* Car, dès que je manque à cette indifférence, je détourne mon âme de sa fin.

3° Je pourrais ajouter que mon bonheur ici-bas est à ce prix, car, si je n'ai pas cette indifférence, mon âme sera continuellement déchirée... Je dois donc travailler à l'acquérir.

III. — Moyens de l'acquérir.

Cette indifférence est une vertu ; c'est une disposition habituelle de l'âme. Elle peut donc s'acquérir comme toutes les vertus :

a) Par la *considération* de sa nécessité, de son utilité, de sa grandeur. Combien elle nous rend grands, supérieurs à toutes les choses terrestres, dépendants de Dieu seul !

b) Par *l'exercice.* En nous habituant à regarder les choses, non pas au point de vue de nos préjugés ou de nos tendances naturelles, mais au seul point de vue de la foi :

Quid hoc ad æternitatem ? En écartant ce qui pourrait nous rendre l'indifférence impossible : c'est-à-dire l'attachement aux choses terrestres. Pour cela : s'exercer dans l'abnégation et la mortification. *Sustine, abstine !*

c) En priant. Et c'est ce que nous ferons dans le

Colloque, demandant à Dieu qu'il nous fasse voir les choses sous leur vrai jour.

PÉCHÉ.

(Roothaan, Weninger.)

1er Prélude. — Notre âme dans notre corps comme dans une prison, et tout l'homme exilé au milieu des animaux sans raison.

2d Prélude. — Demander une grande honte et une grande confusion de nos péchés, pensant combien de malheureux ont été damnés pour un seul péché mortel, et combien de fois j'ai mérité d'être damné à cause de mes péchés. — Et si je n'ai pas encore commis de péché mortel, cela ne diminue en rien le fonds de malice qui est en moi : cela prouve seulement que Dieu dans sa bonté infinie m'a préservé.

I. — Péché des Anges.

(Insister sur la *dégradation* que cause le péché.)

Multitude des anges... beauté, force... intelligence et volonté sans concupiscence... grâce sanctifiante... Que leur manque-t-il ? — Arrive l'épreuve. Est-il possible qu'un seul ange doute un instant ? Ne vont-ils pas tous persévérer ? Et pourtant... ô abîme de malice ! voilà un tiers qui pèche !... Aussitôt... quelle dégradation ! Les voilà démons !...

Retour sur moi : *a)* Ils n'ont péché que par pensée ; et moi !... *b)* Ils n'ont péché *qu'une fois*, et les voilà damnés ; j'ai péché tant de fois, et je puis encore me sauver !... *c)* Ils ont été jugés au moment même du péché ; Dieu m'a donné tant de jours et de mois !... *d)* Ils ont péché, et il n'y a pas eu de rédemption pour eux !

II. — Péché d'Adam.

(Insister sur la *déception* du pécheur.)

A. Voir Adam et Ève dans le paradis, beaux comme les anges de Dieu... Leur condition actuelle : rois de la création... Leur destinée future : le ciel.

B. La tentation. — M'imaginer tout voir... entendre, comme Ève, le serpent qui me parle... Qu'a-t-elle dû éprouver ?

C. La chute. — Ève et Adam ont péché... quelle déception ! Où est la science ? Comment sont-ils semblables à des Dieux ?... Ils ne devaient pas mourir ! — Écoutons la parole divine : *Adam, ubi es ?* Disons aussi : *Ubi es et qualis es ?* — Je verrai aussi les suites du péché d'Adam en moi-même : dans mon corps, dans mon âme. Puis je jetterai les yeux sur le monde : tous les maux physiques : famines, maladies, guerres... tous les maux moraux : dissensions, envie, haine... Enfin, les mourants, les cadavres : tout cela, c'est la suite du péché !

(Retour sur moi.) N'ai-je pas, ne fût-ce qu'en petit, éprouvé cette déception du pécheur ? Je croyais que j'allais être heureux en vivant plus librement, en transgressant les règles... En a-t-il été ainsi ?

III. — Péché d'un damné.

(Insister sur la *folie* du péché.)

Je me mets en esprit sur le bord de l'enfer et j'y vois un damné. C'est, par exemple, un enfant damné pour un péché de pensée... Et je regarde cet abîme, ces flammes ; je songe à l'éternité... je me dis : Tous ces supplices sont dus à un

seul péché mortel, et n'en égalent pas encore la malice ! Puis je me demande pourquoi ce damné est en enfer : pour un seul péché ! pour une chose qui ne lui a pas causé de jouissance, pour un péché de colère, de blasphème... Et moi je me disais quelquefois : Ce n'est que pour une fois !... Ce n'est qu'une pensée !... Je me convertirai !... O folie !... Et nous, religieux, faisons attention au premier pas !... Ce pas, ne l'ai-je point déjà fait ? Ah ! si la bonté de Dieu n'avait pas été plus grande que ma malice ! Honte, confusion.

Colloque avec Jésus crucifié, en voyant ce qu'il a fait pour moi et ce qu'il demande que je fasse pour lui.

PÉCHÉ MORTEL.

1er **Prélude.** — Me supposer prosterné au pied de l'autel, le corps tout couvert d'affreux ulcères, de plaies hideuses. Tous ceux qui me voient se détournent de moi.

2d **Prélude.** — Demander une horreur profonde et sincère du péché mortel, afin de l'éviter désormais.

I. — Qu'est-ce que le péché mortel en lui-même ?

A. Un oubli inexplicable. — C'est l'oubli de Dieu, de Dieu notre créateur, notre bienfaiteur, notre maître, notre juge, notre fin dernière. — Quand un homme est sous l'obéissance, sous la dépendance d'un autre, et qu'il transgresse les ordres de ce supérieur, il ne peut le faire que parce qu'il se refuse à reconnaître sa supériorité, ou parce qu'il croit ne lui rien devoir, ou parce qu'il espère que le supérieur n'en saura rien, ou parce qu'il n'a plus rien à en attendre ou qu'il croit à l'impunité de sa désobéis-

sance. Mais quand il s'agit de Dieu, de telles suppositions sont-elles explicables ?

a) Dieu est notre Créateur. Nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. Il a fallu pour produire l'homme une puissance infinie, une sagesse infinie... Si Dieu nous a créés, il est bien notre maître. L'artisan qui façonne un morceau de bois, l'artiste qui fait un tableau, une statue, sont les maîtres de leurs œuvres : à combien plus forte raison Dieu est-il notre maître ?

b) Dieu est notre bienfaiteur. C'est de lui que nous tenons tout ; c'est à lui que nous devons tout ! Il nous conserve actuellement, il nous entretient la vie ; sans lui, nous ne pouvons mouvoir un membre ; s'il se retirait un instant, nous retomberions dans le néant !... Peut-on oublier, peut-on méconnaître une telle bonté ? Peut-on recevoir, sans en tenir compte, des bienfaits si continuels ? Le pécheur le fait cependant !

c) Dieu est notre maître. Nous dépendons entièrement de lui. Mais, de plus, c'est un maître qui sait tout, qui voit tout ; nous ne pouvons avoir une pensée qui lui échappe. Impossible donc de l'offenser à son insu, impossible de compter sur l'ignorance de Celui auquel nous désobéissons.

d) Dieu est notre juge. Il est la justice même, la sainteté même. Impossible donc qu'il nous accorde l'impunité. Il doit punir le crime ; et s'il pardonne, il ne peut pardonner qu'au repentir. — C'est en outre la plus inconcevable déraison que de dire : Je pécherai, mais je me repentirai ! Quand on sait qu'on aura à se repentir d'une chose, on ne la fait pas.

e) Dieu est notre fin dernière, c'est-à-dire qu'il est la condition de notre bonheur. Dans l'éternité, nous ne pouvons être heureux que par lui ; sur la terre, nous ne pouvons être heureux, sinon en travaillant de notre mieux à mériter le bonheur de l'éternité. Nous avons donc tout à attendre de Dieu ; nous compromettons entièrement notre avenir en l'offensant. Voilà tout ce que nous oublions

en offensant Dieu par un péché mortel ! Est-ce concevable ?

B. Un abus impardonnable. — Par le péché mortel, l'homme abuse de tout ce qu'il a reçu de Dieu : de son âme, de son corps, des créatures.

a) De son âme. — Dieu a créé l'âme à son image. Il lui a donné l'intelligence pour connaître la vérité ; la volonté, pour s'attacher à la vertu et pour servir son Créateur ; la sensibilité, pour aimer le bien. Or, par le péché, tout cela est méconnu : l'intelligence embrasse la fausseté ; la volonté, le mal ; la sensibilité s'attache à des objets défendus ou s'attache aux objets licites avec une ardeur coupable, au détriment du devoir...

b) De son corps. — Le corps doit être le serviteur, l'esclave, l'instrument de l'âme ; il doit être tout cela pour le service de Dieu, pour l'accomplissement de ses commandements. Le pécheur fait de son corps le tyran de l'âme, son maître, presque son Dieu. Oui, en quelque sorte son Dieu, puisque, pour ce corps, Dieu est sacrifié, la volonté de Dieu méconnue, le bonheur que Dieu réserve méprisé...

c) Des créatures. — Toutes les créatures, hors de nous, nous sont supérieures, égales ou inférieures. Toutes aussi, dans l'ordre de la Providence, sont destinées à nous faciliter le service de Dieu. Celles qui nous sont supérieures, celles qui tiennent pour nous la place de Dieu, doivent être respectées, honorées, obéies ; les créatures qui nous sont égales sont des occasions de charité, de patience, d'édification ; celles qui nous sont inférieures, doivent par nous être conduites à Dieu. Les choses purement matérielles doivent être employées par nous conformément à la loi de Dieu. Or, le pécheur renverse tout cela ; le péché mortel fait qu'on se révolte contre les créatures qui nous sont supérieures, qu'on abuse de celles qui nous sont égales, qu'on détourne les créatures inférieures de leur fin ! Voilà l'abus impardonnable !...

II. — Comment faut-il considérer le pécheur ?

Comme un insensé ! On ne peut pas lui donner d'autre nom. Pour s'en convaincre, il suffit de faire la comparaison entre celui qui offense Dieu et le Dieu qu'il offense.

A. Qu'est-ce qu'un *homme*, quelque grand, quelque puissant qu'il soit ? qu'est-il en lui-même ? — Bien peu de chose. Otez-lui cet éclat extérieur, cet ascendant qui n'est qu'un effet de l'appréciation d'autrui, et que reste-t-il ? Un homme semblable à tous les autres. Or, qu'est-ce qu'un homme isolé sur la face du monde ? Qu'est-ce qu'un homme, en comparaison de tous ceux qui ont jamais vécu sur la terre ? Ce n'est rien ! Un grain de sable sur le bord de la mer, une goutte d'eau perdue dans l'Océan... Et encore, cet homme, de quoi est-il fait ? Son corps est un peu de pourriture animée ; son âme est plus grande, mais c'est une créature, un être fini, limité, très imparfait. Pourquoi insister sur cela ? — Parce que cela nous fait voir la folie d'une telle créature lorsqu'elle s'élève contre Dieu !

B. Contre Dieu. — Rappelons-nous ce qu'est Dieu, être infini, éternel, souverainement indépendant... Dieu tout-puissant, qui a tiré l'univers du néant par un acte de sa volonté... Dieu infiniment saint, juste... Mais pour rendre cette vérité plus frappante, faisons la comparaison entre Dieu et l'homme.

a) L'homme, depuis combien de temps existe-t-il ? Il y a quelques jours, il était encore dans le néant... Dieu a toujours été ; je remonte des milliers, des myriades d'années, je le trouve toujours !... L'homme, si Dieu cessait de le soutenir, retomberait aussitôt dans le néant. Dans dix ans, vingt ans, tel homme en particulier ne sera plus, et rien ne sera changé dans le monde...

b) L'homme, que sait-il ? Comme sa mémoire est bornée, infidèle, changeante ! Dieu sait tout : le passé, le présent, l'avenir... rien n'est caché pour lui... Il embrasse à la fois

toutes les pensées, les désirs, les paroles, les actions de tous les hommes, depuis le premier jour du monde jusqu'aux dernières profondeurs de l'éternité !

c) L'homme que peut-il ? Il est à peine capable de soulever un médiocre fardeau ; il est si vite fatigué... Dieu, sans effort, sans fatigue, entretient la vie et le mouvement dans l'univers ; il peut tout ! Voilà donc les deux êtres qui sont en présence : l'infini et ce moucheron, ce ver de terre, cet avorton ! Et pourtant, ce ver de terre se révolte ! Il crie : *Non serviam !* Y a-t-il là une apparence, une ombre de raison ? N'est-ce pas folie toute pure ? Le pécheur est donc un véritable insensé !

C. Il l'est d'autant plus que, en agissant ainsi, il perd ce qu'il a de plus précieux ici-bas : la paix du cœur ; il compromet ce qu'il a de plus cher dans l'avenir : le salut de son âme, son bonheur éternel ! Et tout cela, pour une satisfaction incomplète, passagère !... Et cependant, Dieu avertit, Dieu fait connaître la vérité ; il la présente sous toutes les formes... Bien insensé celui qui méprise tout cela !

III. — Quel sera mon sort, à moi pécheur ?

J'ai considéré ces vérités d'une manière plus ou moins abstraite ; mais il faut aussi que je les applique à moi-même.

Je suis un pécheur, ou bien parce que réellement j'ai commis le péché mortel, ou bien, parce que j'ai en moi tout ce qu'il faut pour le commettre ; et si je n'y suis pas tombé, ça été par un effet de l'extrême bonté de Dieu. Je puis donc me demander :

A. Où devrais-je être maintenant ? — Si Dieu avait donné aux créatures irraisonnables l'intelligence et la volonté, les maintenant toujours dans la tendance vers leur fin, ces créatures qu'eussent-elles fait ? Elles se fussent révoltées contre moi, comme moi je me révoltais contre Dieu ; elles eussent vengé l'honneur de Dieu en m'écrasant, en me déchirant, en m'abîmant... Si les anges et les saints eussent

écouté leur indignation, et que Dieu leur eût permis de la faire éclater, les anges et les saints m'eussent arraché la vie pour traîner mon âme au pied du tribunal de Dieu !... Et si Dieu lui-même n'eût écouté que sa justice, il m'eût précipité au fond des abîmes infernaux, ouverts pour me recevoir !... Si je ne suis pas là, englouti au fond de l'enfer, ce n'est pas parce que je ne l'ai pas mérité, mais uniquement parce que Dieu m'a fait grâce jusqu'ici !

B. Où suis-je maintenant ? — Je suis sur la terre, je vis ! c'est-à-dire : je suis encore sur la route de mon bonheur éternel ! Oui ; quelque nombreux, quelque grands qu'aient pu être mes péchés, par la même que Dieu m'a conservé la vie, il me donne le moyen de tout changer, de tout réparer. Et non seulement Dieu m'a conservé pour cela la vie et les forces, mais il me donne à cet effet des grâces spéciales. Cette méditation que je fais et qui me met si vivement devant les yeux mon aveuglement, mon ingratitude, ma folie, n'est-elle pas une grâce insigne de conversion ? Aussi, je puis être sûr que Dieu ne me donne pas seulement la lumière, mais qu'il y joint la force, et que l'énergie nécessaire est à ma disposition. Eh bien ! si je compare ma malice avec cette bonté de Dieu, si je me rappelle l'enfer, où je devrais être et que je le rapproche de ma position, est-ce que je parviens à comprendre que je ne sois pas encore frappé ? Aussi je me demande :

C. Comment cela se fait-il ? — J'obtiens la réponse en jetant les yeux sur le crucifix. Voilà l'explication, la solution du problème. A côté du Dieu offensé par la créature, du Dieu outragé, méconnu, du Dieu juste et vengeur du mal, il y a un Dieu fait homme, anéanti, broyé par amour pour les hommes. Ce Dieu s'est offert en holocauste, il s'est fait victime, il a souffert, il est mort pour expier nos crimes. Il est mort pour tous les hommes, il est mort pour moi !... Ah ! maintenant je comprends. Chaque épine de sa couronne, chaque goutte de sang qui découle de ses plaies expie mes péchés. Il y a là de quoi laver

tous les péchés du monde, et même de mille mondes, si c'était nécessaire !

Ce crucifix, que me dit-il ? — *a)* N'est-il pas pour moi un reproche, une *accusation ?* Oui, et mille fois mieux que toutes les considérations précédentes il me fait voir la malice de mes péchés !

b) Mais, en même temps, c'est une *espérance !* Il m'assure le pardon, il me fait connaître la miséricorde de Dieu ; il m'invite donc à la confiance...

Toutefois, si je ne profitais pas maintenant du sang, de la mort du Sauveur, si je méprisais sa grâce, qu'adviendrait-il de moi ?

Colloque avec Jésus crucifié, en méditant ces paroles de l'hymne de l'Église :

O crux, ave, spes unica...
Piis adauge gratiam
Reisque dele crimina !

PÉCHÉS PERSONNELS.

(Roothaan, Weninger.)

1er Prélude. — Je me considère comme un prisonnier enchaîné et de plus tout couvert d'ulcères et de plaies horribles.

2d Prélude. — Demander une grande douleur de mes péchés.

I. — Exercice de la mémoire : nombre de mes péchés.

Je parcours les différentes époques de ma vie en me rappelant, en général, les péchés que j'ai commis. Je remonte au temps où j'ai commis le premier péché !

A. Contre Dieu. — Négligence dans mes exercices spirituels. Défiance de la Providence, murmures, etc... Infidélités à la grâce, etc.

B. Contre le prochain. — *a)* Supérieurs : désobéissances, critiques, etc. — *b)* Égaux : dureté, colère, haine, envie ; détractions, calomnies, scandale. — *c)* Inférieurs : orgueil excessif, colère, mauvais exemples, négligence.

C. Vis-à-vis de moi-même : orgueil, avarice, luxure, gourmandise, paresse.

Pour cela je me rappelle *a)* les endroits où je me suis trouvé, *b)* les personnes que j'ai fréquentées, *c)* les emplois que j'ai exercés. — Je me rappelle aussi non seulement les péchés mortels, mais les péchés véniels, les négligences. Quelle multitude ! Peut-être un péché véniel ne me semble-t-il que peu de chose : une parole oiseuse, etc... Mais que dire quand j'en vois d'innombrables quantités ? Et je devrai rendre compte de chacun d'eux !

II. — Exercice de l'intelligence : malice de mes péchés.

Pour comprendre cette malice, je considère :

A. Combien le péché est horrible en lui-même. — J'en appelle à mon propre jugement. Quelle horreur n'aurais-je pas d'un homme dont toute la vie ne serait qu'orgueil ou colère, ou luxure, ou blasphème ? Comme il me paraîtrait abominable ! Eh bien, voilà le témoignage de ma raison : témoignage infaillible. Or, si je ne suis pas adonné tout entier à un seul péché, en revanche je suis adonné à une foule de péchés de différentes espèces.

B. Et contre qui le péché est-il dirigé ? — Contre Dieu, puissance infinie, sagesse infinie, sainteté infinie, justice infinie ! Quelle comparaison entre la créature pécheresse et Dieu offensé ?

C. Enfin, moi pécheur, que suis-je ? — Que suis-je en comparaison de tous les hommes ? Que suis-je en comparaison des anges ? Et que sont tous les hommes, tous les anges

en comparaison de Dieu ? Rien... Tous les anges ensemble se confondent et s'abîment devant Dieu dans la plus profonde adoration. C'est avec crainte et tremblement qu'ils chantent *Sanctus, sanctus, sanctus !* L'Église nous dit : *tremunt Potestates !...* Toutes les créatures réunies sont devant Dieu moins qu'une feuille dans une forêt, moins qu'une goutte d'eau dans la mer, moins qu'un grain de sable au bord de l'Océan ! Et moi, je me suis élevé contre Dieu ! *Que suis-je en moi-même ?* Mon corps est de lui-même un cloaque d'immondices. Mon âme est pleine de faiblesse et d'ignorance. Et outre cela, j'ai fait de mon être une source volontaire de turpitudes... Quel dégoût ne m'occasionne pas un ver, né de la corruption ? Osé-je me figurer une plaie où les vers se sont mis, un cadavre où ils fourmillent ? Et voilà pourtant l'état de mon âme !

III. — Exercice de la volonté : terreur à la vue de mes péchés.

A cette vue que dois-je me dire ? Ne dois-je pas m'écrier avec stupéfaction : Comment Dieu permet-il que je vive encore ? Quand je vois quelque insecte nuisible ou dégoûtant, je l'écrase aussitôt. Comment donc les créatures n'ont-elles pas eu ordre de me faire périr ? Comment les anges ne m'ont-ils pas écrasé ? Et ils ont intercédé pour moi ! Les saints ont prié pour moi !... J'en trouve la raison en jetant les yeux sur le crucifix. Voyant le Fils de Dieu attaché à la croix, et comprenant de mieux en mieux la malice du péché, je lui demande pourquoi lui, le Créateur, a voulu se faire homme ; pourquoi lui, l'Éternel, a voulu mourir pour moi, et j'ai véritablement horreur de moi-même.

Colloque avec Jésus crucifié, lui rendant grâces de ce qu'il m'ait laissé vivre jusqu'à présent, et lui promettant de changer de vie.

PÉCHÉS PERSONNELS.

1er **Prélude.** — Nous imaginer que nous sommes comme tout couverts d'une lèpre affreuse, de blessures et d'ulcères, et un objet de dégoût pour les hommes, d'aversion et de colère pour Dieu.

2d **Prélude.** — Grâce de connaître et de détester nos péchés et d'avoir honte de nous-mêmes.

I. — J'ai été un pécheur.

A. Qu'est-ce que le péché ? — C'est la transgression de la loi de Dieu, soit par pensée, soit par désir, soit par action, soit par omission ; c'est l'attachement à une créature au mépris de la loi de Dieu. Si cette transgression, si cet attachement nous fait manquer à des préceptes graves, nous commettons des péchés mortels ; si ce sont des préceptes moins graves, des péchés véniels. Mais tout péché déplaît souverainement à Dieu.

B. Eh bien, maintenant, que dois-je penser de ma vie ? *a)* De ma jeunesse jusqu'à ma première communion ? *b)* Depuis ma première communion jusqu'à mon entrée en religion ? Étais-je devenu plus vertueux ? Ou bien ce que j'avais appris, n'est-ce pas peut-être le mal ? *c)* Dans les premiers temps de ma vie religieuse ? *d)* Enfin, depuis mon noviciat, depuis ma profession ?

C. Et pour me souvenir au moins en gros de ces péchés dont je me suis rendu coupable, je me demanderai : 1° quelles étaient ordinairement mes pensées ?

2° quelles étaient ordinairement mes paroles ?

3° quelles étaient ordinairement mes actions ?

4° Enfin, ce que j'omettais le plus facilement, était-ce mes aises, mon plaisir, ou bien la loi de Dieu ?

D. Et pour me faire une idée exacte de ce qui me revient,

je me demanderai ce que je serais devenu, vu mon caractère, mes tendances, les occasions etc., si Dieu, par grâce, ne m'avait préservé. Et la conclusion évidente sera que je suis un pécheur — et même un grand pécheur.

II. — J'ai été un grand pécheur.

Si j'ai eu le malheur de commettre un seul péché mortel, la chose est évidente ; et Dieu sait combien j'en ai commis !

Mais en supposant même que je n'aie commis que des péchés véniels, que dois-je penser

a) De la bonté de Dieu envers moi ? Combien de grâces j'ai reçues ! Quelle providence spéciale s'est en quelque sorte attachée à mes pas ! Malgré cela, j'ai multiplié mes offenses, je n'ai pas voulu faire cas du péché véniel !

b) De mon obstination dans le péché ? N'y a-t-il pas eu des péchés véniels dont je ne voulais pas en quelque sorte me corriger ? Des attachements désordonnés dont je ne voulais point me défaire ?

c) Des motifs de mes péchés ?

D'autres peuvent alléguer l'ignorance ; moi, puis-je la prétexter ? Ne savais-je pas parfaitement ce que je faisais ? N'ai-je peut-être pas mesuré, calculé, jusqu'où allait le péché véniel ?

D'autres peuvent alléguer la faiblesse, l'entraînement. Mais moi, à qui Dieu accordait des grâces si extraordinaires, qui recevais si souvent les sacrements... je pouvais certes puiser là la force nécessaire pour résister.

Et pourquoi donc ai-je péché ? — Oh ! j'en rougis moi-même. 1. J'ai péché par paresse. 2. Pour me procurer certain plaisir. 3. Souvent par respect humain. Le respect humain devrait-il se trouver chez un religieux ?

Si maintenant j'ajoute à cela le nombre de mes péchés et le nombre des rechutes, ne puis-je pas dire que je suis un grand pécheur ?

III. — Quelle est maintenant ma position?

C'est-à-dire comment dois-je me considérer, si je veux m'apprécier à ma juste valeur ?

A. Quelle est ma position aux yeux du Ciel ?

Dieu, lui, comment me considère-t-il ? Ne suis-je pas un enfant de colère, un objet de vengeance ? Ne me reproche-t-il pas mon ingratitude ?

Les saints que pensent-ils de moi ? Surtout le fondateur et les saints protecteurs de mon Ordre ? Mes saints patrons ne gémissent-ils pas ? Pourquoi, disent-ils, porte-t-il notre nom ? Je suis le patron de la chasteté, de l'obéissance, etc... et lui, il déshonore notre nom par ses infidélités ! Le fondateur, je l'entends dire : Est-ce là mon enfant ? celui que ma règle a dû former ? Non, je ne le reconnais pas ! Il n'est pas à moi !... Mon saint ange gardien, que pense-t-il de ma docilité à suivre ses inspirations ? Ne crie-t-il pas : Seigneur, pourquoi m'avez-vous donné ce religieux à garder ? Entre mes inspirations et celles du démon, c'est toujours le démon qu'il choisit... Mes parents défunts, mon père, ma mère, qui maintenant sont au ciel, quelles espérances ou quelles craintes doivent-ils nourrir en me voyant ?

B. Quelle est ma position sur la terre ?

a) Quelle est ma position apparente aux yeux de mes supérieurs, de mon confesseur ?

b) Quelle est ma position réelle devant ma conscience ?

c) Quelle est ma position, quand je la compare à tant d'âmes sur la terre qui se sanctifient avec beaucoup moins de grâces ?... à tant de pécheurs qui avec une partie bien faible des grâces que je reçois, seraient de grands saints ? Tout cela ne me fait-il pas rougir ?

C. Quelle est ma position a l'égard du démon ?

a) Qu'est-ce qu'il pense de mon passé ?

b) Qu'est-ce qu'il pense de mon état présent ?

c) Qu'est-ce qu'il pense de mon avenir, si je continue de la même manière ? Le démon ne me montre-t-il pas

avec orgueil, en disant : Voyez, ce n'est pas seulement dans le monde, à la cour, à l'armée, dans les mauvais lieux que j'ai des adeptes ; j'en ai jusque dans le cloître ! Ne dit-il pas : Encore une semaine, un mois, une année, et il sera à moi !...

Colloque avec Jésus-Christ crucifié, qui m'ouvre les bras. C'est de lui que dépend mon salut. Quel qu'ait été mon passé, quel que soit mon présent, si je veux, j'obtiendrai miséricorde ; et cela non seulement pour le passé, mais encore pour l'avenir. Demandons donc la grâce de connaître le péché et de le détester comme il le mérite.

ENFER.

1er **Prélude.** — Me représenter que je suis condamné au supplice de l'enfer. J'entends le : *Recedite a me...* ou bien : *Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem* (Matth. v, 26).

2d **Prélude.** — Demander à Dieu la grâce de bien descendre dans l'enfer pendant ma vie, afin de ne pas devoir y descendre après ma mort.

I. — Tourments des sens en enfer.

Je suppose que je commette un péché mortel, et je suppose que ce péché mortel soit commis parce que je n'ai pas corrigé mon défaut dominant. Paresseux, j'ai négligé d'aller à la messe ; vindicatif, je me suis mis en colère ; trop peu mortifié, je me laisse aller à un péché grave de sensualité, et je meurs aussitôt après. Je suis damné ! Voilà l'abîme qui s'ouvre.

A. Qu'est-ce que je vois ?

Étendue immense de l'enfer... abîme de feu !... aspect sombre. Pas de lumière qui réjouit, mais une lumière

terrible, celle des éclairs qui éclatent sur une mer de soufre et de bitume embrasé. Cette mer roule ses flots sous les voûtes infernales et elle ballotte dans son sein les damnés. Je vois les âmes des damnés comme emprisonnées dans des corps de feu... Tout un corps de feu : yeux, bouche, oreilles... Quel aspect !... Et ces corps tout agités de contorsions épouvantables... bouche contractée... Et voilà un de ces corps de feu qui m'attend, moi ! Et les démons s'apprêtent à enfoncer mon âme dans ce cachot ardent...

Aspect des démons... Tous les fantômes les plus affreux qu'une imagination en délire puisse concevoir ! Changement continuel de formes, mais des formes toujours plus hideuses !

B. Qu'est-ce que j'entends ?

a) Les cris, les hurlements du désespoir !... C'en est donc fait ! C'en est fait pour toujours !

b) Les reproches et les malédictions des damnés entre eux.

c) Les moqueries des démons.

d) Les imprécations des damnés contre eux-mêmes ! *Maudit le jour où je suis né !*

e) Les blasphèmes contre Dieu, les anges et les saints.

f) Et les religieux maudissent leur institut, leurs vœux, leurs règles, les grâces reçues !... Et moi, je suis condamné à faire cela pour une éternité ! « Moi, blasphémer Dieu !... Mais, je n'ai pas voulu cela. » — Non ! mais tu voulais ce que Dieu ne voulait pas : ton plaisir, etc...

C. Qu'est-ce que je goute ?

Des flots d'amertume m'envahissent. C'est la résine, le bitume... ce sont des larmes amères... Et c'est le remords qui devient comme une nourriture... Cette nourriture me brûle le palais, me déchire la gorge, me tiraille l'estomac, me torture les intestins !

D. Qu'est-ce que je sens ?

L'odeur infecte des cadavres, de la pourriture, de toutes les immondices. La fumée... le soufre embrasé...

E. Qu'est-ce que je souffre ?

Tout mon corps est en proie à d'indicibles tortures ; il n'est pas un de mes membres qui ne soit déchiré. Toutes les maladies à la fois ont fondu sur moi !

Voilà où en est mon corps. Eh bien ! est-ce là ce que je cherchais... Ah ! quand je voulais voir tel objet... si j'avais songé à ce que j'allais voir en enfer, et si j'avais dit : Non ! — Quand je voulais entendre... mais maintenant, c'est trop tard !

II. — Tourments des facultés en enfer.

Cependant, quelque horribles que soient ces peines, elles sont en quelque sorte extérieures. Qu'un homme soit pauvre, malade, etc... il peut s'en consoler, si intérieurement il jouit du calme et du repos ; mais sans ce repos, de quoi servent la santé, etc. ? Dans l'enfer, tout est attaqué à la fois : l'extérieur et l'intérieur. Les facultés de l'homme sont bouleversées, tourmentées.

A. Qu'est-ce que je comprends dans l'enfer ?

a) Le prix de mon âme et le prix de toutes les choses dont je pouvais me servir pour sauver mon âme. Prix des sacrements, des retraites, de la vocation religieuse, de l'examen particulier, de l'oraison, etc... toutes choses dont j'ai fait si peu de cas sur la terre !

b) La beauté du ciel, fait pour nous, destiné à l'homme. Le prix de l'amitié des saints, de celle de la Vierge Marie... Et tout cela m'est arraché pour jamais...

c) L'horreur de l'enfer. Toute mon intelligence de damné s'épuisera à la considérer, à en mesurer la profondeur et surtout la durée, l'éternité... Tous mes raisonnements tourneront dans ce cercle ! Voyons : raisonnons maintenant comme nous raisonnerions alors et concluons !

B. De quoi me souviendrai-je éternellement en enfer ?

De tout le bien que j'ai fait, des peines que je me suis données et dont j'ai perdu la récompense.

De tout le bien que j'ai omis et qui aurait si facilement assuré mon salut !

De tout le mal que j'ai fait et du peu de plaisir que j'en ai retiré ! *Gustavi paululum mellis et ecce ego morior !* (I Reg. XIV, 43.)

Voilà pour les choses. — Je me souviendrai encore :

a) Des personnes qui m'ont voulu du bien, de ce qu'elles m'ont dit ou fait... Confesseur, supérieurs, missionnaires...

b) Des personnes qui m'ont entraîné dans l'abîme. Si elles sont damnées, je les maudis et elles me maudissent ; si elles ont fait pénitence, si elles se sont sauvées, quel redoublement de regrets pour moi !

c) Des personnes dont moi j'ai causé la perte ! Quel tourment ! Le sang de Jésus-Christ demande vengeance... Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?

C. QU'EST-CE QUE JE M'IMAGINE EN ENFER ?

Dieu, les anges, les saints, — les hommes venant tous les uns après les autres, et jetant sur moi comme autant de pierres, les grâces, les inspirations, les scandales... en disant : Tu l'as voulu ! Tu l'as mérité ! C'est ta faute ! — Ah ! que ne puis-je mourir ! Mais non ! c'est impossible !

III. — Tourments du cœur en enfer.

Et enfin, QU'Y A-T-IL DANS MON CŒUR ?

Trois sentiments épouvantables y occasionnent des déchirements indicibles.

A. Colère contre toutes les créatures. Et toutes les créatures, les démons surtout, m'accablent et m'écrasent.

B. Rage contre moi-même... et pourtant je dois me supporter moi-même, et cela pour une éternité.

C. Haine de Dieu... et pourtant je sens que je suis fait pour l'aimer et qu'il devait être mon bonheur !

Colloque. — Je me représente mon ange gardien qui me touche comme l'ange toucha Pierre dans la prison, et me dit : « Levez-vous, ceignez-vous et sortez d'ici. » C'était donc un rêve !... Mais quelle leçon ! Que faire pour que

le rêve ne devienne pas une réalité ? Horreur du péché et de tout ce qui y conduit.

PÉCHÉ VÉNIEL.

Qui spernit modica, paulatim decidet (Eccli. XIX, 1).

1er **Prélude.** — Se représenter un homme (ou une femme) marchant tout chargé de chaînes, au milieu d'un épais brouillard par un sentier étroit. Le sentier monte vers la cime d'une haute montagne, et, de plus, il est bordé de précipices.

2d **Prélude.** — Demander la grâce de bien connaître le péché véniel, afin d'en avoir de l'horreur et de nous en éloigner.

I. — Notion du péché véniel

Il est très important, dans la vie spirituelle, d'avoir une idée exacte des choses; et ce, surtout quand on veut avancer dans les voies de Dieu. L'excès de tension est souvent aussi nuisible qu'un excès de laxisme. Il faut donc bien distinguer le péché véniel proprement dit, celui qui est vraiment dangereux, de l'imperfection qui n'est pas péché, et du péché mortel. — Suivons, pour ainsi parler, l'échelle de notre malice.

A. L'imperfection. — Elle tient le haut de l'échelle. L'imperfection est le manque d'une perfection possible mais non imposée, p. ex. défaut de correspondance à une grâce spéciale de Dieu, accordée uniquement en vue d'une plus grande sainteté, négligence d'une mortification, omise sans affection déréglée, omission de certains exercices de piété sans raison tout à fait suffisante, etc... L'imperfection peut être encore le manque d'intention tout à fait parfaite, etc... L'imperfection est inhérente à notre nature, elle ne nous rend pas coupables devant Dieu.

B. Le péché purement matériel, — quand il est véniel, est confondu parfois, quoique à tort, avec l'imperfection.

Le péché est la violation d'une défense, l'omission d'un devoir ; il n'est que matériel, quand nous n'y avons aucune culpabilité : par exemple, à cause du sommeil, d'une inadvertance complète. — On s'accuse parfois de pareils péchés : c'est bien, mais ce n'est pas nécessaire.

C. Le péché de négligence ou de faiblesse. — Ceci devient culpabilité. Il s'agit de fautes vénielles que l'on pourrait éviter en faisant attention, en se domptant ; mais on ne veille pas assez sur soi-même, ou l'on ne se sent pas la force de se vaincre : par exemple, distractions dans la prière, causées par la divagation des yeux, petites fautes contre la charité, paroles piquantes, etc... Petites gourmandises ; on sait bien que c'est une violation de la tempérance, mais on n'a pas le courage de décliner une invitation, l'apparition d'un plat nouveau séduit, etc... — Ce sont là des péchés véniels, réels sans doute, mais des moins malicieux et des moins dangereux.

D. Le péché véniel délibéré. — Ici, nous entrons dans une tout autre catégorie de fautes. Ce sont des fautes légères de leur nature, même tout à fait légères : mensonges, distractions, petites colères, légères médisances, vanités, jalousies, etc... mais pleinement acceptées par la volonté. On sait que l'on fait mal, la conscience nous le reproche ; et cependant on va en avant. On va en avant, parce que l'on se dit : Je ne veux pas me contraindre, ou bien : Ce n'est qu'un péché véniel !

E. Le péché mortel manqué. — C'est le péché mortel où il manque un peu de délibération, un peu de consentement, un peu de matière. Ou bien, c'est la recherche volontaire d'une occasion de péché, mais comme l'occasion n'est pas tout à fait prochaine ni le danger bien évident, qu'il y a certaines raisons qui excusent plus ou moins, il n'y a pas encore péché mortel. Cependant, on le voit : dans ce cas-là, le plus souvent, il y a doute.

II. — Suites des péchés véniels.

Lorsque nous indiquons ces suites afin d'exciter dans

les âmes une horreur salutaire du péché, il s'agit évidemment des deux dernières espèces de péchés véniels. Les premières ont certainement aussi leurs inconvénients ; une âme soucieuse de sa perfection cherche à les faire disparaître, mais l'urgence n'est pas la même. Quant aux autres péchés véniels, les motifs les plus graves nous portent à les faire disparaître de notre vie.

A. Ils nous rendent désagréables à Dieu, désagréables aux hommes, et nous font compromettre chez les hommes les intérêts de Dieu. — Désagréables à Dieu, non pas comme le péché mortel, qui nous fait ennemis de Dieu, qui nous réduit à l'état de cadavres en putréfaction, mais vraiment désagréables, comme le feraient aux yeux des hommes une difformité, de petites plaies à la figure, etc. — Désagréables aux hommes, car la plupart des péchés véniels se commettent contre le prochain et nous attirent des désagrêments du côté des personnes avec qui nous vivons. Et supposé que ce soit le contraire : « Il vaut mieux déplaire aux hommes que de déplaire à Dieu. » — Ces péchés nous font compromettre les intérêts de Dieu, en nous rendant pour les hommes des occasions de chute, ou bien en faisant moins apprécier aux hommes la vertu et la piété, quand ils les voient unies à de si grands défauts : à l'orgueil, à l'impatience, à la jalousie, etc.

B. Ils sont un obstacle sérieux à notre sanctification. — Je m'adresse à des personnes chrétiennes, pieuses mêmes. Je dois donc supposer qu'elles veulent tendre sérieusement à la sainteté, progresser dans le chemin de la vertu. Or, ce sont les péchés véniels qui empêchent le plus fortement ce travail intérieur, et cela, parce que ces attaches aux choses du monde retardent notre marche, et parce que Dieu refuse aux âmes lâches ces faveurs extraordinaires qui font atteindre la sainteté. Nous en avons un exemple dans sainte Thérèse, menacée d'abord de l'enfer à cause de ses lectures frivoles et puis condamnée pendant dix-sept ans à la sécheresse dans l'oraison,

parce qu'elle entretenait certaines amitiés trop sensibles.

C. Ils nous exposent à un danger prochain de tomber en péché mortel. — Et cela est évident, lorsque nous parlons des deux dernières catégories de péchés véniels. Comment, lorsque volontairement, délibérément, on se décide à offenser Dieu en de petites choses pour se satisfaire, saura-t-on se retenir quand il s'agit de jouissances gravement contraires à la loi de Dieu ? Puisque l'on est habitué à céder continuellement à ses goûts... Comment, lorsque l'on commet à la légère des actes où il ne manque que peu de chose pour qu'ils soient des péchés mortels, saura-t-on empêcher, dans une circonstance difficile, que le péché mortel ne soit complet ?

D. Enfin, *ils nous attirent des châtiments temporels*, — et cela, non seulement dans le purgatoire, mais même ici-bas. C'est ce qu'on oublie trop souvent ou ce dont on fait trop peu de cas. Oui, bien des châtiments temporels sont des punitions de nos fautes vénielles. N'y eût-il que les désagréments qu'elles nous attirent de la part de nos semblables, ce serait déjà beaucoup ; mais bien souvent, Dieu, à cause de ces fautes, envoie des maladies, des revers, etc. Quand on sert Dieu de tout son cœur, l'on force en quelque sorte la main à sa Providence ; mais quand on le sert à demi, il nous traite aussi avec une sorte d'avarice. — Et d'ailleurs, n'y eût-il que les châtiments qui nous sont réservés dans le purgatoire, c'en serait bien assez pour nous faire éviter le péché véniel. Car ces tourments sont, sans aucun doute, plus terribles que tout ce qu'il y a sur la terre de pénible à endurer, et la violence que nous devons nous faire pour éviter le péché, n'est rien en comparaison.

III. — Moyens d'éviter les péchés véniels.

Quand nous parlons ici de moyens, il ne s'agit évidemment pas de faire disparaître de notre vie tous les péchés

véniels, mais de nous corriger complètement de ceux des deux dernières espèces et de diminuer le nombre des autres. Ces moyens sont très efficaces, mais ils doivent être pratiqués courageusement et constamment.

A. Il faut se connaître. — C'est-à-dire, savoir quels sont les péchés véniels que l'on commet le plus ordinairement. Et pour cela, il ne suffit pas évidemment d'un examen de conscience superficiel et routinier ; il faut un examen journalier, attentif et sérieux. Cet examen nous fera découvrir quelques fautes plus fréquentes, et en même temps plus importantes, des fautes qui sont comme la racine des autres. C'est à celles-là que nous nous attaquerons tout d'abord, pour parvenir à une réforme complète.

B. Il faut se surveiller. — Mais, pour y réussir, il ne suffit pas de connaître ce passé, ce présent, il faut *continuer* de se rendre compte de son état. Et on ne le peut que par une surveillance assidue. C'est encore l'examen de conscience, *l'examen particulier*, cette fois, qui nous ouvrira les yeux sur nos défauts et nous fera voir quels progrès nous faisons dans leur correction.

C. Il faut se dompter. — Cette correction exige des efforts. C'est une lutte qu'il faut soutenir continuellement contre soi-même ; il est nécessaire de faire plier nos goûts, nos inclinations sous l'autorité du devoir. Cela demande des efforts constants, quoique modérés ; des efforts assez grands pour nous faire obtenir un résultat sérieux, sans que, par leur continuité ou la tension qu'ils entraînent, ils soient capables de nous briser, de nous surexciter.

D. Il faut se punir. — Et le moyen de rendre ces efforts vraiment efficaces, c'est de s'imposer, en cas de chute, en cas de lâcheté, quelque punition sérieuse, bien que légère. Sérieuse, c'est-à-dire qui fasse vraiment souffrir notre nature, qui la mate, qui la réduise. Car, si la pénitence que l'on s'impose est illusoire, la pénitence elle-même deviendrait une sorte de faute.

E. Enfin, *il faut se soutenir*, — c'est-à-dire, il faut renou-

veler ses forces, ranimer sa confiance, soutenir son énergie. C'est le résultat de la confession, de la sainte communion, des bonnes œuvres, de la prière. Tout ce qui est bon, saint, pieux, dès lors que nous le faisons avec une intention droite, nous confirme dans le bien et en même temps nous éloigne du péché, même léger.

Péroraison. — Mettons courageusement la main à l'œuvre, et soutenons-nous par cette pensée, qu'en luttant ainsi contre les défauts légers, nous nous mettrons à l'abri des chutes graves et assurerons notre persévérance dans le bien.

PURGATOIRE.

1er Prélude. — Nous figurer un religieux souffrant dans le purgatoire.

2d Prélude. — Demander à Dieu que, si son amour ne nous empêche pas de tomber dans des fautes vénielles, la crainte du purgatoire nous retienne.

QUE NOUS DIT LE PURGATOIRE ?

I. — Sur Dieu ?

A. Il nous fait *craindre sa justice.*

Quels tourments ! Ils ne sont pas moindres, dit saint Augustin, la durée exceptée, que les tourments de l'enfer. Je me représente ces tourments : Peine des sens... Peine du dam... Combien de temps, nous ne le savons pas ; mais comme le dit Thomas à Kempis : *Ibit erit una hora gravior in pœna quam hic centum anni in gravissima pœnitentia* (Imit. I, 24). Exemple cité par saint Antonin de l'échange d'une maladie contre une heure de purgatoire...

Et cependant ces âmes sont les amies de Dieu ; et elles souffrent pour des choses que nous nommons des bagatelles !... Mensonges, médisances, etc. O justice de Dieu !

B. Il nous fait *espérer dans sa miséricorde.* — Car enfin, il y a là beaucoup d'âmes qui ont mérité l'enfer et auxquelles Dieu a donné la grâce d'une bonne mort. S'il a traité ainsi plusieurs de ses ennemis déclarés, ne puis-je pas espérer, moi, qu'en ayant bonne volonté, j'obtiendrai le secours de Dieu, et que je me sauverai ? Mais cela, sans présomption.

II. — Sur le prochain ?

Le purgatoire me *prêche la charité.*

A. Envers les morts. — Ils souffrent tant... Il y en a beaucoup qui souffrent à cause de nous... ils sont tout pleins de reconnaissance envers ceux qui prient pour eux.

B. Envers les vivants. — Il n'y a peut-être pas de fautes dont l'expiation soit plus fréquente au purgatoire que les fautes contre la charité, surtout de la part des religieux : aversions, petites jalousies, impatiences, critiques, médisances, etc., etc. Eh bien, là je vois ce que cela coûte, ce qu'il faut pour expier ces fautes. Nous nous trouvons quelquefois malheureux en religion à cause de telle supérieure, de telles compagnes ; nous disons : Cette maison est pour moi un purgatoire ! Oh ! le purgatoire est bien autre chose ! Si nous étions patients, toute maison religieuse nous semblerait un ciel.

III. — Sur nous-mêmes ?

A. Il nous dit : *Veillez sur vous-mêmes !*

Et en effet, pourquoi tant d'âmes souffrent-elles au purgatoire, sinon parce qu'elles n'ont pas veillé sur elles-mêmes ? Si nous étions fidèles à l'examen particulier, que de fautes nous éviterions, et par là même que de peines nous nous éviterions au purgatoire ! Quelles sont

les fautes où nous tombons le plus souvent ? Veillons-y bien.

B. Il dit : *Détachez-vous des créatures !*

Et en effet : *a)* C'est là qu'on expie tant d'attaches désordonnées à ses aises, à ses commodités, etc..., gourmandises, vanités, fautes contre la pauvreté.

b) C'est là qu'on est le plus souvent oublié des hommes, oublié de ces personnes mêmes que l'on a aimées d'une manière plus particulière ou d'une manière désordonnée. Voilà où conduit l'amour charnel ou mondain !

Colloque avec Jésus souffrant, en lui demandant la grâce de tourner si bien à notre profit, comme il le désire, les mérites de son sang et de sa passion, que nous éteignions dans ce sang divin les flammes du purgatoire.

TIÉDEUR.

1er Prélude. — M'imaginer être au bord du purgatoire et entendre un religieux de mon Ordre qui s'écrie : *Crucior in hac flamma.*

2d Prélude. — Demander la grâce de connaître la tiédeur. Il faut demander cette grâce d'autant plus instamment que les tièdes se font plus aisément illusion sur leur état.

I. — Qu'est-ce qu'un religieux tiède ?

Comme le mot l'indique, c'est un religieux qui n'a pas de ferveur, pas de chaleur dans le service de Dieu : il est plutôt froid que chaud, mais il conserve encore assez de la chaleur pour ne pas croire qu'il soit sur le point de devenir tout à fait froid. Appliquons cela à l'ensemble de sa vie :

A. Il n'a *pas de ferveur dans ses rapports avec Dieu.*

a) Exercices spirituels ordinaires faits sans soin, par manière d'acquit ; pas de résistance au sommeil etc... Il omet ces exercices ou du moins les abrège facilement ; il les remet à un autre temps, puis les oublie... Confessions, communions, exercices spirituels extraordinaires, accomplis également par pure routine, superficiellement.

b) Absence de zèle pour la gloire de Dieu. Autrefois, le péché l'indignait ; il souffrait de vivre au milieu des pécheurs : maintenant cela lui devient indifférent ; même il sourira de certains propos qui autrefois l'eussent indigné... Enfin, dans tout ce qui regarde Dieu, il calcule, afin de lui donner tout juste autant qu'il faut pour ne pas pécher grièvement.

B. Pas de ferveur dans ses rapports avec ses frères ou avec les autres hommes.

a) Pas d'esprit de foi avec ses frères. Il fait des distinctions entre eux ; il les recherche ou les évite suivant qu'ils sont bien ou mal élevés, agréables ou désagréables ; il tâche de leur rendre le moins de services possible et d'en tirer le plus d'avantages qu'il peut ; il fait toujours tomber sur eux le plus lourd de la besogne...

b) Quant aux étrangers, il les regarde comme un moyen de se procurer quelques douceurs, de rompre quelque peu la monotonie de la vie religieuse ; il se distrait avec eux, il s'épanche avec eux, leur communique ses plaintes sur les supérieurs, sur la vie religieuse, etc...

C. Pas de ferveur dans sa conduite personnelle.

a) Pour les vœux, il calcule ce qu'il peut se permettre sans manquer gravement à ses obligations. S'il craint encore de manquer à l'essentiel de ses vœux, il ne se soucie aucunement de la perfection, de l'esprit des vœux. Contre la pauvreté, amour de ses aises ; contre l'obéissance, efforts pour détourner la volonté de ses supérieurs vers la sienne ; contre la chasteté, affections mondaines, immodesties, familiarités, etc...

b) Pour les règles, il les observe *ad oculum*, quand il est vu, remarqué. De plus, il est vaniteux, impatient, jaloux, mordant, etc...

Et tout cela se fait, non pas à cause de la faiblesse inhérente à la nature humaine et par un mouvement passager, irréfléchi ; mais d'une manière constante, plus ou moins combinée, etc..

Voilà le religieux tiède ; on peut le distinguer facilement, bien que lui-même refuse ordinairement de se reconnaître.

II. — Que se prépare un religieux tiède ?

Le religieux tiède ne cherche qu'une chose : se mettre à l'aise ; et il n'obtient en aucune façon le résultat qu'il se propose. Il se prépare :

A. Une vie malheureuse. — La vie qu'il mène, jure avec sa profession, avec son habit ; et Dieu ne permet pas qu'il trouve de cette façon son bonheur. Il a toujours au fond de l'âme une certaine inquiétude qu'il tâche en vain d'étouffer. Cette inquiétude se réveille surtout dans certaines circonstances, comme lors d'une retraite, ou quand un religieux vient à mourir. En voit-il un qui fait profession ou un nouveau qui entre au noviciat, le religieux tiède se reporte à des moments semblables de sa vie ; il se rappelle qu'elles étaient alors ses dispositions, ses propos ; il voit combien il s'en est éloigné !... Il est donc malheureux !

B. Peut-être la perte de sa vocation. — C'est ordinairement par la tiédeur que cette perte commence

En effet, quand on est tiède, on s'éloigne de plus en plus des pratiques de la vie religieuse, on se sécularise toujours davantage ; enfin vient un moment où l'on sent qu'il faut rompre tout à fait avec ses affections mondaines et déréglées ou bien quitter le cloître et rentrer dans le monde. Eh bien, alors, aura-t-on le courage de prendre le premier parti ? — Ou bien, par sa tiédeur, on devient une charge pour la communauté, un embarras pour les supérieurs ; ils ne savent

que faire, ils finissent par dire au sujet : Vous ne nous convenez plus ! Tous les moyens ont été épuisés !... Et voilà une vocation perdue !...

C. Tout au moins un terrible purgatoire ! — Car si Dieu, dans son ineffable bonté, préserve le religieux tiède de la damnation, tout au moins, avant de lui donner le ciel, devra-t-il lui faire expier les jouissances désordonnées que ce religieux a cherchées sur la terre. — Et ce purgatoire sera terrible, car Dieu le proportionnera : 1° à la multitude innombrable des péchés véniels commis ; 2° à la quantité immense de grâces dont le religieux tiède aura abusé.

D. Même l'enfer ! — Soit qu'il ne persévère pas dans sa vocation, soit qu'il y persévère. Que lui faut-il pour se damner ? Un seul péché mortel et la mort dans ce péché. Or, cela est-il si difficile à une âme tiède ! — Qui sait ce que le démon viendra lui souffler dans la dernière agonie ?... « Vous ! avoir la récompense des religieux !... » mais, vous n'avez rien fait pour la mériter ! Vous avez » abusé de tous les moyens de salut ! Vous dites que vous » n'avez pas commis de péché mortel : mais, tout l'en- » semble de votre vie est un péché mortel ! Comment Dieu » pourrait-il vous recevoir dans le ciel ?... Il doit donc » vous repousser... et cette séparation de Dieu, c'est l'en- » fer ! vous êtes damné ! Plus de pardon !... » Et si le malheureux écoute ce raisonnement, s'il consent à cette pensée, voilà un péché mortel de désespoir. S'il meurt dans ces sentiments, le voilà damné ! Est-ce pour cela qu'il s'est fait religieux ?

III. — Suis-je un religieux tiède ?

Ceci est l'application pratique, pour moi, en particulier. Et voici la règle qui me fera juger de mon état : *Partout où je fais céder mon devoir à ma satisfaction personnelle, je donne des preuves de tiédeur.*

Je n'ai donc qu'à parcourir une de mes journées, à partir du lever (où déjà peut-être le démon de la paresse me

fait céder à la tiédeur) jusqu'à mon coucher ; je dois examiner mes diverses occupations : exercices de piété, exercices de charité, exercices d'obéissance, exercices de zèle, exercices de régularité, etc.

Il est peu probable que je me trouve tiède en toutes choses; dans ce cas, je serais bien malade. Il est peu probable aussi que je ne trouve de tiédeur en rien. Dans le premier cas, il faudrait employer les remèdes violents. Si je ne suis malade que dans quelques points, je dois me surveiller en ceux-là, car la tiédeur est comme un cancer qui gagne de proche en proche et finit par ronger le corps tout entier. Voyons donc en quoi nous sommes tièdes, et prenons nos précautions pour l'avenir.

Colloque avec le Cœur sacré de Jésus, foyer de charité, afin que ce divin Cœur nous embrase et nons rende fervents dans le service de Dieu.

MORT.

1er Prélude. — Nous représenter que nous sommes en face d'une horloge ou d'un calendrier sur lequel un squelette indique, de son doigt décharné, une année, un mois, un jour, une heure. Ce sera celle de notre mort.

2d Prélude. — Je demanderai à Dieu de bien comprendre ce que c'est que la mort, afin de m'y préparer.

Exorde. — *Memor esto quoniam mors non tardat* (Eccli. xiv, 12).

Une idée, M. F., qui seule suffirait à faire des saints, est celle de la mort. Comment se fait-il donc qu'il y ait si peu de saints ? Est-ce parce que l'idée de la mort n'est pas assez présente ? — Mais elle se montre partout ! — Non, c'est parce qu'on ne l'approfondit pas ! Nous, approfondissons-la ensemble. Qu'est-ce que la mort ?

I. — Mort, privation de tout.

Être privé de tout ! Nous plaignons, quand il fait froid, le pauvre sans abri ; nous plaignons le prisonnier sans liberté, l'orphelin sans parents... parce qu'ils sont privés de quelques-uns des avantages de la vie... mais comprenons-nous ce que c'est que d'être privé de tout ?

Tâchons de nous en faire une idée.

A. La mort prive de toutes les choses que l'on possède.

a) Regardez autour de vous, voyez ce soleil, cet air, ces arbres. Vous aimez tout cela, cela vous appartient en quelque sorte. Eh bien ! quand vous mourrez, tout cela disparaîtra. Rappelez-vous Gilbert :

> Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
> Et vous, riant exil des bois !
> Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
> Salut pour la dernière fois !

Oh ! comme le plus beau mausolée est froid et sombre !...

b) Vous avez une demeure bien commode, bien éclairée ; vous l'avez peut-être bâtie à grands frais... Elle est chaude en hiver... elle a des appartements bien meublés. Et la mort viendra... Et elle vous enfermera entre les quatre planches d'un cercueil, froid... noir !

c) Voyez cet homme riche, voyez-le en splendide équipage ; voyez cette dame en costume de bal... soie, velours, diamants !... La mort les frappe... on les dépouille, on les revêt de ce qu'il y a de plus commun... un char aux lugubres couleurs les mène au cimetière... Non, me dites-vous, on les orne... Eh ! c'est encore plus cruel ! C'est une dérision ! Habiller une statue inerte, c'est comme si l'on s'avisait de placer des mets devant celui qui ne peut pas manger ou de remplir de musique les oreilles d'un sourd...

B. La mort sépare de toutes les personnes qu'on aime sur la terre.

La rupture des affections est peut-être la plus terrible

de toutes ! Vous savez, M. F., ce que vous avez éprouvé à la mort d'un père, d'une mère, d'une sœur... Eh bien ! quand vous mourrez, toutes les affections se briseront à la fois !... Quand vous mourrez, vous verrez peut-être près de votre lit vos parents auxquels vous comptiez fermer les yeux... une épouse, des frères, avec qui vous espériez vivre encore longtemps : vous étiez bien avec eux ! Vos enfants... vous pensiez les élever... On dirait qu'on leur enlève la moitié d'eux-mêmes ; ils pleurent et vous ne pouvez les consoler...

Vos amis, vous voudriez vivre pour les aider, pour leur témoigner votre reconnaissance... Inutile !...

Vos serviteurs : ils comptaient sur vous, ils étaient si fidèles... Ils vous entourent, ils vous prodiguent leurs soins. Peine inutile !

Vos obligés : vous leur rendez service, ils voudraient peut-être mourir pour vous ! La mort se moque de leur dévouement !

Encore quelques instants, tout aura disparu, car la mort est impitoyable...

Conclusions. *a*) Moins nous posséderons d'objets ou moins nous y serons attachés, moins la perte nous sera sensible. Où en sommes-nous maintenant ?

b) Quelles seront les affections qui tourmenteront le plus à la mort ? Les affections coupables. — Quelles seront celles qui réjouiront ? Les affections célestes qui se portent vers Dieu, vers la sainte Vierge, etc... et celles que nous espérons voir continuer dans l'éternité !

II. — Mort, dissolution de mon être.

A. Dissolution terrible dans ce qui la prépare. — Je suppose une mort dans les conditions ordinaires, la mort précédée de la maladie. Oh ! comme tout est bien en rapport avec ce dernier passage. Voyez cet homme riche, jouissant de tous les plaisirs de la vie, ce génie puissant, cette femme belle et aimable... La maladie vient... l'appétit est perdu... dégoût, faiblesse générale... douleur locale... on

se met au lit... Tous les jours le médecin... Mais le mal s'aggrave... A la fin, la sentence est prononcée ; il n'y a plus d'espoir !... C'est la mort... Avez-vous assisté à une agonie ? Je l'ai fait... J'ai vu cette poitrine... ce râle... cette bouche écumante... ces yeux fixes... ces cheveux qui se dressaient et au bout desquels perlaient des gouttes de sueur... Et enfin, un sinistre hoquet... Et que se passe-t-il alors dans l'âme ?

B. Terrible dans le contraste qu'elle produit. — Le dernier soupir est exhalé !... Pâleur... raideur... froideur glaciale... immobilité... insensibilité... Et, il y a quelques jours... quelques heures... C'est la mort qui a établi son domaine.

C. Ne pensons pas maintenant à l'âme, mais poursuivons la destinée du corps... Voyez comme on le lave ; on l'expose. Après un petit nombre d'heures, une odeur infecte commence à se répandre... Vite dans le cercueil, vite au cimetière !... On descend le cadavre dans la fosse ; j'entends la terre tomber lourdement sur la bière. Puis, plus rien ! Mais revenez un mois après, creusez. Quelle infection ! Quel spectacle !... Est-ce là ce jeune homme ? Et sa grâce, sa beauté ?... — Et ne l'oublions pas, *tous* nous avons cette destinée. Si nous venions à mourir en ce moment dans cette chapelle, tous ensemble... et si dans vingt jours on y entrait, quel spectacle y verrait-on ?

III. — Mort, porte de l'autre vie.

Mais si la mort dissout ainsi notre corps, elle laisse l'âme intacte, elle la dégage de ses liens... Et cette âme entre dans l'autre vie. — Je fais là-dessus trois remarques.

A. C'est une vie immuable et sans fin. — Ici, toutes les vies, même les plus longues, s'écoulent avec une inconcevable rapidité. Où sont les vingt, trente ans que nous avons vécu ? — Ici, tout change, nous passons de la peine à la joie, du malheur au bonheur. Dans cette autre vie, plus de changements, une sentence irrévocable, et dans cette autre vie, une seule alternative : bonheur sans fin, ou

tourments sans mesure... Si là encore il y a pour quelques-uns un lieu d'expiation, l'arrêt cependant est irrévocable ! Jetons fréquemment les yeux sur cette vie, et demandons-nous ce que nous choisissons.

B. La mort est la porte de l'autre vie. — Et comme il y a une double vie, il y a aussi une double porte : la porte du bonheur, la porte du malheur. Et tout dépend du moment où cette porte s'ouvre. Si alors nous sommes en état de grâce, nous sommes sauvés ; si alors nous sommes en péché mortel, notre vie tout entière eût-elle été jusque-là innocente, nous serons damnés. Cela ne vaut-il pas la peine d'y songer ? Où serais-je, si cette porte se fût ouverte dans tel endroit, à telle heure... Et si maintenant je suis en état de grâce, quelles précautions je dois prendre pour m'y conserver !

C. Quand cette porte s'ouvrira-t-elle pour moi ? — Quand Dieu voudra, et, d'après la parole de Jésus-Christ, alors que je m'y attendrai le moins... *Vigilate... Veniam sicut fur...* Et maintenant après tout cela, que me disent la raison et la foi, sur mon corps, sur mon âme, sur mon état ?

Péroraison. — Terminons par la pensée de saint Grégoire de Nysse : *In nos forte falx acuitur, et timeo ne nobis dormientibus et inani spe occupatis repente accedat messor terribilis...* A quoi penserions-nous, si nous entendions aiguiser le glaive qui doit nous trancher la tête ? Et pourtant, il en est ainsi !

MORT.

1er Prélude. — Me représenter Job assis sur un fumier, accablé de tristesse et s'écriant : *Homo, cum mortuus fuerit, nudatus atque sepultus, ubi quæso est ?*

2d **Prélude.** — Demander l'intelligence pratique de ces paroles.

I. — Homo, cum mortuus fuerit.

Mort, fin de la vie. — *A.* Qu'est-ce que la vie ? La vie c'est la succession des actes d'un être animé. Je vais, je viens, je travaille, je prie, tout cela se succède... voilà ma vie... Eh bien, tout cela finira un jour ; un jour viendra où l'on ne dira plus de moi : il enseigne, il étudie, il rend service, mais : il est mort.

Cette vie est un livre dont j'écris chaque jour une page ; du moment où Dieu voudra, le livre sera terminé !

B. Comment donc dois-je considérer tout ce que je fais ? — Comme quelque chose de passager, quelque chose que je fais peut-être pour la dernière fois. — Donc, *a)* à quoi bon s'attacher à une foule de futilités, mettre de l'importance dans telle ou telle chose : vêtements, nourriture, comme si cela devait durer éternellement ? Mais aussi : *b)* comment ne pas attacher une suprême importance à profiter des secours que Dieu nous donne, à bien faire les actions qui nous rapprochent de lui ? puisque nous sommes sûrs que nous ne continuerons plus longtemps de pouvoir les faire.

C. Comment dois-je considérer ma vie tout entière ? — Comme un passage, comme un voyage, comme un exil, comme une mort continuelle.

Comme un passage. Quand on passe au milieu de choses désagréables, est-ce qu'on s'inquiète d'elles ? Non, car, dit-on, je ne fais que passer.

Comme un voyage. Quand un voyageur fait route et que le temps le presse, le voit-on s'arrêter à cueillir des fleurs ? Est-ce qu'il se tourmente parce qu'une hôtellerie a été un peu moins commode, etc. ? Non, il passe son chemin.

Comme un exil. L'exilé jouit-il de quelques agréments qu'il peut rencontrer sur la terre d'exil ? Est-ce qu'il y attache son cœur ? Est-ce qu'il se forge des chaînes qui rendent difficile le retour dans la patrie ? Non !

Et si notre vie est *une mort continuelle*, quelle conséquence devrai-je en déduire ? Et cependant, il en est ainsi : car tous nous entrons en naissant dans le chemin de la mort ; ce que nous appelons *vie*, c'est la déperdition de la vie. Tout ce qu'un homme compte d'années, ce sont celles qu'il n'a plus ; chaque jour cet homme meurt, car il approche davantage de la mort... Et quand la mort arrive, fût-elle subite, elle ne fait que tirer la conclusion de notre existence.

Donc, — je dois être toujours comme si je mourais ; sans cela, je ne suis pas raisonnable. Or, si je mourais maintenant, comment voudrais-je avoir fait ce que je fais ? Allons, apprenons à mourir ! Et puisque mourir ne se fait qu'une fois, une longue mais unique fois, mourons toujours, c'est-à-dire, *mortifions-nous*... Et comme à la mort, nous ferions une excellente confession, faisons-la maintenant !

II. — Nudatus.

La mort, c'est *le dépouillement* le plus complet.

A. Regardez un cimetière. Il y là des pauvres, des riches, des prêtres, peut-être des évêques et des rois. Vous les distinguez à leurs monuments, à leurs épitaphes. Mais cela n'est pas *à eux*. Renversez tout cela ! Prenez les ossements, et dites à qui ils appartiennent. Impossible ! Alexandre trouvant Diogène dans un cimetière et tout entouré de crânes, lui demanda ce qu'il faisait là. — J'y cherche, dit le philosophe, le crâne de votre père. Je pensais le reconnaître à sa couronne ; mais cette couronne, la mort l'a fait tomber ! — Que sont donc toutes les distinctions du monde ? Vanité ! — A plus forte raison, que sont pour le religieux quelques distinctions dans son Ordre, quelques louanges de la part des hommes du monde ? Vanité !

B. Que sont tous les plaisirs en présence de la mort ? Figurez-vous une salle de bal à côté d'un cimetière ! Voyez d'un côté ces toilettes somptueuses, ces costumes brillants,

et de l'autre ce cercueil que l'on apporte couvert d'un drap mortuaire... D'un côté, cette musique folâtre, et tout à côté le *De profundis*... D'un côté, ces mets exquis, ces flots de vin... de l'autre, l'herbe qui pousse sur le cercueil, les animaux qui y viennent brouter, la pluie qui y tombe... D'un côté, ces sièges moelleux, de l'autre la froide terre du tombeau ! Quel contraste ! Mais supposez un tremblement de terre qui ensevelisse cette brillante compagnie, voilà un second cimetière qui sera bientôt tout semblable au premier ! — Et moi, ne me suis-je pas mis à regretter ces plaisirs du monde ? N'ai-je pas peut-être hésité, à cause de ces souvenirs, dans ma vocation ?

C. Que deviennent tous les liens de la famille, de l'amitié, de l'amour le plus ardent, en présence de la mort ? — *La famille* se souvient un peu de temps, elle fait faire un service ; on se dispute pour l'héritage, on maudit le défunt, si le testament n'est pas favorable... et puis l'oubli.

Les amis. Chez eux tout est encore plus vite oublié ! Peut-être même nous ont-ils déjà quittés pendant la maladie... Ceux qui se souviennent longtemps, sont des héros ! Et quand même ils continueraient de se souvenir, qu'est-ce que cela fait au défunt ? — Mais prenons le sentiment le plus violent.

L'amour. Voyez ces époux qui s'aimaient si tendrement. Combien de temps cela dure-t-il ? On se remarie par intérêt, par passion, etc... Et supposez l'amour le plus ardent ! Amenez cet époux au bord de la fosse. Déterrez en sa présence le corps de son épouse, enterrée depuis un mois ! Invitez-le à embrasser ce cadavre, à coller ses lèvres sur cette pourriture ! Quel malheur quand les démonstrations de sympathie entre époux n'ont pas d'autre objet que cette chair corrompue ! Et combien est insensé le religieux qui ouvre son cœur à rêver de semblables affections !

III. — Atque consumptus.

A. Consumé ! Qu'est-ce que cela veut dire ? On dit qu'un homme meurt de consomption, quand il s'en va en s'épuisant, en diminuant, quand ses poumons se réduisent en matière purulente. Eh bien, regardez le corps de cet homme qui vient de mourir : les joues se creusent, les formes gracieuses s'altèrent, la chair se décompose... le cadavre se consume. — Puis vient la pourriture, puis les vers... puis on voit que tout se dessèche... il reste quelques os arides, et enfin, les os tombent petit à petit en poussière, poussière que le vent emporte ; le corps est consumé !...

B. Consumé. On dit cela d'un cierge, etc... Voyez ce moribond, la vie s'éteint... il n'y a plus qu'un souffle. C'en est fait ! La vie est consumée !

C. A quoi bon donc soigner ce corps ? A quoi bon pour moi, religieux, chercher mille petits riens, afin de donner à mon corps ses aises, afin de conserver ma santé ? A quoi bon s'attacher à ce qui doit être un jour cendre et poussière ? — Mais aussi, comment est-il possible que moi, religieux, je m'arrête à distinguer parmi les hommes qui m'entourent, ceux qui seraient mieux doués de certains avantages corporels ?... Tous ces corps sont de la même poussière et rentreront dans la même poussière !

IV. — Ubi, quæso, est ?

Le corps d'un défunt, on le met au cimetière, on l'enterre, à moins que ce corps ne soit peut-être au fond de la mer ou qu'il n'ait été dévoré par les bêtes... mais son âme ?

A. Son âme est nécessairement en un de ces trois lieux : au ciel, au purgatoire ou en enfer. Et cela se réduit à une alternative : sauvée ou damnée ! Roi, prélat, évêque, savant... il n'y a pas d'autre milieu ! L'âme n'est plus dans ce palais, dans ce couvent...

B. L'âme sera éternellement heureuse ou malheureuse,

elle sera comme l'homme l'aura faite. S'il cède au corps, s'il cède aux affections mondaines, il met son âme en péril ; s'il commet un péché mortel, il perd son âme autant que cela dépend de lui ! Si, au contraire, il dompte son corps, s'il se mortifie, il sauve son âme ! Où voudrais-je que soit la mienne ?

C. Si je mourais maintenant, que répondrait-on à cette question : *Ubi est ?* Où est ce religieux ? — Les uns diraient : Il est allé droit au ciel... Ceux qui me connaissent mieux, diraient... Mon confesseur penserait... Mais, moi !... Et si je mourais dans dix ans, en continuant comme je fais, où serais-je alors ?

Colloque. — Entendre Dieu qui nous dit : *Morte morieris !* Et lui demander la grâce de régler notre vie avant que la mort ne vienne, en réparant le désordre de nos affections.

ENFANT PRODIGUE.

1er **Prélude.** — Lire ou raconter l'histoire. (Luc. xv.)

2e **Prélude.** — Se représenter vivement le moment de la réconciliation.

3e **Prélude.** — Grâce de comprendre la miséricorde du Sauveur et ce qu'il faut pour la mériter.

I. — L'Enfant prodigue part.

Homo quidam habebat duos filios. — Il y a dans toutes les communautés deux sortes de religieux : les uns réguliers, amis du travail, fidèles à leurs exercices spirituels, tranquilles, paisibles, semblables au fils aîné dont parle l'Évangile ; les autres légers, inconsidérés, turbulents, aimant la nouveauté, semblables au plus jeune des fils.

Dixit adolescentior. — Dans la parabole, c'est le plus

jeune, le plus jeune en âge... dans la religion, ce ne sont pas toujours les plus jeunes en âge qui sont les plus inconsidérés : c'est d'autant plus déplorable.

Pater, da mihi portionem substantiæ. — Quelle est cette part du bien que réclame le fils ? En religion, il y a des biens communs à tous les religieux. Dieu les leur donne, sans qu'ils les demandent : la vie commune, les choses nécessaires à l'existence, et puis la grâce. Il en est qui usent de tout cela en communauté, sous la direction du père de famille. D'autres veulent en user à leur guise ; ils trouvent qu'ils n'ont pas assez de liberté. Ceux-là demandent *portionem substantiæ*. Et Dieu ne la refuse pas ; il n'entrave la liberté de personne.

Et non post multos dies. — Aussitôt que l'idée d'indépendance, de jugement personnel, d'aversion de la régularité est entrée dans l'esprit, on va vite... Ce sont des tendances qu'il faut combattre énergiquement dès le début ; sinon, elles nous entraînent.

Peregre profectus est in regionem longinquam. — Il part pour l'étranger, vers un pays lointain. Remarquez comme l'Évangile insiste sur cette idée d'éloignement. Non seulement il va loin, mais à l'étranger, *peregre*. Le religieux prodigue part aussi ; il s'éloigne de la règle, de l'obéissance, de la confiance qu'il doit avoir en ses supérieurs, de l'union qui doit régner entre lui et ses frères. Il est de corps au milieu des autres, mais d'esprit et de cœur il est bien loin. Ses affections, ses idées sont au milieu du monde, dans des visites, dans des correspondances, des lectures, etc... Il est comme étranger au milieu de ses frères ; il ne comprend plus le langage spirituel, le langage de l'édification, etc.

Dissipavit substantiam suam, vivendo luxuriose. — Et c'est ainsi qu'il dissipe tout son bien ; il dissipe les grâces de Dieu, les inspirations, le temps des exercices spirituels, etc... De tout cela, il ne tire aucun profit. On peut bien appeler cela, dans un religieux, une vie de désordre, *vivendo luxuriose*.

II. — L'Enfant prodigue souffre.

Et postquam omnia consummasset, facta est fames valida in regione illa, et ipse cœpit egere. — Ce pays où se trouve maintenant le religieux, c'est le pays de la tiédeur. Dans ce pays règne la famine, la famine spirituelle. Car ce pays n'est pas arrosé par les eaux des consolations divines ; il est sec et stérile... Le prodigue commence à sentir le besoin. Que lui manque-t-il ? Précisément la consolation. Il avait trouvé sans doute que les exercices spirituels lui pesaient, et pour cela il les avait abandonnés ; maintenant, il est sans consolation aucune. Et cependant, des consolations, il en veut !

Et adhæsit uni civium regionis illius. Et misit illum in villam suam, ut pasceret porcos. — Alors que fait le religieux? Il cherche quelque habitant du pays où il se trouve, et il s'attache à lui. Quelquefois, ce sera un autre religieux également tiède avec lequel il contractera une amitié particulière ; quelquefois ce sera un élève ; quelquefois une pénitente, une personne de famille, un étranger quelconque. Il tâchera de s'insinuer dans leurs bonnes grâces, de causer avec eux, etc... Mais qu'arrive-t-il toujours ?

Misit illum in villam suam. — Ces personnes méprisent un tel religieux, le dédaignent ; et, si extérieurement elles lui témoignent quelque amitié, elles la lui font payer cher. Comme il craint de les désobliger, d'être abandonné par elles, ou peut-être trahi, dénoncé auprès des supérieurs, il est forcé de se plier à leurs caprices, de faire mille bassesses pour conserver ces relations.

Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat. — Et au prix de tous ces sacrifices, est-il heureux ? Nullement. Il voit les plaisirs, les jouissances des gens du monde ; et ces plaisirs ne sont pas pour lui, car il n'a pas cessé d'être religieux. Il ne peut pas, à cause de son habit, de la discipline extérieure du cloître, de la surveillance des supérieurs, se livrer aux plaisirs

mondains. D'ailleurs il a encore toujours le frein de ses vœux, car nous ne supposons pas qu'il se soit complètement livré à ses passions. Et d'un autre côté, il ne trouve rien dans la vie religieuse qui le satisfasse. De là, une faim dévorante, qu'il ne parvient pas à apaiser. Il est donc bien malheureux dans cet état.

In se autem reversus dixit : Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo ! — Ce qui le rend plus malheureux encore, c'est la comparaison avec les autres. Le prodigue de l'Évangile songe aux mercenaires qui habitent la maison de son père : le religieux songe aux laïques, aux gens simples qui ne servent Dieu que par le désir de la récompense. Ce sont aussi de vrais mercenaires, et cependant : *abundant panibus*, ils trouvent leur satisfaction dans ce service de Dieu, ils sont tranquilles. Tandis que lui, attaché au Seigneur par les liens de l'amour, comblé de ses bienfaits, il meurt de faim. C'est là le dernier degré de la misère : en venir à regretter la position de ceux qui nous sont inférieurs.

III. — L'Enfant prodigue revient.

A. Ces réflexions de l'Enfant prodigue pouvaient avoir deux résultats contraires : le désespoir ou la conversion. C'est le dernier effet qui est le résultat de la grâce de Dieu. Il doit en être de même chez le religieux.

Surgam et ibo ad patrem meum. — Remarquons comme la confiance devait avoir jeté de profondes racines dans le cœur de l'Enfant prodigue. Il ne doute pas un instant sur le parti qu'il lui faut prendre : *Surgam et ibo*. Et il ne se souvient que d'une qualité : *patrem*, c'est son père !

O religieux, quelles que soient vos misères, vos faiblesses, vos fautes, ne l'oubliez pas : Dieu est toujours votre père... *Quomodo miseretur pater filiorum.*

Et dicam illi : Pater, peccavi in cœlum et coram te. —

Que se propose-t-il de faire ? — Avant tout, d'avouer sa faute. C'est peut-être là ce qui lui coûte davantage. C'est surtout ce qui peut coûter le plus au religieux. Qui sait ? Il a peut-être caché des infidélités, il a dissimulé. Mais pourtant, le grand moyen de réconciliation, c'est toujours l'aveu complet, sincère de la faute. D'ailleurs, c'est à un père que s'adresse cet aveu : *Pater !*

Jam non sum dignus vocari filius tuus : fac me sicut unum de mercenariis tuis. — Cet aveu n'est pas seulement une formule extérieure ; il est accompagné de preuves évidentes de sincérité. L'Enfant prodigue ne prétend pas être réintégré dans ses droits ; il demande lui-même à être traité comme un simple mercenaire. Heureux le religieux qui, dans sa conversion, nourrira de tels sentiments ! Il n'aura pas ces susceptibilités, ces défiances qui préparent au découragement et à de nouvelles chutes ; il sera content de son sort, même si on le laisse un peu dans l'ombre. Et si on lui témoigne la même confiance qu'auparavant, il en sentira d'autant mieux tout le prix, qu'il conviendra ne pas l'avoir méritée.

Cum autem adhuc longe esset, vidit illum pater ipsius, et misericordia motus est, et accurrens cecidit super collum ejus et osculatus est eum. — Dans cette réconciliation, trois choses sont à considérer : *a)* La conduite du père. Le père désirait le retour de son fils, plus que ce dernier ne pouvait le vouloir lui-même. *Cum adhuc longe esset.* Voilà ce qui arrive pour tous les pécheurs, et surtout pour le religieux. Dieu les voit de loin, quand ils l'abandonnent ; il les suit du regard, il les poursuit par sa grâce ; et, lorsqu'ils reviennent, il les attend et les attire. — *b) Et accurrens cecidit super collum ejus.* Celui qui accourt, ce n'est pas le fils, c'est le père. Le fils arrive lentement, courbé sous le poids de sa honte ; le père accourt malgré son âge. Il embrasse son fils. Nous comprenons tous où se donne d'abord le baiser de la réconciliation : c'est dans le sacrement de pénitence. Oui,

voilà comment nous devons considérer ce sacrement ; c'est le baiser de la réconciliation entre Dieu et nous. — *c) Dixitque ei filius : Pater, peccavi.* La bonté du père n'empêche pas l'humilité du fils ; il formule son aveu comme il se l'était proposé. Que la bonté de Dieu ne nous serve jamais de prétexte pour négliger les œuvres d'humilité et de pénitence !

B. Après la conversion, la réhabilitation. Tous les détails que donne ici l'Évangile s'appliquent fort bien au religieux : *Cito proferte stolam primam, et induite illum, et date annulum in manum ejus et calceamenta in pedes ejus. Et adducite vitulum saginatum et occidite, et manducemus et epulemur.* — *Stolam primam.* Le vêtement de l'innocence : *primam,* tel qu'il était dans le temps de la ferveur première, lors de l'entrée en religion, lors des vœux. *Annulum :* l'anneau de la confiance, de l'union la plus intime. *Calceamenta :* la chaussure, c'est-à-dire la force pour marcher dans les sentiers du devoir, pour persévérer jusqu'à la fin dans nos bons propos. Et pour compléter tout cela : *Vitulum saginatum...* le veau gras, c'est-à-dire la victime choisie, l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde... Tel sera le sort du religieux repentant, revenu sincèrement à Dieu ; il sera l'objet des faveurs les plus signalées du Père des miséricordes !

ENFANT PRODIGUE.

(Weninger.)

1er **Prélude.** — Se rappeler brièvement l'histoire. (Luc. xv.)

2e **Prélude.** — Se figurer le père de l'Enfant prodigue, étendant les bras pour *embrasser* son fils.

3e **Prélude.** — Demander à Dieu le sentiment intime

de sa miséricorde et tous les sentiments que cette miséricorde doit faire naître en nous.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES. *a)* Quand même nous n'aurions jamais eu de péché mortel à nous reprocher, nous pouvons appliquer parfaitement cette méditation à nos fautes véniel-les. *b)* Dans cette manière de méditer la parabole, insister beaucoup sur l'imagination et le sentiment : se représenter vivement les choses, comme si on les avait devant les yeux.

I. — Éloignement du fils.

A. Il s'éloigne. *L'ingrat !* Lui manquait-il quelque chose ? Non, puisque les mercenaires étaient bien traités.

Son père le brusquait-il ? Non, lui si doux.

Espérait-il mieux ailleurs ? Où aurait-il trouvé un tel père ? — Pourquoi part-il ? Parce qu'il s'ennuie d'une vie réglée... parce qu'il veut vivre sans contrainte. Dès lors, tout lui déplaît.

Et voilà ce que j'ai fait aussi à l'égard de Dieu... Je tenais tout de lui : j'étais si heureux à son service, et pourtant je l'ai abandonné. O triste désertion !...

B. A peine éloigné, il dépense tout ; et voilà la misère.

Je dépense tant de mérites si péniblement amassés, tant de bonnes habitudes si laborieusement acquises. Il en est ainsi de tout pécheur : *Eo quod non servieris Domino Deo tuo... servies inimico tuo in fame et siti et nuditate et omni penuria* (Deut. XXVIII, 48).

C. Trouve-t-il ce qu'il a cherché ? — Non ! *Non enim saturatur oculus visu, nec auris auditu impletur* (Eccle. I, 8).

Les pelures qu'on donne aux pourceaux, que représentent-elles ? Toutes les jouissances terrestres que j'ai cherchées... O malheureux ! *Comparatus sum jumentis insipientibus et similis factus sum illis...*

II. — Conversion du fils.

Il dit : Je me lèverai et j'irai ! — Comment ? à ton père ?

à ton père que tu as offensé, outragé ? Comment te recevra-t-il ?... Il te repoussera. Il te chassera de cette maison où tu n'as pas voulu demeurer. — Non, je connais son cœur. J'irai ! Et s'il me punit, j'accepterai la punition.

Voilà comment doit raisonner aussi le religieux infidèle à sa vocation... J'irai trouver mon confesseur... mon supérieur. *Ad patrem !* Je me lèverai et j'irai : c'est-à-dire, je me *vaincrai !...* Propos nécessaire. Je ne supporte plus mon misérable état. Si je regarde le ciel, j'y vois Dieu irrité ; sur la terre et autour de moi, les créatures qui m'abandonnent ou me reprochent mon ingratitude ; sous moi, l'enfer qui s'ouvre... je me fais honte à moi-même... Mais je vois aussi mon Père, les bras ouverts, attendant mon retour !

Je me lèverai et j'irai... sans retard. A quoi bon les propos que l'on n'exécute pas ? Combien j'en ai fait de la sorte !... A quoi bon avoir un Père si plein de miséricorde, si on ne va pas le trouver ?... Lève-toi donc, ô mon âme.

III. — Retour du fils.

a) Quel est celui qui retourne ? Est-ce le fils ? est-ce le père ? Ah ! c'est plutôt le père lui-même. — *b)* Vers qui ? Prenons ces deux personnes : quelle différence ! Et voilà qu'elles se confondent dans un tendre embrassement !... *c)* Avec quels sentiments ? Contemplez cette scène !

Appliquez cela à Dieu et à l'âme... Dieu embrasse en entourant des liens de sa grâce ; il rend la robe de l'innocence, que les anges apportent. Il m'inspire de bons propos et me fait ainsi marcher dans la voie de ses commandements ; il me présente le banquet eucharistique où retentissent les chants des anges.

Maintenant les différences... Le père de l'Évangile reçoit son fils. Mais l'a-t-il rappelé ? A-t-il envoyé des serviteurs pour le ramener ? Combien de fois lui a-t-il par-

donné ? Que lui en a-t-il coûté de pardonner ? — Et à Jésus-Christ ?...

Et si le fils avait encore une fois abandonné son père, eût-il encore reçu le pardon ? Je ne sais !...

Et si dix et vingt fois !... mais Dieu ? Et cependant nous l'avons abandonné, peut-être immédiatement après la confession...

Colloque avec Dieu, père miséricordieux.

LE BON PASTEUR
CHERCHANT LA BREBIS PERDUE.

1er Prélude. — Voir devant soi le bon Pasteur, visage joyeux et portant sur ses épaules la brebis qu'il vient de retrouver.

2d Prélude. — Demander la grâce de bien connaître l'esprit de la parabole et d'apprécier la bonté du Sauveur.

Eratis sicut oves errantes ; sed conversi estis nunc ad pastorem et episcopum animarum vestrarum (I Pet. II, 25).

I. — Le Pasteur et la brebis.

A. Quel est l'homme, dit Notre-Seigneur, qui ayant cent brebis, etc. Que veut signifier par là Notre-Seigneur ? Je le comprends en rapprochant ce passage d'un autre où le Sauveur dit : *Ego sum pastor bonus*. Les brebis, ce sont tous les hommes ; Notre-Seigneur est le pasteur. Mais les brebis, ce sont plus spécialement les chrétiens. Ceux-là appartiennent au bercail du Christ, car il est venu sur la terre pour les rassembler. Les brebis, ce sont plus spécialement encore les religieux, les personnes pieuses, les congréganistes. Ces brebis, le Sauveur les a réunies dans un bercail à part.

B. Quel est donc le Pasteur ? C'est Dieu qui s'est fait homme pour rassembler ses brebis et par amour pour elles. Il a acheté ses brebis au prix de ses travaux, de ses sueurs, de son sang ! O combien ses brebis doivent lui être chères !

C. Pour avoir une idée plus complète des soins que le Pasteur prodigue à ses brebis, nous pouvons joindre ici quelques traits signalés par le Sauveur et la manière dont David dépeint la conduite du Bon Pasteur.

a) Jo. x, 3 seqq. : *Proprias oves vocat nominatim et educit eas. Et cum proprias oves emiserit, ante eas vadit... Bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis... Ego vitam æternam do eis ; et non peribunt in æternum, et non rapiet eas quisquam de manu mea...*

b) Ps. xxii (Ex comment. P. Leblanc) :

Dominus regit me : Dominus, non mercenarius; nihil deerit : liberalis.

In loco pascuæ ibi me collocavit : dives. Juxta aquam refectionis educavit me : benignus. Animam meam convertit : vigilans.

Deduxit me super semitas justitiæ propter nomen suum : prudens.

Nam et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala : fortis. Quoniam tu mecum es. Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt : severus.

Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me : amans supra modum, etc.

Voilà donc comment la brebis a été traitée par le Pasteur. Si de tels soins paraissent, à bon droit, extraordinaires, que dirons-nous de l'application de ces différents traits à nos âmes et au pasteur de nos âmes ? La brebis aura-t-elle donc quelque motif d'abandonner le Pasteur et le bercail ? Non, aucun.

II. — Conduite de la brebis et du Pasteur.

A. Pourquoi la brebis s'est-elle perdue ? Évidemment, parce qu'elle s'est écartée du troupeau.

Pourquoi-l'a-t-elle fait? Par esprit d'indépendance... parce qu'elle trouvait que le pâturage où on la conduisait n'était pas assez bon et qu'elle voulait avoir mieux ailleurs... parce qu'elle s'ennuyait de suivre le troupeau... Voilà, n'est-ce pas, comment on fait. On se lasse et puis...

B. La brebis avait-elle la volonté de rester loin du troupeau ? Probablement non. C'était une excursion ; elle comptait retrouver son bercail. — Mais qu'est-il arrivé ? Elle s'est écartée de plus en plus ; elle a d'abord voulu reprendre la route ; mais voyant qu'elle ne la retrouvait pas, elle s'est dit qu'elle pourrait bien vivre hors du bercail ; que si cela avait des inconvénients, cela avait des avantages, et elle s'est en quelque sorte obstinée (c'est le caractère du mouton).

C. Et qu'est-il arrivé ? Au lieu de se suffire à elle-même, la brebis a été surprise par la nuit... elle s'est trouvée dans les ténèbres et elle a erré à l'aventure. Errant ainsi, elle s'est trouvée embarrassée dans les ronces des buissons. Et la voilà sans pouvoir se délivrer !... Le froid de la nuit vient et la glace... elle a faim et soif... elle se sent défaillir... elle entend dans le lointain les hurlements des loups. Oh ! maintenant, dans la solitude de la nuit, elle commence bien à regretter le bercail ; mais elle ne se sent pas la force de s'arracher aux épines.

Comme tout cela s'applique bien à l'âme infidèle, tiède, surprise par les ténèbres du doute... embarrassée dans ses mauvaises habitudes de relâchement, de dissipation, de sensualité... Se sentant toute froide dans le service de Dieu... ayant faim et soif de bonheur... entendant hurler près d'elle le démon qui est sur le point de la dévorer... étant ici dans la solitude de la méditation, de la retraite, elle connaît son état...

D. Maintenant, que fait le Pasteur ? — Remarquons bien que le Pasteur n'a aucun besoin de ses brebis ; c'est lui qui les a rassemblées pour leur bien ; mais

lui n'en tire aucun avantage. Le Pasteur pourrait donc dire : Elle a voulu fuir le bercail, c'est pour son compte !... Mais non, il est inquiet sur le sort de l'ingrate et il laisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour aller la chercher. Quelle bonté !... Et comme cette bonté ressort davantage, quand on considère que le Pasteur, c'est le Dieu tout-puissant, et la brebis une misérable créature !

III. — Le Pasteur rapporte la brebis.

A. Considérons d'abord les peines que se donne le Pasteur. Il quitte sa demeure, il s'avance dans la campagne, il cherche, il se fatigue. Il appelle sa brebis *(nominatim cognoscit eas)*, espérant qu'un bêlement plaintif lui fera connaître où la brebis se trouve. — Voilà ce qu'a fait le Sauveur.

B. Le bon Pasteur trouve sa brebis, mais en quel état ! Épuisée, mourante, blessée par les épines. Que fait-il ? Aussitôt il se baisse vers elle ; il ne craint pas de se déchirer les mains aux épines, pour débarrasser le pauvre animal. Est-ce que le bon Pasteur se met à invectiver contre la brebis ? Mais non ! Il y aurait contradiction : il est parti pour la chercher, et cela par amour pour elle ; et il serait fâché quand il la trouve ! Non, je le vois qui flatte sa brebis de la main, qui lui adresse de douces paroles ; il l'encourage à se relever pour le suivre. Cependant la brebis est trop faible, elle ne peut plus marcher. Et il la prend sur ses épaules : *Et cum invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens.*

C. Il retourne au bercail avec la brebis. Sans nul doute il acheva son œuvre : il pansa la brebis, il la restaura, il la soigna mieux que les autres. — Et la brebis, s'enfuit-elle de nouveau après cette dure expérience ? Si nous en jugeons d'après l'instinct des animaux, nous devons croire que non. Mais l'homme se montre parfois moins prudent que l'animal !

D. Enfin, entendons les paroles du Pasteur : « Réjouissez-vous avec moi, parce que j'avais perdu ma brebis et je l'ai retrouvée. »

Et : « Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

Colloque avec Jésus-Christ, bon Pasteur.

SAINTE MARIE-MADELEINE.

1er Prélude. — L'histoire. (Luc. VII, 36-50.)

2e Prélude. — Se mettre aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et entendre les paroles : *Fides tua te salvam fecit ; vade in pace.*

3e Prélude. — Demander que notre foi pratique en la miséricorde de Dieu nous mérite comme à Marie-Madeleine le pardon du passé et nous fasse à l'avenir suivre les traces de cette sainte pénitente.

I. — Mesure de la miséricorde de Dieu.

A. Qui est cette Madeleine ? — *1.* C'est une personne de condition, personne riche, bien élevée. Qui s'attendrait à une telle dégradation ? *2.* C'est la sœur de Marthe et de Lazare. Les seules lois de l'honneur devaient donc la retenir ; et d'ailleurs, il lui était bien facile, dans sa famille de vivre d'après la loi. *3.* Et pourtant, elle est devenue une pécheresse publique, connue comme telle ! Comment cela s'est-il fait ? Oh ! cela ne peut être que parce qu'elle s'est adonnée sans réserve à l'esprit du monde, qu'elle n'a pas veillé sur ses affections, qu'elle a aimé les flatteries, etc...

B. Comment Jésus-Christ la traite-t-il ? — Avec la bonté

la plus touchante : il la laisse approcher, oindre ses pieds ; il ne la repousse pas, il ne lui fait pas de reproches ; il lui remet ses péchés ! Oh ! que notre Sauveur est bon ! Pour nous en convaincre, qu'il nous suffise de nous demander comment nous accueillerions une créature de cette espèce ou même une personne honorable, mais qui nous aurait offensés personnellement ! Ayons donc confiance, car

C. Ne sommes-nous pas aussi semblables à Marie-Madeleine ? Ne l'avons-nous pas été avant notre entrée en religion, au moins par nos tendances mondaines ?... Depuis notre entrée en religion, ne l'avons-nous pas été jusqu'à un certain point ? Ah ! ne nous décourageons pas ; nous venons de voir l'immense miséricorde de Jésus, nous n'avons qu'à nous l'appliquer.

II. — Application de cette miséricorde.

Que devons-nous faire pour cela ? L'histoire de Madeleine nous l'apprendra. — Il y a un moyen souverain d'attirer sur nous la miséricorde de Jésus, et qui doit, chez un religieux, l'emporter sur tous les autres : c'est l'*amour !* Oui, nous pouvons et nous devons même nous aider de la crainte : crainte de l'enfer, du purgatoire, etc... mais par-dessus tout, l'amour ! Et cet amour doit être en nous, comme en Marie-Madeleine :

A. Un amour repentant. — Pour cela, comparer la bonté de Jésus-Christ avec notre malice ; ses dons avec notre ingratitude ; le considérer lui-même, fait homme pour nous et voulant être l'époux de nos âmes. Comment ne pas l'aimer ? Et en nous rappelant toutes ces offenses que nous avons déjà méditées précédemment, comment ne pas être bien tristes de les avoir commises ? Comment ne pas se dire que nous voulons les éviter désormais ? Cependant Notre-Seigneur demande encore :

B. Un amour pénitent. — C'est-à-dire, un amour qui s'humilie et avoue sa culpabilité. Pour cela, nous aussi

avons une démarche à faire. Madeleine est allée trouver Notre-Seigneur, et par cette démarche, par ses larmes et sa contenance elle a tout avoué. Nous devons pareillement tout avouer auprès du ministre de Jésus-Christ, au tribunal de la réconciliation. Faisons-le de bon cœur, et quand même l'aveu de certaines misères nous coûterait, sachons bien que l'amour a inspiré à Madeleine une démarche autrement héroïque !

C. Un amour réparateur. — C'est là ce que Dieu demande surtout de nous. Et comment réparer ? C'est encore Madeleine qui nous l'enseigne. Elle se tient près de Jésus, à ses pieds ; elle les baise, elle y verse son parfum, elle les baigne de ses larmes, elle les essuie de ses cheveux.

Baiser les pieds : humilité. Les oindre de parfums : bonnes œuvres. Les laver de ses larmes : componction et mortification. Les essuyer de ses cheveux : renoncement aux vanités qui nous captivaient auparavant.

III. — Effets de cette miséricorde.

Pour nous encourager à persévérer et nous convaincre encore davantage de la grandeur de cette miséricorde, voyons-en les effets :

A. Le premier effet, c'est *la rémission des péchés.* — Rémission pleine et entière malgré le nombre et la gravité des offenses. Rémission instantanée, même des peines dues au péché. Voilà les fruits de la miséricorde provoquée par l'amour.

B. La ferveur dans les bonnes œuvres. — Une grâce en attire une autre ; dès qu'on est fidèle, on vole de vertus en vertus. C'est ainsi que Madeleine se met à suivre Jésus-Christ par les villes et les bourgades, elle auparavant si mondaine. Elle distribue ses biens aux indigents.

C. L'amour de la souffrance. — Nous en avons une preuve bien remarquable dans la présence de Madeleine au pied de la croix. Pour se trouver là, elle a dû suivre le Sauveur au

milieu de la foule ameutée, braver les railleries des Pharisiens et des autres ennemis de son Maître massés autour du Calvaire. Malgré tout, elle est là, parce qu'elle veut souffrir avec son bien-aimé.

D. Les faveurs célestes. — Madeleine est favorisée de plusieurs apparitions de Notre-Seigneur, de l'abondance des dons du Saint-Esprit, du don de contemplation dans la grotte de la Sainte-Baume. Souvent Dieu accorde de telles grâces à ceux qui ont été autrefois les plus coupables.

E. Une mort précieuse et une couronne éclatante. — Tel est l'ensemble des grâces de choix que la miséricorde divine a accordées à Madeleine la pécheresse !

Colloque avec Jésus-Christ, aux pieds duquel nous nous trouvons, et avec sainte Marie-Madeleine, pour qu'elle nous obtienne ce que nous avons demandé dans le 3e prélude.

RÈGNE DU CHRIST.

(Roothaan, Weninger.)

1er Prélude. — Histoire d'après le livre des Exercices.

2d Prélude. — Demander à Dieu que je me montre docile à sa voix.

I. — Quelle est l'œuvre à laquelle Jésus-Christ m'appelle ?

C'est la conquête des âmes, jointe à ma propre sanctification, à mon propre salut. Qu'elle est grande cette œuvre ! Supposons un roi puissant qui invite ses sujets à une conquête. Comment cela est-il considéré ? Quel enthousiasme ! Et plus le monarque est grand, magnifique, et plus la conquête est importante, plus aussi

cet enthousiasme est grand. Et maintenant, faisons la comparaison :

a) Entre un souverain quelconque et Jésus-Christ...

b) Entre la conquête de tout l'univers et celle d'une âme ! Tout l'univers, c'est quelque chose qui passe, qui périra ; une âme est immortelle !... L'âme humaine est créée à l'image de Dieu. Une seule âme peut rendre plus de gloire à Dieu que des millions de soleils !... Qu'est-ce donc que conquérir des âmes ? Et voilà la conquête à laquelle je suis appelé de Dieu.

Mais ce qui mérite encore considération, c'est que, appelé à sauver, à conquérir les âmes des autres, par là même, si je m'acquitte bien de ce ministère, je sauverai ma propre âme. Eh bien ! si je ne considère que la grandeur seule de cette entreprise, Jésus-Christ me disant : Voulez-vous travailler avec moi à cette conquête, que lui répondrai-je ?

II. — Quels sont les encouragements qu'il me donne ?

A. Le premier, c'est *son propre exemple*. — Que cet encouragement est puissant pour un cœur généreux ! Voyez quel enthousiasme il y a parmi les soldats, quand leur roi combat au milieu d'eux, et partage leurs fatigues !... Ici, il en est non seulement ainsi, mais il n'y a aucune peine, aucune souffrance que nous puissions subir, sans que Jésus-Christ l'ait subie à un degré bien plus intense que nous !

B. La certitude du succès. — Dans toutes les autres entreprises, le succès est douteux. Et cependant, avec quelle ardeur on les embrasse, dès qu'il y a quelque chance de réussite ! Ici, la victoire est infaillible...

C. L'immensité de la récompense. — Immense dans son objet, puisqu'elle ne sera autre que Dieu même... Immense dans sa durée, puisqu'elle sera éternelle. Encore une fois, quelle comparaison avec les entreprises terrestres !

III. — Quels sont les sacrifices qu'il m'impose ?

Que demande Jésus-Christ ? — Il demande que nous renoncions au démon, notre ennemi capital ; au monde... vain, trompeur, ingrat ; à la chair... qui nous avilit, nous accable et ne nous a jamais causé que trouble et remords.

Pour combien de temps ? — Cette lutte doit se prolonger pendant quelques années, peut-être, ou pendant quelques mois seulement ; et puis satisfaction complète et éternelle de tous mes désirs les plus élevés.

Jusqu'à quel point ? — Plus ou moins, d'après la générosité que je me sens. Mais plus le sacrifice que je ferai sera complet, plus ma récompense sera éclatante. Eh bien ! que m'inspire maintenant ma générosité ?

Colloque. — Offrande faite à Jésus : *O æterne Domine rerum omnium, ego facio meam oblationem... attestans quod sum paratus ad te sequendum in omnibus injuriis et omni paupertate... si majestas tua voluerit me eligere ad talem vitam et statum.*

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

1er Prélude. — Nous représenter Jésus-Christ qui nous invite à le suivre et nous dit : *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris* (Jo. VIII, 12).

2d Prélude. — Grâce de comprendre combien il est nécessaire de suivre Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'imiter ; et force pour le faire parfaitement.

I. — Jésus-Christ est notre guide *(Ego sum via)*, ou bien : Qui dois-je suivre ?

A. Figurons-nous un homme égaré au milieu d'une vaste forêt, ne sachant de quel côté se diriger, commençant à souffrir de la faim. Si un guide se présentait à lui, avec

quelle reconnaissance, avec quelle ardeur il accepterait de se mettre à sa suite !

Appliquons cela à nous-mêmes. Nous sommes comme égarés dans le monde, ne sachant comment parvenir à la patrie céleste. Et voilà qu'il se présente un guide : Jésus-Christ. Que ferons-nous ?... Je suppose qu'on dise à ce voyageur égaré : « Si vous le voulez, je vous indiquerai le chemin, et vous arriverez sain et sauf dans votre patrie. De plus, si vous voulez me suivre, je vous conduirai si bien que vous finirez par devenir un roi puissant et glorieux ; seulement, je vous en avertis, le chemin est un peu pénible, mais voyez : moi, je le frayerai devant vous, et il est certain que si vous me suivez, nous parviendrons au but marqué ! » Quel est l'homme qui serait assez insensé pour dire à ce guide : Il me suffit de connaître la route ; pour le reste, je n'ai pas besoin de vous !... Appliquons cela à Notre-Seigneur et à nous...

B. Après avoir fait cette comparaison, voyons quel guide nous possédons en Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin de nous exciter à le suivre fidèlement et partout ! *Sequar te quocumque ieris* (Matth. VIII, 19).

a) C'est un guide qui nous est donné par Dieu même. *Hic est Filius meus dilectus... ipsum audite !*

b) C'est un guide qui est Dieu lui-même, donc tout-puissant, donc infiniment sage, donc infiniment bon...

c) C'est un guide qui, étant Dieu, s'est fait homme pour moi ; par amour pour moi. Quelle confiance, quel abandon ne mérite pas un tel guide ? Jusqu'ici je n'ai pas eu cet abandon, sous le prétexte que la route tracée était pénible ! Et pour cela, il m'est arrivé de le quitter. Est-ce raisonnable?

II. — Jésus-Christ est notre maître *(Ego sum veritas)*, ou bien : En quoi dois-je le suivre ?

Disons plus : Jésus-Christ n'est pas seulement notre maître et un maître véridique ; il est la Vérité ! Et ici, faisons une remarque importante : L'imitation de Notre-

Seigneur n'est pas une affaire de sentiment, de satisfaction ; ces considérations peuvent entrer en ligne de compte, mais elles sont accessoires. C'est une affaire de conviction et de volonté. Il s'agit de se dire : « Cela est bon, et Dieu le demande de moi, donc cela sera ! »

Eh bien ! notre maître infaillible, que nous dit-il ? Tout est compris en ces mots : *Sequere me. Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me. Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus, et veni sequere me.*

Cette manière de suivre Jésus-Christ, de mettre en pratique ses leçons, ce n'est pas autre chose que la vie religieuse. Son exemple qu'il m'invite à réaliser en moi, c'est l'exemple :

A. De la pauvreté. Quelle a été la pauvreté de Jésus-Christ ? *Vulpes foveas habent et volucres cœli nidos ; Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet* (Matth. VIII, 20).

Propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis (II Cor. VIII, 9).

Pauvre dans sa nativité... dans sa vie privée... sur la croix.

B. De la chasteté. C'est-à-dire, non seulement du renoncement aux plaisirs grossiers des sens, mais du renoncement à toutes les affections sensibles, en tant qu'elles pourraient nuire à l'union avec Dieu : *Quid est quod me quærebatis ? Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse?...*

Cette chasteté, c'est aussi la modestie, la réserve...

D. De l'obéissance. *Erat subditus illis* (Luc. II, 51). *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Phil. II, 7). Obéissant dans la crèche, obéissant à Nazareth, obéissant sur la croix...

D. De la pénitence. *Quasi agnus coram tondente se obmutuit, et non aperuit os suum* (Cf. Isai. LIII, 7). Patience continuelle, pendant toute sa vie.

Dans ce point nous devons nous représenter Jésus-Christ comme un type parfait de ces vertus, sans entrer pour le moment dans les derniers détails. Mais, voyant

devant nous ce type parfait, notre modèle et en même temps notre maître, nous devons nous dire : « Voilà ce que je dois tâcher de réaliser en moi. Y suis-je disposé ? En ai-je le courage ? » Et en même temps il faut nous exciter, nous animer. Ce sera le fruit du troisième point.

III. — Jésus-Christ est notre vie *(Ego sum vita)*, ou bien : Pourquoi dois-je le suivre ?

Jésus-Christ est venu sur la terre pour nous donner la vie : *Ut vitam habeant, et abundantius habeant* (Jo. x, 10).

A. Ici-bas, la vie de son amour. — Nous avons besoin d'aimer : c'est l'amour qui fait la vie de notre cœur, de notre âme. Eh bien ! l'amour de Dieu, notre véritable vie, c'est ce que nous obtiendrons, si nous imitons Jésus-Christ. Il l'a promis lui-même : *Omnis qui reliquerit... centuplum accipiet.* Celui qui renonce à quelque avantage terrestre par amour pour moi et pour m'imiter, recevra le centuple ; c'est-à-dire un amour cent fois plus doux, plus consolant, plus heureux que celui qu'il avait pour l'objet qu'il quitte. Si jamais nous avons mis quelque générosité à suivre Notre Seigneur Jésus-Christ, nous avons éprouvé jusqu'à un certain point l'effet de cette promesse ! Oui, même quand on le suit sans consolation sensible, on a au fond de l'âme un principe de calme, de repos, de paix. On sent que l'on vit d'une vie surnaturelle. — Est-ce que je désire posséder cette vie ? la posséder de plus en plus parfaitement ? Dans ce cas, il faut que je me mette avec générosité à la suite du Sauveur.

B. Au ciel, il sera ma vie pour l'éternité. — Récompense immense, infinie ; torrents de vie qui s'épancheront dans mon âme ! Récompense d'autant plus splendide, plus magnifique, que j'aurai suivi Jésus-Christ de plus près sur la terre.

Colloque avec Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement. Il m'a aimé jusqu'à demeurer là avec moi pour être ma voie, ma vérité et ma vie. — Propos de le suivre toujours ; le prier de nous éclairer et de nous fortifier.

PRÉSENTATION AU TEMPLE.

1er Prélude. — L'histoire. (Luc. II.)

2e Prélude. — Se représenter le moment où l'enfant Jésus est offert à Dieu par les mains du prêtre, en présence de Joseph et de Marie.

3e Prélude. — Demander la grâce de comprendre le mystère, de connaître, d'aimer, d'imiter Notre-Seigneur, surtout dans *l'abnégation* dont il donne ici l'exemple et qu'il exige de tous ceux qui veulent le servir.

I. — Actions principales du mystère.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi (40 jours), *tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.*

A. Que remarquons-nous d'abord dans Jésus, dans Marie et Joseph ?

L'exacte fidélité à la loi. Cette loi ne regarde pas le Fils de Dieu. Auteur de la loi, il est au-dessus d'elle. — Elle ne regarde pas Marie, dont la maternité miraculeuse a été exempte de toute souillure. Mais Marie et Joseph ne se prévalent pas de ces raisons pour s'exempter de la loi. Est-ce ainsi que je me comporte, moi religieux, à l'égard de ma règle ? Est-ce que, non content des raisons fondées que je puis avoir de demander une dispense, je ne cherche pas des prétextes pour échapper aux obligations qui me gênent ?

B. Marie se soumet à la loi, bien que par là elle perde aux yeux du monde la réputation à laquelle elle tient le plus : celle de sa virginité. Elle cache sous le voile de l'humilité et de l'obéissance commune, les faveurs spéciales que Dieu lui a faites. Voilà de *l'abnégation :* l'amour de la règle, le culte de la soumission à la loi poussé jus-

qu'à l'héroïsme. C'est là le vrai cachet de la sainteté, et non pas de se mettre au-dessus de la règle sous prétexte de voies extraordinaires, etc.

C. Notre-Seigneur veut être porté au temple, afin de faire, lui aussi, acte de soumission à la loi. *In capite libri scriptum est de me ut faciam voluntatem tuam... lex tua in medio cordis mei...* (Cf. Ps. xxxix.) Demandons-nous quels furent les sentiments du Fils de Dieu, quand le prêtre l'offrit au Seigneur. Comme cette offrande de lui-même fut volontaire, complète, irrévocable ! Il ne se réserve rien ! — Faisons aussi notre offrande ; unissons-la à celle du Fils de Dieu. Par nos vœux nous devons nous renoncer complètement nous-mêmes ; faisons-le avec Jésus et pour Jésus.

D. Et ut darent hostiam secundum quod dictum est in lege Domini : par turturum aut duos pullos columbarum. C'est l'offrande des pauvres ! Joseph et Marie la donnent en toute simplicité. Les saints Pères font remarquer que Marie eût pu faire servir l'or des Mages à acheter un agneau, offrande des riches. Même, il y avait là un semblant de piété, de générosité. Marie préfère l'humilité : elle s'est déclarée femme vulgaire, elle se déclare pauvre. Est-ce avec la même générosité que nous acceptons les humiliations, les désagréments de notre état, surtout devant les étrangers ?

E. Ils offrent deux pigeonneaux, symboles de simplicité et de douceur, et deux tourterelles, symboles de fidélité.

II. — Prophétie de Siméon.

Et ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen Simeon, et homo iste justus et timoratus, exspectans consolationem Israel ; et Spiritus sanctus erat in eo. Et responsum acceperat a Spiritu sancto non visurum se mortem, nisi prius videret Christum Domini. Et venit in Spiritu in templum. Et cum inducerent puerum Jesum parentes ejus, ut facerent secundum consuetudinem legis pro eo, et ipse accepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum, et dixit : Nunc dimittis servum

tuum... Et erat pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo. Et benedixit illis Simeon, et dixit ad Mariam, matrem ejus : Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur. Et tuam ipsius animam pertransibit gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.

A. Comme dans ce mystère tout parle du renoncement ! Voici un saint vieillard auquel Dieu, pour prix de sa fidélité, réserve le bonheur de recevoir dans ses bras le Sauveur des hommes. Tout est combiné de manière que Siméon goûte cette ineffable consolation. Oui, voilà bien la consolation spirituelle ! Et cependant, quel en est l'effet sur Siméon ? *L'abnégation !* Il fait aussitôt le sacrifice de sa vie : *Nunc dimittis...* Il ne demande pas que Dieu prolonge ses jours pour qu'il jouisse du spectacle de la conversion du monde, etc... Non, il se déclare prêt à quitter tout, même la vie. Tel doit être aussi sur moi l'effet de la consolation spirituelle.

B. Mais Dieu a préparé cette rencontre pour faire annoncer les destinées de son Fils à l'occasion de la présentation de celui-ci au temple. Après que Siméon a célébré les grandeurs du Messie, il change de ton : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur.* Le Fils de Dieu sera un signe de contradiction, c'est-à-dire, les uns parleront de lui favorablement, les autres défavorablement, et ainsi il sera pour les uns une cause de salut, pour les autres une occasion de ruine... Et voilà ce que l'on annonce du Sauveur du monde au moment où il vient s'offrir au temple !... Quelle perspective ! Et ce petit enfant comprend ce que l'on dit, et il renonce à la consolation de voir tous les hommes apprécier sa mission. *Abnégation !* Et moi aussi, qui me suis voué à Dieu, qui veux travailler pour lui, je serai peut-être *signum cui contradicetur...*

C. Et tuam ipsius animam pertransibit gladius. Voilà la part de Marie ! Voilà ce que lui apporte la plus éminente dignité, la plus éclatante faveur que la créature puisse

recevoir : un glaive de douleur qui perce son âme d'outre en outre, *pertransibit*. Il faut donc que Marie se résigne aussi, et qu'elle se résigne à souffrir dans ce qu'il y a pour elle de plus saint et de plus cher, son divin Fils ! N'est-ce pas encore de *l'abnégation ?* — Souffrir en moi et souffrir dans mes affections les plus saintes, c'est peut-être ce que Dieu me réserve ; je dois m'y résigner...

D. Et remarquons-le bien : c'est là la bénédiction de Siméon : *Et benedixit illis Simeon et dixit ad Mariam...* Quelle différence entre les bénédictions de Dieu et les désirs de la nature !

III. — Anne la prophétesse.

Et erat Anna prophetissa, filia Phanuel, de tribu Aser : hæc processerat in diebus multis, et vixerat cum viro suo annis septem a virginitate sua. Et hæc vidua usque ad annos octoginta quatuor : quæ non discedebat de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die. Et hæc, ipsa hora superveniens, confitebatur Domino et loquebatur de illo omnibus qui exspectabant redemptionem Israel.

A. Anne la prophétesse résume toutes les dispositions principales que l'on doit avoir en s'offrant à Dieu avec Notre Seigneur Jésus-Christ.

a) La chasteté selon son état. Elle était resté vierge jusqu'à son mariage ; elle avait vécu sept ans avec son mari, puis était demeurée veuve.

b) L'amour de la prière et de la mortification : *non discedebat de templo... jejuniis et obsecrationibus serviens...*

c) L'obéissance : *Serviens !*

d) L'édification extérieure, surtout dans les paroles... *Confitebatur Domino et loquebatur de illo omnibus qui exspectabant redemptionem Israel...* Je suis aussi appelé à me consacrer au Seigneur, suis-je dans ces dispositions ? Est-ce que du moins je travaille sérieusement à les acquérir ?

B. Jetons maintenant un coup d'œil sur toutes les personnes que Dieu a réunies dans ce mystère.

C'est *Anne* la prophétesse, qui a renoncé à toutes les jouissances de la famille pour servir Dieu dans son temple.

C'est *Siméon*, qui s'oublie lui-même pour ne songer qu'au salut d'Israël et qui se déclare prêt à mourir aussitôt qu'il a vu le Sauveur.

C'est *Joseph*, dont toute la vie est consacrée à Jésus et à Marie, qui partagera toutes leurs peines et leurs douleurs, et n'est presque pas nommé dans l'Évangile.

C'est *Marie*, qui n'achète la gloire de la maternité divine qu'en acceptant en même temps le titre de Reine des martyrs.

C'est le Sauveur *Jésus-Christ*, dont on annonce qu'il sera placé comme un signe de contradiction, lui qui est venu pour sauver tous les hommes !

Où se trouve donc la satisfaction personnelle ? — Nulle part ! Il n'y a qu'une seule chose qui se trouve partout : *l'abnégation*.

Colloque avec Jésus-Christ s'offrant à son Père. Acte d'abnégation complète de nous-mêmes et offrande entre les mains de Dieu.

FUITE EN ÉGYPTE.

(Weninger.)

1er **Prélude**. — Se souvenir de l'histoire.

2e **Prélude**. — S'imaginer voir la route qui va de la Judée vers l'Égypte ; puis la place où habite la sainte Famille.

3e **Prélude**. — Demander le don de *prudence*, et la confiance en la Providence, surtout dans nos dangers spirituels, et en particulier pour conserver la chasteté.

I. — Danger que court l'enfant Jésus.

Hérode veut tuer l'enfant Jésus. Pour cela, il fait massacrer les Innocents. Mais l'ange avertit Joseph en songe et lui dit : *Surge, accipe puerum et matrem ejus.*

A. A peine Jésus est-il né, qu'Hérode veut le tuer. A peine est-il né dans nos cœurs par la conversion, que le démon veut l'y tuer, surtout s'il prévoit que notre conversion tendra à la gloire de Dieu, au salut des âmes... Il déchaîne contre nous ses satellites : nos passions, le monde ; lui-même prend tous les moyens... Il cherche encore à massacrer beaucoup d'innocents par le glaive de la parole, par la calomnie... Il est ainsi partout où Jésus paraît ; je dois m'attendre à la même épreuve.

B. L'ange avertit Joseph : « Levez-vous » etc... Que faire quand on veut ainsi nous ravir Jésus ? Fuir ! Fuir loin de notre pays, loin de nos penchants, de nos affections, de tout ce qui nous est cher. Fuir pour conserver, pour sauver Jésus ! — Aller là où l'obéissance nous l'ordonne, où notre supérieur, notre confesseur l'indique, là quelquefois où notre conscience même l'insinue... Et fuir sans délai... lors même que nous ne comprendrions pas le *pourquoi*.

II. — Prompte fuite de saint Joseph.

Joseph prend l'enfant et sa mère, et fuit en Égypte. Admirable obéissance ! Et cependant combien de prétextes Joseph n'avait-il pas pour présumer que Dieu aurait fait un miracle en faveur de Jésus et de Marie ? Mais non, il ne fait pas ces raisonnements ; il part aussitôt, parce qu'il faut sauver Jésus comme Dieu le veut... Et nous, que de raisons n'avons-nous pas de fuir, quand il s'agit de tentations ? Et cependant nous agissons en présomptueux. — Jésus échappe, grâce à Joseph et à Marie. Ce sont eux qui sauvent Jésus. De même, si je veux sauver la vie de Jésus en moi, je dois le faire aussi par le moyen de Marie et de Joseph, en les invoquant et en les imitant, imitant leur

amour pour Jésus, leur dévouement à Jésus, leur abandon à la Providence.

Ne nous inquiétons pas, la Providence veille sur nous, comme elle a veillé sur la sainte Famille.

III. — Séjour en Égypte.

Et il y resta jusqu'à la mort d'Hérode. Combien de privations, de misères, la sainte Famille n'a-t-elle pas eu à supporter dans cet exil ! Mais elle a tout subi sans murmurer, avec joie, parce qu'il s'agissait de conserver Jésus... Puis-je trop faire moi-même pour sauver un pareil trésor ?

Ils y restent jusqu'à la mort d'Hérode. Pour conserver Jésus, il faut persévérer, persévérer jusqu'à la fin... surtout quand il s'agit de la fuite de péchés graves, quand il s'agit de la chasteté, si bien représentée par ces innocents qu'Hérode fait mourir. Il faut persévérer dans l'éloignement de toute occasion. Que d'hommes se sont crus assez forts, au bout d'un certain temps, pour braver le danger, et qui ont misérablement succombé !

Jusqu'à la mort d'Hérode ! Notre Hérode, c'est le démon ; il ne meurt pas. C'est la chair toujours prête à se réveiller... Il faut continuer jusqu'à notre mort ! — Mais cela, combien de temps ? Oh ! quelques années ! Et qu'est-ce que cela en comparaison de l'éternité ? — Courage donc, ô mon âme, courage, et tu sauveras Jésus !

Colloque avec Jésus, Marie, Joseph, leur demandant la grâce de demeurer toujours en leur sainte compagnie.

MAISON DE NAZARETH.

1er **Prélude.** — Nous représenter la maison de Nazareth et y voir Jésus, Marie et Joseph.

2d **Prélude.** — Demander la grâce de connaître Notre-Seigneur et surtout Notre-Seigneur obéissant.

I. — Excellence de l'obéissance.

A. L'excellence de l'obéissance m'est ici manifestée.

a) Par la personne de celui qui obéit. Il est la puissance infinie. Il n'obéit donc pas parce qu'il le doit, parce qu'il y est forcé. — Il est la sagesse infinie. Il obéit donc, parce que c'est ce qu'il y a de mieux, de plus parfait. — Il est la bonté infinie. S'il obéit, c'est par amour pour moi, et parce que cet exemple m'est utile. Il faut donc que je me pénètre bien de cette vérité : mieux vaut obéir que commander.

b) Par la durée de cette obéissance. Jésus obéit pendant trente ans sur trente-trois que dura sa vie mortelle ! Et il obéit à ses créatures.

c) Par le mode de l'obéissance de Jésus-Christ. Il y a obéir et obéir ; obéir dans un poste élevé ou obéir dans l'obscurité, dans l'oubli. C'est ce dernier genre que choisit Notre-Seigneur, pour bien nous montrer que l'obéissance la plus méritoire, la plus excellente, c'est la plus obscure, la plus vile aux yeux des hommes.

d) Par la préférence accordée à l'obéissance par Jésus-Christ. Que n'aurait-il pu faire au lieu d'obéir ? Il aurait pu parcourir la Judée, faire des miracles, prêcher partout le royaume de Dieu. Il aurait pu pendant ces longues années convertir le monde païen ! Cependant, non : il a préféré obéir dans le silence.

B. Faisant un retour sur moi-même par rapport à mon estime de l'obéissance, je reprends les mêmes points, et j'examine quelle est cette estime.

a) Quand je considère ma personne. Est-ce que je ne dis pas : « Pourquoi moi, qui ai tant d'esprit, tant de capacité, qui suis depuis si longtemps en religion, dois-je mener une vie d'obéissance ? »

b) Quand je considère la durée. Est-ce que je ne dis pas : « Obéir, c'est bon pour le postulat, pour le noviciat, pour le commencement de la profession, mais plus tard !

c) Quant au mode. Est-ce que je prends plaisir à obéir dans les rangs inférieurs ?

d) Est-ce que je ne fais pas des raisonnements de ce genre-ci : « Dans un autre poste, je pourrais faire tant de bien... » Sachons donc que Dieu n'a pas besoin de nous pour opérer ce bien que nous avons en vue... Prions, et ce bien se fera, ou un bien plus grand encore. Pour abreuver Samson, Dieu a tiré de l'eau de la mâchoire d'un âne.

II. — Ordre de l'obéissance.

Je contemple l'obéissance dans la maison de Nazareth.

A. Dans quel ordre s'exerce-t-elle ? Il est vrai, celui qui est ici le premier supérieur, celui qui commande à tous, c'est Dieu, le Père éternel, de qui descend toute autorité. C'est avant tout sa loi que l'on observe. Voyez, on va tous les ans à Jérusalem, on observe toutes les prescriptions de la Loi... Mais au-dessous de lui, celui qui tient l'autorité, c'est saint Joseph ; puis vient Marie, qui obéit à Joseph, et celui qui obéit à tous, c'est Jésus. Cet ordre n'est pas celui de l'ancienneté, car Jésus est l'Éternel ; ce n'est pas l'ordre de la sainteté, ni l'ordre de la science ; non, c'est l'ordre de la Providence. Et la Providence peut établir comme supérieur celui qui aux yeux des hommes serait le moins digne. Conclusion pratique : je ne dois pas considérer dans mon supérieur la science, la vertu, l'expérience, mais simplement l'autorité légitime qui lui est confiée selon l'ordre de la Providence divine.

B. Et pourquoi Dieu permet-il parfois dans les communautés religieuses que le moins parfait commande ?

a) Pour faire ressortir que c'est lui qui gouverne, et qui fait réussir tout l'ensemble de l'administration malgré certaines imperfections de détail.

b) Pour que les supérieurs ne s'enorgueillissent pas. Cela leur sera impossible, s'ils ont une juste idée des mérites de leurs inférieurs.

c) Pour rendre l'obéissance des inférieurs plus méritoire. Si le supérieur commandait toujours ce qu'il y a

de plus sage, il n'y aurait presque plus de mérite à l'obéissance.

Remarquons toutefois que bien souvent l'on se plaint des défauts de ses supérieurs, tandis que, en définitive, on est soi-même en faute.

III. — Exemple d'obéissance.

A. Je considérerai en Jésus et en Marie la triple obéissance.

a) Obéissance de l'*exécution*. — Je verrai comment un ordre est aussitôt exécuté que donné, comment tout désir est pour ainsi dire prévenu. Je remarquerai comment Jésus fait avec un soin parfait les moindres choses, sans se demander si saint Joseph ou la sainte Vierge le sauront, s'ils le remarqueront, s'ils l'en loueront... comment il fait toujours également bien, quoiqu'on lui fasse faire souvent la même chose... Retour sur moi-même, quant à cette perfection dans l'exécution.

b) Obéissance de la *volonté*. — On peut dire que ces trois saintes personnes n'ont qu'un cœur et qu'une âme, une seule volonté. Jamais de répugnance de la part de Jésus, que la chose soit naturellement agréable ou non. C'est la volonté de Joseph, c'est celle de Marie : c'est donc celle de Dieu, cela suffit.

c) Obéissance du *jugement*. — Comme elle est remarquable en Jésus, qui se laisse commander une foule de choses qu'il connaît mieux que ses parents, et qui les fait entièrement d'après l'ordre reçu. Que la chose soit moins bonne de cette manière, qu'importe ? Dieu veut qu'elle se fasse suivant les indications de Joseph ou de Marie, cela suffit.

B. Appliquons tout cela à nous-mêmes ; et pour ne rien oublier, examinons-nous sur l'obéissance, en parcourant :

a) notre obéissance à la règle (lever le matin, etc.) ;

b) notre obéissance aux devoirs de notre charge ;

c) notre obéissance aux ordres spéciaux de nos supérieurs ;

d) notre obéissance aux officiers inférieurs établis par l'autorité légitime.

Colloque avec Jésus obéissant à Nazareth.

VIE CACHÉE DE JÉSUS-CHRIST.

1er **Prélude.** — L'histoire.

2e **Prélude.** — Se représenter la maison de Nazareth.

3e **Prélude.** — Demander l'amour et la pratique de la vie cachée.

I. — Vie d'obéissance.

Erat subditus illis. — Jésus demeure caché pendant trente ans, lui qui est venu pour sauver le monde ! Il faut que cette vie cachée soit bien excellente, puisque Jésus-Christ l'a pratiquée si longtemps. — Elle est indispensable comme préparation à la vie apostolique... Elle est tout à fait nécessaire à l'apôtre pour se conserver, se retremper. *Nemo secure apparet, nisi qui libenter latet* (Imit. I, 20).

Et quel est le caractère distinctif de la vie cachée ? *Erat subditus illis :* c'est l'OBÉISSANCE.

Quel exemple d'obéissance dans Jésus !... Un Dieu obéit à ses créatures, à des créatures imparfaites... Joseph, le moins parfait des trois, commande ; puis vient Marie, puis Jésus... Voyons dans Jésus l'obéissance de l'exécution... de la volonté... de l'intelligence, dans toutes les choses que Joseph lui faisait faire et qu'il connaissait bien mieux que son père nourricier.

Pourquoi Jésus obéissait-il si parfaitement, si volontiers, si facilement ? Parce qu'il voyait dans Joseph, son père nourricier, le représentant du Père céleste. C'est à celui-ci qu'il obéissait, et partant la soumission lui était facile. Voilà mon modèle.

II. — Soin d'avancer dans la perfection.

Proficiebat sapientia, et ætate et gratia apud Deum et homines. — Pourquoi Jésus, qui était infiniment sage et parfait, a-t-il voulu croître extérieurement en perfection ? C'est pour nous montrer comment nous, nous devons PROGRESSER. — Remarquons bien ces progrès : *sapientia et ætate.* N'y a-t-il pas des personnes qui, à mesure qu'elles avancent en âge, en ancienneté dans la religion, deviennent, peut-on dire, de plus en plus déraisonnables ? Ne suis-je pas du nombre ? — *Proficiebat gratia*, c'est-à-dire en amabilité. Voilà ce que Dieu attend d'une personne pieuse, d'un religieux. Ils doivent de plus en plus rendre la vertu aimable. Ils doivent la faire aimer et respecter des gens du monde. — *Proficiebat apud Deum et homines.* Remarquons bien les deux mots : *apud Deum* ne suffit pas ; il faut que ce soit encore *apud homines.* Voilà ce que doit faire le religieux devant ses parents, ses élèves, les autres personnes avec lesquelles il lui faut agir. *Sic luceat lux vestra...* Ce n'est pas là de l'orgueil, de l'ostentation ; mais notre vue, notre démarche, notre langage doivent porter les hommes à Dieu.

III. — Travail obscur.

Nonne hic est faber ? — Pendant tout ce temps, le Sauveur exerçait le métier de charpentier. Occupation vulgaire, surtout que, au témoignage de saint Irénée, il ne s'agissait que de faire des jougs et des charrues. Voilà donc le créateur du ciel et de la terre exerçant ce vil métier. Je le contemple au milieu de ses occupations...

Pourquoi ce travail ? — *a)* Pour nous donner l'exemple de l'humilité.

b) Pour nous donner l'exemple de la serviabilité ; car personne ne doit se plier plus qu'un artisan à toutes les exigences.

c) Pour relever à nos yeux les conditions sociales du plus bas degré, et nous montrer que là, et là surtout on peut se sauver.

Enfin, comment travaille-t-il ? — Avec quel esprit de foi ! Avec quelle ferveur ! Quels soupirs embrasés s'élevaient de l'atelier de Nazareth vers le Père céleste ! Combien de fois en maniant le bois, les clous, le marteau, Jésus songea-t-il à sa douloureuse passion ! — Voilà comme on peut tirer parti de tout pour s'élever à Dieu.

Colloque avec Jésus, Marie, Joseph, habitant à Nazareth.

JÉSUS DANS LE TEMPLE.

1er Prélude. — L'histoire.

2e Prélude. — Voir Jésus répondant à Marie : *Quid est quod me quærebatis ?*

3e Prélude. — Demander la grâce de comprendre le vrai détachement du cœur et la manière dont Notre-Seigneur travaille à nous y faire parvenir.

I. — Conduite de Jésus.

Dans ce premier point, je parcourrai toute la série historique du mystère ; je me la représenterai vivement dans tous ses détails ; j'y assisterai.

Union de la sainte Famille... affection sainte et vive... Sur la route, maintien édifiant... Arrivée à Jérusalem... séparation... Nous pouvons supposer que les membres de la sainte Famille se sont dit : « Nous nous retrouverons ce soir à tel endroit. » Puis Joseph est allé avec les hommes, Marie avec les femmes, Jésus est resté avec les enfants... Prière avant le départ... Moment de quitter le temple. Délibération dans le cœur de Jésus. Il se décide à abandonner ses parents, et se rend au parvis des docteurs... Joseph et Marie arrivent au premier rendez-vous... Jésus n'y vient pas... Ils se rassurent et avancent vers la foule...

Premières inquiétudes... recherches chez les parents... chez les voisins... On ne trouve pas Jésus... Douleur qui augmente sans cesse... Retour à Jérusalem et nouvelles recherches... Entrée de Marie et de Joseph au temple ; ils voient Jésus au milieu des docteurs. *Fili, quid fecisti nobis sic ? — Quid est quod me quærebatis ?... Non intellexerunt... Maria conservabat omnia verba hæc...*

Dans ce point, je ferai l'application générale de cette manière d'agir de Jésus. Il y a des âmes qui se sont données à lui, qui tâchent de le servir de leur mieux, et pourtant, à un moment donné, Jésus se cache... Ces âmes le cherchent et continuent de le chercher. Elles ne le trouvent pas. Où est-il ? Dans le temple au milieu des docteurs... Et quand on se plaint, au confesseur, par exemple, celui-ci a l'air de ne pas être étonné : *Quid est quod me quærebatis ?...* Le confesseur donne quelques raisons, et on ne comprend pas le confesseur : *Ipsi non intellexerunt.* Telle est cette histoire ; c'est celle d'une foule d'âmes pieuses.

Maintenant entrons dans l'esprit du mystère, afin de nous consoler et de nous instruire.

II. — Séparation du côté de Jésus.

Considérons cette décision de Jésus : c'est une décision

A. Forte et courageuse. — Jésus aime ses parents. Il les aime comme Dieu et comme homme, d'un amour parfait, vraiment filial. Ne pensons pas qu'il se sépare d'eux sans difficulté. Il prévoit la peine qu'il leur causera ; malgré tout, il s'y décide.

Ne pensons pas quand Dieu abandonne une âme (bien entendu, en apparence), ne pensons pas qu'il ne l'aime point. Pourrait-il aimer quelqu'un plus qu'il ne fit Joseph et Marie ? Et cependant...

B. Sage. — *Quæcumque enim scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt* (Rom. xv, 4). Pourquoi Jésus-Christ nous a-t-il donné l'exemple de cette séparation ? Lui-même nous en donne la raison : *Nesciebatis quia in his quæ Patris*

mei sunt oportet me esse ? Toute affection, quelque légitime qu'elle soit, doit céder, dès qu'il s'agit du service de Dieu.

Ainsi doit céder l'affection pour les parents, quand il s'agit d'embrasser la vie religieuse ; ainsi doit céder, dès que l'obéissance parle, l'affection pour un supérieur, pour un frère en religion qui nous aide et nous édifie, pour un confesseur qui nous soutient et nous éclaire. Il faut savoir pratiquer le renoncement... Et s'il en est ainsi des affections légitimes, que dire des affections moins légitimes ?

C. Charitable. — Oui, charitable envers Joseph et Marie. Leur affection pour Jésus était sainte ; elle va devenir plus sainte encore. Ils vont apprendre à dépouiller tout ce qu'il pourrait y avoir de naturel dans cette affection...

Peut-il y avoir quelque chose de naturel dans notre affection pour Dieu ? — Oui, quand nous l'aimons principalement ou uniquement à cause de la consolation sensible qu'il nous accorde. Eh bien ! pour nous corriger de cela, pour nous purifier, Dieu se cache parfois et il nous laisse dans l'aridité. Il faut savoir profiter de ces circonstances.

III. — Séparation du côté de Marie et de Joseph.

Si je considère cette séparation par rapport à eux, je trouverai abondamment à m'instruire touchant mes désolations. Cette séparation fut

A. Imméritée. — Nous l'avons déjà dit : ce n'est pas un signe que l'on ne soit pas bien avec Jésus, quand on se trouve désolé... Mais quand on a été négligent, tiède, quand on est orgueilleux et difficile, quand on manque de charité pour les autres, doit-on s'étonner d'éprouver des sécheresses, d'être abandonné de Jésus ?

B. Douloureuse. — Oh ! méditons toutes les angoisses de Marie et de Joseph ! Perdre Jésus pour une heure, quelle douleur ce devait être ! Mais le perdre pour trois jours ! Ne pas savoir où il est, ne pas savoir s'ils le rever-

ront jamais ! Ils se demandent si, à leur insu, ils ne sont pas cause de cette séparation.

Tâchons de bien nous rendre compte de cette épreuve... Puis-je, moi, me plaindre, quand Jésus se retire ? Y a-t-il une comparaison possible entre mes mérites et ceux de Marie et de Joseph ? La résignation est donc ce qui me convient le mieux.

C. Méritoire. — Parce qu'ils se résignèrent, sans toutefois se relâcher dans leurs recherches. Aussi le retrouvèrent-ils avec une surabondance de joie spirituelle ; et ils le conservèrent dans la suite avec une affection plus pure encore qu'auparavant, car ils virent en lui, plus clairement qu'auparavant, le Dieu incarné.

Telle doit être notre conduite dans les désolations... telle en sera alors ordinairement la fin, tel en doit être le fruit.

Colloque avec Jésus assis au milieu des docteurs.

JÉSUS DEMEURANT AU TEMPLE.

(Weninger.)

Vide Notam ad calcem, pag. 562.

3e Prélude. — Demander surtout la générosité à rompre les affections terrestres et la fidélité dans la vocation.

I. — Départ pour le temple.

Se représenter la sainte Famille en route pour le temple.

Ils allaient *selon la coutume*, et non pas *par coutume*. Comment, moi, fais-je mes exercices spirituels ? N'est-ce pas uniquement par coutume ?

Ils allaient *tous les ans*. Cela leur coûtait de la fatigue, etc., mais pourtant ils étaient fidèles. Le suis-je également ?

Ils vinrent donc à Jérusalem. — Je vois dans le temple Jésus, Marie, Joseph. Comment prient-ils ?... Quelle est leur dévotion intérieure ?... leur dévotion extérieure ?...

Ils célèbrent la fête *de Pâques*. Délivrance de l'Égypte ; figure de la délivrance du monde... Avec quels sentiments ? Quels sont les miens en célébrant les fêtes ? Les fêtes sont un puissant moyen de nourrir la piété et de rendre la vie religieuse agréable... Et quelle différence entre les fêtes des Juifs et celles que nous célébrons !

II. — Jésus reste dans le temple.

A. Il le fait *sans consulter ses parents*. — Les choses qui sont de notre vocation et surtout les devoirs qui nous sont imposés dans notre vocation même, ne regardent pas nos parents, ni les séculiers... Nous ne devons pas les consulter là-dessus.

B. Jésus quitte ses parents *pour vaquer aux choses de Dieu*. — S'il omet de consulter des parents aussi bons, aussi saints que Marie et Joseph, que dire quand il s'agit de parents qui n'ont presque pas de religion, ou qui n'entendent rien à l'obéissance religieuse, à la mortification ?

C. Jésus *cause de l'inquiétude à ses parents*. — Ne croyons pas que cela ne lui ait point coûté. Il les aimait tant, et ils le méritaient si bien. Et cependant, il le fait, parce qu'il s'agit avant tout de la gloire de son Père. Un autre motif suffisant, c'est de nous donner cet exemple.

D. Jésus au temple *demeure avec les docteurs*. — Ce sont les prêtres, les ministres de Dieu. Eux ont mission de nous enseigner les voies du salut... S'il est nécessaire que nous communiquions notre intérieur à nos maîtres dans la vie spirituelle, il est aussi fort nuisible de le communiquer à d'autres. Souvent c'est mettre au courant de nos affaires le démon, qui sans cela ne connaîtrait pas notre intérieur.

III. — Jésus est retrouvé.

A. Faut-il dépeindre l'inquiétude de Joseph et de Marie,

pendant ces trois jours ? Cependant, soyons-en assurés, il y avait un sentiment qui chez eux dominait tous les autres : la résignation à la volonté divine. S'ils ne comprenaient pas les mystères, ils les adoraient... Faisons de même dans tout ce qui nous survient.

B. Ils retrouvent Jésus. — *Fili, quid fecisti nobis sic?* Remarquons la plainte amoureuse de Marie... Ces plaintes ne nous sont point défendues, pourvu qu'elles soient accompagnées de résignation.

C. Quid est quod me quærebatis? Quelle réponse ! Qu'elle est profonde ! Oh ! combien de fois nous pourrions la faire nous-mêmes, lorsque, par exemple, on s'étonne de notre conduite, de nos austérités, etc. « Ne savez-vous donc pas que...» Lorsque nos parents voudraient nous voir plus souvent en famille : *Quid est quod me quærebatis? In his quæ Patris mei sunt, i. e. quæ vocationis meæ sunt...* — Et nous-mêmes, si nous nous renfermons dans ce qui concerne notre vocation, combien nous serons heureux !... C'est là que nous trouverons Jésus : c'est là qu'est pour nous le temple ; là nous trouverons tout bien.

Colloque avec Jésus, que j'ai si souvent perdu par ma faute, et que j'ai retrouvé pendant ces exercices de la retraite. Demande de ne plus le perdre à l'avenir.

N. B. Pour ne pas trop retomber dans le point de vue de l'affection aux parents qui se retrouve dans le baptême de Jésus-Christ, il sera bon de prendre pour cette méditation le point de vue suivant :

Leçons sur nos rapports avec Dieu et sur nos exercices de piété, tirées de l'enfance de Jésus-Christ. Nous y avons :

a) La fidélité dans ces exercices, et la ferveur.

b) Le détachement des créatures, nécessaire à ces exercices.

c) La conduite dans les désolations, qui sont inséparables de ces exercices.

DEUX ÉTENDARDS.

(Roothaan, Weninger.)

1er Prélude. — Me rappeler cette incontestable vérité que d'un côté le démon, de l'autre Notre Seigneur Jésus-Christ tâchent d'enrôler tout le monde sous leur drapeau.

2e Prélude. — Voir d'un côté Jésus-Christ dans la plaine de Jérusalem ; de l'autre, le démon dans le champ de Babylone.

3e Prélude. — Demander à Dieu la connaissance des *fraudes* du démon et celle de la *vie véritable* que me montre Jésus-Christ et qu'il est venu m'apporter, et la grâce de *l'imiter*.

I. — Caractère général des deux armées.

Je vois le démon sur une haute chaire de feu et de fumée, dans le champ de Babylone. Voilà les caractères généraux de son empire : Babylone, c'est-à-dire confusion ; chaire élevée, c'est-à-dire orgueil ; feu, c'est-à-dire agitation sans repos ; fumée, c'est-à-dire ténèbres et illusion. Et au fond de tout cela il y a quelque chose d'horrible, d'effrayant : c'est la figure de Satan. Il ne parvient jamais à la cacher entièrement. — Voilà les caractères du camp infernal. Dès que je trouve dans mon âme ces caractères, lors même que je croirais être dans la vérité, je dois être en garde ; il est à craindre que je ne sois le jouet d'une illusion.

Je vois Jésus-Christ dans la plaine de Jérusalem, la cité de la paix ; il est beau et aimable... Il se trouve au milieu de ses disciples, dans une plaine basse... C'est ainsi que se présente le Sauveur aux âmes qui le cherchent et veulent le suivre.

II. — Souverains et ministres.

Je vois Satan réunissant tous les démons, tous les méchants, et les exhortant à envelopper le monde entier de leurs filets, à séduire tous les hommes... Il les envoie partout, dans toutes les parties du monde ; il y en a dans les couvents, partout ! Quels sentiments doit m'inspirer cette ardeur de Lucifer ? Une grande prudence, une grande défiance, de peur de me laisser séduire. Je dois aussi avoir un grand désir de m'opposer aux entreprises du démon, partout où je le pourrai.

Mais Jésus-Christ rassemble aussi ses disciples ; il les envoie convertir le monde. Quelle bonté de la part de Jésus ! Il a montré cette bonté aussi à mon égard. Que ne dois-je pas faire pour y répondre ? Quelle ne doit pas être ma reconnaissance ? ma docilité ? Mais voici que Jésus-Christ m'invite à faire partie moi-même de cette troupe d'apôtres, à travailler aussi au salut des âmes. Quel honneur ! Mais pour y réussir, je dois bien me pénétrer de son esprit. C'est ici surtout qu'il me faut faire attention.

III. — Esprit des deux camps.

Lucifer engage ses satellites à séduire le monde.

A. Par l'appât des richesses. Et sous ce nom il faut comprendre tout ce qui flatte les sens, tout ce qui met à l'aise, au large, car c'est là l'avantage que les hommes croient retirer des richesses. — Je dois donc prendre garde à cette illusion, quand même sous un prétexte de bien, de plus de fruit à produire dans les âmes, etc., je serais porté à m'accorder plus de satisfactions.

B. Par l'appât des honneurs, c'est-à-dire de tout ce qui élève, de tout ce qui fait paraître, de ce qui donne de la considération, etc. — C'est là un piège que le démon nous tend, surtout quand il nous fait ambitionner la supériorité.

C. Et ainsi ils porteront à l'orgueil. Voici comment le démon espère obtenir ce résultat : lorsqu'on sera à l'aise,

lorsqu'on sera considéré, on se complaira en soi-même, on ne voudra plus obéir, on résistera, on s'obstinera dans son avis, et alors on sera perdu. — Ah ! je dois bien prendre garde à cette suite de séductions. Et quel est le seul moyen de les éviter ? C'est de me porter directement aux contraires, tels que Jésus-Christ va le montrer.

Jésus-Christ exhorte ses disciples à prêcher

a) l'amour de la pauvreté,

b) l'amour de l'humiliation,

c) l'humilité.

Certes, il n'y a rien là qui flatte la nature ; mais si je considère mes tendances perverses, je comprends que ce sont là les seuls moyens de m'opposer à ces malheureuses tendances et de me mettre à l'abri des séductions de Satan. Je m'efforcerai donc de désirer cette pauvreté, ces humiliations. Et si je sens une trop vive répugnance, je m'efforcerai du moins d'en désirer le désir ! Voilà quelles doivent être mes dispositions ; dispositions que je dois être prêt à traduire en actes, si Dieu exigeait de moi que j'embrassasse la pauvreté actuelle.

Colloque, d'abord avec la sainte Vierge, pour qu'elle m'obtienne de son divin Fils qu'il m'accorde une place sous son drapeau ; puis avec Jésus-Christ, pour demander la même faveur ; enfin avec le Père céleste, pour qu'il me permette de me ranger parmi les soldats de son Fils.

BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST.

(Weninger.)

1er **Prélude.** — Me rappeler l'histoire.

2e **Prélude.** — Me figurer la route de Nazareth au Jourdain ; et le Jourdain lui-même.

3e **Prélude.** — Grâce de connaître, d'aimer et d'imiter Jésus, surtout dans la préparation à la vie apostolique.

I. — **Jésus quitte sa mère et se rend au Jourdain.** (*Détachement.*)

Jésus-Christ quitte sa mère. Sa mère si sainte, si bonne, si aimante ! Pourquoi ? Parce que celui qui entreprend la grande œuvre du salut des âmes, doit être libre de tout empêchement. Tout attachement, même légitime, dès qu'il est un obstacle à cette liberté, doit être rompu... Que de raisons le Sauveur ne pouvait-il pas alléguer pour demeurer auprès de sa Mère ?... Mais il n'a égard à rien de semblable ; il veut nous donner un exemple complet.

Il se rend au Jourdain. Là est la solitude où Jean-Baptiste prêche. Que signifie le Jourdain ? L'éloignement du monde, de l'esprit du monde. Je ne serai jamais un apôtre, si je demeure animé de l'esprit du monde. — Quel est ce Jean-Baptiste ? Jésus-Christ nous l'apprend. Ce n'est pas un roseau agité par le vent ; c'est un modèle de constance !... Ce n'est pas l'ami des plaisirs ; il pratique la plus austère pénitence !... C'est un prophète, c'est le précurseur de Jésus-Christ, dont il annonce la venue... Voilà les traits qui doivent faire le caractère de l'apôtre : constance, mortification, amour de Jésus-Christ. Et comme le monde ne peut que nuire à ce caractère, il faut que l'apôtre de Jésus-Christ se sépare du monde. Y suis-je disposé ?

II. — **Jésus se fait baptiser.** (*Humilité.*)

Je vois Jésus confondu au milieu des pécheurs !... Quelle humilité !... Jean-Baptiste le reconnaît, il s'élève entre eux un débat d'humilité. L'humilité, c'est le fondement de toute la vie apostolique. Sans humilité, point de bénédictions de la part de Dieu. Il résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. Sans humilité, point de fruits parmi le prochain. On fera des distinctions, des exceptions, on méprisera les pauvres et on perdra la confiance générale. Sans humilité, pas de réserve, pas de prudence ; et alors, malheur au missionnaire présomptueux ! — Je dois donc être

humble, reconnaître que tout ce que je possède me vient de Dieu, aimer les postes inférieurs, les occupations sans éclat.

Sic decet nos implere omnem justitiam. Il faut que l'apôtre accomplisse toute justice ; qu'il soit, autant qu'il est possible, le modèle des vertus qu'il prêche. Sans cela, comment pourra-t-il enseigner avec force, encourager avec efficacité, reprendre avec autorité ?

III. — **Jésus prie ; le Saint-Esprit descend sur lui.** (*Prière.*)

Après que le baptême est accompli, quel spectacle !

Jésus sort du fleuve et il prie. C'est ce que doit faire l'apôtre quand il a reçu sa mission. Mais voilà que les cieux s'ouvrent... le Saint-Esprit se montre, une voix retentit : *Voici mon Fils bien-aimé !* La qualité indispensable de l'apôtre, c'est l'union avec Dieu dans la prière ; mais cette union, au lieu d'être une union passagère, doit être telle que le Saint-Esprit repose sur l'apôtre.

Nous voyons ici ce divin Esprit descendre sous la forme d'une colombe. Ce symbole marque la douceur et la pureté, qualités absolument nécessaires à celui qui est le représentant de Dieu ! Sans elles, pas d'autorité, pas d'onction, pas d'efficacité. Il faut que Dieu puisse dire de moi avec vérité, quand j'annonce sa parole : « Voilà mon fils bien-aimé. »

Écoutez-le ! — Je me figurerai que Dieu le Père m'adresse ces paroles, en me montrant son Fils ; car, si je veux devenir un homme apostolique, je dois écouter Jésus-Christ, suivre Jésus-Christ. C'est ce que je commencerai à faire pendant cette retraite.

Colloque avec la sainte Trinité : Père, Fils et Saint-Esprit, d'après les sentiments de ce troisième point.

TROIS CLASSES D'HOMMES.

(Roothaan, Weninger).

1er **Prélude.** — Trois classes d'hommes possèdent chacune légitimement une certaine somme d'argent ; mais ils ne possèdent pas cet argent uniquement par amour pour Dieu. Ils désirent tous se sauver et trouver en paix Notre Seigneur Jésus-Christ ; mais ils ne sont pas tous dans les mêmes dispositions.

2e **Prélude.** — Me voir en la présence de Dieu et de la cour céleste, et voir les anges et les saints intercédant pour moi.

3e **Prélude.** — Demander la grâce de choisir ce qu'il y a de mieux pour la gloire de Dieu et le salut de mon âme.

I. — Première classe.

Elle *voudrait* se sauver ; mais jusqu'à l'heure de la mort elle ne fait rien pour se dépouiller de l'affection désordonnée... Quels sont ces hommes, ces religieux ?

A. Ceux qui ne veulent pas voir clair. Ils sentent bien que quelque chose n'est pas en règle, mais ils ne veulent pas voir quoi ; et pour cela ils se tiennent dans un certain vague, en vivant au jour le jour...

B. Ceux qui cherchent toujours à se persuader que la perfection est pour les autres et que Dieu ne l'exige pas de leur faiblesse. Ils voient bien ce que Dieu demanderait, mais ils se persuadent qu'il ne le demande pas.

C. Ceux auxquels Dieu fait voir malgré eux ce qu'il exige, mais qui disent : « Pas maintenant... plus tard ! »

Tous ceux de cette catégorie, où aboutiront-ils ? Hélas, à leur ruine ! Peut-être qu'ils en sont bien près. Et si Dieu leur fait l'insigne faveur de les conserver dans leur vocation, ils arriveront à l'heure de la mort les mains vides. Ils auront de plus à subir un terrible purgatoire.

Je vais donc m'examiner, pour voir si je n'ai pas quelque affection désordonnée et si je ne me trouve pas dans la première catégorie. Vite à l'ouvrage ! Quand le feu prend à une maison, on ne délibère pas, on vole aux pompes. Quand la gangrène se met dans une plaie, on ampute le membre. Il s'agit du salut de notre âme, et nous hésiterions !

II. — Deuxième classe.

La seconde catégorie *veut*, c'est-à-dire, elle ne se contente pas de certains désirs, elle prend *certains* moyens ; mais ces moyens sont restreints. On veut les uns, on ne veut pas les autres ; on tire Dieu vers sa volonté, au lieu de conformer sa volonté à celle de Dieu.

A. Caractères de cette catégorie. — a) Ils cherchent *avant tout* à être à leur aise ; pour le reste, ils sont prêts à faire tout ce que Dieu demandera.

Ou bien *b)* ils veulent tout ce que Dieu veut, pourvu qu'il respecte *telle* affection déterminée. « Cette affection n'est pas mauvaise, disent-ils, donc je ne *dois* pas la sacrifier. »

Ou bien *c)* ils ne se réservent rien en particulier ; mais quand Dieu leur demande quelque chose, ils tâchent toujours de marchander, et lui donnent le moins possible.

B. Malheur de cette catégorie. — a) Ils ne savent jamais s'ils font la volonté de Dieu ou la leur.

b) Ils se privent d'une foule de grâces ; car Dieu n'est généreux que pour ceux qui le sont à son égard.

c) Ils s'exposent à un grave danger de tomber dans la tiédeur, et de descendre ainsi dans la première catégorie.

O mon Dieu, n'en suis-je pas là ?... Et cela est-il juste ? Cela est-il raisonnable ? Est-ce à moi à poser des limites à votre grâce ? Et d'ailleurs qui sait où j'aboutirai ? Car il en est pour qui il n'y a pas de milieu : devenir des saints, de grands saints ou bien se damner. Qui sait si je ne suis pas du nombre ?

III. — Troisième classe.

La troisième catégorie possède le détachement parfait. Elle est *prête à tout quitter* aussitôt que Dieu l'exige. Ce qui distingue cette catégorie, c'est :

A. La pureté de vie.

B. Le progrès dans la vertu et l'union avec Dieu. C'est dans ces âmes que Dieu entre comme dans une demeure qui lui appartient. *(Discernement des esprits.)*

C. La paix et le bonheur.

Combien il est donc désirable de se trouver dans cette catégorie !

Colloque avec Marie, Jésus, le Père éternel, pour parvenir à cette troisième catégorie.

TROIS DEGRÉS D'HUMILITÉ.

1er **Prélude.** — Me figurer Notre-Seigneur se présentant à moi et disant : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum* (Matth. XVI, 24).

2d **Prélude.** — Demander la grâce de comprendre et de vouloir.

Remarque préliminaire. L'humilité, dit saint Bernard, est : *Verissima sui cognitio, qua homo sibi ipsi vilescit.* Nous pourrions dire : *Une connaissance vraie de soi-même par laquelle l'homme, devenu vil à ses propres yeux, prend la place qui lui convient.* De cette manière, nous avons à la fois l'humilité de l'intelligence et celle de la volonté. Avec cette définition, nous comprendrons parfaitement comment saint Ignace a pu employer ici le mot « humilité, » et comment ce mot est parfaitement exact, bien qu'il s'agisse ici de toute vertu et de toute perfection.

I. — Premier degré d'humilité.

A. En quoi il consiste. — Il consiste, dit saint Ignace, *à m'abaisser autant qu'il est nécessaire pour obéir en tout à la loi de Dieu ; de sorte que, quand on m'offrirait le domaine de l'univers, quand on me menacerait de m'ôter la vie, je ne mette pas même en délibération la possibilité de transgresser un commandement qui m'oblige sous peine de péché mortel.* Il consiste donc à me reconnaître sujet, serviteur de Dieu, obligé, pour sauver mon âme, d'obéir aux ordres de Dieu ; il me fait si bien prendre cette place, que je ne mette pas en délibération la possibilité d'une révolte, quel qu'en puisse être le motif. Ce degré répond à « l'indifférence » du « Fondement. » Je dois être prêt à me servir des créatures ou à les abandonner, d'après qu'elles me conduisent à ma fin ou m'en écartent. Et ce doit être là une disposition ordinaire. — Cependant, comme le fai observer le Père Roothaan, malgré cette disposition *habituelle*, il pourrait se faire qu'on tombât (exemple : saint Pierre).

B. Sa nécessité. — Cette nécessité est absolue. Pour être en état de grâce, il faut non seulement être exempt du péché mortel, mais de l'affection au péché mortel. Or, cela ne serait pas, si j'en venais au point que je délibérasse sur le consentement au péché. — Mais remarquons-le : il ne s'agit pas de se dire : « Que feriez-vous *dans telle ou telle hypothèse ?* » Il suffit que *maintenant* j'aie la disposition générale qui se traduit par ces mots : « Pour rien au monde je ne voudrais commettre un péché mortel ! »

C. Signes de ce degré. — Voici les principaux :

a) Crainte habituelle d'offenser Dieu. Non pas une crainte anxieuse, mais une crainte résultant de l'amour de Dieu, de l'horreur du péché, de la connaissance de notre faiblesse.

b) Défiance de soi-même dans les circonstances difficiles.

c) Fuite des occasions dans la mesure du possible.

d) Résistance prompte aux tentations, emploi énergique des moyens d'en triompher.

II. — Deuxième degré d'humilité.

A. En quoi il consiste. — *Il consiste à me trouver dans une entière indifférence de volonté et d'affection vis-à-vis des biens de cette vie, richesses, etc., pourvu qu'il en revienne à Dieu une gloire égale et un égal avantage pour le salut de mon âme. De plus, quand il s'agirait de gagner le monde entier, je ne balancerais pas à rejeter l'idée de commettre à cette fin un seul péché véniel.* En d'autres termes, l'homme qui possède ce degré, se connaît si bien lui-même, et comprend si bien sa dépendance à l'égard de Dieu, que pour rien au monde il ne voudrait l'offenser *véniellement*. Remarquons que ces deux choses sont connexes, car l'une suppose l'autre : en effet, sans l'indifférence, impossible de ne pas être disposé à commettre le péché véniel. De plus, l'homme établi dans ce second degré, tient si peu à tout ce qui flatte la nature, qu'il est prêt à tout sacrifier, dès que la *plus grande* gloire de Dieu ou *le plus grand avantage* de son âme le demande. Voilà un degré d'indifférence supérieur à celui qui était requis dans le « Fondement ; » il répond à l' « oblation » qui termine la méditation du « Règne du Christ. »

B. Sa perfection. — La perfection de ce degré est très grande. En effet, celui qui le possède est dans une sorte d'impossibilité de commettre un péché véniel délibéré. Car si cette indifférence est réelle, comment voudrait-on, pour une chose quelconque, offenser Dieu ? De plus, on est prêt à tout faire et à tout souffrir, dès qu'un plus grand bien le demande. Qui ne dirait que c'est là le comble de la sainteté ?

C. Conditions requises pour s'y trouver. — Vu la perfection du second degré d'humilité, les conditions requises sont difficiles à réaliser.

a) Il faut s'être fait une manière d'agir indépendante des circonstances ; car sans cela on sera à chaque instant hors

de l'indifférence exigée. Il faut savoir dominer les circonstances, au lieu d'être dominé par elles.

b) Il faut avoir pris tant d'empire sur son caractère que, à part les moments où l'on est surpris et où l'on agit sans le savoir, on soit toujours capable de le ployer au devoir.

c) Il faut s'être rompu à l'observance parfaite de la règle, de sorte qu'aucune affection désordonnée ne la fasse transgresser.

III. — Troisième degré d'humilité.

Nous le disions tout à l'heure, on croirait qu'il n'y a pas de perfection plus grande que celle du deuxième degré d'humilité fixé par saint Ignace, et pourtant le troisième qu'il propose est encore bien plus excellent.

A. En quoi il consiste. — L'humilité est la vérité. La vérité est que nous sommes ce que Dieu nous sait être, c'est-à-dire des « néants. » Nous ne saurons jamais nous anéantir assez devant Dieu. L'humilité est donc d'autant plus parfaite que l'homme se rapproche plus du néant (bien entendu, dans les limites de la latitude qui lui est laissée). *Celui qui a le troisième degré d'humilité*, dit saint Ignace, *connaît si bien sa dépendance à l'égard de Dieu, et cherche si bien à s'anéantir, qu'il préfère — la gloire de Dieu étant égale — tout ce qui l'écrase : mépris, pauvreté, souffrances, mort.* — Il a pour cela un motif de raison : *la connaissance de sa vileté*, et un motif de cœur : *l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ.* Ce motif est fondé sur la considération que Notre-Seigneur venant sur la terre, a voulu, par amour pour les hommes et pour leur enseigner la véritable vie, s'anéantir de la sorte.

Qui ne le voit ? Ce degré surpasse tout ; et précisément parce qu'il fait que l'homme, librement, s'abaisse jusqu'au fond des abîmes, il le rapproche du divin Sauveur, et ainsi le rend semblable à l'Homme-Dieu autant que faire se peut.

B. Pratique de ce degré. — La pratique de ce degré

consiste à *désirer* toujours ce qui nous abaisse et nous fait souffrir, et à le chercher, quand la plus grande gloire de Dieu ne demande pas le contraire. Donc on aimera la pauvreté, les opprobres, les mépris, les faux témoignages, l'ingratitude, le délaissement, les maladies, la mort ; on sera heureux de les avoir : on cherchera à se les procurer autant que Dieu le permet. — Il y a donc un grand pas de fait depuis le premier degré et le « Fondement, » car là, il y avait seulement équilibre. Au second degré, on inclinait aux souffrances si Dieu les envoie : maintenant on demande les souffrances, et on n'y renonce que lorsque Dieu *exige* le contraire. Voilà la pratique générale.

De là découlent les pratiques particulières : aimer l'obscurité, ne pas se justifier quand on est accusé faussement, ne pas répliquer quaud on est repris sans raison, etc., etc,

C. Dispositions a l'égard de ce degré. — Saint Ignace voudrait que tous s'efforçassent d'atteindre ce degré ; mais comme on ne l'atteint que par la pratique et que la pratique suppose l'occasion, il désire que nous demandions à Notre-Seigneur de nous mettre dans l'occasion, afin de nous forcer à acquérir ce degré. Il veut donc que nous en ayons le désir, ou tout au moins, si notre faiblesse se révolte à cette pensée, que nous ayons le « désir du désir. »

Colloque pour demander cette grâce à Marie, à Jésus, au Père éternel.

PARABOLE DU SAMARITAIN.

1er Prélude — Me rappeler l'histoire. (Luc. x, 30-37.)

2e Prélude. — Me figurer le Samaritain, qui, ayant chargé le blessé sur son propre cheval, le conduit tout doucement, pendant qu'il marche lui-même à pied.

3e Prélude. — Demander à Notre-Seigneur la grâce de bien comprendre comment nous devons agir à l'égard

de notre prochain dans ses infirmités et ses misères tant spirituelles que temporelles.

I. — **Arrivée du Samaritain (Motifs d'aider le prochain).**

A. Homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho. — Ce voyageur représente toute l'humanité. Nous sommes tous voyageurs dans cette vie, et par là même nous sommes dans un état où l'on a besoin des autres. Un voyageur ne peut pas se suffire à lui-même. Dieu a donc voulu que nous vinssions au secours les uns des autres. Tous les hommes sont *nos semblables*. — C'est le premier motif de les aider. D'ailleurs, qui sait si nous n'aurons pas besoin d'être aidés à notre tour ?

B. Et incidit in latrones, qui etiam despoliaverunt eum ; et plagis impositis abierunt, semivivo relicto. — Il semble que le Sauveur ait voulu accumuler ici tous les maux, afin d'exciter notre compassion. Cet homme était étranger, voyageur ; *despoliaverunt*, le voilà pauvre, et c'est d'autant plus misérable qu'il avait probablement avec lui une bonne somme d'argent. *Incidit in latrones*. Entre Jérusalem et Jéricho il est un endroit dangereux, dit saint Jérôme (*Epist. ad Eustochium*), infesté par les voleurs et nommé *Adomim*, c'est-à-dire sanglant ; c'est un endroit au milieu des montagnes. Notre voyageur est tombé entre les mains des voleurs : il n'y a peut-être pas de sa faute, et peut-être aussi a-t-il été téméraire ; n'importe, *despoliaverunt*. Il est nu, exposé à l'intempérie de l'air. *Plagis impositis*, il est blessé, il a perdu beaucoup de sang. *Semivivo*, il n'a plus qu'un souffle de vie, il gît sans connaissance. L'état de ce malheureux résume en quelque sorte toutes les misères, tant spirituelles que corporelles : car je puis prendre cela au sens spirituel. C'est l'homme en état de péché mortel, dépouillé de ses mérites antérieurs, plongé maintenant dans une sorte d'ignorance, de léthargie, couvert de blessures, n'ayant pas la force de sortir de son péché. — Voilà le second motif d'aider notre prochain : *il est malheureux*.

C. Accidit autem ut sacerdos quidam descenderet eadem via ; et viso illo prœterivit. Similiter et levita, cum esset secus locum et videret eum, pertransiit. — Qu'est-ce que le Sauveur a voulu indiquer par là ? A-t-il voulu indiquer que les personnes consacrées à Dieu sont plus insensibles que les autres ? Loin de là ! Mais il a voulu faire ressortir l'abandon complet où se trouve ce malheureux, délaissé par ceux mêmes qui avaient par état l'obligation de le secourir. — C'est là le troisième motif d'aider notre prochain : *il est délaissé.*

Et en même temps le Sauveur prépare la réponse à une objection : « Pourquoi moi dois-je aider mon prochain ? Tant d'autres pouvaient et devaient le faire ! » Le Samaritain ne fera pas ce raisonnement.

D. Samaritanus autem quidam, iter faciens, venit secus eum, et videns eum, misericordia motus est. — Le Samaritain est d'une autre religion que le Juif ; il est ennemi des Juifs, qui le méprisent et s'en éloignent ; et pourtant il approche ! Écoutez comment saint Jean Chrysostome fait ressortir cette conduite : *Neque enim Samaritanus ille dicebat : Ubi nunc sacerdotes, ubi nunc Pharisæi, ubi Judæorum doctores ? Sed perinde ac venatum quemdam maximum nactus esset, ita lucrandi ansam arripuit. Et tu ergo, cum videris alium egentem curatione vel corporis vel animæ, ne dicas apud temetipsum : Quare ille et ille eum non curaverunt ? Sed illum tu a morbo libera, nec rationes negligentiæ ab illis exigas. Si aurum jacens invenias, num dicis apud temetipsum : Quare ille aut ille non sustulerunt ? et non festinas ante alios rapere ? Itidem et de fratribus collapsis cogita, putatoque thesaurum te reperisse, nimirum curam illorum.*

II. — Premiers soins du Samaritain (Manière d'aider le prochain).

La conduite du Samaritain nous indique d'une manière également courte et frappante les soins que nous devons donner au prochain, surtout dans ses nécessités spirituelles.

A. Appropians. — Il faut s'approcher, il faut avoir le courage de se dévouer. Le Samaritain ne dit pas : « Si je m'arrête ici, peut-être que les voleurs me surprendront aussi ; »... il ne dit pas non plus : « C'est un Juif, un ennemi de ma nation ; peut-être qu'il nous a souvent insultés. » Non, il est *généreux !* Il approche ; il était à cheval, il descend ; il se penche vers le malheureux blessé. Voilà le premier caractère de la charité : elle fait qu'on s'humilie, qu'on se rapproche des malheureux. Pas de hauteur, de raideur, mais se faire bien voir. Et quand il s'agit des pécheurs, supporter même une rebuffade...

B. Alligavit vulnera. — Le premier soin, c'est d'arrêter le mal, en empêchant l'effusion ultérieure du sang. On ne peut pas toujours convertir du premier coup ; il faut de la prudence, il faut commencer par empêcher le plus de mal qu'on peut. L'habitude des blasphèmes, par exemple, et celle des grandes colères sont des blessures qu'il faut fermer avec précaution.

C. Infundens oleum et vinum. — Pour guérir les plaies du voyageur, il y verse de l'huile et du vin. Matériellement, l'huile adoucit et fortifie ; le vin ranime et excite. Dans le sens spirituel, ces deux ingrédients produisent les mêmes effets : l'huile, c'est la douceur unie à quelques bonnes paroles qui jettent la lumière dans les esprits ; le vin c'est l'encouragement, c'est un peu de fermeté, ce sont quelques stimulants spirituels. Mais, remarquons-le bien, ce n'est pas du vinaigre que l'on verse sur les blessures. Ce n'est pas en étant acerbe, mordant, que l'on ramène les pécheurs, que l'on peut espérer les amener à la pratique de leurs devoirs.

D. Et imponens illum in jumentum suum, duxit in stabulum et curam ejus egit. — Que fait encore le Samaritain ? Il place le blessé sur son propre cheval, que lui-même conduit en marchant à pied. C'est ainsi qu'il amène le blessé à l'hôtellerie... Cette hôtellerie dans le sens spirituel, c'est l'Église, dont les ministres doivent achever la guérison du

malade. Bien souvent la charité serait insuffisante, il faut le pouvoir des ministres de l'Église. — Mais comment le Samaritain amène-t-il le blessé à l'Église ? En le plaçant sur sa propre monture et en marchant devant à pied. Comprenons ici la puissance de l'exemple. Oui, l'exemple est un moyen très efficace d'amener les pécheurs à une entière conversion.

III. — Recommandation du Samaritain (Encouragements à aider le prochain).

La fin de la parabole a une signification toute mystique.

A. Et altera die. — Le lendemain, le Samaritain part. Quel est ce mystérieux Samaritain ? C'est Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui est venu, voyageur comme nous, relever l'humanité tombée. Il s'est voué au service des hommes, afin de nous engager à nous y consacrer entièrement nous-mêmes. Il nous a donné l'exemple. Quel encouragement ! Après cela, il peut nous donner le précepte : *Et tu fac similiter !* Il s'est fait Samaritain, exposé au mépris, à la haine d'un grand nombre. Comment ne serions-nous pas animés à nous dévouer à notre tour ?

B. Protulit duos denarios et dedit stabulario. — Quels sont ces deux deniers donnés à l'hôtelier ? D'après les saints Pères, ce sont l'Eucharistie et la parole de Dieu. Et en effet, ce sont là les deux grands moyens de nourrir et d'entretenir en nous la charité. L'un est un moyen intérieur, l'autre est généralement un moyen extérieur, bien que sous le nom de parole de Dieu il faille aussi comprendre la méditation, la lecture spirituelle, etc. Faisons un usage fréquent, un digne usage de ces moyens, et notre charité se ranimera à chaque fois. Quel encouragement pour nous de savoir que ces deux moyens de persévérance nous sont donnés !

C. Et ait : Curam illius habe, et quodcumque supererogaveris, ego cum rediero reddam tibi. — Quel est le troisième encouragement ? C'est la perspective de la récompense

qui nous attend. Le Sauveur a quitté la terre, mais il reviendra au dernier jour du jugement ; et alors il nous rendra tout ce que nous aurons dépensé pour son amour. C'est alors qu'il dira : « Venez, les bénis de mon Père, » et qu'il répondra aux justes étonnés de la magnificence de ce langage : « Tout ce que vous avez fait pour le moindre de mes frères, vous l'avez fait pour moi ! » Que la perspective de cette récompense nous soutienne et nous fasse traiter notre prochain comme nous traiterions Notre-Seigneur lui-même.

Colloque avec le bon Samaritain, afin qu'il guérisse d'abord les plaies de notre âme, et qu'il nous aide à nous consacrer au soulagement des misères de notre prochain.

PÊCHE MIRACULEUSE.

1er **Prélude.** — Histoire. (Luc. v, 1-10.)

2e **Prélude.** — *Constitutio loci.*

3e **Prélude.** — Grâce de comprendre les conditions de la vie apostolique.

C'est le Sauveur lui-même qui nous apprend que cette pêche est la figure de la vie apostolique, quand, la pêche finie, il dit à Pierre : *Ex hoc jam homines eris capiens,* et : *Faciam vos fieri piscatores hominum.* Il y a ici trois parties à considérer.

I. — Pêche infructueuse.

En réunissant les récits de trois évangélistes, nous apprenons :

A. Quels sont les pêcheurs dont il s'agit. — C'est Pierre et André, Jacques et Jean. Ils appartiennent à des catégories bien diverses : André est un disciple de Jean-Baptiste, et il

a été le premier à venir voir Jésus. Il est l'aîné ; il a amené Pierre auprès de Jésus. Cependant, il ne sera pas le chef des apôtres. Pierre nous est connu, il est marié. Jacques et Jean sont fils de Zébédée. Tous deux sont surnommés *Boanerges*, *Filii tonitrui*. Jacques est l'aîné de Jean. Jean toutefois sera le disciple bien-aimé. Je remarque donc que Dieu appelle à la vie apostolique toute espèce de personnes ; mais il y a une qualité commune à tous : la générosité. André, Pierre, Jacques, Jean sont ardents et généreux. Pour appliquer cela à cette histoire : ils ont sans doute travaillé avec zèle et courage. S'ils n'ont rien pris, la faute n'en est donc pas aux pêcheurs.

B. Qu'ont-ils fait ? — Ils ont avec eux deux barques, la mer est poissonneuse ; ils ont aussi leurs filets, ils ont travaillé toute la nuit. Donc, ce ne sont ni les instruments qui leur ont manqué, ni le temps, et ils ont pris le temps le plus favorable : la nuit. Ils ont bien travaillé : *per totam noctem laborantes*, et cependant : *nihil cepimus*, ils n'ont rien pris.

Ne voyons-nous pas arriver des choses analogues dans notre carrière apostolique ? Nous avons des églises magnifiques, des ouvriers capables, des ouvriers qui travaillent, et pourtant, rien ! — Est-ce que moi-même, je ne me suis pas trouvé dans ce cas ? Ne me suis-je pas étonné de la stérilité de mes efforts ? Afin de découvrir la cause de cette stérilité, voyons :

C. Ce que font les pêcheurs. — *a)* Ils ont quitté le large, ils se sont approchés du bord, ils sont descendus à terre. C'est le besoin de repos, une sorte de découragement ; on vient à terre. Ah ! ce n'est pas à terre que sont les poissons ! A terre on est plus à l'aise, on a moins froid, on est en plus amusante compagnie, mais on ne prend rien ! Et voilà comment nous agissons trop souvent : nous quittons la besogne, sinon de fait, au moins de cœur, et nous venons à terre !

b) Les pêcheurs lavent leurs filets. Ils n'ont rien pris.

Ils pensent peut-être que la mauvaise réussite tient aux filets. — Quels sont nos filets pour prendre les poissons spirituels ? C'est l'enseignement, la prédication, le travail, etc. Quand nous ne réussissons pas, nous nous en prenons aux filets, à la situation de nos églises, à notre méthode d'enseignement ; nous ne sommes pas à la hauteur du temps, etc. Non, non, ce n'est pas tout cela.

Qu'est-ce qui manque ? La présence de Jésus, le secours de Jésus. Et nous allons voir comment cette présence se manifeste, à quel prix ce secours est accordé.

II — Pêche miraculeuse.

A. Ipse stabat secus stagnum Genesareth... Ascendens autem in unam navim, quæ erat Simonis, rogavit eum a terra reducere pusillum. Et sedens docebat de navicula turbas. Avant tout, Jésus entre dans la barque, et quand il y est, il fait écarter un peu la barque du rivage, afin que la foule n'y puisse pas entrer ; puis il se met à enseigner. Comprenons-nous ? Pour que nous retirions du fruit de notre travail, il nous faut remplir d'abord trois conditions : recevoir Jésus dans la barque, nous séparer du monde et écouter les enseignements de Jésus. Nous avons déjà fait cela en bannissant de notre âme le péché, en renonçant au monde pour entrer en religion, en nous laissant former au recueillement dans le noviciat, en nous y laissant former par les leçons de Jésus à toutes les vertus solides. Mais il ne suffit pas d'avoir fait cela jadis : nous devons persévérer dans cette vie d'union avec Dieu, dans cet éloignement du monde, dans cette docilité aux enseignements de la grâce. L'avons-nous fait ?

B. Ut cessavit autem loqui, dixit ad Simonem : Duc in altum (poussez au large ! prenez le large), *et laxate retia vestra in capturam.* Après avoir ainsi enseigné, Jésus va procurer à ses apôtres une capture abondante et toute merveilleuse. Mais que demande-t-il ? *a) Duc in altum.* Ils doivent s'éloigner complètement du rivage, prendre le large. Ce n'est que de cette manière qu'ils prendront beaucoup

et de gros poissons. Que signifie cette parole : *Duc in altum ?* Elle signifie : Pas d'attache mondaine, pas de résolutions timides, embarrassées de soucis terrestres, pas d'intentions imparfaites entachées d'égoïsme, de vanité, de petitesse. Au large ! Faire les choses grandement, largement, pour Dieu seul !

b) Laxate retia, jetez les filets ! Que répond saint Pierre ? *Per totam noctem laborantes nihil cepimus : in verbo autem tuo laxabo rete.* Ce sera donc une pêche faite par pure obéissance, pour accomplir la volonté du maître ; et c'est à cause de cela qu'elle sera bénie. Ayons souvent cette parole à la bouche : *In verbo tuo laxabo rete.* Je n'ai pas réussi jusqu'à présent ; soit ! Mais vous commandez : *Laxabo rete.* Voyez les apôtres : ils sont déjà fatigués, néanmoins ils se remettent au travail.

C. Concluserunt multitudinem piscium copiosam. Aussitôt l'acte d'obéissance accompli, voilà les effets qui se manifestent. Remarquez la différence : *Nihil cepimus... multitudinem copiosam.* On obtient plus par un seul acte d'obéissance, en un seul instant, que par toute une série de travaux et de fatigues... N'oublions pas un détail de cette pêche :

Rumpebatur autem rete eorum. Le filet se rompt, il y a quelques poissons qui s'en échappent. Cela ne doit pas nous étonner, ni nous inquiéter ; il y aura toujours quelques âmes qui nous échapperont... Les mots suivants renferment encore une autre leçon :

D. Et annuerunt sociis qui erant in alia navi, ut venirent et adjuvarent eos. Ils appellent leurs compagnons à leur secours. Cependant ces compagnons sont dans une autre barque, et ce ne sont pas leurs frères. N'importe, on partagera avec eux le produit de la pêche, car ici il n'y a pas de jalousie, mais de la charité. *Et venerunt et impleverunt ambas naviculas, ita ut pene mergerentur.* Oh ! si les ouvriers spirituels comprenaient cela ! S'ils ne cherchaient pas à vouloir tout faire par eux-mêmes ! S'ils ne voulaient pas que les âmes fussent sauvées par eux et qu'elles se perdis-

sent, plutôt que de ne pas l'être ainsi.... Donc, pas de jalousie ! Alors la pêche sera abondante, et cependant rien ne se perdra. *Ita ut pene mergerentur.*

III. — Suite de la pêche.

A. Quel est l'effet immédiat de cet éclatant miracle ? *Quod cum videret Simon Petrus, procidit ad genua Jesu, dicens : Exi a me, quia homo peccator sum, Domine !* L'effet est un acte profond d'humilité de la part de saint Pierre. Sans doute, Pierre est reconnaissant, mais chez lui l'humilité domine la reconnaissance. On voit combien il est loin de se vanter, de s'attribuer ce magnifique coup de filet. Il ne demande pas comment cela s'est fait ; il ne remercie même pas le Sauveur de lui avoir procuré tant de poissons, il ne songe qu'à s'abaisser.

B. Cette humilité, cette crainte respectueuse attirent immédiatement sur lui de nouvelles faveurs. *Noli timere*, lui dit Jésus, *ex hoc jam homines eris capiens.* Il lui inspire la confiance et lui promet un emploi autrement important que celui de pêcheur de poissons : *Homines eris capiens...* Ainsi en est-il dans le saint ministère, dans l'exercice du zèle. Quand on a des succès et que l'on rapporte ces succès à Dieu, il nous inspire une nouvelle confiance, et nous fait remporter, pour sa gloire, des succès plus éclatants.

C. Cependant, pour mériter ces succès, il faut répondre à l'appel du Sauveur, et le Sauveur demande ordinairement des sacrifices. *Et ait illis : Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum.* Il leur demande le détachement complet. Auparavant ils étaient déjà venus le voir, ils l'avaient suivi pour un temps, mais ils étaient retournés à leurs occupations ; maintenant il exige un abandon complet, définitif. Et ce détachement, il l'obtient aussitôt : *At illi, relictis retibus ac patre, secuti sunt eum* (Matth.), *relictis omnibus* (Luc.). Voilà le trait qui achève le caractère des hommes vraiment apostoliques : le détachement

complet, la disposition de tout quitter dès qu'il s'agit d'obéir à Dieu et de sauver des âmes.

Nous le comprenons donc : l'apostolat est une affaire d'obéissance, de dévouement, de charité, d'humilité et de détachement de toutes choses. A ce prix seulement il est fructueux. Sont-ce là les traits caractéristiques de notre apostolat ? — Si cela n'est pas, ne soyons point étonnés de le trouver parfois stérile ; travaillons à nous rendre aptes, et Dieu nous bénira.

Colloque avec Notre-Seigneur qui nous a appelés. Demander qu'il bénisse notre apostolat.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVIERS.

1er **Prélude.** — Représentation vive du jardin et de la grotte. — Pleine lune...

2d **Prélude.** — Demander à Jésus une connaissance intime de ses souffrances.

Je m'arrête dans cette méditation à considérer *Jésus désolé.*

I. — Causes de la désolation de Jésus.

Je vois Notre-Seigneur se diriger vers l'entrée du jardin avec ses onze disciples. Onze ! Où est le douzième ? Ah ! dans ce moment même, il prend toutes les précautions pour faire arrêter son maître. Et Jésus le sait !... Quant à ceux qui font route avec Jésus, dans peu de temps ils auront pris la fuite. Bientôt même, le chef des apôtres, Pierre, le reniera trois fois ! Comprenez ce qui doit se passer dans le cœur du Sauveur pendant cette marche silencieuse... Comme son âme doit être affectée de cette ingratitude des disciples !

Le voilà dans la grotte ! Quelles sont là les pensées qui occupent l'esprit de Notre-Seigneur ? C'est la pensée des maux qu'il va souffrir ! La nature se révolte à cette pensée. Et puis il se dit : « De quoi tout cela servira-t-il ? » et il songe que bien des personnes ne profiteront pas de sa passion. — Nous aussi, religieux, nous nous disons quelquefois : « De quoi tout cela me servira-t-il ? » et il nous vient des pensées de défiance et de découragement. « De quoi me servira cette contrainte que je m'impose ? ces mortifications que je pratique ? Je ne suis pas meilleur qu'auparavant ; » et tout dans notre tête se confond. Nous nous tournons vers le Ciel, et nous n'en recevons aucun soulagement sensible... Et nous nous disons : « Inutile de prier. » Notre-Seigneur a passé par cet état. De plus, il se voyait chargé des péchés de tous les hommes, il se voyait un objet d'horreur pour son Père... Voilà des causes de désolation ! Voyons comme elles ont agi aur notre Sauveur.

II. — Effets de la désolation sur Jésus.

Les effets que la désolation produit d'ordinaire sur l'homme, nous sont ici clairement indiqués par l'Écriture sainte.

Cœpit pavere : on a peur. On a peur de Dieu, peur des hommes, peur de soi-même.

Tædere : on est dégoûté. Dégoûté de tout : des exercices spirituels, de la règle, de l'obéissance, de la vie de communauté, du silence, etc.

Mœstus esse : on est triste ! La désolation nous fait passer par des tristesses dont on ne saurait rendre compte. Cet état nous rend tristes dans la solitude, tristes avec les autres ; on est triste quand les autres se réjouissent et leur joie nous fait mal...

Factus in agonia. Et de tout cela résulte une lutte, une lutte terrible. Il y a en nous une lutte entre le bien et le mal, entre le découragement et les bons propos, entre la vocation et l'esprit du monde.

Notre-Seigneur a voulu éprouver tout cela. Pourquoi ? Par amour pour nous, pour nous encourager, afin que nous ne disions pas : « Je suis seul à éprouver tout cela. » Il n'en est rien ! Voyez jusqu'à quel point Jésus-Christ a voulu entrer dans toutes vos désolations, jusqu'à en répandre une sueur de sang ! Voyez-le prosterné par terre, tout inondé de sang et de sueur !... Imitez-le dans la conduite que vous allez le voir tenir.

III. — Conduite de Jésus dans la désolation.

Notre-Seigneur nous montre par son exemple tout ce qu'il convient de faire quand nous sommes désolés.

A. Nous tenir de préférence dans la solitude et la prière : *orabat ipse solus.*

B. Persévérer malgré tout dans nos exercices spirituels : *factus in agonia prolixius orabat.* Il priait sans se décourager, il priait même plus longuement au plus fort de la lutte... il priait sans recourir à de nouvelles formules : *eumdem sermonem dicens.*

C. Nous résigner de la manière la plus parfaite que nous pouvons à la volonté divine : *Non mea voluntas, sed tua fiat.*

Voilà les leçons que Jésus nous donne ; et pour que notre instruction fût plus complète, il est allé, mais inutilement, chercher quelque consolation auprès de ses apôtres. Cette démarche du Sauveur nous apprend que dans nos épreuves

D. Nous pouvons admettre les consolations de l'amitié, et même les rechercher ; mais il nous fait souvenir qu'il ne faut pas compter sur les hommes. En même temps, il nous enseigne à ne pas négliger l'exercice de la charité, alors que nous nous trouvons nous-mêmes dans les peines.

Colloque avec Notre-Seigneur, qui semble oublier ses propres peines, pour aller encourager ses apôtres.

JÉSUS DEVANT PILATE.

(Weninger.)

1er **Prélude.** — Nous représenter le tribunal de Pilate. Voir le gouverneur assis sur son siège et demandant aux Juifs : « Quelle accusation apportez-vous contre cet homme? » — Le peuple répond : « S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas amené. » Ou bien entendre Pilate dire : *Quem vultis vobis dimitti?*

2d **Prélude.** — Demander à Dieu la grâce de comprendre la vanité des jugements du monde et de voir comment je dois me mettre au-dessus de ces jugements.

I. — Accusation des Juifs, ou : Jésus devant Pilate.

Les Juifs entraînent Jésus-Christ devant Pilate, et là disent au gouverneur : « Nous avons trouvé cet homme soulevant le peuple et défendant de payer tribut à César. »

1re Remarque. Jésus-Christ veut être accusé, lui l'innocence même, pour la consolation de ses serviteurs, afin qu'ils ne s'étonnent pas, si on les accuse.

2e Remarque. Je compare la rage des Juifs qui accusent, l'inquiétude de Pilate qui doit juger, et le calme de Jésus-Christ. Ce calme, c'est le calme de l'innocence ! — Comment suis-je, quand on m'accuse, quand on accuse les membres des Ordres religieux ?... Si je suis innocent et que je me trouble, c'est que je tiens encore à l'estime du monde, c'est qu'il y a encore de l'orgueil en moi... — Mais aussi peut-être me troublé-je parce que je suis vraiment coupable. Ah ! si maintenant je suis troublé, de crainte de paraître à découvert aux yeux des hommes, que sera-ce au tribunal de Dieu, au dernier jugement ?

3e Remarque. De quoi accuse-t-on Jésus-Christ ? De machinations politiques, d'être un séducteur séditieux. Oh ! tant qu'on ne nous accusera que de cela, réjouissons-

nous. Mais si l'on nous accuse de manquer à notre vocation, oh ! alors, prenons garde ! A quoi me faut-il donc faire attention ? Ce n'est pas au nombre des accusateurs, ce n'est pas à la grandeur des crimes qu'on m'impute ; mais à ce qu'il y a en moi de coupable devant Dieu.

II. — Déclaration de Pilate, ou : Jésus jugé par Pilate.

Pilate interroge Jésus, et déclare ne pas trouver de fautes en lui.

Voilà donc Pilate, juge païen, prononçant sur le sort de celui qui est le vrai Dieu, un pécheur jugeant celui qui est l'innocence même ! Quelle humiliation pour Jésus-Christ !

Pourquoi Pilate trouve-t-il Jésus-Christ innocent ?

A. Parce que Jésus-Christ garde le silence, et parce qu'à la question que lui fait Pilate : « Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te condamner et celui de t'absoudre ? » Jésus-Christ répond : « Si tu peux quelque chose sur moi, c'est que cela t'a été donné d'en haut ! » Le seul moyen d'imposer silence aux critiques des hommes, c'est de se mettre au-dessus, de les mépriser. Malheur à celui qui cède au respect humain : au lieu de se faire estimer des méchants, il en sera le jouet et la victime.

B. Parce que Jésus-Christ dit que son royaume n'est pas de ce monde.

Voulons-nous, nous religieux, qu'on reconnaisse la divinité de notre mission, de notre vocation, montrons que notre royaume n'est pas de ce monde, que nous cherchons uniquement Dieu et le salut des âmes. — Dans la maison des chrétiens riches il faut sans doute de la représentation, autant que leur position l'exige ; il leur faut des demeures spacieuses, bien meublées, etc... Mais ne paraissons jamais attacher plus d'importance à tout cela qu'au salut de nos enfants, à leur éducation, etc.

C. Parce qu'il se montre charitable à l'égard de Pilate : *Qui me tradidit tibi, majus peccatum habet.* Application : charité envers ceux qui nous font souffrir : élèves, etc.

Cependant Pilate ne délivre pas Jésus-Christ. Il en est ainsi du monde. Le monde reconnaît intérieurement l'innocence des bons chrétiens, mais il continue de les persécuter. Pourquoi ? Il ne cherche pas la vérité. Il demande bien : *Quid est veritas ?* Mais il ne veut pas écouter. Nouvelle leçon : nous ne devons point chercher à être bien avec le monde ; nous n'y réussirons jamais. — Mais ne faisons-nous pas un peu comme lui ? Ne demandons-nous pas aussi : « Où est la vérité, » sans vouloir la voir ni la suivre ?

III. — Comparaison avec Barabbas, ou : Jésus postposé à Barabbas.

A. Quel expédient ! Quelle comparaison ! Quelle humiliation pour Jésus de se voir préférer un tel scélérat ! Ne nous étonnons donc pas si nous sommes quelquefois estimés au-dessous de notre valeur, si on nous préfère d'autres personnes qui en réalité nous sont inférieures. Exercice du troisième degré d'humilité.

B. Qui préfère Barabbas à Jésus ? Ce sont les prêtres, c'est le peuple. Tous !... Quoi, si mes supérieurs paraissent me méconnaître ?...

C. Mais moi qui déplore cette comparaison, qui la trouve révoltante, n'ai-je pas moi-même, dans la pratique, donné la préférence à Barabbas sur Jésus ? Barabbas, c'était l'amour-propre, l'amour-propre, ce voleur qui m'a ravi tant de mérites, cet assassin qui a tué mon âme, ce séditieux qui s'est insurgé contre Dieu et contre les hommes ; Barabbas, c'était l'amour du monde ; Barabbas, c'était l'amour sensuel ; Barabbas, c'étaient tous les mauvais désirs. — Et par conséquent, n'est-ce pas maintenant par un juste retour que l'on me préfère Barabbas ? Ah ! je veux sur-le-champ réparer cette indignité ; je veux la réparer dans cette méditation. Or, quel est maintenant en moi le Barabbas ?... Qu'il meure ! Et vive Jésus !... Mais comme Jésus, l'innocence même, a voulu subir toutes ces ignominies, être condamné par Pilate et se voir préférer un misérable, je veux partager ses opprobres, être condamné et méprisé avec Lui.

Colloque avec le Père éternel, à qui je protesterai de mon attachement inébranlable à Jésus, de mon horreur pour Barabbas et pour tout ce qui me rappelle le souvenir des indignes préférences que j'ai eues pour ce dernier dans le passé.

JÉSUS DEVANT HÉRODE.

(Weninger).

1er Prélude. — Souvenir de l'histoire.

2e Prélude. — Me représenter le somptueux palais d'Hérode.

3e Prélude. — Demander à Jésus-Christ la grâce de m'éloigner de plus en plus de l'esprit du monde, et d'aimer même d'en être méprisé.

I. — Jésus paraît devant Hérode.

Pilate envoie Jésus-Christ devant Hérode, c'est-à-dire le respect humain envoie Jésus-Christ devant le tribunal de la volupté.

A. Hérode et Jésus. — Voilà en présence l'esprit du monde et l'esprit de Dieu.

D'un côté, luxe, faveur, cruauté, volupté ; de l'autre, sainteté, humilité, pauvreté, patience. Lequel de ces deux esprits règne en moi ?... Lequel doit régner ?

B. Combien Jésus doit souffrir d'être ainsi envoyé à Hérode ! Lui, la sainteté, la sagesse même, être jugé par toutes les passions humaines !... Ne faisons-nous pas la même injure à Jésus-Christ, lorsque, pour savoir si nous accomplirons sa volonté, si nous écouterons ses inspira-

tions, nous allons consulter nos affections terrestres, nos passions, nos caprices ?

C. Qu'est-ce que Jésus-Christ peut attendre de la part d'Hérode, le meurtrier de Jean-Baptiste, de la part de l'adultère ? Rien. Cependant il se laisse conduire devant lui... Nous aussi, nous serons traduits devant le tribunal du monde, du monde qui n'entend rien à notre vie. Sachons nous y résigner et unissons nos humiliations à celles du Sauveur.

II. — Il subit l'interrogatoire d'Hérode.

A. Hérode interroge Jésus sur beaucoup de points ; il lui fait un flux de questions. — Qu'est-ce qui pousse Hérode ? Est-ce le désir de se convertir ? Non, c'est une vaine curiosité. Voilà encore un caractère du monde, et n'est-ce pas un peu le mien ?

B. Hérode l'interroge et demande un miracle. — Jésus ne répond rien, parce qu'il n'y a en ce moment aucune raison de parler ; il ne fait pas de miracles, parce qu'il n'y a en ce moment aucun motif d'en faire. Lorsque Jésus agit, ce n'est pas pour satisfaire les caprices des hommes, ou par respect humain... Et moi, suis-je uniquement guidé, comme lui, par la considération des intérêts de Dieu ?

C. Jésus se tait. — Il y a temps de se taire et temps de parler ; Jésus se tait, il ne veut pas manifester les trésors de sa sagesse devant Hérode. Sais-je me taire quand il le faut ?

D. Jésus ne dit rien pour se justifier, quoiqu'on l'accuse *in multis.* — Et moi, ne me justifié-je pas, même quand je suis coupable ?

E. Jésus ne dit rien, quoi qu'il puisse lui en coûter. — Il veut nous donner une grande leçon touchant l'usage que nous devons faire de notre langue. Oh ! si dans cette retraite je parvenais à corriger la mienne de tous ses écarts !... Médisances, etc... Je dois m'habituer à me

taire sur mon propre compte, et à parler pour défendre Jésus-Christ...

III. — Il est bafoué par Hérode.

A. Comment se termine cette scène ? Par un ignoble spectacle. Voilà que, sur un signe du maître, l'on se met à bafouer Jésus, et on lui met une robe blanche comme à un fou... Mais cette robe blanche est le symbole de l'innocence. Heureux qui est bafoué en étant innocent ! — Ce à quoi nous tenons le plus, c'est la réputation d'avoir de l'esprit ! Nous passons assez facilement sur la mémoire, etc... Jésus accepte le déni le plus sensible !

B. Voilà comment le monde traite Jésus-Christ. Il se moque de son silence, il se rit de sa parole. Je ne dois pas m'attendre à autre chose, si je veux suivre Notre-Seigneur... Et dois-je m'étonner, si parfois on me traite de la même manière ? Dois-je vouloir que chacun rende hommage à mon esprit, à mes talents ? Oh ! que ces prétentions sont éloignées de Jésus-Christ ! Ma vocation même ne me demande-t-elle pas de tâcher d'en venir à l'amour de l'opprobre et du mépris ? — Je regarderai donc souvent Jésus méprisé et bafoué, pour m'encourager à supporter l'humiliation.

C. Quelle est la punition que Jésus inflige à Hérode ? Il le laisse à lui-même ; il ne lui répond pas. C'est là la plus terrible des punitions. Oh ! demandons à Dieu de ne jamais nous l'infliger. Plutôt les punitions, les fléaux, les remords ! Plutôt la mort même que ce silence d'un Dieu abandonnant le cœur à sa propre perversité !

Colloque en ce sens.

CHEMIN DE LA CROIX.

1er **Prélude.** — Se rappeler la suite des événements qui marquèrent la montée de Jésus au Calvaire.

2e **Prélude.** — Me figurer Jésus traînant sa croix.

3e **Prélude.** — Demander à Dieu la grâce de bien comprendre les mystères de la voie douloureuse et de les appliquer à ma sainte vocation.

Le chemin de la Croix, c'est la vie religieuse. Je divise les XIV stations de la voie douloureuse en trois parties.

I. — Commencement de la voie douloureuse.

I. *Condamnation de Jésus.* — Il est condamné à mort. Un condamné à mort brise avec le monde, il est méprisable aux yeux du monde. Il ne peut plus tenir aux choses de la vie, car il va bientôt mourir. Mon Sauveur innocent se soumet volontairement à cette sentence injuste, il accepte ce mépris du monde. Il ne doit pas se détacher des choses terrestres, car elles n'ont jamais pu captiver son cœur ; mais il se met dans cette position pour m'encourager. Car pour moi, religieux, le commencement de ma vie religieuse, ou, si j'ai été tiède, le renouvellement de ma ferveur, doivent être une vraie condamnation à mort...

II. *Jésus prend sa croix.* — Il la prend avec amour, il l'embrasse. Combien de temps la portera-t-il ? Aussi longtemps qu'il plaira à son Père céleste. La croix, ce sont toutes les difficultés de la vie religieuse ; ce sont les difficultés dans l'obéissance, dans la charité, dans la vie commune... Toutes les peines intérieures de Jésus viennent encore aggraver sa croix. Jésus accepte. Moi aussi je dois accepter ; ma croix n'est pas aussi lourde que la croix de Jésus, qui se voit chargé de tous les péchés du monde.

III. *A peine chargé, Jésus tombe.* — Cette croix est trop lourde pour ses épaules meurtries, pour son corps épuisé de sang ; dans les premiers moments surtout, il chancelle et tombe ! Pourquoi a-t-il voulu tomber ? Pourquoi sa divinité qui l'empêchait de mourir, ne l'a-t-elle pas empêché de tomber ? Pour nous donner du courage ; pour que nous ne soyons pas étonnés si, même dans la vie religieuse, nous trouvons des difficultés, si nous tombons encore. Mais Jésus s'est relevé et il a continué sa marche.

IV. *Jésus rencontre sa mère.* — Au début du chemin de la croix, après une première chute, voici une rencontre qui renouvelle toutes les douleurs du Fils de Dieu. Toute l'affection qu'il porte à sa mère se réveille... Et voilà cette mère qui le voit maintenant traîné comme un criminel ! Ah ! si le Sauveur pouvait être ébranlé dans sa résolution, ne le serait-il pas en rencontrant sa mère ? Mais toutes les affections doivent céder devant la volonté de Dieu ! Des affections semblables ne nous ont-elles pas troublés, soit au commencement de la vie religieuse, soit plus tard ? Nos parents ne souffrent-ils pas en nous voyant pauvres, méprisés ? Nous devons dominer tout cela et aller en avant avec Jésus.

II. — Milieu de la voie douloureuse.

V. *Jésus est aidé par Simon.* — Sans l'aide de Simon, il ne pourrait pas arriver au Calvaire. Simon est un homme rude et grossier ; il porte la croix malgré lui. Dans la vie religieuse, nous devons être aidés par les autres ; par nos supérieurs et par nos égaux. Il se peut que les uns et les autres nous soient inférieurs en rang, en science, même en vertu ; qu'ils nous aident à contre-cœur, avec répugnance. Le Sauveur a voulu accepter l'aide de Simon ; il veut que nous nous laissions guider par ces supérieurs, aider par ces égaux.

VI. *Véronique soulage Jésus, en lui essuyant la face de son linge.* — Véronique porte au Sauveur une affection

sincère ; elle brave le respect humain. Cela console Jésus. Mais les soldats repoussent Véronique et forcent le Sauveur d'avancer !... Il y a des consolations dans la vie religieuse ; nous rencontrons parfois des Véroniques qui nous consolent, qui essuient la sueur de notre visage... Mais ces consolations sont bien vite passées ! — Ne nous plaignons pas, puisque la consolation reçue par le Sauveur n'a duré qu'un instant : le temps d'appliquer un linge sur sa face sacrée ! — Enfin, Jésus récompense Véronique en imprimant sa face sanglante sur son voile et dans son cœur. Comme récompense donc, n'exigeons rien d'humain ; ne demandons qu'une plus parfaite conformité avec Jésus souffrant...

VII. *Jésus tombe la deuxième fois.* — Aussitôt après cette courte consolation, une seconde chute. Que nous enseigne le Sauveur ? — *a*) Qu'on peut tomber à chaque moment de la vie religieuse, même quand on est déjà au milieu de la carrière. *b*) Qu'il faut surtout être sur ses gardes après la consolation, parce que la désolation suit ordinairement ; et c'est alors qu'on tombe, si l'on n'est pas attentif.

VIII. *Les femmes de Jérusalem plaignent Jésus.* — Plaintes stériles, compassion extérieure et sans effet. C'est la compassion des gens du monde pour les personnes qui sont en religion. Ils s'apitoient sur la dureté de la vie, sur les mépris dont on y est l'objet, etc. Que répond le Sauveur ? *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete et super filios vestros. Quoniam ecce venient dies in quibus dicent : Beatæ steriles, et ventres qui non genuerunt, et ubera quæ non lactaverunt. Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos, et collibus : Operite nos. Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?* C'est aussi la réponse que nous pouvons donner aux personnes du monde. Quelle comparaison entre leurs difficultés et nos difficultés, entre les dangers de leur vie et les dangers de la nôtre ?

III. Fin de la voie douloureuse.

IX. *Jésus tombe la troisième fois.* — Il tombe à la vue du Calvaire où il va consommer son sacrifice. Nous pouvons donc tomber toujours ; nous ne sommes pas assurés contre les chutes, même à la fin de notre vie religieuse. Il faut donc être toujours prudent, toujours vigilant ; il faut toujours s'unir au Sauveur, et, si on avait le malheur de tomber à la fin de la carrière, se relever comme lui.

X. *Jésus est dépouillé de ses vêtements.* — Dépouillement pénible, douleurs atroces causées par ces vêtements qui s'attachaient à des plaies à peine fermées... Que signifie ce dépouillement, sinon le détachement complet de toutes choses que demande la perfection de la vie religieuse ? Nous n'atteindrons jamais cette perfection, si nous ne nous dépouillons pas entièrement. Et remarquons-le bien : plus les vêtements nous collent dans la chair, c'est-à-dire plus les attachements terrestres sont entrés dans notre âme, plus nous devons faire d'efforts pour nous en débarrasser, et plus aussi, par suite, les déchirements sont terribles.

XI. *Jésus s'étend sur la croix et s'y laisse clouer.* — Voilà l'autel du sacrifice. Le religieux doit s'y étendre volontairement : il doit s'y laisser clouer par les vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance. Ces clous, il les accepte librement ; mais ce sont les hommes qui lui enfoncent, comme à Jésus, les clous dans les mains. Ce seront les hommes qui lui feront sentir les effets de la pauvreté, les duretés de l'obéissance, les difficultés de la chasteté. Renouvelons à Dieu notre sacrifice.

XII. *Jésus meurt sur la croix.* — Le religieux doit demeurer sur la croix jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'envoyer la mort pour le délivrer ; mais on peut dire de plus que toute la vie du religieux doit être une mort continuelle. Mort à ses goûts, mort à ses affections, mort à son repos, mort même aux consolations intérieures et spirituelles. C'est dans ce sens que le bon religieux peut

dire sans cesse avec Jésus : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.*

XIII. *Jésus est déposé sur le sein de Marie.* — Et dans ce sens aussi nous pouvons dire que le chemin de la croix ne se termine pas avec la mort. Quand nous serons ainsi morts à nous-mêmes, en attendant que nous mourions corporellement, où chercherons-nous consolation et force pour persévérer dans cet état de mort ? Ce sera dans le sein de Marie, Mère des douleurs, de Marie qui a suivi son Fils sur la voie douloureuse et qui est morte en esprit, quand il a rendu le dernier soupir.

XIV. *Jésus est mis au sépulcre.* — Que fait-il dans ce tombeau ? Il attend sa glorieuse résurrection. La vie religieuse, une fois que l'on est bien mort au monde et à soi-même, est un tombeau où l'on attend la résurrection.

Colloque. — Prosternons-nous devant le tombeau du Sauveur ; demandons à Jésus la grâce d'y demeurer avec lui, afin d'en sortir un jour glorieux comme lui.

JÉSUS EN CROIX.

1er Prélude. — Souvenir abrégé de ce qui s'est passé sur la croix.

2e Prélude. — Regarder le crucifix.

3e Prélude. — Demander à Jésus d'imprimer dans notre âme sa passion douloureuse.

I. — Que vois-je sur la croix ?

J'y vois Jésus-Christ souffrant.

A. Qui souffre ? — Jésus-Christ ! un Dieu ! le Verbe éternel du Père... le créateur... le fils de Marie... homme comme moi, homme parfait, dont le corps est si délicat... Jésus-Christ, qui est la vérité souveraine, la sainteté parfaite... le bienfaiteur des hommes...

En le voyant attaché à la croix, dois-je m'étonner si les justes ont à souffrir, si moi pécheur j'ai des peines à subir...

B. Jésus-Christ est souffrant. QUE SOUFFRE-T-IL ?

a) Dans son corps il porte encore les marques sanglantes de sa flagellation, de son couronnement d'épines, du portement de sa croix. Par suite des mauvais traitements qu'il subit sans relâche, toutes ces plaies à peine fermées, se rouvrent et se trouvent exposées à l'air vif. Il reste trois heures suspendu à la croix !

b) Quant aux peines intérieures, le regard de son âme découvre au loin des disciples infidèles, Judas pendu par désespoir... S'il regarde près de lui, il voit des païens qui le tourmentent, des juifs qui le blasphèment, des amis qui ne peuvent rien pour lui... S'il regarde le ciel, il voit son Père irrité... S'il regarde l'avenir, il prévoit l'inutilité de sa passion...

Et je murmurerais dans mes souffrances .. Oh ! quand je les compare à celles de Jésus...

II. — Comment Jésus souffre-t-il ?

Pour les comprendre, il faut méditer toutes les circonstances de cette cruelle agonie, entendre toutes les paroles que Jésus prononce... Vous exercez, ô Jésus, les plus héroïques vertus...

Pater, dimitte : Vous pardonnez à ceux qui vous font souffrir.

Hodie mecum eris : Vous êtes plein de sollicitude pour le salut des autres.

Ecce mater tua ; — Ecce filius tuus : Ces paroles prouvent votre vigilance pour les besoins de votre Église, votre amour pour votre disciple, votre reconnaissance pour sa fidélité.

Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? Plainte amoureuse qui ne diminue pas votre résignation.

Sitio (Ut adimpleretur Scriptura) : Fidélité à accomplir votre mission dans les plus petits détails.

Consummatum est : Avertissement par lequel vous nous rappelez qu'il faut aller jusqu'au bout dans les saintes entreprises.

Pater, in manus tuas : Abandon complet entre les mains de votre Père céleste, soumission à sa volonté.

Oh ! quelles leçons pour moi... Je m'efforcerai dans mes souffrances d'exercer les mêmes vertus.

III. — Pourquoi Jésus souffre-t-il ?

Je trouve trois motifs principaux de vos souffrances, ô Jésus !

A. Obéissance à la volonté de votre Père...

B. Zèle pour sa gloire.

C. Charité pour les hommes...

Oh ! si j'agissais toujours en vertu de semblables motifs, quels trésors de mérites j'amasserais dans mes souffrances !

Colloque avec Jésus crucifié.

JÉSUS EN CROIX.

1er Prélude. — Nous représenter Jésus-Christ suspendu à la croix pendant trois mortelles heures. Le voir brisé, déchiré, etc.

2d Prélude. — Demander la grâce de comprendre et de partager ses souffrances.

Nous considérons la croix comme le résumé des souffrances de Jésus-Christ. Et nous y considérons surtout trois circonstances qui rendent ces souffances souverainement douloureuses.

I. — Tous les hommes font souffrir Jésus.

A. Notre Seigneur Jésus-Christ est le Verbe incarné, le Dieu fait homme, venu sur la terre par amour pour les

hommes, pour sauver les hommes : et ce sont les hommes qui le font souffrir, qui le mettent à mort. Oh ! comme cela est dur : il est tourmenté par ses semblables, et par ceux auxquels il s'est rendu semblable par amour ! — N'y a-t-il pas quelque chose d'analogue dans la vie religieuse ? Est-ce que là aussi on ne rencontre pas quelquefois des contradictions etc., de la part de ses semblables, de ses frères, de ses sœurs ? Se consoler alors en songeant au Sauveur.

B. Le Sauveur est tourmenté par tous les hommes. Nous ne pouvons pas en trouver qui ne soient pour lui une cause de peines. Son coup d'œil les embrasse tous.

Si je prends les nations, il y a des millions d'idolâtres : Romains, Grecs, etc., qui outragent son Père et lui. Un peuple a été le peuple élu, le peuple privilégié : ce sont les Juifs. Et les Juifs le condamnent et le crucifient par les mains de ces mêmes idolâtres. Et toutes les nations futures l'offenseront...

Si je prends les différents âges, ah ! que d'enfants commettent le péché ! que de jeunes gens s'égarent ! que d'hommes faits s'obstinent ! que de vieillards meurent impénitents !

Si je prends les sexes, tous les deux sont également coupables, et le sexe où se trouvent les plus beaux dévouements est aussi celui où se rencontrent les plus affreux désordres.

Si je prends les professions, toutes comptent des pécheurs, toutes, même la profession religieuse ! Hélas ! à combien de titres moi n'ai-je pas été cause de ces douleurs de Notre-Seigneur ?

Mais en me contentant de regarder le pied de la croix, qu'y vois-je ? Des ennemis et des amis de Jésus. Et les uns comme les autres le font souffrir. Les uns en causant ses tourments... les autres en souffrant avec lui, car il est, à son tour, affecté de leurs souffrances.

Ici, je me demande quelle est ma place. Parmi lesquels dois-je me compter : parmi les amis ou parmi les ennemis

de mon Sauveur ? Où me suis-je trouvé autrefois ? Et maintenant, moi religieux, est-ce que je compatis aux douleurs de mon Sauveur ? Regrets du passé, propos pour l'avenir.

C. Enfin les hommes font souffrir Notre-Seigneur dans ce qu'il y a de plus sensible : son honneur et ses affections.

a) Dans son honneur. Il est méconnu, outragé, blasphémé ; on nie sa divinité et on le traite comme un criminel. Il est là, pendu à la croix, entre deux voleurs...

b) Dans ses affections. Toutes se brisent : il n'a pas trouvé de reconnaissance chez ses obligés, pas de fidélité chez ses disciples ; et même, il va devoir se séparer de sa mère bien-aimée.

Je me demanderai s'il y a quelque comparaison possible entre ce que je souffre et ce que mon Sauveur endure... Et pourtant, je suis si chatouilleux quant à ce qui regarde mon honneur ; je tiens tant à l'affection des hommes. Cette affection, je la cherche, je la mendie, je l'achète, même au prix de ma conscience, de ma fidélité à la loi de Dieu. Quand donc comprendrai-je mes devoirs ? Quand détacherai-je mon cœur de tout ce qui l'enchaîne à la terre ? Pour y réussir, je dois méditer souvent les souffrances de Jésus et de Jésus crucifié.

II. — Jésus souffre tout entier.

A. Il souffre dans son corps et il souffre dans son âme.

a) Faut-il énumérer les souffrances de son corps ? Les pieds et les mains percés de clous... les membres déchirés par les verges... les os disloqués par le crucifiement... le dos creusé par le poids de la croix... les genoux meurtris par les chutes... le visage rendu gonflé et livide par les soufflets et les coups de poing et tout souillé de crachats... la tête percée d'épines et tout étourdie des coups de roseau qu'on y a appliqués... Ses yeux ne voient que des objets douloureux... ses oreilles n'entendent que des blasphèmes... Son goût a été tourmenté par le fiel et le vinaigre... son

odorat par l'odeur fétide des crachats de la soldatesque... De la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain en lui...

Pourquoi a-t-il voulu que tout son corps fût ainsi tourmenté ? *a*) Parce qu'il n'est pas un membre, pas un sens dont l'homme ne fasse un instrument de péché, et que le Sauveur voulait souffrir pour réparer tout cela. *b*) Parce qu'il voulait de plus nous encourager à supporter à son exemple les peines que Dieu nous envoie et qui viennent affliger notre corps. — A nous de voir quelles souffrances du Sauveur nous avons causées... à nous de nous confondre du moins en songeant à notre délicatesse. Pour la moindre peine, pour la moindre contrariété, nous nous relâchons dans le service de Dieu, nous cherchons des dispenses à la règle, etc... Que si les douleurs sont réelles, si les souffrances nous accablent vraiment, ne nous plaignons pas : notre Sauveur a plus souffert que nous. Nous avons à supporter une, deux, trois infirmités ; lui a souffert le tout à la fois...

B. Il a souffert dans son âme. — *a*) A toutes les *tristesses* du jardin des Oliviers sont venues s'ajouter les tristesses de la croix. De cette croix, il pouvait jeter un coup d'œil sur l'univers tout souillé de crimes ; il pouvait plonger dans la nuit des âges, remonter jusqu'à nos premiers parents, descendre jusqu'à la fin du monde. Et tout cela lui offrait un affreux spectacle de débordements de tout genre. Il expiait tout ce passé et pouvait se dire que l'avenir verrait des abominations tout aussi déplorables, moins nombreuses, sans doute, mais plus profondément perverses.

b) Avec de pareilles douleurs, comment le *découragement* ne se serait-il pas emparé de son âme ? Pouvait-il, lui homme, voir ainsi se perdre le fruit de ses souffrances et de son sang sans en être affreusement torturé ? Pouvait-il ne pas s'écrier : *In vanum laboravi, sine causa, et vane fortitudinem meam consumpsi ?* (Is. XLIX, 4).

c) Et au découragement sera sans doute venue se joindre

la *tentation*. — Le démon l'avait abandonné, nous dit l'Écriture, *ad tempus*, et au jardin des Oliviers le Sauveur lui-même avait dit : *Nunc est hora vestra et potestas tenebrarum*. Sans doute que sur la croix cette puissance s'est fait sentir. Contre quelle tentation Jésus a-t-il eu à combattre ? Nous n'en savons rien. Peut-être une tentation du désespoir ! Car enfin saint Paul nous le montre *tentatum per omnia pro similitudine, absque peccato* (Hebr. IV. 15). Certes, ce ne fut qu'une tentation venant du dehors, la volonté du Sauveur ne pouvant jamais être inclinée vers le mal ; mais cette suggestion même, qu'elle dut être douloureuse ! Ah ! c'est alors sans doute qu'il a répandu ces larmes dont parle saint Paul : *Preces supplicationesque... cum clamore valido et lacrimis offerens* (Ibid. V, 7). Je dois contempler cet état, moi religieux, et y puiser des forces pour supporter mes tristesses, pour surmonter mes découragements, pour vaincre mes tentations.

III. — Jésus est tourmenté par Dieu même.

Quant à cette souffrance du Sauveur, nous ne savons comment l'aborder. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle fut incompréhensible, immense et la plus terrible de toutes.

A. Souffrance incompréhensible. — Cette souffrance, c'est l'abandon par son Père, abandon qui provoque ce cri : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Comment le Sauveur peut-il parler de la sorte ? N'est-il pas le Fils unique du Père, la seconde personne de l'adorable Trinité ? N'est-il pas uni à son Père dans l'unité de l'essence divine ? Comme homme, n'est-il pas uni hypostatiquement à la Divinité ? Et pourtant il s'écrie : « Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Cette parole doit être vraie, mais elle est incompréhensible comme la souffrance qu'elle exprime.

B. Souffrance immense. — Nous pouvons le conclure de son incompréhensibilité même. Car enfin, c'était un abandon

véritable et l'abandon de Dieu. Or, l'abandon de Dieu est le plus affreux des tourments. L'abandon de Dieu est la peine du dam pour les damnés. Nous ne pouvons sentir cette peine, nous qui ne connaissons Dieu que très faiblement : mais notre divin Sauveur pénétrait tous les trésors de l'essence divine. Les damnés privés de Dieu le haïssent, ils sont ses ennemis : le Sauveur au contraire aimait Dieu de toutes les forces de sa nature humaine, il était prêt à tout endurer pour lui ; et pourtant il se sentait repoussé, abandonné !

B. Souffrance plus terrible que toutes les autres. — En effet, dans toutes les autres souffrances il y a une consolation : la présence de Dieu, le secours de Dieu. C'est là ce qui soutenait les martyrs et leur faisait trouver les délices au milieu des tortures. Mais quand c'est Dieu lui-même qui tourmente, et quand il abandonne celui qui souffre, où donc y aura-t-il de consolation ? Eh bien, le Sauveur se trouve dans cet état, état affreux, état que nous ne pourrions pas supporter.

Maintenant, réunissons toutes ces peines et contemplons l'Agneau de Dieu ainsi immolé sur la croix. Oserons-nous encore nous plaindre de nos sécheresses, de nos aridités ? Ne serons-nous pas honteux de négliger si facilement nos exercices de piété, quand nous n'y trouvons plus le même goût, les mêmes consolations ? Quand nous sommes désolés, troublés, accuserons-nous encore la Providence, nous regarderons-nous comme abandonnés de Dieu ?

Colloque avec Jésus crucifié, suivant les inspirations de notre cœur à la vue de tant de souffrances, et surtout de tant d'amour. Car tout ce qu'il endure, il l'endure par amour pour moi !

MARIE APRÈS LA MORT DE JÉSUS.

1er **Prélude.** — Se mettre avec Marie en face de la croix où le Sauveur vient d'expirer.

2d **Prélude.** — Demander la grâce de comprendre ce qui se passe dans le cœur de Marie et de nourrir en nous les mêmes sentiments.

I. — Marie après la mort du Sauveur.

A. Je me représente Marie au moment de la mort de Jésus. Le dernier cri de Jésus a retenti dans son cœur et lui a déchiré les entrailles... elle s'affaisse. Puis elle lève les yeux : le corps pend inanimé ! Elle ne peut en croire ses regards. Il est donc mort ! — Moi aussi je le regarde. C'est pour moi qu'il meurt ! Je regarde Marie, je vois tout ce qu'elle souffre ; elle souffre à cause de moi !... Sentiments de reconnaissance, d'amour, de confiance en Marie... Prière que la mort de Jésus ne me soit pas inutile.

B. On vient briser les os des deux malfaiteurs. Quelle n'est pas l'anxiété de Marie ! Elle craint qu'on ne fasse la même chose à son Jésus. Et que peut-elle pour l'empêcher ? Elle attend ; elle se remet de tout à la divine Providence... Les soldats s'arrêtent devant Jésus. Ils le regardent, est-il mort ? Ils doutent. Longin saisit sa lance et perce le côté. Le coup traverse de part en part le cœur de Marie... De ce côté ouvert, elle voit couler de l'eau et un peu de sang. — Ce sang lui rappelle celui que l'Esprit-Saint a pris chez elle pour former le corps de Jésus lors de l'Incarnation, quand elle a prononcé le *Fiat mihi secundum verbum tuum*. Cette parole, elle la répète maintenant. Elle offre ces dernières gouttes de sang au Père céleste pour le salut du monde, pour le mien... Elle est partout la corédemptrice du genre humain. Je m'unirai à Marie...

C. Marie regarde le côté percé du Sauveur. Oh ! comme elle pénètre jusqu'au fond de cette plaie, jusqu'à ce cœur ouvert ! Comme elle comprend l'amour dont ce cœur a brûlé pour les hommes ! Comme elle voudrait se cacher dans ce cœur et y cacher tous ses enfants ! *In foraminibus petræ, in caverna maceriæ.* — Moi aussi, je chercherai à pénétrer dans ce cœur, mon salut et mon refuge ; je demanderai à Marie de m'y faire trouver place !

II. — Ensevelissement de Jésus.

A. Voilà un groupe d'hommes qui vient du côté de Jérusalem et qui gravit le Calvaire. Marie s'inquiète encore. Ils approchent et se font connaître. C'est Joseph et Nicodème, avec leurs serviteurs. Ils racontent comment ils ont obtenu la permission d'enlever le corps. — Ces hommes, timides naguère, sont devenus audacieux ; Pilate a cédé à leurs instances. Marie admire ces premiers effets de la mort de son Fils ; elle est impatiente de le recevoir entre ses bras.

B. J'assiste à la descente de croix. Comme on y procède avec attention ; avec quel respect on traite ce saint corps ! On dirait que l'on craint de le faire souffrir encore. Et Marie prend part à toutes ces précautions... Voilà comment je dois traiter l'Eucharistie !

C. On dépose le corps sur le sein de Marie. Quels sont maintenant les sentiments de cette mère ? Quelle différence entre ce corps défiguré et le corps si beau de Jésus enfant ! Elle compte les blessures ; elle baise les plaies : les plaies des pieds, des mains, celle du côté. Je ferai tout cela avec Marie ; et en comptant les blessures, je me rappellerai que c'est moi qui les ai faites. Moi aussi, je baiserai les plaies, en demandant qu'elles me soient salutaires, en promettant de ne plus les renouveler, et je prierai Marie de m'obtenir cette grâce.

D. Puis on lave le corps de Jésus ; on l'oint avec des parfums et on l'enveloppe de bandelettes. Avec quel amour Marie fait-elle tout cela ! A quoi pense-t-elle en le faisant ?

— N'est-ce pas là ce malheureux voyageur dépouillé et blessé sur le chemin de Jérusalem à Jéricho ? Ne représente-t-il pas l'humanité tout entière ? — Oui, et c'est ainsi que Marie pansera les plaies des pauvres pécheurs. Non seulement elle guérira nos âmes, mais elle les rendra à la vie, si c'est nécessaire. — Et elle me demande de traiter les pauvres pécheurs avec la même douceur, avec la même bonté.

E. Enfin quand tout est fini, on dépose le cadavre de Jésus dans le tombeau, et nous pouvons dire qu'on y dépose en même temps le cœur de Marie.

III. — Marie auprès du tombeau.

Nous supposerons que Marie ne parvient pas à s'arracher du théâtre des souffrances de Jésus. Tous sont partis, elle reste. Elle s'assied devant le tombeau et s'absorbe dans ses réfléxions. A quoi pense-t-elle ?

A. Le passé se présente à elle. — La vie qu'elle a menée pendant trente-trois ans, depuis le *Fiat* de l'Incarnation jusqu'au *Consummatum est* de la croix : *a)* C'est une vie où la joie et les souffrances se sont mêlées, mais où les souffrances l'ont emporté de loin sur les joies. Voilà ce que Jésus-Christ a donné à sa Mère, voilà ce qu'il donne à tous ceux qu'il aime. *b)* C'est une vie d'union parfaite avec Jésus : communauté de vues, d'idées, de sentiments... Mais elle voit aussi dans ce passé *c)* tous les péchés des hommes, cause de la passion de Jésus : la trahison de Judas, la défection des apôtres, le reniement de Pierre, etc.

Je me mettrai à côté de Marie, devant le tombeau de Jésus ; et là, je repasserai aussi les années de ma vie. Qu'est-ce que Marie a dû sentir en pensant à tout ce passé ? Qu'est-ce que je dois éprouver en songeant au mien ?

B. Le présent l'occupe. — *a)* Quelles sont les idées de Marie sur tout ce qui n'est pas Jésus : sur le monde, les richesses, les honneurs, etc...? Qu'est-ce que j'en pense moi-même, à côté de ce tombeau ?

b) Mais le présent, que lui dit-il de Jésus ? Le corps de Jésus est là dans le tombeau, meurtri, défiguré... Comme Marie s'enfermerait volontiers toute sa vie dans ce tombeau ! Combien lui paraîtrait douce cette vie cachée ! Et moi, est-ce que j'aime à être dans le tombeau avec Jésus ? Je puis trouver jusqu'à un certain point ce mode d'union avec Jésus dans la sainte Eucharistie. Est-ce que je le cherche ?

L'âme de Jésus est affranchie des liens du corps ; elle est dans les limbes, elle console les saints Patriarches. Marie jouit de son bonheur ; elle pense avec joie que cette âme chérie encourage maintenant nos premiers parents, et avec eux Anne, Joachim, Joseph ! — Cherchons-nous à réjouir Marie, en consolant les âmes désolées, celles qui sont dans l'attente de la visite de Jésus ?

C. L'avenir se déroule devant ses yeux. — *a*) L'avenir lui réserve encore de nouvelles peines. Elle sait qu'elle devra vivre encore de longues années séparée de son Jésus ; elle s'y résigne.

b) Elle sait qu'elle doit être la Mère des premiers fidèles, leur guide et leur soutien. Le zèle l'enflamme. Tous les chrétiens sont devenus ses enfants, elle les a engendrés au pied de la croix ; elle continue de les enfanter pendant qu'elle est assise devant le tombeau de Jésus. — Moi aussi j'ai été compris dans ce douloureux enfantement. *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris* (Eccli. VII, 29).

c) Et comme Marie en engendrant le corps de chair de Jésus prévoyait toutes les souffrances du Sauveur, ainsi en enfantant son corps mystique, elle prévoit toutes les vicissitudes de ce corps mystique, qui est l'Église : persécutions, hérésies, schismes, relâchement dans les communautés religieuses, etc. — Quelle place tenais-je dans les prévisions de Marie ?... Ah ! ce qui consolait alors son cœur, c'était de voir qu'il y aurait de généreux imitateurs de son Fils : des Ignace, des Xavier, des Berchmans, des Vincent de Paul, etc... O ma divine Mère, puissé-je désormais vous consoler de même ! Mais vous

connaissez ma faiblesse : obtenez-moi l'énergie dont j'ai tant besoin !

Colloque avec Marie, en entrant dans ses sentiments et en lui demandant de nous conserver toujours dans une sainte union avec elle !

RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

1er Prélude. — Se rappeler l'histoire. (*Series historica hujus facti nusquam invenitur clare ; ex complexu Evangeliorum deducenda est.* Note du Père Verbeke.)

2d Prélude. — Voir Notre-Seigneur s'élançant du tombeau à travers la pierre qui le couvre.

3e Prélude. — Demander la grâce de nous réjouir avec Jésus-Christ glorieux et de profiter de sa victoire pour vaincre nos ennemis.

I. — Grandeur de la victoire de Jésus-Christ.

A. C'EST LA VICTOIRE LA PLUS GLORIEUSE ET LA PLUS COMPLÈTE. — Jésus-Christ ressuscite, et il n'y a plus rien en lui de terrestre, de mortel, d'humble. Considérons, si l'on peut parler ainsi, les parties de cette victoire.

a) Il triomphe de la mort. — Il y a quelques heures, il expirait sur la croix ; son corps était brisé, méconnaissable ; le Sauveur luttait, dans les étreintes de l'agonie ; puis il jetait un cri, baissait la tête et mourait. Maintenant il vit, et il vit par sa propre force... la vie qui anime son corps est une vie qui ne peut lui être enlevée... Son âme et son corps sont unis pour jamais... le corps est dans la soumission la plus parfaite à l'égard de l'âme, et ne la fatiguera plus, ne la tourmentera plus de ses terreurs, etc.

b) Il triomphe des enfers. — Le triomphe de Satan avait consisté à fermer le ciel, à empêcher les hommes d'y entrer et à en faire tomber un grand nombre dans les flammes éternelles. Jésus-Christ par sa mort vient de rouvrir le ciel ; sa résurrection brise les liens des âmes retenues aux limbes, et bientôt il les introduira dans le ciel. Je puis le voir, dès maintenant, entouré des âmes des justes de l'ancienne loi, des patriarches, des prophètes, des saintes femmes ; toutes ces âmes lui font cortège et célèbrent son triomphe...

c) Il triomphe du démon. — Jusque-là le démon régnait dans le monde ; partout on lui élevait des temples et des autels, on lui sacrifiait des victimes, même des victimes humaines. A Rome, à Athènes, partout s'étalait l'idolâtrie la plus honteuse. Tout cela va finir, et le royaume du Christ s'établira sur les ruines des idoles. Rome, capitale de l'empire du démon, deviendra la capitale du monde chrétien. Quel triomphe pour Jésus !

B. APPLIQUONS CE TRIOMPHE A NOUS-MÊMES.

a) Jésus triomphe de la mort, non seulement pour lui, mais aussi pour nous. — Depuis sa résurrection je ne dois plus considérer la mort comme un supplice, comme un châtiment. Je puis la considérer comme la porte de la vraie vie : car pour moi aussi viendra la résurrection et la glorification de mon corps, la réunion de mon corps et de mon âme et le règne de cette dernière... Ce règne doit déjà commencer dès cette vie, et cette Retraite doit-être pour moi le commencement d'une nouvelle existence...

b) Jésus triomphe de l'enfer et du démon. — L'empire de ce dernier est brisé, même en moi. Je ne dois pas craindre ses fureurs... si moi-même je ne lui rends pas son empire sur moi. Mais c'est à quoi je dois prendre garde. Allons ! pendant ces saints exercices j'ai bien tâché de ruiner cet empire ; renouvelons encore nos propos à cet égard... Félicitons Notre-Seigneur de sa victoire et demandons-lui bien qu'elle se réalise en nous !

II. — Manière dont Jésus-Christ triomphe.

Jésus triomphe en se servant, pour sa victoire, précisément des moyens qui ont causé la perte du genre humain.

C'est la réflexion de saint Jean Chrysostome : *Virgo, lignum et mors cladis nostræ fuere symbola. At ecce iterum Virgo et lignum et mors ipsius victoriæ symbola facta sunt. Nam loco Evæ est Maria ; loco ligni scientiæ boni et mali, lignum crucis ; loco mortis Adami mors Christi.*

A. Le premier moyen dont le Sauveur se sert pour triompher, c'est la femme. — Ève écoute le serpent : Marie en écrase la tête ; Adam se laisse séduire par Ève : Jésus-Christ aime sa sainte mère d'un amour à la fois filial et divin, mais la maternité de Marie est une maternité de souffrances et elle coopère ainsi au salut du genre humain. — Cela ne me montre-t-il pas comment je dois me servir des affections humaines, même des plus légitimes ? Comment de ces affections qui pourraient être pour moi une occasion de perte, je dois faire des occasions de victoire sur moi-même ? Demandons à Jésus par Marie la grâce d'imiter cet exemple.

B. Le second moyen dont le Sauveur se sert, c'est le bois. — Le bois de l'humilité substitué au bois de l'orgueil... l'arbre de la science des saints remplace l'arbre de la fausse science, de la science qui enfle, comme dit l'Apôtre. — C'est ainsi que moi aussi je dois désormais triompher, en tournant contre le démon ses propres armes... La force de mon caractère, qu'il voudrait employer à me faire résister aux supérieurs, etc., je dois la faire servir à me dompter moi-même... ma sensibilité, je dois la tourner vers Dieu, etc. ; mon activité doit m'aider à faire beaucoup pour le salut des âmes. Et s'il y a en moi des choses que je ne puis pas employer au bien, je dois les réprimer, les dompter, par exemple ma loquacité...

C. Enfin c'est de la mort même que Notre Seigneur Jésus-Christ fait sortir la vie. — Sa mort est la source de la vie.

Qu'est-ce à dire, sinon que la source de la vie est cette mort spirituelle qui nous fait mourir à nous-mêmes avec Jésus-Christ. *Mortuus sum ut Deo vivam ; Christo confixus sum cruci.* (Cf. Gal. II.) C'est la mort par la *mortification*, par l'abnégation de nous-mêmes. Rappelons-nous ce que nous avons médité touchant cette mortification, et renouvelons les propos que nous avons faits alors.

III. — Sentiments que cause le triomphe de Jésus.

Pour me rendre compte de ces sentiments en les prenant dans toute leur perfection, je contemplerai l'apparition de Notre-Seigneur à sa sainte Mère.

A. Je verrai cette Mère prosternée dans la solitude, repassant dans son âme tout ce qui a eu lieu depuis quelques jours... se nourrissant en quelque sorte de sa douleur, et pleurant en silence. Mais cette douleur est calme, résignée. Marie n'a point perdu la confiance aux promesses divines ; elle attend le triomphe de son Fils. Mais quand, comment ? Elle l'ignore. C'est le type de l'âme fidèle dans le temps de la désolation, de la tribulation.

B. Je verrai le Sauveur apparaissant à Marie, glorieux et resplendissant. Quelle joie pour cette mère ! Je la vois se prosternant aux pieds du Sauveur, l'adorant avec tout le respect de la foi, avec toute la confiance de l'amour. J'assisterai à cette scène, j'entendrai les paroles de consolation que le Sauveur adresse à sa mère : « Ma mère, réjouissez-vous, ne pleurez plus, mes souffrances sont finies ! » J'entendrai ces deux saintes personnes s'entretenant de tout ce qui a eu lieu... célébrant les merveilles de la sagesse et de la puissance divines... Voilà l'effet des consolations spirituelles : elles remplissent l'âme d'une douceur ineffable et lui font regarder comme rien tous les travaux et toutes les souffrances...

C. Cependant cette entrevue, quelque douce qu'elle soit, laisse quelque chose à désirer : *Noli me tangere,*

dit le Sauveur à Madeleine ; *nondum enim ascendi ad Patrem meum.* Je puis croire que ce fut la même chose pour Marie ; il ne lui fut pas donné de serrer son Fils entre ses bras... Il en est ainsi des consolations que nous goûterons sur cette terre ; elles ne seront jamais parfaites...

D. De plus, combien de temps dura cette entrevue ? Oh ! elle fut bien courte pour l'amour de Marie... Elle dut se séparer de son Fils. Elle sut qu'il allait bientôt retourner au ciel et qu'elle demeurerait encore sur la terre... Mais cette entrevue lui donna un nouveau courage pour se résigner à la volonté de Dieu, et pour continuer de vivre jusqu'à ce qu'il plût à la Providence de la réunir à son Bien-aimé.

Colloque, selon les sentiments que la Résurrection doit causer en nous : consolation, joie, quoique mêlée de désir et de regret, et surtout courage pour l'avenir.

JÉSUS RESSUSCITÉ.

1er **Prélude.** — Nous représenter Jésus-Christ sortant glorieux du tombeau.

2d **Prélude.** — Demander à Dieu la grâce de me réjouir, en voyant Jésus ressuscité, et d'obtenir par cette glorieuse résurrection le courage dans toutes mes difficultés et toutes mes peines.

N. B. — Nous méditons la Résurrection au point de vue de ses effets ; c'est-à-dire, nous prenons dans leur ensemble les quarante jours que Jésus ressuscité passa sur la terre.

I. — Confusion des ennemis de Jésus-Christ.

A. Demandons-nous ce qui a dû se passer dans le cœur des ennemis de Notre-Seigneur, quand sa résurrection leur

fut connue. — D'abord les soldats. Nous ne savons pas s'ils ont vu Jésus-Christ sortir du tombeau : mais ce qui est certain, c'est qu'un instant après la résurrection la terre trembla ; un ange descendit et renversa la pierre du saint tombeau. Les soldats virent le tombeau vide !... Course vers les prêtres... sentiments des prêtres : doute, fureur !... Hérode est averti... Pilate... Puis le lendemain, le surlendemain, on apprend que Jésus-Christ s'est montré à tel endroit, à tel autre... puis qu'il a apparu à cinq cents disciples rassemblés. Ainsi donc, toutes les précautions ont été inutiles, la haine reste infructueuse !... Et cependant combien peu de ces hommes se convertissent, combien s'obstinent !

B. Quels doivent être mes sentiments ? C'est la joie du triomphe de Notre-Seigneur, la joie de voir la confusion de ses ennemis. Car il est notre Roi, notre Maître, notre Père, l'Époux de nos âmes... Il est vrai, son triomphe n'est pas complet. Mais il le sera un jour. Au jugement dernier, ce même Jésus-Christ ressuscité confondra tous ses ennemis. Songeons à ce triomphe solennel. Plaignons l'aveuglement des malheureux qui s'acharnent à poursuivre Notre-Seigneur et qui ainsi se préparent une confusion éternelle.

C. Mais ici il est bon de faire des applications un peu plus actuelles. L'Église est persécutée, le Souverain-Pontife dépouillé, calomnié, le règne de Notre-Seigneur sur la société est partout méconnu... les ennemis de Dieu semblent l'emporter... Mais soyons-en bien persuadés, leur joie n'est que passagère ; le jour du triomphe viendra pour l'Église. Quand ? Nous n'en savons rien ; Dieu seul le sait, mais ce jour viendra.

Puis réfléchissons à nous-mêmes, à notre Institut, aux persécutions qui nous sont suscitées, aux moqueries que la vie religieuse provoque de la part des personnes du monde... J'en souffre peut-être quelquefois, cela m'est pénible... Qui sait si mes parents, si mes anciens amis ne se moquent pas de moi... Mais un jour viendra, où je partagerai le triomphe

de Jésus-Christ, et alors tous ses ennemis, qui ont aussi été les miens, seront confondus... Donc courage et persévérance !

II. — Sentiments des amis de Jésus.

A. Les amis de Jésus peuvent se partager en différentes catégories :

a) Les amis inconstants. Tels sont les apôtres, tel est surtout Pierre. Tous ceux-là, quand ils voient le Sauveur ressucité, sont tellement stupéfaits, qu'ils ne peuvent en croire leurs yeux. Ils sont partagés entre le remords, la crainte, l'espérance et la joie... Mais enfin c'est la joie qui l'emporte ; une joie mêlée de repentir, mais qui n'en est pas moins douce, moins suave.

b) Les amis fidèles, comme Jean, Madeleine, les saintes femmes. Remarquons comme ils ont le privilège de reconnaître les premiers Jésus et de croire vite à sa résurrection. Marie-Madeleine s'écrie : *Rabboni !...* Jean, lors de la pêche miraculeuse, dit à Pierre : *Dominus est...* Oh ! comme ils sont heureux maintenant !

c) Sa bienheureuse Mère. Elle est la seule qui n'ait jamais douté un seul instant ; la seule qui ait non seulement souffert pour Jésus, à cause de lui, mais encore souffert avec lui, qui ait éprouvé en elle toutes les mêmes souffrances que lui et cela par pur amour... Oh ! maintenant, de quelles délices ineffables son cœur est inondé ! Représentons-nous le moment où elle vit pour la première fois Jésus ressuscité. Quelle entrevue ! Quels tendres épanchements ! Et aussi quelles actions de grâces au Père éternel !...

B. Dans ce point, demandons-nous dans quelle catégorie nous nous trouverons un jour, lorsque, débarrassés de cette misérable vie, nous jouirons des fruits de la réssurrection du Sauveur. Dans quelle catégorie voulons-nous nous trouver ? Ah ! sachons-le : *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam* (Luc. XXIV, 26).

III. — Glorification de Jésus.

Enfin, arrêtons-nous à la sublime métamorphose qui s'est opérée dans le Sauveur.

a) Remarquons le contraste avec le temps de la Passion. — Ce corps déchiré, exténué, broyé est devenu un corps glorieux, incorruptible, impassible... Cette âme désolée entre maintenant en communication de la béatitude de la Divinité. Jésus-Christ était méprisé, méconnu, et maintenant les soldats ont fui, pleins de terreur ; son règne sur l'univers va commencer... Ses apôtres l'avaient abandonné, méconnu, renié ; et maintenant ils vont annoncer son nom par tout l'univers.

b) La rapidité de ce contraste. — Pour l'âme, il a eu lieu au moment même de la mort ; pour le corps, dès le troisième jour. Et c'est désormais pour l'éternité !

c) La leçon que me donne ce contraste. — Que sont maintenant pour Jésus toutes les souffrances qu'il a endurées, toutes ses humiliations, toutes ses peines ? Il n'en reste que le souvenir et le souvenir glorieux... Et quelle comparaison peut-on faire entre ces peines et la gloire qui en est la récompense ? Aucune ! La conclusion sera donc : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (Rom. VIII, 18).

Colloque avec Jésus-Christ ressuscité, en m'adressant surtout à ses plaies glorieuses et lui demandant par ces saintes plaies la grâce d'accepter volontiers les souffrances du corps et du *cœur*.

AMOUR DE DIEU POUR NOUS.

1er Prélude. — Me figurer seul sur la terre, sous le regard de toute la cour céleste. La sainte Trinité fixe les yeux sur moi ; et chacune des Personnes divines me dit : *Charitate perpetua dilexi te !* (Cf. Jerem. XXXI, 3.)

2d **Prélude.** — Demander la grâce de comprendre tout l'amour que Dieu nous a montré, afin de répondre à cet amour.

I. — Amour constant.

A. Dieu nous aime d'un *amour constant dans sa durée.* De toute éternité il nous a vus, de toute éternité il a décidé que nous serions ; il a préparé toutes les grâces nécessaires à notre salut !... Il nous a comblés de faveurs depuis le commencement de notre vie... parents... enfance... première éducation... vocation... noviciat... continuation de la vie religieuse... Il nous aimera pendant toute la suite de notre vie... à la mort... dans l'éternité...

B. Dieu nous aime d'un *amour constant malgré nos infidélités.* — En effet, que de fois n'avons-nous pas mérité que Dieu nous abandonnât... Que de fois nous, ne l'avons-nous pas abandonné ? Et cependant il nous a toujours aimés, il nous a toujours le premier invités à la réconciliation... Lui ne nous abandonnera jamais.

C. Que demande de nous cet amour constant de Dieu ? N'est-ce pas la constance dans la reconnaissance et dans l'amour ?... Jusqu'ici, quelle froideur peut-être ! Quelle ingratitude ! Quelle inconstance ! Réfléchissons un peu aux causes de cette inconstance, causes que nous avons découvertes pendant la retraite... Et maintenant, non plus par un motif inférieur, mais par amour pour Dieu, promettons formellement la fidélité à nos bonnes résolutions et surtout le soin constant d'éviter tout ce qui pourrait déplaire à Dieu...

II. — Amour actif.

Rien de plus actif que l'amour de Dieu. Dieu est l'activité par essence ; dès qu'il aime, il fait du bien à celui qu'il aime. Et ce bien, il le fait non seulement en accordant quelque faveur en dehors de lui, mais en travaillant lui-même pour l'objet de son amour.

A. Je me représente Dieu créant le ciel et la terre, les plantes, les arbres... et tout cela *pour moi !* Aussi bien pour moi seul, que si j'existais seul au monde... Il fait en quelque sorte les préparatifs de *mon* entrée dans le monde...

B. Je me représente en particulier le Verbe éternel se faisant homme, venant sur la terre pour travailler. Je le vois prêchant, faisant des miracles, instruisant ses apôtres, et tout cela *pour moi...* Puis, je le verrai souffrir, mourir et ressusciter, *pour moi...* fonder son Église, instituer les sacrements, surtout la divine Eucharistie, et tout cela *pour moi...*

C. J'en viens à moi, tel que je suis maintenant, et je vois comment Dieu travaille pour moi.

a) Il travaille pour mon corps ; car c'est lui qui fait croître les blés et mûrir les fruits... qui couvre de laine les brebis... Et je puis parcourir ainsi toutes les choses dont mon corps a besoin pour mon entretien, les choses qui me font plaisir, et voir comment Dieu a travaillé à tout cela. — De plus, il travaille en moi ; car si je vois, si j'entends, si je marche, c'est que Dieu donne à mes membres et à mes organes la force et l'activité... je puis dire qu'il travaille en moi par amour pour moi !

b) Il travaille pour moi ; car il éclaire mon intelligence et porte ma volonté au bien par de salutaires inspirations... Que de bons mouvements, que de saintes pensées il m'a suggérés ! Mais avec cela, il respecte ma liberté... Depuis mon entrée en religion, depuis le commencement de ma retraite, comme Dieu a travaillé en moi ! Quel amour !

D. Mais moi, que fais-je pour Dieu ? Jusqu'à quel point ai-je coopéré à cette activité divine ? Qu'ai-je fait pour Dieu ? Car il m'est donné de travailler pour lui à mon tour : en me dévouant au salut des âmes, à l'éducation des enfants, à la conversion des pécheurs... m'occupant de toutes ces œuvres directement, si l'obéissance me le permet ; sinon, en offrant à cette intention mes actions, même les plus indifférentes, en priant, en me mortifiant pour cela...

III. — Amour désintéressé.

A. Dieu avait-il besoin de créer le monde ? N'était-il pas infiniment heureux dans son immuable éternité ? Dieu avait-il besoin d'élever l'homme à la béatitude surnaturelle, à la vision béatifique ? Nullement. Quel besoin Dieu avait-il de relever l'homme qui était tombé par le péché d'Adam ? quel besoin surtout de venir lui-même, de s'humilier comme il a fait ? Encore une fois, aucun.

B. Et maintenant, au milieu de ces millions d'hommes, de ces milliards d'anges et d'hommes, quel besoin Dieu avait-il de moi, de moi, chétive créature ? Et cependant, il m'a aimé ; tout ce qu'il a fait, il l'a fait *pour moi,* et il l'eût fait pour moi seul... et il me demande mon amour !

C. Pourtant, qu'a-t-il peut-être trouvé jusqu'ici ? De l'ingratitude... Je l'ai aimé quand je trouvais quelque plaisir ou quelque intérêt passager à le servir ; mais son amour, je l'ai oublié... j'y ai renoncé pour une bagatelle... Dès que Dieu s'est un peu caché à moi, je me suis écarté de lui... Propos de l'aimer désormais, malgré les sécheresses, etc., de l'aimer par amour pour lui, par reconnaissance pour lui, afin d'être sûr de l'aimer dans la gloire.

Colloque avec les saints, les anges et Marie, afin qu'ils me prêtent leur cœur pour aimer mon Dieu.

AMOUR DE DIEU.

MOYEN DE PERSÉVÉRANCE.

. 1er **Prélude.** — Me voir en présence de toute la cour céleste.

2d **Prélude.** — Demander une connaissance intime des bienfaits de Dieu, pour que je les reconnaisse et que je le serve.

I. — Présence de Dieu.

Je me rappellerai *tous les bienfaits* que j'ai reçus de Dieu depuis ma création : bienfaits dans l'ordre de la nature, bienfaits dans l'ordre de la grâce... providence naturelle et surnaturelle... préservation de nombreux malheurs, de nombreux péchés... Vocation religieuse... Tant d'autres ne l'ont pas eue. Grâces dans la vocation... Illumination de l'esprit, mouvements du cœur... Bons conseils, lectures, retraites... la retraite actuelle avec ses bons propos.

Je me représenterai tous ces bienfaits comme *donnés directement* par Dieu, par Dieu présent à côté de moi. Maintenant encore, Dieu présent à côté de moi me regarde avec amour ; et il sera toujours à côté de moi... Que demande-t-il en reconnaissance de cette sollicitude continuelle ? Il demande que je respecte la sainteté de ses regards, en évitant les moindres fautes...

II. — Action de Dieu.

Mais Dieu n'est pas seulement présent, il agit par amour pour moi.

Action de Dieu créateur. — Il a tout tiré du néant et il conserve tout. C'est Dieu qui soutient tout ce que je vois ; qui fait *être* les pierres etc. ; qui fait *vivre* les plantes, qui fait *sentir* les animaux. Je ne puis pas remuer un membre sans que Dieu agisse en moi.

Action de Dieu rédempteur. — Rappelons-nous tout ce que nous avons médité concernant Jésus-Christ, son incarnation, sa naissance, sa vie pauvre et cachée ; puis sa vie publique, ses travaux et enfin ses souffrances et sa mort. Et c'est encore Jésus-Christ qui agit par le moyen du prêtre ; c'est lui qui agit dans la divine Eucharistie.

Action de Dieu sanctificateur. — Quel travail dans nos âmes. Oh ! si nous pouvions voir ce que c'est que la grâce sanctifiante ; ce que sont des œuvres méritoires pour le salut ! Enfin, que ne sera pas cette action sanctificatrice dans le ciel, quand Dieu se fera voir à nous et élèvera nos facultés pour que nous puissions le voir ? — Répondons à cette action par notre action : croissons toujours en perfection, par notre fidélité à observer nos règles, notre activité, notre zèle...

III. — Beauté de Dieu.

Remarquons d'abord que tout ce qu'il y a de beau et de bon dans les créatures leur vient de Dieu. Elles n'ont rien par elles-mêmes, elles tiennent tout de la puissance et de la munificence divines. Ne nous arrêtons donc jamais à elles ; portons nos regards au delà et aimons Dieu dans les créatures. En effet, cette bonté, cette beauté que Dieu leur a données, ne sont qu'une petite communication, un léger reflet de la beauté, de la bonté divines. Donc, quand nous voyons quelque chose de beau, le soleil, les étoiles, les fleurs, disons-nous : « Que Dieu doit être beau ! » Quand nous trouvons quelque chose de bon dans l'ordre physique, un fruit, une liqueur, disons-nous : « Ah ! que Dieu doit être bon ! » De même dans l'ordre moral, quand nous voyons une personne charitable, agréable, vertueuse : « Que Dieu doit être aimable ! »

Eh bien, ce Dieu qui se communique maintenant à nous par ces manifestations restreintes, veut se donner tout entier à nous. Il nous a déjà donné sa chair et son sang sous les

espèces eucharistiques, il se donnera à nous tout entier dans le ciel !

Et tout cela par amour pour sa créature ! Cet amour, que demande-t-il de nous ? Que nous aimions Dieu pour lui-même et que nous nous tenions ici-bas unis à lui par la prière, par les saints désirs, que nous allions à lui directement, autant que cela nous est possible, et que nous nous aidions dans ce but du secours de Marie, de Joseph, des anges et des saints, de tous ceux qui jouissent déjà maintenant de la béatitude et de l'union parfaite avec Dieu !

FIN DU TOME I.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE RETRAITE DE HUIT JOURS.

PREMIÈRE SEMAINE.

	PAGES
Fin de l'homme	3
Fin des créatures	6
Règle de l'usage des créatures.	9
Indifférence	12
Péché en général	15
Nos propres péchés	18
Répétition des deux exercices précédents	21
Enfer	22
Mort	25
Jugement particulier	29
Parabole du figuier.	32
Marie-Madeleine	36

DEUXIÈME SEMAINE.

Règne de Jésus-Christ	40
Contemplation de l'Incarnation	43
La Visitation	47
Naissance de Jésus-Christ	50
La fuite en Égypte	54
Vie cachée de Notre-Seigneur	57
Séjour de Jésus au temple	61
Méditation de deux Étendards	65
Méditation de trois classes d'hommes	69
Sur la tentation de Jésus-Christ	73
Sur la guérison du possédé sourd-muet	77
Les trois degrés d'humilité	81

TROISIÈME SEMAINE.

PAGES
Les douleurs de Jésus au jardin 86
Jugement de Jésus par Pilate. 90
Jésus crucifié. 94

QUATRIÈME SEMAINE.

La résurrection de Jésus-Christ 99
L'apparition aux disciples à Emmaüs 103
Contemplation pour obtenir l'amour divin 107

SECONDE RETRAITE DE HUIT JOURS.

PREMIÈRE SEMAINE.

Fin de l'homme 119
Fin des créatures 122
Condition nécessaire pour atteindre notre fin 126
Fin des religieux 129
Sur le péché mortel (en général) 133
Sur nos propres péchés. 136
Sur le péché véniel 140
Sur le purgatoire 144
Sur la mort 147
Sur le jugement particulier 152
Sur le jugement dernier 155
Sur la chute de saint Pierre 161

DEUXIÈME SEMAINE.

Sur le règne du Christ 165
Sur l'imitation de Jésus-Christ 167
Sur l'Incarnation 171
Sur l'adoration des bergers 175
Sur la Purification de Marie et l'offrande de Notre-Seigneur au temple 179
Sur l'obéissance de Jésus-Christ à Nazareth 183
Sur le baptême de Jésus-Christ 187
Méditation sur le combat spirituel (autre forme de la méditation des deux Étendards) 192
Méditation sur les conditions de la véritable amitié (autre forme de la méditation des trois Classes) 196

PAGES
Sur la guérison de l'infirme de 38 ans 201
Sur la tempête du lac de Génésareth 205
Sur la Transfiguration 210

TROISIÈME SEMAINE.

Sur la dernière scène 215
Sur les souffrances de Jésus-Christ chez Anne et Caïphe . . 219
Sur la flagellation et le couronnement d'épines 224
Sur le portement de la croix. 229

QUATRIÈME SEMAINE.

Sur l'apparition de Jésus à Madeleine 234
Sur la seconde pêche miraculeuse. 238
Sur l'ascension de Jésus-Christ 243
Sur les caractères de notre amour pour Dieu. (Forme résumée de la contemplation de S. Ignace.) 248

RETRAITE POUR LES MEMBRES
DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

Introduction : But de la Retraite 25
Fin de la Société de Saint-Vincent de Paul 256
Principe de vie de la Société : l'esprit de foi. 259
Obstacle à la vie de la Société 261
Devoirs des membres envers Dieu 264
Pratique du zèle 266
Soin des pauvres 269
Communion générale 272

RETRAITE DE VOCATION.

Choix d'un état 277
Vocation 279
Fondement de la vocation 283
Préparation à l'élection. 286
Règles de l'élection 289

PAGES
La vocation religieuse 294
Les vocations particulières 298
Dispositions pour entrer dans sa carrière 302
Sainte Communion 306
— Combinaisons pour conférences sur la vocation . . . 308

EXERCITIA SPIRITUALIA AD CLERUM.

Introductio. De exercitiis spiritualibus 313
De fine hominis 316
De peccatis sacerdotum 320
De inferno 324
De morte sacerdotis 328
Peccatum veniale 331
De tepore 335
De sancto Petro 341
De Filio prodigo 345
De Regno Christi 350
De Nativitate Christi 357
De duobus vexillis 361
De Christo crucifixo 363
De Resurrectione Christi 373
De Ascensione Domini 377
De excellentia sacerdotii 383
Dotes requisitæ in sacerdote. 388
De sanctitate sacerdotali 391
De auxilio Dei sacerdoti collato 396
De meditatione et Breviario 398
De devotionibus sacerdotalibus 404
De devotione sacerdotis erga S. Eucharistiam 408
De confessione sacerdotum 411
De spiritu zeli 415
De spiritu mundi 419
De spiritu humilitatis 424
De spiritu prudentiæ in sacerdote. 429
De spiritu orationis in sacerdote 432
De bono exemplo dando a sacerdote 434
De munere docendi 437
De munere corrigendi 440

PAGES

De ministerio juvandi morientes 443
De castitate sacerdotali. 447
De otiositate. 451
Instructio finalis 456
Meditatio finalis 461

MÉDITATIONS SUPPLÉMENTAIRES
POUR RETRAITES.

Fin de l'homme 469
Fin des créatures qui nous entourent 471
Fin du religieux 474
Moyens d'atteindre la fin 477
Vie religieuse 480
Indifférence 484
Péché 486
Péché mortel. 488
Péchés personnels. 494
Encore sur les péches personnels. 497
Enfer 500
Péché véniel. 504
Purgatoire 509
Tiédeur 511
Mort 515
Encore sur la mort 519
Enfant prodigue 524
Encore sur l'Enfant prodigue 529
Le bon Pasteur 532
Sainte Marie-Madeleine. 536
Règne du Christ 539
Imitation de Jésus-Christ 541
Présentation au temple 545
Fuite en Égypte 549
Maison de Nazareth 551
Vie cachée de Jésus-Christ 555
Jésus dans le temple 557
Jésus demeurant au temple 560
Deux Étendards 563
Baptême de Jésus-Christ 565

PAGES

Trois classes d'hommes 568
Trois degrés d'humilité. 570
Parabole du Samaritain. 574
Pêche miraculeuse 579
Jésus au jardin des Oliviers 584
Jésus devant Pilate 587
Jésus devant Hérode 590
Chemin de la Croix 593
Jésus en croix 597
Encore sur Jésus en croix 599
Marie après la mort de Jésus 605
Résurrection de Jésus-Christ. 609
Jésus ressuscité 613
Amour de Dieu pour nous 616
Amour de Dieu, moyen de persévérance 620

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME I.

060.32
V582
VERBEKE, CHAS.

6456

AUTHOR
Oeuvres Posthumes
TITLE Tome I Retraites

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	P. O'Brien	JAN 5
	Aldridge	SEP 7
	Monahan	AUG
	Chavet	
	Hurst	
6-21-50	CO Lu	
7-9-52	CO Lu	
	[redacted]	

6456